Interaction(s) entre films et performance de la masculinité : le cas des étudiants

Marianne Alex

▶ **To cite this version:**

Marianne Alex. Interaction(s) entre films et performance de la masculinité : le cas des étudiants. Anthropologie sociale et ethnologie. Université d'Avignon, 2016. Français. NNT : 2016AVIG1156 . tel-01515028

HAL Id: tel-01515028
https://theses.hal.science/tel-01515028

Submitted on 26 Apr 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNIVERSITÉ D'AVIGNON
ET DES PAYS DE VAUCLUSE

ÉCOLE DOCTORALE
537 – CULTURE ET PATRIMOINE

Thèse de doctorat conduite en vue de l'obtention du grade de

DOCTEURE EN SCIENCES DE L'INFORMATION ET DE LA COMMUNICATION

INTERACTION(S) ENTRE FILMS ET PERFORMANCE DE LA MASCULINITÉ :

Le cas des étudiants.

Tome 1

MARIANNE ALEX

Thèse préparée sous la direction de Monsieur le Professeur Emmanuel Ethis,

Soutenue le 25 novembre 2016 devant le jury suivant :

— **Monsieur Emmanuel Ethis**, Professeur à l'Université d'Avignon (CNU 71), membre de l'Équipe Culture et Communication (directeur).
— **Madame Marie-Pierre Fourquet-Courbet**, Professeure à Aix-Marseille Université (CNU 71), membre de l'Institut de Recherche en Sciences de l'Information et de la Communication (rapportrice).
— **Monsieur Damien Malinas**, Maître de conférences à l'Université d'Avignon (CNU 71), membre de l'Équipe Culture et Communication.
— **Madame Antigone Mouchtouris**, Professeure à Université de Lorraine (CNU 19), membre du Laboratoire Lorrain des Sciences Sociales (rapportrice).
— **Monsieur Olivier Thévenin**, Professeur à l'Université Sorbonne Nouvelle Paris 3 (CNU 19), membre du Centre de Recherche sur les Liens Sociaux.

À Lebrac et Vito Corléone,

AVANT-PROPOS

Tout a commencé avec Lebrac, héros de *La guerre des boutons* (1962) de Yves Robert, j'avais 10 ans. Peut-être que le noir et blanc jouait en la faveur du courage et de l'indépendance dont il faisait preuve. Et même quand il doit se cacher dans la forêt pour ne pas subir les coups paternels, et qu'il doit sacrifier le lapin qu'il a recueilli pour ne pas se faire attraper, il ne pleure que peu, Lebrac. Les autres filles qui avaient vu le film le trouvaient beau et intrépide, l'amoureux idéal. Je les trouvais ridicules… Ce que je souhaitais, moi, c'était de lui ressembler, incorporer à sa personnalité la mienne, avoir la force et le charisme de conduire mes pairs vers ce en quoi ils ont foi. Dans ce cas précis, un trésor fait de boutons, de vin rouge et de Gauloises blondes.

Plus tard, à l'adolescence, est arrivé Vito Corléone. Toute une vie de principes fondateurs, d'ambition et de sens de l'honneur portée à l'écran. Les deux premiers volets de la saga *Le Parrain* (1972, 1974) me montraient ce qu'il était possible de construire en forçant le respect des autres. Et l'aventure… La scène où Vito passe de toit en toit, bien décidé à changer le cours de sa vie en éliminant le parrain en place, me revenait en tête chaque fois que je prenais une décision motivée par le sens que je voulais donner à mon existence.

Pour moi, c'était facile, je n'avais qu'à piocher chez eux, chez ces personnages, à petites doses pour m'inspirer dans mes comportements. Je n'avais aucune obligation venant d'eux, juste des attractions avec lesquelles jouer. Les obligations venaient de mon propre « camp ». Les filles, les femmes, les mères, les femmes d'affaires, les séductrices et les réconfortantes, toutes celles qui étaient dépeintes m'enfermaient dans ce que j'avais le droit d'être, en tant que membre obligée du club. Peut-on jurer comme un homme quand on est une femme ? Peut-on avoir le même sarcasme ? Peut-on être délibérément mal à l'aise avec ses émotions ? Je restais rêveuse devant tout ce qui leur était permis. Mais est-ce pareil pour les hommes ? Ce qui me semblait un terrain de jeu et de possibilités en observant les personnages masculins peut-il être oppressant, ou ne serait-ce que pesant, pour eux ? Mais non, pensais-je, être un homme, c'est pouvoir être ce qu'on veut…

REMERCIEMENTS

Mes remerciements vont en premier à mon directeur de thèse, M. le Professeur Emmanuel Ethis, qui a accompagné ce travail pendant quatre ans. Vous avez non seulement accepté de travailler avec moi sur un sujet que nous avons monté ensemble, mais vous avez aussi laissé, tout en balisant et conseillant, libre cours à une façon originale de l'envisager. Merci de m'avoir montré que la recherche pouvait s'entreprendre de cette façon.

Merci aux membres du jury, Marie-Pierre Fourquet-Courbet, Damien Malinas, Antigone Mouchtouris et Olivier Thévenin qui se sont donné la peine de s'impliquer dans la lecture et dans l'évaluation de ce mémoire de thèse.

Mes remerciements vont également aux membres du département Information et Communication qui m'ont accueillie en tant que chargée de cours puis A.T.E.R., et plus spécifiquement à ceux avec qui j'ai eu le bonheur de découvrir puis consolider un domaine qui m'anime particulièrement : l'enseignement. Louis Basco, Isabelle Brianso, Jean Davallon, Julie Deramon, Frédécric Gimello-Mesplomb, Daniel Jacobi, Geneviève Landié, Damien Malinas, Laure Marchis-Mouren, Émilie Pamart, Marie-Hélène Poggi, Stéphanie Pourquier-Jacquin, Marie-Sylvie Poli, Lise Renaud, Joëlle Richetta, Raphaël Roth, Jean-Christophe Sevin, Virginie Spies et Éric Triquet.

Je remercie tous ceux qui ont été, ou qui seront, face à cet exercice si particulier : Quentin Amalou, Florence Andréacola, Stéphane Belin, Cheikhouna Beye, Elaine Brito, Raluca Calin, Jessica Cendoya, Alexandre Delorme, Eloi Flesch, Lauriane Guillou, Laure Marchis-Mouren, Mariana Medeiros-Seixas, Camille Moulinier, Nicolas Navarro, Marie Neuvillers, Julie Pasquer, Nolwenn Pianezza, Eva Sandri et Elisa Ullauri Lluré.

Je tiens à remercier Damien Amadieu, Marion Darbousset, Pascale DiDomenico, Matthieu Prudon, Sophie Taillan et Violaine Vezolle pour leur accompagnement, tant en tant qu'enseignante qu'en tant que doctorante, malgré leurs tâches prenantes. Merci à Aurélia Barrière, qui a eu la gentillesse de m'inclure dans de superbes projets qui ont offert une meilleure connaissance des stéréotypes femmes-hommes aux publics.

Merci à Pierre-Louis Suet, qui m'a persuadée que l'exigence rime avec l'épanouissement personnel.

Je remercie Meylinn Lam de m'avoir montré, par son exemple, qu'on peut être une meilleure version de soi-même tous les jours. Tu as tant fait pour ce travail.

Merci à Caroline Buffoni, pour les accueils, celui à l'université, mais aussi ceux à son domicile qui ont jalonné le doctorat. Merci pour tes conseils, tes encouragements, tes partages et ta sincérité…

Mes remerciements vont naturellement à Camille Bernetière, grâce à qui aucun moment de ce long chemin n'a été passé dans la solitude. Je chéris ton amitié quotidiennement.

Je remercie sincèrement Sandrine Merle d'avoir toujours pensé que je « pouvais le faire ». Merci du soutien et de la douceur offerts à ta fille aînée.

Merci à Olivier Alex, pour m'avoir donné l'opportunité de voir à travers lui que l'ambition, la sociabilité, le sérieux et l'ouverture sur le monde peuvent engendrer le meilleur. J'espère pouvoir accomplir ne serait-ce qu'un peu de ce que tu fais de ta vie.

Merci à Antoine Robelin et Corinne Alex, qui n'ont de « rapportés » que le nom tant ils ont été présents et encourageants. De m'avoir subie à l'adolescence a mené à quelque chose, merci de ne pas avoir lâché. Sachez toute l'estime que j'ai pour vous.

À mes frères et sœurs, qui ont été sans faille, merci. Victor, merci de m'offrir ce binôme de tous les instants ; Lucien, merci de ta bonne humeur et de ton intelligence ; Rose, merci de ta sensibilité et de ta générosité ; Margot, merci de ton talent et de ta joie de vivre. En espérant pouvoir me vanter d'avoir un peu de votre fierté.

Je remercie sincèrement Claude et Pascal Robelin pour tout ce qu'ils sont. Rien n'aurait été possible sans vous, et ce bien au-delà du doctorat. Nos moments ensemble sont mes repères.

Enfin, aux deux hommes de ma vie, merci. Nicolas et Pio, l'équipe que nous formons me permet de saisir chaque instant, dont celui-ci, avec passion.

AVERTISSEMENTS

Ce travail de recherche fait face à une difficulté terminologique. Plusieurs notions utilisées sont homonymes : représentation (sociale) et représentation (du masculin à l'écran) ; genre (gender) et genre (cinématographique) ; catégories (sociales) et catégories (de termes) ; performance (d'acteur) et performance (du genre/de la masculinité). Nous souhaitons faciliter la compréhension du lecteur et rendons toujours possible la différenciation des termes soit par le contexte, soit en ajoutant un qualificatif : « Représentation » est toujours suivi de « sociale » s'il s'agit du concept, « genre » est toujours suivi de « cinématographique » s'il ne s'agit pas du « gender » et « performance » est toujours suivie de « de la masculinité » ou « du genre », le cas échéant, ce qui permet de ne pas confondre les termes.

L'emploi du masculin peut être utilisé pour ses fonctions de généralisation. En revanche, le terme « étudiant(s) » est utilisé au masculin à dessein, car la population est composée uniquement d'étudiants faisant partie du groupe social « homme ».

Le choix a été fait d'employer le « nous de majesté » dans la rédaction.

Les dates de consultation indiquées en note de bas de page sont les dates auxquelles les sites ont été consultés pour la dernière fois.

Les URL des articles scientifiques apparaissent en note de bas de page.

Les dates de réalisation des films sont indiquées entre parenthèses à chaque fois qu'ils sont mentionnés excepté dans les extraits d'entretien et les citations, dans un souci de lisibilité. Pour les sagas, les évocations qui suivent la première peuvent intégrer les dates des différents opus en note de bas de page pour faciliter la lecture.

Tous les films et leur résumé se retrouvent en filmographie (annexe), y compris ceux cités par les interrogés et les auteurs.

Le lecteur peut se référer à la *Table des Figures* et à celle des *Tableaux* afin de trouver la page qui correspond à ce qu'il souhaite consulter.

Les références incluent la mention « p. », suivi du numéro de la page concernée, afin de ne pas confondre avec des numéros de paragraphes « § » indiqués pour certains documents numériques.

Lorsqu'un auteur cite lui même une référence, celle-ci est indiquée en note de bas de page, retranscrite comme rédigée par l'auteur. Elle ne figure pas dans la bibliographie, excepté si elle fait partie des références travaillées par l'auteure du mémoire de thèse.

Lorsque l'usage de guillemets à l'intérieur d'une citation est nécessaire, les guillemets anglais sont utilisés (“ ”).

Les *Tables* sont les tableaux de résultats produits dans le cadre de l'enquête, les *Figures* proviennent de sources externes.

La légende des *Tables* se trouve au-dessus de celles-ci, celle des *Figures* se trouve en dessous.

La mention « *Ibid.* » est utilisée après une citation lorsqu'elle provient de la même référence bibliographique que celle qui la précède immédiatement.

Les chiffres et nombres qui concernent les interrogés ou les résultats (par exemple, le nombre de répondants à une question) ne seront pas écrits en toutes lettres dans le texte. Il en est de même pour les dates dont les jours et les années seront indiqués en chiffres.

Tous les prénoms des interrogés ont été changés. Après chaque extrait d'entretien, le lecteur retrouve l'âge de l'interrogé et son niveau de Licence (L1, L2, L3). Les phrases prononcées par la chercheuse sont précédées de Q (question) et celles prononcées par les interrogés sont reconnaissables par la mention R (réponse).

SOMMAIRE

Avant-propos 5

Remerciements 7

Avertissements 9

Sommaire 11

Introduction : Projet et méthodologie générale 15

Premier Chapitre : La représentation sociale du masculin 39

A. La théorie des représentations sociales 41

B. La représentation sociale du masculin 55

Deuxième Chapitre : Films et représentation sociale du masculin 75

A. La place des films dans la création des représentations sociales 77

B. Dimension genrée des pratiques culturelles. 85

C. Films « de mecs » VS films « de filles » 101

Troisième Chapitre : La catégorisation et l'identité sociale. 115

A. La catégorisation sociale 117

B. La théorie de l'Identité sociale 131

Quatrième Chapitre : Appartenir au groupe « homme ». 149

A. Les normes expérimentées par les interrogés 151

B. Le stéréotype du masculin comme outil de comparaison sociale. 167

Cinquième Chapitre : Morceaux théoriques choisis sur les masculinités. 183

A. Travailler les masculinités. 185

B. Les différents paradigmes de recherche. 195

Sixième Chapitre : Les acteurs et les interrogés. 207

A. Acteurs… et actrices ? 209

B. Le « boy-men » Leonardo DiCaprio 229

Septième Chapitre : Les études, une période de vie propice à l'éloignement de la masculinité hégémonique. 245

A. Les grands stéréotypes de personnages dans les films « de mecs ». 247

B. Le temps des études, un éloignement des personnages stéréotypés. 269

Huitième Chapitre : Le rapport aux personnages. 287

A. L'appropriation et l'identification. 289

B. Sociogrammes 299

Neuvième Chapitre : Films, masculinités et présentation de soi 309

A. Cadre théorique. 311

B. Les références données par les étudiants. 321

Proposition conceptuelle : Le panthéon personnel. 341

A. Définition du Panthéon personnel : 343

B. La fonction identitaire. 347

C. La fonction d'appréhension des films : 349

D. Du point de vue du chercheur. 351

Conclusion 353

Bibliographie 363

Table des matières 377

Table des illustrations : figures 385

Table des illustrations : tables 387

Sommaire des annexes 389

Résumé 393

Abstract 393

INTRODUCTION : PROJET ET MÉTHODOLOGIE GÉNÉRALE.

Yann entre dans le bistrot de son adolescence, le ventre noué par le mélange de mélancolie et d'angoisse et pense « Que va-t-on se dire ? Comment va-t-il être ? Aura-t-il aussi peu changé que ce bar ? ». Le jeune homme, qui vient de fêter ses 35 ans, prend place à une table et commande une tisane. Thomas apparaît soudain en face de lui, promptement, avec l'énergie de leurs 18 ans. Avec aussi la même veste en jean et la même coiffure… Manifestement, Yann est le seul à avoir évolué, à être devenu un homme respectable dont le costume traduit la situation sociale. Thomas le regarde en riant et lance, déconstruisant d'une simple phrase la pensée de son meilleur ami d'enfance : « tu veux pas plutôt une boisson d'homme ? »[1].

Avoir vécu cette scène du film *Nos futurs* (2015) à travers un écran de cinéma peut interpeller deux faces de l'identité d'un étudiant, celle du spectateur et celle du jeune homme. Autrement dit, l'identité spectatorielle et l'identité de genre seront sollicitées par cette scène. « L'identité spectatorielle » (Ethis, 2003)[2] d'un individu, ce que le cinéma lui fait et ce qu'il fait du cinéma, est observable dans sa multiplicité. Elle est faite, bien sûr, de ces pratiques quantifiables et exactement descriptibles (fréquences, dispositifs, etc.), mais elle est aussi faite des choix, des attirances et désamours, des opinions et discours, en termes plus génériques, des goûts. Les goûts, quand ils sont considérés comme l'expression profonde de ce pour quoi l'individu se meut, ce pour quoi il s'engage en termes affectifs, et ce à un moment précis de sa vie, sont une fenêtre formidable sur ce que l'individu perçoit de lui-même et sur ce qu'il entend faire percevoir de lui :

> Le goût n'est pas mécanique, il est toujours "tentatif", c'est un "accomplissement" (…). Le goût doit être expérimenté, essayé ; il se déroule selon une temporalité complexe, faite de petits va-et-vient entre l'abandon de l'amateur à ses sensations et la reprise en main de ses opinions, la curiosité tournée vers l'objet extérieur et l'introspection dirigée vers ses états d'âme ou ses sensations intimes (Hennion et Teil, 2003 : p.67).

[1] La description de cette scène est rédigée par l'auteure.
[2] Publication disponible en ligne < http://id.erudit.org/iderudit/008752ar >. Consultée en Juillet 2016.

C'est à un instant précis de l'existence, de la carrière de spectateur, que les goûts et pratiques doivent être observés, ceux-ci naissant à différents moments, se faisant oublier à d'autres ou se transformant sans cesse. Ils appartiennent à l'individu à un instant T et doivent être considérés au sein de sa carrière de spectateur. À chaque période de vie correspondent des circonstances personnelles explicites et des tendances dues aux appartenances. Le temps des études n'échappe pas à la règle, définissant un rapport à soi et aux autres :

> Lorsque l'on est étudiant, tout comme l'univers intime de la musique que l'on écoute, on tend à accorder une confiance particulière à l'univers cinématographique qu'autrui propose et cela justement parce que ces univers-là ne relèvent pas directement de l'apprentissage scolaire (…). On "reconnaît" l'autre lorsqu'on pense qu'il s'est saisi des mêmes initiatives que soi. Et l'on est particulièrement attentif à cette reconnaissance d'autrui durant ces périodes de formation que sont les études universitaires, spécialement structurantes dans la construction de son "petit soi" culturel (Malinas, 2004 : p.9).

L'identité spectatorielle d'un étudiant est caractérisée par les traces laissées par les institutions, parents, scolarité, médias, qui ont déterminé voire dirigé ses pratiques. Mais elle est surtout caractérisée par l'autonomisation. L'individu s'émancipe partiellement de ces institutions, prend d'autres repères, comme les amis, et affute sa propre conception de ce qui lui donne culturellement du plaisir et de ce qu'il trouve inintéressant.

> Nous faisons l'hypothèse qu'il est possible de mieux saisir le goût s'il n'est compris ni comme le conséquent (automatique ou éduqué) des objets goûtés eux-mêmes, ni comme une pure disposition sociale projetée sur les objets, mais comme un dispositif collectif et instrumenté de mise à l'épreuve de nos sensations (Hennion et Teil, 2003 : p.67).

Le goût est perçu non pas d'un point de vue uniquement déterministe ou du seul contenu même des objets, mais d'un point de vue sensible. C'est bien à travers la mise en discours de ces sensibilités que les goûts pourront être « saisi[s] ». Toucher du doigt l'identité spectatorielle d'un étudiant n'a pas pour ambition d'expliquer ses goûts, mais bien de comprendre en partie leur fonctionnement. À cette période, l'étudiant revoit les œuvres spécifiques qui accompagnent son identité en intégrant de nouvelles références,

en éliminant certaines autres et en changeant la hiérarchie des ces œuvres favorites. Ce jeu durera toute son existence :

> Si nous aimons éperdument Sheila, Dalida ou Sylvie Vartan à 11 ans, il y a fort à parier que ces divas de la variété française perdurent comme chanteuses favorites lorsque l'on atteint les 38 ans, quitte à ce qu'elles recouvrent la tête de notre palmarès personnel à 57 ans. Les raisons mêmes de ces divers reclassements sont le résultat de reconfigurations successives de pôles de références perpétuellement aptes à évoluer ; prendre la décision d'annoncer Sylvie Vartan comme chanteuse favorite à 14 ans ou à 62 ans a, de surcroît, de fortes chances de procéder de significations très différentes au regard de la présentation de soi[3] (Ethis, 2004 : p.39).

Quel que soit le domaine culturel en question, interroger l'identité spectatorielle d'un étudiant, c'est questionner son évolution, c'est pouvoir observer des changements récents et la signification que donne l'étudiant à ses évolutions. C'est aussi pouvoir observer le « devenir adulte » et, plus spécifiquement, le « devenir homme ».

« Devenir un homme », ou simplement « être un homme », qu'est-ce que cela peut représenter pour un étudiant ? Faire partie d'une catégorie, avec tout ce que cela engendre, l'incarner, la performer, c'est explorer son identité de genre qui elle aussi est mouvante, uniquement saisissable en partie à un instant précis. Pour comprendre ce qu'est l'identité de genre, il faut en premier lieu comprendre ce qu'est le genre. Christine Détrez reprend, dans son article « Le genre : l'évidence du naturel, le naturel de l'évidence » une définition générale du genre : « Les auteurs[4] parviennent (…) à la définition suivante du genre : "un système de bicatégorisation hiérarchisé entre les sexes (hommes/femmes) et entre les valeurs et représentations qui leur sont associées (masculin/féminin) " » (Détrez, 2014a : p.32). Ajoutons dès maintenant que la hiérarchisation s'applique aussi au sein des groupes sexués, valorisant socialement un type d'homme ou un type de femme. Cette hiérarchisation, en tout cas chez les hommes, est directement liée à la hiérarchisation entre les deux sexes puisque l'homme qui démontre une proximité avec le féminin est dévalorisé : « la domination masculine (…)

[3] Emmanuel Ethis de rajouter en note de bas de page : « Il ne s'agit pas d'affirmer que l'on exercera à 62 ans un meilleur contrôle qu'on ne le fait à 14 ans sur la distance prise avec soi-même dans la présentation qu'on donne de soi. En revanche, l'affirmation de soi prend un sens avéré au fur et à mesure que notre vie s'écoule et que l'on est confronté avec une prise de conscience de plus en plus saillante de cet écoulement-là » (Ethis, 2004 : p.39).

[4] Bereni, L., Chauvin, S., Jaunait, A., Revillard, A. (2012). *Introduction aux études sur le genre (2è éd. revue et augmentée)*. Bruxelles : de Boeck. Cité par Christine Détrez (2014a : p. 32).

s'exerce également sur les garçons, obligés de faire preuve de virilité, dominés eux-mêmes par les principes de leur domination. La violence des sanctions à l'encontre des déviants témoigne de la rigidité de cet ordre nominatif du masculin et du féminin » (*Ibid*.). Pour reformuler ce que signifie le genre, nous pouvons dire que la présence d'un sexe, pénis ou vagin, à la naissance d'un individu va lui imposer de baigner dans des « valeurs et représentations » directement corrélées à ce sexe. Ce qui fait la puissance de ce dispositif, et la difficulté sociale à accepter la porosité des identités de genre, c'est sa dimension « d'évidence » :

> Si la catégorisation [homme/femme] et les assignations [masculin/féminin] qui en découlent s'imposent avec tant d'évidence, au point que l'on peut parler "d'évidence du naturel et de naturel de l'évidence" (Blöss, p.2)[5], c'est par la force de la socialisation, c'est-à-dire tout ce qui entoure, façonne, élève un individu tout au long de sa vie. On voit bien qu'aucune scène sociale, aucun moment n'échappe à la socialisation, que celle-ci soit explicite (les injonctions à se tenir ou se comporter de telle façon) ou implicite (l'imitation ou l'influence des représentations et stéréotypes par exemple) (Détrez, 2014a : p.33).

Nous voyons que le genre consiste en partie en une série d' « assignations » et d' « injonctions », d' « imitation[s] » et d' « influence[s] » pour les individus, soutenue solidement par un « déploiement infini des lieux d'exercice de la socialisation de genre » (*Ibid*.). Cependant, l'identité de genre ne peut être comprise sans voire que les individus incarnent leur genre, le performe : ils font des choix, conscients ou pas, quant aux caractéristiques genrées qu'ils valoriseront à travers leur manière d'être. Ce semblant de liberté soumet largement les individus aux sanctions sociales qui accompagnent les transgressions, aussi minimes soient-elles. Pourtant, il a aussi la faculté de redessiner les contours de ce que signifient le masculin et le féminin : par leurs performances, leurs acceptations et leurs transgressions, les individus transforment le genre. C'est dans ce sens que nous sommes constamment témoins d'avancées libertaires ou de reculs normatifs quant aux normes genrées dans toutes les sociétés. L'individu puise dans ce qu'il sait, ce qu'il comprend de la masculinité et de la féminité, mais aussi dans la façon dont il les ressent, pour exprimer son unicité à travers son identité de genre. Les individus sont autant de « façons de faire » (Mouchtouris, 2007 :

[5] Blöss, T. (sous la dir.) (2001). *La dialectique des rapports hommes-femmes*. Paris : PUF. Cité par Christine Détrez (2014a : p. 33).

p.57) le genre, en mettant à l'œuvre un « art de combiner » et « d'utiliser » (*Ibid.*) les ressources normatives et transgressives qui s'offrent à eux.

> Les individus ont à incarner ces catégories sexuées, même lorsqu'ils s'efforcent de les défaire. Cette condition paradoxale ne sera pas supprimée tant l'on se contentera d'invoquer le caractère construit de "femme" [ou "homme"], pour éviter au fond d'affronter le tissage complexe de la subjectivité (Downs, 2008 : 72).

La subjectivité des individus est la pierre angulaire de la compréhension de l'identité de genre. Leur subjectivité, leur unicité, leur appréhension propre du genre ne peuvent être tenues hors du champ de réflexion, si ce n'est au risque de réduire les hommes et les femmes au déterminisme de leurs catégories d'appartenance.

> La subjectivité des individus, mise en avant par Robert Stoller[6], a peut-être trouvé, dans le concept d'identité de genre, un moyen de s'exprimer. En tant que vécu intime, l'identité de genre appartient à l'individu, donc, c'est à lui de dire, d'exprimer ce qu'il ressent. Contrairement au rôle de genre, lequel fait référence plutôt au comportement observable, l'identité de genre est insaisissable à nos yeux, car elle est intime, elle est subjective, elle appartient à l'intimité de l'individu. Il faut donc lui donner la parole (Cyrino, 2014 : p.88).

Les chercheurs ne peuvent que supputer les normes particulières qui vont marquer individu précis, les valeurs qu'il a, d'un point de vue genré, les influences qui vont l'impacter, les caractéristiques stéréotypées qu'il va apprécier ou repousser, etc. L'identité de genre ne peut être saisie qu'à travers la subjectivité d'un individu, seulement perceptible dans son discours, d'autant plus si ce dernier concerne sur sa propre performance.

L'objectif de cette enquête n'est pas de démontrer que tous les aspects de l'identité spectatorielle et ceux de l'identité de genre sont poreux, mais simplement qu'elles sont en interaction permanente, ce qui sert leur cohérence au sein de l'identité sociale lors de la présentation de soi. Par interaction, nous entendons précisément, d'une part, que les films ont des impacts sur la construction de l'identité masculine et donc sur la performance du masculin. Les hommes sont, dès leur naissance, dirigés vers une culture particulière, dite masculine, qui comprend le cinéma. Beaucoup de ces films, souvent

[6] Stroller Robert, « A contribution to the study of gender identity », *23rd International Psycho-Analytical Congress*, Stockholm, July-August 1963. Cité par Rafaela Cyrino (2014 : p.88)

des « films de mecs », sont le support d'éléments stéréotypés à propos du masculin, ils traduisent une forme de masculinité hégémonique. Dans le même temps, d'autres films questionneront ces éléments stéréotypiques. D'autre part, nous verrons que, dans un mouvement parallèle, les hommes se définissent à travers des productions cinématographiques, les aiment, les repoussent, en parlent. Et à travers ces discours, ils se présentent à l'autre en spectateur, mais aussi en tant qu'homme. Le choix de parler d'un film précis peut, dans certaines situations, performer la masculinité, spécifiquement lorsque l'engagement émotionnel avec le film est fort. Tout au long du mémoire de thèse, nous suivrons un cheminement qui permettra de mettre en lumière des traces de ce dialogue chez les étudiants. Les étudiants sont à un moment de leur existence où l'émancipation des stéréotypes liés à la masculinité et l'individualisation des pratiques spectatorielles battent leur plein. Cette tranche de la population est propice à observer le fait que parler des films auxquels on est attachés, c'est aussi parler de l'homme qu'on pense être ou pouvoir être. Le goût culturel de l'individu est soutenu par ses propres valeurs, y compris en ce qui concerne sa performance du genre.

L'étude proposée tente de répondre à la problématique suivante :

Dans quelle mesure l'identité spectatorielle est-elle en lien avec l'identité de genre ?

Pour répondre à cette question, nous verrons l'identité spectatorielle à travers les films qui représentent un investissement affectif pour les étudiants et l'identité de genre à travers la performance du genre traduite par les discours sur la masculinité. Nous pourrons alors montrer dans quelle mesure les films appréciés par les étudiants et leur performance de la masculinité sont liés, en espérant que si la démonstration d'un dialogue est visible, un champ de recherche et de réflexion s'intensifiera sur les notions plus largement considérées.

La focalisation sur le groupe « homme » et sur la masculinité permet de saisir les relations intragroupes en évitant de tomber dans le comparatisme intergroupe homme/femme, qui affaiblirait la réflexion qui se veut concentrée sur une dynamique identitaire précise. De plus, ce choix instaure la présente recherche dans un champ encore peu exploité, celui des rapports hommes-hommes en tant que rapport intragroupe :

> Alors que la différenciation des groupes d'hommes selon la classe, la race ou l'âge est de plus en plus souvent un élément des recherches actuelles, les rapports de genre au sein du groupe des hommes sont peu souvent traités en tant que tels. Il s'agit pourtant d'une expérience ordinaire : de nombreux discours et expériences distinguent les "vrais hommes" des autres, identifient certains traits comme particulièrement masculins, établissent finalement une hiérarchie des masculinités (Bereni et Trachman, 2014 : p.73).

Il nous sera possible, à travers cette étude, de mettre en évidence la place du cinéma dans le traitement de cette hiérarchie par les jeunes hommes que sont les étudiants.

La réflexion est guidée par une hypothèse générale : nous allons voir que les films diffusant une représentation sociale du masculin impactent la construction identitaire des hommes. Nous ajouterons à ce constat le fait que les hommes eux-mêmes transmettent ce qu'ils valorisent du masculin à travers les films qu'ils apprécient et déprécient. À travers ces films sur lesquels ils communiquent, ils éprouvent la coconstruction de la représentation sociale du masculin. En d'autres termes, communiquer sur son engagement affectif avec un film, c'est aussi performer la masculinité.

De cette hypothèse générale, parler de film, c'est aussi performer le genre, découlent trois hypothèses auxquelles nous répondrons au long des neufs chapitres jalonnant le mémoire de thèse :

— Hypothèse N° 1 : Les films déterminent la performance de la masculinité.

Hypothèse 1.1 : Les films participent à la transmission de la masculinité hégémonique.
Hypothèse 1.2 : Les films ou personnages évoqués peuvent représenter une perception et un investissement dans le groupe « homme ».

— Hypothèse N° 2 : Les films appréciés sont des soutiens de l'identité sociale et, par conséquent, de sa dimension genrée.

Hypothèse 2.1 : Les personnages peuvent être des objets de comparaison sociale au sein du groupe « homme ».

Hypothèse 2.2 : Les personnages peuvent représenter des identités virtuelles puis des schémas de travail pour les interrogés.
Hypothèse 3.3 : Les films ou personnages évoqués sont utilisés en tant que soutien des façades mises en place selon les cadres d'interaction.

— Hypothèse N° 3 : Les étudiants définissent leur identité sociale à travers un certain nombre de références cinématographiques qu'ils apprécient. Un panthéon personnel de références filmiques est présent chez les interrogés, panthéon qui peut être observable en termes de genre.

Avant de présenter les différents chapitres de ce mémoire de thèse, il convient de s'attarder quelque peu sur la méthodologie mise en place. Celle-ci emprunte à la Psychologie Sociale et à la Sociologie de la Culture pour tenter de valider l'hypothèse générale, qui sert des fins intégrées dans le domaine des Sciences de l'Information et de la Communication. Pour récolter les données nécessaires à l'étude des interactions entre films et performance de la masculinité, cinq thématiques d'enquête ont été isolées :

- Le sexe social des films.
- La représentation sociale du masculin.
- La signification de l'appartenance au groupe « homme ».
- La performance de la masculinité.
- L'appréciation des références cinématographiques.

Ces thématiques ont été abordées avec les étudiants de l'Université d'Avignon à l'aide de deux outils : le questionnaire et l'entretien. Nous allons en premier lieu décrire les cadres dans lesquels ces deux outils ont été utilisés pour ensuite s'intéresser aux thématiques qui les organisent. Mais avant cela, nous devons souligner un point qui guide toute la méthodologie mise en place. Pour cette enquête, les interrogés sont la principale source d'informations pour tous les thèmes abordés. Nous avons souhaité mettre en lumière leur propre représentation sociale du masculin pour décrire le stéréotype du masculin et non exploiter un contenu issu d'une précédente étude. Nous avons voulu comprendre quelles étaient, selon eux, les normes au sein du groupe « homme », quels étaient les films rattachés au masculin, quels étaient leurs propres

goûts, etc. C'est en faisant travailler les uns avec les autres ces éléments issus du terrain, en faisant parler la subjectivité des interrogés, qu'il est possible de comprendre le processus identitaire interrogé.

Les questionnaires ont été diffusés sur le campus de l'université d'Avignon au mois de janvier 2014. La passation a été effectuée dans le cadre de cours *Méthodologie en Sciences Sociale*s, dispensé à la promotion de Licence 3 de l'année universitaire 2013-2014. Les quatre-vingt-sept étudiants ont eu chacun deux questionnaires à faire remplir par d'autres étudiants qui ne se trouvaient pas dans leur promotion. Ils ont eux-mêmes été la population test pour l'enquête préliminaire, afin de tester le questionnaire. Ils avaient pour mot d'ordre de n'interroger que des étudiants du groupe « homme », entre 18 et 24 ans. Cette limite d'âge permet de considérer les interrogés comme de « jeunes adultes » (Cicchelli, 2001)[7] qui, en tant que groupe, fréquentent les salles obscures et visionnent de films fréquemment (Octobre, 2009 : p.3) qui, de plus, sont étudiants. Cette période de vie représente une émancipation face à l'encadrement des pratiques culturelles par les institutions lors de l'enfance ou de l'adolescence, encadrement qui laisse pourtant des traces sur les pratiques. Cette période de vie particulière se caractérise par « la transformation des modèles domestiques » (Ciccelli et Vincezzo, 2001 : p.6), par « la façon dont les jeunes adultes se construisent en tant qu'individus autonomes tout en continuant d'appartenir à leurs familles d'origine et en étant encadrés par des instances de socialisation » (*Ibid*.), telles que l'université et la famille, mais aussi par « des tendances communes aux autres classes d'âge, ce qui revient à étudier de façon relationnelle son rapport à l'âge adulte, d'une part, à l'enfance et à l'adolescence, d'autre part » (*Ibid*.).

Les enquêteurs ont été organisés afin de s'assurer qu'une majorité de filières de l'université était représentée. Les filières les plus représentées sont Droit (18), Histoire (13), STAPS (13), Information et Communication (13) et Mathématiques (9). Le reste des effectifs se répartissent sur 36 domaines, dont l'Informatique, l'Anglais, la Biologie, SVT, etc.[8] L'équipe s'était aussi organisée afin d'obtenir une diffusion équitable entre les étudiants de Licences 1, 2, 3 et de Masters 1 et 2. Il s'agit bien d'un échantillon

[7] Publication disponible en ligne <http://www.persee.fr/doc/caf_1149-1590_2001_num_65_1_961> Consultée en Août 2016.
[8] La totalité des filières représentées sont indiquées en annexe.

« empirique » car « obtenu de manière non probabiliste. (…) L'échantillon est alors sélectionné à partir d'éléments de la population accessibles et disponibles au chercheur » (Le Roy et Pierrette, 2012 : p.18). De plus, l'échantillon de cette enquête se rapproche de l'échantillon « empirique par quotas » (*Ibid*.), car les interrogés ont été « sélectionnés en fonction de caractéristiques les identifiant » (*Ibid*.). Ces caractéristiques sont le sexe, l'âge et le fait d'appartenir à une formation particulière, autant en termes de domaine qu'en terme de niveau. Cependant, l'échantillon n'a pas cherché à être représentatif du nombre d'étudiants en Licences 1, 2 ou 3 ou encore de Masters 1 et 2 à l'université, mais à avoir une proportion équitable de chacun des niveaux.

Table 1 : Niveau des étudiants interrogés

Niveau d'étude	Effectifs	Fréquence
Non réponse	2	1,4 %
Étudiants de Licence 1	32	22,5 %
Étudiants de Licence 2	29	20,4 %
Étudiants de Licence 3	31	21,8 %
Étudiants de Master 1	27	19,0 %
Étudiants de Master 2	21	14,8 %
Total	142	100,0 %

L'échantillon ne reproduit pas la répartition des étudiants dans les différentes filières de l'Université d'Avignon, mais cherche à représenter leur diversité. Pour obtenir une représentativité exacte, il aurait été nécessaire de produire un « plan d'échantillonnage reproduisant les distributions relevées dans les statistiques [qui] fixe, pour un échantillon de taille donnée, le nombre d'individus de chaque catégorie à interroger » (Berthier, 2010 : p.167). Cet échantillon est issu d'un « choix raisonné [qui] amène à choisir des individus "moyens" que l'on déclare "représentatifs" d'un groupe. (…) La justification de cette méthode qui peut sembler naturelle et relativement simple n'est pas statistique, mais sociologique » (Berthier, 2010 : p.171-172). La comparaison entre les différents profils d'étudiants, profils qui pourraient être guidés par l'âge ou la promotion de provenance, ne fait pas partie des objectifs de cette recherche. Il s'agit d'une étude sensible et compréhensive qui veut observer l'existence de phénomènes chez les jeunes hommes étudiants en général et non, par exemple, de comparer les films préférés selon les filières ou les âges. Nous avons cherché, avec les questionnaires, à mettre à jour l'existence de faits (principalement, qu'il existe des films « de mecs » et

qu'il y ait une représentation sociale du masculin chez les étudiants) ou de tendances (un acteur est plus apprécié qu'un autre, les personnages sont observés sous l'angle du genre, la culture dite féminine est dévalorisée, etc.) pour ensuite les « vérifi[er] et approfond[ir] » (Berthier, 2010 : p.29)[9] avec les entretiens semi-directifs. La seule opération de comparaison et de sélection à laquelle a contribué l'outil questionnaire est la suivante : leurs résultats ont confirmé le fait que les étudiants en Licence Information et Communication étaient les plus attirés par le média cinéma, ce sur quoi nous reviendrons dans le descriptif des entretiens.

Le protocole de passation est le suivant : les enquêteurs devaient en premier lieu demander aux enquêtés s'ils se considéraient membres du groupe « homme ». Avant de laisser répondre les enquêtés directement sur le questionnaire en leur laissant tout le temps dont ils avaient besoin, les enquêteurs ont dû eux même poser les questions qui concernent le relevé de la représentation sociale du masculin[10]. Ils devaient ensuite leur demander s'ils se considéraient comme membre de la catégorie « masculin ». Les enquêteurs devaient s'assurer que les enquêtés pouvaient bénéficier d'un endroit approprié pour prendre le temps de répondre aux questions qui, pour la plupart, ont demandé beaucoup de réflexion. Les enquêteurs devaient fournir un stylo, mais aussi un support pour le remplissage, une table ou une tablette par exemple. Ils restaient à la disposition de l'enquêté au cas où celui-ci avait des précisions à demander. Ayant été la population test, l'équipe d'enquêteurs connaissait parfaitement le questionnaire ainsi que ses objectifs, ceux-ci ayant été discutés lors du cours de *Méthodologie des Sciences Sociales*. Il s'agit d'un questionnaire comportant une partie administrée par l'enquêteur et une partie autoadministrée. La partie administrée par l'enquêteur a permis de s'assurer de la spontanéité des réponses concernant la représentation sociale du masculin. En revanche, il semblait cohérent d'offrir aux enquêtés la possibilité de répondre eux-mêmes aux questions plus personnelles, comme leurs films préférés, question qui nécessitait un temps de réflexion long et qui pouvait appeler le « phénomène de désirabilité sociale » : « en effet, les personnes interrogées vont avoir tendance à répondre au questionnaire de façon à donner une bonne image d'elle-même

[9] Nicole Berthier fait référence aux « techniques d'entretien conseillées suivant le type d'étude ». La référence est la suivante : Ghiglione et Matalon, *Les enquêtes sociologiques*, Armand Colin, 1978, p.77. Citée par Berthier (2010 : p.29).
[10] Cette phase de l'enquête est détaillée dans le Chapitre 1.

et en essayant de coller le plus possible à l'opinion de l'enquêteur sans toutefois révéler le véritable fond de leur pensée » (Le Roy et Pierrette, 2012 : p.52).

L'équipe d'enquêteurs a permis de récolter les réponses de 142 étudiants. Le nombre de questionnaires passés était initialement de 174. 8 questionnaires ont été invalidés, car difficilement lisibles, 12 l'ont été également, car les enquêteurs n'avaient pas respecté le protocole de passation[11]. 2 autres questionnaires n'ont pas été pris en compte, car ils avaient été dispensés à des étudiants qui n'appartenaient pas à l'université d'Avignon, 3 ont pris pour interrogés des doctorants au-delà de 25 ans, 2 questionnaires ont été manifestement remplis par l'enquêteur lui-même et enfin 5 autres ont été invalidés, car les interrogés n'avaient pas répondu à plus de 50 % des questions.

Les deux objectifs principaux du questionnaire sont de relever les éléments de contenu de la représentation sociale du masculin et de comprendre quels sont les films rattachés clairement à chacun des deux sexes pour les interrogés. Nous avons souhaité relever ces éléments dans l'échantillon et éviter de partir de recherches préalablement conduites par d'autres chercheurs. Nous aurions pu, par exemple, travailler directement sur les traits du stéréotype de l'homme isolés par de précédentes études. Cependant, il nous semble que la volonté de travailler au plus près des opinions des interrogés de l'échantillon offre à l'enquête une base solide et une aura compréhensive. Nous avons souhaité nous éloigner au maximum de certaines remarques présentes dans la littérature sociologique concernant les présupposés que les chercheurs pourraient avoir sur leurs interrogés en observant simplement leurs appartenances :

> Loin d'être le refuge de la connaissance rigoureuse et empiriquement fondée sur le monde social, la sociologie est aussi la source de fictions envahissantes servant à expliquer pourquoi les individus se conduisent comme ils le font sans même qu'il soit besoin de les interroger ou de les connaître de près. Mais c'est alors de prototypes d'individus dont il s'agit, identifiés par l'appartenance à une catégorie sociale ou à une culture, non des individus en chair et en os auxquels seuls nous avons à faire lors de nos échanges. Suffit-il de parler de catégorie sociale ou de culture, dès lors invoquant un schème culturel, une opinion publique, une mentalité ou un habitus pour y voir clair dans les mobiles de l'individu ? (…) Ces entités impalpables que sont une catégorie sociale ou une culture doivent en effet beaucoup aux intuitions et aux procédés des chercheurs (Bizeul, 2006 : p.69).

[11] Chaque enquêteur devait remettre, avec les questionnaires remplis, un petit texte descriptif de sa session de passation.

Il a semblé logique de « travailler au plus près » des interrogés afin de comprendre ce que pouvait signifier pour eux l'appartenance au groupe homme, y compris au niveau des pratiques et attirances culturelles. Ils nous ont offert la possibilité de réfléchir le concept de représentation sociale, de le lier théoriquement aux notions de stéréotype puis de masculinité hégémonique tout en limitant les interprétations hasardeuses sans réelle base pragmatique. C'est pour les mêmes raisons que nous avons souhaité partir de ce que les interrogés considèrent être des films représentatifs de la culture dite masculine et de la culture considérée comme féminine plutôt que de nourrir uniquement la réflexion de ce qui a déjà été fait scientifiquement. Nous souhaitons pourtant souligner que les recherches préalablement effectuées sur ces sujets ont largement contribué au cheminement, comme leur présence visible dans ce mémoire l'indique.

Le troisième objectif général de ce questionnaire est, comme nous l'avons préalablement souligné, de mettre à jour des tendances sur lesquelles nous appuyer pour analyser les entretiens. Par exemple, l'analyse de la persona de l'acteur préféré des interrogés en termes de masculinité ou encore des genres cinématographiques les moins appréciés ont permis de nourrir des interprétations référencées qui nous font connaître certains paradigmes dans lesquels les interrogés évoluent.

Le questionnaire a été pensé en cinq sections : « Vos pratiques culturelles et cinématographiques », « Vos goûts en matière de cinéma », « Vos films préférés », « Votre représentation du masculin » et « Vos informations ». En tant que questionnaire qui « concerne les pratiques de la culture » (Ethis, 2004 : p.37-38), les questions de ces cinq sections peuvent être ventilées au sein « des trois grands registres sémiques » mis à jour par Emmanuel Ethis :

— « *Le registre de l'expertise, du jugement et de la compétence* : l'individu exprime ses sensations face à un objet quelconque, il le situe dans sa hiérarchie de perception et de goût, il le confronte activement à d'autres en avançant ou en justifiant de son champ de comparaison » (Ethis, 2004 : p.37). Dans ce registre, nous trouvons les questions qui concernent le dernier film vu et les raisons du choix (question 5), le dernier film vu au domicile et le dispositif de visionnage utilisé (question 7), etc. Les questions concernant

la corrélation entre un film et la culture genrée (questions 11, 12 et 13) font également partie de ce registre, car elles font appel au jugement et à l'expertise de l'interrogé.

— « *Le registre de la mémoire, du souvenir et de l'affirmation de soi* : l'individu a recours pour répondre à son expérience passée objectivée directement en tant que telle – quel est votre film préféré ? …). Le deuxième registre laisse saisir des goûts affirmés et maturés au cours de la carrière de spectateur de l'individu » (*Ibid.* : p.37-38). Ce registre est le plus exploité au sein de cette étude. Il concerne les questions sur les genres cinématographiques appréciés ou non (questions 9 et 10), sur les films, acteurs et personnages préférés (questions 15 à 19), etc.

— Enfin, « le registre de l'identité : l'individu se présente dans ce dernier registre à travers ses conditions sociales d'existence, ce qui le définit à la fois à travers son identité sociale (…) et son identité personnelle » (*Ibid.* : p.38). Nous retrouvons ici la plupart des questions comprises dans la section « Vos informations ». Les questions qui concernent « l'identité sociale » sont celles qui sont « généralement de l'ordre du visible », comme l'âge et le sexe[12]. Les questions relatives à l'identité personnelle, « inaccessibles dans le visible instantané », se retrouvent également dans la section « Vos informations », comme la formation suivie à l'université ou la situation familiale, mais aussi tout au long du questionnaire. Par exemple, la question 14 concerne les affiches possédées au domicile des interrogés.

Nous retrouvons au sein du questionnaire, trois des cinq thématiques nécessaires au cheminement de l'enquête présentée, c'est-à-dire l'appréciation des références cinématographiques, le sexe social des films et la représentation sociale du masculin.

Les entretiens ont eu lieu entre le 24 novembre et le 12 décembre 2014. Ils sont au nombre de vingt-sept. Initialement, 30 rendez-vous avaient été pris, 10 étudiants appartenant à chacun des trois niveaux de Licence Information et Communication, mais trois interrogés n'ont pas honoré ces rencontres de leur présence. Ces trois étudiants faisant partie du niveau Licence 1, les 27 entretiens se répartissent comme suit : 7

[12] Le sexe, pour cette étude est un critère de sélection des interrogés, il n'apparaît donc pas dans le questionnaire mais les enquêteurs devaient s'assurer de l'appartenance sexuée avent de commencer le questionnaire.

entretiens avec des étudiants de Licence 1, 10 entretiens avec des étudiants de Licence 2 et 10 avec des étudiants de Licence 3.

La totalité des étudiants des trois niveaux de Licence Information et Communication ont été contactés pour participer à l'enquête. Il s'agissait d'une « sélection systématique » (Derèze, 2009 : p.112) puisque tous les étudiants répondant aux deux critères suivants ont été sollicités : faire partie du groupe « homme » et être étudiant en Licence Information et Communication. Les trois promotions de Licence comprenaient ensemble 58 jeunes hommes, 20 en Licence 1, 18 en Licence 2 et 20 en Licence 3. Nous avons pu avoir pratiquement la moitié de l'effectif en entretien. Cette Licence a été sélectionnée pour trois raisons principales.

D'abord, il a été observé que les étudiants de cette licence sont ceux qui entretiennent un rapport des plus serrés avec le cinéma au sein de leur formation : ils ont été sélectionnés à l'entrée de la Licence en prenant en compte l'intérêt pour la culture, et en son sein pour le cinéma, ils suivent des enseignements en rapport avec le cinéma et leur formation est le vivier de plusieurs associations culturelles liées au cinéma.

Ensuite, le fait d'avoir enseigné au sein de cette licence depuis 2012 permet non seulement un accès facilité à ces étudiants, mais aussi d'instaurer rapidement une relation de confiance lors des entretiens. Nous nous trouvions, avec les étudiants, dans une relation d' « interconnaissance : ce terme désigne le fait que des personnes se connaissent mutuellement – de vue, de nom, d'expérience. (…) L'interconnaissance désigne une relation interpersonnelle. L'interconnaissance suppose l'existence d'interactions personnelles répétées » (Beaud et Weber, 2010 : p.32). En ce qui concerne les étudiants de Licence 2 et 3, un lien a été tissé durant les enseignements dispensés au premier semestre de l'année 2014 ainsi que l'année universitaire précédente. Il a été indispensable de commencer les entretiens après le passage des évaluations et corrections de ces enseignements afin d'assurer aux étudiants de la scission entre cours et enquête. Les étudiants de Licence 1, eux, n'ont été rencontrés que lors des réunions de rentrée en septembre 2014, les cours à notre charge ne commençant qu'au second semestre. Ce qui sous-entend que le rapport d'interconnaissance était moindre, mais pour autant existant.

Enfin, la Licence Information et Communication intègre également la connaissance de ce qu'est une enquête en science sociale dans son programme, ce qui place les étudiants dans un environnement qui ne leur est pas tout à fait étranger lorsqu'ils font la démarche d'accepter de participer aux entretiens. Il semble que la situation de communication que représente un entretien soit ainsi dédramatisée par les prédispositions énoncées, atout non négligeable lorsque des sujets intimes, tels que le rapport à la masculinité, sont abordés.

Gérard Derèze, dans son ouvrage *Méthodes empiriques de recherche en communication*, énonce plusieurs points qui doivent être pris en compte lors de la mise en place d'entretien « de recherche » (2009 : p.104). Ces points sont repris ici afin de donner le maximum d'éléments de compréhension de l'utilisation de cet outil dans la présente enquête.

— « La demande. Elle participe à la définition de la situation et fixe le cadre de l'interaction. Le plus souvent, elle s'effectue lors d'une demande préalable » (Derèze, 2009 : p.113). La demande de participation à l'enquête s'est faite par mail. Après avoir récupéré les listings de Licence Information et Communication, un mail nominatif a été envoyé à chacun des étudiants des trois niveaux, sur leur adresse universitaire :

« *Bonjour [prénom],*

Je me permets de vous contacter dans le cadre du travail de thèse qui m'occupe à ce jour. Vous êtes sollicité pour participer à cette recherche conduite sous la direction scientifique de M. Emmanuel Ethis. Cette participation consiste en un échange d'environ une heure. Le thème de cette discussion portera sur vos habitudes et goûts cinématographiques ainsi que sur le genre masculin.

Merci de remplir le calendrier Doodle au plus vite, via le lien ci-dessous, avec vos disponibilités afin de prendre rendez-vous. Vous pouvez donner jusqu'à 4 disponibilités. Vous recevrez ensuite un mail confirmant la date de la rencontre.

http://doodle.com/b65ythfnuvc8kkzz

Cet entretien se fera dans un cadre de détente, l'objectif étant d'avoir une discussion dans laquelle vous vous sentez à l'aise pour aborder les questions qui m'intéressent. Il se déroulera au café MG's, qui se trouve 125 rue Carreterie à Avignon.

Je vous remercie de votre attention et espère pouvoir compter sur votre participation. Je reste à votre disposition à l'adresse présente dans la signature de ce mail si vous avez la moindre question.

Marianne Alex. »

Les étudiants ont eu à leur disposition un document Doodle qui a permis de proposer des dates et horaires de rendez-vous en fonction des impératifs de chacun. Le fait de ne pas imposer un rendez-vous et de rendre l'étudiant actif dans la mise en place du rendez-vous est, à notre sens, une manière de leur montrer que les relations asymétriques au sein de l'université, d'enseignante à étudiant, sont floutées. C'est également le moyen de les rendre acteurs de la rencontre et donc, d'attiser leur intérêt. Ce premier mail a été envoyé deux semaines avant la première date de rendez-vous proposée. Notre expérience avec les étudiants et la gestion de leur emploi du temps nous a conduits à penser que ceux-ci prévoient à court ou moyen terme. De plus, de nombreux auteurs conseillent de « proposer une date assez proche du moment où [elle est] fix[ée] » (Beaud et Weber, 2010 : p.169). Après avoir reçu la totalité des réponses, des dates et horaires de rencontre ont été soumis à l'approbation des étudiants, de nouveau par mail :

« [prénom],

Merci de votre intérêt ainsi que pour votre retour rapide sur le document Doodle. La date du [jj/mois/2014] que vous m'avez proposée me convient tout à fait. L'horaire que vous m'avez indiqué est [heure]. L'entretien sera d'environ une heure. Si vous sortez de cours avant de me rejoindre, ne vous inquiétez pas, je vous attendrai le temps que vous fassiez le trajet.

Je vous attendrais au MG's Bar qui se trouve à quelques pas de l'Université. Vous trouverez mon numéro de portable dans la signature de ce mail en cas de besoin, ainsi qu'un plan ci-dessous pour accéder au lieu de rendez-vous.

Au plaisir de discuter avec vous !

Marianne Alex. »

Enfin, un mail de rappel sur le même modèle que le précédent a été envoyé le matin de la veille du rendez-vous afin d'« évit[er] le désagrément d'être seul[e] au rendez-vous » (*Ibid*.). Seul le premier paragraphe a été remplacé par :

« *[prénom],*

Je serai ravie de vous rencontrer demain à [heure] pour l'entretien que nous avons convenu de passer ensemble. *J'en profite pour vous remercier une nouvelle fois de votre participation*. »

— Vient ensuite la description du cadre de l'entretien, c'est-à-dire « le lieu, le moment et les conditions d'entretien. C'est ce qu'on peut appeler la *détermination du cadre* » (Derèze, 2009 : p. 104). Le choix du bar indiqué s'est fait en premier lieu à cause de sa proximité avec l'université sans pour autant être fréquenté par une clientèle estudiantine. Lors de sessions de reconnaissance à différents horaires de la journée, nous avons remarqué que les clients étaient essentiellement des ouvriers (le matin), des commerçants de la rue Carreterie (le midi), des lycéens ou jeunes apprentis (l'après-midi) ainsi que des habitués (toute la journée). La période de l'année à laquelle les entretiens ont été conduits n'étant pas extrêmement touristique, plusieurs tables étaient libres, quel que soit l'horaire. En second lieu, un bar permettait de sortir du cadre universitaire et ainsi de couper avec l'environnement qui sous-entend une « interdépendance » (Beaud et Weber, 2010 : p.32) entre l'interrogé et nous. « Les relations médiatisées par des objets (…), par des institutions, par des références conceptuelles tissent l'interdépendance autant que les relations interpersonnelles » (*Ibid*.). Le statut asymétrique étudiant/enseignante joué à l'université cherchait à être effacé au profit d'une relation d'étudiant à doctorante et ce, y compris à travers l'environnement de la rencontre.

Les entretiens ont eu lieu à des horaires divers, qui pouvaient aller de 9h30 à 17h pour le dernier rendez-vous. Les horaires proposés ont été choisis pour être en adéquation avec les heures de cours. Une heure et demie était prévue pour chaque interrogé.

L'entretien le plus court a duré 43 minutes et le plus long a duré une heure et 32 minutes.

— La volonté de positionner l'interrogé en dehors de la relation d'autorité et de transmission préalablement construite à l'université était renforcée par les premiers échanges, puis par « l'entrée en matière » (Derèze, 2009 : p.104). Les premiers échanges étaient d'ordre systématique, mais se voulaient chaleureux. L'étudiant était attendu à l'entrée du bar et était salué par un sourire et une poignée de main accompagnée de « *bonjour, je suis Marianne* ». Nous proposions ensuite de s'installer à l'intérieur ou à l'extérieur en précisant que l'étudiant pouvait choisir l'extérieur pour fumer sans que cela ne pose de problèmes. Dans les deux cas, des tables avaient été repérées afin de correspondre au placement imaginé idéal, c'est-à-dire en face-à-face, mais légèrement décalé, avec une distance suffisamment grande, environ un mètre, afin de ne pas être oppressante pour l'interrogé (Sauvayre, 2013 : p.51-56). Les tables de l'intérieur du bar étant carrées et assez exigües, un emplacement prévu pour quatre personnes était requis. Nous invitions alors l'interrogé à s'asseoir non pas directement en face d'elle, mais en diagonal, les deux protagonistes occupant ainsi chacun une table pour deux personnes. Les tables de l'extérieur, choisies par seulement deux interrogés, étant rondes, mais plus larges, elles obligeaient à un face-à-face plus direct tout en gardant la bonne distance.

Une fois l'interrogé installé, nous posions la question suivante : « *Est-ce que je peux vous offrir quelque chose à boire, un café, un jus de fruit, une bière ? Je vais moi-même prendre quelque chose* » et commandions rapidement au bar le temps que l'interrogé s'installe. Suivaient alors les « échanges de convenance sur le temps, sur [la] facilité à trouver le lieu du rendez-vous, sur [les] conditions de transports, etc. » (Sauvayre, 2013 : p.51). Comme Romy Sauvayre le précise, ces échanges permettent également de « remercier chaleureusement l'enquêté pour sa participation » (*Ibid*.). L'entretien en tant que tel pouvait alors débuter par « l'entrée en matière », c'est-à-dire « la présentation (…) du chercheur et (…) la définition des objectifs et du cadre de la recherche » (Derèze, 2009 : p.104). Cette présentation devait informer l'interrogé sur la thématique et la direction du travail de thèse, les objectifs généraux des questions de l'entretien et les thématiques abordées. De plus, elle devait rassurer l'interrogé sur la liberté de réponse, ou de non-réponse, qui lui était offerte, sur l'anonymat, mais aussi sur le

rapport d'égalité qui était souhaité entre les participants, en proposant une réciproque en fin d'entretien. Enfin, il était important de « valoriser les apports de son témoignage [pour] amélior[er] les chances de le voir parler librement et largement de tout, même ce qui lui semble inintéressant » (Sauvayre, 2013 : p.51), d'autant plus que l'entretien aborde les relations intimes avec le cinéma et la masculinité. L'entrée en matière ressemblait à l'exemple qui suit, reprit de l'entretien avec Julien :

« Cet entretien se déroule dans le cadre de mon travail de thèse sous la direction d'Emmanuel Ethis. Je travaille sur le cinéma et les liens qu'il peut avoir avec la masculinité. Je vais vous poser des questions qui sont parfois générales, n'hésitez pas à donner le plus de détails possible, des anecdotes, des exemples, des souvenirs… tout est bon pour moi. Si je dois avoir plus de précisions, je vous poserai des questions plus précises. Si à certaines questions, vous ne pouvez pas répondre, n'hésitez pas à me le dire et nous verrons si une autre solution est possible, une autre entrée par exemple. Si vous ne souhaitez pas répondre, n'hésitez pas à me le dire. Il n'y a pas de bonnes ou de mauvaises réponses, ce qui m'intéresse c'est votre ressenti. Vous êtes, je vous le rappelle, couvert par l'anonymat. L'enregistrement est uniquement fait pour produire des retranscriptions. À la fin de l'entretien, je vous prendrai en photo pour remettre un visage sur un nom, mais ça ne sera pas diffusé non plus. À la fin de l'entretien, vous pourrez aussi me poser toutes les questions que vous souhaitez, que ce soit les mêmes que l'entretien ou d'autres qui n'ont rien à voir. Est ce que vous avez d'ailleurs des questions sur le déroulement de l'entretien ? »

Si l'interrogé n'avait pas de questions, l'entretien alors pouvait commencer.

— Le « déroulement de l'entretien et l'attitude générale » (Derèze, 2009 : p. 114) ont été guidés, d'une part, par les guides d'entretien et de relance[13] apprit par cœur, mais toujours disponible, et d'autre part, par l'attitude de l'interrogé. Si celui-ci était à l'aise et bavard ou, au contraire, si celui-ci montrait un comportement fermé sur la longueur, nous adaptions les attitudes et les relances. Précisément, seuls trois interrogés n'ont pas souhaité aller dans les détails de leurs opinions, sans pour autant montrer des signes de négativité. Leurs réponses étaient simplement très courtes, malgré les relances, et les détails peu nombreux. De manière plus générale, la plupart des interrogés n'ont pas

[13] Le guide d'entretien ainsi que le guide de relance sont en annexes.

hésité à donner des souvenirs, anecdotes ou encore opinions, certains sur des sujets de prédilections et d'autres sur absolument tout ce qui étaie abordé.

Les cinq thèmes précisés en début de partie jalonnaient l'entretien, celui-ci étant découpé en trois parties annoncées aux interrogés : leur rapport au cinéma au moment de l'entretien, leurs références favorites et leur rapport à la masculinité. Le thème « la représentation sociale du masculin » était abordé en début d'entretien avec le remplissage du tableau de test de mise en cause[14]. Les thèmes « l'appréciation des références cinématographiques » et « le sexe social des films » étaient clairement posés sous forme de questions telles que « Est-ce que vous avez des films préférés ? » ou « Est-ce que vous pensez qu'il y a des films pour les filles ou femmes et des films pour les garçons ou hommes ? ». Les thèmes « la performance de la masculinité » et « la signification de l'appartenance au groupe « homme » » étaient abordés, eux, en fin d'entretien, et de manière plus subtile, même s'ils avaient souvent trouvé écho dans les premières parties. Les questions sur les normes, sur les modèles ou encore sur les comparaisons entre hommes intervenaient à un moment un l'entretien avait en général permis de mettre à l'aise l'interrogé, mais aussi de l'avoir plongé dans ses souvenirs et opinions propres.

— La « clôture » de l'entretien doit « laisser la porte ouverte à des réactions de la personne » (Derèze, 2009 : p.114). La fin proche de l'entretien était annoncée aux dernières questions. Une fois que celles-ci avaient été abordées, les interrogés étaient invités à s'exprimer avec une tirade sur le modèle suivant : « *Je n'ai maintenant plus de questions, je vous remercie. Est-ce que vous souhaitez ajouter quelque chose, un oubli, une anecdote que vous n'avez pas pu raconter, un film que vous souhaitez citer, ce que vous voulez…* ». Selon la réponse de l'interrogé, le dialogue pouvait continuer. Ensuite, l'interrogé pouvait à son tour poser les questions qui l'animaient. Elles pouvaient être d'ordre personnel (« n'est pas difficile d'avoir un bébé alors que vous êtes doctorante ? », « Je voulais savoir votre style de film ») ou avoir un rapport avec l'entretien (« Comment ça se passa près, vous allez analyser ? »)[15]. Enfin, une photographie de l'interrogé était prise.

[14] Voir Premier Chapitre.
[15] Questions posées respectivement par Benjamin, Thomas et Colin.

Les entretiens utilisés dans ce mémoire de thèse sont des entretiens « semi-directifs » (Sauvayre, 2013 : p.8), suivant un guide d'entretien et proposant des thèmes tout en posant les questions « dans l'ordre le plus adapté au discours de l'interrogé » (*Ibid.*). Ce sont des entretiens « approfondis » (Beaud et Weber, 2010 : p.158-160) qui ont offert à l'enquête des tranches de vie, mais aussi des rencontres « marquante[s], parfois intense[s] [où] rire et bonne humeur ou colère, émotion retenue, des larmes, ne sont pas rares » (Beaud et Weber, 2010 : p.158). Leur mise en place a été « postérieure » (Blanchet et Gotman, 2010 : p.43) à celle des questionnaires, ce qui a permis « contextuer [et] interprét[er] » (*Ibid.*) des données récoltées auprès d'une population plus diverse d'étudiants. Il s'agit, à nos yeux, d'une enquête où les deux outils font preuve d'une complémentarité en cohérence avec un cheminement précis au service d'une enquête « sur les représentations et les pratiques [qui] nécessit[e] la production de discours modaux[16] et référentiels[17] » (Blanchet et Gotman, 2010 : p.30). Les éléments de ces deux outils font l'objet d'une « analyse thématique [qui permet] de répondre petit à petit à la question générique type » (Paillé et Mucchielli, 2008 : p. 162), thématisation représentée par les différents chapitres de ce mémoire de thèse.

L'organisation de ce mémoire de thèse ne suit pas le plan classique en trois parties (théorie, méthodologie, résultats). Pour répondre à la question, nous avons souhaité dérouler un cheminement sur neuf chapitres en mobilisant chacun de ces trois points au besoin de la réflexion. Le lecteur sera ainsi conduit pas à pas. Nous débuterons avec la notion de représentation sociale. Après avoir défini cette notion, nous verrons le contenu de la représentation sociale du masculin chez les étudiants, ses liens avec la virilité et nous comprendrons que tout homme n'est pas forcément considéré comme masculin (Premier Chapitre). Le Deuxième Chapitre décrira comment la socialisation genrée des jeunes garçons implique le visionnage de films qui leur sont dédiés, impactant fortement la représentation sociale du masculin. Ensuite, nous verrons qu'une représentation sociale n'est compréhensible que lorsqu'elle est mise en lien avec la catégorie d'individus qui l'a produite. Il sera nécessaire de comprendre ce qu'est une catégorie sociale et quel est le fonctionnement de l'identité sociale découlant de

[16] « Un discours modal est un discours qui tend à traduire l'état psychologique du locuteur » en note de bas de page dans Blanchet et Gotman (2010 : p.29).
[17] « Un discours référentiel est un discours qui décrit l'état des choses » en note de bas de page dans Blanchet et Gotman (2010 : p.30).

l'appartenance à une catégorie sociale (Troisième Chapitre). La catégorie sociale qui nous intéresse est la catégorie « homme », qui peut également être appelée groupe social « homme ». Nous verrons alors ce qu'implique, pour les interrogés, l'appartenance au groupe « homme », en termes de normes. Nous verrons aussi que l'appartenance au groupe « homme » implique que ses membres se comparent entre eux, en prenant comme référence le stéréotype du masculin, dans le but de mettre en place une identité sociale positive, et plus spécifiquement de tenter d'avoir une identité de genre valorisante (Quatrième Chapitre). Dans le Cinquième Chapitre, des morceaux choisis des théories sur les masculinités seront présentés, afin de comprendre que le stéréotype du masculin correspond à une forme de masculinité qui est hégémonique, c'est-à-dire valorisée socialement même si elle n'est que rarement incarnée dans son ensemble. De plus, nous comprendrons ce que les hommes performent leur genre, qu'ils agissent en tant qu'homme en puisant dans les masculinités en tant que ressource. Les Sixième et Septième Chapitres présenteront respectivement les acteurs et les personnages de films comme ressource pour la performance de la masculinité des étudiants. Nous comprendrons alors qu'ils rendent visible la confrontation entre masculinité hégémonique et transgressions. Nous aurons vu que les étudiants tissent un lien plus profond avec les personnages qu'avec les acteurs, si tant est qu'ils soient dissociables, ce qui nous poussera, dans le Huitième Chapitre, de mettre à jour le lien entre les personnages favoris des interrogés et leur performance de la masculinité à travers des sociogrammes. Enfin, dans le Neuvième Chapitre, nous mènerons une expérience qui nous permettra de comprendre que les références cinématographiques peuvent être invoquées par les étudiants afin de servir leur performance de la masculinité dans des cadres d'interaction particuliers. Il sera alors possible de considérer qu'au sein de l'identité sociale, l'identité de genre et l'identité spectatorielle dialoguent afin de proposer une présentation de soi en cohérence avec le cadre d'interaction.

PREMIER CHAPITRE : LA REPRÉSENTATION SOCIALE DU MASCULIN

Ce chapitre s'attache à présenter les tenants et aboutissants de la théorie des représentations sociales afin de pouvoir comprendre l'intérêt d'en relever le contenu. Nous souhaitons entreprendre cette étude en comprenant ce qu'est une représentation sociale, pour continuer avec les résultats obtenus sur l'objet « masculin » pour les étudiants de l'université d'Avignon. Nous verrons les principaux points théoriques, la méthodologie de relevé de contenu ainsi que les résultats obtenus.

L'objectif de ce chapitre est de présenter la théorie ainsi que les méthodes et outils de recueil utilisés afin de mettre en lumière le contenu et la structure de la représentation du masculin chez les étudiants de l'Université d'Avignon. Pour cela, nous allons « repérer et faire émerger les éléments constitutifs de la représentation [et] connaître l'organisation de ces éléments » (Abric, 1994 : p.74). Le lecteur comprendra que l'analyse de la représentation sociale du masculin n'a pas vocation à répondre aux exigences d'un travail de doctorat en psychologie sociale. Nous souhaitons en emprunter certains outils afin de s'ancrer dans le domaine de la communication de façon transdisciplinaire : « Le choix d'une méthodologie (de recueil comme d'analyse) est déterminé (…) par les considérations empiriques (…), mais aussi et de façon plus fondamentale par le système théorique qui sous-tend et justifie la recherche ». (*Ibid.* : p.73-74).

La première partie de ce chapitre a pour ambition d'expliciter ce que sous-tend la notion de représentation sociale. Ensuite, la deuxième partie mettra à jour les outils utilisés pour extraire la représentation sociale du masculin chez les étudiants tout en présentant les résultats. Nous verrons alors, sans avoir la prétention de vérifier le contenu du noyau central de façon subtile, que la représentation sociale du masculin peut être rapproché de la notion de virilité et que les interrogés font une différence entre un homme « masculin » (ou viril) et un homme « non masculin » (ou non viril).

A. LA THÉORIE DES REPRÉSENTATIONS SOCIALES

A.1. Les représentations collectives.

Le concept de représentation sociale est de nos jours essentiellement travaillé, développé et creusé dans le domaine de la psychologie sociale. Ce qui n'empêche pas quantité d'autres domaines des sciences sociales de l'utiliser, comme la géographie, les Sciences de l'Information et de la communication ou plus fréquemment la sociologie[18]. Cette fréquence peut s'expliquer par la parenté du concept attribuée à Émile Durkheim. Ce dernier publie en 1898 « Représentations collectives et représentations individuelles », qui propose un cheminement presque philosophique : une argumentation sur l'existence même du concept que Durkheim avance. Comme le souligne Pierre Manoni dans le *Que sais-je* dédié aux représentations sociales, Durkheim va décrire ce qu'il appelle « représentations », mais va aussi « les légitimer comme objet d'intérêt scientifique » (2006 : p. 42).

Nommé « représentations collectives » (Durkheim, 1898), ce concept émergeant a pour but premier de démontrer une forme d'emprise que la société a sur l'individu. Cette emprise se fait par le partage de représentations homogènes sur des objets particuliers, représentations ayant une capacité de variation et de transformation très faible, si ce n'est nul. C'est ce qui va les différencier des représentations individuelles qui, comme leur appellation l'indique, sont propres à chaque individu et possèdent une hétérogénéité certaine. Ces dernières sont « extrêmement variables, transitoires, éphémères et constituent un flot continu alors que les représentations collectives se situent hors du devenir et sont impersonnelles » (Moliner & Guimelli, 2015 : p. 14). Cette opposition claire entre les deux types de représentations est pour Durkheim une façon d'argumenter le fait que les représentations collectives sont non seulement observables pour elles-mêmes, mais aussi qu'elles sont des outils de connaissance d'une société

[18] Voir à ce sujet l'article d'Isabelle Danic « La notion de représentation chez les sociologues : premier aperçu » de 2006 dans la revue ESO. Publication disponible en ligne <http://eso.cnrs.fr/fr/publications/eso-travaux-et-documents/n-25-decembre-2006.html> Consultée en Mars 2016.

particulièrement probants. Le domaine de la Psychologie Sociale, à travers Moscovici, argumentera plus tard qu'elles ne sont pas représentatives d'une société au complet, mais bien d'un groupe social particulier au sein de cette société.

Un des apports de l'article de Durkheim est l'argument suivant : les représentations collectives sont une réaction inconsciente, au sens de non réfléchie, non calculée, de la part des individus, lorsqu'ils sont soumis à un stimulus corrélé à un objet de représentation. Pour asseoir son propos, Durkheim reprend d'abord un discours acquis au sein de la psychophysiologie de l'époque et y propose un ajout :

> Il est devenu presque classique de réduire la mémoire à n'être qu'un fait organique. La représentation, dit-on, ne se conserve pas en tant que telle (…). Seule, l'impression organique qui a précédé cette représentation ne disparaîtrait pas complètement : il resterait une certaine modification de l'élément nerveux qui le prédisposerait à vibrer de nouveau comme il a vibré une première fois. Qu'une cause quelconque vienne donc à l'exciter, et cette même vibration se reproduira et, par contrecoup, on verra réapparaître dans la conscience l'état psychique qui s'est déjà produit, dans les mêmes conditions, lors de la première expérience. (…) En réalité, si la théorie est exacte, il constitue un phénomène tout nouveau. Ce n'est pas la même sensation qui se réveille après être restée comme engourdie pendant un temps ; c'est une sensation entièrement originale puisqu'il ne reste rien de celle qui avait eu lieu primitivement. Et nous croirions réellement que nous ne l'avons jamais éprouvée si, par un mécanisme bien connu, elle ne venait d'elle-même se localiser dans le passé. Ce qui seul est le même dans les deux expériences, c'est l'état nerveux, condition de la seconde représentation comme de la première. (Durkheim, 1898 : p. 5[19])

Plus loin dans l'article, Durkheim renforce son argumentation en insistant sur la conservation possible des représentations en dehors de la conscience, phénomène impensable, selon lui, pour les chercheurs de l'époque. Il s'indigne en ces mots « Mais de quel droit limite-t-on ainsi la vie psychique ? » (*Ibid.* : p. 13) avant de souligner le nombre considérable de « phénomènes qui sont psychiques sans être appréhendés » (*Ibid.* : p. 14).

[19] Il s'agit ici de la version du texte disponible via la collection numérique Les classiques des Sciences sociales. Publication disponible en ligne <http://www.uqac.uquebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html > Consultée en Mars 2016.

Pour lui, l'activation d'une représentation constitue une sensation nouvelle, pas forcément consciente, qui s'ancre dans le passé. Ce n'est pas seulement la réapparition d'une sensation préalablement éprouvée. Si désormais le champ lexical du processus cognitif plutôt que celui de la sensation est privilégié, il n'en est pas moins vrai que l'automatisme des réactions, actes ou discours est un phénomène dans lequel beaucoup de questionnements scientifiques prennent leur source, dont celui qui nous préoccupe dans ce mémoire. Durkheim lance un nouvel outil de description au sein des sciences sociales, un outil d'analyse des sociétés qui sera repris en tant que tel par d'éminents scientifiques tels que Lévy-Bruhl avec *La mentalité primitive* en 1922[20] ou encore Lévi-Strauss dans son ouvrage *La pensée sauvage* en 1962[21] dans le domaine de l'anthropologie.

A.2. Définition des représentations sociales

Serge Moscovici, chercheur d'une trentaine d'années ayant fait ses études de psychologie à Paris, à la suite de sa fuite de Roumanie en 1948[22], soutient sa thèse titrée *La Psychanalyse, son image et son public* en 1961. Ce travail, qui marquera les débuts d'une carrière scientifique remarquable pour son auteur, va redistribuer les cartes du concept de représentation sociale. S'inscrivant, pour ces travaux sur cette thématique, en psychologie sociale, Moscovici va prendre pour socle la théorie de Durkheim tout en réclamant d'autres objectifs, mais aussi de grandes différences conceptuelles.

Moliner et Guimelli (2015 : p. 15) relèvent trois points essentiels qui caractérisent la posture théorique de Moscovici par rapport à celle de Durkheim, outre le fait qu'il décide de rebaptiser les « représentations collectives » en « représentations sociales ». Comme Durkheim met l'accent sur le fait qu'une représentation puisse mentalement exister et se différencier d'un souvenir, son argumentation se concentre sur l'individu et sur un des processus internes qui lui sont propres. Sur ce point, Moscovici propose de

[20] LEVY- BRUHL, La mentalité primitive, Paris, Flammarion, 2010 [1922].
[21] LEVY STRAUSS, La pensée sauvage, Paris, Presses Pocket, 1986 [1962].
[22] Publication disponible en ligne <http://www.lemonde.fr/disparitions/article/2014/11/16/serge-moscovici-figure-de-la-psychologie-sociale-est-mort_4524344_3382.html> Consultée en Mars 2016.

considérer plus sérieusement les « interactions entre l'individuel et le collectif » (Moliner et Guimelli, 2015 : p.15) dans la construction des représentations. De plus, ces représentations ne sont plus caractéristiques d'une société, mais de groupes sociaux particuliers qui peuplent cette société. Ces groupes sociaux produisent des représentations sociales, mais en sont aussi l'objet. On cherchera par exemple à étudier la représentation sociale des Roumains dans la presse écrite française (Mogos, 2009). Les objets de représentations sociales peuvent également être des notions plus ou moins abstraites, comme la paternité, étudiée chez les adolescents (Tapp, 1976) ou comme ici, le masculin chez les étudiants. En troisième lieu, les processus de communication mis en jeu, « considérés comme explicatifs de l'émergence et de la transmission des représentations sociales » (Moliner et Guimelli, 2015 : p.15) deviendront un centre d'intérêt. Il s'agira de mettre à jour un dialogue qui permet aux individus non seulement d'intégrer les représentations sociales présentes au sein de leurs groupes d'appartenance, avec toutes les conséquences de cette intégration sur la personne, mais aussi de jouer un rôle dans leur création, transmission ou transformation.

Moscovici décrit les représentations sociales comme des « univers d'opinions » (1961 : p. 66) sur un objet, qui sont rattachés à un groupe particulier. Cette large définition a de remarquable le fait qu'elle est une porte d'accès pour comprendre ce que ce concept implique. Elle peut être renforcée par une seconde explication en termes simples et précis, proposée cette fois par Denise Jodelet : « [les représentations sont] une forme de connaissance, socialement élaborée et partagée, ayant une visée pratique et concourant à la construction d'une réalité commune à un ensemble social ». (1989 : p. 36). En d'autres termes, nous pouvons imaginer une définition commune que les individus d'un groupe ont d'un objet particulier, définition qui guide leurs comportements. Individuellement, chaque membre du groupe peut avoir une opinion différente sur l'objet, une description qui ne correspond pas tout à fait à la représentation sociale. Pourtant, cette description personnelle porte en elle les traces de la représentation sociale puisqu'elle est construite et transmise collectivement, simultanément aux processus de socialisation au sein du groupe. Ces traces sont visibles lors de l'étude de contenu, quel que soit le positionnement personnel de chaque individu, analysable en tant que tel. Moscovici propose également une définition qui reprend les éléments explicités plus haut :

> [les représentations sociales consistent en] un système de valeurs, de notions et de pratiques relatives à des objets, des aspects ou des dimensions du milieu social, qui permet non seulement la stabilisation du cadre de vie des individus et des groupes, mais qui constitue également un instrument d'orientation de la perception des situations et d'élaboration des réponses. (Fischer, 1996 : p. 125)

L'auteur ajoute, dans cette définition, la notion de « système ». En effet, Moscovici entend les représentations sociales comme des « univers » ayant des liens les uns avec les autres. Par exemple, la représentation sociale de l'homme dans un groupe est liée à la représentation sociale que ce groupe a de la femme, souvent par une relation de complémentarité, toujours par un lien de domination :

> « Les rapports de sexe demeurent, dans nos sociétés, caractérisés par une profonde asymétrie. (…) Ces faits se répercutent sur les représentations [sociales] de sexe. (…) Les contenus des représentations de sexe reflètent les rapports de domination/subordination dans lesquels sont impliqués les unes et les autres. » (Moliner *et al*., 2009 : p.28)[23].

Il y a, aussi, fort à parier sur le fait que la représentation sociale du masculin chez les étudiants soit intrinsèquement liée à la représentation sociale de la virilité.

A.3. Les objets des représentations sociales.

« Toute représentation sociale est représentation de quelque chose et de quelqu'un » (Jodelet, 1997 : p. 362). Nous faisons face à un système de connaissances (« représentation sociale ») sur un objet (« quelque chose », qui peut être une idée, une personne sociale, un groupe particulier, une notion abstraite, etc.) chez un sujet, en d'autres mots un individu, une communauté, une famille, etc., c'est-à-dire « quelqu'un ». Dans le cadre de ce travail, nous souhaitons relever les éléments de connaissance commune (représentation sociale) que constitue le masculin (objet) chez les étudiants de l'université d'Avignon (sujet). Il faut souligner que le terme

[23] Publication disponible en ligne < http://www.cairn.info/revue-les-cahiers-internationaux-de-psychologie-sociale-2009-3-page-25.htm > Consultée en Mars 2016.

« connaissance(s) » est hautement subjectif, relatif au groupe qui produit la représentation sociale : ses éléments peuvent être extrêmement éloignés de ce qui constitue objectivement l'objet, spécifiquement si l'objet est éloigné du groupe. Il s'agit de réalités subjectives, reconstituées et spécifiques à un groupe, qui ne seront sans doute pas les mêmes pour un second groupe. Ce phénomène rend d'autant plus intéressantes les recherches qui souhaitent comparer la représentation sociale d'un même objet pour deux groupes différents.

Avant de se poser la question des fonctions, il est important de comprendre que si chaque représentation à un objet, tout n'est pas objet de représentation. Comme l'expliquent Moliner, Rateau et Cohen Scali « Par exemple, on peut imaginer qu'un objet ne suscite pas de réponses évaluatives (…) ou des opinions disparates non reliées entre elles » (2002 : p. 30). En ce qui concerne l'objet, les auteurs proposent de prendre en considération cinq paramètres (*Ibid.* : p. 30-32) :

— L'objet doit avoir un « statut social » particulier, il doit représenter une certaine « importance pour les individus ». De plus, « les objets de représentation sont, le plus souvent, des objets polymorphes ou composites ». L'objet de représentation doit pouvoir se décliner, prendre plusieurs formes, être multiple. « En d'autres termes, un objet de RS[24] rassemble et pour ainsi dire unifie toute une série d'"objets" particuliers qui en constituent autant de spécifications ou d'illustrations. » (Flament et Rouquette, 2003 : p. 32). Dans le cas du masculin, il est évident que cet objet est polymorphe puisque chaque homme ou garçon en est un exemplaire. De plus, il est de notoriété commune que cet objet revêt une importance certaine. Non seulement pour les interrogés, qui se définissent comme membres du groupe masculin, mais aussi de façon plus large. Les polémiques et prises de parole dans l'espace publique concernant, entre autres, l'ouverture du mariage pour tous, les ABCD de l'égalité, la conservation des stéréotypes de genre ou la mise en garde contre leurs impacts sont le quotidien de nos interrogés depuis 2012[25].

[24] L'abréviation « RS » pour « représentation sociale » est utilisée par de nombreux auteurs.
[25] Ce contexte et son impact sur la visibilité des études de genre est décris dans l'ouvrage *Le genre, représentations et réalités* de Jacqueline Barus-Michel et Pascale Molinier (2014 : p.7-9).

— Si le sujet est un groupe d'individus, ces individus doivent effectivement avoir des interactions concernant l'objet. Les jeunes adultes, dont les étudiants, discutent de féminité et de masculinité à travers des sujets comme les vêtements, la musique, le sport, les histoires d'amour et d'amitié, etc.

— L'objet doit être porteur « d'enjeux » (Moliner *et al*., 2002 *:* p. 30*)* pour les membres du groupe. Cet enjeu peut être identitaire et/ou inhérent à la cohésion de groupe. Si nous regardons l'objet de recherche qui nous intéresse ici, nous pouvons déjà dire que l'enjeu est identitaire, car il touche à la description que l'individu interrogé a de lui-même, ce que nous verrons par la suite. En ce qui concerne la cohésion du groupe étudiant, à première vue, ce n'est pas un enjeu capital. Pourtant, il sera intéressant de remarquer, dans la suite de ce travail, que la représentation du masculin détermine également, si ce n'est l'intégration ou l'exclusion de certains étudiants, leur évaluation par les pairs.

— Le contenu d'une représentation au sein d'un groupe déterminé est, non seulement inhérent à ce groupe, mais il est aussi inséré « dans une dynamique sociale qui implique plusieurs groupes » (*Ibid*.). Les interactions entre les groupes à propos de l'objet de représentation vont avoir des impacts sur les enjeux explicités précédemment. Pour comprendre, observons deux photographies prises dans les rues de Paris au mois de janvier 2013 lors des manifestations résultantes de la proposition de loi d'ouverture au mariage pour les personnes de même sexe[26]. La première (*Figure 1*[27]) montre des manifestants en faveur de la proposition de Loi brandissant des pancartes sur lesquelles nous pouvons lire « Laissez-moi épouser Leonardo Dicaprio » et « L'amour n'a pas de sexe ». La seconde (*Figure 2*[28]) présente cette fois des manifestants opposés à cette proposition de loi, qui défilent en brandissant les mots de Frigide Barjot, figure de proue de ce mouvement, « Y'a pas d'ovule dans les testicules ». Il est évident que l'interaction entre les deux discours qui sous-tendent des représentations différentes du masculin engendre des réactions pour les individus membres des deux groupes. Réactions qui pourront être observables au prisme des enjeux cités plus haut. L'importance de ce principe est soulignée dans la définition des représentations sociales que donnent Doise

[26] Loi n°2013 adoptée le 17 Mais 2013
[27] Publication disponible en ligne <http://www.20minutes.fr/medias/1088815-20130128-critiquee-absence-couverture-manif-pro-mariage-tous-bfm-tv-defend > Consultée en Mars 2016.
[28] Publication disponible en ligne <http://www.lemonde.fr/societe/live/2013/01/13/la-manifestation-contre-le-mariage-homosexuel-en-direct_1815965_3224.html> Consultée en Mars 2016.

et Palmonari, dans leur ouvrage *L'étude des représentations sociales* : des « principes générateurs de prises de position, liés à l'insertion dans un ensemble de rapports sociaux, des principes qui organisent les processus symboliques intervenant dans ces rapports » (Doise et Palmonari, 1986 : p. 85).

Figure 1 : Manifestation pro ouverture du mariage

Figure 2 : La "Manif pour tous"

— Enfin, le cinquième paramètre à prendre en considération est « l'absence d'orthodoxie » (Moliner, Rateau et Cohen Scali, 2002 : p. 31). C'est-à-dire que l'objet de représentation ne doit pas être transmis au groupe sondé comme un « savoir institué ou institutionnalisé » de façon lourde et rigide. Ces systèmes de transmission forte et forcée d'idées ne sont pas analysables dans les mêmes termes que les représentations sociales au sein d'un groupe qui participe à leur création. Un système d'informations uniquement descendant n'a pas le même fonctionnement que le processus qui nous intéresse puisqu'il s'agit d'accepter que les membres du groupe puissent interférer sur la représentation. Ceci étant dit, il est évidemment faux de penser que le processus de création et d'intégration d'une représentation sociale n'est pas déterminé par l'influence de certains messages proposés au plus grand nombre, comme nous le verrons pour les films et leur place dans la construction de la représentation sociale du masculin.

A.4. Les fonctions des représentations sociales

Jean Claude Abric, a précisé les fonctions des représentations sociales (1994, p. 21-24) :

— Une fonction de savoir, c'est-à-dire une fonction de connaissance de la réalité à travers un « pré-codage » et une intégration de l'information dans un cadre de référence commun et en cohérence avec les valeurs, normes et pratiques du groupe. Les représentations sociales vont permettre, de par leurs contenus, à la fois de comprendre et d'expliquer la réalité. Ces savoirs « naïfs » sont issus de la communication et lui sont nécessaires. La perception de sa réalité par un membre du groupe est guidée par un certain nombre de connaissances sur l'objet qu'il est en train d'appréhender. Ces connaissances sont communes ce qui facilite les échanges entre les membres. Avant d'entrer à l'université, les futurs étudiants possèdent des éléments de description de ce qu'est cette institution, qui plus est une institution universitaire, éléments qui dépendront de leurs groupes d'appartenances préalables, comme la famille.

— La seconde fonction est identitaire. Les représentations sociales servent à définir l'identité sociale[29] de chaque individu, c'est-à-dire son identité au sein du groupe et ainsi préserve la spécificité des groupes sociaux. La fonction identitaire permet la définition et l'affirmation d'une appartenance ainsi que le positionnement par rapport aux autres groupes du champ social. Un étudiant n'aurait peut-être pas fait le choix d'en être un si la représentation sociale des études au sein de sa famille était extrêmement négative.

— La fonction d'orientation permet à l'individu d'anticiper, de produire des attentes, mais également de se fixer ce qu'il est possible de faire dans un contexte social particulier. Les représentations sociales ont ainsi une fonction de guide pour le comportement et pour les pratiques. Abric explique que :

[29] Voir la définition de l'identité sociale au Troisième Chapitre.

> La représentation intervient directement dans la définition de la finalité de la situation, déterminant (…) le type de relations pertinentes. (…) La représentation produit également un système d'anticipation et d'attente. (…) [elle] ne dépend pas du déroulement de l'interaction, elle la précède et la détermine. (…) Enfin (…), la représentation est prescriptive de comportement et de pratiques obligés. Elle définit ce qui est licite, tolérable ou inacceptable dans un contexte social donné. (Abric, 1994 : p. 22)

En entrant à l'université, un étudiant saura probablement qu'il a des chances de se retrouver dans des salles de cours différentes qu'au lycée, que les enseignants ne le tutoieront plus, qu'il est possible de fumer, etc.

— Enfin, la fonction justificatrice sert à légitimer nos choix et attitudes « a posteriori ». Elles jouent un rôle essentiel dans le maintien ou le renforcement des positions sociales. Elles ont ainsi une fonction justificatrice des opinions et des actions à l'égard des objets, des autres groupes, mais aussi des membres du même groupe. Cette fonction intervient amplement dans la construction des relations sociales. Par exemple, un étudiant peut se révéler particulièrement compétitif envers ses camarades de classe, surtout s'il comprend l'université comme un passage où les destins professionnels faits de succès s'offrent à un nombre réduit d'étudiants, majors de leur promotion.

A.5. La structure d'une représentation sociale

Une fois que nous avons accepté le concept de représentation sociale comme point de départ pour comprendre ce que la notion de masculin appelle chez nos étudiants interrogés, il est nécessaire de se pencher sur la structure de ces représentations sociales. Nous devons comprendre que les éléments constituants que nous serons en mesure de relever ne sont pas tous de même statut, c'est-à-dire qu'ils n'auront pas tous les mêmes impacts sur les discours, pratiques et comportements, ni les mêmes fonctions. Pour cela, nous allons nous pencher sur l'organisation de ces éléments au sein de la représentation sociale. Jean Claude Abric (1994, 2001), avec une approche structuraliste développée à

la suite des réflexions de Moscovici, va distinguer le « noyau central » et le « système périphérique ».

L'idée selon laquelle certains éléments seraient sélectionnés pour offrir une base solide, un « fondement stable » (Abric, 1994 : p. 27) à la représentation sociale, autrement dit un noyau, émerge encore une fois des travaux de Moscovici sur la psychanalyse en 1961 :

> Outre qu'ils sont triés et sélectionnés, les éléments du noyau sont également « décontextualisés », c'est-à-dire dissociés du contexte qui les a produits (…). Le noyau est donc simple, concret, imagé et cohérent, il correspond également au système de valeurs auquel se réfère l'individu, c'est-à-dire qu'il porte la marque de la culture et des normes sociales ambiantes (Abric, 1994 : p. 27).

Ce noyau constitue une base forte de la représentation autour duquel sont retenus, catégorisés et interprétés les autres éléments de la représentation. Le noyau central constitue la liaison stable avec la mémoire collective, « il y a pour le groupe, un consensus sur ces éléments. (…) C'est le noyau qui permet aux individus de s'entendre sur une définition commune de l'objet » (Moliner, 2001 : p. 28). Il contient les éléments qui sont résistants aux changements et, surtout, qui ne sont pas négociables au sein de la représentation :

> Si et seulement si le spécimen se trouve effectivement caractérisé par les éléments du système central de la RS, il est reconnu comme exemplaire de celle-ci. (…) Le système central (…) est composé d'un petit nombre d'éléments (tous les cas les plus connus comprennent de fait moins de six éléments, et le plus souvent deux). (Flament et Rouquette, 2003 : p. 24).

Les considérations que nous venons d'énoncer rendent logiques et compréhensibles les deux principales fonctions du noyau central que sont la « fonction génératrice » et la « fonction organisatrice » (Abric, 1994 : p. 28). C'est donc, en premier lieu, le noyau central qui génère le sens, la signification des éléments de la représentation sociale. C'est aussi lui qui agence ces éléments, qui « détermine les relations (qu'ils) entretiennent les uns avec les autres ». (Moliner et Guimelli, 2015 : p. 27)

Le système périphérique, lui, est sensible au contexte immédiat : c'est « l'interface entre le noyau central et la situation concrète dans laquelle s'élabore la représentation » (Abric, 1994 : p. 33). Pour Claude Flament, le système périphérique assure trois fonctions principales (Moliner et Guimelli, 2015 *:* p. 29) :

— La prescription instantanée des « comportements » et des « prises de position » en fonction du contexte. Prenons un exemple simple[30], imaginons un individu aux idées extrêmes à l'image du personnage Daniel Vinyard dans le film *American History X* (1998). Ce jeune homme considère les personnes de couleur comme étant la source de la plupart des problèmes sociaux aux USA. Si ce jeune homme est accompagné de personnes ayant la même représentation sociale des personnes de couleur, il peut avoir un comportement violent face à un individu représentant le groupe décrié. Il tiendra alors sans concessions un discours empreint de ses idées discriminatoires. Si ce même jeune homme se trouve, seul dans un commerce, face à plusieurs personnes de couleur, il se peut qu'il choisisse de faire profil bas. La fonction de prescription instantanée des comportements aura été activée sans pour autant effacer l'idéologie à laquelle ce jeune homme adhère.

— La « personnalisation de la représentation » et des conduites c'est-à-dire l'appropriation individuelle de la représentation. Le système périphérique permet l'intégration des expériences individuelles, du parcours de vie de l'individu. C'est lui qui autorise l'élaboration de représentations sociales individualisées : « Selon le contexte, une même représentation peut donner lieu à des prises de position interindividuelles différenciées au sein du groupe » (*Ibid*.).

— La protection du noyau central, appelée aussi « pare-chocs » : le système périphérique absorbe les conflits entre la représentation et la réalité. Il y a une adaptabilité du système périphérique, en vertu d'un principe d'économie et en cohérence avec le noyau central. Cette fonction apparaît dès lors que l'individu est confronté à des événements qui viennent contredire son système de représentation.

[30] La plupart des exemples que nous prenons, lorsqu'ils ne sont pas référencés, ont été utilisés lors de cours dispensés à des étudiants de Licence Information et Communication ou de Master Stratégie de Développement culturel à l'Université d'Avignon. Ces exemples, le plus souvent construits durant des discussions avec ces étudiants, sont à notre sens l'expression imagée et cohérente de ce que les notions décrites peuvent évoquer chez le lecteur.

En guise de résumé, voici un tableau produit par Alina Mogos pour son travail de thèse intitulé *Réalités sociales médiatisées. Représentations sociales des Roumains dans la presse écrite française* (2008).

LE SYSTÈME CENTRAL	LE SYSTÈME PÉRIPHÉRIQUE
la liaison avec la mémoire collective et l'histoire du groupe	permet l'intégration des expériences et des histoires individuelles
consensuel : il définit l'homogénéité du groupe	il subit l'hétérogénéité du groupe
stable - rigide	souple
cohérent - résistant au changement	il subit les contradictions
peu sensible au contexte immédiat	sensible au contexte immédiat
Fonctions : • il génère les significations de la représentation • il détermine son organisation	Fonctions : • il permet l'adaptation à la réalité concrète • il permet la différenciation des contenus • il protège le système central

Figure 3 : Les caractéristiques du système périphérique et du noyau central[31]

Pour conclure sur la structure des représentations sociales, nous nous permettrons une deuxième fois de donner un exemple imagé, une métaphore construite avec les étudiants. Imaginons tous les membres d'une même famille auxquels un œuf aurait été confié. Cet œuf figure une représentation sociale qu'à cette famille sur un objet particulier. Si chaque membre de cette famille casse son œuf dans une poêle chaude, nous pouvons imaginer deux choses : les jaunes se ressembleront tous, seront similaires et les blancs auront tous une forme très différente, propre à chacun même si la constitution reste la même. Le jaune représente le noyau central, la partie collective, commune, de la représentation et le blanc représente le système périphérique. Ce dernier prend une forme particulière selon l'individu qui a cassé l'œuf, ses gestes, ses habitudes, son parcours de vie, etc. Il protège également le jaune, afin que celui-ci conserve sa forme d'origine.

[31] (Mogos, 2008 : p. 35)

B. LA REPRÉSENTATION SOCIALE DU MASCULIN

B.1. Le relevé de contenu par l'association libre

L'association libre fait partie des techniques associatives « majeure [s] pour recueillir les éléments constitutifs du contenu de la représentation » (Abric, 1994 : p. 82). Comme le précisent Flament et Rouquette (2003 : p. 58), ce type de technique qui « consiste à faire établir (ou à rendre manifeste) un lien entre un inducteur et un induit » n'implique pas que la recherche qui l'utilise s'ancre en linguistique et ses domaines scientifiques connexes, car il s'agit de comprendre « l'organisation même de la connaissance, dont les mots sont des simples indicateurs ». Il s'agit de proposer aux interrogés un terme, un stimulus, et de l'amener à lui-même proposer les mots ou groupes de mots qui lui viennent à l'esprit à l'évocation de ce terme. Voici un exemple :

> Abric et Campos (1996) étudient les représentations des enfants des rues au Brésil. La recherche est réalisée avec la technique associative. 163 éducateurs de rue, hommes et femmes ayant acquis une expérience de deux ans auprès des enfants des rues ont été interrogés. Au cours d'une première phase, un test d'association libre à partir du mot « enfant de rue » a été proposé. Puis les sujets devaient choisir deux mots considérés comme les plus importants parmi ceux qu'ils avaient produits. Les éducateurs ont produit 960 évocations en tout, soit 331 mots différents et 5,9 évocations par personne en moyenne. Les mots le plus souvent cités étaient Exclusion, Famille déstructurée, Discrimination, Abandon, Misère. (Moliner, Rateau et Cohen-Scali, 2002 : p. 70)

Il est important de conserver une certaine spontanéité chez l'individu interrogé, de ne pas lui laisser le temps de réfléchir à sa propre conception de l'objet de représentation sociale, mais de le pousser à répondre le plus vite possible. Lors de la passation des questionnaires, l'équipe d'enquêteurs et d'enquêtrices[32] avait pour consigne de suivre le protocole suivant : une fois l'accord de l'interrogé obtenu, l'enquêteur(trice) devait en premier lieu lui demander les mots ou groupes de mots qui lui venaient à l'esprit à

[32] Cette équipe était constituée des étudiants de Licence 3 Information et Communication de la promotion 2013/2014.

l'annonce du terme « masculin ». Lorsque l'interrogé les avait énoncés, l'enquêteur(trice) devait les écrire sur le questionnaire puis faire répondre aux questions de mise en cause que nous verrons plus bas. L'interrogé pouvait ensuite, lorsque cette première partie de protocole de passation était effectuée, s'occuper des autres questions présentes sur le questionnaire, en écrivant les réponses lui-même, sans limites de temps.

Flament et Rouquette reprennent le travail effectué par François Jodelet dans son article « L'association verbale » (1965) et présentent ainsi quatre types d'association qui sont inhérents à deux critères basiques (Flament et Rouquette, 2003 : p : 59) :

— Le premier critère est un critère « de nombre », c'est-à-dire que le chercheur doit mettre au point le nombre de mots ou groupes de mots induits qui seront demandés à l'interrogé, en réponse au stimulus, puis, a posteriori, décider du nombre de mots qui seront pris en compte dans l'analyse.

— Le second critère est appelé « critère de contrainte ». Il s'agit pour le chercheur de poser, ou non, des contraintes quant aux réponses possibles lors de l'évocation du terme inducteur. « Il peut s'agir d'une contrainte de type grammatical ("répondez par des adjectifs" ou des verbes ou des noms.), ou d'une contrainte sémantique (par exemple "répondez par un terme opposé") ». Le choix que le chercheur fait, face à ces deux critères, le conduit à proposer une association qui peut être de quatre formes différentes. Nous nous permettons de reprendre le tableau récapitulatif proposé par Flament et Rouquette :

Association libre simple : un seul induit sans contraintes de production.	Association restreinte simple : un seul induit, avec contrainte de production.
Association libre continuée : plusieurs induits, sans contraintes de production.	Association restreinte continuée : plusieurs induits, avec contraintes de production.

Figure 4 : Les quatre techniques associatives fondamentales en réponse à un inducteur[33].

[33] (Flament et Rouquette, 2003 : p. 60)

Dans le cas de cette étude, nous avons demandé aux interrogés de « donnez trois mots ou expressions que vous évoque le terme "masculin" : »[34]. Il s'agit pour le jeune homme étudiant de donner plusieurs induits. Aucune autre consigne n'a été donnée quant à la nature que devaient avoir ces termes. L'interrogé ne faisait face à aucune contrainte. Cette étude se base, entre autres, sur les résultats d'une association libre continuée.

B.2. Résultats bruts de l'association libre.

L'échantillon d'interrogés étant de 142 individus, nous aurions dû avoir 426 mots ou expressions si tous les étudiants avaient donné trois mots ou expressions induits par le terme « masculin ». 7 interrogés n'ont donné aucune réponse, 9 ont donné deux mots et 2 n'en ont donné qu'une. L'analyse va pouvoir se porter sur 392 mots.

Nous avons choisi de présenter les résultats de plusieurs manières. En premier lieu, nous allons voir les mots ou groupes de mots ayant été donnés par au moins deux interrogés, et ce au sein de trois tableaux représentant respectivement le premier mot donné, le deuxième puis le troisième donné par les interrogés[35]. D'ores et déjà, nous avons regroupé les mots faisant partie des mêmes groupes lexicaux, par exemple « force » et « forts ».

[34] Voir le questionnaire en annexe.
[35] Les tableaux comprenant toutes les réponses données par les interrogés se trouvent en annexe.

Table 4 : Induits 1 pour inducteur « masculin »

Mot ou expression	Effectifs	Fréquence
Non réponse	7	4,9%
Viril /virilité	25	17,6%
Force /fort	12	8,5%
Homme	8	5,6%
Pénis	5	3,5%
Sport /sportif	5	3,5%
Action	4	2,8%
Barbe	4	2,8%
Pilosité /poil /poils /poilu	4	2,8%
Charismatique /charisme	3	2,1%
Macho	3	2,1%
Testostérone	3	2,1%
Bière /bières	2	1,4%
Caractère	2	1,4%
Courage /courageux	2	1,4%
Grand	2	1,4%
Hétéro /hétérosexuel	2	1,4%
Honneur	2	1,4%
Moto	2	1,4%
Moustache	2	1,4%
Musclé /muscles	2	1,4%
Voiture	2	1,4%

Table 3 : Induits 2 pour inducteur « masculin »

Mot ou expression	Effectifs	Fréquence
Non réponse	9	6,3%
force /fort	15	10,6%
viril /virilité	11	7,7%
machisme /macho	7	4,9%
pilosité /poil /poils /poilu	7	4,9%
muscle /muscles /musculation	6	4,2%
sport sportif	6	4,2%
intelligence /intelligent	5	3,5%
courage /courageux	4	2,8%
homme	4	2,8%
galant /galanterie	3	2,1%
mâle	3	2,1%
barbe	2	1,4%
bière	2	1,4%
confiant	2	1,4%
décision	2	1,4%
foot /football	2	1,4%
grand	2	1,4%
moustache	2	1,4%
sexe	2	1,4%

Table 2 : Induits 3 pour inducteur « masculin »

Mot ou expression	Effectifs	Fréquence
Non réponse	18	12,7%
viril /virilité	9	6,3%
force /fort	8	5,6%
sport /sportif	5	3,5%
courage /courageux	5	3,5%
muscle /muscles	5	3,5%
galant	4	2,8%
barbe	4	2,8%
poil /poils /poilu	4	2,8%
protecteur /protection	4	2,8%
voiture /voitures	3	2,1%
pénis	3	2,1%
sexe	3	2,1%
personnalité	2	1,4%
supérieur	2	1,4%

Sans nous lancer en avance dans une analyse des induits constitutifs de la représentation sociale du masculin et de leurs impacts sur les interrogés, nous pouvons néanmoins donner quelques éléments de réflexion. Nous voyons que dans les trois tableaux, la réponse la plus saillante est « virilité ».

Table 5 : Induits par le terme « masculin » regroupé par saillance

Terme(s) induits	Induits 1	Induits 2	Induits 3	Total
Virilité	25	11	9	45 soit 31,7%
Force/fort	12	15	8	35 soit 24,6%
Sport/sportif	5	6	5	16 soit 11,3%
Pilosité	4	7	4	15 soit 10,5%
Musclé/muscle(s)	2	6	5	13 soit 9,1%
Courage(ux)	2	4	5	11 soit 7,7%
Barbe	4	2	4	10 soit 7%
Macho(isme)	3	7	0	10 soit 7%
Homme	8	4	1	9 soit 6,3%

Nous pouvons d'ores et déjà faire l'hypothèse que la notion de « virilité » fait partie du noyau central de la représentation sociale du masculin des étudiants de l'université d'Avignon puisqu'elle est citée par 31,7 % des interrogés : « D'un point de vue quantitatif, les éléments centraux se distingueraient donc des autres par une plus grande connexité et donc par une plus grande saillance. Dans un premier temps, c'est cette propriété qui fut retenue comme indice de centralité » (Moliner, 1996 : p. 63). Pourtant, la seule utilisation de cette méthode s'avère insuffisante en ce qui concerne « les tentatives de validation du noyau » (*Ibid.* : p. 64).

La notion de « virilité », dans le discours tenu par nos interrogés, se confond souvent avec celle de masculinité qui, nous allons le voir plus loin, entretien une relation solide avec la notion d'« homme ». La virilité est, au vu des entretiens, connectée aux comportements que sont censés être ceux des hommes puisqu'elle apparaît à plusieurs reprises à l'énoncé de la même question. Par exemple Clément, qui va relier l'injonction « se comporter en homme » à la masculinité puis à la virilité, non sans contradictions révélatrices du dialogue que nous pensons être celui entre le noyau de la représentation et le système périphérique.

Q : Je vais vous donner une phrase toute faite et vous me dites ce que vous en pensez : c'est quoi « se comporter en homme » ?

R : Pour moi ou pour…

Q : Ce qui vous vient.

R : Pour des gens c'est être masculin… pardonnez-moi l'expression, mais « porter ses couilles » et pour moi… C'est plutôt… Moi… Je me sens être un jeune homme, je peux pas dire que je suis un homme encore… C'est savoir... avoir des responsabilités et savoir les gérer. Après, les femmes peuvent avoir des responsabilités et les gérer. Je sais pas comment définir ce rôle.

Q : Et ça veut dire quoi « porter ses couilles » ?

R : C'est dire « vas-y t'es un mec, tu fais ça, vas-y c'est à toi de parler, parle » des trucs comme ça. « va voir la fille, t'es un mec »…

Q : Donc, ne pas être timide ?

R : C'est ça, et surtout être viril, être… tout. Les stéréotypes, quoi.

Q : OK. Et pour vous, c'est pas ça « se comporter en homme » ?

R : C'est en partie ça, être viril… Mais y'a des hommes qui sont pas virils, c'est des hommes quand même.

Q : Est ce qu'il y a des situations où vous avez senti devoir vous comporter en homme ?

R : Heu… Surement sur le terrain de basket. « Ouais bon là, faut que j'y aille, faut que je me prenne en main ». Si je suis capitaine, je me dis « faut que je montre aux autres que j'en veux pour les motiver ». Faire preuve un peu de virilité, montrer que t'es un homme quoi. Après oui, aussi pour aller voir des filles, on est bien obligés… (Il rit). (Clément, 19 ans, L2).

Nous percevons chez Clément la porosité des termes « masculin » et « viril », tous deux reliés au fait d'être un homme, même s'il souligne qu'un homme peut ne pas être viril. Dans le même ordre d'idée, Sébastien fait le lien direct entre homme et virilité en proposant une définition par son contraire :

Q — Qu'est-ce que c'est pour vous « se comporter en homme » ?

R — (Il rit). C'est… C'est compliqué là. Se comporter en homme, bah… C'est une certaine virilité, je pense… Parce que nous, on en voit beaucoup des mecs de télé-réalité, je pense à Benoît[36] là, pour moi c'est vraiment le contraire de se comporter en homme. Très efféminé. Se comporter en homme, c'est afficher une certaine prestance, une virilité apparente en fait. Presque une certaine force. (Sébastien, 20 ans, L3)

Cette difficulté de distinction est, entre autres, due au fait que les termes se croisent et se confondent souvent dans l'espace public, dans les conversations, mais aussi dans les discours médiatiques. À l'instar de l'article publié par Martine Fournier sur le site de Sciences Humaines concernant la sortie de l'ouvrage en trois tomes *Histoire de la virilité* (Corbin, Courtine et Vigarello, 2011), il faut souvent aux journalistes les mots des scientifiques pour procurer aux lecteurs une différentiation entre ces termes, aussi subtile soit-elle :

> Historienne du féminisme, Christine Bard souligne l'attrait toujours présent des femmes pour la virilité. Si elles ont lutté contre une virilité violente et peu respectueuse de l'autre sexe, c'est plutôt le sexisme qui est combattu aujourd'hui. On parle de masculinité plus que de virilité, une masculinité dépouillée des oripeaux de la misogynie et du phallocentrisme (Fournier, 2015, NP)[37].

Comme le souligne Martine Fournier en analysant le travail de Corbin, Courtine et Vigarello sur l'histoire de la virilité, cette dernière se distingue de la masculinité par sa définition extrêmement normative. En effet, la virilité peut être considérée comme la norme masculine, regroupant les injonctions faites aux hommes quant à la façon de se comporter, de modeler son corps, de parler, de construire ses pratiques culturelles, etc. Un homme viril est un homme qui se rapproche aux mieux des éléments normatifs du masculin, ce qui semble logique au vu de nos premiers résultats. Mais n'est pas viril qui veut : « L'emploi de[s] adjectifs le montre, être féminine ou, équivalent masculin, être viril, n'est nullement naturel et automatique, et ne dépend pas d'une quelconque composition de chromosomes. Cela se travaille, se mérite, se juge » (Détrez, 2002 :

[36] Benoit Dubois est un ancien candidat de l'émission Secret Story de TF1 qui fait désormais une carrière de présentateur et chroniqueur sur NRJ 12.
[37] La source est un article écrit par Martine Fournier pour Sciences Humaines disponible en ligne : <http://www.scienceshumaines.com/histoire-de-la-virilite_fr_27912.html> Consultée en Février 2016.

p.150). Pascale Moliner, dans son article « Virilité défensive, masculinité créatrice » (2000), rappelle les deux définitions qu'elle a isolées avec Daniel Welzer-Lang :

> La virilité revêt un double sens : « Premièrement, les attributs sociaux associés aux hommes et au masculin : la force, le courage, la capacité à se battre, le droit à la violence et aux privilèges associés à la domination de celles, et ceux, qui ne sont pas, et ne peuvent être virils : femmes, enfants… Deuxièmement, la forme érectile de la sexualité masculine » (Molinier, Welzer-Lang, 2000[38]) (Moliner, 2000 : §2).

Nous allons être en mesure d'observer si les éléments de la représentation sociale du masculin correspondent à ceux décrits par les auteurs. Dans cet article, les apports de Pascale Moliner sur, entre autres, la souffrance au travail d'un point de vue genré, sont nombreux et permettent de comprendre que la virilité peut être « une ressource symbolique » (*Ibid.* : §13) pour les hommes, qui utilisent ses caractéristiques afin de se protéger d'une dévalorisation possible :

> Le ressort psychologique de la virilité est la honte de passer pour une femme. Ce qui est jugé honteux, indigne d'un homme, c'est d'être incapable de maîtriser le courant tendre de ses émotions, c'est de fuir, de s'effondrer devant une situation difficile. Ce qui est exalté, sollicité et exercé, c'est l'agressivité du mâle et sa concrétisation dans le courage viril (Molinier, 2000 : §14).

Nous nous contenterons d'extraire de cet article un nouveau passage permettant d'acter la différenciation théorique entre virilité et masculinité :

> « La virilité est socialement construite, écrit Christophe Dejours, et doit être radicalement distinguée de la masculinité qui se définit précisément par la capacité d'un homme à s'en distancier, à s'affranchir, à subvertir les stéréotypes de la virilité » (*ibid.*[39]). La virilité serait à placer du côté des rapports sociaux de sexe et non du côté de la construction psychique du moi, tandis que la masculinité serait ce qui spécifie l'achèvement du cycle mental donnant accès à l'identité sexuelle chez l'homme adulte. (Molinier, 2000 : § 19).

[38] Molinier P. et Welzer-Lang D., 2000, "Féminité, masculinité, virilité" In *Dictionnaire critique du féminisme* (Ed H. Hirata, D. Sénotier, F. Laborie) Paris : PUF. Cité par Molinier (2000 : §2).
[39] Dejours C., 1988, "Le masculin entre sexualité et société" dans *Adolescence*, 6, 1 : 89-116. Cité par Molinier (2000 : §19).

En d'autres termes, volontairement simplistes, la virilité correspond à ce que les hommes devraient être, aux injonctions sociales, et la masculinité correspond à ce que les hommes font de la virilité[40]. Si nous nous penchons sur l'histoire de ces termes, comme le fait Alain Corbin dans la « Préface » de l'ouvrage *Hommes et Masculinités de 1789 à nos jours. Contributions à l'histoire du genre et de la sexualité en France,* nous pouvons ajouter que la distinction des deux termes en sert d'autres : le masculin est ce qui n'est pas féminin et le viril distingue les hommes les uns des autres. Corbin se base sur les définitions données « dans la neuvième édition du Bescherelle […] en 1861 » :

> L'auteur de la rubrique assure s'appuyer sur les grammairiens, pour lesquels "le masculin est plus noble" que le féminin. Mais il ne s'en tient pas à la grandeur, à la supériorité, à la noblesse. Quand il en vient à définir la "virilité", qu'il distingue de la "masculinité", il y ajoute la vigueur et la fermeté. "Se viriliser", c'est "prendre le ton, les manières d'un homme" ; c'est-à-dire affirmer cette puissance ou capacité d'engendrer que celui qui est possesseur du "membre viril" doit, en toute occasion, manifester par des signes clairs (Corbin, 2007 : p.7).

Au sein de la présente recherche, si nous soulignons d'une part, que les interrogés superposent les deux notions et, d'autre part, qu'elles ne sont scientifiquement pas identiques, c'est pour mieux se positionner : si la virilité s'avère être manifestement un élément central de la représentation sociale du masculin, nous ne pouvons cependant pas les confondre. Nous ne substituerons donc pas les deux termes et nous concentrerons sur le masculin. La raison de ce choix est simple : même si la virilité correspond à la performance des éléments les plus normatifs de la représentation sociale du masculin, nous ne pouvons en aucun cas parier sur le contenu de sa propre représentation sociale. N'ayant aucun accès aux éléments qui constituent la représentation sociale de la virilité chez nos interrogés, nous nous garderons d'utiliser le terme. Il nous semble également que ce choix fait ressortir un élément important : les interrogés considèrent le masculin comme étant tout aussi normatif que le viril.

[40] Nous verrons la notion de performance de la masculinité au Cinquième Chapitre.

B.3. Catégorisation des éléments induits.

Nous remarquons, lors de l'examen des différents termes utilisés par les interrogés que nombre d'entre eux pourraient être regroupés, puisqu'ils font référence au même ordre d'idée. « Grouper, c'est choisir de privilégier tel aspect commun à une série d'éléments aux dépens de ce qui spécifie chacun d'eux, c'est structurer de manière intuitive une série de faits, de réactions, de concepts » (Tap, 1971 : p. 15). Comme le soulignent Moliner, Rateau et Cohen-Scali, il est possible de construire des catégories pour « distinguer les facettes d'un objet » (2002 : p. 91). Ici, les catégories serviront également à avoir des indices sur les notions qui peuvent faire partie du noyau central.

Ces regroupements peuvent se faire selon plusieurs critères qui peuvent être d'ordre « sémantique (le thème), syntaxique (type de verbes ou de noms, etc.) ou lexical (type de classement des mots) » (*Ibid.*). Le choix se porte sur un regroupement par thème, ayant déjà encodé ensemble les mots ou expressions faisant partie du même champ lexical. Nous nommerons la catégorie de deux façons selon les cas :

— Pour les sous-catégories : nous les nommerons après le terme le plus utilisé par les interrogés si celui-ci est représentatif de l'ensemble de la catégorie, sur le modèle du travail de Pierre Tap sur la représentation sociale des qualités paternelles pour les adolescents (1971). Par exemple, la catégorie « Amour » regroupe les termes « amour, tendresse, affection », la catégorie « Autorité » regroupe des termes « autorité, fermeté, sévérité », etc. (Tap, 1971 : p. 263). Par exemple, la sous-catégorie « Pilosité » sera utilisée pour les termes induits « poils », « barbe », « moustache », etc.

— pour les catégories : nous les nommerons après un terme qui semble le plus englobant pour la thématique repérée. Par exemple « traits de caractères » pour « courageux », « mature », « sensible », etc.

Nous avons en premier lieu créé des sous-catégories qui fonctionnent par rapprochement thématique, pour ensuite en regrouper certaines entre elles afin de comprendre les différentes facettes de ce que représente le masculin chez les interrogés (la description physique, les traits de caractère, les centres d'intérêt et les valeurs). Nous

devons nous assurer que les catégories respectent les règles énoncées par Laurence Bardin dans son ouvrage *L'analyse de contenu* (2001 : p. 153-154). En premier lieu, il faut s'assurer que les termes induits peuvent se retrouver que dans une seule catégorie (« l'exclusion mutuelle »). Ensuite, ces catégories doivent être homogènes (« l'homogénéité »). Ici, elles le sont, car elles décrivent de façon globale les termes qui la composent. Les catégories doivent également être en cohérence avec les objectifs de la recherche (« la pertinence »). Et enfin, dans le cas où d'autres études sur les mêmes thématiques ont été menées par d'autres chercheurs, les résultats doivent être sensiblement similaires (« l'objectivité et la fidélité »). Nous souhaitons montrer à travers les auteurs mobilisés tout au long de ce document que nos résultats sont en cohérence avec leurs travaux, principalement concernant la thématique des masculinités.

Table 6 : Résumé des catégories des induits par « masculin »

Catégories	Sous catégories
Caractéristiques physiques	Force, Pilosité, Muscles, Appareil génital masculin, Grand…
Traits de caractère	Courage, Humour, Intelligence, Maturité, sensibilité, confiant, galant…
Centres d'intérêt	Sport, Voiture, Alcool, Nouvelles technologies…
Valeurs	Honneur, violence, pouvoir, fidélité…

Les catégories présentées dans le tableau ci-dessus nous donnent d'autres indices quant aux éléments qui pourraient être contenus dans le noyau central, si noyau central il y a. Mais surtout, ils nous présentent une succession de caractéristiques qui peuvent dessiner les traits stéréotypiques[41] de ce qu'est le masculin pour les étudiants.

[41] Voir la partie B du Troisième Chapitre.

B.4. Indices de centralité

Grâce aux auteurs précédemment cités, nous savons qu'il est possible de tester la centralité des éléments contenus dans la représentation sociale. Ces éléments doivent répondre à trois critères qui sont résumés par Michel Bataille et Christine Mias dans leur étude *Représentation du groupe idéal : un « nouveau » noyau central ?* présentée lors de la 6e conférence internationale sur les représentations sociales à Stirling en 2002. Ces critères sont la « saillance », que nous avons déjà évaluée plus haut ; la « non-résistance à la mise en cause », c'est-à-dire qu'« une caractéristique d'une représentation est centrale si cet objet n'est pas reconnu quand elle est déclarée absente » ; et enfin la « connectivité ; [la] propriété d'attraction que possède un élément », sur laquelle nous reviendrons.

Attardons-nous sur la seconde propriété citée, c'est-à-dire la « non-résistance à la mise en cause ». La technique utilisée pour valider ou non ce critère est explicitée par Flament et Rouquette :

> [Elle] consiste à demander aux sujets si tel ou tel spécimen qu'on leur décrit correspond ou non à leur propre définition de l'objet qu'il est censé illustrer. Les résultats sont clairs lorsque, pour une nette majorité des sujets, l'absence ou la contradiction d'un élément suffit à réfuter la possibilité que le cas correspondant soit un spécimen de la RS évoquée. Cet élément est alors considéré comme central. (…) Une question souvent posée est alors de savoir à partir de quel seuil on peut considérer que [la] majorité signe un effet consensuel. La convention généralement adoptée fixe ce seuil à 75 %. (Flament et Rouquette, 2003 : p. 102-103)

Nous avons utilisé cette technique sur les 27 interrogés auxquels nous avons fait passer un entretien. Si nous suivons la logique des auteurs, nous aurons un indice fort de la centralité d'un élément si un individu masculin n'est pas reconnu en l'absence de cet élément. En d'autres termes, un individu masculin doit obligatoirement être constitué, posséder cet élément pour être reconnu en tant que tel : « Que penserions-nous de quelqu'un qui nous parlerait d'un oiseau sans plumes ? Soit qu'il a mal regardé, soit que l'oiseau a été plumé (…) soit enfin que celui qui nous parle est fou » (Moliner, 1996 : p. 65). Qui plus est, cet élément doit être envisagé comme indissociable de l'objet

masculin par au moins 20 interrogés. Le tableau ci-dessous a été présenté à chaque début d'entretien, de but en blanc, afin de conserver au maximum la spontanéité des réponses. La chercheuse se contentait simplement de demander à l'interrogé si, avant de commencer, il était d'accord pour remplir un petit questionnaire portant sur la notion de masculin. Le tableau ci-dessous (*Table 6*) reprend celui distribué aux interrogés et récapitule leurs réponses. Les chiffres ou nombres indiqués correspondent aux interrogés ayant coché la case dans laquelle ils se trouvent.

Voici une suite de descriptions d'individus que vous seriez susceptible de croiser dans la rue. Chaque ligne correspond à un individu différent et vous indiquera ce que vous remarquez le plus facilement chez cette personne. Cochez ensuite la case qui correspond à votre ressenti en imaginant cet individu.

Table 7 : Résultats du test de mise en cause

	Cet individu est masculin	Cet individu n'est pas masculin
L'individu croisé est viril.	27/27	0/27
L'individu croisé est fort.	15/27	12/27
L'individu croisé est sportif.	18/27	9/27
L'individu croisé a une forte pilosité.	20/27	7/27
L'individu croisé est musclé.	17/27	10/27
L'individu croisé a un comportement courageux.	15/27	12/27
L'individu croisé a une barbe.	20/27	7/27
L'individu croisé à un comportement machiste.	18/27	9/27
L'individu croisé est un homme.	27/27	0/27

Nous pouvons déduire de ces réponses que les éléments « Virilité » et « Homme » sont probablement centraux. Les autres éléments font partie du système périphérique et sont « suractivés » (Flament et Rouquette, 2003 : p. 25), c'est-à-dire qu'ils sont « circonstanciellement rendus saillants, au point de paraître en première analyse organisateurs et donc éventuellement centraux » (*Ibid.*). Pourtant, nous nous devons de mettre un bémol à cette analyse. Tous les interrogés ont expliqué, à la fin de ce questionnaire, avoir imaginé un homme. Manifestement, ils reformulaient mentalement les énoncés et se posaient les questions sous une forme semblable à celle-ci « Selon moi, est-ce qu'un homme qui a une barbe est masculin ? » ou « est-ce qu'un homme

masculin est forcément sportif ? ». L'évidence pour eux était que l'individu évoqué était forcément *de sexe* masculin. Ils répondaient en activant la représentation sociale d'un homme masculin et non d'un individu masculin, comprenons correspondant aux caractéristiques de la représentation sociale du masculin. Ce phénomène, visible dans les résultats obtenus par le mot « Homme », n'est pas seulement une entrave puisqu'il montre que cet élément est fortement connecté à l'objet de la représentation, tout comme la notion de virilité, comme nous l'avons vu plus haut. Il nous empêche, cependant, d'aborder la question des femmes que les interrogés considéreraient comme masculine, et les conditions de cette considération.

Nous tenons à rappeler qu'il est important de considérer ces résultats comme des indices de ce qui est constitutif de la masculinité chez les interrogés sans penser que cette démonstration est représentative du protocole scientifique d'isolement du noyau central. Il s'agit d'une démonstration qui veut s'ancrer dans les domaines des Sciences de l'Information et de la Communication et de la Sociologie tout en empruntant des outils à la Psychologie Sociale afin de hiérarchiser les contenus de la représentation.

B.5. « Homme » et « masculin ».

En observant la dernière ligne du tableau présenté en *Table 6* et les réflexions des interrogés explicitées plus haut, nous sommes en mesure de croire que la question qu'ils se sont posée revient à se demander si tous les hommes sont masculins. L'unanimité est selon nous preuve d'un flou, d'un flottement entre ces deux notions. Afin de nous assurer que les objets « homme » et « masculin » ne sont pas totalement confondus, superposées, par les étudiants de l'Université d'Avignon, nous avons effectué un test. L'objectif est de montrer que, selon nos interrogés, un homme peut être masculin ou non, c'est-à-dire prouver qu'il y a une distinction entre ces deux notions.

Nous avons souhaité pousser les interrogés à produire des énoncés « normatifs » : l'objet présenté doit « avoir telle ou telle caractéristique » (Moliner, 1996 : p. 85) pour être reconnu. Nous avons fait ce choix et considéré les résultats de cette expérience,

librement inspirée du travail de Pascal Moliner sur la représentation sociale du groupe idéal (Moliner, 1988), grâce à une de ses conclusions reprise par Nicolas Rousseau et Christine Bonardi :

> L'auteur [Moliner] proposait à des individus de terminer un texte inducteur, descriptif de la représentation du groupe idéal d'amis, en choisissant, dans un ensemble d'énoncés réfutant un élément central ou périphérique de cette représentation, celui qui leur convenait le mieux. Ces énoncés avaient été rédigés en utilisant un mode d'énonciation probabiliste ou normatif. L'auteur constate que le groupe d'individus amené à se prononcer à propos d'une cognition centrale le fait plutôt en retenant un énoncé normatif ; celui confronté à la réfutation d'une cognition périphérique utilisant davantage le mode syntaxique probabiliste. (Rousseau et Bonardi, 2001 : p. 153)

C'est en prenant en considération cette conclusion, le fait que les énoncés normatifs entretiennent un lien privilégié avec les éléments centraux de la représentation, que nous avons souhaité obtenir d'autres éléments induits. Nous poussons les interrogés à produire du contenu sur les caractéristiques qu'un groupe d'individus, que les membres d'une catégorie sociale[42] ont afin d'observer deux choses : si les éléments potentiellement centraux ou suractivés de la représentation du masculin s'y retrouvent et, surtout, si une réelle différenciation est faite entre les deux notions isolées. Pour ce faire, nous avons proposé aux jeunes hommes étudiants de l'Université d'Avignon de finir les deux phrases suivantes[43] :

— *Un homme est masculin si il…*

— *Un homme n'est pas masculin si il…*

Nous avons obtenu 119 réponses pour 142 interrogés en ce qui concerne la première phrase et trois de moins, c'est-à-dire 116, pour la seconde. Les tableaux ci-dessous reprennent ces réponses classées par catégories thématiques et par saillance[44]. Les chiffres ou nombres indiqués après certains éléments de langage correspondent au nombre d'interrogés les ayant utilisés.

[42] Voir distinction entre groupe et catégorie au Troisième Chapitre en partie A.
[43] Le questionnaire se trouve en annexe.
[44] Les tableaux de résultats bruts sont visibles dans les annexes.

Table 8 : Résultats « un homme est masculin si... »

Catégorie	Mots ou expressions	Effectif	Fréquence
Pilosité	À des poils (4), a de la barbe (3), est barbu, a une moustache…	14	11,7 %
Force physique	Est fort (6), est musclé (2), a de la carrure, incarne la force.	10	8,4 %
Virilité	Est viril (9).	9	7,5 %
Respect des normes	Suit la norme, se comporte comme tel, entre dans les codes…	9	7,5 %
Choix identitaire	Le veut, se sent bien, le souhaite, s'assume comme tel…	9	7,5 %
Sexualité	Est hétéro (4), aime baiser les filles, n'est pas gay…	8	6,7 %
Sports	Fait du sport (2), joue au foot (2), est sportif, aime le sport…	7	5,9 %
Appareil génital	À un pénis (3), a le sexe approprié, a une queue, a une bite…	7	5,9 %
Rapport à la féminité	Aime les femmes, aide sa femme, est macho, n'accouche pas…	7	5,9 %
Pouvoir	Est riche, aspire a une forme de puissance, est supérieur…	7	5,9 %
Centres d'intérêt.	Aime Invictus, aime le challenge, aime le hard rock, bois la bière…	6	5 %
Valeurs	Sensible, courageux, digne, travailleur, responsable.	5	4,2 %
Rapport aux proches	Est bon compagnon, est capable d'une amitié virile, fidèle…	4	3,3 %
Vêtements	Est bien habillé (2), a un style, ne porte pas de besace.	4	3,3 %
Chromosomes/Hormones	À des chromosomes XY, est plein de testostérone…	3	2,5 %
Confiance en soi	À confiance en lui même, est confiant, fonce et à confiance en soi.	3	2,5 %
Voix	À une voix grave (2), à une grosse voix.	3	2,5 %
Autres	*Rote (2), est gros, sens la transpiration, relève la lunette, regarde la télé.*	*4*	*3,3 %*
Total		119	100 %

Table 9 : Résultats « un homme n'est pas masculin si... »

Catégories	Mots ou expressions	Effectif	Fréquence
Pratiques dites féminines	Se maquille (7), aime la danse, aime la mode, raffole du shopping…	15	12,9 %
Homosexualité	Est homosexuel (6), est gay (2), aime les hommes…	13	11,2 %
Vêtements	Porte des jupes, des jarretelles, des collants, un T-shirt Barbie…	10	8,6 %
Efféminé	Est efféminé (7), maniéré (2).	9	7,7 %
Pilosité	S'épile (2), est épilé, est imberbe, n'a pas de moustache…	8	6,8 %
Choix identitaire	Ne se considère pas comme tel, ne veut pas l'être…	8	6,8 %
Faiblesse physique	Est chétif, est petit, est faible, n'est pas fort, n'a pas de carrure…	7	6 %
Domination	Se laisse dominer, est soumis, est manipulé par une femme…	6	5,2 %
Corps féminin	ÀA un vagin (2), a une poitrine, a un sexe de femme, accouche…	6	5,2 %
Travesti/// Transsexuel	Est travesti (3), est transsexuel, se prend pour une fille.	5	4,3 %
Pleurs	Pleure (2), pleure pour un rien, pleure beaucoup…	5	4,3 %
Malhonnêteté	Est malhonnête, est lâche, ment, trompe.	4	3,4 %
Partage	N'est pas généreux, est individualiste, n'est pas sensible à l'autre.	3	2,5 %
Valeurs autres	N'a pas respect envers les autres, laisse tomber, n'est pas travailleur.	3	2,5 %
Appareil génital	N'a pas de pénis, a un micro pénis.	2	1,7 %
Voix	Crie très aigu, n'a pas de grosse voix.	2	1,7 %
Plainte	Se plaint, se plaint trop.	2	1,7 %
Autres	*Est intelligent, est moderne, ne rote pas, ne fais pas de sport, ne lève pas la lunette, retient.*	*6*	5,2 %
Total		116	100 %

Au sein du premier tableau (*Table 7*), nous observons sans surprise la présence de certains éléments les plus saillants de la représentation du masculin, qu'elle concerne les hommes ou pas, c'est-à-dire la « pilosité », la « force » physique (comprenant la notion de « muscles »), la « virilité » et le « sport ». D'autres, comme le « courage », perdent en saillance et donne le sentiment d'être partie d'un tout comprenant d'autres éléments, que nous avons appelé « valeurs ». L'apparition d'autres caractéristiques d'un homme masculin est plus surprenante, comme le fait de pouvoir « choisir de l'être », certains centres d'intérêt, le rapport à la féminité, à la sexualité, etc. C'est justement ces deux derniers rapports qui fondent la réelle distinction entre homme et masculin pour les étudiants. Si ce qui n'est pas un homme pour eux est potentiellement une femme, ce qui n'est pas masculin est non seulement féminin, mais efféminé. Un homme qui n'est pas

masculin est un homme qui a des pratiques considérées comme étant celles de filles, de femmes, autant vestimentairement parlant, qu'en termes de pratiques culturelles, mais aussi en termes de sexualité. C'est-à-dire que l'homosexualité est connectée aux autres traits qui sont censés dessiner le féminin. Un « homme masculin » doit « être hétéro » et « baiser les filles » quand un « homme non masculin » peut être homosexuel. Cette distinction normative et hétéronormée est loin d'être propre à la génération de nos interrogés : « Depuis l'aube du XIXe siècle, une série de processus qui se sont maintenus ou relayés ont assuré la solidité du dessin du genre masculin et de voluptés conformes induites par ce système de représentations et de normes » (Corbin, 2007 : p.8).

Nous remarquons que la plupart des caractéristiques du « non-masculin » sont connotées négativement, comme la faiblesse physique, la malhonnêteté, les pleurs, etc. Plus rassurante, la présence de la notion de choix, de liberté dans une expression identitaire moins normée est bien présente.

Ces deux tableaux sont représentatifs de ce que les étudiants considèrent comme étant un « homme masculin ». Ils montrent également que la masculinité en tant qu'objet de représentation, même si elle est fortement reliée à l'élément « homme », n'est pas indissociable. Ce qui veut dire que la considération d'hommes qui ne sont pas masculins ou de femmes qui le sont est présente, peut-être pas acceptée et valorisée socialement pour tous, mais au moins présente. Ceci étant dit, la représentation sociale de l'objet masculin présente de nombreux éléments stéréotypés qui conditionnent évidemment les pratiques, mais aussi, comme nous le verrons, les relations entre les jeunes hommes, selon la façon dont ils se placent dans ce groupe.

Après avoir été appelées « représentations collectives » et appliquées à des sociétés entières par Émile Durkheim, les représentations sociales, en tant que concept, ont trouvé une définition plus précise dans le domaine de la psychologie sociale. Serge Moscovici et ses successeurs ont pris en charge l'élaboration du concept précis et les outils méthodologiques permettant de relever et analyser le contenu d'une représentation. Les représentations sociales sont désormais considérées comme des systèmes de connaissances, relatives à un groupe social, sur un objet particulier porteur d'enjeux pour ce groupe. Elles ont pour fonction la connaissance de cet objet, un

sentiment d'appartenance pour les membres du groupe, mais elles servent aussi de guide pour le comportement.

La représentation sociale du masculin, chez les étudiants, comporte plusieurs types d'éléments qui sont autant d'injonctions pour les hommes : des éléments physiques (la force, la pilosité, etc.), des traits de caractère (le courage, l'humour, etc.), des centres d'intérêts (le sport, les voitures, etc.) ou encore des valeurs (l'honneur, la violence, etc.). Ces éléments sont manifestement des éléments périphériques, c'est-à-dire qui sont en cohérence avec les situations vécues alors que les termes « homme » et « virilité » semblent centraux.

Les interrogés appliquent les caractéristiques citées aux hommes, mais pas à tous. Il existe des hommes masculins et des hommes non masculins.

Les hommes masculins peuvent aussi être appelés « virils », ce que nous nous retiendrons de faire dans la suite de ce mémoire, car c'est bien la représentation sociale du masculin qui a été étudiée. Ils correspondent ou se rapprochent des éléments contenus dans la représentation sociale. Les hommes non masculins, au contraire, se rapprochent du féminin. Pour autant, le contraire de masculin n'est pas « féminin » lorsque les interrogés parle d'un homme, mais « efféminé ».

Mais comment se créée la représentation sociale, et plus spécifiquement celle du masculin ? Et quelle est la place du cinéma dans sa création ?

DEUXIÈME CHAPITRE : FILMS ET REPRÉSENTATION SOCIALE DU MASCULIN

L'objectif de ce Chapitre II est de comprendre que les films dialoguent avec les représentations sociales. Nous pourrons voir que les films ont déterminé en partie la représentation sociale du masculin des étudiants. Pour cela, nous souhaitons montrer que la socialisation de jeunes hommes interrogés, en tant que spectateurs, ne s'est pas faite sans rencontrer une influence genrée : certains types de films sont corrélés au sexe masculin, c'est-à-dire qu'ils sont proposés en priorité aux jeunes garçons et valorisés auprès d'eux. Ils leur sont présentés comme étant le type de films qui correspond à leur sexe.

Cela nous mènera à la réflexion que les films déterminés par les interrogés comme de films « de mecs » entretiennent un lien direct avec leur représentation sociale du masculin, et donc avec ce qu'ils considèrent comme un homme masculin. Pour cela, nous verrons comment se crée une représentation sociale et quelle est la place des films dans cette création ? Une fois les liens entretenus entre représentations sociales et films acceptés théoriquement, il sera nécessaire de décrire un contexte social particulier dans lequel s'ancre cette relation lorsqu'il s'agit de la représentation sociale de l'objet masculin. Ce contexte peut-être défini par la dimension genrée de la culture ou, dit autrement, la dimension culturelle de la socialisation genrée. Nous souhaitons comprendre que les pratiques culturelles sont le théâtre de formes de socialisations propres au masculin et que la pratique cinématographique n'échappe pas à cette règle.

Le point de départ de cette réflexion nous est offert par Sylvie Octobre, avec un extrait de la conclusion de son enquête *La socialisation culturelle sexuée des enfants au sein de la famille* : « L'assignation sexuée s'appuie sur les représentations liées à chaque sexe, la catégorisation sexuée des objets ou pratiques culturels, la répartition sexuée des tâches éducatives et des exemples parentaux » (Octobre, 2010 : p. 73)[45].

[45] Publication en ligne <http://www.cairn.info/revue-cahiers-du-genre-2010-2-page-55.htm> Consultée en Mars 2016.

Enfin, grâce aux questionnaires et aux entretiens, nous allons pouvoir décrire ce qu'est un film « de mecs » pour les interrogés. Nous avons voulu partir de ce que les interrogés caractérisent en ces termes sans délimiter un corpus préalable de films considérés comme corrélés au masculin afin d'être au cœur de leurs considérations et de produire une analyse spécifique et contextualisée. Nous allons également voir que cette catégorisation se construit non sans compter sur ce qui est considéré comme les films « de filles », mais aussi que ces derniers n'échappent pas à la règle de la dévalorisation de la culture féminine.

A. LA PLACE DES FILMS DANS LA CRÉATION DES REPRÉSENTATIONS SOCIALES

A.1. La création d'une représentation sociale

La création d'une représentation sociale peut se concevoir comme un cheminement à étape, afin de mieux la cerner. Pourtant, il faut comprendre que les processus décrits ont lieu simultanément et de façon cognitive par les individus. Cette création peut être scindée en deux étapes : l'objectivation et l'ancrage. Pour ces deux étapes, nous allons une nouvelle fois nous attacher à proposer des exemples simples et imagés, tirés des cours dispensés à l'Université d'Avignon.

L'objectivation porte un nom qui peut prêter à confusion : rendre objectif (objectivité) signifie, dans le langage courant, que nous souhaiterons éloigner les considérations personnelles et individuelles pour rendre le plus conforme possible à la réalité. Or, nous savons qu'il n'y a pas de réalité objective, mais bien que « toute réalité est représentée, c'est-à-dire appropriée par l'individu ou le groupe, reconstruite dans son système cognitif, intégrée dans son système de valeurs dépendant de son histoire et du contexte social et idéologique qui l'environne » (Abric, 1994 : p. 17). L'objectivation doit être comprise comme un processus qui va rendre l'objet de représentation sociale objectif pour l'individu, c'est-à-dire qu'une impression de normalité, de réflexe se mettra en place sans qu'il ait la sensation de mobiliser ses opinions ou ses idéologies. Il va transformer cognitivement l'abstrait en concret.

Ce processus d'agencement s'effectue en trois étapes (Jodelet, 1998 : p. 372-373) que nous allons décrire en prenant un exemple très simple[46], la création de la représentation sociale du Père Noël chez un enfant :

— La première étape se caractérise par la sélection au sein des informations disponibles sur l'objet, la « construction sélective ». Ces informations sont filtrées puis détachées du

[46] Encore une fois, cet exemple est issu des explications données dans les cours relatifs aux représentations sociales dispensés par l'auteure.

contexte dans lequel elles ont été extraites, et enfin remodelées. C'est une opération de schématisation et de décontextualisation, où l'information est sélectionnée, dissociée de son contexte social d'origine et remaniée en fonction de critères culturels et normatifs.

Par exemple, imaginons un enfant qui n'a jamais entendu parler du Père Noël par sa famille, ses parents. À l'approche des fêtes, ses camarades lui évoquent le fait que le Père Noël va amener des cadeaux aux enfants sages la nuit du 24 décembre. L'enfant a alors à sa disposition deux informations relatives au Père Noël : les cadeaux et le 24 décembre. En rentrant chez lui, l'enfant va questionner ses parents à propos de ce personnage dont on lui a parlé. Voulant réparer leur oubli, les parents décident de lui diffuser un dessin animé sur le Père Noël. Ce dessin animé est classique, présentant le personnage mythique dans son atelier, entouré de ses lutins pour fabriquer les cadeaux, puis sur son traîneau volant lors de la nuit de la distribution de ces cadeaux. L'enfant se retrouve alors avec une multitude d'informations sur un objet qu'il ne connaissait pas, qu'elles concernent l'apparence physique du Père Noël, ses activités, ses objets emblématiques (la hotte, le traîneau, le livre des enfants, etc.) ou encore les personnages qui l'accompagnent. Ce grand nombre d'informations va évidemment créer « des distorsions, des inversions, des réductions, des rajouts de certaines données et/ou à des évaluations, des rétentions et des suppressions d'attributs. » (Seca, 2010 : p. 69). L'enfant va évaluer les cadeaux qu'il a déjà eus avec ceux présentés par le dessin animé, va se souvenir que la tournée en traîneau est la nuit de Noël, mais pas que la date est le 24 décembre, va confondre les rennes avec des animaux qui lui sont plus familiers, etc. Une fois le dessin animé terminé, qui est un objet médiatique représentatif de la culture du groupe d'appartenance de l'enfant, celui-ci va ressasser les informations en ne les considérant pas uniquement cohérentes dans le cadre de la cour de récréation ou celui du dessin animé, mais va concevoir un objet qui pour lui, existe concrètement.

— La deuxième étape est celle de l'organisation des informations, « la schématisation structurante ». Les informations retenues s'organisent selon un agencement particulier des connaissances concernant cet objet, en créant le noyau central comme étant « simple, concret, imagé et cohérent avec la culture et les normes sociales ambiantes. » (Rouquette et Rateau, 1998 : p. 32) et le système périphérique. Comme nous l'avons vu, certaines informations caractérisent l'objet, leur absence créée la non-reconnaissance de l'objet. Reprenons l'exemple de l'enfant : le lendemain, sur le chemin de l'école,

l'enfant partage sa découverte avec un camarade. Bien plus informé, celui-ci lui explique que le Père Noël n'est pas vraiment habillé de rouge, qu'il s'agit en fait de Saint Nicolas et qu'il porte du vert. Si les vêtements rouges font partie du noyau central, l'enfant ne considérera pas le personnage présenté par son camarade comme le vrai Père Noël, mais comme une pâle imitation.

— La troisième étape est le processus de « naturalisation » qui donne au noyau un statut de réalité aux yeux des individus, les éléments deviennent des éléments évidents de réalité. L'enfant sera capable de parler du Père Noël comme s'il l'avait vu, de le dessiner, de se raconter des histoires le mettant en scène. Si l'enfant croise dans la rue un homme assez proéminent, tout habillé de rouge avec une barbe blanche, ses parents rencontreront peut être quelques difficultés à lui faire comprendre que ce n'est pas forcément le Père Noël, hormis s'il a été admis en tant qu'élément central que celui-ci ne se montre jamais aux enfants ou, pire, qu'il n'existe pas.

L'ancrage complète le processus d'objectivation. Willem Doise en propose une définition : « mettre un objet nouveau dans un cadre de référence bien connu pour pouvoir l'interpréter. » (Doise, 1996, p. 22). Il permet d'intégrer ce que nous ne connaissons pas ou peu dans un cadre plus familier qui nous est propre, correspondant à un système de valeurs déjà présent : « L'ancrage renvoie à une intégration ou à un enracinement de l'objet de RS dans un cadre de référence préexistant (représentations, idéologies, attitudes, croyances, valeurs, conduites, groupe…) » (Seca, 2010 : p. 73). L'enfant, grâce à ce processus, va par exemple corréler ce personnage avec la petite souris, qui elle aussi lui apporte des cadeaux, il va également intégrer ce personnage à la représentation qu'il a de Noël, etc.

A.2. Éléments sur la place des médias dans la création des représentations sociales.

La plupart des études qui traitent conjointement des médias et des représentations sociales, dans le domaine de la Psychologie sociale, observent comment les premiers décrivent un objet, l'analysent et considèrent les éléments isolés comme étant ceux de la

représentation sociale de cet objet dans un groupe donné. Ces études utilisent le fait que la représentation sociale d'un groupe sur un objet est visible à travers les discours sur cet objet au sein des productions médiatiques propres au groupe concerné. Par exemple, le travail de Marie-Françoise Lévy titré *Les représentations sociales des jeunes à la télévision Française. Les années soixante*. (1994), l'étude de Carole Brugueilles, Isabelle Cromer et Sylvie Cromer sur *Les représentations du masculin et du féminin dans les albums illustrés* (2002) en France ou encore la recherche de Andréa Mogos sur *la représentation sociale des Roumains dans la presse française* (2009). À première vue, le travail qui nous occupe ici ne souhaitait pas prendre le problème dans ce sens, l'objectif étant de comprendre comment les films participent à créer la représentation sociale du masculin. Pourtant, la question est la même. En décryptant ces représentations sociales, ces auteures ont toutes pour but de montrer qu'elles ont un impact sur les publics des médias impliqués, il s'agit d'affirmer entre les lignes que les médias contribuent à la création des représentations sociales dans le système cognitif des individus, s'ils ne sont pas le premier inducteur, en tant que diffuseur d'images. Sur ce point, Serge Moscovici disait lors d'un entretien avec Sciences Humaines :

> Les circonstances dans lesquelles naît une représentation sociale sont une affaire historique ou empirique complexe. Mais, sans doute le plus souvent, une image ou un nom propre servent-ils de déclencheur ou d'attracteur. Ce qui va ensuite faciliter sa diffusion dans les réseaux de communication, c'est l'existence de représentations sociales identiques qu [i] servent de relais ou de connexions[47] (Moscovici, 1998, NP).

Isoler les éléments d'une représentation sociale à travers les médias, ce n'est pas seulement analyser ce que pense un groupe, c'est aussi analyser ce qu'il transmet. Il est admis que les médias, les films en faisant partie, sont un des vecteurs de transmission les plus efficaces en ce qui concerne les représentations sociales, mais ce n'est pas leur seul lien.

[47] Serge Moscovici dans un entretien avec Jacques Leconte pour le magazine Sciences Humaines en 1998. Publication disponible en ligne <http://www.scienceshumaines.com/comment-voit-on-le-monde-representations-sociales-et-realite_fr_11718.html> Consultée en Mars 2016.

A.3. Les films en tant que diffuseurs d'images

Nous souhaitons rappeler qu'un des objectifs principaux de la présente recherche est de comprendre le lien que peut entretenir la représentation sociale du masculin chez les étudiants avec les films qu'ils disent apprécier, et plus précisément avec les acteurs ou personnages qui incarnent une forme de masculinité, pour ensuite saisir quels aspects de cette masculinité sont susceptibles d'être mis en avant dans une situation de communication particulière. Il nous faut alors admettre que les films proposent une iconographie spécifique du masculin et, préalablement, que cette iconographie est en lien avec les représentations sociales. C'est ce dernier point que nous abordons maintenant à l'aide d'un article de Pascal Moliner intitulé *Représentations sociales et iconographie*[48] (2008).

> Pour les spécialistes des Sciences de l'Information et de la communication, la communication médiatique peut être envisagée comme une interaction sociale « production-dispositif-réception » entre des sujets sociaux dotés d'intentionnalité (Courbet, Fourquet-Courbet et Chabrol, 2006). Dans cette perspective, on peut alors penser que les représentations sociales et leurs contenus imagés participent du dispositif qui relie la production à la réception de l'iconographie. (…)Mais jusqu'à présent, ces différentes approches ont négligé le caractère structural des représentations sociales. En effet, autant pour Moscovici (1961), que pour Abric (1976), ces dernières s'organisent autour d'un noyau, figuratif pour le premier et signifiant pour le second. C'est donc probablement au sein de ce noyau que se réalise l'association figure/sens (…)[49]. (Moliner, 2008 : § 3-4)

Ce que nous pouvons comprendre de cet extrait, en le contextualisant avec ce travail de recherche c'est, en premier lieu, que les individus qui produisent des films proposant une image du masculin le font en mobilisant leur représentation sociale de cet objet. C'est également la représentation sociale qui est mobilisée par les spectateurs à la

[48] Publication disponible en ligne < http://communicationorganisation.revues.org/547 > Consulté en Mars 2016.

[49] Les références données par Moliner sont respectivement : Courbet Didier ; Fourquet-Courbet Marie-Pierre, Chabrol Claude. « Sujets sociaux et medias : Débats et nouvelles perspectives en sciences de l'information et de la communication », in *Questions de communication*, 2006, 10, pp. 157-179. Moscovici Serge, *La psychanalyse, son image et son public*. Paris: Presses Universitaires de France. 1961, (2ème édition, 1976). Abric Jean-Claude. *Jeux, conflits et représentations sociales*. Thèse de Doctorat d'État. Aix en Provence : Université de Provence, 1976. (Références citées par Moliner, 2008 : § 3-4).

réception de l'image dépeignant le masculin, mais celle de leur propre groupe. Que cette image soit en corrélation avec les éléments de leur représentation sociale, dans le cas d'une appartenance commune entre créateur et spectateur, ou qu'elle les bouscule, la réception se fait en fonction de ces éléments. Un corpus de films vus par un interrogé constitue une iconographie du masculin à travers les personnages qui l'incarnent, iconographie qui sera confrontée à sa représentation sociale du masculin. Nous comprenons le terme iconographie comme un ensemble de représentation d'un même objet dans les arts visuels, et plus particulièrement l'ensemble des représentations du masculin dans le cinéma. Par « représentation[50] », nous entendons « le phénomène (…) qui permet au spectateur de voir "par délégation" une réalité absente, qui lui est offerte sous forme d'un tenant lieu » (Aumont, 2011 : p. 267). C'est donc bien d'image dont nous parlons, en soulignant leur « valeur de représentation » (*Ibid.* : p. 63).

En second lieu, Moliner insiste sur le fait que la structure même de la représentation sociale n'est pas forcément prise en compte dans les études sur ces thématiques. Nous tenterons de le faire en mettant en avant, entre autres, les liens que peuvent avoir les films avec les éléments suractivés du système périphérique ainsi qu'avec les éléments individualisés, et ce pour comprendre comment les interrogés tissent un lien avec les œuvres et les personnages qui les habitent. Sur cette question, nous pouvons formuler une question en reprenant un second extrait, issu de la conclusion de l'article de Moliner :

> De notre point de vue, lorsqu'une iconographie accompagne ces modes de communication [diffusion, propagation et propagande], elle se doit de composer avec les représentations de l'audience et donc, avec l'imagerie mentale qui leur est associée. À partir de ce postulat, on peut supposer que l'iconographie de la diffusion sera riche et fera massivement appel aux éléments les plus consensuels de cette imagerie, parce que c'est une façon de conférer au propos un caractère à la fois concret et objectif (Moliner, 2008 : § 27).

En prenant en compte la supposition de l'auteur, nous pouvons imaginer que plus les films sont voués à une diffusion massive, par exemple les blockbusters, plus ils mobiliseront des éléments « consensuels » de la représentation du masculin alors que des productions plus intimes auront davantage de subtilité. Il est dit que les films, à

[50] Pour bien différencier les termes « représentation » au sens des arts visuels et « représentation » au sens de Moscovici, le second terme sera toujours suivi de « sociale ».

travers le dispositif que représente l'industrie cinématographique, utilisent le mode de la diffusion. Cela pose néanmoins une question lorsqu'on observe de plus près les trois modes de communication, « diffusion », « propagation » et « propagande » (*Ibid.*), définis par Moscovici : les films sont ils bien inclus dans le mode de communication « diffusion » ?

A.4. « Diffusion », « propagation » et « propagande ».

Pour commencer, il faut souligner que ces modes concernent les médias de masse. Le cinéma, en tant que « produit de la culture de masse » (Ethis, 2014[51] : p. 12), est évidemment concerné par cette caractérisation. Les trois modes sont différenciés par le type de rapport qui est entretenu entre l'organe de diffusion et les publics. « Une gradation existe (…) entre les trois modes de communication (…), gradation que l'on retrouve au niveau des effets sur les individus, les groupes ou la société » (Orfalli, 2006 : § 16)[52] :

— La diffusion « établit une égalité entre émetteur et récepteur dans la communication. Le message de l'un implique l'autre, mais le laisse libre de tirer des conclusions. » (*Ibid.* : § 8). Elle est l'apanage de médias populaires, dans le sens où ils touchent des publics larges et variés tout en étant facilement accessibles. Leur vocation n'est pas « (…) d'orienter du point de vue idéologique. (…) Le public ciblé ne constitue pas un groupe ou une communauté organisée » (Bangerter, 2008 : p. 23).

— La propagation « vise moins à créer une image qu'à orienter une attitude. Son jeu consiste à prendre des éléments donnés dans la représentation sociale et à les systématiser d'une façon qui valorise un sous-ensemble au détriment d'un autre » (Isambert, 1961 : p. 330)[53]. Selon l'explication de Bangerter « Le système de propagation est composé de médias associés à des groupes bien organisés, qui essayent

[51] 3ème édition.
[52]Publication disponible en ligne <www.cairn.info/revue-les-cahiers-internationaux-de-psychologie-sociale-2006-3-page-65.htm> Consultée en Mars 2016
[53]Publication disponible en ligne http://www.persee.fr/doc/rfsoc_0035-2969_1961_num_2_4_5992 Consultée en Mars 2016.

d'interpréter un objet pour un certain public cible [et donc présentent l'objet] de façon sélective ». (Bangerter, 2008 : p. 23).

— La propagande, elle a pour claire aspiration de dicter une idée ou une idéologie aux publics « afin de consolider l'identité du groupe » (*Ibid*.). Ce dernier va soit s'inscrire en faux, soit adhérer aux messages diffusés via ce mode de communication ce qui renforcera son sentiment identitaire. En termes d'intention, les organes médiatiques utilisent ce mode de communication, car il « tend à créer à la fois l'image et l'attitude, [il] procède par raccourcis et assimilations » (*Ibid*. : p.330).

Nous pouvons revenir à la question qui se pose quant au mode de communication utilisé par les films, et par extension le cinéma, en ce qui concerne le masculin. Est-ce de la diffusion ? Les publics sont-ils considérés comme indifférenciés et libres de tirer leurs propres conclusions ? Est-ce la propagation, qui vise un public spécifique en sélectionnant des informations particulières sur l'objet ? Est-ce tantôt l'un, tantôt l'autre ?

En attendant plus d'éléments sur cette question, nous pouvons d'ores et déjà dire que, selon nous, les films qui sont fortement corrélés au groupe homme, vers lesquels les hommes sont dirigés, utilisent le mode de la propagation, car « l'iconographie [est] plus sobre et surtout plus sélective. (…) la propagation opère une sélection parmi les formes possibles de l'objet, elle ne (…) montr[e] que certaines facettes » (*Ibid*.). Certaines caractéristiques du masculin y sont surreprésentées et laissent peu de place à la monstration de performances plus subtiles.

B. DIMENSION GENRÉE DES PRATIQUES CULTURELLES.

B.1. Des représentations liées à chaque sexe.

Au regard des résultats de la représentation sociale du masculin et de son lien fort avec la notion d'« homme », un panel de caractéristiques apparaît comme corrélé obligatoirement au sexe. Ce qui revient à dire que la simple possession d'un appareil génital d'homme par un individu le rend susceptible d'être socialement évalué en fonction de ces caractéristiques et poussé à des activités qui y correspondent. Il faut ajouter à ce constat que ces traits supposés masculins sont également exclusifs : ils sont diamétralement opposés à ceux qui caractérisent le féminin. Françoise Vouillot, dans son ouvrage *Les métiers ont-ils un sexe*, publié sous la tutelle du Laboratoire de l'Égalité, revient sur ce fait en analysant l'orientation professionnelle :

> L'idée que « par nature » les filles et les garçons n'auraient pas les mêmes capacités ni les mêmes intérêts est encore souvent avancée pour leurs choix d'orientation. C'est cette « idéologie de la différence des sexes », pour reprendre les termes de la sociologue Christine Delpy, qui conduit à surestimer les dissemblances et à les instituer comme causes et non comme produits des normes sociales. (Vouillot, 2014 : p. 31)

Cette différenciation et « la persistance des stéréotypes sexués, (…) ser[ven]t avant tout à légitimiser, en les "naturalisant", la hiérarchie et les différences de positions sociales de l'un et l'autre sexe » (*Ibid.* : p. 22). « Un environnement "de fille" ou "de garçon" est "organis[é]" » (*Ibid.* : p. 31) dès la naissance autour de couleurs, de motifs de décoration, entre autres, pour ce qui est de l'esthétisme déployé autour d'un sexe, mais aussi avec l'éducation comportementale : « Les expressions émotionnelles ne sont pas encouragées de la même manière. Un garçon ne doit pas pleurer, mais a le droit d'être en colère. On décourage l'agressivité des filles, mais on interagit davantage avec elles et on leur manifeste plus de marques d'affection » (*Ibid.* : p. 32).

Pour continuer sur les représentations liées au sexe de femme, il est important de souligner que les sciences sociales travaillent depuis le début des années quatre-vingt la notion de « care » et ses liens étriqués avec le féminin. Carole Gilligan, anthropologue, est à l'origine de ce concept avec son livre de 1982, *In a Different Voice*[54]. Elle y « soutient que les femmes tout particulièrement font entendre une autre voix morale, celle du care, moins abstraite, attentive aux situations particulières, portée au soin des autres et à la qualité de la relation » (Halpern, 2014 : p. 206), voix qui serait à explorer en termes éthiques, en opposition à « la philosophie morale de l'universalisme, de la raison, des principes abstraits, de la notion d'obligation » (*Ibid.*). De nombreuses critiques émergent sur ce travail, certains auteurs argumentent que la méthodologie de Gilligan est biaisée avec le choix d'un panel uniquement féminin (Greeno & Maccoby, 1986) et provenant d'un milieu socialement privilégié (Stack, 1986). D'autres soulèvent le problème d'une conception essentialiste qui pointe uniquement le fait que les femmes remplissent des fonctions ramenées au care « tant et si bien qu'ils semblent presque y avoir un "sexe de la sollicitude" pour reprendre le titre éloquent du livre de Fabienne Brugère » (Halpern, 2014 *:* p. 205). Même si le care est désormais scientifiquement admis comme « d'abord lié à une position de domination » (*Ibid.* : p. 207), il est extrêmement présent dans le discours « différentialiste dominant [qui diffuse] l'idée que la "nature féminine" se définirait par une plus grande capacité d'empathie. Les femmes (…) seraient plus coopératives, douces, sensibles, pacifiques et useraient facilement de la parole et de l'interaction pour résoudre les problèmes » (Heine, 2013 : p. 6)[55]. Afin de rendre plus clairs les tenants et aboutissants de ce terme, Pascale Molinier dans son article « Les métiers ont-ils un sexe ? » précise ses trois facettes :

> [Le care] englobe en effet une constellation d'états physiques ou mentaux et d'activités laborieuses en rapport avec la grossesse, l'élevage et l'éducation des enfants, le travail domestique, les soins des personnes et de l'environnement. En outre, le care dénote la dimension affective mobilisée par ce type d'activités dont la plupart nécessitent d'être réalisées avec attention, sinon avec "tendresse". Enfin, le care désigne une éthique intriquée dans ces activités où ce qui compte est d'apporter une réponse adéquate, forcément singulière et particularisée, aux besoins des personnes » (Molinier, 2014 : p. 196).

[54] Traduit en 2008 chez Flammarion sous le titre *Une voix différente. Pour une éthique du care.*
[55] Publication disponible en ligne <http://www.cfep.be/Stereotypes-differencialistes-et> Consultée en Avril 2016.

Le rattachement de la féminité aux activités du care dans les représentations sociales n'est pas négligeable dans les trajectoires des filles, mais aussi celles des garçons, qui eux sont majoritairement sociabilisés à l'encontre de ce modèle féminin.

B.2. Catégorisation sexuée des objets ou pratiques culturelles.

Les pratiques culturelles semblent répondre largement aux injonctions de genre lorsqu'on observe certains domaines, et le font de façon plus subtile dans d'autres, comme le cinéma. Bien qu'il est maintenant de notoriété publique que certains films sont visiblement genré pour viser un public de femmes, comme les Chick Flicks (Rich, 1998 ; Boutang, 2013), ou pour un public d'hommes[56], l'appel au public se fait souvent à travers des figures, des motifs, des intrigues spécifiques sans explicitement nommer un genre cinématographique avec une appellation clairement genrée. Avant de voir ce que représentent un film « de mecs » et un film « de filles » pour les interrogés, il nous faut comprendre que la plupart des domaines culturels sont genrés.

Si nous considérons le fait de jouer et de lire des albums de jeunesse comme les premières activités culturelles, nous comprenons l'insertion de la catégorisation sexuée au sein de la socialisation. Celle-ci est déterminée par des instances comme les parents, l'école, mais aussi les industries de production de ces objets :

> Les jouets mobilisent des compétences différentes. Ceux des garçons sont plus diversifiés, supposent plus souvent une élaboration et sollicitent davantage l'inventivité, l'activité et la manipulation. Ils permettent en particulier d'acquérir des compétences spatiales et analytiques. En revanche, les jouets destinés aux filles sont moins variés et principalement limités aux activités domestiques et de maternage. (…) Tout comme la littérature jeunesse, ils sont le reflet des stéréotypes de sexe et contribuent à leur pérennisation. Cette différenciation n'est pas sans effets sur le développement des capacités motrices et cognitives des enfants. (Vouillot, 2014 : p. 32)

[56] Avec par exemple les « Bromances » et les « buddy movies » qui mettent en scène des amitiés entre hommes hétérosexuels, sur lesquels nous reviendrons en partie C de ce chapitre. Il circule dans l'espace public des listes des meilleures Bromance incluant des films comme *I Love You Man* : http://thefw.com/greatest-bromance-movies/

Une dichotomie est visible entre les pratiques qui sont censées correspondre à l'identité masculine et celles corrélées à l'identité féminine. Sur le premier point, Sylvie Octobre nous donne l'exemple des choix que font les parents en ce qui concerne les activités vers lesquelles ils poussent leurs enfants :

> Lorsque l'on interroge les parents sur leurs souhaits en matière de hobby pour leur enfant, et sur les raisons qui motivent leur choix, on distingue nettement deux répertoires : aux filles, les arts plastiques, la natation, les sports individuels, et l'équitation ; aux garçons, les technologies, le football et les sports collectifs, ainsi que les arts martiaux ; aux unes, la "grâce", la "maîtrise", parfois douloureuse (danse et équitation) du corps esthétisé, aux autres, la "dépense physique", la "performance" et la "combativité". Par ailleurs, les parents vantent le "calme" de leurs filles, "capables de s'occuper seules", leur "créativité" et leurs "talents artistiques", quand ils soulignent le "besoin de bouger" et de "se défouler" de leurs garçons. La naturalisation de ces caractéristiques fonde des enjeux de régulation familiale et sociale. (Octobre, 2010 : p. 59)

Les résultats de cette enquête montrent quelques-unes des caractéristiques valorisées socialement chez les petits garçons, sujets à des injonctions que nous retrouvons lors du relevé de contenu de la représentation sociale du masculin (la pratique du sport et donc un corps actif et musclé, le courage, la résistance à la douleur caractérisée par le fameux « Boys don't cry[57] », etc.). La naturalisation de certaines de ces caractéristiques reliées au masculin entretient la dynamique de genre qui pousse les garçons et les hommes vers des activités qui sont censées répondre à ces caractéristiques. Par exemple, l'attrait pour les nouvelles technologies pressenti chez les garçons est largement visible dans l'accès facilité aux jeux vidéo au sein du foyer avec la présence d'une télévision dans la chambre à coucher.

Même au sein de pratiques culturelles similaires, il existe encore une séparation entre féminin et masculin, tout comme le montre le travail de Catherine Monnot sur les instruments de musiques dans *De la harpe au trombone. Apprentissage instrumental et construction du genre.* L'enquête sociologique de la chercheuse montre en effet que les instruments à vent et à cordes sont essentiellement pratiqués par des filles alors qu'elle observe « une hypermasculinité des classes de cuivres et de percussions » (Monnot,

[57] « Les garçons ne pleurent pas ». Ceci est une injonction si naturalisée qu'elle est l'objet de chansons (The Cure et Nathalia Kills par exemple) et encore de titre de film (*Boys don't cry* de Kimberly Peirce en 1999 avec Hillary Swank) qui évoque l'identité masculine mais aussi les transgressions.

2012 : p. 42). Ces classes d'instruments mettent encore une fois en avant la naturalisation des différences supposées entre garçons et filles à l'âge où les parents et les institutions accompagnent les choix d'un enfant. L'auteure fait « le constat d'héritage des stéréotypes sexués diffusés par la musique instrumentale » (*Ibid.* : p. 206).

B.3. La répartition sexuée des tâches éducatives.

Une nouvelle fois, l'article de Sylvie Octobre permet de mettre en relation certaines de ses conclusions sur la répartition sexuée des tâches éducatives avec les interrogés dans le cadre de la présente étude. Afin de relativiser le modèle « les filles sont de meilleures reproductrices de culture, et les mères de meilleures transmettrices » (Octobre, 2010 *:* p. 64), l'auteure souligne trois « logiques » (*Ibid.*) que nous pouvons rapprocher d'extraits d'entretiens passés avec les étudiants de Licence Information et Communication à l'Université d'Avignon :

« — La première [logique] fait primer la catégorisation du registre éducatif : ainsi les mères sont globalement plus présentes dans l'accompagnement des pratiques des enfants des deux sexes. » (*Ibid.*) De nombreux interrogés évoquent une présence plus rare, voir une absence de leur père, à l'instar des quatre jeunes hommes dans les extraits suivants. Cette faible présence laisse supposer que les pratiques éducatives étaient plus largement gérées par la mère :

Q — Vous avez des frères et sœurs ?

R — Non. Un demi-frère, mais il a 12 ans de moins donc… Je le vois pas beaucoup, que quand je vais voir mon père ou quoi. » (Clément, 19 ans, L2)

……

R — (…) j'ai beaucoup été élevé par des femmes, en fait mon père travaillait à Paris. C'était ma mère et ma grand-mère qui habitait à côté, j'ai beaucoup de tantes… » (Julien, 20 ans, L3)

……

R — (…) Je pense que ma vision d'être un homme, c'est surtout basé sur ce que j'ai vu au travers de la télé et compagnie. Étant donné que mon père, pour la petite anecdote, était très absent. Il était là, mais il s'est jamais occupé de moi. Y'avait que ma mère donc l'image masculine je me la faisais à travers de la télé. (Louis, 19 ans, L3)

……

Q — Vous vivez avec vos deux parents ?

R — Non, avec ma mère et mon beau-père. Mon père est sur Avignon aussi, mais je le vois pas beaucoup, il est en déplacement souvent (Fabien, 19 ans, L2).

« — La deuxième [logique] fait primer la catégorisation sexuée de la pratique : les pères sont plus présents dans l'accompagnement de pratiques dès qu'il s'agit de multimédia, ordinateur et jeux vidéo, alors même que le registre éducatif est d'ordinaire plutôt féminin. » (Octobre, 2010 : p. 65). Dans le cas de Julien, une double dynamique est visible : la surveillance par la mère de ce que son fils pouvait voir comme films en fonction de son âge, et la redirection par le père vers les jeux vidéo après le refus d'appréhender, via le cinéma, un univers qui attise l'intérêt de l'enfant :

R — (…) étrangement, j'ai joué aux jeux en référence aux Seigneurs des anneaux avant de voir le film. Parce que ma mère voulait pas que je voie le film. Du coup la première vision des personnages c'est par le jeu vidéo que mon père m'avait acheté ». (Julien, 20 ans, L3)

Au sein même de la pratique cinématographique, il est possible de voir que certains films font l'objet d'une catégorisation sexuée en ce qui concerne l'accompagnement parental, ou grand parental, au visionnage. Toujours pour Julien, le prix de la place est un argument convainquant pour se faire accompagner de sa mère au cinéma, mais pas seulement. Le choix des films est aussi à prendre en considération :

R — [Je vais au cinéma], mais que quand je rentre chez mes parents et en ce moment je vais, bizarrement, avec ma mère alors que j'y allais pas forcément avant avec elle. Déjà parce que bon, c'est sympa, elle me paye l'entrée. Ça me permet de passer du temps avec elle que je vois un peu moins parce que je suis très occupé à Avignon. Sinon c'est pour les grosses sorties, comme Bilbo le Hobbit, que j'irai voir ici avec des potes. Cet été, pendant le festival je suis allé à Utopia[58], un seul film. Pour les petits films, j'y vais avec ma mère. » (Julien, 20 ans, L3)

[58] Utopia est un cinéma privilégiant les films d'auteurs en version originale sous-titrée. Le cinéma Utopia est présent sur deux lieux à Avignon ainsi qu'à Toulouse, Tournefeuille, Bordeaux, Montpellier, Saint-Ouen l'Aumône et Pontoise. http://www.cinemas-utopia.org.

Louis, lui, ne parle pas de « petits films », mais utilise également un registre réducteur en ce qui concerne les goûts de son aïeule lorsque nous lui demandons s'il lui est arrivé de se moquer de personnes à cause de leurs goûts cinématographiques :

> R — Oui [je le fais] avec ma grand-mère. Des films incompréhensibles qui ne parlent de rien pendant deux heures… Elle dit que c'est parce qu'à l'époque elle aimait les trucs comme moi, mais maintenant elle a changé de style, de culture cinématographique avec ses amis en gros… Elle est dans un groupe de cinéphiles et tout. Avant on allait à l'UGC et tout, maintenant faut voir que les films d'auteur. Elle est tombée amoureuse de ce style et moi je comprends pas. Elle m'en a montré certains qu'étaient vraiment bons, mais bon… Comme partout. » (Louis, 19 ans, L3)

Mais tous les interrogés ne dénigrent pas les genres cinématographiques pratiqués par les femmes qui leur sont proches, Julien montre que la transmission maternelle peut aussi fonctionner vers des films qui sont, nous le verrons, reliés au féminin :

> R — Mes copines parlent tout le temps de Dirty Dancing que j'ai pas du tout envie de voir alors que je suis fan de Grease alors que je pense que c'est le même style de film.
>
> *Q — Vous l'avez vu quand Grease ?*
>
> R — La première fois c'était la veille du jour où j'ai passé le bac. J'avais adoré et je l'ai revu deux ou trois fois derrière.
>
> *Q — Qu'est-ce qui vous plaît ?*
>
> R — Les années soixante-dix, l'Amérique, la jeunesse qui s'éclate… et j'aime bien les chansons aussi. J'adore.
>
> *Q — D'accord. Qui c'est qui vous l'a montré ?*
>
> R — Ma mère. J'étais un peu stressé la veille du bac et ma mère m'a dit « viens voir ». Je vois Travolta et je lui dis « Mais qu'est-ce que c'est ? » et elle a insisté « ça va te plaire » et ça m'a plu ». (Julien, 20 ans, L3)

Dans un autre registre, Fabien montre que « partager un moment » autour d'un film ne se fait pas autour des mêmes dispositifs, laissant transparaître l'attrait supposé plus important des hommes pour les installations audiovisuelles, en tant que technologie, conformément aux représentations sexuées :

R — [le dernier film vu au cinéma] je suis allé le voir avec ma mère ce qui est très rare.

Q — Parce qu'elle a pas les mêmes goûts non plus ?

R — Parce qu'elle est pas du tout culture en fait. Ça l'attire pas vraiment, en fait. Elle aime bien les films et tout, mais elle se déplace pas trop au cinéma.

Q — C'est vous qui lui avez proposé ?

R — Oui, elle m'en a parlé, alors je lui ai proposé. C'est l'occasion de partager un moment. Elle était d'accord, voilà.

Q — (…)Et vous, vous trouvez que vous aimez le cinéma ?

R — Oh oui.

Q — Et depuis longtemps ?

R — (…) depuis quelque temps, mon grand-père qui est très fan de cinéma, me parle beaucoup de films. C'est vrai que ça contribue au fait que je m'intéresse.

Q — Vous êtes proche de lui ?

R — Oui, oui, oui. C'est même lui le lien avec le cinéma. Et mon père aussi, mon père.

Q — Et vous allez des fois au cinéma avec eux ?

R — Heu, non, par contre, non. Mon grand-père a un cinéma chez lui ! Avec la toile, les fauteuils et tout ! On va pas au cinéma, mais c'est une reproduction de cinéma. On regarde des vieux films. Par exemple, le dernier qu'on a vu, c'est Manhattan.

Q — Ça vous a plu ?

R — Oui, oui, en plus juste après un voyage à New York. Donc oui, oui, ça m'a beaucoup plu. Voilà… Mais avec mon père pas trop parce qu'il est pas souvent là. Par contre, on regarde beaucoup de films ensemble… chez lui. » (Fabien, 19 ans, L2)

Enfin, Romain nous fait retrouver la focalisation sur la technique, mais, cette fois, au cœur de la création artistique :

R — Ah oui un dernier [film que j'aime beaucoup] : Shinning parce que mon père était à fond. Il arrêtait pas de me parler de ce travelling sur le vélo. Mais comme je m'y attendais bon, ça m'a pas fait la même émotion que lui, mais j'ai adoré. » (Romain, 24 ans, L1)

« — La troisième [logique] fait primer le sexe du pratiquant : les deux parents incitent davantage leur fille que leur garçon à écouter de la musique, pratique "féminine", et la contrôlent plus dans ses jeux vidéo, pratique "masculine" » (Octobre, 2010 : p. 64). Avec les extraits suivants, nous voyons que les parents, quel que soit leur sexe, ont dirigé les interrogés vers des films reliés, encore une fois, à un sexe, mais pas le leur. Des univers considérés comme masculins ont été privilégiés, conformément au sexe de leur enfant :

R — (…) y'a les OSS 117 que j'adore. Pour les dialogues qui sont géniaux. (…) Dujardin reproduit à l'identique la gestuelle de Sean Connery dans les James Bond. En fait, mon père adore ça donc j'ai été un peu élevé aux James Bond et quand j'avais vu les OSS 117, ça m'avait fait mourir de rire. Ça me rappelait les clichés que j'avais vus dans mon enfance. » (Thomas, 19 ans, L1)

…….

Q — *(…) Est-ce que vous avez souvenir d'un des premiers films qui vous a vraiment plu ?*

R — Heu… Peter Pan. Mais j'étais fan… Je me rappelle j'avais encore les cassettes, j'avais la cassette. Mais y'a pas que lui, finalement, y'avait Zorro, le film[59] hein. Le film, j'étais fou ! Alors déjà je regardais sur France 3 tous les soirs, ou tous les dimanches je sais plus. À 20 h 20. Avec son ami le muet, je sais plus comment il s'appelle. Mais le film il m'avait trop marqué. À la fois, Zorro l'aventurier, mais y'avait aussi l'émotion et tout. C'est mon père qui me l'avait montré ce film. » (Jean, 20 ans, L3)

Dans les cas de Thomas et Jean, c'est le père qui a amené à voir des fictions corrélées au masculin, mais la mère est aussi porteuse de cette injonction :

R — Je me rappelle des Tortues Ninja (il rigole). Quand j'étais petit quoi. Mais j'étais passionné par tout ce qui est fantastique, je me déguisais et du coup voilà ce film-là pour moi c'était cool. Je l'ai vu plein de fois. J'ai essayé de le re regarder parce qu'il y en avait un nouveau au cinéma. Et en fait, j'avais que envie de voir les anciens. Mais je suis plus petit maintenant alors c'est moins bien…

Q — Et vous vous souvenez de qui vous l'avez montré ?

R — Oui, c'est ma mère » (Clément, 19 ans, L2).

[59] Le film évoqué est *Le masque de Zorro* (1998).

B.4. Exemples parentaux.

La pratique musicale est prise en exemple afin de montrer que les parents rendre, malgré eux, leurs enfants témoins de l'emprise du genre sur les pratiques culturelles. Dans l'ouvrage *Question de genre, Questions de culture* (2014)*,* les auteures de l'article « Pratiques musicales des amateurs à l'âge adulte : emprise ou déprise du genre ? » mettent à jour un fait : la continuité d'une pratique musicale commencée jeune est soumise, à l'âge adulte, aux temporalités de vie qui ne sont pas les mêmes pour les hommes et les femmes. À l'instar des « trajectoires professionnelles », celles des femmes sont « scandées par des arrêts, des reprises, des temps partiels plus fréquents que chez les hommes » (Albenga *et al*., 2015 : p. 105). Les activités quotidiennes forcent également les musiciennes amatrices qui ne stoppent pas leur pratique à mettre en place des stratégies pour pouvoir continuer à jouer :

> Les trajectoires plus continues des hommes s'expliquent donc par une plus grande disponibilité de temps pour la pratique, mais aussi par un accès plus facile à des espaces de pratique, notamment la scène […]. Dans les récits de femmes, le partenaire et les enfants sont évoqués plus souvent en lien avec la pratique, notamment par rapport au fait qu'il faut "s'organiser" pour réussir à jouer quand on a des charges familiales. Ainsi, Nicole, joueuse d'accordéon diatonique précise (…) [que] le mari et les enfants, ainsi que la maison sont (…) des contraintes qui l'obligent à faire attention, à ne pas jouer fort et à chercher les moments comme la pause déjeuner où [elle] peut jouer seule chez elle. (Albenga *et al*., 2015 : p. 109)

Pour la pratique cinématographique chez les étudiants de la Licence Information et Communication de l'Université d'Avignon, les exemples parentaux varient, dans le type de visionnage par exemple, comme explicité plus haut. Nous pouvons remarquer avec Julien puis Thomas que les goûts et les pratiques cinématographiques du père ont été observés, tentés puis adoptés :

> *Q — Vous avez souvenir d'un des premiers films qui vous a vraiment plu ?*
>
> R — Ouais, je pense Star Wars. Je saurai pas dire lequel j'ai vu en premier, mais l'ancienne trilogie, IV, V, VI. C'est mon père qui est un fan absolu et qui m'a mis devant la télé, devant Star Wars très très jeune. J'ai même pas de souvenir avant, j'ai l'impression d'avoir toujours été fan de Star Wars. (Julien, 20 ans, L3)

……

R — Ce film [Eyes Wide Shut] a tout changé dans ma vision du cinéma. Et depuis, c'est vrai que ça a surpris ma famille parce que d'un coup je m'y suis intéressé différemment d'eux. Par exemple, mes oncles et tantes, c'est plus le cinéma français, mes sœurs c'est le divertissement. Mon père, quand j'étais jeune il aimait énormément le cinéma, il lit, il a des fascicules et tout. Maintenant moi je lis plein de trucs sur le Net. C'est intéressant de voir dans ma famille les différents types de publics qu'il peut y avoir. (Thomas, 19 ans, L1)

B.5. L'exemple d'une socialisation genrée : focus sur les « musicos »

Pour finir, en reprenant une dernière fois l'exemple de la pratique musicale, nous proposons de lier deux écrits scientifiques de manière originale[60] : l'analyse compréhensive faite par Marc Perrenoud dans son article « Les musicos et la masculinité » (2011 : p. 137-148[61]) et les éléments de connaissance théoriques rapportés par Gilles Tremblay et Pierre L'Heureux dans « La genèse de la construction de l'identité masculine » (2010 : p. 91-123[62]). L'objectif est de voir de manière exemplifiée à quel point une pratique culturelle peut être empreinte de la dimension genrée. Évidemment, Marc Perrenoud conceptualise déjà le travail de terrain présenté dans son article, il ne s'agit en rien de souligner un manque, mais bien de montrer que la lecture en parallèle de ces deux apports peut s'avérer particulièrement enrichissante pour ce qui est de comprendre la socialisation culturelle sous l'angle du genre, en se rapprochant de la thématique particulière : le masculin.

[60] Le rapprochement effectué dans les prochains paragraphes entre deux travaux a été présenté lors d'une communication à l'Université de Dijon, sous le titre «*Étude des masculinités : regards croisés entre le Québec et la France*.» lors de la journée d'étude Actualité des études de genre du 29 Mai 2015.
[61] Dans *Masculinités : États des lieux*, dirigé par Daniel Welzer-Lang et Chantal Zaouche Gaudron, publié aux Éditions Eres de Toulouse.
[62] Regards sur les Hommes et les Masculinités. Comprendre et Intervenir. Dirigé par Jean-Martin Deslaurier, Gilles Tremblay, Sasha Genest Dufault, Daniel Blanchette et Jean-Yves Desgagnés, publié aux Presses de l'Université Laval.

Grâce à une pratique personnelle sur le long terme et l'intégration du milieu étudié avec la participation à différents groupes de musiques amplifiées, Marc Perrenoud livre une description des musicos à l'aune de la masculinité. Les musicos qui intéressent l'auteur sont des musiciens qui tentent de vivre de leur pratique instrumentale, qui ne « font que ça » (Perrenoud, 2011 : p. 138). Il s'agit essentiellement de batteurs, de guitaristes et de bassistes. Après avoir décrit un profil sociologique d'individus « peu dotés en capital culturel (…), peu mobiles (…), qui vivent dans une absence quasi totale de mixité » (*Ibid*. : p.139), l'auteur présente le passage obligatoire de l'écoute à la pratique, du statut de « fan » (*Ibid*. : p. 141) à celui de musicien dont les qualités recherchées sont la « polyvalence et (la) fiabilité dans la performance » : « On peut probablement rapprocher cette (…) phase de la compétence musicienne d'un apprentissage de la sexualité masculine où il convient, après avoir ressenti, appris à ressentir dans la prime adolescence, de maîtriser, de dominer pour "devenir un homme". » (*Ibid*. : p. 141).

Ce passage est également visible en termes de modèles : l'auteur montre que les premiers modèles servent essentiellement à habituer le corps du fan de musique à la pratique avec un « rapport mimétique (reprenant) les poses outrancières » (*Ibid*. : p. 140), souvent en groupe. Une fois le passage de l'écoute à la pratique effectué, souvent en solitaire, les musicos font face à une valorisation de modèles pour la maîtrise et la domination de leur instrument, « pour leur compétence technique, leurs performances ». Tremblay et L'Heureux reprennent à ce sujet les travaux de Nathanson et Young (2001[63]) et ceux de Duret (1999)[64] sur les modèles masculins visibles respectivement à la télévision et au cinéma.

La notion de domination est extrêmement présente dans ces modèles, domination en règle générale, pas particulièrement sur les individus. L'exemple de Bruce Willis est donné « il incarne dans [Piège de cristal] un "héros plaies et bosses", prêt à se battre en tout temps, malgré ses nombreuses blessures » (Tremblay et L'Heureux, 2010 : p. 103), autrement dit, un héros qui maîtrise, qui domine sa peur et sa douleur. Le message envoyé sur les caractéristiques masculines semble être le même pour un public varié ou

[63] NATHANSON Paul. et YOUNG Katherine. *Spreading misandry : The teaching of contempt for men in popular culture*, Montréal, Mc Gill-Queen's University Press, 2001. Cité par Tremblay et L'Heureux (2010 : p.103)
[64] DURET Pascal. *Les jeunes et l'identité masculine*. Paris, Presses Universitaires de France. 1999. Cité par Tremblay et L'Heureux (2010 : p.103)

pour une population particulière, celle des musicos. L'observation particulière de ce milieu ne présente pas de changements marquants dans les qualités valorisées socialement en tant qu'homme.

La présence importante des modèles dans la pratique instrumentale des musicos a une autre conséquence : Marc Perrenoud explique que « les jeunes musiciens se rêvent en stars, conçoivent généralement l'aboutissement de leur pratique dans la fortune et la gloire, dans un rapport au travail musical largement fantasmatique. » (2011. : p. 142). La plupart des modèles qui sont convoqués par ces jeunes hommes, s'ils ne sont pas reconnus médiatiquement, le sont au moins par la profession et accèdent au statut de virtuose. La majorité des musicos n'atteindra pas ce but, soit en étant découragée par les « réalités du métier » (*Ibid*.), soit, nous l'imaginons, en se rendant compte qu'ils n'ont pas les capacités d'accéder aux compétences techniques demandées pour être considéré comme un bon musicien. Les modèles, ainsi que la maîtrise et domination dont ils font preuve, représentent des buts à atteindre pour beaucoup de ces musicos. La déception peut être lourde selon les travaux qui ont observé ces phénomènes, comme le montrent Tremblay et L'Heureux :

> Selon plusieurs auteurs (Mahalik, Cournoyer, De Franc, Cherry et Napolitano, 1998 ; O'Neil, 1990 ; O'Neil et Good, 1997)[65], les conflits de rôles de genre peuvent apparaître dans des contextes situationnels lorsque la personne (…) vit des différences entre le concept de soi réel et le soi idéal, basé sur des stéréotypes de rôles de genre (…) Ceux qui n'atteignent pas ces standards de "virilité" sont amenés à se percevoir comme étant inférieurs et à se sentir dévalorisés. (Tremblay et L'Heureux, 2010 : p. 104).

Ces individus rentrent dans la volonté de démontrer leur virilité par d'autres moyens qui ne sont pas forcément dans l'intérêt de leur santé. Comme le souligne Marc Perrenoud, les milieux fréquentés par les musicos sont extrêmement marqués par des déviances considérées comme rattachées au masculin : l'alcool, la drogue, la fréquentation de bars nocturnes où « la violence physique n'est pas totalement exclue » (2011 : p. 143). Nous

[65] Mahalik James, Cournoyer Robert, De Franc W, Cherry M et Napolitano JM, « Men's gender role conflict and use of psychological defenses », *Journal of Counseling Psychology*, 45 (3), 1998. p. 247-255 ; O'NEIL Judith Mary, « Assending men's gender role conflict » dans D.Moore et F. Leafgren (ed), *Men in conflict : problen solving strategies and interventions*, Alexandra (VA), American Couseling Association. 1990 ; O'neil et Good, « Men's gender role conflict : Personal reflections and overview of recent research (1994-1997) », *Society for the Psychological Study of Men and Masculinity Bulletin*, 3 (1), 1997. p.10-15. Tous cités par Tremblay et L'Heureux (2010 : p.104)

pouvons aisément imaginer que certains musicos déçus peuvent s'adonner dangereusement à ces pratiques, avoir des « conduites à risque [afin de rassurer, de] prouver leur masculinité » (2010 : p. 107), comme le soulignent Tremblay et L'Heureux. Ces pratiques qui mettent en danger la santé des hommes sont, nous le disions, considérées comme des éléments de virilité. Elles sont parties prenantes des représentations concernant le masculin, spécifiquement dans le milieu qui nous intéresse ici.

Cette réflexion nous mène à la description que fait Marc Perrenoud du milieu des musicos comme un milieu dénué de mixité. Il souligne que les caractéristiques de ce milieu l'ancrent au sein de lieux « où les "filles" sont souvent d'abord vues comme des objets de séduction » (2011 : p. 143) et non comme des musiciennes potentielles. Cette vision n'est pas améliorée par les phénomènes de différenciation impliqués par l'éducation genrée : l'accès à ces lieux, et donc la maîtrise de leurs codes, se fait beaucoup plus facilement et jeune pour les garçons, tout simplement parce que les « pratiques (éducatives) des pères et des mères (…) favorisent l'autonomie chez les garçons » (Tremblay et L'Heureux, 2010 *:* p. 101). Nous pouvons ajouter à cette réflexion le transport par la plupart des systèmes éducatifs (familles, écoles…) du principe « d'antiféminité » (*Ibid*. : p. 100) qui souvent, implique un comportement de rejet de ce qui est féminin autour de soi, mais aussi en soi chez les hommes. Ce principe les cantonne à « établir une relation de séduction et de domination envers les femmes » (*Ibid*. : p. 106). Nous comprendrons que cette propension renforce la difficulté d'accès des femmes aux lieux dont il est question, mais aussi au milieu des musicos dans sa globalité.

Nous finirons sur un exemple de conséquence de ce principe illustré par le travail de Marc Perrenoud. L'insertion des femmes ou filles au sein du milieu des musicos ne pouvant pragmatiquement pas être impossible, il est cependant extrêmement restrictif, et ce même au point de vue instrumental : « les rares filles qui jouent (…) des "musiques actuelles" jouent presque toujours de la basse. (…) Dans la mythologie issue des grands groupes historiques, le bassiste homme est souvent un personnage mesuré, discret, le réservé du groupe (archétypes : John Paul Jones de Led Zeppelin, Bill Wyman des Rolling Stones)… des valeurs relevant plutôt de la socialisation et de la construction "féminine". » (Perrenoud, 2011 *:* p. 143). Malgré la réputation féminine et

« d'anti virtuosité » (*Ibid*.) de cet instrument, il semble que son appréhension par des hommes ne mène pas forcément à une dévalorisation sociale en dehors du milieu concerné au vu des résultats rapportés par Tremblay et L'Heureux : l'ajustement social, qu'on pourrait simplifier par un équilibre social et psychologique ainsi qu'un « ego plus mature » (2010 : p. 105), est plus simple pour les hommes avec un plus grand recul face aux stéréotypes masculins traditionnels et une acceptation plus grande de ceux qui sont considérés comme féminins, « des personnes plus androgynes, c'est-à-dire avec à la fois un haut niveau de masculinité et un haut niveau de féminité » (*Ibid*.).

C. FILMS « DE MECS » VS FILMS « DE FILLES »[66].

C.1. Quels sont les films « de mecs » ?

L'industrie du cinéma, spécifiquement l'industrie hollywoodienne, produit des films explicitement tournés vers un public masculin qui sont nommés Buddy Movies ou Bromances. Dans l'ouvrage *Reading the Bromance : Homosexual Relationships in Film and Television* (2014), ces deux catégories sont définies. Mickaël DiAngelis, qui dirige l'ouvrage et en rédige l'introduction, cite le travail de Robin Wood sur le cinéma hollywoodien des années Reagan (1986)[67]. Selon ce dernier, l'apparition de ce genre cinématographique est corrélée au scandale du Watergate « that dominated the American political scene from late 1972 to the resignation of President Richard Nixon in 1974, extending the « crisis of ideological confidence » precipitated by Vietnam War[68] » (DiAngelis, 2014 : p. 7). Cette crise de confiance était « visible on all level of american culture and variously enacted in Hollywood's "incoherent texts" [and] has not been resolved… Instead it has been forgotten[69] » (Armstrong, 2011 : p. 134). Cette crise déclenchera l'émergence de nouvelles figures masculines au cinéma souvent présentes au sein de Buddy Movies :

> Wood defines the buddy films as a genre with six distinctive components : 1) a "journey" in which cities serve as point of arrival and departure ; 2) a "marginalization" of female characters ; 3) the absence of any identifiable "home" to which the male protagonists are anchored ; 4) a "male love story" that subverts the classical Hollywood cinema's narrative trajectory toward an union of the heterosexual couple and the integration of the nuclear family ; 5) the presence of "an explicitly homosexual character" ; and 6) the death of at least one of the protagonists, required in order to preclude any possibility that the relationship will be "consummated"[70]. (DeAngelis, 2014 : p. 8)

[66] Les appellations utilisées dans ce travail ont été choisies lors de l'enquête préliminaire où les premiers interrogés reformulaient systématiquement « films pour hommes » ou « films masculins » en « films de mecs » et « films de femmes », « films pour femmes » ou « films féminins » en « films de filles ». L'appellation « film de femmes » semble plus évoquer des films réalisés par des femmes.

[67] WOOD Robin, *Hollywood from Vietnam to Reagan…and beyond*, New York, Columbia University Press, 2003. Cité par DiAngelis (2014 : p.7)

[68] « Qui a dominé la scène politique américaine de la fin de 1972 à la démission du Président Nixon en 1974, étendant la « crise de confiance idéologique » accélérée par la guerre du Vietnam. »

[69] « Visible à tous le niveaux de la culture américaine et incarnée de façon variée par les propositions incohérentes d'Hollywood n'a pas été résolue… mais plutôt oubliée»

[70] Wood défini six composantes du genre Buddy Movie : 1) un voyage avec une ville comme point d'arrivée et de départ ; 2)Une marginalisation des personnages féminins ; 3) l'absence d'un foyer de

Le nouveau millénaire amène les Bromances, qui découlent des Buddy Movies en perte de notoriété. Le mot Bromance est la contraction de « brother » (frère) et « romance ». Les transformations sociales et les nouvelles appétences des publics pour les intrigues mettant en avant l'intimité expliquent cette évolution :

> Bromance has come to denote an emotionally intense bond between presumably straight males who demonstrate an openness to intimacy that they neither regard, acknowledge, avow, nor express sexually, and this definition already begins to point at some of the paradoxes and contradictions inherent in the phenomenon : bromance involves something that must happen (the demonstration of intimacy itself) on the condition that other things not happen (the avowal or expression of sexual desire between straight males). Accordingly, as the phenomenon is presented to audiences, bromance depends upon an elegant yet complex play with what popular media culture has consistently posited as the anticipated and desire outcome of intensifying interpersonal intimacy in heterosexual relationships[71]. (*Ibid*. : p. 1-2.)

Le terme Bromance symbolise un type de relation, mais également un type de films dont l'intrigue tourne autour d'une telle relation[72]. Ces deux types de films sont, comme vu, explicitement tournés vers un public masculin, mais qu'en est-il des dires des interrogés ? Que sont pour eux des films « de mecs » ?

---

rattachement identifiable pour les protagonistes ; 4) Une « histoire d'amour masculine », subversive par rapport à la trajectoire narrative classique Hollywoodienne tournant autour d'un couple hétérosexuel et l'intégration à une famille nucléaire ; 5) la présence d'un personnage explicitement homosexuel ; 6) La mort d'au moins un des protagonistes qui protège de toute possibilité de « consommation » de la relation.

[71] Le terme Bromance indique un lien émotionnel intense entre deux hommes présumés hétérosexuels qui montrent une ouverture à l'intimité sans jamais considérer, admettre, avouer ou exprimer une dimension sexuelle, et cette définition met déjà le doigt sur les paradoxes et les contradictions inhérents au phénomène : la bromance implique que quelque-chose doit se produire (la démonstration de l'intimité) à la condition qu'une autre chose ne se produise pas (l'aveu ou l'expression d'un désir sexuel entre deux hommes hétérosexuels). Comme elle est présentée aux publics, la bromance doit s'accorder à ses attentes et désirs d'une démonstration intensifiée de l'intimité au sein d'une relation hétérosexuelle, ce qu'elle fait à travers un jeu élégant et complexe.

[72] Plusieurs listes de Bromances, souvent participatives, sont disponibles sur le net, par exemple : http://www.vodkaster.com/listes-de-films/la-bromance-au-cinema/721152 Site consulté en Avril 2016.

C.2. Les films de mecs selon les étudiants de l'Université d'Avignon.

Le tableau (*Table 9*) en page suivante présente les 99 films qui ont été donnés par les interrogés lors de la passation de questionnaires. Ils avaient chacun l'occasion de donner deux films. 11 interrogés n'ont donné aucun film et 20 autres n'en ont donné qu'un seul. La première remarque que nous pouvons faire est qu'à l'exception de deux films, *Kill Bill* (2003) où Uma Turman tient le premier rôle et *Alien* (1979) où Sigourney Weaver est au premier plan, le ou les personnages principaux de ces films sont de sexe masculin (y compris le film *Ted* (2012), réalisé par Seth MacFarlane qui met en scène un ours en peluche vivant qui reprend tous les éléments stéréotypés d'une virilité exacerbée, comme un langage particulièrement vulgaire, une lourde consommation d'alcool et de drogues, la fréquentation de prostituées, etc.).

Nous remarquons également que peu de films français sont cités, *Banlieue 13* (2004), *Les bolos* (2011), *Les onze commandements* (2004), *La haine* (1994), *Le cœur des hommes* (2003), *L'empire des loups* (2005) *et Taxi* (1998). Nous pouvons d'ores et déjà présager que cette étude sera conditionnée par le fait que le plus grand nombre de films cités sont des films américains. Cinq films se détachent des autres en additionnant le plus grand nombre de citations. Les deux premiers sont des films relativement récents et sont issus de sagas : *The Expendables* dont le premier opus sort en 2010, suivi de deux autres films en 2012 et 2014 et *Fast and Furious* qui compte aujourd'hui sept films sortis entre 2001 et 2015[73]. *The Expendables* met en scène de grandes stars du cinéma d'action (Bruce Willis, Sylvester Stallone, Jason Statham, Arnold Schwarzenegger etc.) dont les personnages forment une équipe afin de détrôner un tyran abusif à l'aide d'armes, d'objets technologiques et de combats. La série *Fast and Furious*, elle, développe une intrigue autour de courses de voitures de luxe retouchées dans un milieu ultra-urbanisé.

[73] 2001, 2003, 2006, 2009, 2011, 2013, 2015. Un huitième opus est prévu en 2017.

Table 10 : Les films "de mecs"

Titre du film	Effectifs	Titre du film	Effectifs
Non-réponse	31	Gastby le magnifique	1
Expendables (the)[74]	28	GI joe	1
Fast and furious	22	Gladiator	1
Die hard	11	Gran torino	1
Rambo	11	Gravity	1
Terminator	11	Heat	1
300	8	Hooligan	1
Rocky	7	Inglorious bastard	1
Pulp fiction	5	James bond	1
Transformers	5	JCVD	1
Batman	4	Je suis une légende	1
Fight club	4	Kill bill	1
Le parrain	4	Kramer vs kramer	1
Le transporteur	4	L'arme fatale	1
Star wars	4	L'empire des loups	1
Superman/man of steel	4	La 36eme chambre shaolin	1
American pie	3	La chute du faucon noir	1
Django	3	La faille	1
Il faut sauver le soldat Ryan	3	La haine	1
Iron man	3	La mémoire dans la peau	1
Predator	3	La mort dans la peau	1
Very bad trip	3	Last action hero	1
X men	3	Le bon, la brute et le truand	1
28 jours/semaines plus tard	2	Le coeur des hommes	1
How high	2	Les brasiers de la colère	1
Indiana jones	2	Les collègues	1
Jackass	2	Mad max	1
Le seigneur des anneaux/Hobbit	2	Matrix	1
Pacific rim	2	Never back down	1
Rec 3/red 2	2	Onze commandements	1
Scary movie	2	Parker	1
Taken	2	Pearl Harbour	1
Taxi driver	2	Planete hurlante	1
Ted	2	Predator	1
2012	1	Remember me	1
5e élément	1	Resident evil	1
8 miles	1	Riddick	1
Alien	1	Robocop	1
American gangster	1	Saw	1
Apocalypse now	1	Seigneur des anneaux	1
Armageddon	1	Sept vies	1
Avatar	1	Seven	1
Bad boys	1	Snatch	1
Banlieue 13	1	Taxi	1
Black anal power 3	1	The Avengers	1
Blade runner	1	Thor	1
Boloss (les)	1	Top gun	1
Braveheart	1	Troie	1
C'est la fin	1	Tron	1
Captain Phillips	1	Wanted	1
Crocodile dundee	1	Waterworld	1
Dirty dancing	1	White house down	1
Gangster squad	1	Wolverine	1
Donjon	1	World war z	1
Drive	1	Zombieland	1

[74] Le « The » du film The Expendables (2010, 2012, 2014) est mis entre parenthèse car les interrogés ne l'indiquaient pas la majorité du temps. Cette entrée correspond donc aux réponses « The Expendables » et « Expendables ».

Les trois films suivants ont des débuts sur les écrans moins récents, mais sont toujours présents dans le contexte cinématographique actuel et n'échappent pas à la règle de la saga : tout d'abord *Die Hard* (1988, 1990, 1995, 2007 et 2013) qui met en scène le policier John McClane qui doit tour à tour déjouer seul des complots terroristes visant, au fur et à mesure des films, des cibles de plus en plus larges. Ensuite, *Rambo*, dont les trois premiers opus datent des années quatre-vingt (1982, 1985 et 1988) et sont suivis par un quatrième en 2008. Rambo est un vétéran de la guerre du Vietnam qui, après avoir livré une bataille musclée et armée avec les autorités américaines, sera sollicité au cours des trois films suivants pour retourner sur des territoires en guerre afin de sauver des individus tels que des anciens soldats américains au Vietnam, un ami Trautman en Afghanistan ou des enfants en Birmanie. Enfin, la saga *Terminator* (1984, 1991, 2003, 2009), dont le dernier opus, de 2015, est sorti après la passation du questionnaire, propose une intrigue autour du sauvetage du futur menacé d'une guerre nucléaire par un robot à apparence humaine.

Non seulement ces cinq films présentent des motifs présents dans la représentation sociale du masculin, mais ils sont aussi en cohérence en termes de figures de la masculinité : les acteurs Sylvester Stallone (Rambo), Bruce Willis (Die Hard) et Arnold Schwarzenegger (Terminator) sont tous présents dans *The Expendables* et présentent un physique similaire basé sur la force et des traits anguleux. Au sein de *Fast and Furious*, deux personnages principaux se partagent l'affiche : le premier, joué par Vin Diesel, correspond exactement aux critères définis par les acteurs cités et le second, joué par Paul Walker correspond à stéréotype du « dur » qui se veut plus contemporain[75]. Le lien des deux personnages avec les voitures et les objets de technologie avancée est celui que l'on peut rapprocher de la représentation sociale du masculin sans équivoque.

En termes de genre cinématographique, les films se partagent essentiellement entre les films d'action (comme les films cités précédemment), les films de guerre ou tournant autour d'un univers militaire (*Il faut sauver le soldat Ryan en 1998, Apocalypse now* en 1979, *Top Gun* en 1986, etc.), les comédies (*American Pie* de 1999 à 2012, *Very Bad Trip* en 2009, *How High* en 2001, etc.), la science-fiction (*Alien* en 1979, *Star Wars* à partir de 1977, *Armageddon* en 1998, etc.), le fantastique (*Le seigneur des anneaux* de

[75] Voir Septième Chapitre, partie A.

2001 à 2003, *Avatar* en 2009, *Indiana Jones* de 1981 à 2008, etc.), le policier (*Seven* en 1995, *Bad boys* en 1995, *L'arme fatale* de 1987 à 1998, etc.), les films catastrophe (*28 jours plus tard* en 2002, *2012* en 2009, *Je suis une légende* en 2007, etc.), les films de superhéros (*Batman* de 1992 à 2012, *Transformers* depuis 2007, *Thor* en 2011, etc.) et les films d'époque (*300* en 2006, *Braveheart* en 1995, *Gladiator* en 2000, etc.). Nous pouvons noter la présence importante de films moins ancrés dans un genre cinématographique précis comme *Snatch* (2000), *Pulp fiction* (1994), *Le parrain* (de 1972, 1974 et 1990), *Django Unchained* (2012), *8 mile* (2002), *Gatsby le magnifique* (2013), etc., qui eux présentent des tranches de vies de personnages masculins. Ces différents films se retrouvent souvent, pour la plupart, au sein de listes mises à disposition des spectateurs sur le web. Ces listes portent des appellations diverses comme « films pour homme », « films de mecs », et, comme l'exemple suivant « films pour les hommes, les vrais ».

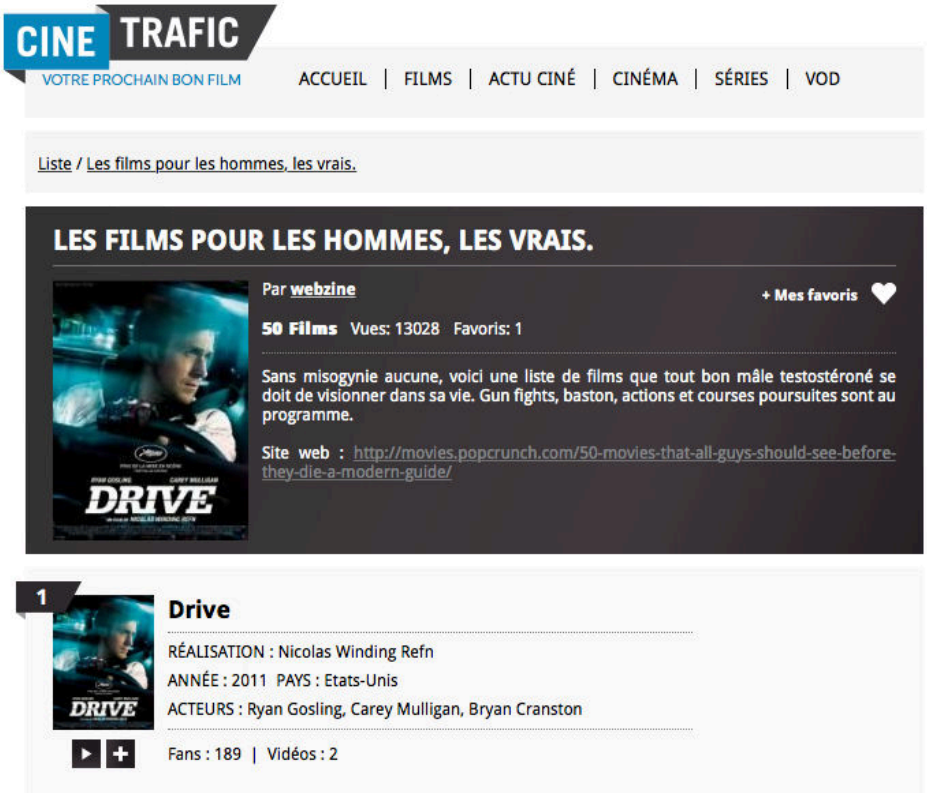

Figure 5 : Capture d'écran du site CinéTraffic[76].

[76] http://www.cinetrafic.fr/liste-film/1423/1/les-films-pour-les-hommes-les-vrais, site consulté en Mars 2016.

C.3. Les films « de filles » pour les étudiants de l'Université d'Avignon.

Tout comme les individus de sexe masculin avec les Buddy movies et les Bromances, les individus de sexe féminin sont parfois considérés par l'industrie cinématographique comme un public homogène. C'est avec cette considération que sont produits les Chick Flicks[77]. Cette appellation est tout simplement une paraphrase pour les comédies romantiques qui sont censées être « [the] movies women love » comme le montre le sous-titre du livre *Chick Flicks* de Jo Berry et Angie Errigo (2004). S'il est important de se pencher sur la présentation ce que les interrogés entendent par films « de filles », c'est pour observer le fait suivant : alors que les films « de mecs » ne représentent pas forcément ce que les interrogés aiment dans le cinéma, ce que nous verrons plus loin, il y a une forte corrélation entre ce qu'ils disent ne pas aimer et ce qu'ils décrivent comme étant des films « de filles » :

Table 11 : Les genres cinématographiques de films non appréciés

Réponses différentes	Effectifs	Réponses différentes	Effectifs
Non-Réponse	10	Films À L'eau De Rose	2
Romance/Romantique	33	Historique	2
Horreur	20	Mélodrame	2
Action	7	Pornographique	2
Amour	6	Tragédie	2
Comédie Musicale	5	Blockbuster	1
Comédie Romantique	5	Comédies Américaines	1
Drame	5	Dessins Animés	1
Policier	5	Émotion	1
Science-fiction	5	Films De Filles	1
Fantastique	3	Nouvelle Vague	1
Films Français	3	Passion	1
Thriller	3	Police	1
Arts Martiaux	2	Sentimental	1
Comédie	2	Teen Movies	1
Comédie Dramatique	2	Théâtre	1
Dramatique	2	Western	1
Documentaire	2	Total	142

[77] Littéralement « Films de nana ».

Les interrogés devaient donner un genre cinématographique en choisissant eux-mêmes les termes qui le caractérisent, il s'agissait d'une question ouverte et non d'une question à choix multiple où les genres cinématographiques établis scientifiquement auraient été indiqués. Nous remarquons que le premier genre cinématographique à ne pas être apprécié par les étudiants est « Romance/Romantique », qui a été donné par 33 interrogés sur 142. Pourtant, si nous additionnons les effectifs des termes « Romance/Romantique » (33), « Amour » (7), « Comédie Musicale » (5), « Comédie Romantique » (5), « Comédie Dramatique » (2), « Films À L'eau De Rose » (2), « Mélodrame » (2), « Émotion » (1), « Films De Filles » (1), « Passion » (1) et « Sentimental » (1), nous obtenons 60 interrogés, c'est-à-dire 45 % des interrogés répondants, qui font référence à des genres de films culturellement liés au sexe féminin. Et cela sans compter les effectifs des termes « Drame » (5), « Dramatique » (2) et « Tragédie » (2), qui ne sont pas aussi clairement genrés.

Les résultats des films considérés comme « de filles » sont en totale corrélation les raisons qui poussent les étudiants de Licence 1 Information et Communication (promotion 2013/2014) à catégoriser des séries américaines « pour les filles » (Alex, 2015 : p. 29-30) [78]. Les trois raisons principales de la catégorisation en « série de filles » sont :

— « [L] e fait que les personnages principaux soient des femmes », ce qui faisait ressentir à certains interrogés masculins « une exclusion de leur propre expérience [comme le montre les mots d'un interrogé] : "La vision de la société s'effectue au travers d'un regard féminin avec des *private jokes* destinées aux filles" ». Les films proposés par les interrogés répondent à cette règle avec une subtilité, il s'agit souvent d'un couple Homme/Femme qui tient ensemble les rôles principaux (*Coup de Foudre à Notting Hill* de 1999, *Twilight* de 2008 à 2012, *Titanic* de 1997, *20 ans d'écart* de 2013, *The five-year engagement* , etc.).

[78]Publication disponible en ligne <//genreenseries.weebly.com/uploads/1/1/4/4/11440046/ges_n°2_alex.pdf> Consultée en Avril 2016

— « [L] e thème attendu de l'amour ou du romantisme » avec des films comme *Love Actually* (2003), *N'oublie jamais* (2004), *PS : I Love you* (2008), *Pretty Woman* (1990), etc.

— Et enfin la présence d'intrigues tournant autour d'« objets représentés comme corrélés au féminin, c'est-à-dire principalement la mode ou la chanson » comme nous le voyons avec *Le Diable s'habille en Prada* (2006), *High School musical* (2006, 2007 et 2008), *Dirty Dancing* (1987), *27 robes* (2008) et même *Yves Saint Laurent* (2014).

Nous pouvons noter l'apparition de deux thèmes avec ce corpus de film : la sexualité avec des films comme *Sex friends* (2011), *Sex and the city* (2008 et 2010), *La vie d'Adèle* (2013) et *Sexe entre amis* (2011), et, moins rassurant, certaines personnalités qui seraient uniquement corrélées au féminin, c'est-à-dire Justin Bieber et le groupe de musique One Direction, qui ont été au centre de films autobiographiques.

Table 12 : Les films "de filles"

Titre du film	Effectifs	Titre du film	Effectifs
Non-Réponse	39	Burlesque	1
Twilight	38	Casse-tête Chinois	1
Le Journal De Bridget Jones	18	Ce Que Pense Les Hommes	1
Lol	15	Coeur Des Hommes	1
Titanic	15	Coup de Foudre À Bollywood	1
Dirty Dancing	10	Coup de Foudre À Manhattan	1
Love Actually	8	Dessin animé	1
High School Musical	7	Disney	1
Jamais Le Premier Soir	6	Et si C'était vrai	1
Sex And The City	6	Fast And Furious	1
Sex Friends	6	Film Avec Zac Efron	1
Orgeuil Et Préjugés	5	Ghost	1
La Boum	4	Grease	1
Le Diable S'habille En Prada	4	Happiness Therapy	1
Tout Ce Qui Brille	4	Histoire D'amour	1
20 Ans D'écart	3	Il était Une Fois	1
4 Filles Et 1 Jean	3	Jeux D'enfants	1
Barbie	3	Justin Bieber	1
L'arnacoeur	3	Kill Bill	1
N'oublie Jamais/The Notebook	3	L'écume Des Jours	1
Ps : I Love You	3	La Bouteille À La Mer	1
Raiponce	3	La Fleur Rose	1
27 Robes	2	La Revanche D'une Blonde	1
Coup De Foudre À Notting Hill	2	Leap Year	1
Jeune Et Belle[79]	2	Ma Première Fois	1
Just Dance/Just Dance 2	2	Mr Et Mrs Smith	1
La Reine Des Neiges	2	NY I Love You	1
La Vie D'Adèle	2	One Direction Le Film	1
Les Petits Mouchoirs	2	Paris À Tout Prix	1
Magic Mike	2	Pearl Harbor	1
Pretty Woman	2	Pillow Book	1
Remember Me	2	Pokemon	1
Sexe Entre Amis	2	Prête-Moi Ta Main	1
Une Vie Volée	2	Rencontre Avec Joe Black	1
500 Jours Ensemble	1	Steppin	1
À Cinderella story	1	The Five-Year Engagement	1
A Walk To Remember	1	The Duchess	1
Alice Aux Pays Des Merveilles	1	The Holiday	1
Attrape Moi Si Tu Peux	1	The Last Song	1
Avatar	1	Valentine's Day	1
Bad Teacher	1	Vicky Christina Barcelona	1
Black Swan	1	Vous Avez Un Message	1
Bright Star	1	Yves Saint Laurent	1

[79] Nous pouvons supposer qu'il s'agit du film Jeune et Jolie de François Ozon (2013)

C.4. La dévalorisation de la culture féminine.

La corrélation entre les genres cinématographiques non appréciés et ceux « de filles » peut s'expliquer sans conteste par le phénomène de dévalorisation de la culture féminine. En effet :

> Une vigilance particulière s'exerce vis-à-vis des garçons, qui vise à les dissuader de s'intéresser aux jeux de filles et d'adopter des comportements perçus comme "féminins". Cette vigilance est moindre pour les filles. On juge plus grave pour un garçon d'être attiré par ce qui est prescrit aux filles que pour une fille d'adopter les jeux et comportements attribués aux garçons. Les enfants apprennent très tôt les rôles définis par les normes de sexe et le fait que le "féminin" vaut moins bien que le "masculin". (Vouillot, 2014 : p. 34)

Dominique Pasquier apporte une réflexion ancrée dans les études médiatiques démontrant que la socialisation masculine se fait dans la peur d'être assimilé au féminin et à ses supposés intérêts, spécifiquement culturels (Pasquier, 1999 et 2002[80]). C'est la fameuse phrase relevée chez un des interrogés de CM1 dont les propos sont rapportés dans le cadre d'une étude sur les séries télévisées : « *"C'est de la crotte puisque c'est pour les filles."* » (Pasquier, 2002 : § 13). « Le principe "d'antiféminité" ou d'"éviter le féminin en soi" [est l'] organisateur central de la construction de l'identité masculine dans le contexte occidental que l'on connaît » selon le travail de Kilmartin (2007) rapporté par Tremblay et L'Heureux (2010 : p. 100).

Ce principe est, comme le soulignent les auteurs, encore présent chez les hommes adultes, et d'autant plus visible chez les « hommes plus traditionnels » (*Ibid.*), c'est-à-dire qui maintiennent une distance faible entre la représentation sociale de la masculinité et eux-mêmes. La base théorique de l'observation de ce phénomène nous a été offerte par Françoise Héritier avec le concept de « valence différentielle des sexes » :

[80] Article « Les « savoirs minuscules ». le rôle des médias dans l'exploration de l'identité de sexe de 2002, consulté en ligne le 8 Mars 2016.

> Ce que j'ai appelé la "valence différentielle des sexes" [est] à la fois [le] pouvoir d'un sexe sur l'autre ou [la] valorisation de l'un et [la] dévalorisation de l'autre. Telle que je l'ai vu apparaître dans l'étude des systèmes de parenté, la valence différentielle des sexes fait que le rapport masculin/féminin est construit en général sur le modèle parent/enfant, aîné/cadet et, plus globalement, sur le modèle antérieur/postérieur où l'antériorité vaut supériorité et autorité, selon le principe de la différence des générations, et non sur le simple modèle de la complémentarité (Héritier, 2002 : p. 17).

Les éléments qui constituent la culture considérée comme féminine sont dévalorisés pour les individus de sexe masculin, mais aussi pour les individus de sexe féminin, comme le montre le titre de la liste produite par une femme (*Figure 6*). Cette dévalorisation peut être rejouée avec l'âge grâce à des effets de contexte que nous analyserons plus loin dans ce travail.

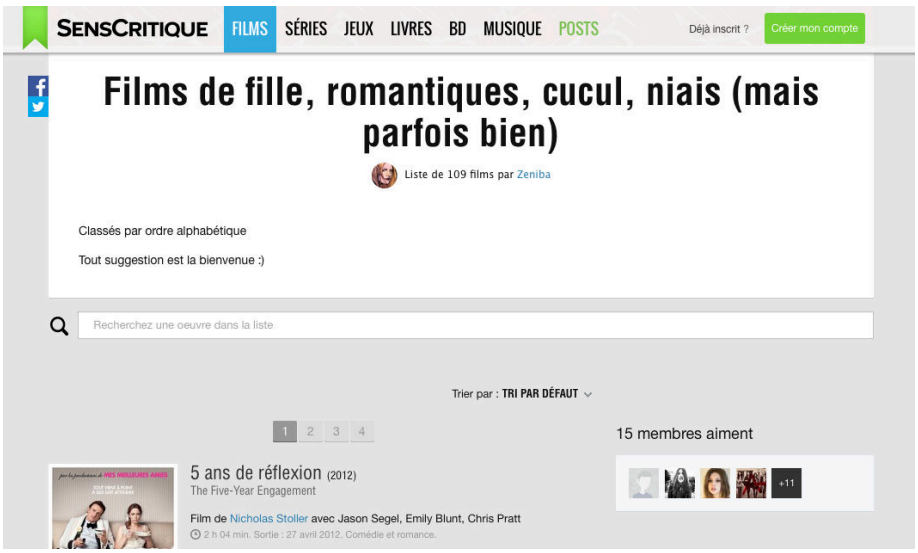

Figure 6 : Capture d'écran du site Sens Critique[81].

La place des médias dans la création des représentations sociales est centrale. Ils sont non seulement représentatifs des « univers d'opinions » d'un groupe spécifiques, mais leur analyse montre aussi ce qu'un groupe social donne à voir d'un objet. Ce double mouvement est appréhendable au vu des éléments de la représentation sociale du masculin.

[81] http://www.senscritique.com/liste/Films_de_fille_romantiques_cucul_niais_mais_parfois_bien/153449, site consulté en Mars 2016.

Plusieurs instances, comme les parents, dirigent les hommes vers des types de pratiques culturelles particulières, mais aussi dans leur appréhension de ces pratiques, et ce depuis leur enfance. La dichotomie entre les deux sexes est visible dans le choix des pratiques, mais aussi au sein d'une seule pratique. C'est le cas pour la pratique cinématographique. Les hommes ont non seulement été dirigés vers des films d'aventure, de science-fiction, des comédies, etc., mais ils sont également déterminés à rejeter les films qui sont considérés comme corrélé au féminin, comme toutes les pratiques culturelles qui sont dévalorisées. Il semble que les films qui ciblent les hommes proposent une iconographie du masculin étroite, avec le plus souvent des héros au physique stéréotypé, qui correspond aux caractéristiques de la représentation sociale du masculin. Ce phénomène laisse à croire que le mode de communication utilisé est bien la propagation. Nous pouvons rapprocher la volonté qu'à l'industrie du cinéma de diriger les garçons, les jeunes hommes, vers des univers correspondant à leur sexe à ce que des publicitaires mettent en place comme mode de communication afin « d'assurer la subsistance économique et le développement de l'organisation » : « la communication médiatique a alors pour objectif d'influencer les publics pouvant faciliter les échanges socio-économiques, en créant, renforçant ou modifiant certains représentations et/ou comportements » (Fourquet-Courbet, 2010 : p.239)[82].

La dimension genrée des pratiques des garçons ou des hommes fonde en partie leur représentation sociale du masculin qui tend à renforcer les stéréotypes sur ce qu'un homme est censé être, mais aussi ce qu'il devrait avoir comme pratiques cinématographiques. Ils pourront être à leur tour prescripteurs de Buddy movies ou de Bromance pour les plus jeunes. Nous voyons le cercle vicieux qui lie films et représentation sociale du masculin : ils donnent à voir aux hommes des films qui présentent des caractéristiques stéréotypées en ce qui les concerne, créant et confirmant simultanément une représentation sociale sur laquelle repose une partie de l'estime de soi.

Mais comment fonctionne cette estime de soi ?

[82] La version numérique du mémoire pour l'obtention de l'Habilitation à Diriger des Recherches de Marie-Pierre Fourquet-Courbet est disponible en ligne <https://tel.archives-ouvertes.fr/file/index/docid/619635/filename/HDRFourquetCourbet.pdf> Consultée en Juillet 2016.

TROISIÈME CHAPITRE : LA CATÉGORISATION ET L'IDENTITÉ SOCIALE.

Une représentation sociale n'est pas une entité indépendante, elle n'est pas analysable sans prendre en compte le groupe qui la produit. Nous prenons comme postulat que les étudiants décrivent ce qui est masculin en tant qu'étudiants, que jeunes adultes, mais aussi, et surtout, en tant qu'hommes. C'est de ce point de vue que nous souhaitons étudier les dynamiques identitaires qui lient films et masculinités. Il est nécessaire de voir ce que sous-tend leur appartenance à ce groupe pour comprendre le contenu de leur représentation sociale.

> En effet, l'appartenance catégorielle des sujets établit la représentation qu'ils ont des objets sociaux, comme le montre dès le départ l'étude de Moscovici (1961), à propos de la psychanalyse. (…) En d'autres termes, il faut prendre en compte le fait que lorsqu'un individu considère un objet social, il ne le fait jamais directement, mais au travers du regard d'autrui (son propre groupe d'appartenance, ou de référence) (Sales-Wuillemin, 2007 : p. 14).

Nous verrons ce qu'est une catégorie d'appartenance, ou catégorie sociale, afin de voir, en premier lieu, comment se forme la catégorie « homme » dans l'esprit de nos interrogés. Nous pourrons dire ensuite que la catégorie « homme » peut être considérée comme un groupe social. Nous ferons une distinction entre les termes « catégories » et « groupes » dans le sens où toutes les catégories sociales ne doivent pas être automatiquement considérées comme des groupes, alors que l'inverse est vrai. Le fait de prendre en compte la catégorie « homme » en tant que groupe social de référence pour ce cheminement n'est pas simplement une assimilation, mais une posture. Dans les citations que nous prendrons dans ce chapitre, les deux termes peuvent être utilisés. Frédérique Autin propose une traduction de la définition de la notion de « groupe » selon Tajfel et Turner[83] :

[83] Tajfel, H. and Turner, J.C. An integrative theory of intergroup conflict. In S. Worchel and W. Austin (Eds), The social psychology of intergroup relations (pp. 33-48). Pacific Grove, CA/ Brooks/Cole. 1979. Cité par Frédéric Autin (non daté : p.2)

> Une collection d'individus qui se perçoivent comme membres d'une même catégorie, qui attachent une certaine valeur émotionnelle à cette définition d'eux-mêmes et qui ont atteint un certain degré de consensus concernant l'évaluation de leur groupe et de leur appartenance à celui-ci. (Autin, non daté : p. 2[84])

En seconde partie de chapitre, nous nous attacherons à décrire la théorie de l'identité sociale. Nous montrerons comment plusieurs catégories d'hommes peuvent coexister au sein du groupe social qu'ils forment et ce que cela implique en termes de comparaison sociale et d'estime de soi.

Enfin, nous serons en mesure de voir que de chaque groupe ou catégorie sociale, qui servent l'identité sociale, découle un stéréotype. Nous finirons par admettre que le stéréotype du masculin comprend les mêmes éléments que la représentation sociale du masculin.

[84] Frédérique Autin fait partie du Laboratoire Savoirs, Cognition et Pratiques Sociales (EA 3815). Son article « La théorie de l'identité sociale de Tajfel et Turner » a été publié sur le site « Préjugés et stéréotypes » qui regroupe des contributions scientifiques sur ces thématique à l'initiative de l'Association Francophone de Psychologie Sociale et avec le concours du ministère de la Recherche. Publication disponible en ligne <http://www.prejuges-stereotypes.net/main.htm> Consultée en Avril 2016.

A. LA CATÉGORISATION SOCIALE

A.1. La catégorisation

Qui, enfant, n'a jamais entendu qu'il était nécessaire de ranger son placard, son bureau ou plus largement sa chambre afin de « s'y retrouver » ? Qui n'a jamais ouvert le tiroir d'un collègue et, ne repérant aucune logique au sein des éléments contenus, lui a dit « comment fais-tu pour t'y retrouver ? », c'est-à-dire accéder à l'objet ou au document dont il pourrait avoir besoin ? Si nous transposons cette logique aux connaissances sur l'environnement, aux informations concernant la multitude d'éléments qui nous entourent, il est simple de comprendre la nécessité du processus de catégorisation. Dans son ouvrage le plus récent *Psychologie sociale de l'image*, Pascal Moliner reprend la démonstration que Gordon Bower a mise en place à partir des travaux de Georges Miller :

> Miller (1956)[85] va montrer qu'en matière de mémorisation, nous sommes capables en moyenne, de mémoriser sept unités d'informations (par exemple sept mots dans une liste), avec une variation moyenne de +2 ou -2. C'est-à-dire qu'ayant à mémoriser des mots dans une liste qui nous serait présentée, les meilleurs d'entre nous en retiendront neuf, tandis que les moins performants en retiendront cinq. Mais Bower et ses collaborateurs (1969)[86] montreront qu'en suggérant aux sujets un système de catégories, ces derniers sont capables de multiplier par 10 le chiffre initial indiqué par Miller. Nos facultés de catégorisation nous permettent donc d'optimiser nos autres fonctions cognitives parce qu'elles nous offrent le moyen de simplifier et de systématiser notre environnement (Moliner, 2016 : p. 56-57).

[85] Miller, G. A. « The magical number seven, plus or minus two: some limits on our capacity for processing information » dans *Psychological review*, 63(2), 81. 1956. Cité par Moliner (2016 : p. 56-57).
[86] Bower, G.H., Clark, M.C., Lesgold, A.M., Winzenz, D. « Hierarchical retrieval schemes in recall of categorized word lists » dans *Journal of verbal learning and verbal behavior*, 8, 323-343. 1969. Cité par Moliner (2016 : p. 56-57).

La catégorisation est un processus cognitif qui permet à l'individu d'assimiler de plus nombreuses informations sur son environnement en les rangeant dans des petites boites cognitives, des catégories :

> De manière à pouvoir faire face au flot d'informations qui nous parvient, notre système cognitif […] s'est adapté et fonctionne sur un principe d'économie cognitive. Nous disposons de processus et stratégies qui nous permettent […] de compenser nos capacités limitées (Delouvée, 2010 : 90).

Les individus ont une tendance qui relève du réflexe à catégoriser ce qui les entoure, comme ils le feraient pour classer les œuvres en version numériques qu'ils possèdent sur leur ordinateur en un dossier « musiques », un dossier « films », un dossier « séries » et un dossier « livres numériques ».

A.2. L'organisation des catégories

Ce sont les recherches américaines de la fin des années soixante, concernant le stockage des informations au sein de la mémoire cognitive, qui ont permis de mettre à jour le concept de catégorisation. Collins et Quillian, en 1969[87], proposent un modèle selon lequel les informations sont organisées sous forme de réseaux : « Un réseau est composé de nœuds (les concepts[88]) et d'arcs (les relations entre les concepts). Plus les nœuds sont éloignés, plus il faut de passages en arcs successifs pour relier l'information » (Sales-Wuillemin, 2006 : p. 18). Collins et Quillian ont proposé un exemple concernant le concept de « canari » repris par Sales-Wuillemin. Lemaire en propose une schématisation :

[87] Collins A.M et Quillian M.R., « Retrieval time from semantic memory » dans *Journal of Verbal Learning and Verbal Behaviour*, 8, 240-247. 1969. Cité par Sales-Wuillemin (2006 : p. 18).
[88] Qui seront ensuite appelés « catégories ».

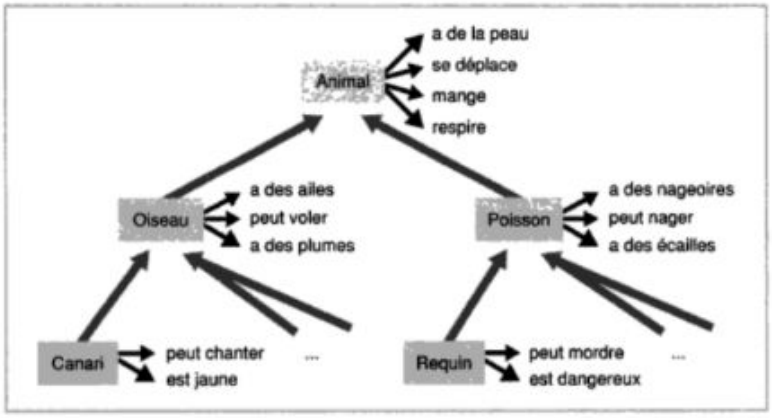

Figure 4.1
Modèle hiérarchique de la mémoire sémantique avançant que les concepts sont stockés en mémoire sous la forme d'un réseau de nœuds interreliés (d'après Collins & Quillian, 1969).

Figure 7 : Exemple d'organisation des concepts et propriétés[89]

Pour paraphraser les mots de Sales-Wuillemin, plus les concepts sont éloignés les uns des autres, plus l'individu prendra de temps pour vérifier leur lien : il mettra plus de temps à dire que la phrase « le canari est un animal » est vraie qu'il n'en mettra pour valider la phrase « le canari est un oiseau » (Lemaire, 1999 : p. 153). Ce phénomène est similaire lorsqu'il est expérimentalement proposé aux individus de valider les propriétés des concepts, c'est-à-dire les éléments qui décrivent ces concepts. Les propriétés du concept « oiseau » seront plus vite validées dans une proposition qui décrit un canari que celles du concept « animal » : « le temps de réaction en millisecondes pour vérifier une phrase de type "un canari a une peau" est significativement supérieur au temps de vérification d'une phrase de type "un canari peut voler" ou "un canari peut chanter" » (Sales-Wuillemin, 2006 : p. 19).

Comme l'explique Patrick Lemaire dans l'ouvrage *Psychologie cognitive,* les concepts et leur organisation reposent sur « deux postulats et deux principes », qui résument l'organisation catégorielle (1999 : p. 151-152) :

— Le premier postulat exprime le fait que chaque concept représente un « nœud sémantique » et que ces nœuds sont reliés entre eux. C'est la « représentation des concepts » sous forme de réseau que nous avons vue.

[89] (Lemaire, 1999 : p. 151)

— Le second postulat, « la récupération des informations », explique que les concepts ne sont pas actifs en permanence, ils peuvent être « au repos » :

> Dès que le sujet voit ou entend un concept comme "canari", ce concept est activé en mémoire […]. L'une des propriétés importantes de cette activation est qu'elle se diffuse d'un concept à l'autre au sein du réseau, une fois un concept activé. Ainsi l'activation va se répandre de *canari*, à *oiseau* et à *animal*. (Lemaire, 1999 : p. 152)

— Ensuite, le premier principe, dit « d'organisation hiérarchique », montre que les concepts n'ont pas tous la même position, comme le confirme Sales-Wuillemin :

> Les données au sein du réseau sont hiérarchisées en fonction de leur degré de généralité : au niveau supérieur, les concepts et leurs propriétés qui ont le degré de généralité plus élevé [animal], [au niveau intermédiaire (…) le concept oiseau et ses propriétés] ; au niveau inférieur, les concepts et leurs propriétés qui ont un degré de généralité plus faible [canari] (Sales-Wuillemin, 2006 : p. 19).

L'auteure ajoute que des travaux effectués quelques années après Collins et Quillian[90], qui utilisent cette fois le terme « catégorie », démontrent une relation « d'emboîtement » entre ces catégories. Le niveau supérieur intègre le niveau intermédiaire qui lui-même intègre le niveau inférieur. Selon l'exemple donné, la catégorie « vêtement », « catégorie supérieure », emboîte la catégorie « pantalon », appelée « catégorie de base », qui elle-même emboîte la catégorie « jeans », appelée « catégorie subordonnée ». De même, cette fois avec l'exemple précédent, la catégorie « animal », emboîte « oiseau » qui elle-même emboîte « canari ». Il est important de souligner que c'est par la catégorie de base que les individus « appréhend[ent] le monde. (…) c'est au niveau de la catégorie de base que les exemplaires sont le plus rapidement catégorisés » (Sales-Wuillemin, 2006 : p. 20).

— Enfin, le principe « d'économie cognitive » assure le fait qu'une propriété ne sera classée qu'une fois au sein d'un concept, ou catégorie, et ne sera pas répété aux autres niveaux, qu'ils soient inférieurs ou supérieurs : « Plus précisément, les informations sont stockées au niveau de généralité le plus élevé. Ainsi, si une information est vraie pour les catégories *animal* et *oiseau*, elle sera stockée seulement au niveau *animal* » (Lemaire, 1999 : p. 152.).

[90] Rosch E., Mervis C.B, Grey W.D, Johnson D.M, Boyer-Braem D., « Basic objects as natural categories » dans *Cognitive Psychology*, 8, 382-439. 1976. Cité par Sales-Wuillemin (2006 : p.19).

A.3. La catégorisation sociale.

Empruntons les mots de Sylvain Delouvée au sujet de la catégorisation sociale :

> Il en va de même pour les individus : nous les classons en fonction de diverses caractéristiques. Ces caractéristiques pourront être des critères directement observables, imposés (sexe, âge, couleur de peau) ou non (manière de s'habiller, profession), ou des critères non observables directement (religion, appartenance à un parti politique). On appelle catégorisation sociale cette classification des individus en fonction de leurs caractéristiques (Delouvée, 2010 : p. 90).

Le processus de classification des informations décrit plus haut concerne aussi les individus, ils entrent également dans des catégories. Nous en avons déjà eu un aperçu avec les résultats du chapitre précédent qui montrent qu'ils existent, dans le discours des interrogés, des « hommes masculins » et des « hommes non masculins ». Nous pouvons supposer dès maintenant, nous y reviendrons par la suite, que la catégorie supérieure « humain » comprend la catégorie de base « homme » qui elle-même comprend, entre autres, la catégorie subordonnée « homme masculin ».

Sales-Wuillemin décrit trois modèles de constitution des catégories, applicables aux catégories sociales (2006 : p. 27-29) :

— Le premier modèle « repos[e] sur le codage des exemplaires : Pour Hintzman (1986[91], 1988[92]), Brooks (1978[93], 1987[94]), Posner et Keele (1968[95]), les sujets mémorisent les informations exemplaires par exemplaires, au fur et à mesure ». Les individus choisissent, lors d'une production de discours, des connaissances liées à certains de ces

[91] Hintzman D.L, « « schema-abstarction » in a multiple trace memory model » dans *Psychological Review*, 93, 411-428. 1986. Cité par par Sales-Wuillemin (2006 : p.27).
[92] Hintzman D.L, « Judgements of frequency and recognition memory in a multiple-race memory model» dans *Psychological Review*, 95, 528-551, 1988. Cité par par Sales-Wuillemin (2006 : p.27).
[93] Brooks L.R. « Nonanalytic concept formation and memory for instances » dans E. Rosch, B.B Loyd (Eds), *Cognition and Categorization*, Hillsdale, Erlbaum, 1978. Cité par par Sales-Wuillemin (2006 : p.27).
[94] Brooks L.R. « Decentralized control of categorization : The role of pior processing episodes » dans Neisser U. et Winograd E. (Eds), *Remembering Considered : Ecological and traditional Approaches to the study of Memory*. New York, Cambridge Press University, 141-174, 1987. Cité par par Sales-Wuillemin (2006 : p.27).
[95] Posner M.I., Keele S.W., « On the genesis of abstract ideas » dans *Journal of Experimental Psychology*, 77, 353-363, 1968. Cité par par Sales-Wuillemin (2006 : p.27).

exemplaires et pas uniquement celles qui sont présentes chez tous les exemplaires. Un individu construit la catégorie « homme » uniquement en fonction des hommes qu'il ou elle a rencontrés et est en perpétuel renouvellement des caractéristiques de cette catégorie au fil de sa vie.

Nous devons présenter la notion de « typicallité » (Sales-Wuillemin, 2006 : p.20) pour comprendre que tous les exemplaires ne sont pas considérés de la même façon au sein des catégories. Certains exemplaires sont plus représentatifs de la catégorie que d'autres, c'est-à-dire qu'ils sont non seulement rapprochés plus rapidement de la catégorie, mais aussi différenciés sans détour d'une autre catégorie :

> Rosch et ses collaborateurs ont défendu l'idée que n'importe quel exemplaire ne peut pas être élevé au rang de « bon exemplaire » (Rosch et Mervis, 1975[96]) donc de typique : il doit être différenciable des autres catégories, et assimilable aux éléments de sa catégorie, ou formulé autrement, il doit partager peu de caractéristiques avec les éléments des autres catégories et beaucoup avec les éléments de sa propre catégorie. Par exemple, si dans la catégorie des véhicules, "voiture" est plus typique qu'"ascenseur", c'est parce que "voiture" possède plus de traits qui la distinguent des autres catégories et qu'elle partage un grand nombre de traits avec les autres éléments de sa catégorie (train, bicyclette, avion, bateau…) (Sales-Wuillemin, 2006 : p. 21)

En termes de méthode, la typicallité se mesure à la saillance d'un mot lors de l'évocation de la catégorie, c'est-à-dire par une technique d'association verbale exactement similaire à celle que nous avons utilisée afin de relever le contenu de la représentation sociale du masculin.

— Le second modèle repose, lui, sur « un codage par prototype ». Un prototype correspond à une création abstraite par l'individu pour représenter chaque catégorie : « Ce prototype aurait pour caractéristique de comporter tous les traits saillants de la catégorie ou concrétiserait une tendance centrale de tous les traits ». Au lieu de passer en revue tous les exemplaires auxquels il a fait face, l'individu se référerait à ce prototype.

[96] Rosch E., Mervis C., « Family ressemblances : Studies in the internal structure of categories » dans *Cognitive Psychology*, 7, 573-605, 1975. Cité par par Sales-Wuillemin (2006 : p.21).

— Enfin, le troisième modèle combine les deux premiers. Les individus feraient alors un effort de conservation des exemplaires tout en créant un prototype : « ils activeraient le prototype ou des exemplaires, voire les deux en fonction de la tâche à réaliser » (Sales-Wuillemin, 2006 : p. 29). Nous imaginons aisément une conversation entre deux amis, dont l'un souffrirait d'une peine de cœur, où l'on pourrait entendre « Mais tu le sais que les femmes sont comme ça… quoi que j'en aie connu une… »

Dans le cas de ces trois modèles, nous pouvons d'ores et déjà penser que la carrière de spectateur de chaque individu à un impact sur les caractéristiques présentes au sein des catégories : il est logique de penser que la catégorie « homme » est déterminée, entre autres, par les types de personnages rencontrés à travers l'écran par un individu, qui représentent des exemplaires.

A.4. Résultats : catégorie Homme.

Afin d'avoir un ordre d'idée des caractéristiques qui pourraient constituer la catégorie « homme » pour les étudiants de l'Université d'Avignon, nous avons regroupé les termes utilisés par plusieurs répondants à la question : « finissez la phrase suivante : "un individu est un homme si…". [97] » :

Table 13 : Indices de caractéristiques de la catégorie "homme" pour les étudiants de l'Université d'Avignon

Appareil génital	Pénis, couilles, sexe masculin, corones, parties génitales, testicules, organe masculin, truc entre les jambes, zizi, bite, verge, en a une paire, prostate, bande.	30
Pilosité	Barbe, barbu, poils, moustachu	8
Génétique	chromosomes XY, chromosome Y, testostérone, gènes XY, l'est génétiquement	8
Courage	Courage	5
Force	fort	5
Sport	Sport, sportif, fait du sport	3

[97] Le tableau complet des réponses à cette question se trouve en annexe.

Il semble que la caractéristique la plus saillante soit l'appareil génital masculin. La pilosité et la constitution génétique sont les deux caractéristiques suivantes. Nous remarquons que le terme « masculin » n'a été donné que par un seul interrogé, tout comme le terme « viril ». Un individu possédant un pénis et des testicules, ayant une pilosité développée, ayant un code génétique masculin, du courage, de la force et ayant un attrait pour le sport ou une pratique sportive serait donc potentiellement typique de la catégorie « homme ». Le prototype créé de façon abstraite par les étudiants aura également ces caractéristiques. Si nous prenons en compte le troisième modèle de constitution des catégories, il semblerait que les étudiants se réfèrent tantôt au prototype, tantôt aux exemplaires « en fonction de la tâche à réaliser ». Si cette tâche est la réponse à la question « un individu est un homme si… », il semble logique que les étudiants se réfèrent au prototype, assurant ainsi le principe « d'économie cognitive ».

A.5. L'intégration d'une catégorie sociale.

Les catégories sont formées d'exemplaires, c'est-à-dire d'individus qui sont évalués comme faisant partie de cette catégorie. Ceux-ci sont considérés comme possédant les caractéristiques les plus saillantes reliées à cette catégorie, même si elles n'ont pas toutes été rendues visibles pour l'individu qui catégorise. À l'évidence, lorsqu'une personne est catégorisée comme « homme », il est soupçonné d'avoir un pénis alors que rien ne l'indique visuellement :

> L'identité de genre est acquise avant l'identité de sexe, c'est-à-dire que le jeune enfant aurait conscience des rôles de sexes avant d'avoir conscience de la distinction de sexe. Tel le petit enfant de l'anecdote de la psychanalyste Joyce Mac Dougall (rapportée par Molinier, 2004, p. 23[98]) qui reconnaît le sexe d'un enfant non à son corps, mais à sa tenue vestimentaire. En effet, après s'être perdu sur une plage, quand le petit enfant – de moins de 3 ans – revient, ses parents inquiets lui demandent des comptes : où était-il, avec qui, étaient-ce des garçons ou des filles… ? le petit enfant répondant : « Je ne sais pas, ils étaient tous nus » (Vinet, 2008 : p. 63)[99].

[98] MOLINIER Pascale. « Reconnaissance du travail et savoir-faire discret » dans *Actes du colloque TOGE* , CNRS . 2004. Cité par Elise Vinet (2008, p.63)
[99]Publication en ligne <http://www.cairn.info/load_pdf.php?ID_ARTICLE=CNX_090_0057 > Consultée en Mars 2016.

Comment fonctionne alors l'attribution d'un individu à une catégorie si ce n'est pas par la vérification de la présence de chacune des caractéristiques de cette catégorie, ni par celle des plus typiques ?

Édith Sales-Wuillemin nous guide une nouvelle fois sur cette question en exposant quatre stratégies cognitives utilisées afin d'affecter un individu à une catégorie sociale : « la comparaison au prototype », « la recherche du plus proche voisin », « la prise en compte de la fréquence des caractéristiques » et « le calcul de la distance moyenne » (Sales-Wuillemin, 2006 : p. 29-32).

— « La comparaison au prototype » est, la stratégie la plus cohérente en ce qui concerne les catégories « hommes » et « femmes », car elles sont normées à travers des caractéristiques physiques non seulement extrêmement visibles, parce que vestimentaires et physiques, mais aussi parce que ces normes sont diamétralement opposées. Qu'il s'agisse de coupes de cheveux, de vêtements, d'accessoires, de démarches ou de types de voix, les caractéristiques du groupe « homme » et celles du groupe « femme » répondent à une loi de l'opposition qui s'amoindrit certainement au fil du temps, mais qui reste extrêmement présente dans les représentations. Cette stratégie consiste à comparer l'exemplaire au prototype de la catégorie et à assimiler cet exemplaire à la catégorie si la ressemblance est convaincante. « Le recours à cette stratégie a souvent été vérifié, mais essentiellement dans les tâches impliquant la catégorisation d'objets physiques » (Sales-Wuillemin, 2006 : p. 30).

— « La recherche du plus proche voisin » consiste à « s'appuyer sur tous les exemplaires constituant les catégories » qui sont cohérentes avec la situation dans laquelle l'individu cherche à catégoriser. Lorsque la constitution d'un prototype n'est pas ou difficilement possible, cette stratégie peut être utilisée.

— « La prise en compte de la fréquence des caractéristiques », comme son intitulé l'indique, ne prend pas en compte la globalité de l'exemplaire pour le comparer à ceux qui composent la catégorie, mais les caractéristiques de cette catégorie. Celles-ci sont ensuite repérées ou non chez l'exemplaire.

— « Le calcul de la distance moyenne » serait la stratégie la plus longue à appliquer :

> Le sujet comparerait l'item critique avec chacun des éléments constituant la catégorie, ce qui lui permettrait de calculer une sorte de *coefficient de similarité* entre chacun des exemplaires de la catégorie et l'item critique. Un coefficient de similarité moyen serait ensuite calculé pour la catégorie. L'item critique serait finalement affecté à la catégorie pour laquelle est obtenu le coefficient de similarité moyen le plus élevé. (Sales-Wuillemin, 2006 : p. 31).

Comme nous l'avons vu, la « comparaison au prototype » serait la stratégie la plus cohérente étant donné le type de catégorie qu'est celle qui nous intéresse. Il nous faut comprendre que ce prototype n'implique pas seulement les caractéristiques qui sont les plus déterminantes, mais aussi la « situation sociale » : « L'application aux situations sociales amène à prendre en compte le fait que, pour les sujets, toutes les caractéristiques n'ont pas le même poids (Tversky, 1977) » (Sales-Wuillemin, 2006 : p. 32). Il n'est évidemment pas concevable de vérifier, dans l'espace public, la présence d'un pénis ou d'un code génétique particulier pour catégoriser un individu. C'est ici que nous comprenons le poids du dispositif genré quand il est question de la catégorisation au sein de la catégorie « homme ». Nous pouvons opter pour le postulat suivant : même si les caractéristiques vestimentaires, paravestimentaires ou comportementales ne sont pas les premières indiquées par les interrogés, car elles sont bel et bien issues de la différenciation culturelle homme/femme, elles sont pourtant déterminantes en situation sociale, car elles sont censées être des indications du sexe de l'individu, ce dernier étant inclus dans une « classe de sexe » (Goffman, 2002 : p.44) selon son appareil génital. De même que pour l'affectation aux catégories « homme » et « femme », les étudiants se réfèrent aux prototypes des catégories « homme masculin » et « homme non masculin » pour affecter un exemplaire au sein de l'une ou l'autre des deux catégories citées.

A.6. Groupe social et catégories.

Les interrogés qui ont répondu au questionnaire et/ou à l'entretien, l'ont fait parce qu'il se considérait comme « homme ». Les enquêteurs avaient pour consigne de poser clairement la question « considérez-vous être un homme ? » avant de laisser les participants remplir le questionnaire. De même, à la fin du questionnaire, les interrogés devaient répondre oralement à la question « vous considérez-vous comme masculin ? ».

Le taux de réponse positive à cette question est de 100 %. Lors des entretiens, les étudiants de Licence Information et Communication ont répondu aux mêmes questions. Pareillement, le taux de réponse positive à ces questions est de 100 %. Les interrogés se sont catégorisés en tant qu' « homme » puis en tant qu' « homme masculin » tout en considérant l'existence d'une catégorie « homme non masculin », comme nous l'avons vu. Deschamps et Moliner exposent comment Turner et ses collègues différencient les catégorisations que les individus appliquent à eux-mêmes :

> Selon Turner et al. (1987), le processus de catégorisation appliqué au soi pourrait se dérouler à trois niveaux. Le premier est un niveau supra ordonné : l'individu se conçoit comme être humain, il réalise des comparaisons entre l'espèce humaine et d'autres espèces. Le deuxième niveau est dit intermédiaire : l'individu se catégorise comme membre d'un groupe ; il réalise alors des comparaisons intergroupes. Le troisième niveau est dit subordonné : l'individu se conçoit comme une personne singulière ; il réalise des comparaisons entre lui-même et autrui, à l'intérieur du groupe d'appartenance. (Deschamps et Moliner, 2012 : p. 30).

Cette recherche s'intéresse particulièrement aux deux derniers niveaux de catégorisation, ils seront analysés dans les parties suivantes à l'aide de la théorie de l'identité sociale. Lorsque les étudiants se catégorisent au niveau intermédiaire, comme « homme » ou au niveau subordonné, comme « homme masculin », ils réalisent ce que Deschamps et Doise appellent une « catégorisation simple » :

> Nous dirons alors que deux types au moins de situations peuvent se présenter :
>
> — des situations dans lesquelles il y a pour chaque sujet (que ce soit de façon objective ou au niveau de la représentation qu'a le sujet de la situation) une dichotomie radicale entre sa catégorie d'appartenance et l'autre catégorie : c'est ce que nous appellerons des situations de catégorisation simple.
>
> — des situations dans lesquelles il y a pour chaque sujet une dichotomie entre sa catégorie d'appartenance et l'autre catégorie selon une première catégorisation qui ne se recouvre pas, mais qui se croise avec sa catégorie d'appartenance et l'autre catégorie selon une seconde catégorisation : c'est ce que nous appellerons des situations de catégorisation croisée ; pour chaque sujet, une partie des membres de sa catégorie d'appartenance et de l'autre catégorie selon une première catégorisation se retrouvent dans sa catégorie d'appartenance selon une seconde catégorisation qui est entrecroisée avec la première (Deschamps et Doise, 1979 : p. 295).

Par exemple, une catégorisation croisée est lorsqu'un enseignant de l'université perçoit la catégorie « homme » et la catégorie « femme » et, en parallèle, les catégories « enseignant » et « étudiant ». Il perçoit également qu'il y a des « hommes étudiants », des « hommes enseignants », des « femmes étudiantes » et des « femmes enseignantes ». Il ne s'agit pas de cela ici, nous sommes bien face à la catégorie « homme » qui se construit en opposition à la catégorie « femme », puis face aux catégories « homme masculin » et « homme non masculin » qui sont elles-mêmes contenues dans la catégorie « homme ».

La différence entre les termes « catégorie sociale » et « groupe social » est rarement faite dans les travaux que nous mobilisons, tout simplement parce que la plupart des catégories sociales sont définies par des groupes d'appartenance. Pourtant une distinction est faite par des sources, distinction qui nous est d'une grande aide pour la suite de ce cheminement :

> « De manière un peu laxiste, les termes "catégories" et "groupe" sont souvent utilisés comme des synonymes. En psychologie sociale, on les distingue cependant : on considère que les individus ayant une ou des caractéristiques communes font partie d'une même catégorie sociale. En revanche, les membres d'un groupe ont une histoire commune plus ou moins longue et ils ont la conscience d'agir en commun et de subir un sort commun. Ce que les groupes et les catégories ont en commun et qui explique qu'on utilise indifféremment l'un ou l'autre terme, c'est que les gens attachent une grande importance à l'appartenance à ces groupes et/ou catégories, et utilisent cette appartenance dans les définitions qu'ils ont d'eux-mêmes » (Aebischer et Oberlé, 2012 : p. 92).

Nous prendrons le parti de considérer la catégorie sociale « homme » comme un groupe social. Cependant, nous ne considérerons pas les catégories « homme masculin » et « homme non masculin » comme des groupes sociaux. Elles resteront des catégories considérées par les interrogés comme sous-jacentes au groupe « homme », car aucun de

nos interrogés ne s'estime appartenir à la catégorie « homme non-masculin », ce qui exclu « la conscience d'agir en commun et de subir un sort commun » (*Ibid.*).[100]

Nous ajoutons à la distinction exposée plus haut par Aebischer et Oberlé un argument qui servira le choix théorique : « La TIS [Théorie de l'identité sociale] dit qu'un groupe existe lorsque deux individus se considèrent eux-mêmes comme membres de la même catégorie (Turner 1982[101]) » (Leyens, Yzerbit et Schadron, 1996 p. 96). Dans le cas de cette étude, nous le répétons, aucun des interrogés ne s'est catégorisé en tant qu' « homme non masculin »[102]. Nous faisons donc face, avec nos interrogés, aux membres du groupe social « homme » qui considèrent que ce groupe intègre deux catégories les hommes « non masculins » et les hommes « masculin ». Après avoir admis comment nos interrogés s'intègrent dans le groupe social « homme », nous allons voir que de cette appartenance découle une identité sociale. Nous pourrons ensuite voir comprendre comment les deux catégories contenues servent de point de comparaison entre les hommes pour servir l'estime de soi.

[100] Cette posture changerait dans le cadre d'une étude où des hommes se considéreraient comme « non masculins ». Nous imaginons ce cas de figure si les termes « non virils » avaient été utilisés au lieu de « non masculins ».

[101] Turner J.C., « Towards a cognitive redefinition of the social group » dans Tajfel H. (ed), Social identity and intergroup relations, Canbridge : Cambridge University Press, 1982. Cité par Leyens, Yzerbit et Schadron (1996 p.96).

[102] Nous souhaitons souligner un point important : nous n'insinuons en aucune façon que la catégorie « homme non masculin » n'existe pas en tant que groupe social dans d'autres contextes, ni que deux hommes ne peuvent se catégoriser ainsi et former un groupe social théorique. Il aurait d'ailleurs été particulièrement intéressant d'avoir des interrogés qui se décriraient ainsi, non seulement pour cette étude mais aussi pour la représentation des différentes identités de sexe et de genre. Nous exposons simplement que l'échantillon nous permet pas de considérer deux groupes sociaux « homme masculin » et « homme non masculin ».

B. LA THÉORIE DE L'IDENTITÉ SOCIALE

B.1. Origine théorique

La théorie de Tajfel et Turner est présentée par morceaux choisis en cohérence avec le cadre de cette étude, et ce grâce à plusieurs auteurs reprenant leurs écrits. Afin de comprendre le lien entretenu entre la notion de catégorie sociale et la notion de groupe social, nous reprendrons les mots de Aebischer et Oberlé présentant les travaux de Tajfel (1981[103]) et ceux en commun avec Turner (1986[104]) :

> La catégorisation sociale a aussi une fonction identitaire, qui consiste à nommer les catégories repérées. Elle repose sur la distinction que nous faisons entre l'endogroupe, c'est-à-dire le groupe d'appartenance, et l'exogroupe, c'est-à-dire le groupe de non-appartenance. Le découpage en un "nous" et un "eux" signifie que l'on s'identifie à un groupe sur la base de critères que l'on partage avec ce groupe. C'est sur la base de ce même critère que l'on se différencie des membres de l'exogroupe. L'appartenance à des groupes sociaux identifiés, nommés et différenciés confère à l'individu son identité sociale (Aebischer et Oberlé, 2012 : p. 93).

En d'autres termes, la catégorisation permet d'identifier, nommer et appréhender les groupes. C'est pourquoi les deux notions sont si proches et semblent même parfois se confondre. La catégorisation sociale est la première des deux théories ayant permis l'émergence de la notion d'identité sociale. La seconde est la théorie de la comparaison sociale de Festinger (1971[105]).

---

[103] Tajfel Henri, *Human groups and social catégories*, Cambridge, Cambridge Pres University. 1981. Cité par Aebischer et Oberlé (2012 : p.92).

[104] Tajfel Henri, Turner J.C, « The social identity theory of intergroup behaviour. » dans Worschel S. et Austin W.G. (Eds), *Psychology of intergroup relations*, Chicago, Nelson-Hall, 1986. Cité par Aebischer et Oberlé (2012 : p.92).

[105] Le texte original de Léon Festinger a été publié en 1954 (« A theory of social comparison » dans *Human Relations*, 7, p.117-140.). Nous nous référons ici à la traduction de Juliette Labin publié au sein de l'ouvrage *Psychologie sociale théorique et expérimentale : recueil de textes choisis et présentés* dirigé par Faucheux et Moscovici en 1971. Publication disponible en ligne <http://classiques.uqac.ca/contemporains/moscovici_serge/psycho_soc_theorique_exper/psycho_soc_theorique_experimentale.pdf> Consultée en Avril 2016.

La théorie de la comparaison sociale de Festinger explique que, d'une part, « il existe chez tout homme une tendance à évaluer ses opinions et ses aptitudes personnelles » (Festinger, 1971 : p. 101), mais aussi qu'« en l'absence de moyens objectifs non sociaux, on évalue ses opinions et ses aptitudes en les comparant aux opinions et aux aptitudes des autres » (*Ibid.*). C'est-à-dire que lorsque les individus n'ont pas de moyens concrets pour valider une opinion, par exemple une opinion comme « l'eau bout à 100 degrés » qui est facilement vérifiable, ils ont tendance à chercher une validation à travers les opinions des autres individus. Cette vérification sert aussi, comme l'explique Laurent Licara (2007), une « motivation narcissique » :

> Dans sa théorie de la comparaison sociale (1954), cette motivation épistémique se complète d'une motivation narcissique lorsque la validation sociale a pour objet les capacités individuelles. Selon Festinger, à la différence des croyances et des opinions, ces capacités sont ordonnées sur une échelle de valeurs. Dans ce cas, l'individu est non seulement motivé à acquérir une perception claire de ses capacités, mais également à se positionner de manière avantageuse par rapport à autrui (Licara, 2007 : p. 7) [106].

De la comparaison avec autrui dépend l'estime de soi, c'est-à-dire que la nécessaire validation d'une opinion, aptitude ou capacité motive la comparaison, et ce dans un but de valorisation. Tajfel exporte cette théorie du plan individuel au plan des groupes sociaux :

> C'est cette perspective comparative qui met la catégorisation sociale en rapport avec l'identité sociale. De même que les individus acquièrent ou maintiennent une estime de soi positive en se comparant positivement à d'autres individus, ils ne peuvent acquérir une identité sociale positive qu'en se comparant positivement aux membres d'autres catégories sociales. (*Ibid.*)

Les bases théoriques de l'identité sociale impliquent que les individus se comparent en tant que groupes afin de valoriser ce groupe et que cette comparaison se fait en fonction des caractéristiques des groupes, qui découlent du processus de catégorisation.

[106] Publication disponible en ligne <http://psychologiesociale.eu/wp-content/uploads/2010/01/Licata-2007.pdf> Consultée en Avril 2016.

B.2. Définition et principes de l'identité sociale.

En 1981, Tajfel donne une définition de l'identité sociale qui nous est rapportée par Laurent Licara :

> L'identité sociale est définie comme "cette partie du concept de soi qui provient de la conscience qu'a l'individu d'appartenir à un groupe social (ou à des groupes sociaux), ainsi que la valeur et la signification émotionnelle qu'il attache à cette appartenance" (Tajfel, 1981, p. 255) [107]. En d'autres termes, l'identité d'un individu peut être conçue comme dépendante de ses appartenances groupales, et en particulier de la différenciation qui existe entre son groupe d'appartenance (ou ses groupes d'appartenance) et d'autres groupes (Licara, 2007 : p. 7).

Le concept de soi est entendu selon la définition de George Herbert Mead : « pour Mead, le soi d'une personne se développe à partir des jugements qu'autrui offre d'elle à l'intérieur d'un contexte social où cette personne et autrui interagissent » (Deschamps et Moliner, 2012 : p. 12). Le soi a deux composantes, le « je », qui correspond à l'identité personnelle[108] et le « moi », qui correspond à l'identité sociale. « Tout individu serait caractérisé, d'un côté, par des traits d'ordre social qui signalent son appartenance à des groupes ou catégories et, de l'autre, par des traits d'ordre personnels, des attributs plus personnels de l'individu. » (*Ibid.* : p. 18). Les deux composantes sont en perpétuel dialogue, ce qui permet de comprendre l'implication du social et des groupes d'appartenance dans la vie de l'individu, mais aussi le fait que chaque individu est unique : « L'origine sociale, la construction et la structure commune des sois n'excluent pas de larges différences et variations entre eux, et n'interdisent pas l'individualité (…) » (Mead, 1963 : p. 171-172[109]).

[107] Tajfel, Henri. Human groups and social categories. Cambridge: Cambridge University Press. 1981. Cité par Laurent Licara (2007 : p.7)
[108] « L'identité personnelle est peu définie. Cependant, elle indique la reconnaissance qu'un individu a de sa différence par rapport à autrui. (…) l'identité personnelle concerne le fait que l'individu se perçoit comme identique à lui-même, c'est à dire qu'il sera le même dans le temps et l'espace, mais aussi c'est ce qui le spécifie, le singularise par rapport à autrui.» (Deschamps et Moliner, 2012. P.19)
[109] Cité par Deschamps et Moliner, 2012 : p.14.

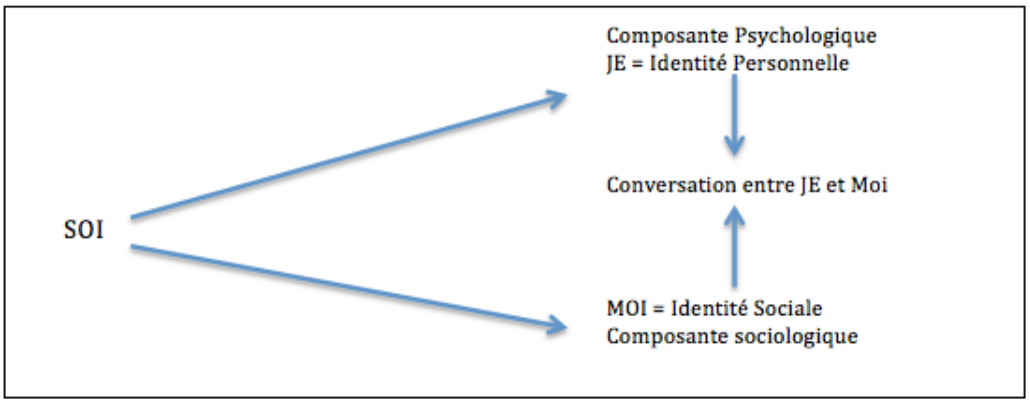

Figure 8 : Morceaux choisis de la schématisation du soi de Mead[110]

L'identité sociale est une des deux composantes du Soi. Celle-ci implique des relations de similitudes et de différenciations. L'identité sociale dépend des similitudes que les individus perçoivent entre eux et les membres de leur groupe ainsi que des différences qu'ils perçoivent avec les autres groupes :

> L'identité sociale renvoie au fait que l'individu se perçoit comme semblable aux autres de même appartenance (le Nous), mais elle renvoie aussi à une différence, à une spécificité de ce nous par rapport aux membres d'autres groupes ou catégories (le Eux). On a alors un double mouvement qui allie similitude intragroupe et différenciation entre groupes ou catégories (Deschamps et Moliner, 2012 : p. 18).

Trois principes de base sont dégagés afin de comprendre le fonctionnement de l'identité sociale et les comportements intergroupes qui sont mis à jour, nous reprendrons les mots de Autin (N.D, p. 4-5) afin de les expliciter :

— « Les individus cherchent à accroître ou maintenir leur estime de soi. Ils aspirent donc à un concept de soi positif » (Autin, N.D, p. 4). Il découle de ce principe que « les individus cherchent à atteindre ou à maintenir une identité sociale positive » (Licara, 2007 : p. 7), l'identité sociale faisant partie du soi.

[110] Deschamps et Moliner (2012)

— « La valeur de l'identité sociale dépend de l'évaluation des groupes en jeu dans l'identité sociale de la personne. » (Autin, N.D, p. 5). Nous avons compris que l'identité sociale et sa valeur dépendaient de la comparaison sociale, c'est-à-dire qu'il est nécessaire pour un groupe de se valoriser pour avoir une identité sociale positive, et ce grâce à la comparaison avec d'autres groupes. Cela implique que « les catégories sociales et le fait d'appartenir à ces catégories sont connotés positivement ou négativement. Ces évaluations sont partagées aussi bien par les membres d'un groupe que par les membres des différents groupes. ». Les connotations positives ou négatives qui sont reliées aux groupes, ou catégories, laissent à penser que le choix des exogroupes de comparaison ne se fera pas au hasard : « l'endogroupe doit être perçu comme positivement différencié par rapport aux exogroupes pertinents » (Licara, 2007 : p. 7). Nous pouvons avancer que l'appartenance à la catégorie homme « non masculin », de par son rapprochement avec la catégorie « femme », souffre de connotations négatives.

— « L'évaluation d'un groupe se fait par comparaison avec certains autres groupes sur des dimensions importantes. » (Autin, N.D, p. 5). La conséquence de l'évaluation a plus d'impact sur l'identité sociale si les enjeux sont importants. Une évaluation négative qui comprend de lourds enjeux aura pour conséquence une baisse de l'estime, une insatisfaction dans l'identité sociale. Les groupes mettent alors en place des stratégies comme les suivantes si elles sont possibles dans le contexte : « les individus essaieront de quitter leur groupe actuel et de joindre un groupe positivement évalué et/ou de rendre leur groupe actuel plus favorablement distinct. » (Licara, 2007 : p. 7).

B.3. La différenciation sociale (paradigme des groupes minimaux).

En 1971, Henri Tajfel et ses collaborateurs, dont Claude Flament, ont mis en place une expérimentation qui changera la compréhension scientifique du fonctionnement des groupes sociaux. L'objectif de cette étude a été posé sous la forme interrogative par les auteurs :

> Can the very act of social categorization, as far as it can be identified and isolated from other variables, lead – under certain conditions- to intergroup behaviour which discriminates against the outgroup and favours the ingroup ? What are the base-line conditions in which this differential intergroup behaviour can be expected to occur [111]? (Tajfel et al., 1971 : p. 151[112])

Cette étude avait pour but de démontrer que la simple séparation d'un groupe d'individus en deux groupes distincts, à l'aide d'une catégorisation sans enjeux, pousserait ces deux groupes à adopter des comportements particuliers. Les auteurs ont proposé à des élèves d'une école de Bristol de se scinder en deux groupes, ce qui consistait en la première partie de l'expérimentation. Selon les dires des chercheurs aux sujets, les groupes étaient constitués selon les préférences de ces élèves pour deux tableaux, le premier peint par Kandinsky, le second par Klee. Pour se faire, des images de tableaux non signés ont été diffusées, celles-ci ne correspondant pas forcément au peintre indiqué. Les élèves ont chacun déclaré leurs préférences, infondées, et en ont retiré un groupe d'appartenance. Ils pensaient donc faire partie d'un groupe avec des individus qui partageaient leurs goûts. Cependant, ils ne connaissaient pas non plus l'appartenance des autres élèves. En réalité, les groupes ont été formés de façon aléatoire. Les auteurs se sont ainsi assurés que chacun pense appartenir à un groupe sans que l'appartenance à ce groupe ait un enjeu et sans qu'il repère des compagnons ou amis au sein de ce groupe.

La seconde partie de l'expérimentation proposait à chaque élève de décider d'une rémunération pour la participation à l'étude, pour un élève inconnu qui faisait partie de l'endogroupe[113] (« ingroup ») et un second, inconnu également qui faisait partie de l'exogroupe[114] (« outgroup ») (Tajfel et al., 1971 : p. 166). Non seulement les élèves discriminaient les membres de l'exogroupe mais ils cherchaient en plus à instaurer la différence la plus grande entre les rémunérations. Cette étude montre que même dans un espace où l'appartenance à un groupe n'a aucun enjeu de pouvoir, les individus ont tendance à valoriser l'endogroupe et à dévaloriser l'exogroupe. La contextualisation des

[111] Est ce que l'acte propre de catégorisation, du moment qu'il est identifié et isolé des autres variables, mène – sous certaines conditions- à des comportements intergroupes qui discriminent l'exogroupe et favorisent l'endogroupe ? Quelles sont les conditions basiques nécessaires à l'opérativité de la différentiation intergroupe (sociale) ?
[112] Publication disponible en ligne <http://www.morilab.net/gakushuin/Tajfel_et_al_1971.pdf > Consultée en Avril 2016.
[113] Groupe d'appartenance
[114] Groupe de non appartenance.

conclusions des auteurs est reformulée par Verena Aebischer et Dominique Oberlé dans leur ouvrage *Le groupe en psychologie sociale* :

> Ainsi, se sont-ils dit, le racisme et la xénophobie[115], attitudes et comportements que l'on a toujours considérés comme des accidents de l'histoire, comme des manifestations irrationnelles de l'homme, sont en fait la conséquence normale, pour ainsi dire inévitable, du processus de catégorisation sociale, et en particulier du processus de différenciation qui y intervient. Parce qu'elle fait intervenir un jeu de comparaison avec d'autres groupes sur la base de critères distinctifs, la différenciation entre un endogroupe et un exogroupe conduit les individus non seulement à vouloir être différents, mais aussi à être meilleurs que les autres. Aussi, le biais pro-endogroupe permet-il à l'individu d'établir une identité sociale positive. (Aebischer et Oberlé, 2012 : p. 96).

Il s'agit de se différencier de l'exogroupe, et donc d'accentuer les différences entre les groupes, mais aussi de valoriser son propre groupe, phénomènes contenus théoriquement dans le concept d'identité sociale.

B.4. Stéréotypes et accentuation des similitudes.

Nous l'avons vu avec le processus de différenciation sociale, il suffit qu'il y ait création de groupes, de catégories, pour que les membres des groupes respectifs se différencient face à l'exogroupe et se valorisent par rapport à celui-ci. Dans un mouvement parallèle, le fait de catégoriser les individus accentue les ressemblances perçues entre les membres de ce groupe :

> Une autre des conséquences de la catégorisation sociale consiste à percevoir les membres à l'intérieur d'un groupe ou d'une catégorie comme relativement semblables. Le regroupement des individus dans une même catégorie (dans la catégorie propre comme dans la catégorie de non-appartenance) provoque leur « homogénéisation », qui simplifie et généralise notre façon de les appréhender (cf. Doise, Deschamps et Meyer, 1978[116]), de les évaluer et de les juger. (Aebischer et Oberlé, 2012 : p. 112).

[115] Nous pouvons ajouter ici la misogynie.
[116] Doise W., Deschamps J-C, Meyer G., « The accentuation of intracategory similarities », dans Tajfel H. (ed), *Differenciation between social groups*. Londres, Academic press. 1978. Cité par Aebischer et Oberlé, 2012 : p.112

Cet effet « d'assimilation » a une conséquence non négligeable sur la perception des membres d'un même groupe : « les individus auront tendance à percevoir chez ces personnes, des traits communs » (Deschamps et Moliner, 2012). La tendance est à accentuer, homogénéiser, assimiler les membres d'un groupe ou d'une catégorie selon des traits considérés comme caractéristiques.

> En « cataloguant » les individus de cette sorte, on produit une vision stéréotypée des membres d'un groupe. La vision stéréotypée consiste à les décrire à partir de quelques traits localisés et distinctifs et à les trouver semblables, avec de nombreuses caractéristiques communes (Aebischer et Oberlé, 2012 : p. 112).

Comme le soulignent Deschamps et Moliner (2012), « ce sont ces traits communs que l'on va appeler stéréotypes (Lippman, 1922)[117] ». Il semble donc que de chaque groupe, de chaque catégorie, découlent des stéréotypes les concernant : « le fait de stéréotyper (…) est (…) le résultat de la catégorisation sociale, quand notre impression à l'égard d'autrui provient de son groupe d'appartenance » (Aebischer et Oberlé, 2012 : p. 112).

Les stéréotypes ont de nombreuses définitions. Nous proposons celles qui semblent faire consensus pour les auteurs étudiés : celles de Lippman (1922) et, plus récemment, de Leyens, Yzerbyt et Schadron (1996). La définition de Lippman est explicitée par Sales-Wuillemin :

> « À l'origine, les stéréotypes ont été décrits par Lippman (1922) pour se référer à des images figées présentes "dans nos têtes", sortes de moules ou de clichés qui nous conduiraient à percevoir la réalité au travers d'un filtre. (…) Selon Lippman, les individus ont des images rigides du monde environnant, des stéréotypes qui se superposent à la réalité et leur permettraient d'éviter un traitement approfondi des informations du monde (…) » (Sales-Wuillemin, 2006 : p. 6-7).

En d'autres termes, ceux de Fischer (2010 : p. 117), les stéréotypes sont des « catégories descriptives simplifiées basées sur des croyances et par lesquelles nous qualifions d'autres personnes et d'autres groupes sociaux ». Cependant, cette définition laisse à penser que seuls les exogroupes sont stéréotypés aux yeux des individus alors que les

[117] Lippman,W. *Public opinion*. New York. Mc Millian, 1922. Cité par Deschamps et Moliner (2012) et par beaucoup d'autres auteurs présents dans cette partie, à l'instar de Sales-Wuillemin (2006 : p.6-7), que nous voyons au sein de cette page.

définitions plus récentes prennent en compte le fait que les stéréotypes sont également présents dans la perception des endogroupes[118]. En 1996, Leyens, Yzerbyt et Schadron donnent une définition fortement répandue. Pour eux, les stéréotypes sont « des croyances partagées concernant les caractéristiques personnelles, généralement des traits de personnalité, mais souvent aussi des comportements, d'un groupe de personnes »[119].

À titre d'exemple, nous présentons une des recherches les plus connues sur les stéréotypes du groupe « homme » et ceux du groupe « femme », celle de Williams et Bennet en 1975[120]. Les stéréotypes concernant ces deux groupes sont présentés sous forme d'adjectifs qui ont été cités par des membres faisant également partie des deux groupes[121]. Selon cette étude, les adjectifs le plus usités pour qualifier les membres du groupe « homme » sont : agressif, ambitieux, autoritaire, bruyant, casse-cou, confiant, courageux, désordonné, dominant, vantard, énergique, entreprenant, fort, indépendant, logique, cruel, robuste, sans émotion, etc. (Williams et Bennett, 1975 : p. 330, voir *Figure 10*). Pour les membres du groupe « femme », les adjectifs qui leur correspondent selon l'échantillon mixte sont, entre autres : affective, attentive, attirante, capricieuse, charmante, persévérante ; délicate, douce, émotionnelle, faible, sensible, frivole, pleureuse, prudente, sentimentale, sophistiquée, soumise, rêveuse, etc. (Williams et Bennett, 1975 : p. 331, voir *Figure 9*). Nous remarquons que quarante ans après, nous retrouvons quelques-uns de ces éléments dans les dires des interrogés.

[118] Comme le souligne Sales Wuillemin (2006 : p.74), au sein des études centrées sur le contenu descriptif des stéréotypes, ceux ci sont souvent appelés autostéréotypes ou endostéréotypes afin d'être différenciés des hétérostéréotypes ou exostéréotypes (sur des exogroupes).
[119] Leyens J.P, Yzerbyt V., Schadron G., *Stéréotypes et cognition sociale*, Liège, Mardaga, 1996. Cité par Sales-Wuillemin (2006), Aebischer et Oberlé (2012) et Deschamps et Moliner (2012).
[120] Disponible : http://download.springer.com/static/pdf/723/art%253A10.1007%252FBF00287224.pdf, Consulté en Avril 2016.
[121] L'échantillon choisi n'étant pas le même que celui de cette étude, nous indiquons ces adjectifs de manière indicative et non pas pour les appliquer à nos étudiants membres du groupe « homme ». En d'autres termes, nous n'estimons pas que nos interrogés indiqueraient forcément ces adjectifs.

Adjectives associated with men
Adventurous
Aggressive
Ambitious
Assertive
Autocratic
Boastful
Coarse
Confident
Courageous
Cruel
Daring
Disorderly
Dominant
Enterprising
Forceful
Handsome
Independent
Jolly
Logical
Loud
Masculine
Rational
Realistic
Robust
Self-confident
Severe
Stable
Steady
Stern
Strong
Tough
Unemotional

Figure 10 : Stéréotypes sur les hommes[122]

Adjectives associated with women
Unexcitable
Affected
Affectionate
Appreciative
Attractive
Charming
Complaining
Dependent
Dreamy
Emotional
Excitable
Feminine
Fickle
Flirtatious
Frivolous
Fussy
Gentle
High-strung
Meek
Mild
Nagging
Prudish
Rattlebrained
Sensitive
Sentimental
Soft-hearted
Sophisticated
Submissive
Talkative
Weak
Whiny

Figure 9 : Stéréotypes sur les femmes

[122] Les Figures 9 et 10 sont tirées de l'étude de Williams et Bennett (1975 : p.133).

B.5. Les caractéristiques des stéréotypes.

Voyons désormais les principales caractéristiques des stéréotypes qui sont au nombre de sept (Sales-Wuillemin, 2006 : p. 7). Sept caractéristiques que nous allons présenter et illustrer avec des recherches sur les stéréotypes hommes/femmes (Serge Guimond, 2010 : p. 150-157 ; Aebischer et Oberlé, 2012 : p. 105) pour nous permettre de comprendre la teneur de ce concept, mais aussi de donner des éléments quand à la compréhension de la dévalorisation du féminin :

— Les stéréotypes sont « directement reliés aux préjugés ». Nous pouvons considérer les stéréotypes comme faisant partie de la dimension cognitive de la catégorisation alors que les préjugés seraient liés à la dimension attitudinale : « le préjugé peut être défini comme une attitude comportant une dimension évaluative, souvent négative, à l'égard d'un type de personnes ou groupes, en raison de leur appartenance sociale » (Fischer, 2010 : p. 117).

— Les stéréotypes « supposent une source et une cible » (Sales-Wuillemin, 2006 : p. 7). Nous pouvons prendre comme exemple l'étude de William et Best (1977[123]) sur les traits stéréotypés des hommes et des femmes, étude rapportée par Serge Guimond (2010 : p. 150). Elle reprend l'étude de William et Bennett (1975) citée plus haut qui a interrogé des étudiants de 30 pays différents (source) sur les caractéristiques associées aux hommes (cible 1) et celles associées aux femmes (cible 2). Elle ajoute au travail de 1975 une observation de ces caractéristiques, qu'ils nomment « traits » (William et Best, 1977 : p. 101), les plus favorisés concernant chacun des groupes.

— Les stéréotypes sont « arbitraires (…) ils sont attribués aux individus, parce qu'ils font partie d'un groupe social » (Sales-Wuillemin, 2006 : p. 7). Ainsi, le simple fait pour un individu d'être un homme peut le faire paraître avoir des traits particuliers. Par exemple, dans l'étude de William et Best (1977), les stéréotypes sur les hommes selon les étudiants français sont les traits de caractère suivant : « ambitieux, vantard, grossier, dominateur, égoïste, indépendant, logique, paresseux, impoli et ingénieux ». Le simple

[123] Publication disponible en ligne <http ://epm.sagepub.com/content/37/1/101.full.pdf+html> Consultée en Avril 2016.

fait d'être une femme peut également inclure une personnalité « affectueuse, anxieuse, tendre, sensible, bavarde, dépendante, capricieuse, émotive, faible et douce » (Serge Guimond, 2010 : p. 151)[124]. Ces traits sont ceux qui ressortent de la plupart des recherches sur les stéréotypes hommes/femmes, comme l'explique Guimond avec un trait d'humour : « On peut résumer l'image de l'homme et de la femme qui ressortent de l'étude des stéréotypes en psychologie sociale en paraphrasant Glick *et al*. (2004)[125] : l'homme est odieux, mais puissant ; la femme est merveilleuse, mais fragile » (Serge Guimond, 2010 : p. 153).

— « Les stéréotypes sont consensuels, c'est-à-dire qu'ils sont partagés par un grand nombre d'individus » (Sales-Wuillemin, 2006 : p. 7). L'étude de William et Best de 1986, qui, rappelons-le, interroge des étudiants de 30 pays, a deux résultats marquants à ce sujet : « [on] constat[e] une très grande similitude dans les perceptions des participants masculins et féminins. (…) Les résultats sont partagés également par les hommes et par les femmes ». Et, en second lieu, les auteurs constatent « une très grande similitude entre les différentes cultures » (Serge Guimond, 2010 : p. 150).

— Les stéréotypes peuvent concerner un ou des groupes d'appartenance comme des groupes de non-appartenance. Il est intéressant de noter que les groupes qui sont la cible de stéréotypes négatifs dans un cadre social, et qui considèrent que leur groupe est minoritaire, ont tendance à intérioriser ce stéréotype : « Dans une expérience où ils [Paicheler et Darmon, 1977-1978[126]] ont fait croire aux participants qu'ils appartenaient à un groupe minoritaire, [les participants] ont fait montre d'un jugement défavorable pour leur propre groupe » (Aebischer et Oberlé, 2012 : p. 104). Pour le cas des stéréotypes hommes/femmes, il est de notoriété commune en France que les femmes sont censées être dotées d'une intelligence littéraire alors que les hommes seraient, eux, plus aptes en ce qui concerne les sciences exactes, domaine plus valorisé dans le milieu scientifique où les femmes sont manifestement minoritaires : « On aurait pu penser que les femmes ne seraient pas d'accord pour dire que l'homme est plus doué en sciences

[124] La liste des traits les plus cités toutes nationalités confondues se trouve à la page 108 de l'étude de William et Best (1977).
[125] Glick, P. *et al,* « Bad but bold : ambivalent attitudes toward men predict gender inequality in 16 nations ». Dans *Journal of personality and social psychology*, 86, 713-728. 2004.
[126] Paicheler G. et Darmon G. « Représentations majoritaires et minoritaires et relations intergroupes. » dans *Bulletin de psychologie*, 21, p. 170-180. 1977 et Darmon, G.; Paicheler, H. « Modèle de l'équilibre: Structures logiques et relations sociales réelles » dans *Bulletin de Psychologie* 32 (338): 9-20. 1978. Cités par Aebischer et Oberlé (2012 : p.104).

que la femme. (…) Le résultat global demeure que, même parmi les femmes, l'homme est jugé plus compétent que la femme dans le domaine scientifique » (Serge Guimond, 2010 : p. 153). Autrement dit, les femmes intègrent le fait qu'il existe un stéréotype négatif concernant leur rapport avec les sciences exactes, ce qui les pousse à détériorer leurs performances dans ces domaines. C'est ce qu'on appelle « la menace du stéréotype » (Berjot et Delelis, 2014 : p. 205) :

> Lorsqu'un membre d'une catégorie dévalorisée risque de confirmer, par son comportement, une dimension du stéréotype associé à son groupe d'appartenance dans un domaine par ailleurs important pour lui (…). Par exemple, les femmes ayant à passer un test de mathématiques pour lequel elles sont réputées mauvaises. Cette menace est suffisante en soi pour détériorer les performances et ainsi provoquer la confirmation du stéréotype (*Ibid*.).

— Les stéréotypes « réduisent le groupe visé à une série de traits sans prendre en compte les disparités existant à l'intérieur du groupe. En ce sens, ils résultent du biais d'assimilation » (Sales-Wuillemin, 2006 : p. 7). Et ce phénomène est visible y compris lorsqu'il s'agit d'un groupe d'appartenance, même si nous verrons ensuite que l'homogénéisation y est moins forte. Aebischer et Oberlé prennent pour exemple une recherche conduite par Aebischer en 1985[127] :

> Quelques femmes de carrière, ayant très bien réussi professionnellement, ont été interviewées sur ce qu'elles pensaient de la façon dont les femmes parlent entre elles. Elles ont donné des réponses comme celles-ci : « Une réunion de femmes est toujours une réunion de poules caquetantes » ; « c'est rare que des femmes, à moins d'être avec des hommes, aient des sujets de conversation qui pourraient être intéressants » (…) (Aebischer et Oberlé, 2012 : p. 105).

— Enfin, les stéréotypes sont « opérants » c'est-à-dire qu'ils sont supposés aider les individus à adopter une conduite qu'ils estiment appropriée par rapport à l'appartenance d'un autre individu. Dans les entretiens que nous avons passés avec les étudiants de Licence Information et Communication, certains d'entre eux ont évoqué des comportements de protection qu'ils avaient de manière « inconscient [e] » par rapport aux filles ou femmes qui les entouraient. Le terme « inconscient » montre la capacité opératoire des stéréotypes puisque ces jeunes garçons ne peuvent pas, dans un cas,

[127] Aebischer, V. *Les femmes et le langage. Représentations sociales d'une différence*. Paris, Presses Universitaires de France, 1988.

s'empêcher de les avoir, ou dans l'autre, faire un effort pour mettre en cohérence le contexte et l'individu particulier qui se trouve en face d'eux, et non son appartenance au groupe femme.

Jean répond à la question « Pour vous, qu'est ce que c'est, se comporter en homme ? » :

> R : Ça veut rien dire. Ah non, mais alors je suis en total désaccord avec cette phrase, ça veut rien dire. Après, c'est trop bête, mais je dis ça, c'est paradoxal, je dis que ça veut rien dire parce que je vais au restaurant et je supporte pas que ma copine me paye le restaurant. J'avoue que pour moi, je supporte pas me faire payer le restaurant par ma copine. Je vais plus apprécier ou accepter si c'est un ami. Mais ma copine… Alors what's the fuck, je sais pas le problème. Je pense que c'est le rapport de l'homme qui va protéger la femme, c'est inconscient. Dans la vie de tous les jours, c'est toujours « non, mais t'inquiète, je prends en charge ça » je sais pas pourquoi je le fais… Si un jour il y a une bagarre, je vais protéger ma femme, bien sûr, je vais le faire, mais c'est pas comme ça que je vois les choses.
>
> *Q : Et avec des amis filles ?*
>
> R : Ouais, c'est pareil. C'est parce que c'est des filles. C'est peut-être ma personnalité également, mais je le fais toujours. Je le fais automatiquement, c'est pas pour montrer quoi que ce soit. Pour moi, je me dois de payer, c'est normal. C'est assez fou en fait. D'ailleurs ça me fait réfléchir. Donc se comporter comme un homme… Oui… voilà. Mais je suis pas du tout à me dire « c'est la fille qui doit faire à manger ». Moi je suis vraiment dans un partage. Moi je me régale à faire la cuisine avec elle, parce qu'elle sait mieux faire que moi. Je vais pas lui dire « fais la cuisine pendant que je monte les meubles »… (Jean, 20 ans, L3).

Jean montre le combat qu'il mène pour résister au stéréotype et les moments où il y cède. Adrien répond à la même question :

> R : Bah mon réflexe ce serait de dire, j'ai envie de dire que ça va être le soir en rentrant avec des copines ou des trucs comme ça. Mais… les protéger, mais en vrai, au final, une fois on a eu des emmerdes dans la rue… Vous voulez que je vous raconte la petite histoire ?
>
> *Q : Oui, avec plaisir.*
>
> R : On était avec deux copines vers le Pub Z et y'avait un mec qui nous a parlé, il avait un pet[ard] et tout. On lui a offert un verre. Et il commence à crier d'un coup sur une copine, « callate la boca » ou quelque chose comme ça. Il commence à dire « oui, moi je lui parle en espagnol et elle dit que c'est pas de l'espagnol » je sais pas quoi. On essaye de partir et là, il pète un câble : « moi j'ai roulé pour vous et vous m'abandonnez » na na ni na na na. Au final on s'en va et il commence à courir et à me pousser. Mais bon il poussait rien du tout, il était trop bourré. Et j'ai eu peur pour mes copines et au final c'est [l'une d'entre elle] qu'a commencé à l'agresser et à lui dire « nous agresse pas, nous on passe une bonne soirée et tout ». C'est moi qui ai dû la calmer ! (Adrien, 20 ans, L3).

Adrien exprime le réflexe de protection qu'il a eu lors d'une altercation entre son groupe d'amies et un autre homme. Réflexe qui a immédiatement été déjoué par la réaction de défense qu'elles ont eue par elle même. Nous voyons que le stéréotype de la femme à protéger a été activé lors d'une interaction pour mieux être déjoué par le comportement réel de la cible du stéréotype. Les stéréotypes servent l'homogénéisation des groupes et guident les comportements face à des membres de ces groupes ou catégories, ce qui peut, lors d'interactions réelles, être remis en question.

Pour finir, il est important de souligner une différence de rapport entre l'endogroupe et l'exogroupe sur ces thématiques : « Des études ultérieures[128] (…) montrent que le biais d'assimilation ne se manifeste pas de la même manière selon que les sujets doivent décrire les membres d'un exogroupe ou les membres de l'endogroupe » (Sales-Wuillemin, 2006 : p. 34). Même si, comme nous l'avons vu, les stéréotypes sont présents pour des groupes ou catégories d'appartenance ou non, il semble que les endogroupes soient perçus de façon moins stéréotypée : « Pour l'endogroupe, les sujets mentionnent globalement un plus grand nombre de différences entre les membres de la catégorie (hétérogénéité) que lorsqu'il s'agit de décrire les membres de l'exogroupe (homogénéité) » (*Ibid.*). Ces « biais d'homogénéité exogroupe et d'hétérogénéité endogroupe » (*Ibid.*) ne signifient pas que l'endogroupe ne soit pas perçu de façon stéréotypée, mais que « l'appartenance à un groupe peut aller de pair avec la perception d'une hétérogénéité de cet ensemble » (Deschamps et Moliner, 2012 : p. 69).

Deschamps et Moliner (2012 : p.70-71) rapportent trois explications cognitives d'une plus grande hétérogénéité de l'endogroupe perçue par ses membres :

— « La familiarité » qui tient par le « modèle en termes d'exemplaires » : Les membres d'un même groupe auraient plus de contacts entre eux, plus d'expériences communes. En étant en relation avec plus d'exemplaires de son groupe d'appartenance qu'avec des exemplaires d'un groupe de non-appartenance, les différences entre les membres seraient

[128] Park B. et Rothbart M., « Perception of outgroup homogeneity and levels of social categorization : memory for the subordonate attributes of ingroup and outgroup members » dans *Journal of Personality and social psychology*, 42, 1051-1068. 1982 ; Mullen B. et Hu L., « Perceptions of ingroup and outgroup variability : A meta-analytic integration dans *Basic and applied Social Psychology*, 10, 233-252, 1989 ; Ostrom T.M et Sedikides C., « Out-group homogeneity effect in natural and minimal groups dans *Psychological Bulletin*, 112, 536-552, 1992. Cités par Sales-Wuillemin, 2006 : p.34

plus connues : « le facteur déterminant est la simple quantité d'informations à laquelle les gens sont exposés ; par contre, le processus par lequel les informations sont traitées est le même qu'il s'agisse d'un groupe d'appartenance ou de non-appartenance (Linville, Salovey et Fischer, 1986)[129] » (Deschamps et Moliner, 2012 : p.70)

— Les « différents niveaux dans le stockage des informations » impliqueraient que les individus aient une façon différente de traiter les informations que les groupes et celles sur les individus particuliers. Lorsqu'ils seraient en situation de mobiliser des informations sur les exogroupes, ils « auraient tendance à ne rappeler que les informations concernant le groupe dans son ensemble ». En revanche, lorsque les individus seraient appelés à mobiliser des informations sur l'endogroupe, les deux types d'informations, sur le groupe et sur les individus membres de leur groupe, seraient présents : « Les informations concernant les individus sont alors susceptibles de pondérer celles qui concernent le groupe[130] » (Deschamps et Moliner, 2012 : p. 70). Ce phénomène explique pourquoi, lors du traitement de la question « un individu est un homme si… », nous pouvons remarquer la présence de réponses non consensuelles.

— Enfin, l'individu percevrait « l'existence de sous-groupes pertinents » au sein des groupes connus, qu'ils soient d'appartenance ou non. « Cette structure serait plus différenciée, plus complexe dans le cas des groupes auxquels on appartient [131] » (Deschamps et Moliner, 2012 : p. 71). En d'autres termes, les groupes d'appartenance proposeraient plus de sous-groupes que les groupes de non-appartenance. Nous pouvons avancer que le groupe « homme » est hétérogène pour ses membres, c'est-à-dire comprenant plusieurs sous-groupes, catégories d'hommes : par exemple, des « hommes masculins » et des « hommes non masculins ».

[129] Linville, Salovey et Fischer « Stéréotyping and perceived distributions of social charactéristics : An application to ingroup-outgroup perception » dans J.F. Dovidio er S.L Gaertner (Eds) *Prejudice, discrimination and racism*. San Diego (CA) : Academic press. 1986. Cité par Deschamps et Moliner (2012 : p. 70)

[130] Deschamps et Moliner (2012 : p. 70) se basent ici sur la référence suivante Judd C.M. et Park B., « Outgroup homogeneity : judgment of variability at the individual and group levels » dans *Journal of personality and Social Psychology*, 54, 778-788. 1988

[131] Deschamps et Moliner (2012 : p. 71) se basent ici sur la référence suivante : Park B., Ryan C.S et Judd C.M., « Role of meaningful subgroups in explaining differences in perceiving variability for in-groups and out-groups » dans *Journal of Personality and Social Psychology*, 63, 553-567. 1992

Pour finir, nous souhaitons rapprocher les éléments contenus dans la représentation sociale du masculin chez les étudiants du stéréotype du masculin. Nous avons vu que le groupe social homme contenait deux catégories, celle des hommes « masculins » et des hommes « non masculins ». Afin d'asseoir le fait que le stéréotype du masculin contient les éléments de la représentation sociale, nous prendrons pour comptant les réflexions d'Henri Boyer dans son article « Stéréotype, emblème, mythe. Sémiotisation médiatique et figement représentationnel » :

> « Pour ma part (Boyer, 2003[132]), je fais l'hypothèse d'un fonctionnement sociocognitif analogue de la *représentation* et du *stéréotype*, sur la base de la contribution au confort identitaire et communicationnel des membres d'un groupe et/ou d'une communauté. Simplement, dans le cas de la *représentation*, la structure doit être envisagée comme complexe et dynamique, et le partage fonctionnel entre le noyau central et le système périphérique comme fondamental pour assurer la pertinence sociocognitive mais aussi la souplesse d'usage de ladite représentation. Dans le cas du *stéréotype*, cette souplesse aurait disparu au profit de la pertinence pragmatique. En fait, la structure du stéréotype ne ferait plus un partage fonctionnel entre noyau central et système périphérique (comme si le noyau avait absorbé le système périphérique) : pour une efficacité maximale, elle serait réduite à un ensemble figé (et donc forcément limité) de traits, totalement solidaires et donc, en définitive, selon des degrés divers, aléatoires en discours » (Boyer, 2008 : §9)[133].

Nous comprenons que le stéréotype de concernant le groupe « homme » se confond avec le stéréotype « masculin » ou stéréotype « viril », « homme » et « viril » faisant manifestement partie du noyau. Nous comprenons également que les éléments suractivés du système périphérique de la représentation sociale du masculin font partie du stéréotype découlant de la catégorie homme « masculin », en tant qu' « ensemble figé de traits ». Dans la suite de cette recherche, ces éléments seront considérés comme les traits du stéréotype du masculin qui s'applique au groupe social « homme ».

Dans ce chapitre, il a été successivement question de catégories et de groupes sociaux, d'identité sociale et de stéréotypes. L'identité sociale d'un individu dépend des groupes et catégories auxquels il appartient et surtout, de la comparaison qu'il fait entre les membres de ses groupes d'appartenances et les membres de ses groupes de non-

[132] Boyer Henri, 2003, *De l'autre côté du discours. Recherches sur le fonctionnement des représentations communautaires*, Paris, L'Harmattan (Cité par Boyer, 2008 : §9).
[133] Publication disponible en ligne < http://mots.revues.org/14433 >. Consultée en Avril 2016.

appartenance. En admettant que le groupe social « homme » contienne les catégories homme « masculin » et homme « non masculin », nous prenons pour acquit que l'estime de soi des interrogés dépend de la comparaison entre homme et femme, puis entre homme « masculin » et homme « non masculin ». Nous comprenons que le prototype sert à affecter un individu à une catégorie ou à un groupe, permettant alors au stéréotype relié à cette catégorie ou groupe de s'appliquer à l'exemplaire concerné. Les stéréotypes autorisent l'existence de sous groupes pertinents, qui ont eux-mêmes des traits stéréotypés. Ici, les deux sous groupes pertinents qui nous intéressent sont, nous le répétons, les hommes « masculins » et les hommes « non masculins ». Les étudiants affectent un autre homme dans une des catégories contenues dans le groupe social « homme », affectation qui déclenche l'application du stéréotype relatif à cette catégorie. La non-valorisation de la catégorie homme « non masculin », due à sa proximité avec le féminin, détermine le fait qu'aucun des interrogés ne se pense membre de cette catégorie afin de conserver une estime de soi positive. Cette dévalorisation est renforcée par la tendance qu'ont les individus à privilégier les endogroupes.

Nous verrons pourtant qu'ils n'appliquent pas à eux-mêmes tous les éléments du stéréotype « masculin », mais que, lors de la comparaison sociale subordonnée, ils se placent sur un continuum cerné par les deux catégories homme « masculin » et homme « non masculin ». Avant d'observer ce phénomène, il est nécessaire de comprendre ce qu'être un homme implique pour nos interrogés en termes de normes.

QUATRIÈME CHAPITRE : APPARTENIR AU GROUPE « HOMME ».

Comme tous les groupes sociaux, le groupe « homme » se définit par des normes qui entretiennent un lien avec les stéréotypes :

> Pour Turner (1982, 1985), le processus d'influence sociale comporte trois étapes. D'abord, les gens se catégorisent et se définissent eux-mêmes comme membre d'une catégorie sociale. Deuxièmement, ils apprennent les normes stéréotypiques de cette catégorie. Troisièmement, ils s'appliquent ces normes à eux-mêmes. » (Leyens et al., 1996 : p. 102).

L'appartenance à un groupe implique de partager des stéréotypes, à l'égard des exogroupes, comme les femmes pour les membres du groupe homme, mais aussi à l'égard de son propre groupe. Nous faisons l'hypothèse que les éléments normatifs autour du fait d'être un homme reprendront les éléments de la représentation sociale du masculin. Et, comme nous l'avons vu, tous les éléments de la représentation sociale d'un objet sont semblables au stéréotype sur cet objet. Nous chercherons à montrer dans la première partie du chapitre que la norme pour un homme découle du stéréotype du masculin. Ce qui nous intéresse est moins d'offrir un état de l'art des normes étudiées pour le groupe « homme » que de mettre en lumières les normes ressenties, nommées, conscientisées et expérimentées par les interrogés. Ces normes ont un rapport direct avec l'identité sociale et le besoin de valorisation, car elles vont servir de balises au phénomène de comparaison que nous verrons dans la partie suivante.

> L'identité ne se joue pas exclusivement en réaction aux autres groupes. Des études (Trimble, 1983) portant sur les groupes de noirs ont montré que leur identité n'était pas uniquement liée aux réactions qu'ils avaient par rapport aux valeurs de la majorité blanche, mais également aux divers éléments valorisants qu'ils développaient à l'intérieur de leur groupe, pour créer et renforcer un niveau d'estime d'eux-mêmes qui pouvait être supérieur à celui des blancs. L'appartenance au groupe ethnique montre ainsi […] la valeur interactive de l'identité sociale, qui ne s'exprime pas uniquement sur le mode appartenance/non-appartenance, mais aussi en fonction de la relation que les membres d'un groupe social donné ont par rapport aux valeurs internes qu'il produit. (Fischer, 2010, p. 201.)

Nous verrons dans cette partie une définition de la notion de normes, les normes qui sont considérées par les interrogés comme relatives à l'exogroupe, les femmes, les normes qui semblent être gérées par l'endogroupe et enfin que la valeur de ces normes peut être fluctuante. Nous verrons ensuite comment les interrogés se comparent les uns aux autres au sein du groupe homme, et comment intervient le stéréotype du masculin dans cette comparaison, de laquelle dépend l'estime de soi.

A. LES NORMES EXPÉRIMENTÉES PAR LES INTERROGÉS

A.1. Définition de la notion de norme.

Les normes « indiquent une manière d'agir », elles permettent « d'établir clairement les particularités du groupe et de canaliser ses valeurs centrales en fonction des objectifs poursuivis (Lichtman et Lane, 1983[134]) » (Fischer, 2010 : p. 226). En voici une définition :

> Elles se présentent comme des ensembles de valeurs largement dominantes et suivies par un groupe donné d'individus ; elles sollicitent donc de leur part une réelle adhésion. Selon Sherif (1936[135]), une norme est une échelle de référence ou d'évaluation qui définit une marge de comportements, attitudes et opinions, permis et/ou répréhensibles (…). Il s'agit par conséquent d'une pression qui est exercée sur les individus par le groupe social au cours des interactions sociales inhérentes à la formation et à la vie de ce groupe (Berjot et Delelis, 2014 : p. 156).

Le terme « échelle » utilisé dans cette définition montre qu'il n'y a pas qu'un seul comportement ou une seule opinion sur un plan particulier, mais bien qu'il est possible d'en avoir plusieurs qui sont acceptables : « Les comportements des membres du groupe peuvent varier et tant qu'ils se situent à l'intérieur des frontières de ce qui est défini comme acceptable, il n'y a aucun problème » (Guimond, 2010 : p. 19). Cependant les différentes possibilités présentes sur cette « échelle » n'ont pas forcément la même « valeur » (Delouvée, 2010 : p. 44), ne seront pas forcément « désirable [s] » de la même façon par les membres du groupe. De plus, « la valeur est indépendante de tout critère de vérité, car désirable ne veut pas dire vrai » (Delouvée, 2010 : p. 44).

[134] Lichman R.J. et Lane I.M., « Effects of groups norms and goal setting on productivity » dans Group and organization studies, 406-420. 1983.
[135] Sherif M., *The psychology of social norms,* New York, Harper & Row. 1936. Cité par Berjot et Delelis (2014 : p.156). Les travaux de Shérif sont cités par tous les auteurs présents dans cette partie lorsqu'il s'agit de définir les normes.

Berjot et Deleris (2014 : p. 158) reprennent cette variabilité possible au sein des « caractéristiques des normes » qu'ils exposent. Nous retrouverons ces caractéristiques dans les différentes normes isolées par les interrogés :

— Les normes peuvent « être personnelles ou de groupe ».

— Elles peuvent être « plus ou moins explicites ». Nous verrons que même si aucune norme n'est écrite en ce qui concerne le fait d'être un homme, certaines font l'objet de discours récurrents pour les interrogés, par exemple le fait de ne pas pleurer.

— Elles peuvent « comporter une marge de manœuvre ou fonctionner en tout ou rien ». L'ensemble des comportements qui définit un membre du groupe « homme » se trouve, comme nous l'avons dit, sur une échelle de possibilités.

— La transgression de ces normes peut déclencher « ou non des sanctions ». Ces sanctions peuvent aller jusqu'à l'évitement de l'individu par les autres membres du groupe, la considération par les autres que l'individu n'est pas « un vrai » membre.

— Les normes peuvent « être plus ou moins arbitraires (basées ou non sur des contraintes ou critères objectifs et pertinents) ».

— Enfin, les normes peuvent « être les normes du groupe d'appartenance ou celles d'un groupe de référence, auquel on souhaite par exemple d'identifier » (Berjot et Deleris, 2014 : p. 158). C'est le cas par exemple pour Clément et Kevin, qui ne se considèrent pas encore comme des « vrais » hommes, car trop jeunes, ce qui ne les empêche pas d'avoir une vision claire de ce qu'est censé être un homme et de tendre vers cette définition :

> R — Je me sens encore être un jeune homme, je peux pas dire que je suis un homme encore… C'est savoir... avoir des responsabilités et savoir les gérer. (Clément, 19 ans, L2)
>
> ……
>
> R — Pour moi, entre 18 et 25 ans, on est pas encore un homme. Un homme, on le devient. C'est pas parce qu'on a passé 18 ans qu'on est un homme. C'est quelqu'un qui a quand même bien avancé, qui commence à avoir un peu des cheveux gris, qui a vécu un minimum. À 20 ans, on dit je suis un homme, mais on le pense pas vraiment, on a pas d'expérience. (Kevin, 19 ans, L2)

La notion de « groupe de référence » (Delouvée, 2010 : p.24) implique que l'individu ne considère pas appartenir « effectivement » à ce groupe. Pourtant, il s'en « approprie les normes (…) et cherchent à [s'y] conformer » (*Ibid.*). Les groupes de référence ont une fonction « évaluative » puisque « l'individu évalue ses comportements et ses opinions, ainsi que ceux des autres, par comparaison avec ceux qui sont valorisés dans son groupe de référence » (*Ibid.*).

Les normes de groupe n'ont pas seulement une influence lorsque les membres du groupe sont les uns avec les autres, il s'agit de les intégrer de façon durable afin de les considérer et de se comporter par rapport à elles de façon adaptée selon les situations : « Comme l'a montré Shérif (1936[136]) les normes émergent de l'interaction entre les membres du groupe et régulent les actions de ceux-ci même lorsqu'ils sont seuls » (Guimond, 2010 : p. 20).

A.2. Le recul des interrogés face aux normes

Les interrogés exposent des normes qu'ils considèrent imposées par « la société » (Julien, 20 ans, L3), mais aussi leur propre positionnement par rapport à ces normes. Les discours relevés, lorsque la question des normes comportementales est posée, sont souvent construits autour de ces deux axes, à l'instar de Julien :

Q — Qu'est-ce que c'est pour vous « se comporter en homme » ?

R — Encore une fois, je vais dire deux choses : ce qui va venir en premier (…) ce qu'on apprend avec la société (…) les stéréotypes (…) et après ce que je pense. Ça serait techniquement assumer ses responsabilités, pas pleurer, faire attention, être fort tout ça. Et je pense qu'une femme peut se comporter en homme dans le sens où elle peut aussi ne pas pleurer et assumer. Mais c'est vrai qu'en premier on va penser qu'une fille c'est plus délicat… Ouais.

Q — Et vous, vous pensez quoi ?

[136] Même référence que ci-dessus. Citée par Guimond (2010 : p.20).

R — Qu'il y a pas d'homme, y'a pas de femmes en soi, y'a que des gens qui ont des histoires. Après, c'est sûr qu'avec ce qui existe autour, ce qu'on voit et ce qu'on entend, on est influencé. Mais pour moi les individus vont développer un caractère de femme ou d'homme, mais je pense que l'individu en soi est pas sexué. Après c'est le débat là dessus… (Julien, 20 ans, L3)

Maxime fait également la distinction entre la présence ressentie des normes sociales et ce que lui en pense :

Q — Pour vous, qu'est-ce que c'est « se comporter en homme » ?

R — Pisser debout ! (il rit). Quoi que, quand on sait pas viser vaut mieux s'asseoir, ça évite du nettoyage… Se comporter comme un homme… Ben, les clichés sociaux voudraient dire défendre sa femme. Quand c'est dans un rapport purement physique, quand la copine est un peu frêle… Cette notion d'intervention. Mais, les filles s'entraident aussi, elles se liguent contre un homme qui fait du mal à une. Se comporter comme un homme je ne sais pas si ça a encore un sens, à part ce qui est purement biologique. Par exemple, y'a le phénomène d'excitation, les attributs sexuels… seulement ça en fait. Se comporter comme un homme c'est faire ce que le corps d'homme peut faire que ne peut pas faire celui des femmes. Pareil pour les femmes. C'est uniquement ça qui fait qu'un homme est un homme et qu'une femme et une femme. (Maxime, 19 ans, L1)

Maxime souligne la dimension corporelle dans sa réponse, ce qui fait un homme, c'est son corps, différent de celui de la femme. L'interrogé souligne que cette dimension corporelle peut mener aux « clichés sociaux » en vigueur, par exemple le fait qu'il faille « défendre sa femme », mais seulement dans le cas où cette dernière est « un peu frêle ». Maxime explique, avec ses propres mots, ce qui conduit les sociétés à différencier socialement les individus, comme le rappelle Christine Détrez :

> L'identité sexuelle est le produit d'un processus de "sexuation" (Pagès, 2001[137]), d'une incorporation de principes sexuants. Ainsi, la différence biologique entre les hommes et les femmes, inscrite dans l'anatomie et le fonctionnement des corps, intervient comme une justification *a posteriori*, par le recours à la nature, de la différenciation sociale des genres (Héritier, 1996[138] ; Bourdieu, 1998[139]). Les attitudes, les comportements corporels de l'individu varient alors selon qu'il est homme ou femme. Le marquage sexuel du corps a largement été montré pour les sociétés traditionnelles (Détrez, 2002 : p.149).

[137] PAGÈS M. (2001), « corporéités sexuées : jeux et enjeux », in BLÖSS T. (sous la dir. de), *La dialectique des rapports hommes-femmes*, Paris, PUF. Référence citée par Détrez (2002 : p.149).
[138] HERITIER F. (1996), Masculin, féminin : la pensée de la différence, Paris, Odile Jacob. Référence citée par Détrez (2002 : p.149).
[139] BOURDIEU P. (1998), *La domination masculine*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Liber ». Référence citée par Détrez (2002 : p.149).

Maxime, dans la suite de son entretien, continue sa pensée en exprimant que la dimension corporelle a déterminé les rapports de pouvoir en hommes et femmes :

> *Q — Être un homme implique un certain comportement ?*
>
> R — C'est encore très présent dans les pensées actuelles, mais c'est en train de changer… Même s'ils manifestent tout ça pour pas que ça change. Mais y'a toujours eu ces stéréotypes avec la femme au foyer qui s'occupe des enfants et du ménage et à l'homme le statut de dominant. Sur des caractéristiques physiques uniquement. C'est lui qui bâtissait les sociétés donc qui, au passage, a pris les pouvoirs. Y'a toujours eu ces clichés : rose pour les filles et bleu plus pour un homme. Après, ça commence à changer de plus en plus. On essaye de remettre tout le monde à égalité. Moi, je suis féministe dans le sens où je veux que tout le monde soit égaux. C'est ce que Emma Watson défend d'ailleurs. Au niveau de la masculinité, y'a toujours une dominance de la pensée catholique ou dans les sociétés musulmanes aussi… les femmes ont pas le doit de se montrer, même au niveau capillaire, elles ont des droits assez restreints. Non, mais y'en a, « coucou, quoi » ! « Les femmes doivent rester à la maison » et tout… Il faut que ça change. (Maxime, 19 ans, L1)

Maxime lie solidement les stéréotypes sur les femmes et ceux sur les hommes, en exprimant clairement la domination que ces stéréotypes ont contribués à appliquer.

Certains interrogés, comme Maxime, ont également montré une prise de recul par rapport à ce qui leur semble imposé. Ils voient une différence entre l'application de ces normes, qu'ils appellent aussi stéréotypes, pour les générations précédentes et la leur et montrent également une volonté de renforcer ce changement, comme nous le montre également Florian :

> R — Les stéréotypes sont quand même moins présents. Même si ça reste quelque chose qui est là. Notamment chez nous les hommes, entre nous, en tant qu'homme, on a envie d'être viril, sans parler des femmes. Mais, je pense pas que ça ait la même place aujourd'hui qu'il y a un siècle arrière avec les hommes forts, robustes, macho qui avaient une place plus importante. (…) Moi, je pense pas me montrer en tant que personne virile… Si parce qu'on est un homme… Même si c'est pas ce qui définit un homme la virilité, mais on a envie d'être viril. Je pense qu'aujourd'hui, une femme va pas rechercher forcément un homme pour sa virilité. Je pense que c'est quelque chose d'un peu passé. (Florian, 20 ans, L3)

Le discours de Florian est représentatif de la porosité entre « homme », « masculin » et « viril ». Il se contredit en ce qui concerne son rapport à la virilité. Il ne pense pas l'être, mais l'est tout de même de par son appartenance au groupe homme, puis confesse une

« envie » d'être viril. Il fait successivement référence au fait que ces notions soient interchangeables et au fait que la virilité soit une forme de référence pour le comportement en tant qu'homme.

Valentin, lui explique qu'il est attentif à certains actes de normalisation et que ces actes le « choque [nt] », car il les estime dépassés et qu'ils peuvent engendrer une frustration :

> R — Ma mère est assistante maternelle donc elle garde des garçons et des filles. C'est y'a quelques jours, ça m'a choqué. Y'avait un garçon qui jouait à la poupée et elle lui a dit « non, ça, c'est pour la petite fille, toi t'as ça pour jouer » et elle lui a donné un jeu pour les garçons, un camion de pompier. Il a pas eu le droit de jouer avec la petite Barbie. Ça m'avait quand même choqué. Lui, il voulait jouer avec la Barbie et il a été obligé de se taper Sam le Pompier. Je m'en rappelle pas si jamais on m'a fait ça, j'ai pas trop de souvenir de mon enfance. Après, moi j'avais des jouets pour garçons plutôt. Ça me dérangeait pas, on se pose pas de questions à l'époque. Aujourd'hui je suis très ouvert sur ces trucs-là. Pour moi, un garçon qui aime les trucs dits de fille, ça me choque pas du tout. On peut tout aimer, y'a pas de genre. Voilà. (Valentin, 21 ans, L1)

A.3. Les normes principales évoquées par les interrogés.

Nous sommes permis de thématiser les réponses des interrogés face à la question « qu'est ce que c'est pour vous « se comporter en homme ? ». Nous interrogeons les normes comportementales. La thématisation nous permet de lire plus clairement les apports des entretiens, cependant, certaines thématiques telles que la force ou la masse musculaire sont transversales, ce qui montre, encore une fois, la dimension physique du stéréotype.

— La première norme abordée est ce que nous avons appelé « le devoir de protection ». Ce comportement est, comme nous allons le voir, relié avec ce que William et Best appellent des « traits » (1977, p. 101), c'est-à-dire la confiance en soi, le courage, la force, etc. :

> *Q — Qu'est-ce que c'est pour vous se comporter en homme ?*
>
> R — C'est assumer ses responsabilités. Heu… Assumer ses actes… Savoir encaisser sans flancher. Et… être un soutien pour ses proches. Voilà.

Q — Est-ce qu'il y a un côté physique ?

R — Bah… oui. Là vous allez me faire dire quelque chose qui m'est pas forcément venu à l'esprit dans la première inflexion… Après bien évidemment, en étant confronté à un conflit dans l'espace publique, je pense que c'est à l'homme (…) et pas à une femme (…) de l'assumer et à se mettre en travers, quitte à prendre une rouste, voilà. C'est quelque chose que je trouve normal, logique et qui s'apparente forcément à la masculinité pour moi. (Jérémy, 22 ans, L3)

……

R — Aragorn, c'est un personnage fort, masculin. Déjà, c'est un bel homme, viril, les cheveux longs partant au combat pour la survie de son peuple. Qui protège les femmes qui restent dans les citadelles et les villes pour protéger les enfants. Et les hommes qui partent au combat pour préserver cette vision, cette ville et leur vie. Et ouais, la vision de l'homme, l'homme barbu, fort, combattant à l'épée, sans crainte, c'est intéressant. Je pense qu'on a tous envie d'être pareils, virils, sans craintes aussi. En tant qu'homme, on a ce stéréotype de protection d'une famille, d'une femme, père de famille. Même si les femmes protègent leur famille, bien sûr, c'est pas la question. Mais, y'a ce truc de l'homme qui va protéger sa famille. On a envie inconsciemment de devenir comme ça, d'apparaître sans crainte, cette image protectrice, et tout pour en tout cas sa femme. (Florian, 20 ans, L3)

…..

R — Oui, oui. Peut-être. Je sais pas. Si plusieurs fois, si, quand… avec ma copine, quand il y avait eu, je sais plus ce qui s'était passé, y'avait eu une embrouille avec quelqu'un et je l'avais défendue, des trucs dans le genre. (il réfléchit) Voilà. (Alexandre, 19 ans, L2)

Nous voyons avec Jérémy, Florian et Alexandre que le devoir de protection se fait le plus souvent par rapport à la femme. Florian prend l'exemple d'un personnage du *Seigneur des anneaux* (2001, 2002 et 2003) qu'il a déjà évoqué lors de l'entretien. Il exemplifie selon lui, non seulement, la norme de protection, mais aussi certains éléments de la représentation sociale du masculin que nous avons pu relever (la force, la virilité, le courage).

— Toujours par rapport à l'exogroupe « femme », la deuxième norme mise en lumière touche à l'aspect financier, c'est « l'accès à l'argent » et l'utilisation de cet argent. Elle rejoint le discours de Jean que nous avons étudié précédemment. Benjamin nous présente la façon dont cette norme guide son comportement :

R — Se comporter en homme [c'est] par rapport à une femme. Par exemple, être galant, au restaurant… Je sais pas, payer le restaurant. (…) Quand j'ai eu ma copine, je me suis déjà dit ça. Je me suis déjà dit « je vais lui offrir ça parce que ça le fait bien ». Et puis elle aime bien tout ce qui est un peu… pas cul-cul… (il rit). C'est un peu l'image que je me dis. C'est un peu un cliché de se comporter avec galanterie, d'avoir des attentions. Et moi, je suis pas contre même si je prône plus l'égalité homme femme à ce niveau-là que d'adopter le modèle [classique]. Mais je me dis qu'il faut offrir une fleur de temps en temps. Mais y'a aucune originalité là-dedans. Je lui ai déjà offert une fleur juste parce que c'est la St Valentin. Je me dis « il faut faire comme beaucoup d'hommes font ». Il y a une attente chez elle, mais qui est pas directement dite, c'est ressenti.

Q — Ce n'est pas quelque chose que vous auriez fait ?

R – Si, mais le côté qui me fait pas plaisir c'est de me dire qu'elle a envie que je me comporte comme un modèle d'homme plutôt que ça vienne vraiment de moi. (Benjamin, 19 ans, L2).

La norme de « devoir de protection » et la norme de « l'accès à l'argent » sont incarnées par un rapport à l'exogroupe femme. C'est-à-dire que les interrogés mobilisent ce qu'ils considèrent être les attentes du groupe de non-appartenance et souhaitent répondre à ces attentes. L'argent est aussi un symbole de puissance, de pouvoir, éléments qui étaient présents dans la représentation sociale du masculin.

Nous allons maintenant nous pencher sur des normes qui semblent répondre à des injonctions de la part des membres de l'endogroupe.

— Avoir peur et pleurer sont des comportements que les interrogés nous exposent comme discriminatoires. Ils expliquent devoir être « sans pleurs et sans pleurs » pour ne pas être moqués par les membres de son groupe, spécifiquement à n jeune âge. Kévin reprend l'organisation discursive que nous avons relevée plus tôt, mais cette fois, « la société » est caractérisée par un « on » puis « avec mes potes ». Suit sa propre considération de ce que doit être un homme, en réponse à ces moqueries :

R — En général, je pense qu'on attend d'un homme qu'il se… comment dire… pas qu'il soit viril, mais qu'il montre qu'il a pas peur, qu'il soit un… genre si on marche dans la rue et qu'il y a une araignée et qu'il recule de 15 pas, on va dire « houla ! ». Ça, c'est la société. Moi y'a eu une période où j'ai eu peur des chiens. Dès que je voyais un chien qui s'avançait vers moi, je faisais un petit détour. Des fois on se moquait de moi. Avec mes potes, on rigolait mais moi je me disais « ouais, si j'ai peur d'un petit chien comme ça, c'est sur que ça fait pas le mec qui avance sûrement… ». Un chiwawa ça allait, mais des chiens de taille moyenne ça me faisait peur. Mais bon, c'est passé, j'ai un chien donc ça va mieux. Mais j'ai toujours peur du vide. Après personnellement, je pense que si on est correct avec les gens… droit et… respectueux… c'est le plus important. Un homme il doit pas forcément avoir 90 kg de masse musculaire ou d'avoir de la barbe… (Kevin, 19 ans, L2).

Kevin a expérimenté la pression des pairs, mais aussi la pression qu'il se mettait lui même par rapport à la norme. Son discours présente le fait que pour chaque individu, les normes peuvent avoir des valeurs différentes : même s'il n'a plus peur désormais, le travail sur soi n'a pas renforcé la valeur de cette norme, pour lui ce qui compte c'est d'être « droit » et « respectueux ».

Guillaume et Lucas rapportent des anecdotes de leurs enfances. Les deux expriment une incompréhension face aux « réprimande[s] » reçues lorsqu'ils exposaient publiquement leur « sensib[ilité] » ou leur « triste[sse] », surtout devant des amis :

> R — Vis-à-vis des amis, justement qui disent que lorsque telle ou telle situation se présente « il faut pas pleurer, sois un homme ». Ça, j'y ai eu droit, mais j'y fais pas attention. (…) Parce que je suis assez sensible, enfin je me juge sensible. J'ai pas mal eu droit à ce genre de réprimande, là même mes amis. Soit ils le disaient pour plaisanter, soit pour me rendre plus fort pour m'aider un peu, pour me renforcer. (…)Par exemple cette histoire de « faut pas pleurer pour un homme », c'est pas parce qu'on pleure qu'on est pas un homme. (Guillaume, 18 ans, L1)

Guillaume considère que le comportement de ses pairs n'est pas qu'une simple injonction, mais une tentative de l'« aider un peu » à se rapprocher de ce que doit être un homme. Il exprime un désaccord avec cette conception tout en comprenant ses enjeux en terme de performance de la masculinité. Simon, lui, ne considère pas que les moqueries ou les injonctions aient été une aide :

> R — Des fois, quand j'étais à l'école primaire, quand j'étais gamin, j'étais assez émotif et des fois je pleurais. Je pleurais parce que je me sentais pas bien ou quelque chose m'avait blessé et souvent on me disait « t'es un garçon ! Il faut pas pleurer ». Et pour moi, c'est pas parce que je pleurais que j'étais une fille, que j'étais pas un garçon. J'avais juste de la peine et j'évacuais ça en pleurs. C'est vrai ça me revient… quand j'étais gamin, j'étais pas pleurnichard mais émotif et pourtant ils disaient « pleurnichard ». C'est juste que quand on m'attaquait, j'avais pas le réflexe de répondre et ça me faisait souvent pleurer. On me disait le genre de trucs que se lancent les gamins « t'es une femmelette, t'es une fille » alors que vous êtes triste, alors vous pleurez, c'est normal. (Lucas, 20 ans, L3)

On remarque la corrélation faite par les pairs entre les pleurs et le fait d'être « une fille ». Lucas explique que ses pleurs étaient une façon d'exprimer une tristesse, un sentiment, qui aurait pu, selon lui, être exprimé différemment s'il « avai [t] eu le réflexe de répondre ».

— La quatrième norme que nous avons pu relever est inhérente aux situations de conflits que peuvent rencontrer les membres d'un groupe entre eux. Cette norme, que nous nommerons « combat de coqs », selon les mots de Florian, consiste à ne pas se laisser faire, à avoir se défendre face à d'autres hommes, mais aussi à défendre ses proches :

> R — (…) C'est un peu combat de coqs aussi, entre deux hommes, qui sera la plus viril, le plus fort…
>
> *Q — Vous sentez ce combat présent ?*
>
> R — Ouais, selon les situations et les contextes, bien sûr ? C'est quelque chose de présent. Quand on se laisse marcher dessus… Quelqu'un, un mec, qu'est pas forcément respectueux, que ce soit envers une personne qui m'est chère ou envers moi-même. Parce que des fois y'a l'égo qui prend dessus aussi. On peut pas laisser faire une personne, se laisser marcher dessus. Donc au final, en tant qu'homme, il faut dire « non, stop ». Derrière on montre un peu les dents (Florian, 20 ans, L3).

Alexandre explique comment les discours parentaux ont inséré la notion de violence dans cette norme :

> R — Si, je me souviens de mon père qui me disait « il faut pas se laisser faire » et ma mère qui me disait un peu le contraire. Pas le contraire, mais… En gros mon père disait « si on te fait chier, tu tapes et après tu discutes » alors que ma mère c'était « tu discutes et tu tapes qu'en dernier recours ». C'était un peu les discours opposés. Plus se défendre. (Alexandre, 19 ans, L2)

Comme nous le disions plus haut, avoir les mêmes stéréotypes que les membres de son groupe constitue en soi une norme, y compris si ce stéréotype est rattaché à l'endogroupe. De plus, le phénomène de normalisation au sein d'un groupe, ici incarné par la réception d'un discours parental divisé par le sexe des parents, est renforcé par la source du discours : « Abrams, Wetherell, Cochrane, Hogg et Turner (1990[140]) ont montré qu'une source d'influence est plus puissante lorsqu'elle est perçue comme appartenant à un endogroupe plutôt qu'à un exogroupe. » (Leyens, Yzerbit et Schadron, 1996 p.102). Il y a de fortes chances pour que l'influence du discours paternel ait été plus marquante que celle du discours maternel.

[140] Abrams D., Wetherell M.S., Cochrane S., Hogg M.A., et Turner J.C., « Knowing what to think by knowing what you are : Self categorization and the nature of norm formation, conformity, and group polarization » dans *British Journal of Social Psychology*, 29, 97-119, 1990. Cité par Leyens, Yzerbit et Schadron (1996 : p.102)

— La dernière norme que nous souhaitions mettre en lumière est la « non-féminisation de l'apparence ». Plus nuancée que les caractéristiques qui tournent autour de la notion de muscles ou de force physique, cette norme en découle cependant. Le corps et les éléments qui le parent ne doivent pas s'apparenter au féminin. Arthur, par exemple, décrit son comportement en creux :

> R — Je considère que je me comporte comme un homme parce que je mets pas de vernis, je mets pas de maquillage, je mets pas les mêmes vêtements… je dirais que c'est vraiment quelque chose de matériel. Après, se comporter comme un homme, y'a un aspect de virilité. Et encore qu'est ce que c'est la virilité. Ouais, c'est… C'est vraiment compliqué comme question je dois vous avouer (il réfléchit). Ca serait que matériellement parlant, au niveau de l'apparence. (Arthur, 22 ans, L3)

D'autres éléments tels que la chevelure peuvent représenter des cibles de moqueries à l'adolescence, comme nous le décrit Guillaume, malgré le fait qu'il soit admis dans l'espace public que beaucoup d'hommes aient les cheveux longs depuis les années soixante (Sohn, 2015 : p.131).

> R — En fait, avant, j'avais les cheveux plutôt très longs… D'ailleurs, quand je les avais aux épaules on m'appelait Didier Ramon et après en dessous c'était Jim Morrison. Du coup j'avais le droit aux « ah ! mais t'es une femme », ceci, cela. Franchement, j'ai été stigmatisé pour mes cheveux, mais je pense pas plus.
>
> *Q — Par vos amis ?*
>
> R — Non, c'était pas mes amis du coup. Eux, en général, ils étaient comme moi et eux aussi se faisaient stigmatiser. Mon meilleur ami lui aussi a eu les cheveux très longs, au milieu du dos, mais lui, il avait pas peur de se battre, de dire « j'en ai rien à faire de ce que tu dis » alors que moi, en général, je laissais passer.
>
> *Q — Donc pour vous c'est plus pour le physique ?*
>
> R — Oui, le comportement moins. Mais je suis bien avec moi-même, c'était plus les autres qui avaient un problème avec moi… Juste à cause de mes cheveux. (Guillaume, 18 ans, L1).

On remarque que lorsque Guillaume compare sa réaction aux moqueries à celle de son ami, il explique que le fait de « laiss[er] passer » ne jouait pas en sa faveur. L'accumulation de normes non respectées, un physique féminisé et le fait de se laisser faire, augmentent le risque de rejet par les autres membres du groupe.

A.4. La valeur fluctuante des normes.

Afin de comprendre que les normes énumérées ici, et celles qui sont transversales à la thématisation proposée, ne sont ni exhaustives ni classées par importance, nous devons souligner que la valeur des normes particulières dépend des cercles sociaux dans lesquelles elles se jouent, d'autres groupes d'appartenance comme la famille, et des contextes dans lesquels elles sont présentes. Pour cela, nous souhaitons proposer une partie conséquente de l'entretien de Lucas. Cet interrogé nous montre qu'au sein de son cercle familial, la force physique, le fait de ne pas avoir peur et le fait de ne pas se laisser faire en haussant le ton sont incarnés et appréhendés. Pour autant, l'absence de ces caractéristiques chez Lucas n'est pas ce qui lui fait ressentir un sentiment de dévalorisation en tant qu'homme :

R — Je sais que j'ai eu une famille où, que ce soit mon père ou mon grand-père, c'est très masculin. C'était un peu, surtout mon grand-père, « c'est moi le père de famille » qui commande un peu tout, sa femme, ses enfants, ses petits enfants. C'est méga autoritaire, c'est pas vraiment un dictateur, mais quand même, il donne des ordres. Du coup, moi je me suis un peu basé sur ça. Après, mon père il est très masculin aussi, je veux dire le physique, il fait de la musculation, le physique donc assez musclé. Après, au niveau moral aussi, c'est une grande gueule. Il pousse la gueulante assez rapidement et il a pas peur de gueuler quand quelque chose commence à le saouler, il a pas peur. Voilà. Du coup, je me suis quand même basé sur ça, même si moi je suis plus réservé. Je suis plus timide, moins la gueulante, il faut vraiment pousser pour que je sois en colère. Donc je me suis basé sur ça sans vraiment adopter le schéma de mon père et de mon grand-père. Après…

Q — Et ça a donné lieu à des discussions ?

R — Non parce que je reste assez masculin quand même. Je sais pas comment dire mais aux yeux de ma famille, de mon environnement, j'ai des réactions, des sentiments d'homme. Du coup, le fait que je gueule pas ou que je sois pas une montagne de muscle ou quoi, ça a pas choqué ou interpellé mes parents ou grand-parents. Par contre souvent on m'a reproché, enfin reproché…, que je sois pas doué de mes mains en fait. En fait, moi, je suis plus un intellectuel, plus réfléchi et moins dans le jardinage ou le bricolage. Par rapport à un cousin que j'ai qui est vachement là-dedans, mes grands-parents m'ont souvent reproché dans mon enfance « pourquoi t'es pas comme ça » et pour eux c'est un facteur de masculinité. Savoir se servir de ses mains. Moi, j'étais plus du genre intellectuel, je veux dire par là que j'ai toujours eu plus ou moins des bonnes notes et pour eux, c'est pas ça qui compte, c'est plus le fait de bâtir quelque chose. Et moi, il fallait qu'on m'explique les choses à faire alors que mes cousins, c'était inné pour eux. Et ça a toujours été plus ou moins un reproche, pas que j'étais pas totalement un homme, mais ça manquait. C'est comme je l'ai ressenti. (Lucas, 20 ans, L3).

Nous pouvons schématiser en disant que la famille de Lucas donne de la valeur à trois comportements relatifs aux hommes : la force physique, le fait d'être « grande gueule » c'est-à-dire de ne pas se laisser faire, et le travail manuel. Au vu des discours les plus présents chez les interrogés, nous pourrions penser que les deux premiers devraient être les plus valorisés. Pourtant, Lucas nous montre que c'est bel est bien le troisième qui fragilise l'estime qu'il a de lui même en tant qu'homme face aux membres de sa famille.

Dans certains contextes dits masculins, comme les bars[141], les interrogés semblent considérer que l'identité sociale en tant qu'homme ressort et crée des situations de comparaison particulières, avec des normes qui sont elles aussi spécifiques et pas forcément valorisées ailleurs. La simple présence de membres de l'endogroupe contribue à cette sensation : « Pour la TIS [théorie de l'identité sociale], l'identité d'une personne en tant que membre d'un groupe devrait être particulièrement saillante lorsque d'autres membres de cet endogroupe sont présents pour activer cette identité » (Leyens *et al*., 1996 : p. 102-103). Benjamin donne un exemple en répondant à la question « pour vous, qu'est-ce que se comporter en homme ? » :

> R — Si, par rapport aux autres hommes, ce serait montrer qui est le plus viril, qui est le modèle le plus représentatif de l'homme dans le sens viril. Mais bizarrement en fait il me vient à l'esprit un modèle particulier de l'homme dans un cadre particulier. En fait, juste en imaginant ce que vous me dites, si y'a des hommes dans un bar, celui qui va le plus attirer l'attention parmi les hommes, c'est celui qui va se comporter en viril, qui boit le plus de coups par exemple, ou qui raconte le plus de conquêtes. C'est un peu le modèle du macho je pense (Benjamin, 19 ans, L2).

Nous voyons qu'ici, Benjamin mobilise une image mentale de l'homme « macho » à l'aide de son imagination. Il est en train d'imaginer un représentant de la catégorie « homme macho », un individu qui possède les traits stéréotypiques de cette catégorie. À ce sujet, Moliner (2016 : p. 105-109) présente une recherche menée par Green et Ashmor en 1998[142] dans laquelle les participants sont poussés à imaginer différentes catégories de femmes et d'hommes : « quatre catégories de femmes (femme au foyer, prostituée, femme active et féministe), et quatre catégories d'hommes (cadre dirigeant,

[141] Comme nous l'avosn vu avec le travail de Perrenoud (2011 : p. 143).
[142] Green, R. J., & Ashmore, R. D. « Taking and Developing Pictures in the Head: Assessing the Physical Stereotypes of Eight Gender Types » dans *Journal of Applied Social Psychology,* 28(17), 1609-1636. 1998. Cité par Moliner (2016 : p.105-109)

homme efféminé, homosexuel et intellectuel) » (Moliner, 2016 : p. 105-109). Il semble qu'il y ait un consensus parmi les participants quant à l'image mentale qu'ils mobilisent à l'évocation de ces catégories et que « pour certaines catégories, on devine l'action de stéréotypes (…), très prégnants » (*Ibid.*). En conséquence, il est possible de croire que les interrogés mobilisent des images proches les unes des autres lorsqu'ils imaginent concrètement un individu représentant une catégorie.

Valentin, lui, parle d'une personne précise, existante, qui se trouve être un ami proche. Il l'aborde lorsque la question « est-ce que vous trouvez des hommes plus masculins que vous ? [143] » lui est posée :

> R — J'ai un pote qui fait beaucoup de sport, c'est plutôt un mec à femmes. Voilà, il est vraiment dans le délire, « je suis un homme, j'ai des muscles, des poils », après il est sympa. (…) Ça me fait un peu rire, mais ça me dérange assez. Souvent. Mais c'est quelqu'un qui a quand même un bon fond, c'est mon ami quand même.
>
> *Q — Qu'est-ce qui vous dérange ?*
>
> R — Dans son discours et dans certaines situations. Par exemple quand je sors avec lui, au bar, il est souvent dragueur « tu vois la meuf là-bas ? Va lui parler ! » dans ce genre de situations…
>
> *Q — Et ça vous met mal à l'aise ?*
>
> R — Carrément. Mais mal aussi parce que peut-être que moi j'y vais pas comme lui. Après, il a des discours assez genrés sur les femmes. Donc de ce côté-là, c'est pas une personne qui est très ouverte. (Valentin, 21 ans, L1)

L'extrait précédent montre la pression à la similitude qui peut être exercée par des pairs, même ceux qui sont proches et appréciés. Nous avons vu que la norme mise en avant par l'ami en question est le rapport de séduction avec les femmes et le fait d'avoir assez confiance en soi pour l'oser, ce qui rejoint la notion de « conquêtes » exprimée par Benjamin.

[143] Nous analyserons les réponses à cette question dans la partie B de ce chapitre.

Enfin, pour certains interrogés qui manifestent moins d'attentes stéréotypées vis-à-vis des membres de l'endogroupe « homme », il y a eu des périodes où le rejet de comportements considérés comme féminins était la norme la plus présente. C'est le cas pour Arthur à l'adolescence :

> R — Je pense que tous les adolescents quand ils sont dans un groupe de mecs à ce moment-là, ils se comportent très de manière masculine. Y'avait pas vraiment de place pour avoir… pour… on était très respectueux ce genre de choses, mais se comporter comme une fille, c'était pas vraiment bien vu. J'ai dû même moi le faire à cette époque-là, maintenant qu'on en parle (…). Par exemple, au lycée, on avait une personne qui ne traînait qu'avec des filles et qui s'est avérée plus tard être homosexuelle. Moi j'y vois aucun inconvénient, mais on avait tendance à lui dire « tu te comportes comme une fille, sois un peu plus un homme ». Voilà, pour répondre à votre question… (Arthur, 22 ans, L3)

Il semble que l'adolescence soit la période où « l'effet brebis galeuse » est le plus important. Cet effet consiste à faire preuve d'une « plus grande sévérité vis-à-vis d'un membre de l'endogroupe quand celui-ci a un comportement contre normatif » (Aebischer et Oberlé, 2012 : p. 63), ici le fait de « traîner que avec des filles ».

B. LE STÉRÉOTYPE DU MASCULIN COMME OUTIL DE COMPARAISON SOCIALE.

B.1. Récapitulatif du cheminement

Nous allons à nouveau détailler les éléments que nous avons expliqués précédemment (la représentation sociale, la catégorisation, l'identité sociale, les stéréotypes et les normes) pour comprendre comment les étudiants interrogés membres du groupe homme semblent se comparer entre eux. Afin de poser le postulat qui nous permettra ensuite d'analyser les relations aux acteurs et aux personnages de films à travers le filtre de la masculinité, nous exposons un cheminement en quatre étapes :

Étape 1 :

— Cette étude porte sur les étudiants de l'université d'Avignon que nous considérons, et qui se considèrent, comme membre du groupe homme.

— Ce groupe à une représentation sociale du masculin.

— Cette représentation contient des éléments centraux et des éléments périphériques. Les éléments pressentis comme centraux, homme et virilité, indiquent que les trois notions sont extrêmement proches, une proximité qui est confirmée par les dires des interrogés.

— Nous avons admis que les films contribuaient à construire la représentation sociale du masculin.

Étape 2 :

— La catégorie « homme » est un groupe social dans lequel se catégorisent nos interrogés.

— Les étudiants catégorisent également deux types de membres de l'endogroupe : les « hommes masculins » et les « hommes non masculins ». Ces deux catégories ne

peuvent pas, dans le cadre de cette étude être considérés comme des groupes sociaux puisque, entre autres, aucun de nos interrogés ne se catégorise comme non-masculin.

— Chaque catégorie ou groupe social a un stéréotype associé.

— Les éléments de la représentation sociale et les éléments du stéréotype d'un même objet étant semblables, les traits stéréotypiques sur le groupe homme et ceux sur le masculin se confondent.

Étape 3 :

— Les individus se comparent afin d'obtenir une identité sociale positive. Ils se comparent en tant que membres d'un groupe aux autres groupes.

— Au niveau intragroupe, l'individu qui s'est catégorisé dans un groupe réalise aussi une catégorisation subordonnée, il réalise des comparaisons entre lui-même et les autres membres du groupe.

Étape 4 :

— Les normes comportementales du groupe « homme » dépeintes par les interrogés reprennent les éléments du stéréotype du masculin, ce qui confirme la porosité des deux termes.

— Les normes du groupe homme sont reliées aux stéréotypes qui correspondent aux catégories « homme masculin » et « homme non masculin », qui eux-mêmes se nourrissent de la représentation sociale du masculin.

En résumé, nous pensons que les étudiants de l'Université d'Avignon se comparent les uns aux autres en tant qu'hommes (comparaison intragroupe) dans le but de se valoriser et que cette comparaison se fait grâce à deux catégories qui polarisent le groupe homme : les « hommes masculins » et les « hommes non masculins ». Les éléments de ces catégories, les caractéristiques qui leur sont propres, correspondent aux stéréotypes qui leur sont associés, stéréotypes qui normalisent le groupe homme. Ces derniers reprennent les mêmes éléments que la représentation sociale du masculin.

L'identité sociale en tant qu'homme, et donc l'estime de soi, dépend non seulement de la place que chacun considère avoir sur ce continuum masculin/non-masculin, mais aussi de la place des individus de l'endogroupe avec lesquels ils se comparent. En d'autres termes, les interrogés développent alors une valorisation d'eux-mêmes qui dépend de la distance évaluée entre représentation sociale du masculin et représentation de soi en tant qu'homme.

Nous posons, au vu de ces éléments, le postulat suivant :

— Les étudiants de l'université d'Avignon se comparent les uns avec les autres en fonction de la représentation sociale du masculin qu'ils ont puisque de celle-ci découlent les normes du groupe homme. Si l'individu homme auquel il se compare est plus proche du stéréotype de l'« homme masculin » que lui, s'en suivra une baisse de l'estime de soi. Si, au contraire, l'étudiant estime que l'individu auquel il se compare présente les mêmes caractéristiques de la masculinité que lui ou qu'il est moins masculin que lui, s'en suivra une augmentation de l'estime de soi.

Le phénomène de comparaison décrit n'est évidemment pas figé et dépend des contextes dans lesquels chaque individu se trouvera à un instant T, comme nous le confirme Florian :

> R —Dans la vie de tous les jours, on se bat pas forcément (…). Mais dans certains moments on a envie de représenter ça et c'est pas forcément la seule représentation que j'ai envie de donner de moi-même ou que j'ai envie d'avoir. Ça dépend des situations, notamment en termes de virilité. Quand on est en danger, si la famille est en danger pour je sais pas quelle raison, ou si y'a envie qu'on a envie de protéger si y'a un problème, c'est une image qu'on a envie de se donner, parce qu'on a envie de se mettre en avant (Florian, 20 ans, L3).

Nous allons maintenant illustrer ce postulat en observant quels éléments les interrogés utilisent lorsqu'on les pousse à la comparaison grâce aux questions suivantes :

— Est-ce que vous trouvez des hommes plus masculins que vous ? Pouvez-vous les décrire ?

— Est-ce que vous trouvez des hommes moins masculins que vous ? Pouvez-vous les décrire ?

Nous pourrons voir, dans les réponses à la première question, la place des traits stéréotypiques du masculin et nous aurons également, avec la seconde, plus d'informations sur le stéréotype de « non masculin ». Il s'agit là de donner des exemples de comparaison intragroupe d'ordre générique, c'est-à-dire voir comment les étudiants interrogés se placent sur le continuum masculin/non-masculin à l'aide de la comparaison, sans forcément prendre en compte un contexte spécifique, même si nous verrons que certains donnent des exemples très précis et contextualisé.

B.2. Jérémy ou la valeur personnelle des normes.

Jérémy est un jeune homme qui semble assez confiant et qui a montré un vif intérêt face aux questions sur la masculinité, en réfléchissant soigneusement à ses réponses. Il ne montrait pas d'hésitations particulières et proposait une image de lui-même, en phase avec le discours qu'il développait :

Q — Est-ce qu'il y a des gens que vous trouvez plus masculins que vous ?

R — Pfff… (il réfléchit). Oui et non… c'est difficile de répondre à ça. Heu… la masculinité souvent on l'associe aux atouts physiques en premier. Donc à la taille, au poids et à la barbe. Pour autant, je pense qu'il y a des traits de caractère bien plus précis qui peuvent définir la masculinité.

Q — Comme quoi ?

R — Savoir faire la part des choses, par exemple connaître ses priorités… Assumer ses décisions… Ne pas avoir peur de se priver… des choses comme ça par exemple. Mais après c'est valable aussi pour les femmes, mais… c'est savoir adopter une certaine rigidité quand la situation l'impose. En gros, c'est ça, voilà. Faire preuve de force mentale.

Q — Est-ce que vous trouvez des hommes moins masculins que vous ?

R — (il réfléchit). Je sais pas… honnêtement, quelqu'un de maniéré par exemple. Quelqu'un de précieux, de maniéré… Pourtant je suis quelqu'un qui prête attention à son apparence aussi, hein. Mais quelqu'un de maniéré, de précieux, de… de timide, comment dire ?… Dont le contact humain serait entaché par le fait d'être dans son coin, voilà. Mais ça, une fois de plus, ça peut être rattaché à la femme bien évidemment, mais je trouve que c'est important, surtout en étant un homme, de s'affirmer un minimum… Pas forcément dans le conflit ou dans la virilité, mais avoir une certaine présence. Clairement. (Jérémy, 22 ans, L3)

Même s'il commence par énoncer la pilosité, nous voyons que Jérémy prend comme point de repère les valeurs qu'il attache au fait d'être un homme, valeurs qui doivent guider les comportements, comme faire preuve de « force mentale » ou « ne pas avoir peur de se priver ». La timidité est pour lui un obstacle, le fait de « s'affirmer » est une condition obligatoire pour être masculin. Nous voyons que lorsqu'il décrit « quelqu'un de précieux, de maniéré », il le relie au fait de prêter attention à son apparence, mais il dresse une limite. La façon dont il intègre l'esthétique dans ses propres pratiques est selon lui acceptable en tant qu'« homme masculin », mais ajouter ce trait à la timidité ne correspond pas à ce qu'il considère être aussi masculin que lui.

B.3. Valentin ou les proches comme référents.

Valentin est un jeune homme qui a montré beaucoup de tristesse face à la situation qu'il pense être celle des hommes. Pour lui, les stéréotypes sont très pesants parce qu'ils guident beaucoup de comportements. Pour lui la masculinité est une injonction à laquelle il peine à répondre de façon joyeuse. Pour se comparer et se placer en tant qu'« homme masculin », il utilise ses proches :

Q — Est-ce que vous trouvez des hommes plus masculins que vous ?

R — Ouais, carrément. Mes amis proches, y'en a certains… J'ai un pote… Après ça veut pas dire qu'ils sont méchants. J'ai un pote qui fait beaucoup de sports, c'est plutôt un mec à femmes. Voilà, il est vraiment dans le délire, « je suis un homme, j'ai des muscles, des poils », après il est sympa. Cet exemple-là.

Q — C'est un proche ?

R — Oui, c'est très très proche. Ça me fait un peu rire, mais ça me dérange assez. Souvent. Mais c'est quelqu'un qui a quand même un bon fond, c'est mon ami quand même. (…)

Q – Et, est-ce que vous trouvez des hommes moins masculins que vous ?

R — Ouais. Si un garçon avec des manières féminines. Il est moins masculin que moi. Après j'ai des potes homosexuels, souvent ils sont un peu plus ouverts là dessus. Du coup, leur masculinité, ils s'en foutent. Ça me dérange pas du tout. Ils sont maniérés donc moins masculins que moi. Ils abandonnent totalement l'image qu'on veut de l'homme, la force, la virilité. Eux, comme ils sont homosexuels, ils abandonnent ça et ils s'assument complètement. C'est pas qu'ils sont maniérés parce qu'ils exagèrent pas leurs choix sexuels. Juste ils abandonnent l'image qu'on leur impose. À première vue on dirait pas qu'ils sont homosexuels, qu'ils sont différents des autres hommes et quand tu leur parles tu vois qu'ils ont une image plus libre. C'est un point positif.

Q — Et vous les enviez ?

R — Carrément. (Valentin, 21 ans, L1)

Pour Valentin, le système de valeur perceptible n'est pas le même, il excuse presque ses proches d'incarner une masculinité proche du stéréotype du masculin avec des phrases comme « ils sont gentils quand même », ce qui montre qu'il a conscience du fait que le stéréotype de l'« homme masculin » ne comprend pas que des caractéristiques physiques, mais aussi une dimension comportementale qui tourne autour de la violence et du pouvoir. Même si, comme la plupart des interrogés, une personne efféminée est, pour lui, non seulement moins masculine, mais est également rapprochée de l'homosexualité, il envie les proches qu'il catégorise comme tels. Pour Valentin, le fait de faire partie de la catégorie « homosexuel » décharge du poids de l'incarnation forcée d'une masculinité stéréotypée et ouvre la voie à l'expression du vrai soi.

B.4. Arthur et Louis ou l'apparence physique.

Arthur est un jeune homme qui a été élevé « dans [l'acceptation] de la différence », il a précisé de nombreuses fois que les différences hommes/femmes ou hommes/hommes ne faisaient pas partie de ses champs de réflexion et qu'il avait du mal à comprendre l'importance qu'elles avaient socialement. Arthur montre qu'il a conscience de l'existence des stéréotypes du « masculin » et du « non-masculin », mais propose un discours détaché :

R — Disons que moi je m'en fiche d'être masculin au plus haut point. Je m'en fiche complètement. Alors selon les stéréotypes connus, oui, il y a des hommes qui sont plus masculins que moi. Qui font preuve de plus de virilité, de plus de force, alors que moi je suis… d'une manière générale, je m'en fiche un petit peu d'être considéré comme la personne la plus forte de la salle, je m'en fiche. Y'en a qui sont plus masculins que moi, oui.

Q — Au niveau de la force ?

R — Oui, les muscles, apparence totale.

Q – Et est-ce que vous trouvez des hommes moins masculins que vous ?

R — J'essaye d'en chercher, si j'en connais… Non. Ben des gens qui ont peut-être une apparence un peu efféminée, qui… oui efféminée. Oui donc oui il y en a, c'est sûr. Il y a des personnes moins masculines que moi. Donner des exemples, je dirais : apparence efféminée… (il réfléchit). Parfois les filles elles ont des expressions et une manière de parler que, justement, ces personnes reprennent. Voilà ce genre de choses. En fait, y'a rien de concret dans ma tête… Ce que la personne dégage quand on la voit.

Q — Donc vous n'avez pas d'images admises dans la tête.

R — Non c'est quand je vois la personne, je peux avoir ce sentiment-là. Mais c'est pas un reproche que je ferais à quelqu'un vraiment. J'essaye pas de me justifier, mais c'est vraiment quelque chose qui ne me touche pas. (Arthur, 22 ans, L3)

Contrairement à Valentin, Arthur ne se réfère pas à des proches. Il ne dit pas non plus s'imaginer un exemplaire de la catégorie « homme non masculin » en particulier. Pourtant, les caractéristiques de cette catégorie sont claires pour lui et il explique pouvoir y catégoriser quand même des personnes. En ce qui concerne l'apparence musclée, c'est pour lui le point de comparaison le plus clair.

Malgré le flou que semble ressentir Arthur, il donne des éléments physiques, corporels. Entre le « plus masculin » que lui et le « moins masculin » que lui, entre les « muscles » et « les expressions » et « manières » efféminées, il y a toutes les possibilités de performance de la masculinité. Les réflexions d'Arthur peuvent rappeler la notion de « corps idéal » décrite par Christine Détrez :

> « Le “corps idéal”, c’est-à-dire l’ensemble des représentations du corps d’une société donnée, à un moment donné : le paysage de ces représentations ne pose pas simplement un décor imaginaire et mental où évolueraient l’individu de chair et de sang, mais conditionne, par les valeurs qui le sous-tendent, nombre de ces pratiques les plus quotidiennes » (Détrez, 2002 : p.122).

Comme nous l’avons vu plus haut, Valentin envie ses amis homosexuels, car il lui semble qu’ils sont plus libres de leur image, que le corps qu’ils proposent est moins soumis aux injonctions sociales. « L’apparence », comme le dit Arthur, conditionne les pratiques, ce que les hommes s’autorisent ou pas à faire.

Louis fait preuve, tout comme Arthur, d’un certain détachement face à ces questions, dans le sens où le fait de considérer des hommes plus masculins que lui ne lui pose aucun problème. À la différence d’Arthur, ce ne sont pas les caractéristiques des catégories « homme masculin » et « homme non masculin » qui sont évoquées en premier lieu, mais bien des prototypes particuliers :

> Q — Est ce que vous considérez qu’il a y a des personnes plus masculines que vous ?
>
> R — Oui y’en a plein. Moi, je me considère pas forcément comme un emblème de la masculinité. Ben, Sylvester Stallone rien que lui. C’est sur le physique.
>
> Q — Et des personnes moins masculines que vous ?
>
> R — Un gay je pense. Y’a des gays qui sont masculins, je pense plus au stéréotype du gay, la « folle » entre guillemets. Sur le comportement. Le fait de trop vouloir être efféminé, trop vouloir montrer qu’on est efféminé. Être gay c’est son problème, il fait ce qu’il veut, mais trop c’est trop. (Louis, 19 ans, L3)

La dernière réflexion de Louis montre qu’il catégorise également les hommes gays en plusieurs sous-groupes qui correspondent au degré d’efféminisation. Tout comme Valentin il fait le lien entre homosexualité et comportement efféminé, mais sa réflexion est plus négative que celle de son camarade : il trace une limite qui détermine si les personnes homosexuelles sont masculines ou non à ses yeux.

B.5. Pierre et Sébastien ou les situations concrètes.

Pierre et Sébastien sont deux jeunes hommes très actifs, qui portent beaucoup d'importance à la vie professionnelle, mais aussi aux qualités, le sérieux, le calme, qu'ils souhaitent diffuser. Ils ont répondu aux interrogations sur la masculinité avec humour et avec ce qui semble être une spontanéité qui les rapproche. Ils ont tous les deux commencé par évoquer la pilosité faciale, comme beaucoup d'interrogés, mais ont ensuite utilisé des situations concrètes, qu'ils avaient vécues pour exprimer le fait qu'ils s'étaient déjà sentis moins masculins que d'autres :

Q — Est ce qu'il y a des hommes que vous trouvez plus masculins que vous ?

R — Ouais. Tous ceux qui ont plus de barbe que moi (il rigole). Parce que moi, elle pousse pas, donc ! Tous ceux qui se rasent tous les 3 jours parce qu'ils peuvent… Non, mais je le dis ! (il rigole). Quand j'ai fait mon stage cet été. J'ai fait dans un journal, je m'étais rasé la veille, je me suis dit « on va faire sérieux ». Et on m'a pris pour un 4e ! On m'a demandé si je faisais mon stage de 4e. Bon… (Pierre, 20 ans, L3).

…….

Q — Est-ce que vous trouvez qu'il y a des hommes qui sont plus masculins que vous ?

R — Bah oui, parce que, par exemple moi j'ai pas vraiment de barbe. Du coup quelqu'un qui a une forte pilosité, il sera plus masculin. Aussi, je vois avec mes amis, je suis assez proche, dans la déconnade. J'en vois ils sont très… Pas pour autant qu'ils sont moins amis avec leurs amis, mais ils sont très distants quoi. Alors que moi, ça me dérange pas de faire un câlin à un pote. Et y'en a, c'est genre « houlala, ils se font un câlin, ils sont peut-être homos »... On peut penser qu'ils sont plus masculins que moi. (Sébastien, 20 ans, L3)

Contrairement à Pierre qui continue sur la thématique de la barbe avec un exemple concret, Sébastien dérive sur le fait que les rapports physiques d'amitié ou d'affection entre hommes ne sont pas monnaie courante au sein de son groupe d'amis. Le fait qu'ils soient plus masculins que lui semble pourtant moins marqué (« on peut penser ») que lorsqu'il évoque des hommes ayant plus de barbe (« il sera plus masculin »). En ce qui concerne la seconde question, les deux interrogés ne choisissent pas la même stratégie de réponse :

Q — OK, et à l'inverse, des hommes qui sont moins masculins que vous ?

R — Heu… Que je connais spécialement… non. Mais après, des mecs qu'on voit à la télé, genre ce Benoît ou quoi, ils sont beaucoup moins masculins que moi. Ils tournent plus vers un côté féminin. (Sébastien, 20 ans, L3)

……..

Q — Et au contraire quelqu'un qui est moins masculin que vous ?

R — J'en vois pas beaucoup. (il réfléchit). Moins masculin que moi, c'est quelqu'un qui va se mettre du vernis, sinon, je vois pas. (Pierre, 20 ans, L3)

Les deux étudiants se détournent de la situation concrète, ne trouvant pas d'exemples de ce type à donner. Sébastien choisit de répondre avec un exemplaire, célébrité de la télévision, de ce qu'il considère être moins masculin que lui et Pierre met en lumière une caractéristique particulière, le fait de « se mettre du vernis ».

B.6. Antoine ou « je n'y arrive pas ».

Antoine se définit comme un féministe, c'est-à-dire quelqu'un qui considère que les « hommes et les femmes sont égau[x] ». Il pense avoir de meilleurs rapports avec la gent féminine grâce à cette idéologie. Jeune homme calme et joyeux, passionné de littérature, il a évoqué que sa timidité avait handicapé ses relations sociales à l'adolescence. Il définit un homme plus masculin que lui par le fait de posséder une habilité particulière :

Q — Est-ce que vous trouvez qu'il y a des hommes plus masculins que vous ?

R — Hum… oui, oui, je crois. Même si c'est pas vraiment une notion à laquelle j'adhère, masculinité tout ça, mais oui. Par exemple dans une manière d'utiliser le langage.

Q — C'est-à-dire ?

R — Les insultes par exemple. Mais c'est drôle parce que c'est tellement affectif. C'est quelque chose, je sais que c'est genre « trop mignon », mais moi j'arrive pas.

Q — D'accord, vous savez pourquoi ?

R — Peut-être parce que j'ai pas osé, j'ai peur à chaque fois de blesser. Oui, je préfère avoir un petit sourire avenant, pas dire grand-chose (Antoine, 18 ans, L1).

Avec la réflexion d'Antoine « je sais que c'est genre "trop mignon" », nous pouvons imaginer que c'est une phrase qu'il a déjà entendue de la part de personnes cherchant à lui assurer que le fait de ne pas dire d'insultes n'était pas un handicap. Il semble que ce discours ait eu l'effet inverse. Nous pouvons également imaginer, avec la formule « moi j'arrive pas », qu'il ait pu tenter d'imiter ou au moins imaginer faire un effort en ce sens. Pour lui c'est un élément précis, peu entendu chez les autres interrogés qui le place en dessous de certains hommes sur le continuum masculin/non-masculin. Même s'il a été peu évoqué, le fait d'être grossier est un élément du stéréotype de l'homme. En ce qui concerne les hommes moins masculins que lui, Antoine donne une nouvelle fois une réponse précise :

Q — D'accord. Et est-ce qu'il y a des hommes que vous trouvez moins masculins que vous ?

R — Oui, peut-être. Enfin, après ça m'est arrivé de juger juste par rapport à la démarche et puis à l'apparence que certaines personnes se donnent, la manière de marcher. Ou par exemple, des gens avec des grandes écharpes, et puis un petit sac bien féminin. Enfin, voilà des objets et une démarche qui renvoient à notre idée du féminin, des gens peut-être homosexuels ou peut-être pas, mais on le dirait. (Antoine, 18 ans, L1)

L'amalgame avec l'homosexualité est encore une fois fait, mais Antoine précise ce qui peut créer le malaise chez certains interrogés, c'est le fait d'avoir l'air homosexuel et non pas forcément de l'être qui peut être jugé négativement par les étudiants interrogés : « homosexuels ou peut-être pas, mais on le dirait ». Et ceci revient à dire, comme certains l'ont concrètement fait, que ce sont des comportements qui rendent poreux le masculin et le féminin qui sont évoqués.

B.7. Kévin ou le combat des caractéristiques selon les exemplaires.

Kévin fait office d'exception au sein des interrogés qui ont répondu à cette comparaison induite. Pas d'évocation de personnes efféminée, de pratiques rapprochées du féminin ou d'homosexualité chez lui. Il avait évoqué plus haut que la peur des chiens lui avait fait subir quelques moqueries, nous aurions pu nous attendre à retrouver la notion de peur ici, mais il n'en est rien :

> *Q —Quelqu'un qui est moins masculin [que vous] ?*
>
> R — Pareil, je pense que je citerai quelqu'un qui est plus jeune. Genre mon frère. Il a 13 ans. Même quelqu'un qui en a 16, c'est pas question qu'il ait de la barbe ou quoi… des fois ça se voit physiquement, y'en a qui ont encore des peaux de bébé à 22 ans. D'ailleurs si c'est le cas, je peux avoir l'impression d'être plus masculin que lui. Mais s'il fait 1m90… Je me dirai bon. Y'a une part physique, mais pas que ça. Surtout l'expérience. Mon frère a beau être plus grand que moi avec ses 6 ans de moins, c'est pas pour autant que je considère qu'il est plus masculin que moi. (Kévin)

Plus haut, Kévin était plutôt précis et nous offrait une nouvelle caractéristique qui ne se trouve pas dans la représentation sociale du masculin, l'âge comme facteur d'expérience. Il estime que les homes plus âgés sont plus masculins que lui. Pourtant, la seconde question nous montre que la notion d'âge est aussi reliée au fait d'avoir de la barbe et d'avoir une taille conséquente. Les trois caractéristiques rentrent alors en compétition pour devenir la plus valorisée et celle qui déterminera si l'individu auquel il se compare est plus ou moins masculin que lui. Pour paraphraser Kévin, un homme qui n'a pas de barbe au même âge que lui est moins masculin. Excepté s'il est plus grand que lui. Pourtant son frère est plus grand que lui, mais il n'est pas plus masculin, parce que trop jeune.

Nous voyons que les caractéristiques précises qui seront mises en avant au moment de la comparaison ne sont pas forcément les mêmes pour tous les interrogés mais différeront aussi pour un même interrogé selon la situation et la personne qui se trouve en face d'eux.

B.8. Alexandre ou le passage d'une catégorie à une autre.

Un individu peut-il passer de la position « plus masculin » à celle de moins « masculin » ? Alexandre répond positivement à cette question à travers un exemple précis qui semble le blesser fortement :

> *Q — Est-ce que vous trouvez des hommes plus masculins que vous ?*
>
> R — (Il réfléchit). Je pense à des amis à moi pour voir. (Il réfléchit). Il y en avait un oui, mais, plus maintenant.
>
> *Q — Pourquoi ?*
>
> R — Parce que je me souviens, c'était mon meilleur ami, il était tout le temps « je suis un bonhomme, je suis un bonhomme… », machin. « Ma copine elle me mènera pas du bout du nez »… Je le vois maintenant… Avant je le considérais plus masculin que moi, mais plus maintenant.
>
> *Q — Qu'est-ce qui a changé ?*
>
> R — Je trouve que c'est le larbin de sa copine, mais d'une force ! Vraiment. Par exemple, y'a encore un an je l'aurai appelé et j'aurai dit « qu'est ce que tu fais ? Je passe » et voilà. Alors que là, il a jamais rien de prévu et je l'appelle « tu fais quoi ? », « rien » et je lui dis « on se voit » et il me dit « non, je dois faire à manger à ma copine »… (il marque un silence appuyé) alors qu'elle est juste à la fac ! Non, mais moi, ça me choque. Avant je le considérais plus masculin que moi, mais plus maintenant. C'est même plus une question d'être masculin ou pas, mais, entre ce qu'il disait et maintenant, voilà quoi. Il fait à manger, ce n'est pas pour ça qu'il est pas masculin, c'est juste le paradoxe entre « je suis un bonhomme, on me mènera pas à la baguette » et maintenant. (Alexandre, 19 ans, L2)

Deux aspects du changement de l'attitude de son ami ont l'air de « choque [r] » Alexandre : le fait d'organiser son quotidien autour de sa compagne et, plus encore, le paradoxe entre le discours d'indépendance appuyé qu'il avait et son attitude présente. L'ami en question est passé d'une position de supériorité masculine à celle une position inférieure, car il n'a pas respecté les principes qu'il exposait. Nous pouvons évidemment aussi prendre en compte la tristesse et la déception d'Alexandre face à cette attitude comme un élément de dévalorisation de son ami.

Les normes consistent en une pression exercée par le groupe sur ses membres par l'instauration de références et évaluations des comportements et opinions. Elles nécessitent cependant l'adhésion des membres, y compris si ceux-ci en subissent l'application. Nous avons vu que des normes peuvent être appliquées par des membres du groupe par rapport à un exogroupe cohérent. Par exemple, la norme de protection, liée aux traits stéréotypiques de la force et du courage, et la norme d'accès à l'argent, lié au trait financier, de réussite du stéréotype du masculin, sont suivies par les interrogés car ils imaginent qu'elles représentent une attente chez les femmes. Cependant, ils soulignent également que leur génération est celle du changement et qu'ils prennent un certain recul par rapport à ces normes. C'est aussi le cas pour celles qui sont davantage le fruit de la pression des pairs, comme les normes que nous avons appelées « sans peurs et sans pleurs », « le combat de coqs » ou « la non-féminisation de l'apparence ». Il est évident que le sentiment de dévalorisation, la baisse de l'estime de soi dépendent de la valeur que les cercles, tels la famille ou les amis, mettent dans une norme non respectée à la lettre. La valeur dépend également du cadre, l'exemple du bar est pris, et de la période de la vie.

La comparaison intragroupe est en lien avec la notion d'échelle des normes, elle se fait à l'intérieur d'un cadre borné par les extrémités du continuum masculin/non masculin. Les interrogés observent les comportements et leur confèrent une valeur positive plus ou moins importante. Dans le cadre de ce continuum, les interrogés peuvent prendre différents points de repère pour diriger le processus de comparaison, ils peuvent le concevoir, dans leur réponse, dans des termes très génériques (« les hommes qui sont, en général, plus/moins masculins que moi ») ou en termes plus pragmatiques et contextualisé (« cet ami est plus/moins masculin que moi »). La valeur personnelle attribuée aux normes peut servir d'axe de comparaison, tout comme le physique, des pratiques esthétiques, l'âge, les proches, des expériences précises, des personnalités médiatiques, etc. De plus, nous pouvons retenir deux choses : il existe, pour les interrogés, toujours un moins masculin que soi et un individu peut, par son comportement, augmenter la distance que les autres perçoivent entre le stéréotype du masculin et soi.

Au vu des extraits d'entretiens présents dans ce chapitre, il semble que les rapports entre hommes ne soient pas seulement problématiques dès le plus jeune âge lorsqu'il s'agit de sexualité, mais qu'ils sont bel et bien présents lorsque l'un d'entre eux s'éloigne plus que ceux qui l'entourent du stéréotype du masculin, se rapprochant alors de celui du non-masculin. Nous pouvons alors comprendre que des rapports de pouvoir s'installent relativement tôt, servis par les stéréotypes, et que ceux-ci peuvent s'observer en termes de discrimination :

> En effet, ce dernier phénomène [la discrimination] a été associé soit à une expression du racisme, soit à la pauvreté, soit à la problématique du genre ou encore à l'homosexualité. Pourtant, l'étude de cette conduite sociale ne devrait pas être uniquement destinée aux minorités ethniques. C'est une conduite qu'on pourrait taxinomiser comme la première caractéristique dans les relations humaines de la domination et du pouvoir. En d'autres termes, elle renvoie plus précisément à la dynamique des rapports sociaux (Mouchtouris, 2010 : p.180).

Les attitudes et comportements des pairs rapportés par les interrogés lorsque ceux-ci étaient dans la transgression, mais aussi les leurs lorsqu'ils envisagent la comparaison avec des individus qu'ils considèrent comme « moins masculin ». Nous voyons les aller-retours entre la volonté des interrogés à élargir le champ des normes de la masculinité et les traces des stéréotypes qui peuvent mener à des attitudes discriminatoires :

> Qu'est-ce qu'on entend par attitude discriminatoire ? Ce terme attitude renvoie à des dispositions mentales, à une position qui influe sur le jugement. C'est une forme mentale que nous pouvons reconnaître uniquement à travers les manifestations du jugement social. Par attitudes discriminatoires, nous désignons ce qui est couvert par les stéréotypes et les préjugés véhiculés dans le langage ordinaire qui créent des conduites de méfiances et des jugements négatifs (*Ibid.* : p.181).

Les études sur les masculinités les plus récentes, depuis les années 1990, prennent en compte les rapports de pouvoirs dans les dynamiques hommes-hommes. Cette prise en compte s'inscrit pourtant dans l'évolution d'un domaine de réflexion présent depuis bien plus longtemps.

CINQUIÈME CHAPITRE : MORCEAUX THÉORIQUES CHOISIS SUR LES MASCULINITÉS.

Il faut désormais nous atteler à voir des morceaux choisis des études sur les masculinités afin d'acquérir un vocabulaire précis, et notamment deux notions, la masculinité hégémonique, et la notion de performance de la masculinité.

L'habitude de prendre et comprendre le masculin comme étant le neutre, la norme, est à la source des premières études sur le féminin et les femmes. Cette considération explique en partie la difficile progression des études sur les masculinités en termes de visibilité dans les zones francophones que sont le Québec et la France. Étudier le dominant, à quoi bon ? « Un homme ne commence jamais par se poser comme individu d'un certain sexe : qu'il soit homme, cela va de soi » disait Simone de Beauvoir (1949 : p.13). Pourtant, même si cette pensée reste sous-jacente, les dizaines de travaux qui sont présentés dans les deux ouvrages que nous allons en partie analyser montrent qu'elle est invalide. Les hommes sont soumis à des formes particulières de socialisation et sont en interaction permanente avec des modèles aux caractéristiques qui autorisent peu de transgression. Ils font face à une hiérarchisation des formes d'incarnation des masculinités et doivent trouver leur place entre valorisation sociale et sentiment de cohésion avec le soi par des stratégies individuelles. Et, plus spécifiquement aujourd'hui, ils doivent faire face à une transformation sociale qui rejoue les rapports femmes-hommes, mais aussi hommes-hommes. Aussi invisible que cela puisse être, non, ça ne va pas de soi d'être homme et pour continuer la pensée de Simone de Beauvoir, les hommes qui le croient sont en général les moins bien lotis.

N'ayant pas la volonté d'être exhaustifs sur les études des masculinités, nous avons souhaité mettre en parallèle deux ouvrages attractifs pour un chercheur sur un sujet, puisqu'ils reprennent les grandes avancées théoriques, et d'en étudier des morceaux choisis. La volonté de prendre un ouvrage français et un ouvrage québécois afin d'observer leur complémentarité s'est montrée suite aux nombreuses lectures qu'exigent le travail de thèse. Il nous a semblé que les ouvrages édités par des chercheurs de ces deux pays contenaient des différences quant à la forme de la proposition théorique faite

aux lecteurs et que ces deux livres en étaient représentatifs. Ils ont été choisis d'une part, parce qu'ils ne s'intéressent qu'aux masculinités, objet souvent traité avec les féminités comme deux faces d'une même médaille qu'est le genre. Nous pouvons citer, en exemples, les ouvrages immanquables de Françoise Héritier (2002), de Christine Guionnet et Érik Neveu (2004)[144] ou plus récemment celui dirigé par Martine Fournier (2014)[145]. D'autre part, ces deux livres ont été publiés la même année, en 2011, date récente. Et enfin, ils nous ont semblé complémentaires par leur approche socioconstructiviste commune, visible y compris dans le fait de citer certains contributeurs de l'un dans l'autre et vice versa. Nous verrons au long de cette partie :

— *Masculinités : États des lieux*, dirigé par Daniel Welzer-Lang et Chantal Zaouche Gaudron, publié aux Éditions Eres de Toulouse.

— *Regards sur les Hommes et les Masculinités. Comprendre et Intervenir*. Dirigé par Jean-Martin Deslaurier, Gilles Tremblay, Sasha Genest Dufault, Daniel Blanchette et Jean-Yves Desgagnés, publié aux Presses de l'Université Laval.

Nous proposons de repérer en premier lieu les rapports entre postures éditoriales et postures de recherche à travers les introductions des deux ouvrages concernés. Nous chercherons ensuite à isoler les principaux concepts présentés afin de donner une fonction d'apport de connaissances importante à cette partie. Par la suite, nous soulignerons, avec les auteurs français, les caractéristiques inhérentes à la société contemporaine, toujours au regard de l'objet. Et enfin, nous mettrons en évidence les cinq paradigmes de réflexion isolés par les auteurs québécois. Nous nous attarderons sur la notion de « masculinité hégémonique » de Raewyn Connell, avec la traduction en français de son ouvrage *Masculinities* (1994)[146], *Masculinités, enjeux sociaux de l'hégémonie* (2014), ainsi que sur la notion de « performance » grâce à l'ouvrage de Judith Butler *Trouble dans le genre* (2005) initialement publié en 1990[147].

[144] GUIONNET Christine et NEVEU Erik. *Féminins / Masculins. Sociologie du genre*. Paris, Armand Colin. 2004.
[145] FOURNIER, Martine. *Masculin-Féminin. Pluriel*. Auxerre. Éditions des Sciences Humaines. 2014.
[146] CONNELL, Raewyn. *Masculinities*. Cambridge, Polity Press; Sydney, Allen & Unwin; Berkeley, University of California Press. 1995.
[147] Butler Judith, Gender Trouble, *Feminism and the politics of Subversion*, London, Routledge, 1990.

A. TRAVAILLER LES MASCULINITÉS.

A.1. Combler un manque.

L'entrée choisie par les auteurs français fait état des difficultés que rencontre ce champ de recherche, c'est-à-dire le faible nombre de références, le « cloisonnement disciplinaire » (Welzer-Lang et Zaouche Gaudron, 2011 : p.7) et le manque de méthodologie et d'outils pour travailler « les hommes et le masculin » (Welzer-Lang et Zaouche Gaudron, 2011 : p.8). Les enjeux présentés de l'ouvrage correspondent aux limites isolées, c'est-à-dire référencer plusieurs concepts et théories, exister en tant qu'outil de recherche et avoir une dimension interdisciplinaire au sein des sciences sociales. Avec, entre autres, la sociologie et la géographie, en passant par la linguistique et les sciences médicales, la diversité des disciplines est visible. La diversité des questionnements, elle, se fait au sein des thématiques proposées par les articles. En ce qui concerne les difficultés méthodologiques, elles sont très vite expliquées par l'émergence d'études sur des sujets comme l'homoparentalité, et la transgenralité, qui sont des questionnements issus du récent mouvement Queer. Pourtant, la construction genrée des corps et des pratiques sociales, c'est-à-dire des sujets qui sont souvent vus comme rattachés à des disciplines ayant de nombreux outils méthodologiques, comme la sociologie ou l'anthropologie, ne sont pas mis de côté.

Cette réflexion contient une première posture qui consiste à dire que l'objet de recherche qui nous occupe doit être considéré en tant que tel et non seulement comme un sujet, ce qui pousse à croire qu'une batterie de méthodes et d'outils doit être éprouvée afin de vérifier la cohérence avec les thématiques émergentes. La volonté est de sortir d'une particularité visible dans les études françaises, celle d'utiliser des méthodes et outils attachés, souvent, à un grand champ disciplinaire pour étudier les questions de genre. En France, il n'y a pas de docteurs ou professeurs en études du Genre, en Gender Studies mais des sociologues, psychologues ou communicants spécialisés sur le genre. La catégorie Genre n'existe pas dans la classification CNU. Ce qui pousse à comprendre le genre et, ici, les masculinités, comme une thématique de

recherche adaptable aux outils et méthodes dépendants du domaine de rattachement du chercheur. Au Québec, le domaine des Gender Studies est existant, ce qui ne l'empêche pas d'être souvent rapproché du champ du travail social, autre domaine absent de la classification française.

Toujours dans la volonté de rendre visible une posture forte et nouvelle par son inscription dans le paradigme scientifique contemporain, l'introduction souligne deux particularités par rapport à la majorité des autres travaux français :

— une conception de l'objet de recherche autre qu'uniquement en tant que partie d'une dichotomie vouée au comparatisme. Pour l'auteur, les différences entre masculin et féminin sont, la plupart du temps, décrites, mais sont rarement analysées du point de vue de l'individu et, pour lui, cela empêche de travailler uniquement sur le masculin ou les masculinités. Nous le comprenons : si les différences de socialisation au rôle de parent sont observées, il est impossible de sortir du comparatisme. Les petites filles sont éduquées avec le fantôme omniprésent du Care alors que les petits garçons le sont avec une pression qui est plus d'ordre économique, ils doivent subvenir aux besoins de leur famille. Alors que si nous observons les représentations que se font les individus de ces différences, nous pouvons nous baser sur l'étude d'un seul des deux groupes cités : quelles sont les conséquences sur les petits garçons en termes de croyances, de représentation de soi, de rapport aux membres de l'endogroupe ? Cet éloignement du point de vue dichotomique permet également, toujours selon l'auteur, de mettre à distance une autre bipartition, celle du dominant-dominé dans lequel « le masculin persiste à être considéré comme la norme implicite de référence » (Welzer-Lang et Zaouche Gaudron, 2011 : p.11).

— la prise en compte des réactions individuelles face au croisement entre acceptation et résistance aux changements de la condition de domination masculine. L'auteur souligne que « peu de travaux quittent la voie exclusive de l'analyse d'une domination qui se reproduirait à l'identique » (*Ibid.* : p.12).

Nous pouvons voir que Daniel Welzer-Lang et Chantal Zaouche Gaudron proposent en introduction une posture liée aux enjeux de l'ouvrage qu'ils dirigent en décrivant les principales dynamiques scientifiques sur l'objet « masculinités » en France. Ils

proposent un ajout de réflexion au concept dans l'interdisciplinarité, avec une dimension méthodologique visible en se fixant sur l'analyse qualitative pour, non seulement, offrir une alternative à la dimension comparative du masculin et du féminin, mais aussi observer les hommes face à un nouveau paradigme de la domination.

A.2. S'inclure dans une école de pensée.

Au regard de la posture prise par le premier ouvrage, nous repérons très vite dans le second un fossé entre la préface de Boris Cyrulnik et l'introduction, pourtant toutes deux annonciatrices des enjeux. La préface annonce une considération centrale de l'analyse des hommes face aux femmes en ces termes :

> Ce livre constitue probablement le premier travail universitaire qui cherche à comprendre ce qui change chez les hommes quand les femmes changent : aucune acrimonie, quelques explications, un état des lieux honnête, voilà ce que vous allez trouver dans cette lecture » (Cyrulnik, 2011 : p.XX[148]).

En revanche, l'introduction présente moins l'explication d'une évolution découlant d'une autre qu'une façon d'observer et de réfléchir les masculinités prenant exemple sur les travaux qui concernent les femmes. Ce n'est pas le fait que les hommes changent uniquement face aux femmes, mais bien une nouvelle façon de les comprendre, en termes d'expériences, qui sera l'enjeu principal de ce livre :

> Au fil des ans, le mouvement des femmes, et plus particulièrement les chercheuses et les théoriciennes féministes, ont mis au point des façons de documenter les réalités sociales, politiques, familiales et personnelles des femmes pour mieux comprendre leur vécu et proposer des changements. Les hommes ont été amenés à faire le même exercice. Cette effervescence a favorisé l'émergence d'une conscience, d'une réflexion, d'espoirs et de nouvelles attentes sur la place des hommes au sein des sphères publiques et personnelles. Des problèmes sociaux ou des questions sociales, relevant jusque-là de la vie privée, ont émergé. (Deslaurier *et al.*, 2011 : p.2).

[148] Les pages de la préface citée sont paginées par des chiffres romains.

Tout comme le premier ouvrage, l'introduction prône rapidement une posture qui contre la vision du masculin comme « référent normatif unique » (*Ibid*.) en proposant des travaux qui regardent, pour reprendre le titre, le caractère pluriel et socialement construit du sujet :

> Dans cette perspective, un enfant ne nait pas masculin, mais le devient. Plus encore, la fluidité des représentations du masculin chez une même personne ou dans un groupe donné marque la diversité des masculinités (Connell, 1995)[149], liée à la complexité des vécus particuliers des hommes » (Deslaurier *et al*., 2011 : p.3).

Pourtant, les auteurs ne prennent pas cet aspect comme argument de mise en valeur en complément d'une dynamique scientifique générale, mais bien comme argument d'insertion dans une dynamique scientifique générale. Des références de travaux publiés dans les années 2000 sont mises en avant pour servir cette posture, toutes sont anglo-saxonnes. À la suite de Addis et Cohane (2005)[150], de Connell, Hearn et Kimmel (2005)[151] et de Kilmarin (2007)[152], les auteurs souhaitent mettre en avant la continuité d'une conception de la masculinité comme « étant plurielle, relationnelle et situationnelle. Ce qui signifie qu'être un homme varie selon les différents contextes sociaux et institutionnels, la culture, la période historique, la société et l'étape de vie où il se trouve » (Deslaurier *et al*., 2011 : p.4). Le lecteur peut avoir le sentiment d'une mouvance scientifique généralisée à laquelle il ne peut pas échapper, sur laquelle il serait dommageable de ne pas être renseigné : le B-A BA à savoir avant de se lancer dans les études sur les masculinités est présenté.

Ce sentiment est renforcé par un paragraphe qui consiste à présenter les différentes appellations de l'objet qui nous intéresse : le terme « masculin » seul, comme il pourrait apparaître dans une appellation comme « études sur le masculin » ou « études du masculin », n'est pas utilisé. Sont recensées les appellations : « la condition masculine,

[149] Connell, Raewyn. *Masculinities*. Cambridge, Polity Press; Sydney, Allen & Unwin; Berkeley, University of California Press. 1995. Cité par Deslaurier et al. (2011 : p.3)
[150] Addis, M.E. et Cohane G.H., « Social scientific paradigms of masculinity and their implications for research and practice in men's mental health » dans *Journal of Clinical Psychology*, 61 (6), p.633-647. 2005. Cité par Deslaurier *et al*., (2011 : p.3).
[151] Connell R.W, Hearn J. et Kimmel M.S., « Introduction » dans M.S Kimmel, J. Hearn et R.W. Connell (eds), *Handbook of studies on men and masculinities*, Londres, Sage, 2005. Cité par Deslaurier *et al*., (2011 : p.3).
[152] Killmarin, C. *The masculine self*, Corwall-on-Hudson, Sloan Publishing, 2007. Cité par Deslaurier *et al*., (2011 : p.3).

le masculinisme, les études de genre sur les hommes, les études sur les masculinités et les études sur les réalités masculines. » (Deslaurier *et al*., 2011 : p.3). Le masculinisme, comme l'expliquent les auteurs, pose un problème qu'on pourrait qualifier de déformation par le langage courant. En effet, en France comme au Québec, cette appellation amène à penser qu'il s'agit d'un mouvement antiféministe qui a pour objectif, au mieux de considérer que l'égalité femme-homme est atteinte, et au pire la défense des hommes et/ou la restauration d'un ordre de domination obsolète. Ce mouvement de pensée est incarné en France dans la sphère publique par des auteurs comme Éric Zemmour ou le pédopsychologue Jean Louis Auduc, auteur de *Sauvons les garçons*[153]. Du coté français, Daniel Welzer-Lang fait écho à cette définition du masculinisme dans son chapitre « Débattre des hommes, étudier les hommes et intervenir auprès des hommes dans une perspective de genre » (Welzer-Lang, 2011 : p.41). Pourtant, la définition du masculinisme donnée par les auteurs québécois fait référence à l'intérêt pour la condition masculine et abrite même des courants de pensée qui s'attachent à affranchir les hommes du poids de certains stéréotypes, des « rôles sociaux traditionnels » (Deslaurier *et al*., 2011 : p.34) ou de phénomènes comme l'hétéronormativité.

Les termes « études de la condition masculine » privent le champ d'étude qui nous intéresse de son caractère pluriel. La formulation « études de genre sur les hommes », elle, peut poser la question de la considération du mot « genre » : puisqu'il est proposé au singulier, nous voyons une définition du genre qui s'apparente à un dispositif. C'est-à-dire que le genre est observable en tant qu'agencement de règles, de codes, de pratiques et normes sociales qui s'attachent à déterminer un individu selon son sexe, à le rattacher à une culture propre. Il s'agira par exemple de l'étude de l'institution scolaire et de ses méthodes pour imposer une identité masculine aux petits garçons. Il s'agira moins d'observer les individus, mais les systèmes dans lesquels ils sont inscrits. Les auteurs feront le choix de s'interroger sur les « réalités masculines » (Deslaurier *et al*., 2011 : p.3).

[153] Auduc Jean-Louis et Rivière Cécile, *Sauvons les garçons*, Paris, Descartes et Cie, 2009.

La sélection de cette dénomination est soutenue par une autre série de références à des auteurs et à des données avec un angle particulier : celui de « la santé des populations » (Deslaurier *et al*., 2011 : p.2), qui n'est pas mis en avant dans les enjeux du premier ouvrage. Pourtant, il inclut toute une partie sur l'intervention auprès des hommes (p 199-265), et donc sur le bien-être voulu des populations, caractéristique beaucoup plus présente dans les ouvrages québécois que les ouvrages français.

La prise en compte presque incontournable de la santé publique comme enjeu dans la littérature québécoise sur les masculinités, et plus spécifiquement dans l'ouvrage qui nous intéresse, est logiquement liée aux parcours des différents auteurs. Tous ont une expérience marquée par le travail social, non seulement en tant que thématique de réflexion scientifique, mais comme expérience pragmatique autre que celui du terrain de recherche. Que ce soit par la création d'ateliers sur la violence conjugale, la prévention du suicide ou la paternité en situation de vulnérabilité, la production de documentaires, la formation d'intervenants, la gestion d'organismes communautaires ou encore l'aide à l'insertion des hommes immigrants[154], les auteurs ont tracé un lien fort entre recherche et santé publique.

Bien que les enjeux identifiés par la présentation de cet ouvrage se veulent en cohérence avec de précédents travaux et postures admis au Québec, les auteurs identifient tout de même un apport particulier qui se constitue également en tant qu'enjeu : « regrouper en un livre les concepts et les principes de base sur les théories et les pratiques concernant les hommes » (Deslaurier *et al*., 2011 : p.4). Pour les auteurs, le champ scientifique québécois est largement occupé par des ouvrages qui « sont en fait des essais qui livrent des réflexions de leurs auteurs ou (…) portent les résultats de recherches spécifiques » (*Ibid*.), ce qui pourrait probablement être applicable à l'ouvrage français que nous prenons comme exemple.

[154] Voir biographies des auteurs (Deslaurier et al, 2011 : p. 403-408)

A.3. Expliquer le contexte de postmodernité.

Le premier article de l'ouvrage français *Masculinités : État des lieux*, écrit par Christine Castelain-Meunier est intitulé « Masculinités et "mobilité des identités" dans une société en transition ». Si l'article ne présente pas de description des différentes avancées dans la construction du sujet masculinités, il soumet au lecteur une démonstration faite de présentations de travaux qui prend en compte ces caractéristiques, et ce de manière exemplaire. Avant de réfléchir à la question de la marginalité des pères au foyer puis à celle de la sexualité à travers les mails, Christine Castelain-Meunier décrit patiemment le contexte sociétal dans lequel s'ancre sa réflexion. Contexte qui, selon elle, doit être pris en compte dans chaque analyse ayant pour objectif de « comprendre les changements et les freins aux transformations du masculin » (Castelain-Meunier, 2011 : p. 27).

En voici quelques éléments :

La « juxtaposition des modèles » (Castelain-Meunier, 2011 : p.29) rend l'analyse des hommes, de leurs pratiques et de leurs représentations complexe : la société qui est la nôtre est en changement, avec une variation des modèles patriarcaux des individus. Prenons un exemple : en ce qui concerne une famille hétéroparentale, les hommes sont appelés à assumer différemment leur place de père, à penser leurs liens aux femmes dans un cadre paritaire, égalitaire et donc à repenser leurs responsabilités face aux membres de cette famille. Il est simpliste d'imaginer que la seule diffusion de discours sur une meilleure répartition de la responsabilité financière dégage les hommes d'un poids et allège le rôle de genre qui leur est proposé. Simpliste, car il est important de comprendre que les modèles patriarcaux survivent et perdurent, quelles que soient les idéologies personnelles des hommes. Cette juxtaposition des modèles peut créer une forme de tension chez les hommes, et amène à des stratégies de défense. L'auteur souligne qu'une de ces stratégies peut être le retour à un modèle éprouvé et rassurant, qui constitue « un antidote à l'angoisse existentielle dans un contexte incertain et en changement » (Castelain-Meunier, 2011 : p.29).

La notion de « mobilité des identités » est centrale dans le travail de l'auteure, spécifiquement lorsqu'est décrite l'importance de plus en plus forte de la possession de ressources pour les individus. La mobilité (sociale, géographique, sexuelle, physique ou plastique…) permise par la société est comprise comme le risque de passer à côté, de ne pas gérer « l'orientation de sa vie » (Castelain-Meunier, 2011 : p.31). La mobilité des identités se fait dans l'angoisse pour les individus qui n'ont pas les ressources nécessaires, autant matérielles que des « principes éthiques, moraux, philosophiques sur lesquels s'appuyer et qui sont à construire et en cours d'élaboration. (…) les grands perdants sont : les migrants, les sans-papiers, les SDF, les déchus de la paternité… (…) ce que nous qualifions de *vulnérabilités au masculin* » (*Ibid*.). Ces vulnérabilités ne sont que peu travaillées dans l'espace public, par des instances sociales ou politiques en France. Elles le sont un peu plus au Québec où les travailleurs sociaux peuvent non seulement être formés à ces questions, mais où, nous le répétons, la politique de santé publique prend en compte ces problématiques. En les reliant de manière plus visible à des phénomènes comme l'alcoolisme, la violence ou encore le suicide, l'administration québécoise offre davantage de ressources aux hommes en état de vulnérabilité due, entre autres, à la multiplication de possibilités en ce qui concerne chaque facette des parcours de vie.

L'auteure souhaite tirer la réflexion jusqu'à la question de la solidarité et de sa prise en compte par la société, ce qui pourrait contribuer à l'amélioration de certaines situations personnelles : « la société est en recherche d'elle-même, soucieuse de nouvelles alchimies en matière de liens, de solidarité, pour défendre les droits et les libertés individuelles autour de nouvelles formes d'empathie, de "care", susceptibles de respecter la mobilité des identités » (Castelain-Meunier, 2011 : p.32).

À sa suite, Daniel Weltzer Lang propose un article nommé « Débattre des hommes, étudier les hommes et intervenir auprès des hommes… ». Il met également l'accent sur la nécessité « d'intégrer la complexité du social » au sein de la réflexion sur les masculinités. Il donne alors à voir une autre caractéristique de la société : l'existence des « doubles standards asymétriques », c'est-à-dire la mise en lumière de la différence de considération des mêmes faits par les hommes et les femmes. Il donne pour cela l'exemple d'une recherche menée en 1991 sur des couples avec le binôme homme violent-femme violentée : « Les hommes, dès qu'ils ont quitté le déni (caractéristique

propre aux dominants), explicitent plus de violences qu'en a repérées leur compagne » (Welzer-Lang, 2011 : p.47) alors qu'en phase de déni, ces mêmes hommes ne conscientiseront pas les violences décrites.

Il est tentant pour nous d'élargir ce concept aux rapports de pouvoir homme-homme (ou même femme-femme), c'est-à-dire entre un individu conscient de maîtriser des paramètres de la masculinité hégémonique dans un cadre social et un individu ayant une représentation de soi lui assurant le contraire. Le cadre du travail, le monde professionnel et même le monde universitaire sont des exemples souvent cités par les hommes comme étant des lieux d'humiliation infligée par d'autres hommes ayant une maîtrise plus sûre des codes, qui eux-mêmes considèrent ces actes comme des tentatives d'intégration, quand ils les remarquent. Cet élargissement permet également de souligner encore une fois, comme le fait Daniel Welzer-Lang dans l'introduction de l'ouvrage analysée plus haut, que, malgré le nombre de travaux sur les transformations dans les rapports hommes-femmes, les rapports au sein de groupes peuvent s'avérer résistants au changement de manière différente et méritent d'être également une thématique de recherche à ne pas négliger (Welzer-Lang et Zaouche Gaudron, 2001 : p.11).

Nous voyons qu'en allant des caractéristiques générales sur la société qui est la nôtre à des caractéristiques plus circonscrites à la posture de chercheur, les auteurs français montrent à quel point l'évocation et la prise en considération des contextes ne peuvent être dissociées des études portant sur les masculinités puisqu'elles sont descriptives du paradigme, mais aussi du point de vue dans lequel le chercheur se situe.

A.4. La nécessité d'une méthode compréhensive.

Nous remarquons dans les deux ouvrages que le choix d'une sous-thématique est souvent accompagné de résultats quantitatifs quand il s'agit de lier directement la recherche et les propositions d'interventions auprès des hommes. Dans l'ouvrage français, les articles « Les garçons à l'école : des ponts à rétablir » de Gilles Tremblay

(2011 : p.211-222), « La prison et ses hommes » de Thomas Guenichon (2011 : p.223-232) ou encore « L'appareil punitif scolaire » de Sylvie Ayral (2011 : p.233-243) commencent par annoncer aux lecteurs des chiffres ou des statistiques afin de mettre à plat la situation qui les occupe. Dans l'ouvrage québécois, les statistiques sont essentiellement présentes au chapitre 13 intitulé « La santé des hommes au Québec » (Tremblay et Déry, 2011 : p.303-328), qui, nous le comprendrons, fait un état des lieux afin de justifier aussi de manière quantitative l'approche par la santé publique qui leur est plus spécifique.

La description contextuelle et sociale d'une sous-thématique spécifique est souvent faite avec des données quantitatives. Cependant, tous les auteurs passent ensuite à une méthode qualitative compréhensive pour saisir les interactions réelles entre le genre (en tant que dispositif) et les pratiques des hommes, d'une part, mais aussi pour mettre en lumière leurs visions de ces pratiques et les représentations qui y sont liées. Cette méthode est décrite comme la plus appropriée par Daniel Welzer-Lang pour les raisons suivantes : elle permet de « s'approcher au plus près possible des hommes » (Welzer-lang, 2011 : p.43) et lève certaines difficultés qui freinent les études sur les masculinités comme l'invisibilité des nouvelles pratiques masculines dans les statistiques ou encore le manque de moyen d'expression des hommes. Nous nous permettons d'ajouter que ces méthodes mettent en valeur des parcours de vie, plus ou moins évolutifs, plus ou moins sous tension, maniant différemment plusieurs formes de rapports aux éléments constitutifs de la socialisation genrée, mais qui ont pour essence d'être dynamiques.

B. LES DIFFÉRENTS PARADIGMES DE RECHERCHE.

B.1. Le paradigme biologique.

Sasha Genest Dufault et Gilles Tremblay (2011, p.61-90) réalisent un récapitulatif des différents paradigmes de recherches autour des masculinités avec leurs principaux auteurs et apports. Ce balayage permet au lecteur de comprendre l'évolution de la réflexion autour du sujet qui nous intéresse, d'amorcer une réflexion épistémologique, mais surtout d'intégrer les concepts principaux qui ont jalonné les recherches. Ce chapitre d'ouvrage nous permet de revenir sur les concepts soulignés et de les présenter au lecteur. Le premier paradigme, appelé « biologique » (Genest Dufault et Tremblay, 2011 : p.64), est qualifié d'essentialiste. Correspondant à la période 1860-1920, ce paradigme est directement relié à la division du travail. En effet, l'aire d'industrialisation et les nouvelles conceptions, par exemple darwinienne, qui l'accompagnent, poussent à penser les différences femmes-hommes comme étant, d'une part, éminemment nécessaires pour l'ordre social et, d'autre part, naturelles pour les individus. Ces différences sont génératrices d'une base sociale divisée en sphères sexuées, qui permet l'avancement. Les caractéristiques de chacun des deux sexes sont considérées comme immuables et corrélées à une essence féminine ou masculine qui assure la reproduction, des individus et de l'ordre social. Nous pouvons ajouter à ce paradigme un auteur, souligné par Émilie Coutant dans son article « Le genre masculin à l'épreuve de la modernité » (2008), qui laisse encore des traces aujourd'hui, en France surtout :

> [De] nombreux penseurs du social continuent de penser la distinction de sexes comme différence des sexes ou, pire, comme « division des sexes » telle qu'Émile Durkheim la décrit (…). Durkheim inscrit la différenciation des sexes (dans leurs spécialisations et leurs capacités) dans la vaste fresque de l'évolution humaine illustrant la thèse de son livre sur la division du travail social comme source de cohésion des sociétés modernes. Dès lors, cette division va imposer des rôles, des espaces, des lieux, des tâches, des injonctions sociales à chacun des sexes. (Coutant, 2008 : §.3[155]).

[155] Publication disponible en ligne <https://www.cairn.info/article_p.php?ID_ARTICLE=SOC_102_0031> Consultée en Avril 2016.

Ayant été le premier paradigme autour des notions de féminité et de masculinité (au singulier, car considérées comme indivisibles), il est compréhensible qu'il ait marqué les consciences. Il est, pour notre part, moins compréhensible qu'il soit encore considéré comme argument freinant certaines avancées sociales proposées de nos jours, comme l'éducation à l'égalité dans les écoles primaires.

B.2. Le paradigme identitaire.

Le second paradigme, qui se déroule sur la période de 1920 à 1965, est appelé « identitaire » (Genest Dufault et Tremblay, 2011 : p.65). Son nom peut prêter à confusion au regard des recherches et connaissances plus contemporaines sur le concept d'identité, qui sont tout aussi prolifiques que variées. Ce nom pourrait évoquer chez le lecteur un paradigme se focalisant sur l'individu dans son évolution et son inconstance, pourtant, il s'agit là encore de le placer en tant que porteur d'un rôle stable lié à son sexe, rôle qui est nécessaire à la société et au maintien de sa structure. « Ainsi, les différences entre les sexes sont expliquées par les traditions transmises par les institutions, dont la famille » (Genest Dufault et Tremblay, 2011 : p.65). Des psychothérapeutes comme Sigmund Freud ou Albert Adler appuient effectivement sur la notion de construction identitaire face aux nécessités sociales avec l'émergence de l'analyse différentielle (Scott et Marshall, 2005)[156]. Pour la première fois, les scientifiques se placent dans une posture positiviste pour parler des différences des hommes et des femmes. Pourtant, ces différences sont ramenées sans détour à la présence des organes reproducteurs, ceux-ci en étant sans conteste responsables.

La rigidité de ce courant psychanalytique, malgré sa prise en compte de la notion de construction individuelle qui rend plus subtile la vision essentialiste, est critiquée par des anthropologues comme Bronislaw Malinowski et Margaret Mead[157] :

[156] Scott, J. et Marshall G. (eds). *Oxford dictionnary of sociology* (3eme édition), Oxford, New York, Oxford University Press, 2005. Cité par Genest Dufault et Tremblay (2011 : p.65).
[157] Genest Dufault et Tremblay ne donnent pas les références des ouvrages mais leurs explications laissent à penser qu'il s'agit des suivants : Malinowski, B. *La sexualité et sa répression dans les sociétés*

> (…) Malinowski, par ses travaux en Nouvelle-Guinée, relève des variantes dans le développement émotionnel des individus selon les différentes structures de communautés, dont celles qui sont matrilinéaires. Mead explore à cette époque les liens entre sexe biologique et caractère "genré". La notion de genre est aussi introduite, mais demeure peu utilisée avant les années 70. (Genest Dufault et Tremblay, 2011 : p.66).

Avec ces auteurs, la distinction entre sexe et genre commence à apparaître sans forcément que la seconde notion soit nommée. Ils tentent de faire saisir à leurs contemporains que la différenciation des hommes et des femmes par fonction sociale n'est pas seulement naturelle, mais également construite socialement. Ce qui est démontré par son observation dans d'autres contextes culturels, dans d'autres sociétés. Cette avancée est immédiatement suivie par un ajout qui nie toute implication biologique : le concept de « rôle de sexe » très vite reformulé en « identité de rôle du sexe masculin » (*Ibid*.) ou féminin. Les auteurs ayant fait émerger ce concept, spécifiquement « Parson et Bales (1956 dans Pleck, 1987)[158] » (Genest Dufault et Tremblay, 2011 : p.67), prennent en compte la présence d'un apprentissage d'une « acquisition d'une identité de rôle de sexe qui se manifeste par le développement de traits, d'attitudes et d'intérêts qui viennent valider et affirmer leur sexe biologique » (*Ibid*.). Nous comprenons déjà qu'une suite de traits attendus mène forcément à la présence d'un modèle diffusé socialement, modèle reprenant les caractéristiques à avoir en tant que personne sexuée. La force de l'exposition à ce modèle sera, au sein de ce paradigme, l'explication principale à une déviance face au rôle de sexe. Dans les années 1970, Bem (1974)[159] séparera rôle et identité, souhaitant se pencher davantage sur la « conscience et la satisfaction » (Genest Dufault et Tremblay, 2011 : p.67) qu'éprouvent ou pas les individus (identité de sexe) à correspondre à ces fameux modèles (rôles de sexe).

---

primitives. (1921) Editions Payot. 2001. et Mead, M. *Mœurs et sexualité en Océanie,* (trad. Georges Chevassus). Paris, Terre Humaine. 1963.

[158] Parsons T. et Bales R.F., *Family socialization and intercation process*, London , routledge, 1956 cité dans Pleck, J.H., « The theory of male sex-role identity : its rise and fall, 1936 to the present » dans H. Brod (ed.), The making of masculinities. The new men's studies, Boston, Allen and Unwin. 1987. p. 21-38. Cité par Genest Dufault et Tremblay (2011 : p.67).

[159] Bem S. « The measurement of psychologycal androgyny » dans *Journal of Clinical and consulting Psychology*, 42, 155-162. 1974. Cité par Genest Dufault et Tremblay (2011 : p.67)

B.3. Le paradigme normatif.

Le second paradigme avait marqué une rupture avec le premier, basé uniquement sur des considérations essentialistes. Le troisième, « normatif » (Genest Dufault et Tremblay, 2011 : p.68), fera également voler en éclat son prédécesseur grâce aux mouvements féministes qui feront réellement émerger la notion de genre telle qu'on l'utilise de nos jours. La fin des années 1970 marque ce que Raewyn Connell appelle en 2002 « l'âge de la diversité » (*Ibid.*). C'est-à-dire qu'à cette période débute une multiplication des points de vue sur le genre, et plus spécifiquement sur les masculinités. Le paradigme normatif est un de ces points de vue, qui a en commun avec les autres de placer l'individu au centre des considérations, cette fois dans sa dimension d'unicité et de singularité. La division hommes-femmes est remise en question pour expliquer la diversité au sein de ces groupes. Nous pouvons alors commencer à nous pencher sur les masculinités et une des premières avancées de ce paradigme est de réfléchir les places et conséquences qu'ont les modèles de masculinités sur les hommes eux-mêmes.

La notion de « tension de rôle de genre » (préalablement « tension de rôle des sexes ») de Pleck (1995)[160] montre que les rôles masculins ont aussi des conséquences négatives sur le processus de socialisation des hommes. Pour cela il identifie trois tensions, reprises par Genest Dufault et Tremblay (2011 : p.69-70), qui décrivent pour la première fois une dimension sentimentale :

— « l'inadéquation » (*Ibid.* : p.69) : les rôles proposés sont difficiles à atteindre pour certains hommes, voir pour la majorité des hommes. Ils se sentent alors déviants quant à une norme diffusée et intériorisée au sein du groupe auquel nous appartenons.

— le « trauma » (*Ibid.* : p.70) : l'auteur met en avant la dureté de certains passages de l'expérience de vie des hommes, souvent lors de la période de jeunesse. Ces traumas fragilisent les hommes dans le processus de socialisation par l'appréhension des

[160] Pleck J.H, « The gender role strain paradigm : an update » dans Levant R.F. et Pollack W.S. (ed), A new psychology of men. New York, Basic Book, 1995 ; p.33-67) cité par Genest Dufault et Tremblay (2011 : p.69).

exigences de rôle : « la séparation d'avec la mère, dans les équipes sportives (ex : initiations), à l'école (ex : intimidation), dans le dévoilement de l'homosexualité, dans la verbalisation des émotions, au retour de guerre, etc. » (*Ibid*.).

— la « dysfonction » (*Ibid*.) : le fait d'atteindre les exigences du rôle de genre, du modèle de masculinité, peut conduire au stress. Cette approche récente montre des liens entre la santé des individus et leurs pratiques, par exemple le stress dû à un très fort sentiment de responsabilité au sein du milieu familial.

Pour finir sur ce paradigme, il est important de souligner que Pleck continuera également sa réflexion sur la lancée des travaux de Margaret Mead qui mettait en évidence la disparité des modèles de masculinité selon les cultures. Il y ajoutera le concept « d'idéologie de la masculinité (1995)[161]. Cette idéologie fait référence à l'importance accordée aux standards définis pour les comportements masculins. » (Genest Dufault et Tremblay, 2011 : p.70). Nous comprenons alors que lorsque les masculinités sont étudiées, elles doivent l'être selon les territoires, les moments historiques, les groupes d'appartenance et la place des individus dans ce groupe précis qui constituent les contextes de l'étude. Les caractéristiques masculines valorisées, qui constituent l'idéologie, varient en fonction de ces contextes.

B.4. Le paradigme structurel.

Le quatrième paradigme, « structurel » (*Ibid* : p.72) renforce l'idée principale amenée dans le paradigme précédent, c'est-à-dire considérer les masculinités comme diversifiées avec un apport principal dû à la chercheuse australienne Reawyn Connell : l'hégémonie (1995). Connell a fait ses premières armes en étudiant les classes sociales et propose une posture qui refuse de considérer les masculinités comme déconnectées. Il s'agit d'un système relié à d'autres comme les classes sociales et l'ethnicité : « Parce que le genre est une manière de structurer la pratique sociale en générale et non un type

[161] Pleck J.H, « The gender role strain paradigm : an update » dans Levant R.F. et Pollack W.S. (ed), A new psychology of men. New York, Basic Book, 1995 ; p.33-67) cité par Genest Dufault et Tremblay (2011 : p.70).

de pratique sociale en particulier, il compose inévitablement avec d'autres structures sociales » (Connell, 2014 : p.71). Nous ne pouvons étudier nos interrogés par entretiens sans lier le fait qu'ils se présentent en tant que masculin aux faits qu'ils soient étudiants, issus de milieux relativement privilégiés et d'un âge se situant autour de la vingtaine. Ces éléments de contextes sont, selon nous, pris en compte par leur mise en lumière, mais également par la prise en compte de leur relation à la représentation sociale du masculin énoncée par un panel plus large d'étudiants.

Cette posture est également définie par la prise en compte des contextes que nous avons évoqués, mais pas seulement en considérant leurs effets sur les hommes, mais aussi ce que les hommes font à ces contextes à travers l'engagement :

> La « masculinité » [en tant que concept], s'il est possible de définir brièvement ce terme, pourrait être simultanément comprise comme un lieu au sein des rapports de genre, un ensemble de pratiques par lesquelles des hommes et des femmes s'engagent en ce lieu, et les effets de ces pratiques sur l'expérience corporelle, la personnalité et la culture (Connell, 2014 : p.65).

Nous sommes là dans une dimension interactionniste qui offre une vision dynamique du genre. Cette recherche fait écho à cette définition en observant particulièrement l'engagement que prennent les jeunes hommes étudiés face aux stéréotypes et aux normes qu'ils considèrent découler du fait d'être un homme et les liens que cet engagement implique avec les pratiques cinématographiques ainsi qu'avec la façon de communiquer sur ces films.

L'acceptation théorique de la « multiplicité des masculinités » (Connell, 2014 : p.72), due à la multitude de contextes qui doivent être pris en compte, ne doit cependant pas être comprise comme une juxtaposition de types de masculinité corrélés aux groupes :

> La reconnaissance croissante de l'interaction entre le genre, la race et la classe a entrainé celle de la multiplicité des masculinités : noir aussi bien que blanche, populaire aussi bien que de classe moyenne. Cette évolution est bienvenue, mais elle porte en germe le risque d'amener à d'autres raccourcis. Il serait en effet facile d'en déduire l'existence d'une masculinité noire ou d'une masculinité populaire. Reconnaître plus d'un type de masculinité ne constitue qu'une première étape (Connell, 2014 : p. 72-73).

C'est pourquoi il nous semble indéniable que cette étude ne décrit pas une masculinité étudiante, mais des rapports qu'entretiennent un groupe situé d'étudiants avec les stéréotypes et normes de masculinités isolés dans leurs propres discours : « il faut étudier de manière ciblée les rapports de genre parmi les hommes si l'on veut conserver une dimension dynamique dans l'analyse et éviter que la reconnaissance de masculinités multiples ne soit réduite à une typologie de personnalités » (Connell, 2014 : p.73). Les masculinités sont aussi diversifiées que les individus, mais également au sein du parcours vécu de ces individus : elles peuvent prendre plusieurs formes selon les périodes de vie. Nous étudions bien le rapport décrit à un instant T, celui de l'entretien.

Considérer les masculinités comme diversifiées n'exclut pas pour Connell de définir des rapports entre elles, reliés directement à la notion de pouvoir. Selon l'auteure « À tout moment, il y a une forme de masculinité qui est culturellement glorifiée au détriment d'autres formes » (Connell, 2014 : p. 74). Cette forme de masculinité est « la réponse acceptée à un moment donné au problème de la légitimité du patriarcat » (*Ibid*.) en cela qu'elle est composée d'éléments de rejet, de dévalorisation, du féminin. Cette structure n'implique évidemment pas uniquement les rapports hommes/femmes, mais tout aussi bien les rapports hommes/hommes. Nous l'avons vu dans nos entretiens avec la distance prise face au stéréotype du masculin décrit par certains interrogés qui ont à cœur l'effacement des différences entre les sexes. Si les hommes qui décloisonnent les rapports hommes/femmes se sentent dévalorisés, c'est bien que le poids d'une masculinité moins inclusive est présent :

> En d'autres termes, la masculinité hégémonique est ce qui garantit (ou ce qui est censé garantir) la position dominante des hommes et la subordination des femmes. Cela ne revient pas à dire que ceux qui incarnent de manière ostensible la masculinité hégémonique sont toujours les personnes les plus puissantes. Ils peuvent être des modèles, comme des acteurs de cinéma, voire des figures imaginaires, comme des personnages de film » (Connell, 2014 : p.74).

Cette dernière citation est déterminante pour le travail qui nous occupe. Nous posons la base théorique qui soutient la suite de ce cheminement : la masculinité hégémonique qui concerne les étudiants que nous avons interrogés est décrite par les stéréotypes mis à jour, découlant de la représentation sociale du masculin. Celle-ci peut s'incarner dans des figures cinématographiques et déterminer le rapport aux films chez ces étudiants.

En plaçant la masculinité hégémonique au centre, c'est-à-dire la forme de masculinité la plus valorisée socialement, l'auteur est en mesure de caractériser d'autres formes de masculinités qui, elles, sont plus promptes à être incarnées par des individus :

— subordonnées : « la masculinité subordonnée fait référence aux hommes qui ne correspondent pas aux caractéristiques masculines désirables selon l'idéologie dominante » (Genest Dufault et Tremblay, 2011 : p.73), par exemple les hommes homosexuels, les hommes petits, les hommes sans pilosité ou les hommes chétifs en ce qui concerne cette étude.

— complices : « la masculinité complice renvoie aux hommes qui profitent des bénéfices d'une société patriarcale sans pour autant adhérer à une vision stricte de la domination masculine » (*Ibid*.) par exemple en acceptant une charge moins grande de tâches domestiques dans un couple hétérosexuel.

— marginalisée, c'est-à-dire un type de masculinité qui est incarné au sein d'un groupe dominé : « la marginalisation s'opère toujours par rapport à l'autorité de la masculinité hégémonique du groupe dominant » (Connell, 2014). Il s'agit d'une mise à l'écart visible et consciente par le groupe dominant, qui peut être faite entre des masculinités subordonnées et/ou complices.

B.5. Le paradigme performatif.

Enfin, le cinquième paradigme est appelé performatif et compte Judith Butler comme référence principale. Avec son ouvrage *Trouble in gender* (1990), cette auteure offre des outils au mouvement Queer. Avec une focalisation sur les Drag Queen, la philosophe met en avant la dimension de « jeu », de « performance » que vivent les individus face au genre « performatif »[162] : si les Drag Queen jouent à l'homme ou à la femme, performent le genre, ils ne font que révéler la dimension imitative, performative du genre qui insinue que tous les êtres jouent, performent également.

[162] Nous ne résumerons ici uniquement les éléments théoriques qui guident cette recherche au sein de la réflexion dense et multiple de Judith Butler.

Dans un premier temps, il faut prêter attention à la « confusion entre la performance et la performativité », comme l'écrit Éric Fassin (2005 : p.13) dans sa « Préface à l'édition française » de l'ouvrage de Butler :

> Le genre ne se réduit pas à une performance théâtrale – comme le spectacle des travestis pourrait le laisser penser. N'allons pas imaginer qu'il suffirait de mettre à celle-ci une cravate, et à celui-là une jupe, pour subvertir la puissance normative du genre. (…) On le sait, d'ordinaire, les inversions carnavalesques n'ont pas vocation à bousculer l'ordre du monde, et les "transgressions" sexuelles sont souvent aujourd'hui les exceptions qui ne font que confirmer la règle de l'ordre symbolique (Fassin, 2005 : p.13-14).

En effet, pour Butler, le genre est hautement performatif, il est « une interpellation sociale » (Fassin, 2005 : p.14). Il s'agit d'une interpellation sociale qui a une dimension rituelle : « La performativité n'est pas un acte unique, mais une répétition et un rituel, qui produit ses effets à travers un processus de naturalisation qui prend corps, un processus qu'il faut comprendre, en partie, comme une temporalité qui se tient dans et par la culture » (Butler, 2005 : p.36). Butler continue son raisonnement en en démontrant la fonction principale, c'est-à-dire la capacité qu'à la performativité de nous faire comprendre que « ce que nous pensons être une propriété "interne" à nous même » (*Ibid*.) est en fait construit par la culture.

Butler nous fait également comprendre que la réalité est construite et non appropriée, ce qui invalide toute définition stable de la masculinité, qui comprendrait des caractéristiques non variables, mais comprend que chaque individu en produit une selon ses ressources, ses connaissances, son rapport au monde et son expérience. La subjectivité des individus est mise en avant par la notion de « performance ». Les traits considérés comme des caractéristiques masculines sont des possibilités auxquelles les individus peuvent adhérer ou non, sans minimiser la souffrance que peut représenter une transgression. Ce que lisent Genest Dufault et Tremblay dans la proposition de Butler, c'est que « la masculinité est considérée comme une structure de pratiques procurant les ressources nécessaires à la construction de l'identité » (Genest Dufault et Tremblay, 2011 : p.78). Ajoutons à cette reformulation la relecture de Fassin : « que l'on naisse femme ou pas (…), on en le devient jamais tout à fait (…). Les choses ne sont d'ailleurs pas plus simples du côté masculin. Parce qu'il s'agit d'imiter sans qu'existe d'original, dans un monde de copies, on ne saura jamais imiter sans défauts » (Fassin, 2005 : p.17).

Nous le voyons effectivement dans le stéréotype du masculin que nous avons relevé, qui s'apparente pour nous à une description de la masculinité hégémonique en vigueur : aucun homme ne performe la masculinité au point d'être exemplaire de la masculinité hégémonique, en tout cas dans le monde existant.

Butler ne tient pas à enfermer les individus dans un déterminisme culturel prédominant, sans laisser la place à une constitution propre et personnelle. Pour elle, « la masculinité en tant que pratique est assujettie à la manière dont les sujets la performent » (Genest Dufault et Tremblay, 2011 : p.79). Ce qui signifie que malgré la puissance de la performativité du genre, les hommes jouissent d'un certain pouvoir d'action quant à leur performance de la masculinité. Pouvoir tout relatif, puisqu'il s'exerce au sein d'un cadre précis qui est celui de la culture, mais tout de même présent :

> Si le sujet est culturellement construit, il n'en perd pas pour autant sa capacité d'agir, qu'on a l'habitude de se représenter comme l'aptitude d'une action réfléchie, qui reste inaltérée malgré son ancrage culturel. Dans ce modèle, la "culture" et le "discours" *situent* le sujet, mais ne le constituent pas (Butler, 2005 : p.268).

Nous comprenons à travers ce paradigme que le genre est performatif quand les individus produisent des performances de la masculinité et de la féminité, mais aussi que les discours sont « l'une des clés pour performer, étiqueter et interpréter les masculinités [et les féminités] » (Genest Dufault et Tremblay, 2011 : p.79).

Dans l'ouvrage québécois *Regards sur les hommes et les masculinités*, la mise en lumière de ces cinq paradigmes montre qu'il est attendu du lecteur qu'il se constitue une base théorique solide avant d'entrer dans ses propres conclusions. Il semble que cet apprentissage constitue ostensiblement le premier pas vers une réflexion plus poussée.

Nous voyons là une des principales différences de direction d'ouvrage entre les deux zones géographiques alors qu'ils semblent vouloir aborder un sujet dans sa dimension théorique. Le chercheur sur les masculinités trouvera une introduction aux concepts principaux et à leurs contextes d'utilisation dans le volume québécois et une utilisation justifiée de ces apports dans un paradigme spécifique, corrélée à une présentation de résultats dans l'ouvrage français. Le premier, qui pourrait s'apparenter à un manuel, s'axe davantage sur une multiplicité d'auteurs de référence présentés comme autant

d'outils au service du chercheur quand le second offre une approche plus subjective, une prise de position avec d'autres apports issus de recherches personnelles des contributeurs. C'est le cas de beaucoup d'ouvrages français traitant des masculinités qui, sous des titres souvent généralistes, donnent à lire des articles sur des thématiques précises qui ont en commun un angle d'approche particulier, une période d'écriture contemporaine, et les concepts maniés : l'ouvrage *L'homme en tous genres. Masculinités, textes et contextes* dirigé par Ferguson (2009) donne un angle d'approche littéraire avec des thématiques d'articles comme les « Modèles médiévaux de l'amitié masculine » de William Burgwinkle ou « Bavardages et masculinités au XVII^{e} siècle » de Nicholas Hammond. Pour sa part, *Hommes et Masculinités de 1789 à nos jours* coordonné par Revenin (2007) a une approche historique avec des thématiques telles que « La masculinité d'affaires. Le cas de la bourse de Paris : 1724-1988 » de Paul Lagneau-Ymonet ou « Menaces viriles sur les banlieues françaises. 1989-2005. » d'André Rauch.

Nous retenons principalement de ce chapitre que le genre est défini comme un dispositif, que la masculinité est un lieu de ressources dans lequel les individus s'engagent, non sans conséquence sur leur vécu social, mais aussi que les masculinités sont en fait les performances de la masculinité que propose chaque homme. Nous souhaitons poser comme postulat qu'il existe un dialogue entre homme et personnage : les personnages sont des soutiens pour la performance de la masculinité, car ils montrent à l'écran des performances possibles. Mais pas seulement, ils sont aussi des soutiens de la performance à travers le discours que l'homme tient sur les personnages. Les personnages qu'il aime, dont il parle, dont il s'éloigne et dont il se rapprochent sont, pour nous, autant de facettes de sa performance.

SIXIÈME CHAPITRE : LES ACTEURS ET LES INTERROGÉS.

Le fait de prendre les acteurs comme première entrée pour aller jusqu'au rapport qu'entretiennent les interrogés avec les personnages de films n'est en rien un argument prônant le fait qu'un acteur peut être analysé sans parler des rôles qu'il interprète. Il s'agit là d'un point d'ancrage afin de débuter la réflexion. Tout comme l'ouvrage dirigé par Noëlle de Chambrun *Masculinité à Hollywood, de Marlon Brando à Will Smith* (2011), nous choisissons de commencer par la figure de l'acteur pour les interrogés et choisir de s'attarder ensuite plus précisément sur les personnages, joués par ces acteurs ou non.

Noëlle de Chambrun, dans l'*Introduction* de l'ouvrage qu'elle dirige, nous éclaire sur ce qui est appelé masculinité dans les travaux regroupés :

> Masculinité est à entendre ici comme distinct de Virilité (Vir et Virtus du latin) telle que celle-ci s'exprime notamment dans les péplums et les westerns tuniques bleues, les films de gangsters des origines dont les personnages et les stories scandent toujours notre imaginaire. La masculinité dans les pages présentées n'est pas du registre du mythe, même si elle ressortit du fantasme. Elle se loge, s'épanouit, se love, dans la vaste catégorie des losers, des marginaux, des nomades et vagabonds, des minorités opprimées, et même des cyborgs. Mais elle s'étend aussi à tous ceux, qui pris dans des scénarios complexes, subtils, nuancés de mise à l'épreuve ou de mise en échec, redéfinissent, réactualisent, remodèlent l'image de l'homme dans la vie, dans la société, sur le front, en relation avec la Femme, avec ses pairs, mais aussi dans sa filiation avec les générations qui le précèdent. (De Chambrun, 2011 : p. 9)

Cette étude rejoint la prise de position de l'auteure sur le fait que masculinité et virilité ne doivent pas être confondues, mais aussi en ce qui concerne la façon d'aborder la notion de masculinité. Il ne s'agit pas « du registre du mythe », mais pour nous du registre de la représentation sociale, ce qui implique l'acceptation du fait que les incarnations nombreuses et variées de la masculinité par les acteurs et leurs personnages sont à observer en lien avec « l'image de l'homme dans la vie ».

La première partie de ce Cinquième Chapitre va s'attacher à définir les acteurs et actrices en tant que stars pour ensuite comprendre que leur sexe définit le rapport qu'ont les interrogés avec eux. Nous verrons également l'impact que peut avoir la performance

de la masculinité incarnée dans la persona d'un acteur sur un jeune homme. La seconde partie de ce chapitre sera consacrée à un acteur qui se distingue des autres dans l'enquête et qui incarne une tendance contemporaine de performances de la masculinité.

A. ACTEURS… ET ACTRICES ?

A.1. Les acteurs et actrices sont de stars…

La distinction entre les termes « acteur » et « star » est mince lorsqu'il s'agit d'étudier des films qui tendent à réunir le plus de spectateurs possible, comme le corpus donné par les étudiants interrogés le propose : « Dès lors qu'est considéré un cinéma s'adressant au plus large public, la notion de star se substitue à celle d'acteur » soulignent Amiel, Nacache, Sellier et Viviani (2007 : p.14). Nous verrons que même la plupart des interrogés par questionnaires ont tendance à proposer un discours qui s'attache à décrire des acteurs extrêmement connus, souvent américains.

Emmanuel Ethis définit la star comme une des trois « figures du "contrat cinématographique" (…) entre un film et ses spectateurs » (Ethis, 2014 : p.70) étudiées dans l'ouvrage *Sociologie du cinéma et de ses publics*. La diversité des spectateurs n'implique pas qu'il y ait autant d'interprétations possibles, ce qui rendrait la communication entre film et spectateurs, et entre spectateurs, impossible ou vide de sens. Les figures « contractuelle(s) » (*Ibid.* : p.71), dont le film, et par définition le cinéaste, usent pour communiquer avec les publics permettent la communication, car elles sont des points d'ancrage particuliers accessibles à tous :

> Pour le dire autrement, on tombe d'accord ou bien on reste en désaccord sur un film parce qu'une part du film nous « parle », et que l'on convient minimalement de cette part qui nous parle et qui est, par définition, identifiable et identifiée. Cette part communicante du film, c'est précisément la part « contractuelle » construite institutionnellement, la palette dont dispose le cinéaste pour entamer – voire contrôler- le dialogue avec ses publics. [Nous identifions] trois figures particulières, mais exemplaires, de ce contrat cinématographique (…) : le genre, la censure et la star. (Ethis, 2014 : p.71)

La star est, du point de vue des industries cinématographique et publicitaire, définie par sa capacité à rapporter beaucoup d'argent. Si nous nous plaçons du point de vue des publics, il est plus difficile d'appréhender ce qui définit la star : quels sont les critères qui font qu'un acteur qui apparaît dans un film engendre l'engouement, puis des propositions de projets de films de plus en plus ambitieux et médiatisés, et donc, des rentrées d'argent pour lui et ceux qui l'accompagnent ? Claude Forest, dans son article de 2014 *Genèse, carrière et disparition des superstars cinématographiques (1932-2012)*[163], rappelle les éléments connus quant à l'appréciation de certains acteurs par les publics :

> Sans approfondir les conditions qui permettent sa constitution pour le public, on peut rappeler le jeu de l'acteur à l'écran, son identité en tant qu'individu (telle qu'elle est perçue et véhiculée par les médias) et le type de personnages qu'il incarne (Vincendeau 2001[164]), notamment dans les genres dominants de son époque. Tous ces éléments, qui peuvent susciter l'empathie pour le persona imaginaire, se nourrissent de l'évocation de rémunérations mirobolantes, irreprésentables pour le commun des mortels (Forest, 2014 : p. 3)

Les deux citations précédentes font comprendre que ce n'est pas seulement la présence d'un acteur à l'écran qui « parle » aux spectateurs ou encore seulement le personnage joué qui suscite l'émotion ou l'attachement. Un dialogue entre deux spectateurs peut être tourné plus précisément sur la carrière de l'acteur ou plus particulièrement sur son jeu dans le film qu'ils viennent de voir, pourtant l'un n'est pas réellement dissociable de l'autre, même si les analyses se voient proposer ces deux entrées possibles, entre autres.

De nombreuses études sur des acteurs ou actrices spécifiques utilisent le terme « persona » afin de faire cohabiter l'existence de la star au sein des films dans lesquels il ou elle joue et les discours qui le concernent en dehors de ces films. La thèse de Ruth O'Donnell (2012) intitulée *Performing Masculinity : The Star Persona of Tom Cruise*[165] nous propose une définition :

[163] Publication disponible en ligne <https://map.revues.org/1811?lang=fr> Consultée en Mai 2016.
[164] Vincendeau Ginette, *Les stars et le star-système en France*, Paris, L'Harmattan, 2008 [2001], 316 p. Cité par Forest (2014, p. 3)
[165] Publication disponible en ligne <https://pure.royalholloway.ac.uk/portal/files/4579892/2012odonnellraphd.pdf> Consultée en mai 2016.

> In his writings on film stardom (1979[166]), Richard Dyer uses the term 'star image' to designate the discourse of the star as it is created by the films in which he or she appears, plus the extra-filmic 'knowledge' (true or false) circulated about the star. An early academic use of the term 'star persona' appears in Janet Thumin's 1986 article 'Miss Hepburn is Humanized: The Star Persona of Katherine Hepburn[167]', defining 'persona' in this context to mean 'a public image which derives from the performances and utterances of the person and is constructed over time in specific ways' (1986, p.71). Thumin sets out the meaning of star persona in terms of Dyer's 'star image' and its creation by the various media texts in circulation; thus the two terms are made synonymous. Dyer's term 'star image' is perhaps broader than Thumin's term, including information and ideas about the star him or herself, often beyond his or her lifetime. Image in this usage can also suggest broader traits – such as youth, glamour, rebelliousness – which the star may represent. The subsequent scholarly adoption of 'star persona' incorporates all of these implications[168]. (O'Donnell, 2012 : p. 40)

Le terme persona est utilisé dans de nombreux travaux qui se focalisent sur un acteur ou une actrice en particulier et sur les rôles qu'il ou elle a pu jouer. Nous pouvons citer l'article de Gwénaëlle Legras « L'ambivalence de Deneuve au service du *Dernier Métro* (Truffaut, 1980) : perception, recomposition et utilisation de sa *persona* » (2007) ou encore le travail de Gilles Menegaldo « La persona allénienne : une masculinité paradoxale » (2011). Nous voyons que la notion peut être utilisée pour observer comment un film particulier, et son réalisateur, utilisent la persona d'une actrice au sein de la diégèse, dans le travail de Legras, ou encore comment se compose la persona d'un acteur et réalisateur précis, Woody Allen dans le cas du travail de Menegaldo[169].

---

[166] Dyer Richard, Stars, London, BFI, 1979. Cité par O'donnell (2012 : p. 40)

[167] Thumin Janet, « Miss Hepburn is Humanized : The Star Persona of Katharine Hepburn », *Feminist Review*, no. 24, pp.71-102. Cité par O'donnell (2012 : p. 40)

[168] Lors de ces études sur la célébrité (1979), Richard Dyer utilise le terme 'star image' pour désigner les discours sur la star créés par les films dans lesquels il ou elle joue ainsi que les « savoirs » extra filmiques (vrais ou faux) qui circulent sur cette star. L'utilisation du terme 'star persona' apparaît avec un article de 1986 écrit par Janet Thumin, 'Miss Hepburn s'humanise : la persona de Katherine Hepburn'. Elle définit 'persona' comme 'une image publique qui découle des performances et des déclarations de la personne même, ainsi que sa construction dans le temps' (1986, p.71). Comme Thumin reprend la définition de 'star image' par Dyer dans sa création par de multiples textes médiatiques en circulation, les deux termes deviennent synonymes. Le terme de Dyer 'star image' est peut-être plus large que le terme de Thumin incluant les informations ou les idées sur la star qui dépassent souvent son temps de vie. 'Image' peut aussi suggérer de traits extérieurs - comme la jeunesse, le glamour ou la rébellion – que la star peut représenter. L'adoption par le milieu scolaire [de la recherche] du terme 'star persona' incorpore désormais toutes ces implications.

[169] Ce terme sera utilisé dans ce travail lorsque l'auteur étudié l'utilisera lui même. Nous ne souhaitons pas proposer une analyse de la persona d'un acteur mais bien mettre en lumière les liens que les interrogés disent avoir avec un acteur, comme ce sera le cas pour Tom Cruise.

A.2. …mais des personnages avant tout.

La plupart des interrogés par entretiens expriment le fait que c'est pour les rôles qu'un acteur a joués qu'ils l'apprécient[170]. Ce que leur a inspiré un rôle précis détermine la relation à l'acteur, ce qui, il nous semble, fait écho à la fonction édificatrice du cinéma qu'évoque Emmanuel Ethis dans le texte *Le cinéma et ses publics. Comment le cinéma nous aide à nous comprendre et à comprendre les autres* (2015)[171] :

> Les stars ont un rôle fédérateur à un certain moment de la vie, parce qu'elles ont une certaine posture. (…) Le cinéma sert cette logique d'édification. L'édification, c'est l'apprentissage par l'admiration de grandes choses. En cela, le cinéma est donc tout à fait édifiant : un beau comportement, un comportement héroïque, nous inspire forcément l'héroïsme. En général, on fait porter cet héroïsme par les stars. Ce n'est pas seulement parce qu'elles sont jolies, par exemple, c'est également parce qu'elles ont un comportement héroïque que nous les aimons et que nous les conservons dans ce rôle. (Ethis, 2015 : p.63).

En effet, les interrogés semblent vouloir, pour la plupart, « conserve[r] » les stars au sein de leurs personnages, de leurs rôles. Ils sont très peu à s'intéresser aux discours qui concernent la vie ou les activités connexes des acteurs, au mieux, ils se laissent porter par la navigation sur internet qui leur prescrit sur quelques articles, à l'instar de Colin qui apprécie Jean Dujardin :

> R — Si dans l'actualité, je regarde un blog et qu'il y a un encart qui m'a dit que « sur cet acteur, Jean Dujardin », je vais cliquer, mais je recherche pas à tout savoir de cet acteur. Je suis pas vraiment comme mon ami, lui il connaît tout. On parle beaucoup et il me dit les trucs, mais moi je suis pas dans cette optique à tout connaître, tout… C'est peut-être bizarre, mais quand je vais voir un film je m'intéresse pas forcément à… C'est plus les idées qui sont véhiculées par le film, les situations, la justesse des personnages et tout ça. C'est plus ça que je retiens, je peux raconter plus une histoire avec des détails que le nom de réalisateur, de l'acteur, où il était dans sa vie à ce moment-là… (Colin, 24 ans, L3)

[170] Dans cette partie, seuls les acteurs, et non les actrices, sont abordés par les interrogés. Nous consacrons un paragraphe aux discours sur les actrices dans la suite de cette partie.
[171] Ce texte reprend la conférence d'Emmanuel Ethis « Le cinéma près de la vie » donnée le 10 Avril 2014 à l'Université d'Avignon.

Colin montre que son cas n'est pas généralisé, car il parle d'un ami proche, qui est en « fac de cinéma », avec qui il discute beaucoup de sa passion et qui l'a « ouvert à beaucoup de choses ». Cet ami a manifestement un intérêt plus poussé pour la vie extra-diégétique des acteurs.

Le statut de star obtenu par tous les acteurs cités n'est pas, chez nos interrogés, aussi efficace que le laisse penser l'industrie cinématographique pour les attirer au cinéma. Ils semblent sélectionner les acteurs qu'ils aiment par rapport aux personnages qu'ils ont joué et ne prennent pas leur simple présence dans un film comme un argument suffisant pour acheter un billet. Par exemple, Florian parle des acteurs qu'il aime grâce aux personnages qu'ils ont incarnés : Jamie Foxx dans *Ray* (2004) et *Django* (2012), Leonardo Dicaprio dans *Le Loup de Wall Street* (2013) et Matthew McConaughey pour son rôle dans *The Dallas Buyers Club* (2013).

> *Q — Et si ces acteurs sont présents dans un film, vous allez le voir ?*
>
> R — Oui et non parce que ça dépend aussi du sujet… pas au même titre que les réalisateurs, ils ont des univers propres et ça me plait ce qu'ils font. Si y'a un film de Tarantino ou de Tim Burton qui sort, j'irai le voir forcément. (Florian, 20 ans, L3)

Florian fait la différence entre acteurs et réalisateurs, ces derniers étant plus enclins à le mener dans une salle obscure. Quentin reprend les deux points que nous venons d'aborder : l'attirance pour un acteur grâce à ses rôles, mais une réticence à aller voir un film uniquement pour le voir jouer même s'il présume une influence :

> R – (…) Après je sais pas pourquoi j'aime un acteur, en général c'est parce que j'aime bien le film et le personnage et je me rends compte que j'imagine ensuite des trucs sur lui. C'est pas le physique et tout du coup, c'est vraiment lui et le personnage, comment ils se mêlent.
>
> *Q — Est ce qu'un acteur [que vous avez cité] peut vous amener au cinéma ?*
>
> R – Ça doit m'influencer, mais je vais pas le regarder obligatoirement parce qu'il est dedans. Parce que j'ai pas envie de me cantonner à la Star system en gros. C'est pas ce qui m'intéresse non plus. Alors que c'est plein des jeunes acteurs qui sont pas forcément encore connus donc qui méritent qu'on s'intéresse à eux. Je pense pas qu'on doive aller voir un film parce qu'un mec est dedans. (Quentin, 19 ans, L2)

Quentin aborde également une question intéressante : le fait d'imaginer « des trucs » sur un acteur à la suite du visionnage d'un film dans lequel il apparaît. Nous voyons la capacité qu'ont les spectateurs à se recréer la vie d'un acteur en observant simplement les personnages qu'il joue, ce qui renforce la cohérence de la notion de persona dans les analyses de stars du cinéma. Enfin, Julien et Antoine ne parlent pas d'attachement particulier à certains acteurs ou actrices, ce qui reste de l'ordre de l'exception, car les interrogés, en général, ont été capables de citer un acteur ou une actrice « préféré(e) ». Julien et Antoine ne citent pas de favoris, ils semblent tous les deux lier le fait d'entretenir un lien d'affection avec un acteur avec le fait de s'intéresser à toute autre chose que ses films :

Q — On va parler des acteurs et actrices. Est-ce que vous avez des préférés ?

R — Non. Parce que étrangement je connais pas le monde des acteurs ou actrices ni des réalisateurs. Quoi que, un peu plus. Les acteurs ou actrices j'en connais que quelques-uns. Comme je regarde jamais la télé, je suis pas confronté aux émissions. Du coup je suis pas confronté aux acteurs en tant que tels. Je peux vous citer Daniel Craig ou quoi, mais j'en ai pas de préférés.

Q — Y'en a pas qui vous pousse à voir des films ?

R – Non, non, franchement, le choix de l'acteur n'a aucun impact sur mes choix de film. Autant le réalisateur oui, mais l'acteur aucun. (Julien, 20 ans, L3)

Tout comme Florian, Julien fait le distinguo entre acteurs et réalisateurs, ce que fera également Antoine :

Q — Alors, nous allons parler des acteurs et actrices. Est-ce que vous avez des personnes que vous aimez particulièrement ?

R — Non pas trop. Je… J'arrive pas à tomber en admiration devant un personnage qui… qui n'est qu'un personnage finalement. J'ai juste une image de lui et j'ai pas envie de m'intéresser à ce qu'il fait le week-end, tout ça, sa vie de famille. Non. Non.

Q — Et des gens que vous aimez voir jouer ? Qui pourrait vous pousser à voir un film par sa présence ?

R — Non, c'est vraiment pas important. C'est plutôt les réalisateurs parce qu'il y a un style. Pour les acteurs aussi, mais… Du coup, j'imagine que pour le style, ça doit me pousser, mais bon… je sais pas. Non, franchement, non. (Antoine, 18 ans, L1)

Antoine utilise le terme « personnage » de façon emblématique : pour lui, les acteurs sont là pour porter un personnage de film, prêter son visage à la création d'un cinéaste. Le considérer autrement serait se rapprocher du phénomène de peoplisation, c'est-à-dire prêter attention à ses affaires privées « ce qu'il fait le week-end, sa vie de famille ». Pour Antoine, il n'y a pas de juste milieu entre ces deux rapports.

A.3. Les acteurs et actrices préférés des interrogés par questionnaire.

Avant de voir plus précisément les rapports que décrivent les interrogés par entretiens avec les acteurs et les actrices, nous pouvons observer les célébrités qui ont été citées par les répondants au questionnaire. La question posée est la suivante : « Quel est votre acteur ou votre actrice préféré(e) ? ».

Table 14 : les acteurs et actrices préféré(e)s des interrogés par questionnaire.

Noms[172]	**Effectifs**
Leonardo DiCaprio	18
Tom Cruise	7
Will Smith	7
Robert de Niro	4
Jack Nicholson	4
Brad Pitt	4
Christian Bale	3
Johnny Depp	3
Paul Walker	3
Jim Carrey	2
Russel Crowe	2
Clint Eastwood	2
Morgan Freeman	2
Anthony Hopkins	2
Angelina Jolie	2
Keira Knightley	2
Mélanie Laurent	2
Al Pacino	2
Sylvester Stallone	2
Jason Statham	2
Mark Walberg	2
Bruce Willis	2

[172] Les acteurs et actrices réunissant le même effectif sont classés par ordre alphabétique.

Nous pouvons d'ores et déjà souligner deux points :

— Sur 66 noms cités par 133 répondants, un tiers d'acteurs ou actrices se détachent en étant cités plusieurs fois, c'est-à-dire 22. Leonardo DiCaprio est cité par 18 interrogés, c'est à dire plus du double de Tom Cruise et Will Smith qui le suivent au classement. La diversité des acteurs et actrices cités est visible dans les différentes générations auxquelles ils appartiennent, mais aussi dans les genres de films auxquels ils ont participé.

Cependant, il faut noter que beaucoup d'acteurs cités ont joué ou jouent encore principalement des rôles au sein de films considérés comme « de mecs » par plusieurs interrogés : Jason Statham (*Le transporteur*), Christian Bale (la trilogie *Batman*), Brad Pitt (*Fight Club* en 1999), Bruce Willis (*Die Hard, The Expendables*), Sylvester Stallone (*The Expendables, Rambo, Rocky*) et Paul Walker (*Fast and Furious*)[173]. Les rôles qui sont tenus par les acteurs cités dans ces films rejoignent une part de la masculinité hégémonique que nous avons décrite. Le héros « plaies et bosses » que décrit Duret dans son ouvrage *Les jeunes et l'identité masculine* (1999 : p.13) est toujours d'actualité. Même si Bruce Willis n'est plus l'acteur principal qui propose ce héros aux jeunes hommes, comme c'est le cas dans l'étude de Duret, il est non seulement cité, mais il a donné lieu à une autre génération d'acteurs qui continue à cristalliser des traits de la masculinité hégémonique à travers ce type de héros.

Comme le précise Noëlle de Chambrun, même si les incarnations de la masculinité au cinéma se diversifient depuis les années quarante où « les mythes noir ou solaire du gangster et du guerrier se fatiguent et se vident » et où « l'homme ou le mâle "dégonflé" va rencontrer (…) son humanité » (De Chambrun, 2011 : p.9), les films, souvent à grand budget, continuent de proposer des acteurs et des prestations stéréotypées et dépassées :

[173] Dates des films cités : Le transporteur (2002, 2005, 2008 et 2015), La trilogie Batman (2005, 2008 et 2012), Die Hard (1988, 1990, 1995, 2007 et 2013), The Expendables (2010 2012 et 2014), Rambo (1982, 1985, 1988 et 2008), Rocky (1976, 1979, 1982, 1985, 1990, 2006 et 2016) et Fast and Furious (2001, 2003, 2006, 2009, 2011, 2013 et 2015).

> Mais la machine hollywoodienne ne peut survivre sans restaurer en dernier ressort, ne serait-ce que dans l'ironie, cette masculinité, qui aujourd'hui baigne dans ce *sorry state* que soulignent les journalistes anglo-saxons[174]. C'est alors que les splendeurs d'un autre âge (…) traversent, parfois et encore, dans un réenchantement provisoire, le champ cinématographique, comme ces étoiles dont on perçoit encore vivement la lumière et l'éclat alors qu'elles sont éteintes depuis des années (De Chambrun, 2011 : p.10).

Nous voyons que ces étoiles, ces acteurs faisant la démonstration d'une masculinité d'un autre âge, ne sont pourtant pas laissées de côté par les étudiants spectateurs et nous verrons qu'elles peuvent encore être utilisées en tant que référent de la masculinité.

Cependant, ce ne sont pas forcément les films de « mecs » qui sont cités comme prestation favorite de l'acteur, ce qui confirme que les interrogés peuvent faire face à une juxtaposition des modèles, et cela y compris lorsque ceux-ci sont incarnés par le même acteur. Le questionnaire proposait à chaque interrogé de donner le nom du film favori dans lequel son acteur, ou actrice, préféré avait joué. Lors de l'encodage du questionnaire, nous avons mis en relation cette réponse avec les films donnés comme film « de mecs » et film « de filles ». Il se trouve que très peu d'interrogés citent des prestations au sein de films qu'ils considèrent corrélés à un sexe. Voici le tableau de résultat correspondant à ce questionnement, c'est à dire est-ce que la prestation favorite de l'acteur ou de l'actrice préféré correspond à un film considéré comme « de mecs » ou « de filles » par le même interrogé :

Table 15 : La prestation de favorite de l'acteur(trice) préféré(e) corrélée aux films sexués.

	Effectifs	Fréquence
Non-réponse	130	91,5 %
Prestation citée film « de filles »	2	1,4 %
Prestation citée film « de mecs »	10	7,0 %
Total	142	100,0 %

[174] « The sorry state of masculinity in american movies » est un article publié le 27 avril 2008 par Christopher Goodwin dans le Sunday Times <http://www.thesundaytimes.co.uk/sto/culture/film_and_tv/film/article87681.ece> (Site consulté en Mai 2016). Cet article souligne le fait que la forme de masculinité la plus présente dans les films américains contemporains entre en opposition avec une forme plus traditionnelle et plus virile portée par des acteurs comme Gary Cooper, John Wayne ou Clint Eastwood. L'auteur prend pour exemple des acteurs tels que Jason Seagel dans le film *Forgetting Sarah Marshall* qui propose à l'écran un corps « flaccid (…) doughy and pallid » (mou, empoté et pâle) et un caractère en aucun cas menaçant ou puissant. (Consulté en Mai 2016)

Nous voyons que c'est grâce aux réponses de tout le panel que nous repérons que les acteurs cités jouent dans des films « de mecs » et que cette corrélation n'est pas explicite chez les interrogés en particulier.

— Second point que nous souhaitons relever : sur les 66 célébrités, 17 sont des femmes. Elles ont été citées par 20 interrogés sur 133. Aucune de se détache réellement, car seules Angélina Jolie, Keira Knightley et Mélanie Laurent sont citées par deux interrogés chacune.

Table 16 : Les actrices préférées des interrogés par questionnaire.

Noms	Effectifs
Angélina Jolie	2
Keira Knightley	2
Mélanie Laurent	2
Jennifer Aniston	1
Marion Cotillard	1
Pénélope Cruz	1
Anne Hathaway	1
Salma Hayek	1
Scarlett Johansson	1
Mila Jovovitch	1
Mila Kunis	1
Jenifer Love Hewitt	1
Carey Mulligan	1
Nathalie Portman	1
Julia Roberts	1
Meryl Streep	1
Emma Watson	1

Nous remarquons, sans en faire de conclusion hâtive, que la plupart des actrices citées ont dans leur filmographie des films qui correspondent aux critères des films « de mecs », comme Nathalie Portman avec *V pour Vendetta* (2005) ou Salma Hayek avec *Une nuit en enfer* (1996). De même, la plupart d'entre elles ont joué dans des films qui font partie des films « de mecs » cités même si ceux-ci ne sont pas forcément ceux qui rassemblent le plus grand consensus.

Comme pour la remarque précédente, ces films n'ont pas forcément été choisis comme étant la prestation favorite de l'interrogé particulier ayant cité l'actrice : Angélina Jolie (*Troie* en 2004), Keira Knightel (*Star Wars épisode* I en 1999), Mélanie Laurent (*Inglorious Bastards* en 2009), Marion Cotillard (*Taxi* en 1998, *Batman The Dark*

Knight en 2012), Mila Jovovich (*Le 5eme élément* en 1997, *Resident Evil*[175]), Mila Kunis (*Ted* en 2012), Carey Mulligan (*Drive* en 2011, *Gatsby le Magnifique* en 2013), Nathalie Portman (*Star Wars épisodes I, II et II*[176], *Heat* en 1995, *Thor* en 2011) et Emma Watson (*C'est la fin* en 2013).

A.4. La beauté des actrices.

Si environ un quart des stars citées par les interrogés par questionnaire sont des femmes, les interrogés par entretien peinent, la plupart du temps, à citer des noms d'actrices. Après avoir discuté des premiers acteurs qu'ils apprécient, il a souvent fallu poser la question une seconde fois pour savoir s'ils avaient une ou plusieurs actrices en tête. Ils sont quelques-uns à ne pas réussir à trouver un nom d'actrice pour laquelle ils ont un attachement particulier, comme Sébastien :

> *Q — Ok, et des actrices ?*
>
> R — Heu... Non.
>
> *Q — Aucune qui vous vient à l'esprit que vous appréciez ?*
>
> R – Non, je suis pas très physionomiste pour les actrices. Et je retiens pas leur nom. Souvent ma copine me le reproche « et tu reconnais qui c'est elle ? » et je sais jamais qui c'est ! (Sébastien, 20 ans, L3)

Certains autres peinent à trouver un nom d'actrice à citer, mais y parviennent. Pour en sélectionner une, ils passent par d'autres entrées comme le personnage qu'elle a joué dans un film qu'ils apprécient particulièrement ou le partenaire masculin qu'elle a ses côtés.

[175] 2002, 2004, 2007, 2010 et 2012. Un opus est prévu pour 2017.
[176] 1999, 2002 et 2005.

Q — En actrice ?

R — Justement je réfléchissais, mais y'en a pas une qui me vienne en tête. Qui a joué plein de rôles comme ça, je vois pas. Oui, non… Y'a pas de… je saurai pas. Portman peut-être. Dans Black Swan, elle est crédible je trouve. Pourtant c'est pas un sujet qui est censé intéresser les garçons, mais justement, Black Swan je l'ai bien aimé. Et lui je l'ai vu au ciné en fait, je pense que c'est le dernier finalement. Tout le monde m'a dit qu'il fallait le voir et du coup j'y suis allé, je sais plus avec qui. Et du coup la thématique, je me disais « ça va me parler de danse classique sur le thème du lac des cygnes »… Mais c'est pas mis en scène comme j'attendais. Et vu que j'aime bien Vincent Cassel aussi, je suis allé le voir pour ça. Elle, j'ai pas vu beaucoup de films avec elle. Je m'attendais pas à ça avec elle, je pense que si il y'en a une qui ressort, c'est elle. Et puis je la trouve jolie. (Louis, 19 ans, L3)

Louis semble baser l'appréciation qu'il a de Nathalie Portman sur la surprise qu'elle a créée chez lui en proposant une performance dans un film qu'il a finalement aimé après avoir eu de mauvais apriori. Ce sont les conseils de l'entourage et la présence de Vincent Cassel dans le film *Black Swan* (2010) qui ont déterminé le visionnage, qui lui même a permis l'appréciation de l'actrice. Clément lui, offre une réponse courte, mais qui montre un cheminement similaire :

R — En actrice… j'aimais bien le Silence des Agneaux et tout ça… donc Jodie Foster, (Clément, 19 ans, L2)

L'interrogé passe par le souvenir d'un film qu'il a apprécié dans lequel un des deux rôles principaux est tenu par une femme, *Le Silence des Agneaux* (1991). Nous pouvons imaginer qu'aucune actrice ne lui a laissé un souvenir marquant depuis. Colin, lui, souligne le caractère interchangeable d'une actrice dans un de ses films préférés :

Q — Et en actrice ?

R — Et en actrice, heu… Ben je sais pas. Disons que j'en ai pas vraiment qui me… Par ce qu'en fait, si je veux en trouver une là, pour le fait de vous en trouver une. Je pourrais dire Audrey Tautou parce que j'ai beaucoup aimé Amélie Poulain, c'est aussi dans mon top 10 [de mes films] on va dire. Mais c'est pas parce qu'elle est là que… je pense qu'une autre actrice aurait pu faire son rôle. C'est pas elle qui m'a touchée, j'ai pas l'impression de justesse des autres [acteurs que j'ai cités précédemment]. (Colin, 24 ans, L3)

Encore une fois, le point d'entrée est un film : *Le fabuleux destin d'Amélie Poulain* (2001). Colin montre dans son discours qu'il choisit Audrey Tautou pour pouvoir répondre à la question, mais ce choix est sans conviction réelle.

Romain, lui, nous parle de sa difficulté à se sentir proche des héroïnes jouées par des actrices. Il souligne également le fait que la perception du paysage des actrices contemporaines n'offre pas « d'icône[s] » comme c'était le cas « avant » :

> R — Et une actrice… j'aurai du mal à en dégager une. J'aurai tendance à dire que ça manque d'icônes féminines comme il y a pu avoir avant. J'adorais Judy Garland par exemple. Y'a Meryl Streep qui forcément… mais voilà. Uma Turman aussi qui a fait des choses différentes. Bienvenue à Gattaca par exemple. Une qui en impose un peu c'est… je cherche son nom… Elle a joué dans Star Wars, Black Swan et tout..
>
> *Q — Natalie Portman ?*
>
> R — Oui, elle je l'aime bien. Mais c'est vrai que j'ai plus de facilitées à analyser le jeu d'un homme que d'une femme.
>
> *Q — Et vous savez pourquoi ?*
>
> R — Je sais pas. J'ai plus… J'ai juste plus de mal à m'identifier à un personnage féminin. Par exemple, quand je regarde Kill Bill, je m'identifie pas à l'héroïne, je la comprends, son désir de revanche tout ça, mais je m'identifie pas. Alors que quand je regarde James Bond, Indiana Jones, j'arrive plus à m'identifier. Parce que c'est un homme, mais alors pourquoi… Mais ça veut pas dire que j'aime pas qu'on mette des femmes à l'écran, mais ça change le rapport au film. (Romain, 24 ans, L1)

Romain n'a pas de mal à trouver plusieurs actrices à citer même s'il oublie le nom de Nathalie Portman et se la remémore à travers ses rôles. Elle est caractérisée par le fait « d'en impose[r] ». Uma Turman « fait des choses un peu différentes » pour Romain. Il semble que par « choses », l'interrogé entende « films », car il donne l'exemple de *Bienvenue à Gattaca* (1997), un film qui n'a pas reçu un grand succès au box office mais qui a été salué par la critique.

L'apparence physique est également un point d'entrée important pour choisir une actrice, comme Louis nous l'a précisé plus haut en parlant de Nathalie Portman. Benjamin et Quentin sont d'autres exemples :

Q — Et des actrices ?

R — C'est plus par rapport à leur physique que par rapport à leur jeu d'actrice. Peut être Portman, ou Keira Knigthley. Parce que je les trouve jolies. Mais j'ai vu pas des masses de films, Pirates des Caraïbes et pour Portman, The Duchess et Thor. (Benjamin, 19 ans, L2)

Benjamin est très clair sur le fait qu'il choisit de citer Nathalie Portman et Keira Knightley pour leur apparence physique. Il relativise ce choix par le fait de n'avoir pas visionné beaucoup de films dans lesquels elles jouent. Nous pouvons supposer que le choix de ces deux actrices indique le type de physique d'actrice qu'apprécie Benjamin, car elles sont connues pour se ressembler[177]. Quentin propose une réponse plus globale, qui signale une tendance qu'il perçoit :

Q — D'accord, et chez les femmes ?

R — Oui, bien sûr. Souvent dans des films ils mettent des très belles femmes j'ai l'impression. Heu… celle qui jouait dans le procès de Viviane Amsallem, elle est plus mature que les autres femmes, mais le personnage je le trouvais très beau en tout cas. Et après les noms d'actrices, j'arrive pas à les retenir en fait. Toutes les femmes que Luc Besson met dans ses films, je les trouve belles, mais je sais pas comment elles s'appellent. Celle du 5e élément et celle de Subway. Voilà. (Quentin, 19 ans, L2)

Quentin a fait figure d'exception dans ses réponses à cette thématique, car lorsque la question sur ses goûts en tant qu'acteur ou actrice, il a non seulement cité une femme, mais une femme française : Karin Viar. Dans cet extrait, il superpose la beauté d'un rôle, celui de Viviane dans *Le procès de Viviane Amsallem* (2014) et la beauté de l'actrice, Ronit Elkabetz. Il cite ensuite les actrices des films de Luc Besson sans trouver leurs noms, Milla Jovovitch (*Le 5e élément*, 1997) et Isabelle Adjani (*Subway*, 1985) après avoir précisé qu'il percevait une tendance générale qu'a l'industrie cinématographique à mettre en avant des femmes au physique avantageux.

Le rapport au physique des stars montre une évolution que souligne Emmanuel Ethis (2014, 2015). Si l'industrie cinématographique, en général et plus spécifiquement Hollywood, a dans un premier temps tout fait pour que ses stars proposent un physique

[177] Beaucoup d'articles de presses soulignent cette ressemblance. Il suffit de taper leurs deux noms sur le moteur de recherche Google pour trouver des articles de presse, souvent féminine ou people, qui proposent des montages photographiques ou des interview de l'une ou de l'autre parlant de cette ressemblance : https://www.google.fr/#q=keira+knightley+natalie+portman (Site consulté en Mai 2016)

qui semblaient inatteignable avec les Pin Up (Jullier et Boissonneau, 2010), elle s'est rapidement ravisée en proposant aux spectatrices des « secrets » (Ethis, 2014 : p.84) pour montrer qu'il était possible de ressembler aux stars, ou au moins de les imiter (Ethis, 2015 : p.46). En premier lieu, donc, Hollywood, à travers ses actrices, fait baigner les hommes dans un bain d'images de physiques qu'ils ne pourront pas croiser dans le monde réel. Rien n'est dévoilé des astuces mises en place pour rendre les actrices désirables, laissant flotter l'idée qu'elles sont naturellement supérieures au commun des femmes. Cette opposition entre physique de Pin Up et physique réel des femmes est, comme le souligne Jullier et Boissonneau, mise en scène dans le film *Les douze salopards* (1967) lors d'une soirée de « détente » pour les personnages :

> Nous sommes en 1944 et la scène se passe dans le baraquement des sous-officiers. Sans savoir ce qui les attend, les hommes pénètrent avec prudence dans ce lieu dont l'accès leur est d'ordinaire interdit. Ils ne se détendront qu'en apercevant les bouteilles de scotch sur la table puis, couvrant les murs, les dessins de pin-up effectivement « épinglés en hauteur » par dizaine. Cet accrochage les fait sourire. Ils voient que leurs supérieurs sont comme eux, c'est-à-dire qu'ils éprouvent le besoin de vivre entourés d'images sexy. (…) C'est à ce moment qu'arrivent les filles – les vraies. Car la récompense ne consiste pas seulement en whisky, mais aussi en prostituées. Or le casting a été fait pour souligner le caractère irréel, intouchable, des pin-up sur les murs. Les filles qui entrent dans le baraquement, en effet, ont des physiques ordinaires, sinon franchement ingrats. Le contraste est saisissant. (Jullier et Boissoneau, 2010 : p.8).

Il semble que l'habitude de voir des actrices attirantes et de considérer la banalité de cette caractéristique chez elles soit encore visible dans le discours des interrogés. Pourtant, cette tendance n'a pas duré, l'industrie du cinéma comprenant l'apport économique que pourrait apporter un partenariat avec l'industrie esthétique :

> (…) Parallèlement au mouvement qui consiste à « ramener les stars sur terre » s'instaure un mouvement inverse qui laisse croire à leurs spectateurs qu'ils peuvent eux-mêmes s'élever en empruntant tout d'abord ce qu'elles ont de plus accessible : leurs « secrets » de beauté. (…) Comme l'indique dès 1935 Georges Vigarello dans son Histoire de la beauté, les magazines féminins vont mettre à profit l'idée de l'accessibilité du statut de star. Ainsi, dans un dossier intitulé « La fabrique des stars », une éditorialiste du magazine Votre beauté écrit-elle : « Les stars ne sont pas faites d'une autre nature que les autres. » Marie Claire persévère dans cette voie en développant l'idée que les stars ont simplement une ténacité particulière à devenir ce qu'elles sont, une ténacité dont toute femme peut, si elle le veut vraiment, se saisir. (Ethis, 2014 : p. 84)

Les physiques des stars féminines ne sont plus inatteignables, mais les résultats de stratégies, d'actes disciplinés et d'efforts qu'il faut entreprendre. Il est habituel de faire croire aux femmes qu'un physique de cinéma n'est que la somme d'une « ténacité » certaine pour gagner sa féminité et aux hommes qu'ils peuvent croiser tous les jours ces physiques dans la rue : « En imitant ses stars, Hollywood va imposer une représentation idéalisée de nos manières d'être, d'exister. Les images d'Hollywood vont définir à leur manière une norme » (Ethis, 2015 : p.46). Cette tendance n'épargne pas les hommes et ne se joue pas que sur les caractéristiques physiques, comme va nous le décrire Colin.

A.5. Schwarzzy, Dujardin et Colin.

Afin de mieux comprendre en quoi un acteur peut aussi avoir un impact sur la trajectoire de vie et sur l'évolution de l'image de soi des jeunes hommes, nous souhaitons présenter un extrait d'entretien de Colin. Ce dernier aborde le changement que sa vision des injonctions qui découlent du fait d'être un homme :

> R — Pendant l'adolescence ça a pas été super génial. Bon voilà, je suis petit tout ça. Des critiques comme beaucoup connaissent au collège, sur le physique. J'étais un peu, calme, mou mou… et du coup j'étais pas trop accepté parce que… pas qu'au collège. Quand vous l'entendez très souvent, ça en devient presque un mécanisme d'autodéfense. C'est à dire psychologiquement, vous vous aérez la tête, vous en parlez avec des proches qui ont des avis différents, qui ne sont pas dans l'idée de vous saquer. Une fois que c'est passé, j'ai agi. Du coup, je m'étais dit « voilà, je vais maigrir » et c'est devenu pas bon pour la santé. Du coup, ces critiques à répétitions, même des critiques sur le ton de l'humour, la petite critique gentille… je le prenais mal. Et puis après, y'avait une phase où je m'étais dit il faut que j'arrête, que je fasse du sport. C'était dans cette lignée-là. Du coup je m'étais mis dans le truc du mec super cool, super bien physiquement, une sorte d'athlète, une sorte de Dujardin avec Schwarzenegger (il rit). Donc j'ai travaillé au niveau de la timidité aussi. Pour pouvoir m'exprimer en public. Après, pour ce qui est du physique aussi… j'ai aussi œuvré, mais pas dans le bon sens, je faisais beaucoup de sport, j'ai pris des protéines et un peu tout. Oui c'est sûr j'étais bien… J'ai atteint des poids, je veux dire j'ai fait 68 kilos et aujourd'hui je fais moins de 60. Et du coup j'étais presque obsédé par ça. Quand on est un peu à l'excessif, du coup tu penses constamment à ça. Du coup vers 15 ou 16 ans, je devais faire du sport tous les jours, c'est bête… je me palpais même les biscottos voir si ils avaient pas rétrécis entre deux jours… Y'avait vraiment un travail sur les deux plans. Et c'est très bizarre parce que j'ai gardé pendant très longtemps et ça fait depuis… J'ai

un peu perdu en DUT, mais je continuais toujours et après Erasmus, pas avec la même intensité. Et là j'ai complètement arrêté. Je fais plus du tout de sport, j'ai plus besoin. Ça, c'est fait tout seul. Mais vraiment cette période collège et lycée, voilà… J'étais borné. Jusqu'à ce que je puisse trouver ma voie, comme maintenant. Donc voilà.

Q — D'accord, merci beaucoup d'avoir partagé ça. Est-ce que votre façon de considérer les hommes a changé aussi ?

R — Je suis moins dans l'idée d'atteindre un objectif qui serait un homme que je voudrais. Je l'atteindrais peut-être, mais j'ai pas envie de travestir ce que au naturel je peux être. Parce qu'il y a eu certaines fois où pour moi l'apparence c'était être un homme. C'était pas vraiment être sincère, c'était plus des attitudes de circonstances. Copier un modèle, comme Schwarzenegger. Maintenant je suis moins dans les clichés. Après, j'ai toujours cet idéal de charisme, je pense toujours à ça, mais beaucoup moins dans l'optique de forcément l'atteindre. (Colin, 24 ans, L3)

Colin exprime que la norme masculine ne semblait correspondre ni à son physique, ni à sa timidité, à en croire les remarques de ses pairs. Pour changer, il a imité Schwarzenegger dans son adolescence et continue de tenter d'imiter Dujardin dans sa vie de jeune adulte, car la dimension charismatique de la personne qu'il veut présenter aux autres lui paraît aujourd'hui plus importante que le simple fait d'être musclé. Nous retrouvons ici deux caractéristiques du la masculinité hégémonique que nous avons mise en lumière. Le charisme incarné par Jean Dujardin, ou d'autres acteurs comme Vincent Cassel, est un trait que beaucoup d'interrogés souligneront lorsqu'il est question de beauté. En ce qui concerne l'aspect physique, il est clair que Colin a déployé des efforts immenses afin d'atteindre ses objectifs, jusqu'à entrer dans « l'excessif ». Il a usé de méthodes valorisées par certaines stars de films d'action comme le sport à outrance ou l'usage de produits ultra protéinés pour « travaill[er] » son corps en prenant comme exemple un acteur de cinéma. Cet extrait fait écho à la conclusion d'Emmanuel Ethis sur la figure de la star :

> En inventant le corps de la star, le cinéma, objet de la culture de masse du XXe siècle, met à la portée de tous les revendications d'un XIXe siècle qui aspirait déjà à une beauté socialement mieux partagée. Mais en présentant une beauté rendue accessible, le cinéma n'oublie pas pour autant d'en présenter simultanément le coût, un coût qui entre parfaitement en résonnance avec les valeurs des sociétés capitalistes : celui du mérite et de la volonté (Ethis, 2014 : p.84).

Nous trouvons, avec l'exemple de Colin, le seul interrogé qui prenne comme modèle d'imitation un acteur pour travailler de manière aussi profonde sur soi et sa transformation. Cette tendance se retrouvera chez d'autres interrogés qui réagissent à une multiplicité de modèles qui traduisent des normes, modèles davantage incarnés à leurs yeux par des personnages fictifs.

Kaufmann, dans son ouvrage *L'invention de soi* (2010), explique que les individus mettent en place plusieurs images d'eux-mêmes, des identités virtuelles, c'est-à-dire des « rêveries gratuites, dans le passé, le futur ou l'ailleurs de la vie présente » (Kaufmann, 2010 : p.77) : ce que chaque individu aurait pu être, devrait être ou pourrait peut-être devenir dans des conditions particulières. Ce que montre Emmanuel Ethis à propos de la considération des stars par « ceux qui l'idolâtrent » est qu'ils peuvent la considérer comme une identité virtuelle : « A la fois très lointaine (…), mais également plus proche de ces derniers que n'importe quel autre acteur, ils la considèrent comme l'une de leurs : s'ils possédaient eux-mêmes cette aura, alors ils seraient naturellement à la place de la star qu'ils adorent » (Ethis, 2014 : p.82). Un acteur peut être le référent, le modèle d'une identité virtuelle.

Pourtant, comme le souligne Kaufmann « La plupart des identités virtuelles ne débouchent sur rien (…) [celles] qui se transforment en schémas de travail sont en minorité » (Kaufmann, 2010 : p.77). Lorsque cela arrive, c'est-à-dire lorsque l'individu met en place une stratégie, des actions et un mode de pensée pour atteindre cette identité, cette image de lui même, il s'agit alors de « ce que Hazel Markus et Paula Norius appellent des "sois possibles". » :

> À la différence des identités virtuelles, les sois possibles ne sont pas le seul fruit de l'imagination. L'expérience personnelle, le contexte social et les réactions d'autrui sont pris en compte. Ils représentent une sorte de sélection des identités virtuelles concrètement réalisables dans une situation donnée. (…) Les sois possibles (…) exigent efforts et prises de risques. À ce prix, ils autorisent un travail de réforme de soi véritablement innovateur, aux limites du réalisable, où le présent parvient momentanément à mettre entre parenthèses le poids du passé » (*Ibid*.).

Nous comprenons facilement que Colin est un exemple explicite de ce qui est décrit par les réflexions couplées des sociologues Ethis et Kaufmann, que nous pouvons utiliser au prisme des réflexions sur les normes de la masculinité repérées. Colin a incorporé le fait de ne pas correspondre aux normes de la masculinité hégémonique rappelées par son entourage, et a mis en place une série d'actions pour se transformer en prenant comme modèle un acteur symbolisant ce qui lui faisait défaut en termes d'apparence masculine pour, enfin, en faire un soi possible.

B. LE « BOY-MEN » LEONARDO DICAPRIO.

B.1. Qu'est-ce qu'un « boy-men » ?

Dans la liste d'acteurs proposée par les interrogés, il est presque possible de former deux groupes : les acteurs correspondant aux rôles représentatifs des héros d'action au sein des films de « mecs » et les autres, aux rôles plus subtils, plus transgressifs de la masculinité hégémonique, que nous allons examiner plus loin. Ce double standard est décrit par Kord et Krimmer en conclusion de leur ouvrage *Contemporary Hollywood Masculinities : Gender, Genre, and Politics*[178]:

> Hollywood films, we have argued, show us the trauma of destabilized masculinity and the triumph of remasculinization and replay both crisis and triumph in sequel after sequel. We have diagnosed the compulsive combination of action hero and sensitive new men as the era's most defining Hollywood movie type. But there are now increasing calls for the « real man », the undiminished, muscular, take-no-prisoners and eat-no-quiche[179] macho man of the 80's, to return to the screen[180]. (Kord et Krimmer, 2008 : p. 226-227).

En 2008, Anne Thompson, journaliste cinéma influente aux États-Unis et enseignante à UCLA[181], écrit un article dans Variety qui produira une déflagration médiatique qui n'a cessé depuis « U.S. short on tough guy actors »[182] (Les États-Unis à court d'acteurs « gros durs »). La journaliste, en première ligne de cet article, pose la question

[178] Ce livre n'a pu être consulté que par sections, notamment la conclusion qui est ici utilisée.
[179] Cette expression est tirée du de 1982 livre *Real men eat no Quiche* de Bruce Feirstein qui décrypte ironiquement les stéréotypes masculins aux USA. Les hommes qui « mangent de la quiche » sont décris comme les hommes modernes qui refusent une définition traditionnelle de la masculinité. A l'opposé se trouvent ceux qui ne mange que « de la tarte aux œufs et au bacon servie par leur femme » et qui ont une définition archaïque de la masculinité. Ce livre traite avec humour du changement de paradigme dans lequel se trouvent les hommes des années 80, coincés entre modèles traditionnels et avancées égalitaires.
[180] Les films hollywoodiens, disions nous, nous montrent le drame d'une masculinité déstabilisée ainsi que le triomphe d'une remasculinisation et jouent sur ces registres de la crise et du triomphe séquence après séquence. Nous avons observé la combinaison compulsive du héros d'action et du nouvel homme sensible comme étant déterminante du type de film hollywoodien. Mais de nombreuses voix s'élèvent afin de voir revenir sur les écrans le « vrai homme », non diminué, musclé, qui ne prend pas de prisonniers et qui ne « mange pas de quiche » (cf. note de bas de page précédente).
[181] Biographie : http://blogs.indiewire.com/thompsononhollywood/author/anne-thompson (Site consultée en Mai 2016).
[182] http://variety.com/2008/film/columns/u-s-short-on-tough-guy-actors-1117991319/ (Site consulté en Mai 2016).

suivante : « Where have the manly movie stars gone ? » (Où sont passées les stars de cinéma viriles ?) : « Not so long ago, Hollywood's male stars were men's men. Think John Wayne, Robert Mitchum, Humphrey Bogart and Steve McQueen. Over the decades, that generation has given way to the likes of Johnny Depp, Keanu Reeves, Brendan Fraser and Tom Cruise[183]. » (Thompson, 2008, Variety). Tout au long de son article, elle montre que les acteurs qui jouent des rôles représentatifs d'une masculinité plus traditionnelle, plus violente et correspondant à la masculinité hégémonique ne sont plus des américains, mais sont d'origine étrangère, comme le résument Kord et Krimmer :

> Men's men, Thompson goes on claim, have now become Hollywood biggest foreign import since American men obviously don't measure up anymore. Hollywood real men superstar are Aussies (Mel Gibson, Russel Crowe, Hugh Jackman, Sam Worthington), Brits (Christian Bale, Ian McKellen, Patrick Stewart, Jason Statham, Gerard Butler) and the occasional Spaniard (Javier Barden)[184] (Kord et Krimmer, 2011 : p.227).

Pour continuer sa pensée, la journaliste explique que les acteurs américains ne proposent que des figures de « boy-men » (hommes – garçons) y compris dans des films qui ne sont pas censés offrir aux spectateurs de telles incarnations :

> Even comicbook superheroes are boy-men — Brandon Routh as Superman, Edward Norton the Hulk and Tobey Maguire Spider-Man — unless they're from another country, like Brits Bale (Batman) and "X-Men" stars Ian McKellen (Magneto) and Patrick Stewart (Professor X), or Aussie Hugh Jackman (Wolverine). And while Will Smith played post-apocalyptic hero in "I Am Legend," his "Hancock" is a post-modern superhero, an alcoholic homeless man — not the stuff of myth and legend[185] (Thompson, 2008, Variety).

[183] Il n'y a pas si longtemps, les stars hollywoodiennes étaient des mâles-mâles [traduction de l'expression men-men proposée par Jullier et Leverrato (2009 : p.72)], pensez à John Wayne, Robert Mitchum, Humphrey Bogart and Steve McQueen. Au fur et à mesure des décennies, cette génération à cédé la place aux semblables des Johnny Depp, Keanu Reeves, Brendan Fraser and Tom Cruise.

[184] Les mâles-mâles, clame Thompson, sont devenus le produit d'import de l'étranger le plus important pour Hollywood depuis que les hommes américains ne sont manifestement plus compétitifs. Les superstars qui sont des vrais hommes sont désormais australiennes (Mel Gibson, Russel Crowe, Hugh Jackman, Sam Worthington), britanniques (Christian Bale, Ian McKellen, Patrick Stewart, Jason Statham, Gerard Butler) et plus occasionnellement espagnols (Javier Barden).

[185] Même les héros de comics sont des boy-men – Brandon Routh en Superman, Edward Norton dans la peau de The Hulk et Tobey Mcguire en Spiderman – sauf s'ils viennent d'autres pays, comme les britanniques Christian Bale (Batman) ou la star d'X men Ian McKellen (Magneto) et Patrick Stewart (Professor X), ou encore l'australien Hugh Jackman (Wolverine). Et pendant que Will Smith joue un

Pour appuyer son discours, elle interroge un réalisateur (Franck Miller) et un producteur (Robert Releya) qui attestent de cette difficulté ressentie à trouver des acteurs américains plus traditionnellement masculins. Son discours n'est pas de dire que tous les rôles masculins au cinéma ne correspondent plus à ce qu'elle appelle des « men's men », mais bien de faire comprendre, d'une part, que ces rôles sont joués par des acteurs étrangers sous peine de ne pas être assez virils, et d'autre part, que les acteurs américains contemporains n'ont pas le physique, l'attitude « laconic, mysterious … and masculine » (Thompson, 2008, Variety) de ces acteurs étrangers ou de leurs prédécesseurs américains.

Thompson décrit trois types de représentations masculines (« viriles ») à l'écran, qui sont symbolisées par des acteurs particuliers. La première génération, incarnation d'une virilité dure et peu subtile (« Charles Bronson » ou « Charlton Heston ») en amène avec elle une seconde : « Brando, Jack Nicholson, Robert De Niro, Paul Newman, Robert Redford and Warren Beatty » qui sont plus en phase avec leur sensibilité. Enfin, l'évolution de l'incarnation de la masculinité au cinéma par les acteurs américains contemporains donne une génération de boy-men, qui ne sera pas soulignée uniquement par Thompson :

> Thompson is hardly alone in her quest for the American « real man ». The year 2008 saw a slew of similar articles bemoaning « The Sorry State of Masculinity in American Movies » (Goodwin). Two years later, there still appears to be widespread consensus that « [w]hile America lays claim to the boy-men niche with the likes of Johnny Depp, Leonardo Dicaprio, Matt Damon, Brad Pitt, Keanu Reeves, Jake Gyllenhaal and any male in Judd Apatow film, Hollywood's most masculine leads are more often that not played by foreigners » (« Manly Movie Star[186] ») [187] (Kord et Krimmer, 2011 : p.227).

héros post-apocalyptique dans Je suis une Légende, son "Hancock" est un héros post-moderne, un sans abris alcoolique – pas du matériel de mythe et légende.

[186] « Manly Movie Star » est le titre d'une interview donnée par Jean Louis Rodrigue, professeur à UCLA, dans laquelle il décrypte les rôles et acteurs masculins au cinéma. Nous utiliserons ses apports immédiatement à la suite et aussi notamment dans le focus sur Leonardo Dicaprio. Vidéo disponible en ligne <http://blogs.indiewire.com/thompsononhollywood/manly_movie_stars_jean-louis_rodrigue_talks_the_evolution_of_masculinity> Consultée en Mai 2016.

[187] Thompson n'est pas seule dans sa quête des « vrais hommes américains ». L'année 2008 voit de nombreux articles similaires se lamentant à propos du « sorry state » de la masculinité dans les films américains (Goodwin). Deux ans plus tard, le consensus semble établit à propos du fait que « pendant que l'Amérique se repose sur des acteurs de la niche garçon-homme comme Johnny Depp, Leonardo Dicaprio, Matt Damon, Brad Pitt, Keanu Reeves, Jake Gyllenhaal et tous les hommes des films de Judd Apatow, les premiers rôles les plus masculins sont joués par des étrangers.

Même si cette tendance américaine à mettre en avant des boy-men est soulignée, elle n'est pas pour autant décrite en termes négatifs ou accusateurs comme il se fait indéniablement ressentir dans l'article de Thompson. La présence d'une « juxtaposition des modèles » (Castelain-Meunier, 2011 : p.29) au cinéma, visible dans la liste des acteurs préférés des interrogés, est souvent considérée par les chercheurs comme un élargissement des modèles possibles pour les spectateurs qui correspond à leur réalité. Une réalité plus confuse, car moins basée sur des modèles traditionnels, mais plus ouverte et égalitaire :

> I think men are going through a transformation and that's du because the economy, the labor market. It's also du to education and how men are viewed in society today. And also how women and men are more equal. There is a cross, an exchange of work. (…) For example I know so many men that are at home with the kids, because they can't get a job, and the woman is working (…). And I believe that it's happening to the writers. They're writing stories that reflect what is happening today. (…) I teach at UCLA and all the young men that I work with, they definitely softer, they're definitely more in touch with their feelings, they do not dominate, in fact they aim to communicate and are welling to work with women on an equal basis. But they often are lost because they have less direction and force. (…) I believe also that their confused about what they should do, do they have to get a family, like in the past ? The role of the men today is very different, there is no clear direction, even twenty years ago[188] (Rodrigue, 2010, video[189]).

Des rôles moins stéréotypés, plus en phase avec une certaine vulnérabilité, des questionnements, des sentiments et incertitudes ainsi qu'une recherche de soi-même visible, voici ce que propose l'acteur le plus cité par les interrogés.

[188] Je pense que les hommes subissent une transformation qui est due à l'économie, au marché du travail, à l'éducation, à comment les hommes sont perçus dans la société d'aujourd'hui, mais aussi à l'égalité avec les femmes. Nous sommes à un carrefour, un renversement en ce qui concerne le travail. (…) Par exemple, je connais beaucoup d'hommes qui sont à la maison avec les enfants, parce qu'ils ne trouvent pas de travail, c'est la femme qui travaille. (…) Et je pense que ça arrive aussi aux écrivains, au scénaristes. Ils écrivent des histoires qui reflètent ce qui se passe aujourd'hui. (…) J'enseigne à UCLA et tous les jeunes hommes avec lesquels je travaille sont définitivement plus doux, plus en phase avec leurs sentiments, ils ne dominent pas, en fait ils ont pour but de communiquer et sont prêts à travailler avec les femmes sur des bases égalitaires. Mais ils sont aussi souvent perdus parce qu'ils n'ont plus de direction, moins de force. (…) Je crois aussi qu'ils sont confus sur ce qu'ils doivent faire, est ce qu'ils doivent fonder une famille, comme dans le passé ? Le rôle des hommes est très différent aujourd'hui, il n'y a pas de direction claire comme il y a 20 ans.

[189] Cette citation a été retranscrite directement de la première vidéo de l'interview citée de Jean louis Rodrigue « PART 1: He introduces his work and discusses the evolving identity of men in society and on screen ».

B.2. Leonardo « Baby face » DiCaprio.

Le Leonardo DiCaprio de 40 ans trouve un peu de grâce aux yeux d'Anne Thompson, au milieu d'autres, tout en ne correspondant toujours pas à ses critères d'un « men's men » : « Most American drama stars gain authority with age —[Will] Smith, Matt Damon, Leonardo DiCaprio, Brad Pitt, George Clooney and Nic[olas] Cage are all seasoning well — but just what did a star like [Steve] McQueen have that today's lack ? »[190] (Thompson, 2008, Variety).

Leonardo DiCaprio s'impose sur la scène internationale à la sortie de l'immense succès *Titanic* (1997) de James Cameron. Ce film, cité par les interrogés comme un film « de filles » reste dans les mémoires comme une des plus grandes romances cinématographiques. À cette époque, DiCaprio devient une star connue dans le monde entier, dépassant son statut d'enfant star aux USA, spécifiquement auprès des jeunes femmes. Les interrogés qui nous parle en entretien de Titanic s'accordent également sur le fait que c'est un film « de filles », mais il s'agit soit d'une tâche dans la carrière de leur acteur préféré, soit d'une preuve que tous les choix de rôle DiCaprio sont à voir, « même « s'il s'agit d'une « histoire d'amour » :

> R — Leonardo DiCaprio, j'aime tous les films qu'il fait (…). Y compris Titanic même si c'est pas pour l'histoire d'amour, c'est surtout pour le drame et le côté historique. C'est quand même un film culte. Et ouais, son jeu d'acteur. (Sébastien, 20 ans, L3)
>
> ……
>
> R — J'ai même vu Titanic, mais là j'ai pas aimé, trop long… Surtout… Ils auraient fait ça sur une heure et demie, mais 3h, c'est vraiment long. (Louis, 19 ans, L3)

La « Leo-mania » qui secoue les jeunes spectatrices le propulse au rang de « teen idol » (Lobalzo-Wright, 2012 : p.180) et le lie avec une iconographie féminine forte, ce qui ne lui convient pas. En effet, Leonardo DiCaprio a pour ambition de devenir un « A Actor [191]» (Rodrigue, 2010, vidéo[192]), c'est-à-dire un acteur puissant de l'industrie

[190] La plupart des stars américaines de drames gagnent en autorité avec l'âge – Will Smith, Leonardo DiCaprio, Brad Pitt, George Clooney et Nicolas Cage vieillissent tous bien – Mais qu'est ce qu'une star comme [Steve] Mc Queen avait qu'il manque aujourd'hui ?
[191] Ou « A-list Actor »

hollywoodienne, respecté et pris au sérieux par les publics. Son modèle de carrière est Robert De Niro, avec qui il joue en 1993 dans *Blessures secrètes*[193], et il est tout à fait conscient du phénomène de dépréciation qui touchent les acteurs qui ne parviennent pas à se sortir des rôles de jeunes premiers admirés par des fans féminines : « As Nash and Lahti note in their study of Titanic, DiCaprio and female fans[194], there is a particular degradation for male stars with « a close proximity to both feminized iconography and to female consumers [195]» (Lobalzo-Wright, 2012 : p.178).

Pour parvenir à ses objectifs, DiCaprio va mettre en place une stratégie en deux temps : le premier consistant en un choix méticuleux des rôles qu'il va incarner au cinéma afin de rejouer l'image de Jack Dawson (*Titanic* en 1997) qui lui colle à la peau, et le second consistant à jeter un voile opaque sur sa vie privée afin de consolider son image de star. Il faut souligner que DiCaprio part avec ce qui peut-être considéré comme des handicaps pour changer son image de beau garçon : « the press' fixation on his transition from boy to man and DiCaprio's almost inability to age on screen due to his baby face (although he may have finally hit a point in his career where he looks like an adult) » [196] (Lobalzo-Wright, 2013 : p.180).

B.3. Des rôles observés sous l'angle de la masculinité.

Depuis quelques années, lorsqu'il ne tourne pas et aux rares occasions où il se montre en public, Leonardo DiCaprio arbore un poids notable, les cheveux souvent longs et tirés en arrière ainsi qu'une barbe non négligeable. Il présente ce physique notamment lors de ces apparitions en rapport avec ses activités pour la protection de

[192] Cette citation a été retranscrite directement de la troisième vidéo de l'interview citée de Jean louis Rodrigue « PART 3: The men on screen today; DiCaprio (Inception and Shutter Island), Mark Ruffalo (The Kids Are All Right), John C. Reilly (Cyrus), Robert Pattinson and vampire males (Twilight), Jon Hamm (Mad Men, The Town) and the old school leading men - Grant, Dean, et al: ».
[193] Voir le dossier « L'outsider » dans le magazine *Society*, n°25, Février-Mars 2016, p.33-39.
[194] Melanie Nash and Martti Lahti, 'Almost Ashamed to Say I am One of Those Girls': *Titanic*, Leonardo DiCaprio, and the Paradoxes of Girls' Fandom', in Kevin S. Sandler and Gaylyn Strudlar (eds.), '*Titanic': Anatomy of a Blockbuster*, New Brunswick, NJ: Rutgers University Press, 1999, p. 71. Cité par Lobalzo-Wright (2012 : p.178).
[195] Comme le souligne Nash et Lahti dans leur recherche, les acteurs qui ont une « forte proximité avec l'iconographie féminine et les consommatrices » sont dégradés.
[196] La fixation de la presse sur son passage du garçon à l'homme et l'incapacité de DiCaprio à prendre de l'âge à l'écran à cause de sa « baby face » (il semble désormais avoir atteint un point de sa carrière où il ressemble finalement à un adulte.

l'environnement. Nous pouvons supposer que ce choix d'apparence physique veut effacer le plus possible cette ombre de « baby face » ou de « Kid » qui le suit dans la plupart des articles[197].

Figure 11 : Leonardo DiCaprio en 2000 et en 2014[198].

DiCaprio est un des seuls acteurs à réussir un tel changement de statut aux yeux de l'industrie, mais aussi des publics : « He has, so far, accomplished longevity and the transition from child actor-to-teen idol-to A-list leading man through a strong association with what I would term, "the masculine": male narratives, environments and co-stars. » [199] (Lobalzo-Wright, 2013 : p.178). Le choix des rôles post-Titanic de DiCaprio peut s'observer sous trois angles : les choix des réalisateurs et acteurs qui l'accompagnent, la mise en question de la masculinité des personnages et l'incarnation d'une forme de vulnérabilité.

[197] Les titres des articles de *Society* et du *New York Time* que nous avons utilisés en sont des exemples.
[198] *Huffignton Post*. <http://www.huffingtonpost.fr/2014/11/11/photos-leonardo-dicaprio-40-ans-anniversaire-cinema-people_n_6134484.html> Site consultée en Mai 2016.
[199] Il a, jusqu'à maintenant, accomplit une transition de l'enfant star à l'idole adolescente puis au statut d'acteur de premier rang a travers une association forte à la masculinité jouée par des narrations adressées aux hommes, des environnements et des partenaires de jeu spécifiques.

— DiCaprio veut passer par la grande porte, et pour cela, il s'entoure des réalisateurs qui sont non seulement les plus influents d'Hollywood, mais qui sont aussi ceux qui proposent des films associés à une iconographie masculine :

> This has been achieved through the **auteurs** he has worked with: Steven Spielberg, Martin Scorsese (4 times), Ridley Scott, Christopher Nolan and Clint Eastwood; the prestige associated with his post-*Titanic* film roles, leading to two Best Actor Academy Award nominations for *The Aviator* and *Blood Diamond* (Edward Zwick, 2006) [200] (Lobalzo-Wright, 2013 : p.185).

La reconnaissance de l'Académie des Oscars est un passage obligé pour atteindre le statut que DiCaprio souhaite avoir. Nommé cinq fois à l'heure où nous écrivons ces lignes (une première fois pour meilleur second rôle dans le film *Gilbert Grape* en 1994 puis quatre fois pour meilleur acteur), DiCaprio remporte enfin la statuette pour son rôle dans *The Revenant* (2016). Il y campe un trappeur extrêmement doué pour l'orientation qui doit survivre dans le territoire hostile de la Louisiane en 1803 après avoir été abandonné par son groupe.

The Revenant est un exemple dans lequel Dicaprio joue aux côtés d'acteurs qui renforcent la posture masculine du film à travers leurs propres persona : Tom Hardy, star reconnue depuis ses rôles de Bane dans *Batman Rises* (2012) et de Howard Bondurant dans *Les hommes sans lois* (2012), vient s'ajouter à la liste des partenaires de Dicaprio qui comprend, entre autres, Daniel Day Lewis (*Gangs of New York*, 2003), Jack Nicholson (*Les infiltrés*, 2006) ou encore Russel Crowe (*Mensonges d'état*, 2008). L'acteur s'est également lié à un réalisateur également représentatif d'une masculinité virile, voire violente, Martin Scorsese, en jouant dans plusieurs films sous sa direction (*Gangs of New York* en 2002, *Aviator* en 2004, *Les Infiltrés* en 2006, *Shutter Island* en 2010 et *Le Loup de Wall Street* en 2013). DiCaprio succède alors à son modèle, Robert De Niro, en liant ainsi son « univers » de manière « fusionnelle » à celui du réalisateur (Thévenin, 2006 : p.72)[201].

[200] Depuis la publication de l'article de Lobalzo-Wright, DiCaprio a été nommé deux fois de plus pour l'Oscar du meilleur acteur, pour Le *Loup de Wall Street* en 2014 et pour *The Revenant* en 2016. Il remporte ce dernier.

[201] Publication disponible en ligne < http://www.persee.fr/doc/pumus_1766-2923_2006_num_7_1_1385> Consultée en septembre 2016.

— DiCaprio consolide sa réputation d'acteur de composition en montrant qu'il est capable d'endosser des rôles très différents et intenses. C'est un des arguments pris par Florian et Louis :

R — J'aime beaucoup Leonardo Dicaprio, il a des performances d'acteur… Notamment dans le Loup de Wall Street, c'est exceptionnel. Quand on voit l'évolution de l'homme en lui même, de ses choix de films. D'ailleurs, je le trouve très intelligent parce qu'il arrive à passer la notion de gendre parfait d'amoureux comme dans Titanic. Et quand on voit les deux films, c'est fou. (Florian, 20 ans, L3)

……

R — Ses mimiques… Il peut jouer n'importe quoi Dicaprio, il est toujours crédible dans ce qu'il joue. Quand il joue un fou, un dépressif, un drogué, il est toujours crédible. C'est son jeu d'acteur surtout.

Q — Et vous avez vu beaucoup de films avec lui ?

R — Ouais. J'ai pas vu Aviator mais tous les récents, j'ai vu. Mais si y'a lui je vais regarder en général. Je vais toujours voir ce qu'il fait même si tout le monde dit que c'est un navet. Mais je vais pas aller au cinéma, mais je vais attendre qu'il sorte, mais pas en qualité pourrie par contre. En général, il faut attendre un peu plus longtemps. Il a fait Django là, Shutter Island, tout ça. (Louis, 19 ans, L3)

Louis montre que les visionnages des films avec DiCaprio se font presque de façon automatique, mais que le passage en salle obscure ne se fera pas pour autant.

La diversité des rôles que joue DiCaprio est réelle, les époques auxquelles se passent les films, les environnements d'évolution des personnages, leurs situations familiales ou encore leurs ambitions ne sont presque jamais les mêmes. Pourtant il est possible de repérer de points communs, qui sont sans doute liés à cette stratégie de déféminisation.

> The negative association of 'feminisation' often leads male stars to abandon elements of their star image that are thought to be not masculine enough, or strive to cultivate an overtly masculine image (strength, intelligence, *savoir faire*) through typical masculine pursuits (sports, outdoor activities), generally in the company of other men[202] (Lobalzo-Wright, 2013 : p.178).

[202] L'association négative avec la féminité pousse souvent les stars masculines à abandonner les éléments de leur image qui sont considérées comme pas assez masculines, ou à strictement et ouvertement cultiver une image masculine (force, intelligence, savoir faire) à travers des activités typiquement masculines également (sports, activités d'extérieur), généralement en compagnie d'autres hommes.

DiCaprio ne suit pas le chemin scrupuleusement décrit par les auteures, comme elles le soulignent elles-mêmes. Il est clair que l'acteur interprète le plus souvent des personnages « with professions in typically masculine environments »[203] (*Ibid.* : p179), des officiers de police sous couverture (*Les infiltrés, 2006*), des pilotes (The *Aviator*, 2004), d'hommes d'État (*J. Edgar*, 2011), des hommes d'affaires (*Le Loup de Wall Street,* 2013), etc.

Pourtant, il place « his own masculinity is often the center of the narrative » (*Ibid.* : p.180). Par exemple, il est possible de le voir passer de l'adolescence à l'âge adulte dans *Attrape moi si tu peux* (2002) ou encore d'interpréter un jeune adulte qui atteindra la maturité dans, encore une fois, *Le Loup de Wall Street* (2013) ou The *Aviator* (2004). Dans une tendance parallèle, il se place souvent sous « the tutelage of an older male lead- either a father or a father figure whom [He] learns from, but ultimately acts independently from them »[204] (*Ibid.*), ce qui renforce l'image d'un homme qui se cherche dans l'émancipation, qui peine à trouver sa place et puise dans un modèle présent à ses côtés.

De plus, DiCaprio n'a pas totalement abandonné les projets qui mettent une histoire d'amour au centre : en 2013, *Gatsby le Magnifique* présente au public un DiCaprio campant un personnage presque maladroit d'amour pour une jeune femme qui lui a fait rejouer toutes las cartes de son existence. Après avoir fait l'impossible afin de devenir une personne socialement importante et riche pour être à la hauteur de la femme qu'il aime, Gatsby se cache de peur de la revoir, puis revient, penaud et trempé d'avoir hésité sous la pluie pour revoir son aimée.

> Although DiCaprio has distanced himself from female iconography and narratives that defined his teen idol status in *Titanic*, he has not completely abandoned his romantic image, still appearing in films with central female characters as love interests[205] (Lobalzo-Wright, 2013 : p.180).

[203] Avec des professions d'un univers typiquement masculin.
[204] Sous la tutelle d'un autre premier rôle plus âgé tel qu'un père ou une figure paternelle de qui [il] apprend pour finalement s'en détacher.
[205] Même si DiCaprio s'est détaché des iconographie et narration féminines qui avaient défini sont statut d'idole adolescente dans Titanic, il n'a pas pour autant complètement abandonné son image romantique en continuant d'apparaître dans des films avec des personnages centraux féminins qu'il aime.

— Ces dernières remarques montrent que DiCaprio cherche à entrer en cohérence avec ce que Rodrigue décrit comme la condition des hommes contemporaine, et ce même si ses personnages ne sont pas contemporains. La création de son propre chemin, au sens propre comme au figuré selon les films, proposée par les personnages de Dicaprio fait écho à la vulnérabilité décrite par Rodrigue. Et ce même dans le rapport avec les personnages féminins :

> Women are frequently positioned as pseudo-femme fatales, dangerous women who lead to the hero's downfall. Indeed, the "DiCaprio type" can be described as "intelligently handsome, but intensely tortured" with his tortured psyche routed in the failings of the women in his life. (…) This especially pertains to three of his most recent films, *Shutter Island*, *Inception* and *Revolutionary Road*. While these women (portrayed by Michelle Williams, Marion Cotillard and Kate Winslet) appear, at first glance, as hazardous women in DiCaprio's life, ultimately, it is his characters' own failings as a man that leads to tragedy for his wife and eventually his own downfall[206] (Lobalzo-Wright, 2013 : p.180-181).

Nous pouvons remarquer que malgré les épreuves qu'ils traversent et les démons qu'ils combattent, les personnages de DiCaprio offrent presque toujours une réussite relative face à leur objectif. Ils peuvent être rattrapés par une maladie mentale (*The Aviator* en 2004, *Shutter Island* en 2010), peuvent être sous le joug de la justice d'une façon ou d'une autre (*Attrape-moi si tu peux* en 2002, *Le loup de Wall Street* en 2013) ou même mourir après avoir crié vengeance (*The Revenant* en 2016).

C'est ce double visage, l'homme qui choisit une direction et n'en dévie pas malgré les obstacles et l'homme vulnérable, en proie à des sentiments intenses souvent dus à une histoire de vie douloureuse, qui semble représentatif pour Rodrigue :

[206] Les femmes sont souvent positionnées comme des pseudo-femmes fatales, des femmes dangereuses qui mène le héros à sa perte. De fait, le « type DiCaprio » peut être décris comme « intelligemment beau mais intensément torturé », avec ce dernier trait conduit par la perte des femmes de sa vie. (…) C'est spécifiquement le cas dans trois de ses films récents : Shutter Island, Inception et Les noces rebelles. Quand ces femmes (jouées par Michelle Williams, Marion Cotillard et Kate Winslet) apparaissent, elles sont à première vue des femmes dangereuses mais finalement, ce sont les propres erreurs de DiCaprio, en tant qu'homme, qui les mènent à la tragédie et souvent également à la propre perte du héros.

> (La journaliste) : Who represent the current norm, this new man ?
> (Rodrigue) : If you look at the top A actors, you look at Leonardo Dicaprio. He exemplifies a feely individual, someone who has very strong feelings, definitely directed. There is a direction of what he is doing but in the same time, there is softness and there is a being in touch with his own feelings. There is a boyishness that has never gone away, I believe. He definitely exemplifies that. He chooses roles, I believe, that are more complex, in the past few years. But in general there is a tendency towards being aware of what is happening, being more connected to his feeling.
> (La journaliste) : You can see that in Inception and Shutter Island..
> (Rodrigue) : …Where he is a vulnerable person. [207]
> (Rodrigue, 2010, vidéo).

B.4. Ne pas parler pour lieux jouer.

La seconde partie de la stratégie de DiCaprio consiste à ne jamais communiquer sur sa vie personnelle. Les relations qui lui sont prêtées ne sont jamais confirmées, ni par lui, ni pas sa potentielle compagne, ni par son équipe de communication. Il n'est jamais apparu, lors d'événements officiels, accompagné par une autre femme que sa mère, Irmelin DiCaprio. Seule Gisèle Bundchen a réussi à se faire photographier officiellement dans ses bras, après leur séparation[208]. La plupart des compagnes qui ont été, selon les médias, celles de DiCaprio, ont un physique très avantageux et souvent similaire, ce qui lui vaut une réputation d'homme à femmes, ou homme « à clones » jusqu'aux plus hautes sphères de l'industrie cinématographique : Lors des Golden Globes 2014, Tina Fey, hôtesse de la cérémonie avec Amy Poelher, introduira l'acteur sur scène avec la phrase qui s'inscrira dans les mémoires comme « The Golden's best

[207] - Qui représente cette nouvelle norme, cet homme nouveau ?
- Dans les « A actors », c'est LeonardoDiCaprio. Il exemplifie un individu qui ressent, quelqu'un qui a des sentiments très forts mais qui a une direction de vie. Il a une direction dans ce qu'il veut faire mais, en même temps, il y a une certaine douceur, il y a un être en connexion avec ses sentiments. Il y a une attitude de garçon qui n'est jamais partie, je crois. Il en est exemplaire. Je crois qu'il choisit des rôles qui sont plus complexes ces dernières années. Mais, en général, on perçoit une tendance à être ouvert à ce qui se passe autour de lui, a être en phase avec ses sentiment.
- On peut le voir dans Inception et Shutter Island…
- … où il est une personne vulnérable.

[208] <http://www.dailymail.co.uk/tvshowbiz/article-2620202/Something-talk-Leonardo-DiCaprios-girlfriend-Toni-Garrn-parties-ex-beau-Gisele-pre-Met-Ball-bash.html> Site consulté en Mai 2016.

joke »[209] : « And now, like a super-model's vagina, let's all give a warm welcome to Leonardo DiCaprio» [210] (Tina Fey, 2014, Vidéo[211]).

Figure 12 : Leonardoet Irmelin DiCaprio aux Golden Globes (2012) [1] .

Jouant encore une fois sur deux stéréotypes, la génération des « raised by women »[212] (Etcheverry, 2011 : p.71) et l'homme à femmes, l'acteur incarne sans conteste l'ambivalence d'une génération. Le silence gardé sur la partie privée de son existence est ouvertement utilisé par DiCaprio pour asseoir son statut d'acteur entièrement dédié à son art :

[209] <http://www.telegraph.co.uk/culture/golden-globes/10567818/Golden-Globes-2014-Tina-Fey-and-Amy-Poehlers-best-jokes.html>Site consulté en Mai 2016.
[210] Et maintenant, tel le vagin d'un super model, accueillons chaleureusement Léonardo DiCaprio.
[211] Retranscription de la vidéo en ligne <https://www.youtube.com/watch?v=fxlw-zVETi0> Consultée en Mai 2016.
[212] Élevé par des femmes.

> Post-*Titanic*, however, DiCaprio has sought to maintain a clear division between his career, including his environmental activism and his personal life (he does not appear at public events with girlfriends, nor does he discuss his personal life in interviews). He even suggests that his lack of public declarations about his private life is due to his commitment to acting: "Defining yourself to the public on a consistent basis is death to a performer. The more you define who you are personally, the less you're able to submerge into the characters you do. People are likely to think, Oh, I don't buy him in that role"[213] (Lobalzo-Wright, 2013 : p.179).[214]

C'est pourtant ce qui se passe aux yeux de Thomas, DiCaprio dépasse le personnage qu'il interprète à l'écran :

R — Mais faut faire gaffe parce que ça m'énerve quand je vois que l'acteur et pas le personnage. C'est pour ça que je cite pas Leonardo Dicaprio. Souvent c'est trop lui et pas assez le personnage.

Q — Dans quel film par exemple ?

R — Dans Shutter Island. Il était trop Leonardo Dicaprio.

Q — Ça veut dire quoi ?

R — Ben c'est sa gestuelle habituelle, ses petits sourires en coin habituels et puis son aspect des fois « je me retourne et je suis un peu essoufflé » aussi (nous rigolons). C'est dans l'inconscient, on l'a déjà vu faire dans d'autres films. Gatsby ça m'avait énervé un peu, mais Le Loup de Wall Street ça va. Ça dépend du film. Des fois ça marche, mais des fois il va pas. Même si j'admire complètement sa carrière. (Thomas, 19 ans, L1)

Nous pouvons mettre cette remarque du côté de Leonardo DiCaprio lorsque Vincent Amiel, dans l'introduction de l'ouvrage *L'acteur de cinéma : approches plurielles* pose la question de l'acteur en tant que « matière première du cinéma » : « On dira que c'est l'apanage des grands acteurs d'éclipser leurs personnages » (Amiel, 2007 : p.9).

[213] Extrait de l'interview menée par Marshall Sella, 'The Kid Stays in the Pictures', *The New York Times Magazine,* 24 November 2002. Citée par Lobalzo-Wright (2013 : p.179)

[214] Le DiCaprio post-Titanic a su maintenir une séparation claire entre sa carrière, y compris son activisme en faveur de l'environnement, et sa vie personnelle (il n'apparaît pas lors d'évènements publics avec une petite amie et ne discute pas de sa vie privée en interview). Il suggère même que son absence de déclarations publiques sur sa vie privée est due à son engagement dans le métier d'acteur : « Se définir constamment auprès du public est la mort du performeur. Plus vous montrez ce que vous êtes personnellement, moins vous êtes capable de vous immerger dans un rôle. Les gens pourront penser « Oh, il ne me convainc pas dans ce rôle ».

Ce Sixième Chapitre donne une vision de ce que peuvent représenter les acteurs et les actrices pour les interrogés. Ils sont, avant d'être stars, définis par les personnages qu'ils ont incarnés. Ce qui a logiquement pour conséquence de n'être pas suffisant pour pousser les jeunes hommes dans les salles obscures grâce à leur simple présence. Les actrices, elles, sont présentes dans les discours, mais ont du mal à se faire une place dans le palmarès des interrogés. Leurs noms ne viennent pas immédiatement à leur esprit, ils passent souvent par un film apprécié pour s'en souvenir. Leur beauté reste cependant un critère important d'appréciation.

Nous avons vu que les acteurs pouvaient cependant être des ressources pour les sois possibles. Des traits particuliers peuvent être choisis afin de travailler sa personne, son corps, sa personnalité. Il semble, avec l'exemple de Colin, que ces traits peuvent encore être ceux valorisés socialement, qui font partie intégrante de la masculinité hégémonique, comme les muscles ou le charisme. Pourtant, le témoignage de Colin nous assure le fait que les valeurs données aux normes, aux traits stéréotypés, changent selon les âges : Colin considère maintenant le charisme comme plus important à travailler dans sa performance de la masculinité que le corps.

Les acteurs sont, tous comme les personnages, nous allons le voir, représentatifs de la juxtaposition des modèles. Ils peuvent même incarner un savant équilibre entre une féminisation de la performance, par l'acceptation de la vulnérabilité, entre autres, et un respect des traits stéréotypés. C'est le cas des boy-men, et plus particulièrement de Leonardo DiCaprio, qui montre un travail acharné pour aboutir à une persona satisfaisante depuis vingt ans.

Ce travail est visible dans tous les pans de sa carrière et, bien sûr, dans les personnages qu'il incarne à l'écran. Nous allons voir que, malgré les efforts d'acteurs comme Leonardo DiCaprio pour rendre plus subtile leur persona, la masculinité hégémonique est encore visible chez nombre de personnages.

SEPTIÈME CHAPITRE : LES ÉTUDES, UNE PÉRIODE DE VIE PROPICE À L'ÉLOIGNEMENT DE LA MASCULINITÉ HÉGÉMONIQUE.

Ne pouvant plus être entièrement incarnée dans un personnage de film, la masculinité hégémonique se scinde pour mieux se glisser au sein des grands stéréotypes de personnages qui sont présentés aux hommes. Nous avons vu que les garçons étaient poussés vers des films particuliers, nous allons voir en première partie de ce chapitre que ces films ne sont pas innocents quant à la transmission des traits de la masculinité hégémonique, spécifiquement à un jeune âge. À travers les six plus grands stéréotypes de personnages, le « bouffon » ou le « comique », le « dur », l' « homme fort », le « héros » et le « grand boss », nous comprendrons, dans la première partie de ce Septième Chapitre, que la masculinité hégémonique telle que nous l'avons décrite à encore de beaux jours devant elle.

Dans la seconde partie, nous souhaitons observer certaines caractéristiques des personnages favoris des interrogés. Nous observerons que le temps des études correspond à un élargissement des genres cinématographiques visionnés. C'est aussi l'occasion pour nos interrogés de découvrir de nouveaux films marquants grâce aux amis et à la filière d'appartenance. En effet, le « temps des études » (Pourquier-Jacquin, 2015) se caractérise par un accès maitrisé aux médias, par l'ouverture de mondes culturels nouveaux, mais également par la persistance de l'influence et de la prescription d'institutions de socialisation primaire. La consommation de films par les étudiants s'inscrit dans une dynamique globale :

> Cette consommation médiatique s'accompagne de l'obtention d'une autonomie large – tant en termes de choix de contenus que de moments et de situations de consommation – rendue possible par la détention précoce et massive d'équipements en propre qui viennent renforcer la culture de la chambre. Les consommations médiatiques sont ainsi fortement individualisées, sans pour autant devenir autarciques, puisqu'elles se font également en famille ou entre amis (Octobre, 2009 : p.2).

Ces films mettent en scène des personnages qui rebattent les cartes des stéréotypes masculins, accompagnant ainsi le jeune adulte dans son émancipation face aux traits de la masculinité hégémonique.

A. LES GRANDS STÉRÉOTYPES DE PERSONNAGES DANS LES FILMS « DE MECS ».

A.1. Le rapport Boys to men de l'Institut Children Now

En 1999, l'institut californien Children Now publie le rapport *Boys to men : Entertainment Media. Messages about Masculinity: A National Poll of Children, Focus Groups, and Content Analysis of Entertainment Media*[215]. Ce rapport se base sur un sondage comprenant 1200 adolescents américains de 10 à 17 ans et sur deux focus groups. Ces deux focus groups ont été mis en place avec chacun dix participants, âgés de douze à quatorze ans pour le premier groupe et de 15 à 17 ans pour le second. L'objectif de cette étude est de montrer, dans un premier temps, que les médias ont un rôle fort dans la construction identitaire des adolescents et, dans un second temps, que les images qui leur sont proposées sont indubitablement stéréotypées et laissent peu de place à la diversité dans les représentations de la masculinité. Le parti pris du rapport est de faire comprendre qu'il serait possible d'élargir le spectre des représentations proposées afin d'ouvrir des possibilités identitaires pour les adolescents :

> Even if he is raised in a healthy, loving environment, a boy must sort out powerful societal messages that limit and restrict the definition of masculinity – the definition of who he should become. (…) Serious or subtle, the media's role in defining manhood is significant. And it is also filled with potential. With its unquestionable ability to influence attitudes and affect behavior, the media has the power to alter the drumbeat – to enlarge the options – to provide boys a fuller, more complete picture of the men they can become[216]. (Heinz-Knowles, 1999 : p. 21)

[215] Ce rapport, initialement disponible sur le site de l'Institut Children Now, ne l'est plus. Nous avons pu en retrouver un résumé publié par Children Now sur le site ERIC : Institute of Social Sciences (http://eric.ed.gov/?id=ED440774) ainsi que des traductions plus précises sur un site québécois Habilo Médias. Les auteurs de ce rapport et de son résumé, tous membres de l'Institut, sont Katharine Heinz-Knowls, Meredith Li-Vollmenr, Perry Chen, Tarana Harris, Adrienne Haufler, Joan Lapp et Patti Miller. Nous référencerons donc le résumé comme suit : (Heinz-Knowls *et al*., 1999 : p.) dans le corps de texte.

[216] Même s'il est élevé dans un environnement sain et aimant, un garçon doit trier des messages sociétaux puissants qui limitent et restreignent la définition de la masculinité – la définition de ce qu'il devra devenir (…). Sérieux ou subtil, le rôle des médias dans la définition de ce qu'est être un homme est important. Il a aussi un énorme potentiel. Avec sa capacité indubitable à influencer les attitudes et les comportements affectifs, le monde médiatique a le pouvoir de contrer la norme – d'élargir les options – pour apporter aux garçons une image plus détaillée, plus complète des hommes qu'ils peuvent devenir.

Le résumé du rapport ventile les réponses des interrogés concernant les représentations de la masculinité dans les médias au sein de six thématiques : les pratiques des interrogés « Medias That Boys Consume » (Heinz-Knowles, 1999 : p.6-7) ; le sexe et la violence « Sex & Violence » (*Ibid.* : p.8-9) ; les caractéristiques des personnages masculins[217] « Attributes of Male Characters » (*Ibid.* : p.10-12) ; l'émotion, la sensibilité et la vulnérabilité « Emotion, Sensitivity and Vulnerability » (*Ibid.* : p.13) ; la résolution des problèmes « Problems and Solutions » (*Ibid.* : p.14-17) et la comparaison que font les interrogés entre les hommes réels et les personnages de télévision « Real Men vs. TV portrayal » (*Ibid.* : p.18-20). Le point qui nous intéresse est le troisième, les caractéristiques des personnages masculins. Avant de voir plus en détail les stéréotypes décrits par ce rapport, nous pouvons d'ores et déjà remarquer une grande similitude entre les traits que décrivent les adolescents américains et ceux qui relèvent de la masculinité hégémonique chez les étudiants :

> Men are expected to be leaders. Whether exhibiting positive or negative behavior, they must be confident, successful, funny and athletic. They are characteristically violent and angry and, regardless of the circumstances, they are not to cry. Men are also seen as problem-solvers, though the problems men face and the solutions they use vary depends upon the man's race. And finally, men in the media are defined not by their relationships (as are women) but by their careers[218]. (Heinz-Knowles, 1999 : p. 5)

La ressemblance entre les deux descriptions, celle donnée par des adolescents américains et celle qui correspond aux caractéristiques de la masculinité hégémonique montre que les résultats de ce rapport peuvent servir d'appui à la réflexion menée sur les films qui ont marqué la jeunesse des interrogés. Elle montre aussi que la place du cinéma hollywoodien dans la construction de l'identité masculine est loin d'être anodine en France. Pour preuve, la majorité des références cinématographiques, des acteurs ou actrices et des personnages cités par nos interrogés sont en provenance des États-Unis.

[217] Les termes « personnage masculin » signifie, dans le cadre du rapport cité, des personnages qui sont présentés comme homme. Il ne s'agit pas de les qualifier comme représentatifs de la catégorie « masculin » que nous avons mis en lumière.

[218] On attend des hommes qu'ils soient des meneurs. Qu'ils aient un comportement négatif ou positif, ils doivent être confiants, avoir du succès, être drôles et athlétiques. Ils sont typiquement violents et colériques et, quelques soient les circonstances, ne doivent pas pleurer. Les hommes sont aussi vus comme capables de résoudre des problèmes, même si les problèmes rencontrés et les solutions dépendent de la race. Et, finalement, les hommes dans les médias ne sont pas définis par leurs relations interpersonnelles (comme le sont les femmes) mais par leur carrière.

A.2. Les stéréotypes du « comique » et du « bouffon ».

Le rapport complet présente cinq stéréotypes de personnages masculins identifiés grâce aux descriptions données par les jeunes Américains[219], le premier de ces stéréotypes présentant deux facettes, le « comique » et le « bouffon ». Ces stéréotypes se retrouvent dans les films « de mecs » et plus spécifiquement dans les premiers films que les interrogés sont allés voir avec des amis lorsqu'ils étaient adolescents ou ceux qu'ils caractérisent comme les premiers les ayant marqués. En ce qui concerne les premières sorties entre amis, l'effet de groupe a dirigé les choix de films vers des types de productions comiques ou dits « d'horreur », en éliminant les films dits « de filles ». La mixité du groupe ne change pas ce phénomène, comme nous le montre Romain qui répond à la question suivante :

> Q — *Est-ce que vous vous souvenez du premier film que vous êtes allé voir sans vos parents au cinéma ? Souvent c'est la première sortie autorisée avec des copains.*
>
> R – Est-ce que c'est le premier ?... Je sais pas, mais c'est dans les premiers, forcément, parce que c'était au collège. C'était Resident Evil. C'est l'effet de groupe, l'effet « moins de 12 » alors qu'on a 13 ans. Je me souviens que je voulais absolument voir les Scary movies et j'avais pas eu le droit. Je voulais absolument aller voir, pareil, Gladiator, il est sorti j'avais 11 ans. Et je l'ai vu des années après et bon… Et ouais ça doit être Resident Evil. On était une dizaine, des gens de la classe, je dirai 4e.
>
> *Q — Des filles et des garçons ?*
>
> R — Oui, c'était un peu le début de, d'avoir le droit de sortir avec un groupe d'amis en fait. C'était un peu le début où on avait 20 ou 30 euros d'argent de poche chacun par mois alors « vas-y on se fait un ciné ! ». (Romain, 24 ans, L1).

Le stéréotype du « comique » est un personnage masculin qui se sert de son humour pour avoir du succès et/ou pour pallier à la non-possession d'autres caractéristiques de la masculinité hégémonique. Le site Habilo Médias reprend les éléments du rapport Children Now concernant ce stéréotype : « très populaire auprès des garçons, peut-être parce que le rire fait partie de leur propre "masque de masculinité". Selon ce stéréotype, les hommes et les garçons ne devraient pas être sérieux ni exprimer leurs émotions »

[219] Le résumé ne les reprend pas de manière détaillée mais ils sont présents sur de nombreux sites dont le site Habilo Médias.

(Habilo Média[220]). Le stéréotype du « bouffon », lui, tire plus les personnages vers le ridicule. Une ridiculisation qui joue sur l'incapacité à se sortir de situations problématiques voir même sur la tendance à les créer : « Généralement bien intentionnés et enjoués, ces personnages vont de l'absurde léger au cas désespéré lorsque vient le temps d'assumer leur rôle parental ou de résoudre des problèmes domestiques (ou professionnels) » (*Ibid*.).

Lorsque les interrogés ont fait des sorties de groupe au cinéma avant 15 ans, les groupes semblaient se diriger vers des films comiques qui ont en leur sein des personnages masculins correspondant à ces stéréotypes, comme nous pouvons le voir avec Pierre et Jean :

> R — Je dirai Astérix, c'était les Jeux olympiques. Ça remonte loin. (Pierre, 20 ans, L3)
>
> ……
>
> R — Je pense que c'était Taxi 1… Ou Astérix. Non, non, c'était Taxi. C'était trop bien, on a pris le bus pour aller au cinéma, on était contents. On avait pris notre ticket, on avait pris le pop corn… on était un peu libre. Mais on savait qu'à 17 heures, il fallait rentrer à la maison. C'était la sortie quoi ! (Jean, 20 ans, L3)

Jean fait remarquer la joie de la première sortie, la sensation de liberté, d'émancipation que représentait la sortie au cinéma, même si celle-ci était cadrée au niveau des horaires. Il n'est pas le seul à citer *Taxi* (1998, 2000, 2003 et 2004) dans les films qui ont fait partie de ses jeunes années :

> R – J'ai dû voir le 2 ou le 3 au cinéma. En bande aussi, parce que ça reste quelque chose d'assez commun. Taxi c'est quelque chose qu'on va voir pour s'amuser, entre amis. (Florian, 20 ans, L3)

Dans la saga *Taxi*[221] les deux personnages principaux peuvent être largement inclus dans les deux stéréotypes qui nous intéressent. Le premier volet de la saga présente Daniel (Sami Naceri), ancien livreur de pizza qui se reconvertit en chauffeur de taxi. Il est extrêmement doué au volant et n'est jamais rassasié de vitesse. Il conduit son véhicule à

[220] Ce site est un site canadien de ressource à l 'éducation aux médias. Les éléments cités entre guillemets proviennent du rapport Boys to Men disponible en ligne <http://habilomedias.ca/representation-sexes/hommes-masculinite/principaux-stereotypes-masculins-dans-medias > Site consulté en Mai 2016.
[221] 1998, 2000, 2003 et 2004.

toute allure dans les rues de Marseille en faisant fi des règles du code de la route et des agents qui doivent les faire respecter. Émilien (Frédéric Diefenthal), jeune inspecteur de police maladroit, se retrouve par hasard sur le siège arrière de Daniel. Ce dernier se lance dans une course poursuite acharnée qui impressionnera l'inspecteur ayant échoué huit fois à l'examen du permis de conduire. Ils vont alors collaborer afin d'arrêter un gang de braqueurs. Leur association va perdurer le temps de trois autres opus où ils tenteront de remettre à la justice, tour à tour, des Yakusa, un gang de faux pères-noël et de nouveau un braqueur de banque.

Figure 13 : Daniel (Sami Nacery) et Émilien (Frédérique Diefenthal) dans Taxi (1998) [222]**.**

Le duo Daniel/Émilien peut être rapproché de ce que Jost appelle la « fission » (Jost, 2011 : p.20) dans le monde des personnages de séries télévisées. La « fission » est la complémentarité de deux personnages, au lieu d'un seul qui cristalliserait un trop grand nombre de traits caractéristiques :

[222] <http://television.telerama.fr/tele/films/taxi-2,230781.php> Site consulté en Juin 2016.

> Si ces héros parfaits subjuguent une partie du public (plutôt les enfants et les séniors), ils peuvent aussi écraser le téléspectateur sous le poids de la perfection. D'où la création de couples de personnages, qui humanisent l'image du héros. Cette dualité permet, d'une part de construire des oppositions de caractères, qui donnent aux téléspectateurs le loisir de partager leur attachement (Starsky et Hutch) et, d'autre part, d'illustrer des points de vue contradictoires sur la réalité. (Jost, 2011 : p .21)

Si nous adoptons le point de vue de l'incarnation de la masculinité à l'écran, la fission prend son sens. En prenant le rôle du comique aficionado de voitures et de vitesse, Daniel offre une caution de masculinité à Émilien, le bouffon maladroit, qui lui permet de légitimer leurs actions à travers son poste d'inspecteur de police.

Les films Taxi n'ont pas seulement été l'occasion de sortir au cinéma avec des amis, ils sont aussi cités comme étant les premiers films qui ont marqué certains interrogés, comme Fabien :

> R — Ah si les Taxis ! J'adorais les Taxis quand j'étais petit. Enfin petit, vers 10, 11 ans. Bon, plus maintenant... J'ai essayé de le revoir la dernière fois, mais bon. Ça n'anime plus la flamme (il rit). Là aussi j'ai la trilogie en DVD, je les avais demandés. (Fabien, 19 ans, L2)

La remarque que fait Fabien se retrouve chez d'autres interrogés, comme Colin. Ce genre de films était attractif et apprécié au moment de la sortie, mais ce n'est plus le cas aujourd'hui. Ils peuvent conserver une valeur sentimentale ou être complètement dépréciés par la suite :

> R — (Il réfléchit)… Le nom du film… c'est dur là parce que ça remonte au lycée… Oh je pense que c'était un truc un peu… Ouais, de l'humour, mais peut-être… je peux pas… Je pense que c'était un truc comme American Pie. Un truc comme ça. Un degré un peu…
>
> Q — *Et vous aimez ce genre de film ?*
>
> R — Non. Non. Enfin, avant oui, mais maintenant non. Quand je vois des comédies un peu comme ça, c'est pas quelque chose qui me fait rire. Enfin pas pendant une heure trente. D'ailleurs j'ai jamais vu les autres American Pie, je crois qu'il y en a 7, c'est fou (Colin, 24 ans, L3).

Les films *American Pie* (1999, 2001, 2003 et 2012)[223] mettent également en scène les deux stéréotypes évoqués. Le personnage principal, Jim, représente le stéréotype du « bouffon » au vu de son incapacité à séduire et son meilleur ami, Kevin, fait de l'humour son arme afin d'attirer les filles. Le cheminement de Colin, se souvenir que le film devait être une comédie pour se remémorer ensuite le titre, montre que ce genre de films était plébiscité par les adolescents pour les sorties en groupe. La caution comique est incarnée par des acteurs, ce qui peut provoquer des déceptions lorsque celui-ci change de ton :

> R — Oui, j'ai un film qui m'a marqué parce qu'il était nul. Enfin, j'étais jeune, mais du mal à assumer… Un film avec Will Smith, sept vies je crois. Il était long à suivre. Je l'ai vu à 12 ans. À l'époque un film compliqué comme ça de deux heures. Will Smith en plus c'était le noir qui me faisait rire[224] donc je m'attendais pas à ça. Après je l'ai revu et ça me plait carrément.
>
> *Q — Et c'était avec des copains et des copines ?*
>
> R — Oui. (Louis, 19 ans, L3)

Nous avons, avec Louis, l'opposé de ce que nous a décrit Fabien plus haut : visionner le film une nouvelle fois à un âge plus avancé à permis de l'apprécier et de comprendre que les attentes diffèrent selon les tranches de vie, et ce y compris pour un même film.

Sur cette question, celle des ressentis différents sur un même film selon les âges, nous avons pu remarquer que des interrogés nous citaient également des films qu'ils considéraient appartenir au genre horreur. Ce genre cinématographique semble également attractif pour les adolescents selon les dires des interrogés. *Scream 4* est cité par Laurent et Thomas, la saga *Saw* par Guillaume, etc. Ces mêmes interrogés expriment ensuite qu'ils ne visionnent plus de films d'horreur, à l'instar de Benjamin :

[223] Une série de Spin off des films *American Pie* a été réalisée : les films *American Pie Presents* (2005, 2006, 2007 et 2009).
[224] Au sujet des personnages joués par des acteurs noirs et plus spécifiquement Will Smith, voir l'article « Du bon nègre au grand méchant noir : les multiples facettes d'une masculinité surdéterminée » dans DE CHAMBRUN Noëlle (dir), *Masculinité à Hollywood, de Marlon Brando à Will Smith*, Paris, L'Harmattan, 2011.

R — Vendredi 13 c'était quand j'avais entre 12 et 14. (…) À l'époque j'étais un peu jeune, peut-être un peu sensible, mais ça m'avait plu. (…)

Q — Et ce sont des films que vous continuez à regarder ?

R — Les films d'horreur, non. Je suis pas du tout films d'horreur en fait. J'ai dû en voir un tous les trois ans, en moyenne. Et sinon, c'est pas forcément par ma propre volonté, c'est quand on me propose une sortie et que tout le monde a envie d'y aller. Les films d'horreur, ça me dérange pas en soi, mais c'est juste que c'est pas un des genres que j'apprécie. (Benjamin, 19 ans, L2).

Comme le montre Damien Malinas dans son étude de 2004, les films d'horreur, à l'âge des études « ne seraient conseillés à des amis que par 2,2 % des étudiants » (Malinas, 2004 : p.55). Ce chiffre montre que la majorité des étudiants ne visionne plus ce genre cinématographique, mais aussi qu'il reste quelques étudiants irréductibles. Quentin confirme ce que dit Benjamin, c'est-à-dire que le groupe pousse souvent à aller voir ce genre de film, alors que les interrogés ne sont pas, ou plus, attirés par ceux-ci :

Le dernier film que j'ai vu dans un gros cinéma comme le Capitol, c'était le film gore dont ils parlaient tous, je me souviens. Ils disaient que les gens se battaient dans les salles. Des amis voulaient le voir donc… C'était divertissant, mais vous voyez comme ça m'a marqué… (Quentin, 19 ans, L2)

Le potentiel d'attractivité des films d'horreur fonctionne encore même lorsque les groupes ont une vingtaine d'années, comme le dit Quentin avec le visionnage récent du film *Annabelle* (2014).

De nombreux films cités dans la liste des films « de mecs » correspondent à ces deux genres cinématographiques : la comédie avec *Very Bad Trip* (2009), *How High* (2001), *Scary movie* (2000), *Ted* (2012), *Les collègues* (1999), etc. et des films reprenant les codes de l'horreur avec *28 jours plus tard* (2002), *28 semaines plus tard* (2007), *Prédator* (1987), *Resident Evil* (2002, 2004, 2007, 2010, 2012[225]) ou encore *Zombieland* (2009) qui mélange les deux genres cinématographiques.

[225] Un sixième opus de la saga *Resident Evil*, *Resident Evil 6* réalisé par W.S Anderson, est prévu pour 2017.

A.3. Le stéréotype du « dur ».

L'homme « dur » est le stéréotype qui laisse le plus de place au physique, à la force, à la monstration d'un corps musclé et puissant. Il doit également faire fi de la peur : « Toujours prêt à mettre sa vie en danger, "à se battre si nécessaire, à ne pas se laisser faire, mais à attaquer". En démontrant sa force et son pouvoir, il gagne l'approbation des autres hommes et l'adoration des femmes. » (Habilo Média). Ce stéréotype peut-être évidemment rapproché des « mâles-mâles » (Jullier et Leveratto, 2009 : p.72) que nous avons abordé dans le chapitre précédent.

Dans leur ouvrage *Les hommes-objets au cinéma* (2009), Laurent Jullier et Jean-Marc Leveratto décrivent chronologiquement les formes que prennent la monstration des corps d'hommes dans les salles obscures, non sans préciser sa fonction érotique. Il est possible d'y voir une évolution quant à la carrière du « dur » au cinéma, tantôt plébiscité, tantôt remplacé pour être enfin rappelé. Dans les années 1930, « l'homme ne montre pas ordinairement son corps » (Merleau-Ponty, 1985 : p.183)[226]. Pourtant, le cinéma va prendre en charge de décloisonner en partie les rapports des sexes en souhaitant offrir aux regards des femmes des personnages musclés et déshabillés au gré de diverses excuses. Les auteurs citent le film *Tarzan l'homme-singe* (1932) dont « le ridicule jubilatoire, aujourd'hui, du cri de primate qui signale [son] arrivée ne doit pas nous faire oublier l'impact esthétique de son physique sur le public qui le découvrit » (Jullier et Leveratto, 2005 : p.26).

Après la Seconde Guerre mondiale, « Hollywood fixe des standards virils » (*Ibid.* : p.32) avec des acteurs performant la masculinité en tant que « beefcakes[227] », autrement dit en montrant des physiques attractifs pouvant offrir une « protection » (*Ibid.* : p.35) : « A longueur de bobines, cependant que l'héroïne fémine[228] de rien, le héros décroche des lunes et arrête des taureaux en pleine course pour montrer *qu'il en a.* » (Jullier et Leveratto, 2005 : p.32). Dans les années soixante, « la place de dur à cuire devient inconfortable » (*Ibid.* : p.57), ce modèle de performance voit apparaître des hommes

[226] Cité par Jullier et Leveratto (2009 : p.16).
[227] Comme le souligne les auteurs « pas d'équivalent en français, sinon "beaux morceaux" » (Jullier et Leveratto, 2005 : p.35).
[228] Il semble que ce terme soit un jeu de mot, souhaité par les auteurs, entre « féminine » et « fait mine ».

plus jeunes, plus fins et surtout plus sensibles, à travers les « SYM, les Sensitive Young men » (*Ibid.* : p.60) et les « minets » (*Ibid.* : p.66), qui plaisent beaucoup aux jeunes femmes :

> Dans le contexte culturel rock et de la sexualité libre, la virilité de l'homme-objet se fait ressentir d'abord par sa jeunesse et son anticonformisme physique, qui manifestent sa capacité de s'individualiser et de diversifier les manières-d'être-un-homme qui le rendront désirable (Jullier et Leveratto, 2005 : p.72).

Ces jeunes hommes gagnent en vulnérabilité ce qu'ils perdent en muscles. Ils se permettent, à l'écran, de montrer émotions et sensations tout en présentant un corps moins viril que leurs ainés. La monstration du corps n'est pas seulement histoire d'apparence valorisée par la voie médiatique, elle est également impliquée dans l'appréhension des normes par les spectateurs : « À chaque représentation dominante du corps correspond alors un ensemble de comportements prônés et interdits, la même pratique passant de l'une à l'autre catégorie selon les siècles » (Détrez, 2002 : p.132).

Les années quatre-vingt font cohabiter les SYM, devenus plus vigoureux, et l'ancien modèle ultra viril pour faire naître des physiques plus athlétiques que musclés. Ils sont également plus présents que jamais à l'écran (*Ibid.* : p.80). L'avènement de l'homme-objet se fait par le croisement du « dur », dont le corps semblait naturellement musclé, et du SYM, pour offrir aux regards un nouvel homme qui montre sans rechigner son corps représentant un travail sportif intense et assumé, y compris dans la nudité (*Ibid.* : p.96). La pratique du sport devient alors à son tour, un « comportement prôné » (Détrez, 2002 : p.132) par les acteurs. Cela contribue à l'avènement de la culture Healthy en vogue de nos jours à Hollywood, touchant, à leur corps défendant, les classes populaires qui sont « déterminé[e]s par deux principes » :

> D'une part une certaine pudeur, un refus d'écouter ce corps auquel il n'est pas "convenable" d'accorder trop d'attention (et qui fait renvoyer, dans le domaine de l'entretien de soi, à l'éthique ce qui pourrait relever de l'esthétique), et d'autre part l'idée de force, principe de cohérence de toute une série d'attitudes indépendantes en apparence. (Détrez, 2002 : p.146).

Cependant, le « dur » semble toujours avoir une place au sein de certains films, moins appréciés de nos interrogés. Ce type de personnage est amplement représenté dans les films « de mecs ». Les sept premiers films de la liste les mettent particulièrement en scène : *The Expendables*, *Fast and* Furious, *Die Hard, Rambo*, *Terminator*, *300* (2007) et *Rocky*[229]. Nous avons vu que ces films étaient des sagas de plusieurs opus, y compris *300* (2007) qui a été suivi d'un second volet en 2014 : *300 : La naissance d'un empire*. Colin décrit l'évidence de visionner des films d'action avec des personnages qui correspondent au stéréotype du « dur » à la préadolescence :

> R — Les premiers que j'ai appréciés, je les situe plus vers 12 ans, ce genre d'âge, c'était plus des films d'action, forcément… des films avec des gros baraqués qui font des guerres…
>
> *Q — Lesquels par exemple ?*
>
> R — Terminator par exemple. J'ai vu… je crois que j'en ai vu 3, j'en ai 3 en souvenir, peut être qu'il y en a 4 mais j'ai pas vu.
>
> *Q — Et vous en regardez toujours des films d'action ?*
>
> R — Oui, mais beaucoup moins. Je suis ouvert sur beaucoup de styles différents, des genres différents (Colin, 24 ans, L3).

Colin exprime aussi le fait que le visionnage de films d'action est bien moins fréquent à l'âge qu'il a au moment de l'entretien. Ils ont perdu du terrain grâce à l'arrivée dans les pratiques d'autres genres de films. Louis, lui, décrit également une lassitude pour les films d'action, mais cette fois directement liée au stéréotype que représente le personnage principal.

> *Q – (…) Est-ce que vous avez un personnage qui vous a marqué, que vous aimez bien ?*
>
> R — Oui, ben oui, Jason Statham parce qu'il est « inarrêtable » dans le Transporteur. J'avais bien aimé le 1, j'étais jeune. Et j'ai vu le 2, mais j'avais 16 ou 17 ans et je commençais à moins aimer ce genre de film. Mais le 3, je l'ai trouvé vraiment « inarrêtable » dedans, un peu trop. C'était vraiment le personnage typique d'Hollywood qui s'en sort dans toutes les situations. C'était plus drôle, il survit à tout même les situations les plus improbables. (Louis, 19 ans, L3)

[229] *The Expendable* (2010, 2012, 2014), *Fast and* Furious (2001, 2003, 2006, 2009, 2011, 2013, 2015) *Die Hard* (1988, 1990, 1995, 2007 et 2013), *Rambo* (1982, 1985 et 1988), *Terminator* (1984,1991, 2003, 2009, 2015) et *Rocky* (1976, 1979, 1982, 1985, 1990, 2006).

Figure 14 : Franck Martin (Jason Statham) dans le Transporteur 3 (2008) [230]

Franck Martin (Jason Statham) est le héros de quatre films produits sous la franchise *Le Transporteur* (2002, 2005, 2008, 2015[231]). Franck est spécialisé dans le transport de colis à haut risque. Il travaille indifféremment pour des clients honnêtes ou des hors-la-loi, ce qui le pousse à avoir deux règles : ne pas ouvrir les paquets qu'il transporte et ne poser aucune question. Cependant, il se trouvera impliqué lorsque son colis est, dans le premier épisode, une jeune femme, dans le deuxième, un enfant, et dans le troisième, des biens relatifs à un déchargement de déchets toxiques. Même s'il était apprécié par Louis dans son jeune âge, l'apparente invulnérabilité physique de Franck Martin lui semble désormais exagérée et est un frein pour avoir un attachement aux opus les plus récents. Pourtant, le « dur » peut-être encore apprécié, à condition qu'il tienne ses promesses :

[230] <http://www.actucine.com/news/le-transporteur> Site consulté en Juin 2016.
[231] Un quatrième volet *Le Transporteur : Héritage* est sorti en 2015 avec Ed Skrein dans le rôle de Franck Martin, après la période des entretiens.

> J'ai vu Hercule. Le dernier qui est sorti, y'a pas trop longtemps, y'a un mois. Avec The Rock. Il m'a pas plu du tout ce film-là. Ça reprend le mythe d'Hercule sous un côté humoristique, mais c'est pas très bien mené. La manière dont c'est fait. Ça passe trop rapidement, c'est fait en une heure trente, ça aurait pu être mieux fait. (…) Et en fait dans la bande-annonce, on voit Hercule, très musclé comme ça, qui tue des bêtes mythiques et en fait c'est les cinq premières minutes du film. C'est tout. Donc je suis sorti déçu (Valentin, 21 ans, L1).

Valentin, qui ne valorise pourtant pas le stéréotype du masculin dans sa vision de la masculinité, avait une attente : voir un « dur », *Hercule* (2014), faire des démonstrations de force au cours de scènes impressionnantes et respectueuses des codes des films « de mecs ». Le film et le personnage n'ayant pas tenu leurs promesses, Valentin en dresse une critique peu flatteuse.

A.4. Le stéréotype de l' « homme fort ».

« L'homme fort » se différencie du « dur », car sa force ne se traduit pas prioritairement par son physique, même s'il peut l'utiliser, mais par son leadership et sa capacité à trouver et imposer des solutions face aux situations problématiques qu'il rencontre :

> L'homme fort, capable de « prendre le commandement et d'agir efficacement en toutes circonstances, contient ses émotions et séduit les femmes ». Un stéréotype qui renforce l'idée que les hommes et les garçons devraient toujours être en parfait contrôle d'eux-mêmes et que parler de ses émotions est un signe de faiblesse (Habilo média).

En effet, que ce soit la menace d'un groupe terroriste, de braqueurs, la mise en danger de la famille, des amis, de la nation, des problèmes dans le milieu professionnel ou dans la vie privée, la plupart des films présentés aux jeunes gens prennent comme intrigue une situation problématique qui rythme le film. L'attention du spectateur se confond alors avec l'observation de la façon dont le personnage va se dépêtrer de cette situation.

Sébastien nous donne l'exemple d'un personnage qui correspond au stéréotype de « l'homme fort » dans un film qu'il a vu lorsqu'il avait une dizaine d'années. Cet exemple aide à percevoir la différence avec le « dur », puisqu'il ne jouit pas d'un physique très athlétique, qu'il exerce une profession intellectuelle, mais qu'il est capable de dénouer une situation compliquée :

Q — Un petit peu plus tard, une des premières sorties qu'on fait entre copains c'est le cinéma.

R — C'est vrai ouais.

Q — Et vous souvenez d'un film que vous avez vu dans cette situation.

R — Oui ça me fait penser, j'avais vu King Kong avec mon meilleur copain. Assez flippant au début, pas mal. Ca faisait un peu film pour grands alors on était content, on était en primaire ! C'est aussi un classique, King Kong tout le monde connaît, et nous, on avait jamais vu en fait. On avait déjà entendu parler. Et puis le personnage du type, qui la sauve, là, ça, ça m'avait plu. Bien fait en plus pour l'époque. (Sébastien, 20 ans, L3)

Dans le film *King Kong* (2005) réalisé par Peter Jackson, le personnage de Jack Driscoll (Adrian Brody) prend une importance particulière au sein de l'intrigue en mettant tout en œuvre pour sauver la femme qu'il aime. Auteur de théâtre, il est loin de correspondre à l'image du héros « plaies et bosses » (Duret, 1999 : p.13) lorsqu'il embarque sur un navire afin d'aller tourner un film. Il suit le réalisateur Carl Dunham (Jack Black) dans cette expédition à la recherche d'une île mythique qui sera le lieu de tournage. Une jeune actrice, Ann Darrow (Naomi Watts), les rejoint dans l'aventure. Une fois sur la fameuse île, Ann est enlevée par des autochtones afin d'être offerte à l'immense gorille qui règne sur l'île, King Kong. Driscoll prendra alors la tête du groupe afin d'aller délivrer Ann. Il fera preuve de courage, d'initiative et d'autorité pour mener à bien la mission qu'il s'impose.

Figure 15 : Jack Driscoll (Adrian Brody) dans King Kong (2005) [232]

[232] <http://cinema.theiapolis.com/movie-0HGF/king-kong/gallery/adrien-brody-as-jack-driscoll-in-king-kong-1078488~1.html> Site consulté en juin 2016.

En observant les personnages cités par les jeunes Américains, les chercheurs de Children Now montrent que ceux-ci sont sensibles à la capacité qu'ont les personnages à résoudre des problèmes, et ce en mettant en place plusieurs stratégies qui peuvent s'entrecroiser :

— La prise de décision par rapport au groupe, c'est-à-dire le leadership : « Almost half of the male characters in our sample (45%) show initiative or leadership ability as a mean to solve the problem at hand[233] » (Heinz-Knowles, 1999 : p. 15).

— L'agression physique face à l'ennemi, souvent à l'aide d'armes : « One in five male character employs some form of physical aggression (21% with weapons, 19% without weapons) to solve problems. (…) One boy reflects, « They solve things physically. Like it is not so much by talking things out[234]." » (Heinz-Knowles, 1999 : p. 16).

— La mise en place de comportement « pro-social » ou « anti-social » :

> In our sample, male characters use pro-social and anti-social means with nearly equal frequency to solve their problems. Almost half of the male characters in the sample use a combination of both type of behaviors. Almost two third of the characters (66%) use at least one type of pro-social behavior (such as taking initiative/leadership, helping others, providing affection, delivering praise) when solving their problems. (…) Similarly, two third of the characters (67%) use anti-social behaviors (aggression with and without weapons, deception/lying, dominance, noncompliance/defiance, verbal aggression, ridiculing/insulting, law-breaking, arguing, ignoring, dismissing) to solve their problems[235]. (Heinz-Knowles, 1999 : p. 16-17).

[233] Presque la moitié des personnages masculins de cet échantillon (45%) utilise sa capacité d'initiative ou de leadership comme moyen pour résoudre un problème rencontré.
[234] Un personnage masculin sur cinq utilise une forme d'agression physique pour résoudre les problèmes (21% avec une arme, 19% sans). (…) Un garçon l'exprime : « ils résolvent les choses physiquement. Ce n'est pas vraiment en discutant. »
[235] Dans cet échantillon, les personnages masculins utilisent, à fréquence égale, des moyens pro et anti sociaux pour résoudre leurs problèmes. Presque la moitié des personnages masculins utilisent une combinaison des deux. Presque deux tiers des personnages (66%) utilise au moins un comportement pro social pour résoudre leurs problèmes (comme prendre des initiatives, le leadership, aider les autres, donner de l'affection, encourager). De la même façon, deux tiers des personnages (67%) utilisent un comportement anti-social pour résoudre leurs problèmes (agression avec ou sans armes, tromper/mentir, l'intimidation, le refus d'obéissance/la provocation, l'agression verbale, ridiculiser ou insulter, être hors la loi, se disputer, ignorer, rejeter).

Nous avons vu que les jeunes hommes considèrent que la capacité à résoudre les problèmes est non seulement un trait important chez les personnages masculins pour les apprécier, mais aussi une caractéristique directement reliée à la masculinité hégémonique. Cependant, ils font face à une multitude de personnages qui utilisent des moyens connotés négativement en termes sociaux pour parvenir à dénouer une situation problématique. En étant montrés dans les films à égale fréquence avec des moyens plus positifs, nous pouvons penser que ces personnages confirment, quand ils n'introduisent pas, une image quelque peu violente, dominatrice et agressive de ce que doit être un homme.

Ajoutons à cela que les jeunes Américains expliquent très clairement que l'expression de la vulnérabilité ou de la sensibilité se fait extrêmement rarement à travers les personnages de film. Les émotions les plus représentées sont la peur, la colère, le deuil et la douleur, sans que ces sentiments ne poussent les personnages à pleurer ouvertement. Les seuls pleurs observés par les garçons du rapport Boys to Men ont lieu dans un endroit isolé où le personnage est seul. Ces pleurs sont généralement dus à la perte d'un proche (Heinz-Knowles, 1999 : p. 14). Au-delà de la non-expression de la plupart des ressentis, les jeunes Américains interrogés lors des Focus Groups expliquent que les personnages masculins font souvent peu de cas des émotions des autres : « Yeah, like toward women. Like the female comes home and she's all down. Then the male will ask her "Well, how was your day ? " She'll say, well such and such, and they'll be like "Oh, I don't want to hear it"… »[236]. (*Ibid*.)

A.5. Le stéréotype du « héros ».

Comme dit plus haut, la colère est un des sentiments qui sont exposés à l'écran par les personnages masculins dans les films présentés aux adolescents, elle est souvent le moteur d'une série d'actions et de décisions qui poussent le personnage. C'est le cas du

[236] Ouais, comme avec les femmes. Par exemple la femme rentre à la maison et elle ne va pas bien. Alors l'homme va lui demander « alors, comment était ta journée ? ». Elle va dire ça et ça, et il dira « oh, je ne veux pas en entendre parler »…

stéréotype du « héros » : « fort, mais pas forcément silencieux et souvent en colère, surtout caractérisé par une agressivité et une violence extrêmes qui, avec les années, ne cessent d'augmenter » (Habilo Média).

Dans les films « de mecs », des films comme *Taken* (2008), *Django Unchained* (2012), *Taxi Driver* (1976) ou encore *Drive* (2011) mettent en scène des personnages qui sont dirigés par la colère, souvent due à un désir de vengeance, et qui deviennent de plus en plus violents. Leur quête, qu'elle soit concrète ou non, à but personnel ou impersonnel, les poussent à adopter un comportement qui semble être la seule issue pour parvenir à leurs fins : « casser la gueule à tout le monde » peut-être envisagé comme la bonne solution ou s'avère être la seule possible. Le héros doit, en général pour cela, passer par un certain nombre d'étapes afin de travailler sa colère, exploiter son agressivité et mettre à profit son potentiel violent. C'est par exemple le cas de Batman (Christian Bale) dans le premier volet de la trilogie de Christopher Nolan (*Batman Begins*, 2005) qui s'exile afin de suivre les enseignements de la Ligue de L'ombre et devenir expert en arts martiaux afin de venger la mort de ses parents. C'est aussi le cas de Néo, personnage principal du film *Matrix* (1999) :

> R — C'était Matrix, que j'avais vu… C'est quoi 1999 ou 2000… Je suis de 92 donc j'ai dû le voir à 8 ou 10 ans. J'ai trouvé génial parce que quand on est un petit garçon, les scènes de combat et de Kun Fu. Mais je l'ai revu, sans mentir, j'ai dû le voir 25 ou 30 fois ce film. Et en le voyant en étant de plus en plus âgé, mature, et en ayant plus de culture cinématographique, j'ai compris des trucs des années après ou remarqué des détails que j'avais pas remarqués dans l'évolution du mec et la matrice (Jérémy, 22 ans, L3).

Jérémy montre que ce type de personnage peut être propice à être apprécié à un âge plus avancé. L'évolution du personnage et la complexité des intrigues peuvent être imaginées comme autant d'arguments pour conserver ces films, et leurs personnages masculins, comme des œuvres à visionner de nouveau. Dans le premier volet de la saga *Matrix*, Néo (Keanu Reeves) est un hacker contacté par le mystérieux Morpheus (Laurence Fishburne). Celui-ci lui présente une nouvelle description du monde réel : les machines ont pris le pouvoir et conserve les humains dans un sommeil forcé afin de s'en servir comme source d'énergie. Ce sommeil est assuré par la matrice, une sorte de programme qui correspond au monde dans lequel Néo vivait jusqu'alors. Néo suit une longue initiation au fonctionnement de la matrice, mais aussi à différents arts martiaux

afin de combattre les machines. Il est l'Élu, celui qui sauvera l'humanité. Au cours de cette initiation, son comportement change, il devient plus fort, plus agressif, plus en proie à utiliser la violence pour secourir ses semblables.

Le personnage de Dark Vador est également un exemple du stéréotype du « héros » même si celui-ci sert des fins négatives et est considéré comme le « méchant » de *Star Wars*. Ces films sont cités par les interrogés pour deux raisons : certains ont eu l'occasion de voir les *épisodes I* (1999), *II* (2002) ou *III* (2005) au cinéma lorsqu'ils étaient jeunes, comme Quentin :

> Je sais pas, je suis quand même vite sorti avec des amis au cinéma. C'était plus pour aller voir des Blockbusters en gros, pas vraiment des films indépendants ou d'art et d'essai. Le premier je me souviens pas du tout, mais je me souviens du dernier Star Wars. Ils nous avaient déposés. J'étais allé avec un ami. Et après c'était tous les… je sais plus franchement, mais souvent des gros trucs américains. (Quentin, 19 ans, L2)

D'autres ont été marqués par les films sans forcément les voir en salle, y compris la trilogie la plus datée qui comprend les *épisodes IV* (1977), *V* (1980) et *VI* (1983). C'est le cas de Julien dont le père lui a transmis sa passion pour les films de George Lucas. Il nous parle du personnage de Dark Vador :

> R — J'aime beaucoup Dark Vador parce que je suis fan de Star Wars.
>
> *Q — Qu'est ce que vous aimez chez lui ?*
>
> R — Je sais que j'ai toujours été fan de Dark Vador mais je sais pas vraiment… Le fait qu'il soit très très très méchant, ça fait un peu rêver quelque part. On se dit « je peux être très très méchant aussi ». Et puis il a des pouvoirs magiques, il peut utiliser la force. Après je pense aussi que c'est parce que quand j'étais jeune je jouais beaucoup et je le prenais tout le temps en personnage. Je le trouve esthétiquement, le masque, le noir, la cape et tout. (…)
>
> *Q — Est ce que vous vous reconnaissez dans [ce] personnage ?*
>
> R — (Il réfléchi). Non, je pense pas. En tout cas pas dans Dark Vador. Mais j'avais envie de lui ressembler. Mais on peut pas dire que c'est un but à atteindre de devenir complètement le mal incarné. Non, je sais pas. Je m'identifie pas. (Julien, 20 ans, L3).

Julien montre qu'il est possible de s'attacher à un personnage, et même le considérer comme un soi possible, même si celui-ci est « très très très méchant »[237]. Lors des six premiers opus de la saga[238], spécifiquement la prélogie, le personnage de Dark Vador (Jake loyd/ Hayden Christensen) subit une évolution marquante : il passe du côté obscur de la force et c'est le sentiment de colère qui cristallisera ce passage. Tout d'abord recueilli par Obi Wan Kenobi (Ewan Mc Greggor), Anakin Skywalker suivra les enseignements pour devenir un Jedi. La mort de sa mère va le pousser à agir selon des sentiments qu'il tentait jusque-là de réfréner pour correspondre au code Jedi. Il réussira à contrôler son agressivité pendant quelques années, hormis lors de combats où il fera preuve d'une grande violence. La peur de perdre la femme de sa vie et son entourage, notamment Palpatine (Ian Mc Diarmin), finiront de le perdre et achèveront sa transformation en Sith, prenant le nom de Dark Vador.

Figure 16 : Dark Vador/Anakin Skywalker (Hayden Christensen) dans Star Wars (2005)[239]

[237] Voir à ce sujet *Les nouveaux méchants* de François Jost (2015) chez Bayard.
[238] Un septième épisode de la saga est sorti dans les salles obscures en 2015, *Épisode VII : le réveil de la Force*. Deux autres épisodes sont prévus entre 2017 et 2019. <http://www.lefigaro.fr/cinema/2016/01/04/03002-20160104ARTFIG00134--star-wars-la-date-de-sortie-des-prochains-episodes-annoncee.php> Site consulté en Juin 2016.
[239] <http://www.starwars-universe.com/actu-11595-evenement-le-proces-de-dark-vador.html> Site consulté en juin 2016.

Julien se décrit comme « fan de Star Wars », ce qui selon lui est la raison pour laquelle il apprécie particulièrement le personnage de Dark Vador, et non l'inverse. Christine Détrez, dans l'ouvrage *Sociologie de la Culture* (2014), donne une définition de ce qu'est être fan :

> Être fan, loin d'une position passive, se définit par une multitude d'activités et de compétences : l'approvisionnement en est une, quand il s'agit soit de trouver des titres inconnus en France, soit de se procurer ceux qui ne sont pas encore sortis, soit de reconstituer une généalogie du genre en allant voir les anciens titres (…). L'activité est également une production de discours, tirades ou dialogues que l'on sait par cœur et que l'on peut réciter, mais aussi discussions dans la communauté de fans, qu'elle soit réelle ou virtuelle (…). Enfin, être fan, c'est aussi dessiner, écrire des poèmes, ou encore créer des costumes, et « performer » ses personnages préférés (Détrez, 2014b : p.132).

Lors de l'entretien, Julien décrit une activité de collectionneur d'objets relatifs à *Star Wars*, même s'il avoue en avoir sacrifié certains et laissé d'autres au domicile familial :

R – (…) Vous viendriez, chez moi vous verriez, j'ai des masses de trucs de Star Wars, des masses de Dark Vador pendus aux murs, des tirelires R2D2. Des affiches j'en ai plus, mais j'ai gardé les objets. C'est assez particulier. J'ai un peu épuré avec le temps, mais j'ai gardé des trucs. (Il rit)

Q — Vous avez la couette ? (Nous rions)

R — Non je l'ai …plus ! (Il rit). Mais j'ai le masque. Mais je vais pas dans des conventions et tout, je me déguise pas. J'aime pas ça. Cela dit, si vous m'offriez une armure de Storm Trooper ou de soldat je pense que je la mettrai.

Q — À quelle occasion ?

R — Je trouverai une occasion pour la mettre. (Julien, 20 ans, L3)

La dernière réflexion de Julien, à propos du plaisir qu'il pourrait prendre à revêtir une « armure de Storm Trooper » alors qu'il dit ne pas forcément apprécier se déguiser, montre qu'il est dans le désir de « performer ses personnages préférés » (Détrez, 2014 b : p.132), même si ce n'est pas dans un lieu dédié à cette performance, comme les conventions. Performer un homme « très très très méchant » peut avoir une part fantasmagorique, puisqu'il correspond à de nombreuses caractéristiques de la

masculinité hégémonique, comme l'agressivité et l'autorité. Julien explique avoir conservé chez lui beaucoup d'objets, au détriment des affiches. Ces objets ont la même fonction symbolique que les affiches, décrite par Damien Malinas et Virginie Spies dans l'article « Mes jours et mes nuits avec Brad Pitt : l'affiche de cinéma, une identité énoncée de la chambre d'étudiant à la télévision » :

> L'imagerie cinématographique s'installe dans l'intérieur estudiantin comme autant de fragments de miroirs, supports esthétiques des choix, des attraits ou des inclinations qui viennent sceller sur les murs les fils ténus d'une certaine relation d'un « petit soi » culturellement rapporté à un fait filmique, un peu comme ces fils téléphoniques qui nous mettent potentiellement en relation avec notre réseau de sociabilité. (Malinas et Spies, 2006 : p.47)

Comme le précise les auteurs, les jeunes adultes se « détachent progressivement de cet accrochage » (*Ibid.*), spécifiquement après 25 ans. Julien confirme le lien entre le soi et le film plus loin dans l'entretien avec une phrase toute simple : « [Star Wars], c'est une partie de moi » (Julien, 20 ans, L3). Même s'il ne possède plus d'affiche dans son appartement, il conserve encore l'imagerie de *Star Wars* dans son intérieur grâce aux objets.

A.6. Le stéréotype du « grand boss ».

Il est un dernier stéréotype auquel nos interrogés ont été exposés non seulement dans leur jeune âge, mais également peu de temps avant les entretiens, avec *Le loup de Wall Street* (2013). Ce stéréotype c'est celui du « grand boss » qui est « défini par son statut professionnel, "la quintessence du succès, l'incarnation par sa richesse et sa puissance des qualités les plus admirées par la société". L'idée qu'un homme, un vrai, doit être financièrement puissant et réussir socialement » (Habilo Média).

Dans la liste des films « de mecs » il est aisé de trouver des personnages de film qui correspondent à ce stéréotype. Ils sont principalement des « méchants », comme Lex Luthor dans les films *Superman* (Gene Hackman/Kevin Spacey/Jesse Eisenberg) et Calvin Candie (Leonardo DiCaprio) dans *Django Unchained* (2013), ou des superhéros

comme Tony Stark alias *Iron Man* (Robert Downey Jr. En 2008, 2010 et 2013) et Bruce Wayne[240]. Un autre personnage est également présent dans cette liste, plus réaliste et plus proche de l'image que les interrogés se font de la réussite : *Le Parrain* (1972, 1974, 1990).

Le Parrain, de Francis Ford Coppola, a ouvert la porte d'Hollywood à des personnages à la morale aléatoire et aux ambitions démesurées, montrés à l'écran de façon à attirer la sympathie du spectateur. Ils ne sont plus forcément mis à distance par la méchanceté de leurs actions ou le caractère invraisemblable d'un superhéros, ils sont mis en scène afin que le spectateur s'attache à eux et comprenne leur mode de vie. Leurs histoires sont fréquemment tirées de faits réels. Ce sont les frères Bondurant (*Des hommes sans loi*, 2012), Franck Lucas (*American Gangster*, 2007), Steven Russel (*I Love You Philip Morris*, 2009), John Dillinger (*Public Enemies*, 2009) ou Whitey Bulger (*Stricly Criminal*, 2015), tous deux interprétés par Johnny Depp etc. Le personnage de cette trempe cité par certains interrogés est Jordan Belfort dans *Le loup de Wall Street* (2013). Ceux qui citent ce film soulignent le fait qu'ils l'ont apprécié, comme Thomas, Louis, qui le trouve « génial », et Sébastien, qui dit l'avoir aimé, car « [il]aime bien aussi le business, c'est un milieu qu'[il]aime. L'histoire [lui] a vraiment plu (…)Le loup de Wall Street, c'est plus réel ».

Figure 17 : Jordan Belfort (Leonardo DiCaprio) dans Le Loup de Wall Street (2013)[241]

[240] Bruce Wayne/Batman a été successivement joué par Mickael Keaton, Val Kilmer, George Clooney, Christian Bale et Ben Affleck.
[241] <http://www.allocine.fr/film/fichefilm-127524/secrets-tournage/> Site consulté en Juin 2016.

B. LE TEMPS DES ÉTUDES, UN ÉLOIGNEMENT DES PERSONNAGES STÉRÉOTYPÉS.

B.1. Personnages favoris VS personnages de films « de mecs ».

Même si certains interrogés conservent un lien affectif avec des films qui les ont accompagnés dans leur jeunesse, il est rare de constater que leur personnage de film favori soit également pour eux un personnage de films « de mecs ». Les réponses au questionnaire ont permis d'observer ce phénomène lors de l'encodage. Lorsqu'un interrogé par questionnaire donnait son personnage de film favori, celui-ci a été comparé aux films cités comme films « de mecs ». Ce croisement nous a permis de répondre à la question suivante : le film dont est issu le personnage favori est-il présent dans les films « de filles » ou « de mecs » cités par l'interrogé ?

Table 17 : La corrélation entre personnage favori et films sexués.

	Effectifs	Fréquence
Non-réponse.	24	16,9 %
Personnage n'est pas présent dans les films « de mecs » ou « de filles » .	105	73,9 %
Personnage de film « de filles ».	3	2,1 %
Personnage de film « de mecs ».	10	7,1 %
Total	142	100,0 %

Les non-réponses correspondent aux 24 étudiants n'ayant pas donné de personnage favori. Les 105 interrogés dont le personnage n'est pas mis en scène dans un film considéré comme relatif à un sexe représentent 82 % des étudiants ayant répondu à la question. Seuls 10 interrogés ont sélectionné un personnage qui fait partie de ce qu'ils considèrent être un film « de mecs ». Cependant, même si le personnage favori tend à se distancer des stéréotypes présents dans les films « de mecs », ils n'en restent pas moins des hommes. Comme le montre la *Table 18*, environ 5 % des interrogés choisissent un personnage féminin :

Table 18 : Sexe du personnage favori.

	Effectifs	Fréquence
Non-réponse.	28	19,7 %
Homme.	107	75,4 %
Femme.	7	4,9 %
Total	142	100,0 %

Les 28 non-réponses correspondent aux 24 interrogés par questionnaire n'ayant pas donné de personnage favori ainsi qu'à ceux dont le sexe du personnage favori n'étant pas considéré comme cohérent dans cette recherche, c'est-à-dire Smaug, le dragon de la saga *Bilbo le Hobbit* (2012, 2013, 2014), Gollum des sagas *Le seigneur des anneaux* (2001, 2002, 2003) et *Bilbo le Hobbit* ainsi que le Chat Potté, présent dans les trois derniers épisodes de la saga *Shrek* (2004, 2007, 2010)[242]. Nous observons qu'une large majorité des étudiants qui ont répondu à la question du personnage favori (83,6 %) choisit un homme.

Lorsque les réponses concernant le film préféré et le personnage favori sont croisées, nous remarquons que l'un n'est pas forcément dépendant de l'autre. Le personnage favori n'est pas automatiquement issu d'un des films préférés de l'interrogé[243]. Avec le tableau suivant, nous répondons à la question : Le film dont est issu le personnage a-t-il été cité dans les films préférés de l'interrogé ?

Table 19 : Lien entre personnage favori et films préférés

	Effectifs	Fréquence
Non-réponse.	24	16,9 %
Personnage favori issu d'un film préféré.	54	38,0 %
Personnage favori non issu d'un film préféré.	64	45,0 %
Total	142	100,0 %

[242] Il serait nécessaire, afin d'analyser le choix de ces personnages fictifs, d'étudier le phénomène d'humanisation des animaux au sein des films d'animation et d'observer les traits de la masculinité choisis par les créateurs pour ces personnages.
[243] Les interrogés pouvaient donner jusqu'à trois films préférés dans le questionnaire.

Le tableau ci-dessus montre que l'effectif d'étudiants choisissant leur personnage favori au sein d'un de leurs films préférés est proche de celui des étudiants qui le choisissent au sein d'une autre œuvre cinématographique. Les interrogés font bien la différence entre le personnage qu'ils voient et les intrigues dans lesquelles ce dernier évolue : l'appréciation de l'un et de l'autre de sont pas intrinsèquement liées.

B.2. Entre sorties et visionnages en solitaire.

Le temps des études est un moment propice pour les interrogés : grâce à leurs connaissances et/ou aux dispositifs mis en place par l'université, ils rencontrent de nouveaux personnages qui les marquent et qui prennent une place sentimentale dans leur vie. Benjamin cite un film qui a une place particulière pour lui, grâce aux conseils d'un ami :

> R — Into The Wild.
>
> *Q — Qu'est-ce qui vous a plu ?*
>
> R — L'histoire et l'état d'esprit du narrateur. L'état d'esprit du film, juste. Ça m'a beaucoup plu. C'est un ami qui m'a fait découvrir le film, j'étais un peu sceptique parce que j'en avais pas beaucoup entendu parler et au final, c'est vrai qu'il m'a bien plu. L'idéologie et les images. Et le fait que le héros vive une aventure pleine de découvertes, de rencontres et tout… ça donne envie de vivre. (Benjamin, 19 ans, L2)

Le personnage d'Alexander Supertramp (Emile Hirsh) et le voyage initiatique dans lequel il se lance dans le film *Into The Wild* (2007) ont ouvert des perspectives de vie chez Benjamin. Le personnage décide de parcourir les États-Unis sans un sou en poche afin de se découvrir et de penser le sens de sa vie, mais aussi pour s'éloigner du chaos que représente pour lui l'atmosphère familiale. L'émancipation, l'autonomisation est au centre du film, ce qui arrache cette phrase mémorable de la bouche de Benjamin : « ça donne envie de vivre ». Arthur parle également d'une expérience émotionnellement forte avec un film qu'il a visionné grâce à l'association Les Nuits des CinéFils et

Filles[244]. Il l'évoque lorsque la question du film préféré lui est posée :

> R — Je l'ai vu une fois, mais je pense que c'est le film qui m'a le plus touché, vraiment, et je l'ai tout de suite considéré comme mon préféré. Pour moi le préféré, c'est celui qu'on pourrait revoir, mais aussi celui qui nous a le plus touché. C'était Cinéma Paradiso… Que j'avais vraiment aimé beaucoup. Je l'avais vu justement aux CinéFils et Filles à une séance à la fac. Il faudrait que je trouve le moyen de le revoir. Je l'avais vu en version longue il me semble, je voudrais le revoir en version longue.
>
> *Q — Pourquoi il vous a plu ?*
>
> R — C'était y'a deux ans. C'est cet acteur français, Philippe Noiret, qui avait le rôle, un espèce de mentor pour un jeune qui fait du cinéma. Déjà le jeu d'acteur était très bien, mais y'avait aussi beaucoup d'émotions et j'avais vraiment été touché. À la fin y'a une séquence… normalement ils ont pas le droit de passer des scènes où les gens s'embrassent au cinéma et le personnage de Philippe Noiret avait laissé une bobine où y'avait toutes les scènes où les gens s'embrassaient, il les avait rassemblés sur une bobine. Et à la fin du film, le jeune qui était l'apprenti revient dans le cinéma et il voit cette bobine… (…) c'est le genre d'émotions que j'aime vraiment, que j'ai vraiment aimé dans ce film. C'est le film qui m'a le plus touché. (Arthur, 22 ans, L3)

Le rôle d'Alfredo tenu par Philippe Noiret est la première raison citée par Arthur pour expliquer son attachement au film *Cinéma Paradiso* (1989). Il donne également une définition personnelle de ce qu'est un film préféré, un mélange d'imperméabilité à la lassitude et d'émotions profondes.

Les cours suivis en Licence Information et Communication de l'Université d'Avignon et les enseignants qui les dispensent sont également prescripteurs de films qui plaisent aux étudiants de manière plus personnelle :

> *Q — Et le dernier film que vous avez vu chez vous c'est quoi ?*
>
> R — Midnight Express. (…) Mon père m'en a parlé et il se trouve que genre, 2 heures avant, une prof nous en a parlé, Stéphanie Pourquier Jacquin[245]. Il se trouve qu'aucun d'entre nous n'avait vu ce film. On s'est un peu fait secouer alors je me suis dit que ça devait valoir le coup, encore une fois. Je me le suis noté dans le coin de ma tête, mais mon père m'en a parlé 2 heures après « si tu veux on le regarde » alors j'étais d'accord. (Fabien, 19 ans, L2)

[244] Les Nuits des CinéFils et Filles est une association de l'Université d'Avignon créée en 2001. Elle a pour mission de créer des évènements regroupant patrimoine Avignonnais et patrimoine cinématographique. Grâce de soirées thématiques, l'association fait découvrir aux étudiants des films ayant plus de 20 ans. <http://www.interasso-avignon.fr/index.php/les-nuits-des-cinefils-et-filles/> Site consulté en juin 2016.

[245] Stéphanie Pourquier Jacquin est Maître de conférence en Science de l'Information et Communication. Elle est enseignante au sein de la Licence Information et Communication dont font parties les interrogés par entretien.

Fabien a eu l'occasion de voir le film *Midnight Express* (1978) suite à la prescription d'une de ses enseignantes, doublée de celle de son père. La prescription lors de cours suivis à l'université peut amener les étudiants à découvrir plus qu'un seul film :

> R — En cours, on a vu des réalisateurs en Médias Audio Visuels avec Gimello[246], y'avait plein de réalisateurs que je connaissais pas et je me suis dit que ce serait intéressant. Et puis on en regarde un et ensuite on continue (…). J'essaye de me faire la filmo[graphie] de Truffaud, j'en ai vu deux pour l'instant, les 400 coups et Tirez sur le pianiste. J'essaye de les faire dans l'ordre pour voir si y'a une évolution.
>
> *Q — Et ça vous plait ?*
>
> R — Oui c'est pas mal, les 400 coups j'ai vraiment aimé. J'aime bien, si si. C'est surement innovant pour l'époque, mais y'a plein de trucs qui ont été repris, refaits, c'est intéressant à regarder (Quentin, 19 ans, L2).

Dans le cas de Quentin, la prescription a amené à l'appréciation d'un film visionné, mais ce n'est pas toujours le cas :

> *Q — Et ça vous est déjà arrivé d'arrêter un film ?*
>
> R — Oui, mais je le reprends toujours après. À moins que ce soit vraiment « j'ai compris le truc, c'est bon ». J'ai fait ça pour… J'ai cours de Formes culturelles du Cinéma et du coup c'est dans ce cours, c'est une sorte de prescripteur. Il m'apporte, il me donne les voies pour aller voir des films intéressants, donc voilà. Et on avait parlé d'un film… L'attaque de la Moussaka Géante… J'avais jamais vu. Ah non, mais c'est… La plupart rigolait de ça, j'avais jamais vu… bon ben voilà, ce film je l'ai arrêté. C'était juste par curiosité. Bon ben voilà, la curiosité était… j'avais compris le film. Mais sinon, non. (Colin, 24 ans, L3)

Même si le film proposé n'a pas été apprécié et à même été coupé en cours de visionnage, Colin souligne le caractère « intéressant » *de L'attaque de la Moussaka Géante* (1999), c'est aussi la raison pour laquelle il a été prescrit. L'identité spectatorielle ne se construit pas seulement sur ce qui est apprécié, mais aussi sur ce qui est déprécié.

[246] Frédéric Gimello Mesplombs, professeur au sein du Département Culture et Communication et Directeur du Laboratoire Équipe Culture et Communication.

Stéphanie Pourquier Jacquin a consacré sa thèse de doctorat à la cinéphilie estudiantine, spécifiquement sur le terrain de l'Université d'Avignon. Elle explique les spécificités de cette période de vie que sont les études :

> Le temps des études semble être le moment opportun pour esquisser notre regard de cinéphile, à la fois en tant qu'individu capable de justifier ses choix et de défendre ses goûts, mais aussi comme membre d'une communauté qui, en tant qu'étudiant, participe à la dynamique de groupe. Il s'agit aussi, à cette période que représente la vie étudiante, de développer ce qui peut être une pratique individuelle ou l'intérêt pour un film en particulier, mais aussi pour un réalisateur, un genre, des acteurs, mais également, par passion pour le cinéma [qui] peut conduire tout un chacun à fréquenter, seul, les salles obscures. (Pourquier Jacquin, 2015 : p.207-208)

Cette citation peut être rapprochée du discours d'Arthur qui découvre un film qui déclenchera chez lui une émotion remarquable dans un cadre de sociabilité estudiantine, c'est-à-dire en tant que membre de la communauté étudiante. La seconde partie de la citation aborde la pratique individuelle de la sortie en salle obscure et son statut d'acte de consolidation d'un intérêt particulier et personnel pour le cinéma.

> R — Le plus souvent [je vais au cinéma] seul, oui. Parce que je vais voir des films qui n'intéressent pas souvent mes amis. Voilà, c'est souvent des films à l'Utopia, un peu longs, jugés un peu ennuyeux par certains donc c'est souvent ça. Voilà. (Fabien, 19 ans, L2)

Fabien est entouré d'amis qui n'ont manifestement pas les mêmes goûts cinématographiques que lui. Il ne se soumet cependant pas à la pression des pairs et se rend seul en salle pour visionner les films qui l'attirent, renforçant ainsi le caractère individuel de sa pratique. La solitude face à un film revêt manifestement un caractère positif, y compris pour les étudiants qui ne la pratiquent pas :

> *Q — Ça vous arrive d'aller [au cinéma] seul ?*
>
> R — Jamais. Je me suis déjà posé la question, mais jamais, non. J'aime pas faire les trucs tout seul. J'aime pas c'est bête, mais… même si il faudrait que j'essaye parce que tout le monde me dis qu'on voit le film d'une autre manière. (Julien, 20 ans, L3).

Cet extrait de l'entretien de Julien montre que le fait d'aller au cinéma seul est une expérience dont les autres étudiants peuvent faire la publicité.

Nous remarquons que cette individualisation de la pratique, chez les interrogés de cette étude, est visible également au sein du domaine domestique. Nombre d'étudiants interrogés visionnent des films seuls chez eux, non sans lien avec la vie de la communauté universitaire :

> R — Je regarde beaucoup plus de streaming que je vais au cinéma. (…) je me suis un peu calmé parce que par exemple l'année dernière je regardais un film par soir. Là en moyenne, ça doit être deux films par semaine.
>
> *Q — Pourquoi vous vous êtes calmé ?*
>
> R — Parce que voilà, je me suis fait plus d'amis sur Avignon, du coup je sors plus. Et puis même, j'ai l'impression d'avoir moins envie en fait. C'est aussi parce que j'ai moins d'idée de films à regarder comme j'en ai vu vraiment pas mal l'année dernière. Des fois on m'en conseille, mais je prends pas vraiment le temps. (…) Généralement je choisis les plus récemment sortis, ceux dont j'ai beaucoup entendu parler, généralement c'est du bouche-à-oreille, à la fac souvent. Des fois les mêmes gens avec qui je sors en fait (Benjamin, 19 ans, L2).

Le discours de Benjamin est, une nouvelle fois, mis en exergue, car il nous montre qu'une pratique domestique et solitaire du cinéma n'est pas forcément coupée de la vie estudiantine, puisqu'elle est prescriptrice de films. Elle peut même être organisée en fonction des goûts des proches de l'université afin de conserver des films pour les visionnages à plusieurs sans pour autant sacrifier ceux pour lesquels l'étudiant à une attirance particulière :

> R — Chez moi c'est presque quotidien, en mangeant ou avant de me coucher. C'est du streaming parce que j'ai déjà reçu un mail de Hadopi du coup j'arrête de télécharger. Je regarde beaucoup de films seul, et du coup, comme je suis seul, je regarde les films d'horreur et les thrillers parce qu'il y a beaucoup de potes à moi qui aiment pas, qui préfèrent les comédies, mais souvent, moi ça me fatigue, je perds le fil, il faut vraiment qu'elles soient bien. Alors que les thrillers et les films d'horreur, comme on se demande tout le temps si il va se passer quelque chose, ça garde mon attention. (Adrien, 20 ans, L3)

Adrien, à l'instar d'autres interrogés comme Arthur, Colin ou Quentin (« c'est seul, le soir pour faire passer le temps. C'est pour se détendre »), a une manière rituelle de consommer ses films en solitaire, à l'heure du repas ou avant de s'endormir. Il explique qu'il choisit ses films en fonction de ce que ses proches n'aiment pas, afin de ne pas leur imposer, mais aussi pour pouvoir assouvir son attrait pour ces œuvres. Il est vrai qu'Adrien est le seul interrogé par entretien ayant évoqué une attirance pour les films

d'horreur. Comme beaucoup d'étudiants, il utilise le téléchargement et le streaming comme moyens de se procurer des films, ce qui facilite l'accès, mais aussi l'échange :

> La facilité avec laquelle les films, sous la forme de fichiers numériques, se déplacent d'un individu à un autre, se copient d'un ordinateur à un autre, illustre la manière dont les évolutions technologiques liées au numérique permettent une rapidité des échanges et la constitution quasiment immédiate d'un fonds cinématographique numérique. Cette propension à diffuser du contenu interroge de facto la manière dont les étudiants peuvent regarder un film et quels sont les équipements technologiques dont ils disposent (Pourquier Jacquin, 2015 : p.333).

En ce qui concerne les étudiants interrogés par questionnaire dans la présente étude, la large proportion d'étudiants à posséder un ordinateur explique la massive utilisation de films en format numérique.

Table 20 : Les dispositifs de visionnage possédés par les étudiants.

Dispositifs de visionnage possédés	Effectifs	Fréquence
Lecteur DVD	77	54,2 %
Console de jeu	64	45,1 %
Ordinateur	131	92,3 %
Tablette	34	23,9 %
Lecteur de DVD portable.	9	6,3 %
Total/ interrogés	142	

Sans travailler particulièrement sur ces dispositifs, nous pouvons simplement dire que la fréquente possession de dispositifs permettant de visionner des films en format numérique facilite les échanges entre les étudiants, qui deviennent prescripteurs les uns pour les autres et qui se permettent mutuellement de rencontrer un large panel de personnages. C'est le cas pour Jérémy qui remplit sa liste de films en format numérique en échangeant « avec des amis à [lui] ». Les films en format numérique ne sont pas forcément dépréciés par rapport aux objets plus traditionnels comme le DVD. Spécialement pour un étudiant qui se décrit comme collectionneur de films et comme cinéphile :

> R – (…) Et j'avais un, une grande perte de ma vie, un disque dur et il est mort, c'était horrible. Il était beau en plus et tout, y'avait une cinquantaine de réalisateurs différents, des séries, il a grillé. Je m'en remets pas… J'ai vu pour récupérer les données, mais c'est pas possible. On avait tout réuni avec mes potes là dessus. Je m'en remets pas. Y'avait de tout, quoi. Des anciens réalisateurs russes, japonais, américains…

Q — Je compatis ! (Nous rions).

R — Franchement c'est une tragédie. Le nouveau j'ose plus le toucher ou le déplacer ! (Romain, 24 ans, L1).

Romain décrit non seulement l'attachement à l'objet numérique, mais aussi les échanges et les multiples contributions de son groupe de proches sur le même dispositif, un disque dur.

B.3. S'autonomiser… mais pas trop.

Les étudiants gagnent une autonomie en termes de pratiques cinématographiques tout en conservant un lien, pour la plupart, avec le cadre parental. Cela concerne les sorties dans les salles, mais aussi, pour certains, la pratique domestique. Stéphanie Pourquier Jacquin souligne que « L'autonomie culturelle peut apparaître comme un processus d'évolution double, car elle se construit à la fois dans une dynamique d'opposition juxtaposée avec des périodes d'agrégation à ce cadre » (Pourquier Jacquin, 2015 : p.177). Cette double dynamique contribue à l'élargissement de l'horizon cinématographique des interrogés : ils choisissent des films individuellement pour leur pratique personnelle, mais profitent également, une fois devenus adultes, de la transmission parentale qui ne se limite plus qu'aux films jeunesse. Bien que ceux-ci conservent encore une grande place dans les pratiques cinématographiques familiales, comme nous le verrons avec Adrien. Les parents sont parfois les garants de la continuité de la pratique de la sortie au cinéma, et ce à des périodes où les étudiants reviennent dans le foyer familial :

> Dès lors, nous pouvons supposer que le fait d'aller au cinéma avec ses parents, c'est d'abord accepter ce que cette pratique à d'important dans la sphère familiale et reconnaître – parfois après un temps de rupture – son appartenance à cette famille et son adhésion à cette pratique. Chez certains étudiants, notamment ceux qui viennent de loin, le retour au domicile parental au moment des vacances est souvent vécu comme un temps de retrouvailles, au centre duquel le cinéma apparaît comme un rite, une pratique rassurante autour de laquelle les individus sont heureux de se retrouver (Pourquier Jacquin, 2015 : p.205).

Adrien exemplifie les apports de Stéphanie Pourquier Jacquin grâce au discours qu'il propose sur ses rapports au cinéma en famille :

> R — Et puis [il y a] tous les films de Noël. Les Harry Potter par exemple, ils repassent tous à Noël et ils sortent à Noël donc souvent, en famille, on regardait celui d'avant à la télé et après on allait voir le nouveau au cinéma. (…) Quand je vais au cinéma, c'est souvent quand je rentre à Marseille parce que ma mère elle a des tickets et ils vont périmer donc elle me dit « on y va ». Mais c'est souvent pas par rapport à un film précis, c'est l'occasion. Elle sait ce qu'il y a à l'affiche (Adrien, 20 ans, L3).

Nous voyons que les films de jeunesse, comme *Harry Potter*[247], étaient jusqu'à récemment l'occasion de sorties familiales, mais qu'ils ne sont pas les seuls. Adrien suit aveuglément sa mère au cinéma, en toute confiance, connaissant son érudition à propos des sorties récentes. L'extrait d'entretien d'Alexandre montre un rapport cinéma/famille plus diversifié :

> R — Avant j'allais plus souvent au cinéma avec ma mère, maintenant j'y vais plus trop (…) 4 ou 5 fois par an. Il faut vraiment que le film me plaise et qu'il n'y ait rien à faire. Des fois j'y vais avec ma mère, sinon j'y vais avec mes amis ou des fois avec ma copine. (…) La dernière fois c'était avec ma copine, parce que ma mère avait des places gratuites qui allaient expirer. C'était le Petit Nicolas. (…) Chez moi j'en regarde plus. Mais je suis pas un grand fan de streaming, j'ai la flemme de chercher, de trouver la connexion et tout ça. Rien que la dernière fois j'ai voulu regarder Lucy et ça buguait toutes les trois secondes, ça m'a vite gavé. Généralement je regarde les films qui passent sur Canal, en fait, parce qu'avec ma mère on est abonnés. Le dernier que j'ai vu c'est Casse tête chinois, mais je l'avais déjà vu au cinéma avec ma mère.
>
> *Q — Et ça vous a plu ?*
>
> Q — Oui je suis un grand fan de L'auberge espagnol, Les poupées russes, je l'avais vu au cinéma aussi. (…) C'est l'histoire d'un mec banal et à qui il arrive que des conneries. J'aime bien ces trois films (Alexandre, 19 ans, L2).

Dans un premier temps, Alexandre explique qu'il fréquente beaucoup moins les salles obscures depuis qu'il est étudiant. Cependant il continue à y aller avec sa mère ou grâce à elle, qui lui fournit les billets, accompagné de sa petite amie. Dans un second temps, il explique que, vivant encore chez sa mère, il profite de l'abonnement à Canal + pour voir de nouveau film. Cet abonnement lu a permis de revoir un film dont il a particulièrement apprécié le personnage principal, film qu'il avait déjà vu au cinéma,

[247] (2001, 2002, 2004, 2005, 2007, 2009, 2010, 2011)

toujours accompagné de sa mère. L'importance que la mère d'Alexandre a dans ses pratiques cinématographiques est donc visible sous plusieurs angles et rappelle la nécessité qu'ont les recherches sur les pratiques culturelles à comprendre que les spectateurs « réagissent parfois en fonction de rituels dont l'objectif consiste autant à partager avec des proches des temps de convivialité que des contenus de l'industrie et des institutions culturelles » (Thévenin, 2015 : p.4)[248]. Nous voyons comment la diversification des films visionnés lors de la période des études n'est pas sans traces parentales et qu'elle permet la visibilité de personnages moins stéréotypés, par exemple « un mec banal ». Le film cité par Alexandre est *Casse Tête Chinois* (2013), qui met en scène Xavier Rousseau (Romain Duris) pour la troisième fois, après *L'auberge Espagnole* (2002) et *Les Poupées Russes* (2004). Ces trois films sont cités par Alexandre, qui a apprécié suivre ce personnage de « mec banal ».

B.4. L'élargissement par la transgression : les films « de filles ».

Les films « de filles » représentent un objet de transgression pour les jeunes garçons. Visionner et aimer ce type de films n'est pas socialement valorisé : les garçons, comme nous l'avons vu, sont dirigés vers des films qui correspondent à leur sexe. Cependant, visionner des films « de filles » et même parfois les aimer est une pratique pour la plupart de nos interrogés. Comme l'explique Marie Buscato, le risque de « stigmatisations » et de « dénigrements » n'exclut pas totalement la pratique :

> Pratiques sportives et culturelles s'avèrent très différenciées selon les normes genrées. Sous l'influence de différentes instances de socialisation, les filles et les garçons, les femmes et les hommes tendent aussi bien à choisir des pratiques conformes à leur sexe qu'à développer des manières « féminines » et « masculines » de jouer dans les univers mixtes. Certaines femmes et certains hommes n'en développent pas moins des pratiques contraires à leur sexe et s'appuient pour ce faire sur des ressources individuelles et collectives spécifiques qui permettent à la transgression de se mettre en place dans le temps malgré les stigmatisations, les dénigrements, voire les exclusions dont ils et elles font potentiellement l'objet. (Buscatto, 2014a : p.136).

[248] Publication disponible en ligne <http://rfsic.revues.org/1541> Consultée en septembre 2016.

Les films « de filles » proposent des personnages qui s'éloignent des stéréotypes présentés plus haut, laissant une plus grande place à la sensibilité et à l'expression des sentiments, des émotions, ce qui constitue la base du dénigrement des ces films chez les jeunes hommes. La grande majorité des interrogés a au moins visionné quelques films qui sont corrélés au féminin, même si ce n'est pas de leur propre chef, comme l'explique Louis :

> *Q – Y'a un type de films qui vous freine ?*
>
> R – Les… je saurai même pas avoir d'exemples tellement j'en ai pas vu. Quand je vois Comédie dramatique, histoire d'amour à l'eau de rose, ça j'y vais pas. Ça, c'est typiquement le genre de film que j'aime pas.
>
> *Q – Et vous n'en avez pas vu du coup ?*
>
> R – Ben non. J'ai vu des navets oui, mais pas des trucs comme ça. (on rigole) Si j'ai vu le Journal de Bridget Jones. J'étais à une soirée et y'avait une nana qui voulait absolument mettre ce film parce qu'elle l'avait trouvé génial. Et on a regardé ce film tous ensemble et la moitié s'est endormie. J'ai vu jusqu'à la fin et c'était vraiment nul. Pareil, j'ai vu le Diable s'habille en Prada. Là, le film est bien, pas mal, mais le sujet me concerne pas du tout. Mais le jeu d'acteur est pas génial. Là ça fait vraiment film plus sérieux, autobiographie, plus réel, donc… voilà. (…) Concrètement je pense que le Diable s'habille en Prada a plus de chance d'être aimé par des femmes, mais j'ai plein d'amis à moi qui l'ont trouvé super et qui l'ont regardé du début à la fin. (Louis, 19 ans, L3)

Louis est emblématique de nombreux entretiens où la question du visionnage des films « de filles » est abordée en faisant des détours, en posant la question différemment. Les interrogés ont, pour la plupart, commencé par expliquer qu'ils ne visionnaient jamais des films « de filles » pour ensuite, au fur et à mesure de l'entretien, en citer et parfois aller jusqu'à en trouver qui leur a plu.

Cette réticence est comparable à un réflexe : les jeunes hommes sont tout à fait conscients, et ce depuis leur plus jeune âge, de l'éloignement nécessaire qu'ils doivent avoir avec les objets et pratiques qui sont reliés au féminin, afin de ne pas subir de moquerie. Déclarer, à un jeune âge, être attiré par les « choses de filles » peut causer une stigmatisation de la part des pairs. Quelle que soit leur attirance réelle pour les films dits « de filles », les jeunes garçons craignent la stigmatisation qui va de pair avec la

baisse de l'estime de soi (Croizet et Leyens, 2003 : p32-34). Goffman explique que les individus entrent dans un jeu de négociations identitaires « lorsque la différence n'est ni immédiatement apparente, ni déjà connue, lorsqu'en deux mots, l'individu n'est pas discrédité, mais bien discréditable » (Goffman, 1975 : p. 57). L'objectif pour un jeune garçon est de ne pas être discrédité par ses pratiques, ne serait-ce qu'en étant soupçonné de les avoir.

Il semble que les interrogés, en tant que jeunes adultes, ressentent un poids moins lourd quant à leurs relations avec les œuvres cinématographiques « de filles ». Les trois quarts des interrogés par questionnaire n'ont pas eu de mal à trouver un film « de filles » qu'ils avaient visionné récemment, ni à en citer le titre :

Table 21 : Quelques films "de filles" visionnés récemment par les étudiants.

Titre du film « de filles » récemment visionné.	**Effectifs**	**Fréquence**
Non-réponse	32	22,5 %
Twilight /2/3/5	21	14,8 %
La vie d'Adèle	6	4,2 %
La reine des neiges	5	3,5 %
Titanic	5	3,5 %
Love actually	3	2,1 %
20 ans d'écart	2	1,4 %
Anna Karenine	2	1,4 %
Freaky Friday	2	1,4 %
Jamais le premier soir	2	1,4 %
Le diable s'habille en Prada	2	1,4 %
Le journal de Bridget Jones	2	1,4 %
L.O.L	2	1,4 %
Magic Mike	2	1,4 %
Orgeuil et préjugés	2	1,4 %
Ps : I love you	2	1,4 %

La *Table 21* donne les titres cités par plus de deux interrogés[249]. Les films de la saga *Twilight*[250] se détachent car ils sont cités par presque 15 % des interrogés. La question de la prise de décision quant au visionnage du film a été posée, donnant ainsi une visibilité aux prescripteurs ou, plus souvent, aux prescriptrices, comme le montre Julien :

[249] Le tableau complet des réponses se trouve en annexe.
[250] (2008, 2009, 2010, 2011 et 2012)

R — Tout ce qui est histoire d'amour à l'eau de rose, j'ai du mal à accrocher. Mais encore une fois ça dépend parce qu'il y en a un que j'ai aimé… Je me souviens pas le titre… Histoire d'enfant ?

Q — Jeux d'enfants avec Guillaume Canet ?

R – Oui, voilà. Pour le coup j'ai adoré le film. Mais les autres… Je sais pas comment… J'arrive pas à accrocher. Certains j'accroche et d'autres non et je sais pas pourquoi. (…) Mais en général, j'aime pas ce genre de film. Jeux d'enfants, c'est pas moi qui l'ai regardé.

Q — Qui vous l'a montré ?

R — Des copines. (Julien, 20 ans, L3)

En ce qui concerne les interrogés par questionnaire, la prise de décision n'est pas seulement le fait de l'entourage, comme le montre la *Table 22*. Nous avons demandé aux interrogés qui avait pris la décision de visionner le dernier film « de filles » vu :

Table 22 : Les preneurs de décision pour le visionnage du dernier film "de filles" vu.

	Effectifs	Fréquence
Non-réponse	30	21,1 %
Moi	43	30,3 %
Copine/compagne/conjointe/ma petite amie	31	21,8 %
Amie /amies	12	8,5 %
Mon ex /une ex	8	5,6 %
Ma sœur /mes sœurs	6	4,2 %
Amis	4	2,8 %
Ma meilleure amie	2	1,4 %
Emma	1	0,7 %
Famille	1	0,7 %
Ma mère	1	0,7 %
Prof	1	0,7 %
Un marginal	1	0,7 %
Une fille	1	0,7 %
Total	142	100,0 %

Nous pouvons voir que le tiers des interrogés a visionné un film « de filles » de son propre chef. Nous voyons également dans les entretiens que les jeunes hommes regardent des films sous l'influence d'une tierce personne, mais qu'ils peuvent également « essayer », faire « des tentatives » :

R — Les filles ont tendance à aimer les trucs un peu de vampire, comme la série True Blood, je sais qu'il y a beaucoup de filles qui aiment bien. Mélangé à des histoires d'amour, de loup-garou tout ça. Et j'ai regardé True Blood sous l'influence de ma copine, ça m'a pas dérangé mais j'ai pas aimé. (…) Je sais pas si vous connaissez le film « N'oublie jamais ». Ça c'est peut-être pour les filles, j'avais essayé de le regarder et j'ai pas trop accroché. (Fabien, 19 ans, L2)

Même si Fabien n'a pas aimé la série et le film qu'il a essayé de regarder, il n'a pas fait preuve d'une totale fermeture sur le sujet en ne voulant pas essayer de regarder. Les films « de filles » passent l'épreuve des goûts des interrogés comme tout autre film. Certains peuvent même complètement changer la vision d'un jeune homme comme Thomas :

R — À une époque j'évitais absolument les comédies romantiques.

Q — À quelle époque ?

R — Jusqu'à l'année dernière où j'ai vu 500 jours ensemble. C'est une histoire d'amour qui est vouée à l'échec et j'ai trouvé ça intéressant. Avant ça je les trouvais systématiques.

Q — Et comment vous êtes tombé sur celui-là ?

R — J'avais vu une chronique d'un Youtubeur qui avait fait une chronique sur ce film. Je me suis dit je le regarde comme j'aime bien Joseph Gordon Levitt aussi. (…) Les comédies romantiques on se dit souvent que c'est les filles qui les regardent parce que c'est souvent la femme qui est un héros. Et moi ce qui me dérange souvent, dans les films ou dans les séries, c'est de voir que la seule préoccupation de la femme, c'est de trouver l'amour. Ou d'avoir un enfant, dans les rames et tout. Et c'est assez sexiste je trouve (…). Mais les comédies romantiques, ça reste pour les femmes. Je connais peu de garçons qui aiment ce genre-là. (…) [Mais] même moi [j'en regarde], par exemple j'ai dit 500 jours ensemble, mais j'ai vu aussi Don Jon toujours avec lui et j'ai trouvé limite choquant mais du coup très bon. (Thomas, 19 ans, L1)

Le film *500 jours ensemble* (2009) a ouvert un nouvel intérêt cinématographique pour Thomas qui excluait complètement les « comédies romantiques » de ses pratiques. Le fait d'aimer un film de « filles » et donc d'en apprécier les personnages, n'est pas un phénomène si rare qu'on pourrait le croire. Les interrogés par questionnaire indiquent s'ils ont aimé le dernier film de « filles » qu'ils ont visionné :

Table 23 : L'appréciation du dernier film "de filles" chez les étudiants

	Effectifs	Fréquence
Non-réponse	31	21,8 %
Oui	68	47,9 %
Non	43	30,3 %
Total	142	100,0 %

61 % des interrogés ayant répondu à la question ont aimé le film « de filles » qu'ils ont mentionné. Ce chiffre, mis en relation avec le dénigrement de la culture féminine expliqué précédemment, est représentatif de la contradiction soulignée par Marie Buscatto dans son article « La culture c'est (aussi) une question de genre » :

> Une contradiction déjà observée chez les contemporains dans les différents espaces sociaux : si l'aspiration à la différence, à l'épanouissement personnel libéré des contraintes sociales est forte et fait l'objet de nombreux discours, sa mise en œuvre effective reste plutôt timide. Les transgressions du genre, bien réelles et grandement souhaitées par les individus, n'en sont pas moins le plus souvent très secondaires au regard des normes genrées à l'œuvre. Elles n'empêchent pas pour autant la mise en place (ou l'existence) de bricolages, d'hybridations des pratiques qui méritent d'être mentionnées, même si elles restent très respectueuses des différences genrées dans les grandes lignes. (Buscatto, 2014b : p 134 – 135)

Il est en effet rare que la transgression aille plus loin que la mention d'un ou deux films visionnés qui ont été appréciés, ou simplement pas détestés. Jean est le seul exemple, au sein des interrogés par entretien, qui mentionne un film « de filles » dans la thématique de ses films préférés, sans le différencier des autres types de films :

R — Y'a ce film aussi que j'ai kiffé, avec Romain Duris et… comment ça s'appelle, il est… vous l'avez vu c'est sût, il est hyper connu. C'est un film romantique.

Q — L'Arnacoeur ?

R — Oui, j'ai trop kiffé.

Q — Qu'est-ce qui vous a plu ?

R — Le film est tout à l'envers, l'intrigue c'est… je m'en rappelle plus, mais… Bon en tout cas j'ai adoré ce film. Bah en fait, je vous assure c'est la naïveté que j'apporte à un film, je me dis « Wouah, énorme, quoi ! » (Jean, 20 ans, L3).

Plus tard dans l'entretien, Jean montre qu'il est conscient que ces films peuvent être dépréciés, caractéristique qui renforce son intérêt à communiquer dessus :

> *Q — Est ce qu'il y a des films que vous aimez, mais que vous avez un peu honte d'avoir aimés ?*
>
> R — J'assume tout. Au contraire, j'assume tout. Autant les films romantiques, je suis fan de Titanic. Cette scène mythique sur le bateau quand ils sont tous les deux. C'est un côté un peu cul cul mais je le mets en valeur, je le mets en lumière. (Jean, 20 ans, L3).

Jean est un exemple de transgression plus important que les membres de l'échantillon, en ce qui concerne les films « de filles ». La stratégie qu'il met en place afin de « dépasser le stigmate » est la seconde énoncée par Marie Buscatto :

> Développer une pratique atypique fonctionne comme stigmate pour les filles et les garçons, les hommes et les femmes concerné-e-s dans la mesure où elle expose ces personnes à de potentielles moqueries ou dénigrements, voire à des rejets par ceux et celles, très majoritaires, qui s'inscrivent dans la norme genrée. Ceux et celles qui s'y installent bénéficient certes de ressources spécifiques favorables (…), mais elles ou ils apprennent aussi à mettre en place des stratégies pour dépasser le « stigmate » que pourrait constituer la pratique atypique, et notamment la remise en cause de leur « féminité » (pour les femmes) ou de leur « masculinité » (pour les hommes), sans perdre en légitimité dans la mise en place de la pratique aux exigences contraires aux normes genrées. Deux stratégies principales sont possibles : soit, pratique majoritairement observée, les individus s'efforcent de « masquer » la transgression que constitue la pratique par des comportements genrés contraires ; soit les individus tendent à affirmer de manière forte leur atypisme en s'inscrivant dans le registre de la transgression assumée. (Buscatto, 2014a : p. 133)

Les stéréotypes de personnages sont extrêmement présents dans les premiers films visionnés par les interrogés, et ce sont ceux qui restent en mémoire. Nous pouvons soupçonner un fort impact. Nous y retrouvons les différents traits de la masculinité hégémoniques, rarement présents dans un seul personnage. De grands héros qui traversent les générations, tels que James Bond ou Indiana Jones pourraient être analysés à l'aune des traits de la masculinité hégémoniques, car ils peuvent être considérés comme le croisement de tous les stéréotypes de personnages présentés : fort, mais avec de l'humour, riche et faisant preuve d'un leadership certain… Pourtant, et

étonnamment, ces héros ne sont pas cités par les interrogés comme leurs personnages favoris. Nous pouvons que cette absence peut être due au poids écrasant de ces personnages sur la construction identitaire et à leurs trop grandes ambitions en termes de performance de la masculinité. Nous voyons également que certains stéréotypes, comme le « dur », changent au fur et à mesure des évolutions sociales, tout comme le font les acteurs qui les incarnent à l'écran.

Nous voyons cependant que la tendance des interrogés et de s'éloigner de ces personnages, en termes de pratiques et en termes d'engagement affectif. Ils peuvent toujours conserver un lien avec eux, mais ce lien semble teinté d'un recul certain. Déjà, au moment des entretiens, les personnages favoris sont rarement issus des films « de mecs », ce qui ne les empêche pas d'être des hommes. Ils sont une petite moitié à être présents au sein des films préférés des interrogés. Ce qui indique que le personnage peut dépasser le film en lui même dans l'appréciation des interrogés. L'éloignement des personnages trop proches du stéréotype, que nous pouvons considérer comme une forme d'émancipation face aux normes, est accompagné par le contexte qu'ils expérimentent : celui des études avec leurs lots de rencontres, d'apprentissages et son perpétuel mouvement entre solitude et famille… Les interrogés visionnent plus de films seuls, non sans prendre en considération les conseils de membres du corps enseignant ou d'amis à eux qu'ils considèrent comme cinéphiles. Les parents ne sont généralement pas en reste dans cette émancipation, car leurs pratiques ne sont plus vécues comme des obligations, mais bien comme des propositions auxquelles l'interrogé peut librement adhérer ou non. Enfin, même certains films « de filles » permettent de fissurer la séparation marquée des pratiques cinématographiques genrées.

Enfin, nous dirons que le stéréotype du « grand boss » est, à notre sens, à observer de près dans les années à venir. Il est en pleine expansion en ce qui concerne les productions cinématographies. Il peut être considéré comme le créneau dans lequel les « mâles-mâles » vont faire un come-back attendu par certains. Délaissant les altercations musclées pour un pouvoir financier ou politique, il se trouve être plus en phase avec des jeunes hommes grandissant, s'imaginant plus facilement réussir en ces termes.

HUITIÈME CHAPITRE : LE RAPPORT AUX PERSONNAGES.

Nous avons vu que certains films proposaient à l'image des personnages reprenant ostensiblement les traits de la masculinité hégémonique. Il semble que ces personnages soient inscrits dans la première jeunesse de nos interrogés. Au moment des études, les jeunes hommes sont conscients de leur dimension stéréotypée et visionnent le film concerné en gardant en tête la promesse d'un tel personnage. Mais le plus souvent, ils ouvrent leurs pratiques à des films plus subtils, qui leur offrent une vision plus large des incarnations de la masculinité par les acteurs, à travers leurs personnages.

Faire sien un personnage, le décrire comme partie prenante de son identité, c'est bien se l'approprier, car il y a un investissement/engagement affectif et une analogie avec un domaine de la vie. S'identifier est une notion différente, car il s'agit de flouter les limites entre ce que vit fictionnellement le personnage et ce que l'on vit dans le monde qui est le nôtre. En première partie de ce Huitième Chapitre, nous tenterons de voir plus clairement ce à quoi correspondent ces deux notions : l'appropriation et l'identification. Elles représentent le nœud par lequel homme et personnages sont liés, que le chercheur prenne l'axe de la masculinité comme objet d'étude ou pas.

Nous allons voir avec les sociogrammes que la « familiarité » décrite par Esquenazi (2009 : p.133) peut être directement rattachée à la façon que le spectateur a de se concevoir en tant qu'homme ou de concevoir plus généralement le groupe social homme. Nous verrons également que même si « [les personnages] sont les instruments de véritables relations d'intimité nouées avec les univers fictionnels par leurs destinataires » (Esquenazi, 2009 : p.134), ils peuvent représenter un attachement particulier, dépassant celui que le spectateur a pour le l'univers fictionnel, c'est-à-dire le film. Pour cela, nous aurons le plaisir de mieux connaître Romain, pour qui les valeurs qu'il attribue au fait d'être un homme constituent un lien fort avec son personnage favori ; Fabien qui envisage la paternité comme un rôle déterminant dans l'identité masculine et Thomas, qui fait d'un type de personnage particulier un soutien pour des identités virtuelles.

A. L'APPROPRIATION ET L'IDENTIFICATION.

A.1. L'appropriation.

Esquenazi, dans son ouvrage *La vérité de la fiction* (2009), parle du travail de Shaeffer[251] concernant les conditions de l'immersion fictionnelle du spectateur et plus particulièrement de la forme de participation que ce dernier produit :

> La participation imaginaire du destinataire serait fondée sur son accord implicite à propos d'une analogie, d'une correspondance, d'une affinité entre ces deux mondes : il existerait une relation de ressemblance entre le monde réel vécu par le destinataire et un monde réel (la base du récit) « fictionnalisé » par un récit inventé et présenté par des personnages eux aussi inventés (Esquénazi, 2009 : 116).

Il semble que la vraisemblance du récit filmique, qu'elle soit basée sur l'intrigue, sur les personnages qui l'habitent et/ou sur leurs comportements et sentiments, soit une condition sinequanone de la participation imaginaire du spectateur. Cette vraisemblance n'a cependant pas à être une restitution complète d'un monde ou d'une situation vécue dans le « monde réel ». Par exemple, les spectateurs peuvent tout à fait concevoir un rapport d'analogie entre des personnages qui ne sont pas des humains en tant que tels (par exemple des hobbits, des jedis ou des superhéros). Esquenazi souligne que l'analogie n'est pas forcément consciente ou conscientisée par le spectateur, ce qui ne signifie pas qu'elle soit inexistante et intangible : « réfléchir en même temps à ce que nous sommes en train de faire serait comme se demander ce que nous faisons en descendant un escalier, ce qui nous conduirait à coup sûr à la chute » (Esquenazi, 2009 : p.118). Si nous considérons l'analogie comme la première condition de l'appropriation, la seconde serait « l'investissement affectif » :

> (…) [L]'investissement affectif constaté par Shaeffer est indispensable : participer par l'imagination à une illusion est une activité facultative. Le destinataire doit trouver son compte dans cette vie entre deux mondes : l'analogie qu'il découvre entre eux doit toucher à ses intérêts, émotions, attachements afin qu'entrer dans le dynamisme fictionnel ne lui apparaisse pas comme un jeu futile ou inutile (Esquénazi, 2009 : p.116).

[251] Shaeffer J.-M., *Pourquoi la fiction ?*, Le Seuil, Paris, 1999. Cité par Esquénazi (2009 : p.116).

En ce qui concerne cette étude, l'investissement affectif est assuré par l'attachement visible qu'ont les interrogés aux films ou aux personnages cités : ils font partie de leurs préférés. Cependant, il est nécessaire de questionner les interrogés sur la forme et les raisons de cet attachement à un personnage ou à une œuvre pour comprendre son fonctionnement. Nous prendrons le parti, dans les sociogrammes qui suivent, d'observer l'analogie entre les personnages et l'interrogé au regard de son rapport à la masculinité sans forcément considérer qu'elle est conscientisée en tant que telle. Pourtant, l'analogie en elle même doit être perceptible dans le discours de l'interrogé, en plus de l'investissement affectif, pour considérer qu'il y a appropriation :

> Nous dirons donc qu'il y a appropriation d'un univers fictionnel quand un destinataire appréhendant ce dernier à la lumière de certains aspects de sa propre réalité juge qu'il existe une correspondance ou une analogie entre son monde et celui de la fiction, et que cette correspondance ou cette analogie le guide dans son interprétation du monde fictionnel. Cette appropriation sera d'autant plus prégnante que l'investissement affectif du destinataire est fort (Esquenazi, 2009 : p.119).

Le fait d'envisager un personnage ou un film comme faisant partie de ses préférés est la marque d'un investissement affectif « fort », comme nous l'avons souligné, ce qui facilite une analyse en termes d'appropriation.

A.2. La place du personnage dans l'appropriation du récit.

La place du personnage n'est pas anodine dans l'appropriation, car il fait office de « médiation » (Esquenazi, 2009 : p127). L'auteur, sur ce point, reprend le travail de Kate Hamburger[252] pour comprendre qu'un personnage peut être « médiateur » (Esquenazi, 2009 : p.129) de l'univers fictionnel. Il mène à l'appropriation, ce qui a pour conséquence le fait que le spectateur « se laisse conduire par le personnage pour observer… la conduite de ce même personnage dans l'univers fictionnel » (Esquenazi, 2009 : p130). Ce double rôle du personnage est cohérent, car il n'est pas sans rappeler

[252] Hamburger Kate, *Logique des genres littéraires*, Le Seuil, Paris, 1986. Cité par Esquenazi (2009 : p. 128-133)

« une situation que chacun d'entre nous connaît très bien puisque nous la vivons à tout instant de notre vie, nous qui avons un point de vue sur le monde et ne cessons pas d'en être acteur » (Esquenazi, 2009 : p.132).

> [Le personnage] doit être ressenti comme familier du destinataire, proche en un certain sens, partageant avec lui valeurs ou sentiments, pour que le destinataire puisse adopter son point de vue. Dans la mesure où notre identité sociale a plusieurs facettes, ou peut être l'on doit dire dans le langage de Goffman (1991)[253] que notre personne résulte de l'assemblage de plusieurs rôles diversement acquis, (…) il suffit que le destinataire juge que le personnage partage avec lui un rôle ou un mode de personnification, en bref une posture, pour que cette familiarité soit éprouvée (Esquenazi, 2009 : p.132-133).

Il est clair que l'appartenance à un sexe est un des premiers vecteurs identitaires de rassemblement pour les individus. Nous nous pensons en tant qu'homme ou en tant que femme, c'est-à-dire que nous reconnaissons une analogie avec un individu de même sexe. Comme le souligne Françoise Vouillot, la dimension sexuée de l'identité traverse ses deux composantes :

> « Si le "Je" accompagne toutes nos pensées, ce n'est pas un sujet au neutre, nous ne cessons pas un instant de nous sentir un homme ou une femme » (Chiland, 1998, p. 32)[254]. Ainsi, notre appartenance de sexe est une composante fondatrice de notre identité individuelle et sociale. Autrement dit, notre identité est sexuée (Vouillot, 2002 : p.2[255]).

De plus, 93,8 % des interrogés ayant répondu à la question « pouvez vous citer votre personnage préféré de film ? » citent des hommes[256]. Nous pouvons, sur ces deux faits, d'ores et déjà présumer que le fait d'être un homme lie les spectateurs à un personnage homme, que le « rôle » homme est un socle au rapport de médiation, et ce que ce lien soit conscientisé ou non.

[253] Goffman, Erving, *Les cadres de l'expérience*, Editions de Minuit, Paris, 1991. Cité par Esquénazi (2009 : p. 132).
[254] Chiland, C. (1998). *Le sexe mène le monde*. Paris : Calmann-Lévy. Cité par Vouillot (2002 : p.2).
[255] La pagination indiquée est celle de la publication disponible en ligne <https://osp.revues.org/3388> Consultée en juin 2016.
[256] Voir *Table 18*, 107 interrogés sur 114 répondants donnent un personnage homme.

A.3. L'identification et la théorie de l'empathie.

Jean François Jost consacre en 2015 un ouvrage aux nouveaux méchants mis en scène par les séries télévisées américaines contemporaines. Ses réflexions sur l'identification prennent appui sur des réflexions et théories qui ne comprennent pas uniquement les personnages du média série, mais aussi ceux du cinéma. Jost se tourne vers la psychologie contemporaine et, plus précisément, vers la « théorie de l'empathie » (Jost, 2015 : p.207) pour comprendre ce que sous-entend le terme identification, souvent utilisé très largement.

Jost souligne, grâce au travail du psychologue Jean Decety, les trois composantes de l'empathie : « la capacité à ressentir et à se représenter les émotions et les sentiments (pour soi et pour autrui), la capacité à adopter la perspective d'autrui, la distinction entre soi et autrui » (Jost, 2015 : p.209)[257]. Il démontre alors que les films et les séries mettent le pied du spectateur à l'étrier par divers procédés afin de le faire parvenir à cette empathie créatrice de liens affectifs avec le personnage.

La première des trois composantes citées peut être qualifiée de compréhension des « émotions et sentiments » (*Ibid.*) du personnage. La façon de filmer les personnages, alliée à la capacité d'interprétation qu'à l'acteur grâce à ses postures et ses mimiques, peut ouvrir la porte à l'appréhension de ses ressentis par le spectateur. Lorsque le visage expressif d'un personnage est montré à l'écran, le spectateur est en mesure de comprendre son état d'esprit et/ou un sentiment particulier. Le personnage peut avoir l'air surpris, en colère, il peut avoir mal ou se questionner, ce qui est volontairement mis à la disposition du spectateur. Il se voit offrir la possibilité de comprendre le personnage : « La compréhension d'une émotion consiste, en effet, à être capable d'identifier "une sortie émotionnelle" (expression faciale, action, geste) comme manifestation d'une émotion d'un type donné » (Jost, 2015 : p. 210).

[257] Jost reprend les mots de l'article de Jean Decety, « L'empathie est-elle une simulation mentale de la subjectivité d'autrui » dans *L'Empathie* ouvrage dirigé par Alain Berthoz et Gérard Jourlan, aux Editions Odile Jacob (2004).

Figure 18 : Gollum, personnage du Seigneur des Anneaux[258].

La deuxième composante, comme le souligne Jost, est encore une fois basée sur la construction de séquences particulières et des plans qui les composent. La perspective d'un personnage est largement montrée au cinéma à travers des plans subjectifs, quand la caméra semble placée dans le regard du personnage, mais aussi avec des plans plus objectifs qui ne manquent pas pour autant de montrer ce à quoi le personnage fait face en faisant en sorte qu'on le voit de dos ou « que l'on ne voit de celui-ci qu'un reflet, une ombre, voire un membre ou des cheveux » (Jost, 2015 : p. 210)

Figure 19 : La vision de Sarouman du haut de sa tour (Le seigneur des anneaux)[259]

[258] https://monoblogueuse.wordpress.com/2015/03/13/le-seigneur-des-anneaux-pour-les-nuls> Site consulté en juin 2016.

La troisième composante, « distinction entre soi et autrui », est le simple fait de faire la différence entre soi, en tant que spectateur, et le personnage qui apparaît à l'écran. Cette distinction, nécessaire à l'empathie, est aidée par la mise en image proposée par les créateurs du film. Celle-ci peut, par exemple, offrir des plans qui ne font explicitement pas partis des champs de vision des personnages, permettant ainsi au spectateur de jouir d'un certain recul, d'une vision d'ensemble ou au contraire d'une meilleure vision de certains détails.

***Figure 20 : Les Oliphants du Seigneur des Anneaux*[260].**

L'auteur résume : « S'identifier au personnage, c'est donc se mettre dans sa peau pour comprendre ses comportements comme le veut l'empathie » (Jost, 2015 : p.230). Néanmoins il précise plus haut dans son ouvrage que « pour que l'empathie s'exerce, il faut que le spectateur adhère aux valeurs du personnage. Ou plutôt, à certaines valeurs du personnage, pas forcément toutes » (Jost, 2015 : p.215), ce qui nous permet de nous attacher à des personnages à la morale douteuse ou qui sont « très très très méchant » comme le disait Julien à propos de Dark Vador. La notion de « valeur », que nous retrouverons souvent en creux dans le discours de nos interrogés, ne peut pas être comprise comme un tout auquel le spectateur doit adhérer. Il ne faut pas « considérer le processus d'adhésion, ou d'identification, au personnage, comme une adhésion massive, indifférenciée » (*Ibid.*), mais bien considérer l'adhésion à certaines valeurs comme suffisante pour supporter le processus d'identification.

[259] <http://mafoliemonenvie.unblog.fr/2008/01/page/2/ > Site consulté en Juin 2016.
[260] <http://fr.jrrtolkien.wikia.com/wiki/Mûmak> Site consulté en Juin 2016.

Enfin, en plus d'être diverses, les valeurs peuvent concerner différents pans de l'identité du personnage, un spectateur peut adhérer aux valeurs familiales d'un personnage sans pour autant s'y identifier lorsqu'il est mis en scène dans un contexte professionnel. Jost met à jour « trois masques du personnage » (2015 : p.216) que nous pouvons rapprocher des « facettes » ou « rôles » identitaires multiples théorisés par Goffman et rappelés par Esquenazi[261]. Même si les facettes et les rôles goffmaniens sont beaucoup plus nombreux que la typologie proposée par Jost, et même difficilement quantifiables, cette dernière permet de montrer des points d'accroches possibles quant aux contextes d'expression des valeurs d'un personnage. Valeurs qui ne doivent pas être considérées comme « une unité monolithique » (*Ibid.*) :

> Le premier [masque] donne une identité professionnelle, (…) la deuxième identité est familiale. (…) Le troisième masque est la personnalité du héros, qui est une composition complexe, résultant à la fois de son caractère, de son système de valeurs et de son ethos, c'est-à-dire la façon dont il se présente aux autres, ainsi que du but qu'il poursuit dans la société » (Jost, 2015 : p.216 -218)

Ces masques sont autant de cadres d'adhésion possibles pour les spectateurs et peuvent en inclure d'autres plus particuliers, par exemple les valeurs concernant la paternité que portent un personnage peuvent être incluses dans sont identité familiale au sens large.

A.4. Appropriation, Identification et Comparaison.

Dans son ouvrage *Les nouveaux méchants,* François Jost discute la posture de Jean-Pierre Esquenazi[262] à travers une lecture de certains de ses travaux. Jost se focalise sur la retenue dont fait preuve Jean Pierre Esquenazi face à la notion d'identification, retenue qui se fait au profit de la notion d'appropriation (Jost, 2015 : p.204-205). Les auteurs ont des avis divergeants quant à l'affection possible pour des personnages dont les actions pourraient révulser les spectateurs. Cette affection serait comprise dans le processus d'identification pour l'un et dans celui d'appropriation pour l'autre. Cependant, Jost explique plus loin les travaux d'Edgar Morin, ce qui permet de croire en un

[261] Nous reviendrons plus précisément sur les théories Goffmaniennes au Neuvième Chapitre.
[262] Jost discute également la posture d'Hervé Glevarec à ce sujet (Jost, 2015 : p.204).

rapprochement théorique entre les deux sociologues : la notion d' « investissement affectif », vue chez Esquenazi (2009 : p.116), peut être rapprochée de celle de « participation affective » d'Edgar Morin, reprise par Jost (2015 : p.205). L'identification est une composante de la « participation affective », ou « investissement affectif », qui détermine l'appropriation, ce qui entre en cohérence avec le statut de médiateur que prend un personnage pour un spectateur qui s'y identifie :

> Dans un livre déjà ancien, mais toujours aussi actuel[263], Edgar Morin rappelle que la projection et l'identification sont deux traits humains qui sont particulièrement activés par la vision d'un film de fiction. Ce dont deux faces de la même médaille, qu'il appelle aussi plus simplement « participation affective ». (Jost, 2015 : p.205)

Il semble alors que considérer un personnage comme un de ses favoris (participation/investissement affectif visible) peut être dû à une identification forte à ce personnage. La réciproque est également vraie : l'identification forte à un personnage peut ouvrir la porte à l'expression d'un investissement affectif notable. Cependant, il est important de souligner que le discours de Morin ne limite pas l'identification aux seuls personnages :

> Pour Morin, "la puissance de l'identification est illimitée", que ce soit vers des personnages qui ressemblent au spectateur ou, au contraire, vers des êtres qui sont à des années-lumière de lui, comme les stars (Jost, 2015 : p.206).

Nous avons vu plus haut l'exemple d'une identification extrêmement performative avec Colin et sa transformation physique guidée par l'image d'Arnold Schwarzenegger.

Nous comprenons qu'il est prudent de choisir d'utiliser le terme appropriation lorsque l'analyse porte en priorité sur le personnage en tant qu'instrument d'attachement à l'univers fictionnel et le terme identification lorsqu'il s'agit d'une assimilation que le spectateur fait entre le personnage, ou d'une de ses facettes, et lui même. La comparaison à un personnage, qui nous intéresse particulièrement, est évoquée par Jost :

[263] Jost fait référence à l'ouvrage *Le cinéma ou l'homme imaginaire* d'Edgar Morin, publié en 1956 aux Éditions de Minuit (Jost, 2015 : p. 206) .

> Ce qui fait notre attachement aux mondes de la fiction, c'est qu'ils nous renvoient à nous-mêmes tout autant qu'aux personnages, et que nous nous servons d'eux pour nous attendrir sur nous-mêmes. Cela aboutit à une troisième activité spectatorielle que l'on pourrait appeler la « comparaison » : que nous soyons dans l'empathie, c'est-à-dire que nous comprenions l'intention des personnages, ou que nous compatissions à leurs émotions, nous ne cessons de nous y comparer, soit pour nous en rapprocher (« C'est comme moi… »), soit pour nous en éloigner (« Moi, je n'aurai jamais fait ça… ») (Jost, 2015 : p. 232).

L'auteur ne donne pas plus de détails quant à cette « troisième activité spectatorielle », mais ouvre la porte à une thématique d'analyse qui anime le cheminement décrit tout au long de ce document dans lequel la comparaison sociale a toute sa place au sein de l'attachement au personnage par le spectateur, ce que nous tenterons de montrer d'un point de vue genré.

B. SOCIOGRAMMES

B.1. La forme sociogramme.

Lorsque les interrogés évoquent des personnages qui comptent particulièrement pour eux, ils évoquent également une posture face à la masculinité, que celle-ci soit consciente ou pas. Les personnages peuvent souligner ce que les jeunes hommes ont tendance à valoriser, ce qu'ils attendent d'eux même en tant qu'homme, y compris dans des rôles futurs, mais aussi ce qu'ils ne s'autorisent pas à incarner. Ces trois cas de figure seront présentés sous forme de sociogrammes. Ils ne sont pas les seuls, l'objectif n'est pas de verrouiller les types de rapport que peuvent avoir les jeunes hommes avec les personnages sous l'angle de la masculinité. Les sociogrammes présentés sont des exemplifications qui tendent à mettre en lumière le fait même que les personnages préférés des interrogés ont un lien avec leur performance de la masculinité. Ce « travail d'interprétation », cette « opération de mise en fiction » (Ethis, 2011 : p.78), n'est en aucun cas une typologie. Il souhaite faire le lien entre les caractéristiques de la masculinité appréciées par un interrogé, une facette identitaire particulière et ce qu'il aime chez le personnage, ce à quoi il adhère chez lui. Ce lien est remis en perspective, décrite comme « un fait [dans] une "petite totalité" » (Ibid. : p.81) au sein de la carrière de spectateur.

Les sociogrammes suivants ont été construits sur les modèles de ceux présents dans l'ouvrage *La petite fabrique du spectateur* d'Emmanuel Ethis (2011) et sur les « Études de cas » proposées par Raewyn Connell dans son livre *Masculinités* (2015). Les sociogrammes sont des « mise[s] en récit »[264] (Connell, 2015 : p.91), « une opération de mise en fiction » (Ethis, 2011 : p.78) qui a pour objectif, comme il est affaire de masculinité, de « tester la pertinence d'idées théoriques afin de comprendre la réalité désordonnée de vies d'hommes différentes » (Connell, 2015 : p.92). En outre, il s'agit de démontrer le lien explicité plus haut : « Le fait que le sociogramme soit un élément au

[264] Introduction des « Études de cas » de Masculinités (Connell, 2015 : p.91). Cette introduction consiste en un entretien avec Reawyn Connell, conduit par Arthur Vuattoux et Meoïn Hagège.

milieu d'autres – questionnaires, entretiens, observations – dans un dispositif d'enquête, permet de fixer et de confirmer plus justement nos hypothèses (Ethis, 2011 : p.79) ».

La forme des sociogrammes laisse une grande place à une forme d'écriture moins académique, qui souhaite faire entrer le lecteur dans une intimité soulignée avec l'interrogé sur qui se porte la focalisation. Ils puisent dans le discours propre de l'interrogé, mais aussi dans sa diction, son ton, ses expressions faciales et manifestations corporelles lors de l'entretien. Ce travail d'interprétation puise également dans l'impression[265] qu'a eue la chercheuse lors de son interaction avec l'interrogé, pour pouvoir proposer au lecteur une mise en récit convaincante et originale, autant dans la forme que dans le fond :

> À la manière des ballades, ces chansons qui ne se contentent pas de transmettre une émotion, mais qui raconte une histoire qui nous parle à tous et dans laquelle nous nous reconnaissons en moins de trois minutes, les sociogrammes sont une invitation à faire une sociologie qui dévoile chez le spectateur tout ce qui vient enrichir la palette de sa pratique pour en livrer aussi des aspects inédits. (Ethis, 2011 : p.81)

B.2. Romain et Rabbit[266].

Romain entre dans le fast-food. Il connaît par cœur les bruits, les odeurs, les phrases mécaniques qui sortent de la bouche de ceux qu'il peut considérer comme des anciens collègues. Dans le baladeur de Romain, Eminem chante la bande originale du film inspiré de sa vie, 8 mile. Il interprète ce rap dans le film, sous le nom de Rabbit. Même si ce n'est pas un chef d'œuvre, juste « un film correct », pense-t-il, « pour moi il est génial ». Le jeune homme se laisse porter par la musique le temps de faire la queue pour passer sa commande. *You better lose yourself in the music, the moment, you own it,*

[265] Sur l'impression qu'un individu produit sur ses partenaires lors de l'interaction, voir le Neuvième chapitre.
[266] Les sociogrammes sont présentés avec un décalage de marge, afin de les isoler des réflexions faites à postériori. Ils ont été construits sur les seuls dires des interrogés, même si, nous le répétons, il s'agit d'une mise en récit. Les termes entre guillemets sont issus directement des entretiens et les termes en italiques sont issus des films que les interrogés ont cités.

you better never let it go… Voir la vie d'Eminem à l'écran a fait l'effet d'une secousse : pouvoir être témoin de la façon dont il a lutté pour s'extraire d'un quotidien miséreux, d'une « certaine idée de l'enfer », avec très peu d'aide et de soutien. « Ce gars qui vit dans une roulotte, qui avait rien, son père pas là, sa mère timbrée », ce gars-là est devenu ce qu'il souhaitait devenir. Mais contrairement à ce que tout le monde pense, ce n'est pas le succès ou l'argent qui ont guidé ses pas, la réussite tient simplement dans le fait d'être seul responsable de sa condition, de ne pas s'être laissé abattre par les détours ou les échecs, y compris les moments où l'on se sent différent des gens qui nous entourent. *He's chokin, how everybody's jokin now*... L'important pour envisager cette forme de réussite, c'est de s'ouvrir et de laisser le monde dérouler ses possibilités sous nos pieds, « [le] rêve absolu, c'est d'avoir sa trajectoire. Parti de loin, enfance de merde… et transform[er] sa colère ». L'Australie, l'Angleterre et les coins de France où il est allé ont supporté la quête de Romain, sa recherche de sens, mais ont aussi laissé derrière lui le divorce, le manque de repères. Pourtant, il n'a pas à se plaindre, il « n'est pas né dans une famille pauvre », il n'a pas fui la même misère que le personnage de Rabbit, il est issu de ce qu'on appelle une « famille modeste ». L'important maintenant, c'est d'être un homme bien, comme Rabbit, comme « ces gens, partis de rien et qui ont réussi à construire quelque chose ». C'est parfois difficile de faire face aux autres qui « au départ (…) avaient Papa et Maman, accès à la culture… [Mais] on peut pas leur en vouloir, c'est bien pour eux, c'est bien. Mais c'est pas… équitable ». Le bruit des caisses enregistreuses sort Romain de sa réflexion profonde. *Snap back to reality, oh there goes gravity*... C'est à moi ?... Ah non, c'est à ce père devant lui, avec son petit garçon. Romain les observe, un beau « costard »… Ce n'est pas vraiment ce à quoi il aspire, avoir l'air d'avoir les moyens, ou même les avoir réellement. Pourtant quelque chose a changé depuis un moment… « La vérité, c'est que depuis pas longtemps [il] [s]e dis qu'[il] aimerai bien réussir ». Qu'est ce que ça veut dire réussir ? C'est un mot bateau, ça, c'est quelque chose qu'on nous fait « miroiter » ! « Avoir un petit impact autour de [lui], sur [s]a communauté. Être une personne qui compte un peu, mais pas forcément

financièrement. Qu'on se dise "il essaye, il se bouge" quoi ». Voilà, c'est ça, faire comme ces mecs, Rabbit, « Coluche », suivre sa propre trajectoire, respecter celles des autres et faire avec les valeurs de ces modèles, qui « se sont construits tous seuls juste parce qu'ils aimaient quelque chose ». Le tour de commander arrive, Romain se rapproche du comptoir. Le père devant lui se penche vers son fils et pointe le serveur du doigt, Romain l'entends distinctement dire « tu vois si tu ne travailles pas, c'est comme ça que tu vas finir »… Incroyable… L'envie de lui renvoyer son mépris en pleine figure inonde Romain : « c'est pas des gens cons, souvent des gens qui avaient des histoires familiales difficiles. (…) C'est pas parce que t'es caissier ou caissière que t'as pas réussi, que t'as pas le droit de vivre correctement »… On le sait que ces personnes ont du mal à joindre les deux bouts, est-ce qu'ils ont à subir ces attaques sous prétexte qu'ils ne réussissent pas assez pour certains ? *All the pain inside amplified by the fact that I can't get by with my 5 to 9, and I can't provide the right type of life for my family, 'cause man, this goddam food stamps don't buy diapers…* Ce qu'il vient de voir conforte Romain dans ce qu'est être un homme bien, et aussi ce qu'est ne pas en être un. « Ces mecs-là qui sont soi-disant intelligents, quelque part ils ont oublié la politesse ». Sa réussite il va se la construire, poliment, respectueusement, en se créant ses propres opportunités parce que celles que la vie promet sont rares : *the moment, you own it, you better never let it go, You only get one shot, do not miss your chance to blow, this opportunity comes once in a lifetime…*

Romain est un des jeunes hommes les plus âgés de sa promotion. Les aller-retour à l'étranger, les petits boulots dans les fast-foods ou les fermes, et les doutes d'orientation ont, depuis ses 18 ans, toujours été soutenus par un fil rouge : sa passion pour le cinéma, spécifiquement « l'esthétique ». C'est ce qui l'a attiré à Avignon, ce qui a guidé son choix lorsqu'il a décidé de s'inscrire en Licence Information et Communication. « Il faut voir un peu de tout », connaître un peu de tout, s'ouvrir au monde et aux autres, accepter les différents parcours de vie semble être les préceptes d'existence de ce jeune homme réfléchi et enjoué. La notion de réussite, part non négligeable et conscientisée

du stéréotype du masculin, prend un sens particulier. Cette valeur qui anime Romain se retrouve dans le personnage de film qu'il cite comme modèle, Rabbit, personnage qui se confond avec celui qui l'incarne dans *8 mile* (2002), Eminem. Romain explique très clairement qu'il n'est pas issu d'un milieu difficile, mais se retrouve dans les valeurs portées à l'écran par ce personnage. Apprivoiser la dureté de la vie, faire face à la violence qui est « vraiment liée (…) » à la masculinité et faire preuve d'ouverture d'esprit sont le prisme à travers lequel Romain s'identifie à son personnage favori. Le respect des valeurs au sein de la performance de la masculinité est le prisme à travers lequel Romain appréhende Rabbit.

B.3. Fabien et Guido.

Un peu de « nonchalance », un peu d'humour, un peu de légèreté et de douceur. Voilà ce qui manque à certains hommes pour Fabien. Le jeune homme déteste les hommes qui « s'imposent », imposent une dureté et une fermeture d'esprit comme comportement obligatoire sous prétexte qu'on est « un mec ». Ceux qui disent, par exemple, que « les hommes ne sont pas faits pour s'occuper des enfants » le mettent « hors de lui ». Son père n'est pas comme ça. Il n'est pas « très présent. (…) Il est toute la semaine à Paris », mais Fabien se sent entouré, et « pris en compte », y compris pour les avis qu'il donne. Il trouve ça un peu « naïf », mais il est fier, « content », lorsque des personnes lui font remarquer qu'il « parle comme lui », qu'il a « les mêmes attitudes ». Fabien ne se confond pas avec son père, ils n'ont pas les mêmes activités, l'étudiant ne se voit pas travailler dans les mêmes domaines. C'est pourtant son « modèle », surtout dans ses « attitudes », sa capacité à « faire rire » son fils et dans sa facilité à dialoguer avec lui. Dans la famille proche de Fabien, regarder des films chez soi est une histoire d'hommes. Le grand-père, le père et le fils s'installent dans la salle de cinéma aménagée au domicile du premier pour visionner de « grands films » ensemble et partager. Fabien va au cinéma

avec sa mère, mais les films qui le marquent, il les voit avec son père. Ce que Fabien « aime bien dans les films, c'est qu'ils [lui] donnent envie d'être le personnage. Qu'ils [lui] donnent envie de [s]'imaginer à sa place, ou d'avoir sa place ». Pas forcément tous les traits du personnage, « tout [son] ensemble », mais « quand [il] aime un personnage c'est [qu'il] veux lui ressembler ». Par exemple, Fabien « n'a pas d'enfants », pourtant, un personnage pour lequel il a beaucoup d'attrait, celui auquel il s'identifie, c'est Guido, dans le film *La vie est Belle* (1998). « Ce qu'il fait pour son fils », Giosué, sa façon de lui permettre de vivre l'horreur de camps avec un brin de légèreté et d'humour, donne une vision particulière de la paternité à Fabien. « La manière dont il détourne la chose en fait. Voilà, la guerre, il la fait passer pour un jeu où il faut gagner plusieurs points » :
*Giosué **:** Quand il finit, le jeu ?*
*Guido **:** Euh... On a besoin de faire 1000 points, voilà ! Le premier qui arrive à faire 1000 points gagne un vrai char d'assaut.*

Lors de son entretien, Fabien montre que l'attachement qu'il a avec les films dépend essentiellement de la capacité des personnages à représenter des sois possibles. Comme avec Guido, il montre que toutes les facettes, tous les rôles, tous les « masques » (Jost, 2015 : p.216) d'un personnage n'ont pas à être pris en compte pour créer un sentiment fort. Avoir envie de ressembler à un personnage, dans un rôle qui sera probablement tenu dans le futur, comme celui de père, ou même dans un qui ne sera potentiellement jamais incarné est le prisme par lequel aborde son rapport aux films. La façon d'envisager sa propre paternité est pour Fabien l'occasion de puiser dans les ressources de modèles qui sont les siens : son père et celui que Roberto Begnigni incarne à l'écran. Le discours de Fabien permet également de repérer que l'alternance entre moment d'absence et moments privilégiés père-fils ne sont plus forcément synonyme de rupture de liens affectifs, ou même de désir de ressemblance, après une séparation parentale. « Les temporalités plurielles de la paternité », titre de la contribution d'Agnès Martial à l'ouvrage *Des pères « en solitaire » ? Ruptures conjugales et paternités contemporaines,* aborde cette question : « replacée dans le temps biographique, la paternité s'y montre en effet souple et changeante : à la fragilité du lien répond la

pluralité des possibles devenirs et la plasticité d'une relation en constante redéfinition » (Martial, 2016 : p.93). De la même façon que toutes les facettes d'un personnage ne sont pas prises en compte au moment de l'entretien, celles du père ne le sont pas non plus, mais représentent autant de possibilités quant aux appuis de la performance de la masculinité que Fabien prendra tout au long de son existence.

B.4. Thomas et « les gros connards ».

Thomas est à l'aise. À l'aise avec lui-même, à l'aise avec son attirance pour les blockbusters, à l'aise avec le fait qu'il aime la mode, à l'aise avec les films « de filles » qu'il a choisi de regarder, à l'aise avec la beauté des actrices et à l'aise avec le fait de trouver, aussi, des acteurs beaux : « Ryan Gosling il est beau. Evan Mc Greggor. Tom Cruise est beau… ». Les normes auquel il correspond, le rôle qu'il joue n'est pas seulement celui d'un homme, mais d'un homme résolument moderne et contemporain à l'image de certains de ses modèles, comme Kanye West : « il est arrivé avec un côté vachement moins gangster, il avait un polo rose Ralph Loren, un petit sac à dos et sa mascotte c'était un petit ourson. Même avec un côté agressif, il arrive avec la mode et tout a changé… Il a apporté le jean slim dans le rap, il s'est fait traiter d'homosexuel par 50 cents, on se fout de sa gueule dans South Park… Mais c'est super intéressant de voir qu'il reste une figure masculine assez virile, mais il change quand même ça. Il essaye de dire qu'il faut pas l'être complètement quoi ». Cette ambivalence assumée dans la performance, entre virilité agressive et transgressions assumées, Thomas la retrouve aussi chez son grand-père, assez libre dans sa conception de la masculinité pour prendre en charge, sans concessions, une éducation douce pour ses petits enfants laissés sans père. « Être les deux », viril et féministe, masculin et phase avec ses émotions, voilà ce que représente être un homme moderne pour Thomas… L'exact inverse des personnages qu'il aime, c'est-à-dire, des « gros connards ». Alors qu'il dénonce un sexisme présent dans la vie quotidienne et prône l'éloignement

des stéréotypes genrés, Thomas admire *OSS 117 : Rio ne répond plus* (2008), sa raillerie misogyne et son audace : « j'aime OSS 117, ça rigole complètement de ça, il est complètement misogyne. Dans le deuxième, ça me fait mourir de rire. Louise Monot lui parle de l'égalité des sexes et il répond « l'égalité on en reparlera quand tu pourras porter quelque chose de lourd ». C'est complètement ça, c'est génial de se moquer de ça ». Le jeune rit de cette particularité en citant son personnage préféré, Jason Bateman dans le film *American Psycho* (2000) qui est « plus qu'un gros connard, c'est un malade mental qui tue des gens, qui s'aime complètement. (…) Je sais pas pourquoi, mais je m'identifie à ce personnage. Y'a peut-être une part de con en moi, une part de psychopathe ». Thomas explique cet amour pour les personnages qui sont des caricatures à la masculinité extrême par le paradoxe qu'il vit au quotidien, entre injonctions et modernité « On est quand même dans une société qui nous rabâche qu'il faut être comme ça, donc inconsciemment on essaye de l'être, mais si on le devient complètement, on devient une caricature, on devient ridicule. J'essaye de trouver un juste milieu et de pas devenir …ben, OSS 117 quoi... ».

« La définition (…) que Goffman donne de l'aisance peut être utile à rappeler : l'aisance est liée à l'adéquation au rôle, à la conviction que l'on est bien à sa place, que le rôle, pour reprendre les terminologies interactionnistes, est validé par les normes en vigueur" (Détrez, 2002 : p.165). Thomas fait preuve d'aisance dans le sens où il envisage le rôle « homme » de façon subtile. Trembay et l'Heureux parlent, rappelons-le, d'un « ajustement social » (2011 : p.105) plus simple pour les hommes acceptant dans leur identité des parties des stéréotypes du masculin, mais aussi du féminin. La génération de Thomas, les modèles qui l'entourent, lui permettent de réenvisager le stéréotype de la masculinité comme étant dépassé, même s'il reste pourtant « inconsciemment » attractif. Il performe une masculinité ouverte et poreuse, puisant sans culpabilité ou sentiment d'inadéquation dans tous ce qui est à sa portée. Les valeurs que Thomas porte sont visibles lorsqu'on écoute patiemment son discours : les personnages qu'il aime sont ce qu'il ne pourra jamais se permettre d'être en tant qu'homme, ce qu'il combat au quotidien. Son attachement n'est cependant pas uniquement guidé par l'adéquation des

personnages à une masculinité hégémonique obsolète, à laquelle il s'identifie, assumant la part de stéréotype présente en lui. C'est bien l'avancée sociale que ces hommes fictifs représentent qui le ravit, si nous pouvons en rire, c'est que nous avons du recul par rapport à leur existence, tout en étant conscients qu'on peut « en croiser tous les jours ». Thomas n'aime pas ce qui lui ressemble ou ce qui pourrait finir par lui ressembler, il s'identifie à ce qu'il ne sera jamais, aime ce qu'il évite dans la réalité, ce qui pour lui est une preuve de modernité.

Ces trois sociogrammes montrent précisément que les valeurs sont le prisme à travers lequel les personnages préférés, parts de l'identité spectatorielle, et la performance de la masculinité sont liés.

NEUVIÈME CHAPITRE : FILMS, MASCULINITÉS ET PRÉSENTATION DE SOI.

La prochaine étape du cheminement est de comprendre que le choix d'une référence cinématographique dans un contexte de présentation de soi fait aussi appel aux stéréotypes reliés à la masculinité et à la posture personnelle sur ce que nous avons appelé le continuum masculin/non-masculin. Pour cela, les étudiants ont été interrogés sur les références qu'ils donneraient dans certaines situations de communication afin d'observer la présence de ce lien dans leurs discours. Nous allons voir que les films cités dans des situations de communication spécifiques sont des traits de la "façade", "façade" qui a pour vocation de "se construire une face". L'objectif est de voir que cette "façade" est en dialogue avec la performance de la masculinité et donc de consolider l'idée que parler de films, spécifiquement des films qui sont appréciés, c'est aussi performer la masculinité. Les interrogés qui ont participé à la présente enquête se sont vu proposer une expérience. Il leur était demandé d'imaginer quel film apprécié ils citeraient si la question leur était posée lors d'un entretien d'embauche ou lors d'un rendez-vous galant. Tous les interrogés par questionnaires ont eu le choix de répondre sous les intitulés "On vous demande de parler d'un film que vous avez beaucoup aimé, lequel choisissez-vous lors d'un entretien d'embauche ?" puis "lors d'un rendez-vous galant ?". Les interrogés par entretien se sont vu proposer ces mêmes thématiques. Aucune indication sur le contexte précis de la situation d'interaction ni sur l'identité des partenaires imaginaires n'a été ajoutée afin de laisser les entretenus construire leur réflexion en invoquant représentations et stéréotypes. L'objectif de cette expérience est, d'une part, d'observer si des tendances se dégagent chez les interrogés afin de les analyser, et ensuite de mettre à jour les particularités de certains interrogés pour les mettre en relation avec les informations que nous détenons sur leur identité. La volonté de mettre en place cette expérience a été guidée par l'hypothèse suivante : les interrogés vont chercher à se valoriser à travers leur réponse, c'est-à-dire le film choisi, et ce sans laisser de côté la dimension genrée même si cette dernière n'est pas forcément volontairement mise à contribution. Il semble logique de prendre les travaux d'Erving Goffman pour base théorique afin de comprendre ce qui est en jeu lors d'une présentation de soi à travers un objet culturel tel que le film.

A. CADRE THÉORIQUE.

A.1. La représentation de la situation de communication.

Le premier ouvrage d'Erving Goffman[267], *La mise en scène de la vie quotidienne*, se découpe en deux tomes : *La présentation de soi* (1973a) et *Les relations en public* (1973b). Issu de son travail de thèse sur la communication interpersonnelle sur le terrain des îles Shetland en Écosse, cet ouvrage offre un cadre théorique particulièrement adapté à la présente thématique. L'auteur va mettre en place une métaphore filée afin de décrire précisément les processus communicationnels en jeu lors d'une interaction :

Dans la *Présentation de soi* (…), il combine la vision théorique héritée de Simmel, Park et Hughes à la métaphore théâtrale utilisée par le critique et philosophe américain Kenneth Burke (…). Celui-ci se propose de démonter la "rhétorique générale" qu'est la vie quotidienne en considérant le comportement social de tout individu comme celui d'un acteur en scène. Comme au théâtre, il faut que les gestes "fassent vrai". Goffman reprend en ces termes l'analyse du *self* meadien (Winkin, 1981 : p.98). Même si, comme le souligne ensuite Yves Winkin, Goffman va se faire « enfermer » dans « l'analyse dramaturgique » qu'il ne considère que comme un « mode d'approche » (*Ibid.*), les termes empruntés au théâtre vont prendre des définitions particulières largement usitées dans de nombreux écrits du domaine de la communication, à l'instar du présent travail de recherche. En premier lieu, le terme de « représentation » a un sens clairement définit par Erving Goffman :

> Par une "représentation", on entend la totalité de l'activité d'une personne donnée, dans une occasion donnée, pour influencer d'une certaine façon un des autres participants. Si on prend un acteur déterminé et sa représentation comme référence fondamentale, on peut donner le nom de public, d'observateurs ou de partenaires à ceux qui réalisent les autres représentations (Goffman, 1973a : p.23).

[267] Pour une biographie et un résumé des travaux scientifiques et postures d'Erving Goffman, voir Yves Winkin, *La nouvelle communication*, Edition du Seuil, 1981, p. 92-102. Voir également l'ouvrage *Erving Goffman. A critical introduction to media and communication theory* par Yves Winkin et Wendy Leeds-Hurwitz (2013) aux Editions Peter Lang et plus spécifiquement le chapitre « Who was Goffman ? » (p.11-32).

En considérant dès à présent les deux situations sur lesquelles nous avons demandé aux étudiants interrogés de réagir, un entretien d'embauche et un rendez-vous galant, la notion d'« influence » prend tout son sens : effectivement, qu'il s'agisse d'obtenir un emploi ou de faire bonne impression à un ou une potentiel(le) partenaire amoureux(se), la question est bien de convaincre en exerçant une influence positive. Les interrogés doivent choisir un film qu'ils trouveraient bon de citer dans ces deux situations d'interaction.

Pour reprendre la terminologie de Marcel Burger, dans son article « Identités de statut, identités de rôle » (1999)[268], l'enquête a proposé aux étudiants d'imaginer deux « scène[s] d'action » (Burger, 1999 : p.37) que sont l'entretien d'embauche et le rendez-vous galant. Il est alors en mesure de nous laisser voir une « action » (*Ibid.* : p.38) qu'il serait amené à produire, c'est-à-dire l'énoncé d'une référence cinématographique. Une « action » est un « comportement sous le seul angle de son accomplissement par un sujet singulier » (*Ibid.*). Il s'agit d'un acte discursif qui, même s'il doit être interprété au regard de l'acteur qui le produit, n'est pas « dénué de signification conventionnelle » (*Ibid.*) :

> La visée singulière de l'action (idiosyncrasique) et la finalité à laquelle elle participe (conventionnelle), tout comme l'interprétation de cette action en tant qu'intentionnée et sensée dépendent d'une scène d'action spécifique : un débat, un entretien, une simple conversation. (…) Toutes les actions font l'objet d'une évaluation par rapport à une scène d'action qui les signifie, dont elles participent ou dont elles se démarquent (Burger, 1999 : p.38).

La participation à une « scène d'action » sous-entend que cette dernière soit « exemplaire d'une activité » (Burger, 1999 : p. 37), c'est-à-dire qu'elle mobilise « les représentations que se font les individus d'un milieu environnant, et plus précisément les savoirs dont ils disposent à propos des situations où ils sont amenés à communiquer (Bronckart, 1997[269]) » (*Ibid.* : p.36).

[268] Publication disponible en ligne <http://clf.unige.ch/files/6414/4103/2664/03-Burger_nclf21.pdf> Consultée en Juillet 2016.
[269] Bronckart, J-P., *Activités langagières, textes et discours*, Paris, Delachaux et Niestlé, 1997. Cité par Burger (1999 : p. 36).

Même si l'étudiant interrogé n'est pas en mesure de se projeter au point de concevoir toutes les réactions possibles de ses interlocuteurs, il conscientise tout à fait la référence qu'il va choisir. Son « action », est à réfléchir comme ayant une influence sur l'interaction : « Aussi passif que puisse paraître leur rôle, les autres n'en projettent pas moins, eux aussi, une définition de la situation dans la mesure où ils répondent à l'acteur et adoptent à son égard une conduite déterminée » (Goffman, 1973a : p.18). Même si cette réponse n'existe pas en soi lors de cette enquête, l'étudiant se projette dans la « scène d'action » en mobilisant ses connaissances sur ce qu'est un entretien d'embauche et ce qu'est un rendez-vous galant pour nous répondre[270]. Il nourrit également la situation imaginée des informations dont il dispose sur les partenaires de la situation, partenaires qui sont méconnus. Goffman indique que les acteurs « peuvent postuler, sur la base de leur expérience passée, que dans un milieu social donné on ne peut trouver des gens que d'une certaine espèce » (Goffman, 1973a : p.11), ce qui sera probablement le cas en ce qui concerne les recruteurs, et/ou se baser sur des « stéréotypes tout constitués » (*Ibid*.).

Le point commun entre les deux « scènes d'action » proposées aux étudiants est l'« attitude » (Abric, 2014 : p. 24) présumée du public : celle « d'évaluation » (*Ibid*. : p. 28). La notion d'attitude est explicitée par Jean Claude Abric, qui reprend et contextualise la définition donnée par Allport :

> On appelle attitude « l'état mental et neurophysiologique déterminé par l'expérience et qui exerce une influence dynamique sur l'individu en le préparant à agir d'une manière particulière à un certain nombre d'objets ou événements » (Allport[271]). (…) Clé de voute de la représentation de la situation, l'attitude va jouer un rôle majeur dans la situation de communication (Abric, 2014 : p. 24).

[270] Ce qui implique un second niveau à mettre en lumière, celui de l'entretien d'enquête en lui-même. L'étudiant et la chercheuse sont dans une situation de communication dont l'enjeu est, sur le point précis qui nous intéresse ici, de se projeter dans une seconde situation de communication, qui plus est imaginaire. Les deux protagonistes ont donc établi ensemble un accord, un « consensus temporaire » (Goffman, 1973a : p.18) qui permet de prendre au sérieux l'engagement de l'étudiant à répondre mais également celui de la chercheuse à considérer et analyser sa réponse de la manière la plus honnête possible.

[271] Allport, G.W. (1935), *Attitudes*, in Murchison, Handbook of social Psychology, Worcester, Mass, Clark Univ. Press. Cité par Abric (2014 : p.24).

Plus loin, Abric présente une typologie des attitudes dans un cadre d'interaction, largement reprise du travail de Porter[272]. Entre l'attitude « d'interprétation » (*Ibid.* : p.25), l'attitude « d'aide ou de conseil » (*Ibid.* : p.29), l'attitude « de questionnement » (*Ibid.* : p.31) et l'attitude « de compréhension » (*Ibid.* : p.34), se trouve l'attitude « d'évaluation » qui implique que le public se trouve en position de « formuler un jugement positif ou négatif par rapport à ce que l'autre exprime ou à ce que l'autre fait » (Abric, 2014 : p.28). L'étudiant interrogé prend en considération que le film qu'il va citer va se trouver être un objet d'évaluation de la part de la ou des personnes présentes face à lui.

Cette projection va déterminer la réponse que l'interrogé va donner lors de l'enquête :

> Étant donné la tendance des participants à accepter les définitions proposées par leurs partenaires, on comprend l'importance décisive de l'information que l'acteur détient ou se procure initialement au sujet de ses interlocuteurs : c'est à partir de cette information initiale qu'il entreprend de définir la situation et de tracer l'esquisse d'une réponse (Goffman, 1973a : p.19).

Il est fort probable que l'étudiant, soit l'acteur, ait à cœur de projeter une image positive de lui-même afin d'influencer le jugement de son interlocuteur. Ce dernier, dans un cas réel, aura non seulement accès à la référence cinématographique proposée, mais aussi à la façon dont elle va être proposée :

> Sachant que l'acteur se présente vraisemblablement sous un jour favorable, ses partenaires peuvent faire deux parts dans ce qu'ils perçoivent de lui : une part composée essentiellement d'assertions verbales, que l'acteur peut facilement manipuler à sa guise, et une part constituée surtout d'expressions indirectes qui lui est difficile de contrôler (Goffman, 1973a : p.16).

Nous pouvons imaginer un étudiant qui, en entretien d'embauche, écorchera le nom d'un célèbre réalisateur de la nouvelle vague ou du néo-réalisme italien en faisant une grimace, faisant ainsi voler en éclat l'effet de forte érudition qu'il voulait produire. Cependant, cette expérience ne s'intéresse pas à la réaction que le public pourrait avoir, mais aux facteurs du choix de la référence lorsque l'interrogé imagine la réaction qu'il

[272] Porter, G.H., (1950), An introduction to therapeutic counseling, Boston, Houghton Miffin. Cité par Abric (2014 : p. 25)

pourrait insuffler. Le dispositif méthodologique de l'enquête n'ayant pas pris d'observations en charge, il est impossible d'analyser la part « d'expressions indirectes ». Nous faisons appel aux représentations que l'étudiant se fait de la situation de communication, de son public potentiel ainsi que celle de la référence qu'il va choisir afin d'analyser ce choix : « rien n'exclut une interprétation simplement langagière d'une action, c'est à dire sans recours ni à la scène d'action où elle s'accomplit, ni aux cognitions qui la détermine comme part d'activité au plan situationnel » (Burger, 1999 : p. 38).

A.2. La façade.

Lorsque l'étudiant aura été capable d'imaginer la « scène d'action » qui lui est proposée, il va choisir une référence cinématographique qui lui semble en cohérence avec « l'activité ». Cette référence va être partie intégrante de ce que Goffman appelle la « façade » (Goffman, 1973a : p.29) :

> On appellera désormais « façade » la partie de la représentation qui a pour fonction normale d'établir et de fixer la définition de la situation qui est proposée aux observateurs. La façade n'est autre que l'appareillage symbolique, utilisé habituellement par l'acteur, à dessein ou non, durant sa représentation (Goffman, 1973a : p.29).

La façade comprend tout ce que l'acteur porte et laisse à voir, volontairement ou non, ainsi que tout ce qu'il met en place afin de créer une impression à ses interlocuteurs. Cette image est pensée en rapport avec la situation d'interaction, comprenant bien sûr ses participants, qu'elle se veuille en corrélation complète ou en décalage. La façade est partiellement maitrisée par l'acteur, puisqu'elle comprend, par exemple, des éléments de son physique sur lesquels il n'a pas de contrôle, ce qui n'empêche pas qu'elle soit travaillée afin de servir les objectifs de la représentation.

L'auteur « décompos[e] la façade sociale en un certain nombre de parties » en commençant par le « décor » qui « comprend le mobilier, la décoration, la disposition des objets et d'autres éléments de second plan constituant la toile de fond et les

accessoires des actes humains qui se déroulent à cet endroit » (Goffman, 1973a : p.29). Se pose alors la question du choix du décor quand il est possible, ce qui est probable pour un rendez-vous galant et l'est moins pour un entretien d'embauche. La représentation de l'acteur ne sera pas la même selon si un rendez-vous galant se déroule dans un bar ou se déroule au domicile d'un des deux participants :

> Les acteurs qui voudraient faire d'un décor particulier un élément de leur représentation ne peuvent entamer l'action avant de s'être transportés à l'endroit approprié, et doivent cesser leur représentation quand il le quitte (Goffman, 1973a : p.29).

La maîtrise des éléments de ce décor est également à prendre en compte. Installer des bougies ou baisser la lumière lors d'un rendez-vous galant, ôter des éléments de décoration personnels ou encore mettre un certain genre de musique sont autant de déterminants de la représentation.

La « façade personnelle » comporte également des parties plus maîtrisables que d'autres pour l'acteur :

> On peut parler de "façade personnelle" pour désigner les éléments qui, confondus avec la personne de l'acteur lui-même, le suivent partout où il va. On peut y inclure : les signes distinctifs de la fonction ou du grade ; le vêtement ; le sexe ; l'âge et les caractéristiques raciales ; la taille et la physionomie ; l'attitude ; la façon de parler ; les mimiques ; les comportements gestuels ; et d'autres éléments semblables (Goffman, 1973a : p.30-31).

Il est compréhensible que certains éléments tels que le sexe ou la physionomie soient bien plus difficiles à maîtriser que le vêtement. De plus, tous les individus ne sont pas égaux quant au contrôle de certains aspects de la façade personnelle tels que les mimiques ou la façon de parler : quand certaines personnes ne savent pas s'empêcher de rougir ou de balbutier sous le coup du stress, d'autres font preuve d'un contrôle sans faille de la visibilité de leurs émotions. Goffman différencie, au sein de la façade personnelle « l'apparence » et la « manière » :

> On peut réserver le terme d'« apparence » aux stimuli dont la fonction à un moment donné est de nous révéler le statut social de l'acteur. (…) Le terme de « manière » peut servir à désigner les stimuli dont la fonction est de nous indiquer le rôle que l'acteur compte jouer dans la situation présente (Goffman, 1973a : p.31).

Enfin, la « façade sociale » doit être comprise à l'aune d'une caractéristique principale : « si spécialisé et singulier que soit un rôle, sa façade sociale, sauf certaines exceptions, présente des traits qui peuvent aussi se rencontrer dans d'autres rôles quelque peu différents » (Goffman, 1973a : p.32). La « façade sociale » est composée d'un ensemble d'éléments mis en avant par l'acteur, un « appareillage symbolique » (*Ibid.* : p.36) afin de correspondre à un rôle donné. Cependant, ce même appareillage, ou un de ses traits peut être utilisé par d'autres acteurs dans d'autres rôles. Goffman donne l'exemple de la bouse blanche utilisée par plusieurs métiers, « les ramoneurs et le personnel des parfumeries » afin de persuader le client du caractère « standardis[é], clinique et confidenti[el] de la tâche » (*Ibid.* : p.33).

La même façade peut également être usitée par un acteur lors de situations différentes, pour des rôles différents. Par exemple, pour un entretien d'embauche, le fait de porter un costume, de baser ses réponses sur un savoir encyclopédique adapté et de prendre en note les questions et remarques des examinateurs sont des traits de façade. Ces mêmes traits peuvent être également utilisés par l'acteur lorsqu'il passe un examen oral à l'université, face à un jury d'enseignants-chercheurs. La façade est présente pour le rôle du candidat à un emploi et pour celui d'étudiant, qui peuvent tous deux être considéré comme constitutifs d'un « ensemble de rôles » (*Ibid.* : p.36). Plus encore, certains éléments particuliers de la façade peuvent également être repris pour d'autres ensembles de rôles. Vient alors en tête la remarque du personnage de Kyan Khojandi dans sa minisérie *Bref* : « Pour chercher du travail, j'ai mis le costume que je mets aux mariages, aux enterrements et aux entretiens »[273]. Par exemple, un film, en tant que trait de façade, peut être donné comme référence à un entretien d'embauche, mais aussi sur un dossier d'acceptation à une filière universitaire.

[273] *Bref*, épisode 4 de la saison 1. Disponible en ligne <https://www.youtube.com/watch?v=MQjvpPpAjgo> Consulté en Juillet 2016.

A.3. La face.

Le terme de « face » apparaît pour la première fois, sous cette terminologie, dans le travail de Goffman dans un article de 1955. Pourtant cette notion a préalablement porté un autre nom « projected self » :

> Goffman did not develop the notion of face in his 1953 dissertation (…). But shortly after, he published a paper that proved a seminal contribution to his and our understanding of face: "On Face-Work : An Analysis of the Ritual Elements in Social Interaction" (1955, reissued in *Interaction Ritual*, 1967). The original term projected self no longer appears, but the essential idea is maintained: in any interaction, every participant puts forward a positive image of him or herself[274]. (Winkin, 2013 : p.44-45).

L'idée principale est déjà énoncée : la participation à une interaction implique la volonté de projeter une image positive de soi aux autres participants. Pour mieux décrypter cette tendance qu'ont les individus, Goffman parle en premier lieu de la « ligne de conduite » qu'ils suivent, de manière intentionnelle ou non, « c'est-à-dire un canevas d'actes verbaux et non verbaux qui l[eur] ser[vent] à exprimer [leur] point de vue sur la situation, et, par là, l'appréciation qu'il[s] porte[nt] sur les participants et en particulier sur [eux]-même » (Goffman, 1974 : p.9). Cette « ligne de conduite » n'est pas uniquement personnelle, elle « prend en considération l'impression » (*Ibid.*) que les autres participants ressentent à l'égard de l'acteur qui la met en place.

La « face » est interdépendante de la ligne de conduite, comme l'explique l'auteur, car elle se définit « comme la valeur sociale positive qu'une personne revendique effectivement à travers la ligne d'action que les autres supposent qu'elle a adoptée au cours d'un contact particulier » (*Ibid.*). Il s'agit là d'une coconstruction, car la face dépend de l'impression des autres, mais elle est également construite en fonction de ce que l'acteur imagine des autres participants, de ce qu'ils seraient en mesure de valoriser

[274] Goffman n'a pas développé la notion de face dans sa dissertation (mémoire) de 1953 (…). Mais il publia peu de temps après un article qui prouva une forte influence sur sa compréhension de la face, et donc de la nôtre : "On Face-Work : An Analysis of the Ritual Elements in Social Interaction" (1955, ensuite repris dans Interaction ritual (Les rites d'interaction), 1967). Le terme originel « projected self » n'apparaît plus en tant que tel mais l'idée principale est maintenue : dans n'importe quelle interaction, chaque participant met en avant une image positive de lui même.

socialement. C'est véritablement la situation d'interaction qui « fait porter » une face puisqu'elle engendre « une réponse émotionnelle » : « [l'individu] la soigne ; il s'y "attache" » (Goffman, 1974 : p.10).

Goffman montre comment « tout contact avec les autres est ressenti comme un engagement » (Goffman, 1974 : p.10) à travers la notion de face. S'il y a réaction émotionnelle, qui peut être visible pour les autres participants, par rapport à la face que fait porter l'interaction, il y a bien engagement de la part de l'acteur concerné. L'auteur énonce trois cas de figure afin d'illustrer l'attachement à une face, et donc l'engagement, que nous allons exemplifier. Le premier cas de figure est celui où « la rencontre confirme une image de lui-même qu'il tient pour assurée, cela le laisse indifférent ». Nous pouvons imaginer un étudiant studieux et scolaire, qui a pour habitude de remplir les conditions données par ses enseignants en oral d'évaluation, et ce à travers une ligne de conduite qui laisse percevoir les deux traits qui le définissent. Si les commentaires sur son travail lui confirment encore une fois la cohérence de cette ligne de conduite, il en sortira égal à l'individu qu'il était en arrivant. Le second cas de figure déçoit l'étudiant, car « ses vœux habituels ne sont pas comblés » (*Ibid.*). Le jury d'enseignants lui reproche, justement, d'avoir fourni un rendu oral trop scolaire et de n'avoir fait preuve d'aucune originalité, malgré la somme de travail visible. « On peut s'attendre à ce qu'il se sente "mal" ou "blessé" » (*Ibid.*). Et enfin, si au contraire le jury souligne dans sa présentation un dépassement des qualités habituellement présentes chez lui, sans que l'étudiant ne l'ait anticipé, « il "se sent bien" » (*Ibid.*).

Lors de cette expérience, il semble logique que les interrogés imaginent la réponse qui déclenchera une réaction positive de la part du public sans pour autant concevoir que les autres réactions sont possibles dans des cas particuliers. Ils savent que le choix du film comportera un « risque » (*Ibid.*) qu'ils essayeront de limiter dans la réalité, avec plus d'informations sur le public. Même si ce risque n'est pas palpable dans le cadre de l'entretien que nous avons passé avec les interrogés, ils tentent néanmoins de le limiter en s'accrochant à la représentation qu'ils ont de la situation proposée et aux stéréotypes qu'ils invoquent concernant les potentiels autres participants.

B. LES RÉFÉRENCES DONNÉES PAR LES ÉTUDIANTS.

B.1. Le rendez-vous galant : un film codé féminin.

Sur 142 interrogés, 111 ont répondu à la question : « On vous demande de parler d'un film que vous avez beaucoup aimé, lequel choisissez-vous lors d'un rendez-vous galant ? ». La *Table 23* présente les films cités par au moins deux interrogés[275] :

Table 24 : Les films les plus cités en rendez-vous galant

Titre du film	Effectifs
Titanic	9
Intouchables	4
Ps : I love you	4
American beauty	3
Je vais bien ne t'en fais pas	3
Love actually	3
Casse tête chinois	2
Drive	2
Gatsby	2
Harry potter	2
Into the wild	2
Jeux d'enfants	2
L'arnacoeur	2
La vie est belle	2
Le cercle des poètes disparus	2
Les p'tits mouchoirs	2
Remember me	2
Twilight	2

La première remarque à faire, au vu des films proposés par les interrogés, est également valable pour tout le corpus de films fourni : beaucoup de ces films apparaissent dans la liste des films « de filles ». En effet, *Titanic* (1997), *PS : I Love You* (2008), *Love Actually* (2008), *Jeux d'enfants* (2003), *L'arnacoeur* (2010), *Les p'tits mouchoirs* (2010), *Remember me* (2010) et *Twilight*[276] sont considérés comme des films « de filles » par le groupe. Cependant, individuellement, les interrogés n'ont majoritairement

[275] L'intégralité des films cités se trouve en annexe.
[276] 2008, 2009, 2010, 2011 et 2012.

pas choisi des films qu'ils avaient eux-mêmes classés en tant que film « de filles », seuls 11 % l'ont fait. Même si ces films sont visiblement connotés, ils ne sont pas venus à l'esprit des interrogés lorsque nous leur avons demandé des films corrélés à un sexe. Nous y voyons une preuve supplémentaire au fait qu'aimer un film peut le protéger d'une catégorisation dans un extrême, même si ce film en est représentatif.

Table 25 : Les films cités en rendez-vous galant en corrélation avec les films sexués.

	Effectifs	**Fréquence**
Non-réponse	31	21,8 %
Le film est n'est pas cité dans les films « de filles » ou « de mecs ».	92	64,8 %
Le film est cité dans les films « de filles »	16	11,3 %
Le film est cité dans les films « de mecs »	3	2,1 %
Total	142	100,0 %

Il semble que la plupart des interrogés aient effectué le même cheminement que Romain lorsqu'il explique que le film *N'oublie jamais* (2004) n'est pas dénué d'intérêts, car il y trouve un travail esthétique, sur les décors notamment, marquant. Selon lui, cet élément différencie *N'oublie jamais* d'autres films « de filles » :

> R — Je pense à *N'oublie jamais*. C'est ma copine qui m'a montré ça et… bon y'avait des scènes… je suis pas fan des stéréotypes comme ça, mais juste j'ai trouvé que dans l'histoire, et puis le charme des paysages, y'avait… C'est toujours une question d'esthétique. C'est pour ça que j'aime pas les films avec Hugh Grant, c'est toujours à l'intérieur de la ville. Quitte à faire un truc romantique, autant y aller, faire un coucher de soleil un peu bien filmé, des paysages. Par exemple, *Virgin Suicide*, c'est un film qu'avec des femmes qui rencontrent des mecs mais qu'avec des femmes… mais la manière dont c'est filmé, c'est beau. C'est intéressant. Pareil, *N'oublie jamais*, c'est moins bien, mais c'était sympa, j'ai bien aimé (Romain, 24 ans, L1).

Il semble, une nouvelle fois, que les genres cinématographiques « sentimental » ou « comédie romantique » ne sont pas totalement exclusifs pour nos interrogés, puisqu'ils disent en aimer certains. Dans le cadre d'un rendez-vous galant, il est important de noter que ces films font directement appel à ce qu'imaginent les interrogés du public, c'est-à-dire au stéréotype du féminin. Nous voyons que les interrogés invoquent ce qu'ils pensent savoir du groupe femme pour leur proposer un film qui sera en mesure de leur faire « garder » la face (Goffman, 1974 : p.13). En effet, appeler ce qui semble être connu des autres participants ne sert pas seulement à consolider une façade et faire

« bonne figure » (*Ibid.* : p.12), il est aussi question de préserver la face de l'autre : « L'effet combiné des règles d'amour-propre et de considération est que, dans les rencontres, chacun tend à se conduire de façon à garder aussi bien sa propre face que celles des autres participants » (Goffman, 1974 : p.14). Les représentations des interrogés intègrent la dévalorisation de la culture dite féminine. Le fait de citer un film qui fait partie intégrante de cette culture peut être vu comme un effort afin de préserver la face d'un membre du groupe femme. Et Goffman de continuer : « S'il cherche à sauver la face des autres, il se peut que ce soit par attachement à une certaine image de ceux-ci, par sentiment de la nécessité morale d'une telle protection » (*Ibid.* : p.15). Par ce choix, le jeune homme se fait le garant de la visibilité des rôles genrés de chacun des deux participants dans une situation de communication qui peut être extrêmement stressante et angoissante, étant donné les conséquences qu'un rejet ou une mauvaise expérience peut avoir sur l'estime de soi. La détermination des rôles offre une base solide à l'interaction, quitte à s'en dévier plus tard.

Dans ce jeu « d'acceptation mutuelle » (Goffman, 1974 : p.14), les interrogés convoquent également les éléments du stéréotype du masculin, c'est-à-dire qu'ils souhaitent proposer une façade opposée à l'image décriée du machisme et de la violence. Montrer que l'on est un homme qui accepte une part de féminité au sein de ses pratiques culturelles, qui fait preuve d'ouverture sur ce sujet et avec qui il sera possible de partager ses goûts, telle est la coloration de la façade que ces jeunes hommes veulent proposer[277]. Nous voyons qu'un tel choix permettrait aux interrogés, selon eux, de se valoriser aux yeux de l'autre participant, d'avoir une face satisfaisante, comme l'explique Jean :

> *Q — [Quel film citeriez-vous] dans un Rendez-vous galant ?*
>
> R — Ben là il faudrait que je dise *L'arnacoeur* parce que je sais que c'est une histoire romantique et ça marche super bien…
>
> *Q — Qu'est ce que vous voulez dire par là ?*

[277] Il s'agit d'une interprétation hétéronormée des résultats. Elle se dégagerait de cette caractéristique si les interrogés avaient donné le sexe de la personne avec qui ils imaginaient avoir un rendez-vous galant.

R — Je me rappelle plus assez bien l'intrigue, mais je sais que ça marche avec les filles. Dans le même esprit, y'a le film avec Gad Elmaleh et Tautou… *À tout prix*[278]. Ça aussi j'ai bien aimé, cette histoire d'amour impossible, j'aime bien, ça, ça me plait. (Jean, 20 ans, L3)

Jean montre explicitement que son choix est à dessein, qu'il est peut-être même déjà éprouvé (« ça marche super bien… »), mais qu'il est honnête, car issu des films que le jeune homme apprécie réellement, comme il l'a indiqué plus tôt dans l'entretien.

Pourtant, certains interrogés risquent de se dévaloriser en ne dosant pas efficacement le recours au stéréotype du féminin : ils avouent dans le questionnaire l'utilisation d'un mensonge, c'est-à-dire qu'ils mettent en place une « représentation frauduleuse » (Goffman, 1973a : p.61). En effet, si l'on peut supposer que la plupart des interrogés ont effectivement pioché dans les films qu'ils aimaient, trois d'entre eux n'ont aucun film précis en tête et reprennent les termes « films de filles » dans leur réponse, dévoilant leur stratégie. Le premier indique qu'il donnerait un « film de fille lambda », le deuxième, un « film de fille que je n'aime pas » et le troisième « un film de fille pour faire plaisir », sans citer de titre. Il est clair que ces trois interrogés ne cherchent pas un film particulier, mais se focalisent uniquement sur ce qui pourrait correspondre au public imaginé. Même si la stratégie est comparable à celles des autres interrogés, le fait de ne pas jouer le jeu de l'honnêteté en donnant un film apprécié peut les mettre en position de faiblesse :

> On désigne [quand on parle de gens qui présentent une façade mensongère] la position précaire où se placent les acteurs, car, à n'importe quel moment de leur représentation, un événement peut venir les surprendre et contredire brutalement ce qu'ils ont affirmé en public, leur infligeant ainsi une humiliation dans l'immédiat et leur faisant perdre parfois définitivement leur réputation. (Goffman, 1973a : p.61).

Il est facile d'imaginer qu'un ami de l'interrogé soit présent dans le bar où le rendez-vous galant peut avoir lieu et qu'il ponctue la réponse de son proche par un rire moqueur. L'acteur sera alors privé de toute crédibilité pour son public, il « perdr[a] la face » (Goffman, 1974 : p.12).

[278] Jean parle du film *Hors de prix* (2006), réalisé par Pierre Salvadori.

B.2. Le rendez-vous galant : entre résolution et vulnérabilité.

Si les interrogés choisissent un film qu'ils aiment, ils ne choisissent pas forcément un des films qu'ils ont cités comme film préféré, et ce dans les questionnaires comme dans les entretiens.

Table 26 : Les films cités en rendez-vous galant et la corrélation avec les films préférés.

	Effectifs	**Fréquence**
Non-réponse	31	21,8 %
Le film fait partie des préférés	31	21,8 %
Le film ne fait pas partie des préférés	80	56,3 %
Total	142	100,0 %

Il est clair que d'autres éléments que l'engagement affectif entrent en compte lors du choix, comme nous avons pu le voir précédemment : citer un film corrélé au stéréotype féminin dit quelque chose de l'homme que l'interrogé souhaite incarner. Si nous nous penchons sur les autres films cités, il est possible d'interpréter leur choix comme autant de traits qui servent des façades qui prennent en compte les stéréotypes.

Prenons comme point de départ la seconde partie de réponse de Jean lorsqu'il est interrogé sur le rendez-vous galant. Il vient d'exprimer qu'il choisirait *L'arnacoeur* ou *Hors de prix* pour deux raisons : ce sont des films qu'il apprécie sincèrement et il pense qu'ils le valoriseraient dans un tel contexte d'interaction. Jean continue :

> R — Mais je peux aussi sortir *Mummy* pour expliquer mon vécu et mon analyse et je pourrai paraître assez intelligent vis-à-vis de la demoiselle. Mais je pense que c'est inconscient… Au final je vais me dévoiler, mais parce que j'aurai envie, pour moi c'est bénéfique (Jean, 20 ans, L3).

Jean montre qu'il est conscient qu'un film peut être une porte d'entrée vers l'histoire personnelle, sans pour autant en faire une faiblesse dans la stratégie de valorisation. Se « dévoiler » peut-être « bénéfique » pour deux raisons. En premier lieu, l'acceptation de la vulnérabilité, dans une certaine mesure évidemment, est une des caractéristiques de l'incarnation moderne de la masculinité, comme nous avons pu le voir avec les acteurs.

Jean indique plus tôt dans son entretien que sa famille a été touchée par un cas de schizophrénie et qu'il en garde un souvenir ému. Il livre sans réticences un passé douloureux et une émotion intense. Rappelons cependant qu'il est question d'un rendez-vous galant, que Jean imagine manifestement avec une femme, et c'est dans ce contexte que cette réflexion sur la vulnérabilité se fait. Les hommes entre eux, spécifiquement dans des contextes à risque, subissent une forte pression quant à la négation de la douleur physique ou morale, d'une quelconque forme de vulnérabilité. Nous avons pu le voir lors de l'extraction du stéréotype du masculin comme dans les personnages stéréotypés présentés aux jeunes hommes et de nombreux travaux. Cette injonction portée par les pairs est spécifiquement présente dans les contextes où les hommes exercent des métiers difficiles, comme l'article de Pascale Molinier le montre : « un homme qui ne parvient pas à contrôler sa peur ou sa vulnérabilité est raillé par les autres, méprisé comme une "chochotte" ou une "femmelette" jusqu'à ce qu'il craque et qu'il s'en aille ou tombe malade » (Molinier, 2000, §13[279]). L'injonction de non-vulnérabilité semble rejouée, en tout cas par Jean, dans le contexte que nous lui avons proposé.

En second lieu, le recul de Jean par rapport à son vécu peut être considéré par le public comme une marque de maturité, d'« intelligen[ce] ». C'est le discours qu'il pourra fournir sur le film qui lui paraît un élément de façade important, qui pourrait appeler la sympathie du public. Nous voyons d'autres films présents dans la *Table 23* qui peuvent induire un caractère philosophique comme *Intouchables* (2011), *La vie est belle (1997)*, *Into the wild* (2008) ou encore *Le cercle des poètes disparus* (1989). Ces films, qui peuvent aisément se prêter à une discussion plus intime sur les sentiments et perceptions personnelles, présentent des destins d'hommes touchants, mais particulièrement forts mentalement, dans des situations problématiques. En plus du trait sensible qu'ils peuvent apporter à la façade, ils ont la faculté de montrer que ces hommes se sortent, d'une façon ou d'une autre, de la situation qui les préoccupe : Guido réussi à sauver son fils des atrocités d'un camp de concentration (*La vie est belle*, 1997), Alexander Supertramp découvre un sens à l'existence même à l'instant de sa mort (*Into the wild*, 2008), Todd surmonte le suicide de son ami pour mieux vivre sa vie selon les préceptes de son mentor (*Le cercle des poètes disparus*, 1989), Philippe fini par surmonter sa peur

[279] La version numérique n'est pas paginée. Publication en ligne <https://www.cairn.info/revue-travail-genre-et-societes-2000-1-page-25.htm#anchor_citation> Consultée en juillet 2016.

de la rencontre amoureuse due à son handicap et Driss prend en main son destin en montant son entreprise (*Intouchables*, 2011). Ces destins sont des incarnations de la capacité à « dénouer des situations complexes » et à atteindre un objectif précis, en face duquel la mort n'est pas considérée comme un échec. Nous retrouvons la trace de ce qu'est « se comporter en homme » pour certains étudiants : prendre ses responsabilités, protéger, aller jusqu'au bout ou encore ne pas avoir peur.

Ce savant mélange entre sensibilité et détermination se retrouve dans les films *Drive* (2011) et *Gatsby le magnifique* (2013). Les deux personnages principaux sont interprétés par Ryan Gosling et Leonardo DiCaprio, tous deux représentatifs des boy-men. Leurs personnages, sensibles et amoureux, compensent des caractéristiques moins valorisées, du point de vue de la masculinité hégémonique, par d'autres atouts qui, eux, le sont : la violence et la maîtrise d'un véhicule pour « le conducteur », la réussite sociale et le pouvoir pour Gatsby ainsi qu'un fort potentiel mystérieux pour les deux. Miser sur ces films, et sur leurs personnages principaux, lors de la représentation est une « ligne de conduite » qui est en totale adéquation avec le paradigme actuel de performance de la masculinité, paradigme vécu par les interrogés et reconnu par certains membres de la communauté scientifique :

> Le terme de masculinité marque la volonté d'analyser s'il est possible d'être un homme sans coller aux stéréotypes de la virilité[280], d'une part ; sans devenir une femme, d'autre part. Ou pour le dire autrement, en reprenant le titre français du livre de John Stoltenberg (1993) : « Peut-on être un homme sans faire le mâle ? »[281] (Molinier, 2000 : § 3).

[280] Nous avons vu dans le Premier Chapitre que, dans cette rechreche, les termes masculinité et virilité se chevauchent. Le stéréotype de la virilité et celui du masculin sont synonymes. Dans cette citation, l'auteur considère bien la masculinité incarnée par les différents hommes et non le stéréotype du masculin que nous avons mis à jour, qui lui correspond fortement à ce qu'elle appelle ici virilité.
[281] Stoltenberg, John, *Peut-on être un homme sans faire la mâle ?*, Paris, Éditions de l'homme, 1993. Cité par Molinier, 2000 : §3).

B.3. La consommation secrète.

L'entretien de Julien divulgue un cas de figure qui n'est, par définition, pas visible dans les questionnaires. Le cas des films aimés qui peuvent, selon les interrogés, avoir un effet négatif sur la façade à adopter, et donc mettre en danger la face :

> R — Je dirai pas Star Wars non plus. (…) C'est vrai que ça dépend, mais y'a des gens si on dit Star Wars, ils voient un gamin geek. Je sais pas si, dès le début, j'assumerai alors que c'est une partie de moi. Ou alors je dirais Star Wars parmi d'autres films en fait (Julien, 20 ans, L3).

Nous avons vu que Julien aime particulièrement Star Wars depuis son enfance. Cette série de films tient une place particulière dans sa vie. Se pose pourtant la question d'« assum[er] » cette place, cet investissement affectif, dans la situation de communication qui lui est demandée d'imaginer. Il pense au mieux noyer son film « fétiche » (Pourquier-Jacquin, 2015 : p.192) au milieu d'autres et au pire ne pas l'évoquer. Si Julien a des réserves quant à intégrer son attachement à sa façade, il en aurait également à imaginer un rendez-vous galant chez lui, où beaucoup d'objets relatifs aux films ont leur place. Il optera donc pour un autre lieu ou pour un travail sur le décor avant la représentation pour effacer les traces de sa « consommation secrète » (Goffman, 1973a : p.46). Ce type de comportement est décrit par Goffman avec deux exemples :

> Dans la société américaine, les enfants de huit ans prétendent que les programmes télévisés destinés aux enfants de cinq et six ans ne les intéressent pas, alors qu'ils continuent à les regarder en cachette. De la même façon, les ménagères bourgeoises (…) peuvent laisser *The Saturday Evening Post* en évidence sur la table de la salle de séjour, mais cacher dans leur chambre à coucher un exemplaire de *True Romance* (Goffman, 1974 : p.46).

Ce que craint Julien, c'est que l'évocation du film projette sur lui le stéréotype du « geek » auquel pourrait se rattacher le public. Il craint le phénomène de « stigmatisation » que décrit Goffman dans son ouvrage Stigmate. *Les usages sociaux des handicaps* (1975). En effet, le stigmate désigne « un attribut qui jette un discrédit profond » (*Ibid.* : p.15) sur l'individu. À travers la monstration d'un stigmate, un individu peut se voir appliquer un stéréotype par le public en face duquel il se

trouve : en effet, « cette conception du stigmate "implique un label et un stéréotype, le label associant la personne à un ensemble de caractéristiques indésirables qui forment ce stéréotype" (Link et Phelan, 2001[282]) » (Lacaze, 2008 : §23). Le label, dans le cas de Julien, se trouve être le film Star Wars et le stéréotype, celui du geek. Certains stigmates connus, ou imaginés, par l'individu peuvent lui faire penser qu'il risque d'être « discréditable », dans le cas où « la différence n'est pas immédiatement apparente, ni déjà connue » par l'autre (Goffman, 1975 : p.57) et lui faire adopter un comportement adapté au contexte :

> Le problème n'est plus tant de savoir manier la tension qu'engendrent les rapports sociaux que de savoir manipuler l'information concernant une déficience : l'exposer ou ne pas l'exposer ; la dire ou ne pas la dire ; feindre ou ne pas feindre ; mentir ou ne pas mentir ; et, dans chaque cas, à qui, comment, où et quand (Goffman, 1975 : p.57).

Julien se pose ses questions, car le stéréotype du « geek » s'oppose au stéréotype du masculin, à la masculinité hégémonique, c'est-à-dire à un individu « qui aime le grand air tandis que le geek s'enferme chez lui, est timide alors qu'il faut aller vers les autres, aime étudier en détail ses passions alors qu'il faut être frivole et changeant » (Peyron, 2014 : NP) [283]. L'étudiant est réticent à donner son film préféré comme référence lors d'un rendez-vous galant, le considérant comme potentiellement discréditant, alors qu'il n'a eu aucun mal à le donner lors de l'entretien de recherche, ou, lors de conversation avec des proches. David Peyron détaille les caractéristiques de ce stéréotype qui a « des œuvres cultes comme Star Wars ou le seigneur des anneaux » (*Ibid.*) :

> Le geek des origines est décrit sous la forme typique du jeune homme timide malingre, portant des lunettes et mal à l'aise avec les filles (ses traits sont extrêmement genrés), qui se complait dans l'hyperrationalité de sciences dites « dures » et rêve d'évasion de la réalité via des univers fantastiques abordés justement en terme de cohérence scientifique. Il est très intelligent, mais a des difficultés à communiquer ce qui le pousse à privilégier l'immersion dans d'autres mondes, à passer ses nuits à taper des lignes de codes, à apprendre le Klingon, une langue imaginaire issue de la série *Star Trek* ou, comme Néo, le héros geek des films *Matrix* à rêver de se plonger dans une autre réalité (Peyron, 2014 : NP).

[282] Link, B.G. ; Phelan, J.C. 2001. « Conceptualizing stigma », *Annual Review of Sociology*, 27, 363-385. Cités par Lacaze (2008 : §23).
[283] Le texte de David Peyron, docteur en Science de l'information et de la Communication, est issu de son intervention lors du colloque *Fiction et sciences sociales: Bonnes et mauvaises fréquentations*, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 25-26 septembre 2014. Il est disponible en ligne : https://davidpeyron.wordpress.com/textes-et-extraits/les-stereotypes-fictionnels-comme-outils-de-lenquete-qualitative-lexemple-de-la-culture-geek/ (consulté en juillet 2016).

Le caractère « genr[é] », souligné par l'auteur, montre ses conséquences potentielles lors d'une représentation comme celle qu'imagine Julien. Nous voyons par les réactions des interrogés, mettre en avant ou cacher un film, qu'ils cherchent à ramener l'impression que produit une référence cinématographique sur leur propre façade. Nous y voyons une marque du potentiel important du film en tant que part de l'appareillage symbolique mis en place lors d'une représentation.

B.4. L'entretien d'embauche : la question de la légitimité en jeu.

Sur les 142 interrogés, 101 ont répondu à la question « On vous demande de parler d'un film que vous avez beaucoup aimé, lequel choisissez-vous lors d'un entretien d'embauche ? ». La *Table 27* donne à voir les films qui ont été cités par au moins deux interrogés[284] :

Table 27 : Les films les plus cités en entretien d'embauche

Titre du film	Effectifs
À la recherche du bonheur	4
Le loup de Wall Street	4
Forrest gump	3
Gran torino	3
Inception	3
Casse tête chinois	2
Intouchables	2
La liste de Schindler	2
Le bon, la brute et le truand	2
Le pianiste	2
Limitless	2
Trader	2
Scarface	2

Nous pouvons faire une première remarque quant aux films cités par les interrogés : tous ces films ont été particulièrement bien accueillis par la critique et ont été, excepté

[284] L'intégralité des réponses se trouve en annexe.

Limitless (2011) et *Trader* (1999), récompensés avec de hautes distinctions par l'industrie cinématographique. Pour citer quelques exemples, *À la recherche du bonheur* (2006) a obtenu plusieurs nominations pour la performance d'acteur de Will Smith (dont les Oscars et Golden Globes) ; *Le loup de Wall Street* (2013) a également été nommé plusieurs fois aux oscars (dont meilleur film, meilleure réalisation et meilleur acteur), a reçu le Golden Globes du meilleur acteur pour Leonardo DiCaprio et plusieurs prix pour le meilleur scénario ; *Forrest Gump* (1994) a obtenu six Oscars et trois Golden Globes dont, dans les deux cérémonies, ceux de meilleur film, meilleure réalisation et meilleur acteur ; *La liste de Schindler* (1993) détient le record de la liste avec, entre autres, sept Oscars dont ceux du meilleur film et de la meilleure réalisation ; et *Le pianiste* (2003) a reçu la Palme d'or au Festival de Cannes en 2002, sept Césars et trois Oscars dont ceux du meilleur film et du meilleur acteur. Ces distinctions en font des films qui ont une certaine légitimité et offre une crédibilité culturelle aux étudiants qui les citent.

Bernard Lahire, dans son article « Distinctions culturelles et lutte de soi contre soi : détester la part populaire de soi » (2005) rappelle que le « besoin de légitimité » est « universellement répandu »[285]. Quelle que soit la posture des individus quant à la philosophie de cette question, la plupart d'entre eux intègrent le fait que les œuvres sont socialement hiérarchisées, comme le montre Bernard Lahire avec l'exemple de Jean Paul Sartre :

> Dans *Les Mots* (1972)[286], Jean-Paul Sartre donne à lire la relative diversité des influences culturelles auxquelles il a été soumis durant son enfance et l'apprentissage de la hiérarchisation de ces influences (le cinéma qu'aime sa mère est méprisé comme divertissement populaire par son grand-père ; les imprimés que tolère sa grand-mère sont jugés indignes par le même grand-père, etc.). Et c'est en vivant ce qu'il appelle une « double vie » que l'enfant intériorise les structures de la distinction culturelle ; en prenant conscience de l'indignité d'une partie de ses propres pratiques (Lahire, 2005 : p. 140).

L'auteur montre que cette hiérarchisation est manifestement en œuvre chez « certains interrogés » (*Ibid.*) de son enquête sur les goûts culturels. Il est possible d'appliquer ce phénomène à nos interrogés en tant que groupe au vu de la légitimité reconnue des films

[285] L'auteur prend ici appui sur le travail de Bourdieu : BOURDIEU, P., La Distinction. Critique sociale du jugement, Paris, Minuit, 1979. Référence citée par B.Lahire (2005 : p.137)
[286] Sartre, Jean Paul, *Les Mots*, Paris, Gallimard,Folio, 1972. Cité par Lahire (2005 : p.140).

qu'ils souhaitent citer en entretien d'embauche. En effet, dans le but de produire une impression cohérente avec le fait de postuler à un emploi, le choix d'un film établi comme légitime se dégage. Antoine souligne, dans son discours, la « chance » qu'il a d'aimer des films légitimes et reconnus, car il n'a pas à établir de stratégie frauduleuse pour « faire bien » :

> *Q — En imaginant un entretien d'embauche, on vous dit « citez-moi un film que vous avez aimé ».*
>
> R – *Jules et Jim* (…) J'ai de la chance parce que ça fait bien, la nouvelle vague. Mais j'aime vraiment. (…) Ouais, c'est drôle parce que c'est le genre de film qui peut faire bien, mais c'est pas forcément pour ça que je les aime, finalement. (Antoine, 18 ans, L1).

Antoine manifeste une conscience du regard que peuvent porter, en général, les individus sur les films de la nouvelle vague, et en particulier, de potentiels recruteurs. Les films présents dans la liste des interrogés restent tout de même des films qui ont été vus par un grand nombre de spectateurs, ce qui les différencient de ceux de la nouvelle vague. Colin montre également que la légitimité des films appréciés est appréhendable par un individu :

> *Q — Si on vous posait la question « quelle est votre film préféré ? », est ce que vous pourriez changer de réponse selon les contextes ?*
>
> R — Non, je pense pas. Parce que mes films préférés… ça va.
>
> *Q — Qu'est ce que vous diriez par exemple en entretien d'embauche ?*
>
> R — Ça serait American Pie effectivement, je le sentirai pas. Même là je le dirais peut-être pas. On a quand même un repère sur l'autre… mais non, non, le film que je préfère je sais lequel c'est et ça me dérange pas de le dire. *The Foutain*. C'est vraiment lui, c'est celui… je trouvais que c'était presque de l'art dans les images, ça m'avait touché. Enfin… Je le ressors tout le temps. (Colin, 24 ans, L3)

Par sa phrase « mes films préférés… ça va », Colin montre qu'il a des « repères » selon les situations. Il exprime le fait qu'une comédie adolescente ne fera pas forcément le même effet sur un recruteur qu'un film dont l'esthétique peut être discutée, avec une intrigue alambiquée comme *The Fountain* (2006). Nous pouvons supposer que la dévalorisation de la culture dite féminine est encore ici à l'œuvre, car même si deux

films montrant une femme en tant que personnage principal sont présents dans le corpus relevé[287], ce qui est peu, aucun film « de filles » ne l'est.

Ajoutons que Hervé Glevarec et Michel Pinet ont montré la forte corrélation entre les films dits « intellectuels » et « les diplômés » (2013 : §30)[288]. Leur enquête sur la classification des goûts culturels montre que « les genres plus "intellectuels", films d'auteur (…) et comédies dramatiques (…) sont l'objet de très fortes préférences affirmées » (Glevarec et Pinet, 2013 : §30). Sans que les étudiants interrogés par questionnaires isolent réellement des films d'auteur, comme le fait Antoine, ils citent des comédies dramatiques telles de *Forrest Gump* (1994), *Intouchables* (2011), *Le Loup de Wall Street* (2013) ou *Casse-tête chinois* (2013). Ils mettent, par extension, en avant dans leur façade le fait qu'ils fassent partie du groupe des diplômés.

Dans la suite de l'article de Bernard Lahire, il est question de la hiérarchisation des pratiques et d'objets culturels, mais cette fois individuellement :

> Les individus ne vivent pas la distinction entre le légitime et l'illégitime seulement comme une frontière qui sépare des groupes ou des classes différents (« eux » et « nous »), mais comme une ligne de partage entre soi et soi (les mêmes jugements culturels stigmatisants peuvent porter sur une partie de ses propres pratiques passes ou présentes), une ligne de clivage qui les traverse intimement de part en part. La séparation du légitime et de l'illégitime peut ainsi être vécue comme une division interne qui peut donner lieu dans certains cas à des luttes de soi contre soi (Lahire, 2005 : p 141).

Chaque individu est susceptible de juger des parties de lui-même, passées ou pas, qui ont eu un engagement avec des pratiques qui ne sont pas considérées comme légitimes ou valorisables. Il en va de même pour les films. Si nous abordons cette réflexion de l'auteur, c'est à l'aune de l'entretien de Pierre qui va choisir un film à citer en entretien d'embauche : *Mommy* (2014). Mais il fait également un cheminement qui comprend un film qu'il ne devrait pas citer, selon lui, même s'il a été apprécié à une époque. Pierre, avant de se prêter à l'expérience que nous lui avons proposée, illustre les dires de Bernard Lahire :

[287] *Hunger Games* (2012, 2013, 2014 et 2015) et *V pour Vendetta* (2006).
[288] Publication en ligne <https://communication.revues.org/3753#tocto2n2 >. Consultée en Juillet 2016.

Q — Est ce qu'il y a un film que vous aimez bien ou que vous avez bien aimé dont vous avez un petit peu honte ?

R — *Bienvenue chez les Ch'tis*. (il rit)

Q — Pourquoi ?

R — C'est pareil [que le film *Les Profs*], c'est tout public, y'a pas de profondeur dans le scénario, on s'en fout un peu. En le revoyant, ça devient lassant, on se rend compte que c'est vachement simple. C'est pareil, c'est avec la nouvelle approche que j'ai où je me suis rendu compte de certaines choses : ça me plaisait beaucoup, mais finalement c'est pas ce qui me plait, que je recherche dans le cinéma. Ça m'a fait rire parce que tout le monde rigolait. (Pierre, 20 ans, L3)

Pierre jouit de ce qu'il appelle « une nouvelle approche » du cinéma. À son arrivée en licence Information et Communication, il a intégré l'association Les nuits des CinéFils et Filles et a privilégié des relations amicales avec des personnes qui ont un fort intérêt pour le cinéma. Tous ces éléments ont fait que Pierre est passé d'une conception du cinéma comme une sortie récréative entre amis à un réel intérêt pour le visionnage de films diversifiés. Cette transition fait qu'il émet désormais un jugement négatif sur ce qu'il appréciait avant, le « tout public » : « Dans les cas d'autodidaxie ou de mobilités sociales ascendantes, l'écart de soi à soi est un écart entre un soi passé, qui appréciait les choses plus "populaires", "commerciales", "simples", et un soi présent qui est plus "évolué" » (Lahire, 2005 : p. 140). Ce jugement le guide avec humour, dans sa réponse concernant le film qu'il donnerait, et celui qu'il ne donnerait pas, en entretien d'embauche :

Q — Et par exemple [quel film citeriez-vous] en entretien d'embauche ?

— (il réfléchit) Ben là, maintenant, comme je disais, ce serait Mommy mais avant de le voir… ce qui est sûr c'est que j'ai eu la chance de pas en passer quand je regardais Bienvenue chez les Ch'tis, parce que ça le fait pas devant des gens comme ça. (il rit). (Pierre, 20 ans, L3)

Il est intéressant de noter que, tout comme Antoine, Pierre parle de « chance » lorsqu'il évoque les films, la « chance » d'aimer ou la « chance » de ne plus aimer. Tout se passe comme si les étudiants n'envisageaient pas une seconde de frauder complètement lors d'un entretien d'embauche : ils font dominer leurs engagements affectifs sur l'analyse de la situation de communication. Ces derniers exemples nous également ont permis de montrer une nouvelle fois que les films n'ont pas la même place selon les périodes de

vie, ni encore les mêmes fonctions. Ceci contribue à démontrer « l'intérêt (…) d'approfondir autour des films eux-mêmes et ce qu'on en dit, et comment ce qu'on en dit se métamorphose au fur et à mesure de chaque histoire individuelle » (Malinas, 2004 : p.81).

B.5. L'entretien d'embauche : des films dans un cadre de travail risqué.

Dans la liste des films présentée en *Table 27*, il est possible d'isoler les films *Trader* (1999) et *Le Loup de Wall Street* (2013) ainsi que *Scarface* (1983). En observant le reste des films proposés par les interrogés[289], nous pouvons regrouper des films qui sont liés à ces derniers par la dureté des cadres d'activités qu'ils montrent à l'écran comme la mafia, le milieu du sport ou celui de la finance, en d'autres termes « le monde des affaires [qui] est masculin » (Corbin, 2007 : p.9). Par exemple, *Le Parrain* (1972), *Wall Street* (1987), *L'enfer du Dimanche* (1999) ou encore *The Company Men* (2010) s'ajoutent aux films déjà cités. Certains interrogés choisissent ces films, car un milieu professionnel particulier les attire, comme Sébastien qui cite « le loup de Wall Street » parce qu'il « aime bien cette époque (…) et le business ». Il est cependant remarquable que les relations entre les hommes décrites à l'écran soient porteuses de souffrance, de stress et d'angoisse, ce qui comporte des risques y compris pour sa santé mentale ou même sa vie. Pareillement, les films qui montrent une activité militaire ou policière sont visibles : *Demain, quand la guerre a commencé* (2012), *Gods and generals* (2003), *Bad Lieutenant* (1992), *Il faut sauver le soldat Ryan* (1998), *Inglorious Basterds* (2009), *Pearl Harbor* (2001), etc. Ces choix de films sont représentatifs d'une posture prise quant à ce qu'est être un homme au travail, c'est-à-dire qu'on y reconnaît la « position » décrite par Pascale Molinier :

> La position de maîtrise qui caractérise le masculin dans le travail s'exprime en termes de force physique ou d'habileté dans les métiers manuels, en termes de force mentale, de fermeté de caractère ou de dispositions au maniement conceptuel dans les métiers de commandement ou dans les métiers intellectuels. Mais dans tous les cas, les hommes valorisent le contrôle de soi, la capacité à endiguer et maîtriser les émotions, le sang-froid (Molinier, 2000 : §8).

[289] La liste complète des films cités se trouve en annexe.

La position masculinisée du travail fait partie de la façade que les étudiants choisissent de porter lors d'un entretien d'embauche. La dernière remarque de l'auteur concernant la valorisation du « contrôle de soi, [de] la capacité à endiguer et maîtriser les émotions [et du] sang froid » se repère dans l'entretien de Guillaume lorsqu'il formule le choix du film qu'il citerait :

> R — Je pense que je dirai *Le Parrain*. Le premier… J'adore ce mec… Tout le monde vient le voir pour qu'il règle les trucs. Si je parle de ce film, bon c'est vrai que c'est un peu violent, mais bon… si je le dis en entretien d'embauche, y'a moyen qu'on pense que j'ai les mêmes trucs que lui, le respect, l'ambition, la force et tout… Ouais, je dirais *Le Parrain*.
>
> *Q – Qu'est ce que vous entendez par "force" ?*
>
> R – Ben… C'est le calme, le genre force tranquille qui est hyper impressionnant. On a envie de respecter les mecs comme ça. » (Guillaume, 18 ans, L1).

Guillaume se focalise sur le personnage du premier volet de la saga *Le Parrain* (1972), Vito Corléone, interprété par Marlon Brando. Il espère ainsi se valoriser, pensant que le public transfèrera les caractéristiques de ce personnage à lui même : « y'a moyen qu'on pense que j'ai les mêmes trucs que lui ». Les « trucs » auxquels l'interrogé fait référence sont des caractéristiques de la masculinité hégémonique qui sont d'autant plus valorisées dans le monde du travail : « Un homme, un "vrai", ne craint pas le danger. Il se maîtrise et doit être en mesure de le prouver à tout bout de champ devant ses collègues s'il veut gagner, et conserver leur confiance » (Molinier, 2000 : §13). Enfin, nous pouvons voir que même si les films choisis peuvent donner à la façade une coloration genrée, les interrogés tentent de doser cette coloration en ne donnant aucun film connoté comme masculin :

Table 28 : Le film cité en entretien d'embauche et la corrélation aux films sexués.

	Effectifs	Fréquence
Non-réponse	41	99,3 %
Le film n'est pas cité dans les films « de mecs » ou « de filles »	100	70,4 %
Le film est cité dans les films « de mecs »	0	0 %
Le film est cité dans les films « de filles »	1	0,7 %
Total	142	100,0 %

Nous y voyons une volonté manifeste de ne pas incorporer à la façade un élément visiblement stéréotypé afin de donner plus de subtilité à la représentation.

B.6. Entretiens d'embauche : les films préférés.

Tout comme pour un rendez-vous galant, les films cités pour un entretien d'embauche sont appréciés, voire aimés, par les interrogés. Pourtant, ils ne font pas automatiquement partie des trois films préférés des interrogés par questionnaires, comme le montre la *Table 29 :*

Table 29 : Le film cité en entretien d'embauche et la corrélation avec les films préférés.

	Effectifs	Fréquence
Non-réponse	41	28,9 %
Le film fait partie des préférés	35	24,6 %
Le film ne fait pas partie des préférés	66	46,5 %
Total	142	100,0 %

Un quart des interrogés choisit un film qui fait partie de ses préférés. Nous retrouvons ce phénomène dans les entretiens, au contraire du cas du rendez-vous galant où les interrogés par entretien ont eu tendance à choisir des films pour lesquels ils n'avaient pas exprimé un attachement jusqu'alors. Malgré le caractère « change[ant] » qu'ils soulignent tous deux, Thomas et Louis réussissent à choisir un film qui leur semble représentatif d'une certaine constance :

> *Q — Est ce qu'il y a des situations dans lesquelles vous choisissez des films précis comme référence dans ceux que vous aimez ? Si vous êtes en entretien d'embauche par exemple, vous direz quoi ?*
>
> R — Je répondrai honnêtement *Eyes Wide Shut*. J'ai pas de films que je vais caser selon les situations. De toute façon c'est celui-là ça c'est sûr. Enfin, pour l'instant, après, ça peut changer. Mais je l'ai vu tellement de fois et à chaque fois je suis de plus en plus fasciné. (Thomas, 19 ans, L1)

Thomas choisit le film *Eyes Wide Shut* (1999), qui représente pour lui un tournant dans son rapport aux films. Plus tôt dans l'entretien, il explique la « surprise » qu'il a eue quant à la construction du film et le jeu de l'acteur Tom Cruise dans une telle intrigue. Il précise tout de même, dans ce dernier extrait d'entretien, qu'il a conscience que ce film

peut être remplacé par un autre s'il parvient à le « marqu[er] » de la même façon. Louis met en exergue le fait que sa personnalité change, et avec elle les films qui l'accompagnent et ceux qu'il citerait dans différentes situations de communication :

> *Q — Si on vous posait la question « citez un film que vous aimez ? » dans un entretien d'embauche, vous diriez quoi ?*
>
> R — Oui, ça varie parce que déjà comme je change beaucoup. J'ai pas vraiment une ou deux références donc je profite du fait que j'ai plein de films que j'ai aimé. Au pire, je vais dire *E.T.* peut-être parce qu'il m'a marqué quand j'étais petit et que je l'aime toujours autant. (Il réfléchit). Ouais, *E.T.* Je pense que c'est celui qui me viendrait, c'est vraiment mon seul préféré dans la durée (Louis, 19 ans, L3).

Avec le film *E.T. L'extraterrestre* (1982), Louis trouve un attachement qui perdure depuis son enfance. Il lui semble alors cohérent de le citer en entretien d'embauche afin d'apporter un caractère stable à la représentation qu'il soumet au public. Enfin, nous retrouvons Julien qui semble toujours en lutte avec son fort amour pour *Star Wars* :

> R — Je crois pas que je dirai *Star Wars* tout le temps, genre dans un entretien ou quoi. Je me sentirai… Pour le coup je dirai bien *L'odyssée de l'espace*, Kubrick tout ça je pense que socialement ça marque un niveau en fait. Je pense que pas tout le monde peut… c'est méchant ce que je dis… mais je pense que c'est un truc beaucoup moins accessible que *Star Wars*. Je dis pas que les gens bêtes le comprennent pas, mais qu'il faut plus réfléchir. Donc je dirai plus *2001 Odyssée de l'espace* pour montrer que… voilà. (Julien, 20 ans, L3)

Julien avait déjà cité *2001, L'odyssée de l'espace* (1968) dans l'entretien comme étant un de ses films favoris, mais qu'il classait « après *Star Wars* ». Le fait de citer un film de Kubrick « marque un niveau » intellectuel pour ce jeune homme. Nous sentons effectivement la présence d'une séparation entre un « "eux" et "nous" » (Lahire, 2005 : p.141) qui pose un problème d'éthique à Julien (« c'est méchant ce que je dis »). Ce qui est cependant clairement visible dans cet extrait, c'est que le public imaginé par Julien s'oppose aux « gens bêtes ».

Dans les deux situations de communication proposées aux interrogés, il est perceptible que la volonté de se valoriser à travers un film est présente. Les entretiens d'embauche sont, pour les interrogés, un contexte où l'érudition, en tout cas la connaissance de références cinématographiques à caractère légitime, est à démontrer. Les films choisis sont soumis à cette condition. De plus, la dimension genrée est elle aussi perceptible

dans la façade que proposent les interrogés. Les deux publics auxquels ils imaginent faire face sont prioritairement définis par leurs attentes, c'est-à-dire les attentes que les interrogés imaginent en convoquant des stéréotypes cohérents : lors d'un rendez-vous galant, le public sera défini par le fait d'être une femme, elle attendra donc d'être assurée du respect des rôles genrés, dont l'interrogé se fait le garant, mais aussi de faire face à un homme moderne, qui accepte une part de vulnérabilité tout en restant masculin, c'est-à-dire en ayant la capacité de résoudre des situations problématiques ; lors d'un entretien d'embauche, le public sera défini par l'attente d'un profil cultivé, qui saura montrer un éloignement des stéréotypes genrés et qui prône une position de maîtrise dans le cadre professionnel.

Ces résultats sont bien des tendances que montrent les interrogés, ils sont la mise en lumière de ce qu'ils convoquent à l'évocation d'un contexte d'interaction particulier. L'observation de comportements réels lors de ces situations ajouterait des résultats plus subtils à cette analyse. Par exemple, l'expérience par observation aurait pu gagner en analyse dans la situation de l'entretien d'embauche en mettant successivement un jury de recrutement composé exclusivement d'hommes, exclusivement de femmes, puis un jury mixte.

Il est notable que la dimension genrée soit plus visible dans le cas du rendez-vous galant, où les rôles d'homme et de femme sont mis en avant. Cependant, nous comprenons la dimension hétéronormée de nos résultats comme faiblesse. N'ayant pas interrogé les étudiants sur le sexe de la personne qu'ils imaginaient en entretien d'embauche, nous nous sommes privés d'un pan d'analyse non négligeable qui, nous l'espérons, aura sa place dans une prochaine recherche. Malgré cela, il nous été possible d'atteindre notre objectif : montrer que la performance de la masculinité comprend la mise en valeur de références cinématographiques particulières ou, autrement dit, que les références cinématographiques sur lesquelles les étudiants communiquent font partie de leur performance de la masculinité, et cela en cohérence avec le contexte d'interaction. Cette cohérence est démontrée par la variation des réponses entre les deux situations proposées. Nous avons pu démontrer un lien entre performance de la masculinité et identité spectatorielle lors de la présentation de soi :

> Nous n'avons qu'une manière de démontrer qu'entre deux faits il existe une relation logique, un rapport de causalité par exemple, c'est de comparer les cas où ils sont simultanément présents ou absents et de chercher si les variations qu'ils présentent dans ces différentes combinaisons de circonstances témoignent que l'un dépend de l'autre. L'expérimentation n'est au fond qu'une forme de comparaison ; elle consiste à faire varier un fait, à le produire sous des formes variées qui sont ensuite méthodiquement comparées (Chazel, 1975 : p.89)[290]

Nous remarquons également que les traits de la masculinité hégémoniques ne sont pas convoqués de la même façon, certains correspondent plus logiquement à des situations particulières. La performance de la masculinité se traduit aussi par une adaptation des traits mis en avant par les jeunes hommes, et ce, y compris dans le choix d'un film ou d'un personnage.

[290] Chazel reprend ici les mots de Durkheim en 1895 alors qu'il écrit *Les règles de la méthode sociologique* « à un moment de transition dans l'itinéraire intellectuel de Durkheim qui, après avoir mis l'accent sur le substrat morphologique, dans la première partie de sa vie, va, dans ses écrits ultérieurs, accorder de plus en plus d'importance à la catégorie "représentations collectives" ou, si l'on préfère, aux croyances et aux valeurs » (Chazel, 1975 : p.5).

PROPOSITION CONCEPTUELLE : LE PANTHÉON PERSONNEL.

Erving Goffman, dans *La Présentation de soi*, explique que la recherche est souvent un produit « sans traces de sa fabrication » (Goffman, 1973a : p.48) visibles pour le lecteur. Jean-Claude Kaufmann poursuit cette idée :

> [Les livres[291]] s'inscrivent parfois dans un enchainement d'idées (quelques bribes nous en sont parfois livrées), et dans une petite histoire, des péripéties méthodologiques (beaucoup plus rarement narrées). Excepté quand il publie son journal [Lourau, 1988[292]], le chercheur, artisan qui s'ignore, n'apprécie guère que l'on entrevoie le désordre de son atelier ; seul compte pour lui le résultat final, son bel ouvrage. Il fait donc disparaître salissures et copeaux. À l'occasion de ce grand ménage, de discrets trésors sont malheureusement perdus (Kaufmann, 2010 : p.5).

Sans considérer comme un trésor les tenants et les aboutissants de la proposition conceptuelle que nous nous apprêtons à livrer, il semble pourtant important de montrer aux lecteurs et aux lectrices de ce mémoire de thèse ce qui a servi de point de départ au cheminement. La notion de panthéon personnel peut être considérée comme une intuition de recherche qui a guidé une partie du cadre théorique, mais aussi grandement dirigé les choix méthodologiques. Tout semble indiquer que l'identité spectatorielle porte en son sein les préférences, les rejets, les œuvres qui ont marqué les individus et qui font d'eux, en partie, ce qu'ils sont culturellement à un instant précis de leur existence. C'est en tentant de considérer ces œuvres comme un tout qui peut offrir au chercheur un objet de recherche, mais aussi un outil, que nous avons pu avoir la satisfaction de pouvoir nommer et expliciter cette intuition. La proposition conceptuelle énoncée dans les pages qui suit n'est en aucun cas cloisonnée et attend sans conteste des réflexions et contributions futures. C'est pour cela que les pages suivantes, les dernières du développement du mémoire de thèse, intègrent les éléments confirmés par l'enquête, mais aussi des questions auxquelles nous avons tenté de répondre, comme autant de « copeaux » qui sont faits du même bois que l'objet final.

[291] Pour reprendre la pensée de Kaufmann, nous considérons que les « livres » qu'ils évoquent font également référence aux travaux de recherche d'un chercheur ou d'une chercheuse, même si ceux-ci ne sont pas forcément constitués en ouvrages édités.
[292] Lourau R. (1988), *Le journal de recherche*, Paris, Méridiens-Klincksieck. Cité par Kaufmann (2010 : p.5).

A. DÉFINITION DU PANTHÉON PERSONNEL :

Le panthéon personnel peut être appliqué à tous les types de pratiques culturelles comme la lecture, l'écoute de musique, le théâtre, etc. Il deviendra alors le panthéon personnel littéraire, musical ou théâtral. Le panthéon personnel dans son ensemble peut être considéré comme pluriel : il est possible de voir un individu à travers ses actes de communication sur la musique, le cinéma et la littérature. Il est partie prenante de la « *carrière de spectateur* [qui] relève en effet du "faire avec" ces œuvres qui façonnent peu à peu une identité culturelle, celles-là mêmes que l'on parvient à vivre comme une expansion de soi, comme un *plus-être*, comme un plaisir qui, idéalement, a quelque chose de très commun avec celui de l'artiste qui nous invite à jouir de sa création » (Ethis, 2004 : p. 14). Chaque composite du panthéon personnel et la relation, plus ou moins intense selon les période de vie, que va tisser le spectateur avec lui va en effet jalonner la « carrière de spectateur de chaque individu ». Basons-nous sur le panthéon personnel cinématographique afin d'apporter une ébauche de définition relative à l'ensemble de la notion :

Le panthéon personnel cinématographique est composé de l'ensemble des films avec lesquels un individu a un engagement affectif fort sur lesquels il communique, mais pas seulement. Autour de chaque film, une série d'éléments fondent son statut pour le spectateur et jouent sur la façon qu'il a de communiquer dessus.

Le panthéon personnel est fait de ce que nous appelons des composites, c'est-à-dire le film en lui même, ainsi que des éléments périphériques qui sont, non exhaustivement :

— les expériences vécues autour du film : les objets achetés ou récupérés, les sorties particulières, les interactions pendant le visionnage

— les émotions ressenties lors des différents visionnages et le parcours de ses émotions.

— les interprétations du film par le spectateur.

— son processus d'appropriation.

— les précédents discours que l'individu a tenus sur cet

— les discours tenus par d'autres sur ce film

— la vie du film connue par l'individu : les remises de prix qu'il a pu voir, les articles qu'il a pu lire, les reportages, etc.

Ces différents éléments construisent une forme autour d'une œuvre. L'introduction d'un nouvel élément, une nouvelle conversation, un making-of, un objet, etc., peut également faire en sorte que l'individu réévalue le film et son statut. L'ensemble de ces éléments constitue des composites. En d'autres termes, un composite contient en son sein un film, mais aussi la relation entière que le spectateur entretient avec ce film.

Tout ce qui peut constituer la base de l'engagement affectif fort est prétexte à communication. Ce sont autant de raisons de faire entrer un film au panthéon personnel. Par exemple :

— La réalisation (« j'aimais bien ce qu'il a fait pour ses autres films, mais là, ça m'a énervé, je ne l'ai pas reconnu »).

— La musique (« j'aime beaucoup ce musicien, du coup j'ai vu le film sur lequel il a travaillé »)

— Les acteurs (« je me suis dit je vais aller le voir parce qu'il y a lui, mais j'ai été super déçu, le film est nul »)

— Les personnages (« j'aime bien les films avec des gros connards »)

— Les décors (« j'adore les films d'époque et celui-là est super »)

— Les discours médiatiques sur le film, etc.

Chaque composite est soumis au parcours de vie du spectateur, à ses sensibilités culturelles, à ses savoirs sur le monde, à ses représentations sociales et même à ses capacités cognitives (la mémoire par exemple). Les raisons d'entrer au panthéon personnel peuvent être les mêmes pour plusieurs films, qui deviendront alors

composites, et même avoir la forme d'une tendance personnelle. Pourtant, le processus d'insertion d'un film dans le panthéon personnel n'a pas vocation, à l'état actuel de la réflexion, à être systématisé selon les individus. Il n'est pas question de créer une typologie des spectateurs selon les éléments qu'ils privilégieraient pour faire en entrer un film dans le panthéon personnel.

La proposition de ce concept appelle plusieurs questions que nous nous proposons de livrer comme elles se sont imposées à nous lors de la réflexion :

Pourquoi des films détestés peuvent devenir composites ?

Un sentiment négatif fort face à un film est un engagement émotionnel. Détester un film et en parler en ces termes déterminent également la représentation qu'un individu produit. Il semble, au vu de nos résultats, que le rejet de certains films fait partie de l'identité spectatorielle et, par extension, de l'identité sociale. Nous pouvons alors différencier deux faces au panthéon personnel, une positive et une négative.

Le panthéon personnel est-il stable ?

Il l'est, mais seulement à un instant T du parcours de vie, que nous pouvons imaginer être celui de l'entretien, ce qui lui confère son caractère interprétable. En soi, le panthéon personnel est dynamique, puisqu'il peut sans cesse intégrer de nouveaux composites comme en oublier. L'individu réévalue également, à l'occasion, ces composites au fur et à mesure de son existence, à la lumière de son expérience, mais aussi à la lumière des nouveaux films qu'il visionne.

Les composites du panthéon sont-ils toujours activés ?

La dimension dynamique du panthéon personnel est aussi perceptible dans le fait que l'ensemble des composites du panthéon personnel n'est pas constamment activé. Selon la situation d'interaction et les participants à cette situation, l'individu sera en mesure d'activer certains de ses éléments. Il doit, pour cela, faire appel à la représentation qu'il a de la situation d'interaction. De plus, le déroulement de l'interaction pourra activer de nouveaux éléments comme en désactiver d'autres, invoqués par l'individu. Nous pouvons imaginer une discussion sur les derniers films vus qui dérivent sur les films du

même réalisateur, qui eux même appelleront d'autres films du même genre cinématographique…

Les composites du panthéon personnel sont-ils liés entre eux ?

Les liens entre les composites du panthéon sont également dynamiques. Le panthéon personnel est un système de composites. L'artiste qui a réalisé les films peut, par exemple, consister en un lien fort entre deux composites. Le dispositif de visionnage l'est aussi : une salle de cinéma où plusieurs films ont été vus, une chambre d'enfant ou un salon familial peuvent également construire un lien. Les composites positifs et les composites négatifs peuvent également être liés. Par exemple, un acteur peut lier un film aimé et un film détesté.

B. LA FONCTION IDENTITAIRE.

Le panthéon personnel est un marqueur identitaire intergroupe et intragroupe. Il permet de se sentir faire partie d'un « nous », mais aussi proclamer être un « je » au sein du groupe. Il est aussi une grille d'appréhension des films. Enfin, il est un outil pour le chercheur.

1. Le panthéon personnel est la marque d'une appartenance générationnelle. Il se montrer en cohésion avec les films qui ont accompagnés une génération. C'est le cas pour la saga Harry Potter qui a fait partie de la carrière spectatorielle de nombreux interrogés. Le phénomène Harry Potter, c'est-à-dire l'engouement visible d'une génération pour ces films tirés des ouvrages de J.K. Rowling, place les interrogés dans une dimension collective : ces films sont un marqueur générationnel, les interrogés ont eu une expérience face à eux. Ils peuvent adhérer à la tendance générationnelle, aimer les Harry Potter, comme ne pas y adhérer, marquer un désaccord avec l'appréciation que leur génération, en tant que groupe, a de ces œuvres. La posture choisie peut bien évidemment être plus subtile : nous avons vu que certains étudiants ont aimé les premiers pour délaisser les films plus récents, l'âge faisant office de levier d'éloignement de la saga. L'exemple d'Harry Potter permet également de comprendre que le panthéon personnel peut permettre d'appréhender d'autres domaines que le domaine culturel : Emma Watson, actrice qui interprétait Hermione dans la saga, a été citée plusieurs fois en tant qu'ambassadrice de l'égalité femme/homme. Son implication et sa visibilité auprès des interrogés permettent de toucher toute une génération sur ces questions.

2. De la même façon, le panthéon personnel est également déterminé par l'appartenance avec un groupe plus restreint, plus codé, comme le groupe homme, la famille, le groupe d'amis, etc. Nous avons vu que le rapport aux films est sans conteste marqué par l'appartenance au groupe homme, de par la socialisation d'une part, puis par la façon dont chaque interrogé se positionne au sein de ce groupe. L'appartenance au groupe homme déclenche des prescriptions, les jeunes hommes sont dirigés vers des films « de mecs » et construisent un rapport avec eux.

3. Enfin, le panthéon personnel est un marqueur individuel au sein de ces différents groupes. Ils permettent de se comparer aux autres membres du groupe, de se positionner par rapport à eux, mais aussi de se valoriser. Le panthéon personnel est un soutien des différents rôles endossés par les individus, soit une source de références dans laquelle puiser pour aider la construction d'une façade.

Le panthéon personnel fait partie de l'identité sociale. Il offre, à travers les différentes figures proposées par les films, une ressource pour la performance des différents rôles que peut avoir un individu dans son existence. Les rôles à l'écran guident les rôles de l'existence sociale : l'individu peut puiser dans les rôles fictifs joués par des acteurs pour se guider tout en étant en cohérence avec ses valeurs. Le fait d'être un homme, d'occuper un emploi particulier, d'être père et bien d'autres rôles relatifs, peut avoir été vu dans un cadre fictionnel et peut ensuite faire office de guide pour les différentes façades que l'individu peut avoir à construire. De plus, comme nous l'avons souligné, le panthéon est aussi un soutien dans la performance de ces rôles puisqu'ils peuvent servir de référence dans une interaction. Le panthéon indique l'appartenance groupale d'un individu, mais aussi l'appartenance à des catégories subordonnées, dans le cas de cette étude, il est visible que le panthéon soutient l'identité découlant de l'appartenance au groupe homme, mais aussi l'appartenance à une catégorie particulière d'homme. Le panthéon, en suivant le fonctionnement de l'identité sociale, indique des relations de similitudes, mais aussi des relations de différenciation et sert à maintenir une estime de soi positive.

C. LA FONCTION D'APPRÉHENSION DES FILMS :

Dans son ouvrage *Images en texte, Images du texte* (2006), Annette Beguin-Verbrugge explique le concept de « répertoire » en prenant pour objet les « formes textuelles » : « Nous disposons d'un répertoire *schématique* des formes textuelles comme nous disposons d'un répertoire des objets du monde. Ce répertoire est tout entier contenu dans la culture graphique d'une époque » (Beguin-Vergrugge, 2006 : p. 131). Le lecteur, grâce à ce répertoire, appréhende plus aisément les nouveaux textes qui lui sont soumis, cela lui permet une « première orientation de la lecture » (*Ibid.*) grâce à des « indices » (*Ibid.* : p.130). De plus, le répertoire permet de construire des modèles de textes qui instaurent des « normes » (*Ibid.* : p.131) facilement reconnaissables pour le lecteur.

> Cette reconnaissance automatique présente un intérêt important pour le lecteur : elle lui permet de ne pas faire attention aux textes qui ne sont pertinents pas pour lui à un moment donné. Elle favorise les procédures d'élimination rapide et, en ce sens, constitue un paramètre important de l'habilité lexique. Il s'agit d'un type élaboré d'habileté, car il présuppose un accès préalable à des formes diversifiées de culture écrite (Beguin-Vergrugge, 2006 : p. 131).

Le panthéon personnel possède une fonction en commun avec le répertoire : la reconnaissance automatique. Ce rapprochement peut être mis en lumière en deux temps.

Dans un premier temps, il est nécessaire de comprendre que la notion de répertoire peut être appliquée aux films. Les spectateurs possèdent un répertoire schématique des films qui leur permet d'exercer cette capacité à la reconnaissance automatique lors du visionnage d'un nouveau film, et ce grâce aux différents films auxquels ils ont été confrontés jusqu'à présent. Ce répertoire filmique permet, par exemple, de repérer un western, de différencier un film des années soixante d'un film contemporain ou encore d'apprécier les parodies. Le panthéon personnel, lui, permet au spectateur d'avoir une vision schématique de ce qui plait et lui déplait. Le spectateur repère des tendances au sein de son panthéon. Un repérage qui peut se faire plus ou moins consciemment. Ce sont ces tendances qui vont guider l'appréhension de nouveaux films lors du visionnage. Au visionnage d'un film, le spectateur aborde cet objet qui propose des indices, par

exemple les codes du film sentimental, et évalue ce film en fonction du panthéon personnel. Il peut avoir une réaction d'élimination (« ah, je vois ce que c'est comme genre, je vais pas aimer »), une réaction d'euphorie (« je sens que ça va être super ») ou encore une réaction de curiosité. Il s'agit là d'une fonction de reconnaissance automatique du panthéon personnel qui permet d'attirer l'attention du spectateur ou qui risque de la détourner. Beguin-Vergrugge souligne que cette reconnaissance automatique, surtout si elle se fait sur un nombre limité d'indices, « peut conduire à des erreurs de lecture » (Beguin-Vergrugge, 2006 : p. 130). Il en est de même pour les films : un film qui présente en premier lieu les codes d'un film « de filles » peut rebuter le spectateur. Nous avons vu à quel point les interrogés étaient réticents à évoquer une attirance, ou même une tolérance, aux films « de filles ». Pourtant nous avons également compris que certains de ces films finissent par entrer dans la face positive du panthéon, souvent parce qu'il y a un prescripteur (une prescriptrice) fort qui a poussé au visionnage complet du film.

Dans un second temps, la reconnaissance automatique décrite par Beguin-Vergrugge est une « habileté » qui dépend « de l'accès préalable à des formes diversifiées ». Dans le cas du panthéon personnel, cette habileté gagne en efficacité au fur et à mesure de l'augmentation, en terme de volume, et de la diversification des films visionnés. Autrement dit, plus le spectateur aura accès à des films variés, plus le panthéon personnel aura des chances, lui aussi, d'être diversifié et plus la reconnaissance automatique des films sera subtile. En résumé, le spectateur appréhende un nouveau film à l'aune de son panthéon personnel, tout comme il l'appréhende à l'aune de son répertoire. La différence principale se situe dans le fait que les œuvres contenues dans le panthéon personnel font nécessairement l'objet d'un engagement affectif fort, ce qui détermine la reconnaissance automatique.

D. Du point de vue du chercheur.

Il faut deux conditions pour qu'un film soit analysable en tant que composite du panthéon personnel :

— Que l'individu, l'interrogé, communique sur ce film.

L'acte de communication peut être le discours tenu par l'interrogé lors d'un entretien, les références citées en réponse à un questionnaire, un film dont il se fait spectateur lors d'une phase d'observation, etc. Sont à prendre en compte, lors d'une observation, tous les éléments de communication non verbale : l'interrogé peut porter un t-shirt représentatif d'un film, il peut accueillir le chercheur dans son lieu d'habitation où des affiches seront visibles ou encore avoir une coque de portable à l'effigie d'un personnage de film.

— Qu'il y ait un engagement affectif fort avec le film, visible pour le chercheur.

Il s'agit des films que le spectateur déclare aimer, ceux qu'il dit apprécier, dont il a honte, qu'il déteste ou qu'il rejette.

Le panthéon, pour cette recherche, a été utilisé en tant qu'outil afin de mettre en lumière les interactions entre films et performance de la masculinité. Nous avons pu observer que la socialisation spectatorielle était soumise au dispositif de genre, que l'engagement affectif d'un spectateur pour un film, ses personnages ou les stars mises en scène l'était également, ce qui avait un impact sur la présentation de soi. Mais nous avons pu également comprendre que la posture de chaque spectateur par rapport à la masculinité « faisait quelque chose » aux films. Elle les guide dans leur appréciation et dépréciation, donc dans les discours tenus sur les films, marque l'appropriation et est illustrée dans la présentation de soi.

Nous pouvons imaginer d'autres types de recherche utilisant le panthéon personnel en tant que concept outil, mais aussi en tant que concept objet. Les phénomènes de « satisfaction et de déception » face à un film ont été étudiés par Laurent Darmon dans

son travail de thèse dirigé par Emmanuel Ethis (2013). Cette recherche et celle que nous avons déroulée dans ce mémoire peuvent être couplées afin d'affiner la compréhension de l'entrée d'un film dans le panthéon personnel. Il serait également intéressant de comprendre le phénomène de consommation secrète et la place des œuvres appréciées dont les individus ne parlent pas en public. Plus largement, il serait également intéressant de mettre à jour les autres fonctions du panthéon personnel. Le panthéon peut être un concept objet dans un nombre important de recherches.

En tant que concept outil, le panthéon personnel peut également être usité dans quantité de recherches sur les pratiques culturelles et leurs pendants identitaires. Il fait partie de « l'identité spectatorielle » (Ethis, 2003) et être utilisé en tant que tel. Par exemple, nous pouvons imaginer utiliser les panthéons personnels d'un individu pour chercher à voir comment ils sont utilisés au sein de l'identité sociale d'un individu (par exemple, le panthéon personnel cinématographique et le panthéon personnel musical sont-ils invoqués dans les mêmes situations de communication ?). Le chercheur peut également utiliser le panthéon pour observer la place de médiateur que prend le personnage lors de l'appropriation d'un film, la place de l'artiste quant à l'appréciation d'une chanson, etc.

CONCLUSION

Le monde des jeunes hommes, celui qui nous a été livré partiellement au long de ce mémoire de thèse, a montré dans leurs discours ses dimensions « défini[es] à l'avance », mais aussi les « modifi[cations] » qu'il accepte de ceux qui le peuplent :

> La société donne à l'individu certains points d'appui décisifs pour son expérience et sa conduite quotidienne. Chose bien plus importante, l'individu est pourvu d'un ensemble spécifique de représentations et de critères utiles, définis à l'avance pour lui par la société et mis à sa disposition pour l'organisation de sa vie quotidienne. Cette organisation (…) est cumulati[ve] au long de l'existence. [Elle] commence à être formé[e] chez l'individu dès les premières étapes de sa socialisation, puis [elle] continue à s'enrichir et à se modifier par [elle]-même tout au long de son existence. [Son monde] est découvert par [l'individu] comme un donné extérieur, un monde tout fait qui est *là* tout simplement pour qu'il puisse aller de l'avant et vivre en lui, bien qu'il le modifie continuellement par le fait de vivre en lui (Berger et Kellner, 2006 : p.309-310[293]).

Les discours perçus avec les entretiens confirment le fait que les « différences biographiques individuelles » (*Ibid.*) sont soumises à « un consensus général sur l'étendue des différences estimées "tolérables" » (*Ibid.* : p.310). Nous l'avons perçu dans la gestion par les étudiants du continuum masculin/non-masculin. Cette gestion est guidée par l'exigence qu'à l'individu d' « une validation constante, y compris la validation de son identité et de sa place dans ce monde, par les quelques autres qui sont vraiment significatifs pour lui » (*Ibid.*). La « réalité » du monde des jeunes hommes, de leur place dans ce dernier, validée par les autres « est soutenue par conversation avec les autrui significatifs. Cette réalité n'inclut pas seulement l'image par laquelle chacun voit ses compagnons, mais aussi la manière dont il se voit lui-même » (*Ibid.* : p.311). Nous avons pris le parti de mettre en lumière la place du cinéma dans les conversations des jeunes hommes et sa portée en termes de valorisation de sa propre performance de la masculinité.

[293] L'article « Le mariage et la construction de la réalité » figure à la fin de l'ouvrage *La construction sociale de la réalité* de Peter Berger et Thomas Luckmann (2006) et présente le grand intérêt d'être « un article de référence » (Berger et Luckmann, 2006 : p.358) pour résumer les apport de leur ouvrage.

Ce travail de thèse avait pour objectif de répondre à la problématique suivante :

Dans quelle mesure l'identité spectatorielle est-elle en lien avec l'identité de genre ?

Il s'agissait d'observer pratiquement que l'identité spectatorielle et la performance de la masculinité sont en interaction au sein de l'identité sociale, et que ce dialogue peut être utilisé par l'individu en cohérence avec l'activité, afin de se présenter à l'autre de manière valorisante. Pour revenir précisément sur les apports du cheminement qui nous a occupé tout au long de ces pages, nous allons reprendre les différentes hypothèses présentées lors de l'Introduction.

La première hypothèse que nous avons proposée interrogeait le fait que les films déterminent la performance de la masculinité (Hypothèse 1). Pour répondre à cette hypothèse, nous avions souhaité valider en premier lieu le fait que les films participent à la transmission de la masculinité hégémonique (Hypothèse 1.1).

Nous avons vu que les hommes étaient dirigés vers une filmographie particulière, par les discours institutionnels et familiaux. Ces films, les « films de mecs » proposent des personnages qui nourrissent la représentation sociale du masculin. Leur visionnage aura un impact sur le processus de réception tout au long de l'existence : la représentation sociale, construite pendant la socialisation primaire, est encore largement présente chez les étudiants. Elle est le socle de ce que signifie « être un homme » pour eux : un homme est confronté aux stéréotypes et à un certain nombre de normes relatives à l'appartenance à l'endogroupe, qui découlent essentiellement de la représentation sociale du masculin. Cette cohésion entre représentation sociale du masculin et normes du groupe est d'autant plus forte que ce sont les mêmes caractéristiques qui sont valorisées socialement. Par exemple, les films « de mecs » montrent peu de personnages hommes se permettant de pleurer, d'exprimer des sentiments de vulnérabilité et nous retrouvons dans le discours des étudiants le fait que cette injonction soit présente au quotidien, depuis la petite enfance. Il est clair qu'un certain type de films, les films « de mecs », sont des vecteurs de transmission de la masculinité hégémonique.

Dans un second temps, toujours pour construire la réponse à la première hypothèse, nous souhaitions voir que les films ou personnages évoqués par les interrogés peuvent représenter une perception et un investissement dans le groupe « homme ».

L'âge du jeune adulte, et plus spécifiquement le temps des études, permet une émancipation relative face à cette masculinité hégémonique. Nous avons vu que les étudiants considèrent un continuum masculin/non masculin, le premier pôle correspondant à la masculinité hégémonique et le second représentant un stéréotype d'homme qui n'en est, selon eux, pas vraiment un. Ces deux pôles, le masculin et le non-masculin, sont des « institutions » aux sens de Berger et Luckmann, autrement dit, ils correspondent à des « typifications réciproques d'actions habituelles », c'est-à-dire de forme extrêmes de performance de la masculinité : « En d'autres termes, chacune de ces typifications est une institution. [Elles] sont toujours partagées » (Berger et Luckman, 2006 : p.118). Il est cependant indéniable que l'étudiant, par rapport à l'enfant qu'il était, gagne en expression identitaire propre quant à sa posture sur ce continuum. Il construit personnellement sa propre performance de la masculinité, cette dernière étant un lieu dans lequel il peut s'engager de multiples manières tout au long de son existence. De manière générationnelle, les étudiants apprécient des films dont les personnages gagnent en vulnérabilité et en subtilité, ce qui peut être vu comme la volonté de marquer l'histoire de son genre, en tant que groupe, comme cela a été fait dans les années soixante. Certains traits restent prédominants, comme la capacité à résoudre des situations problématiques, mais les modèles sont plus transgressifs, plus permissifs.

Une première forme d'interaction est visible entre identité spectatorielle et performance de la masculinité : les films sont non seulement porteur d'injonctions fortes avec, par exemple, les films « de mecs », mais sont aussi source d'émancipation. Ils sont une ressource normative et transgressive pour la performance de la masculinité.

La deuxième hypothèse s'intéressait aux films appréciés par les étudiants, et plus précisément à leur fonction de soutien de l'identité sociale et, par conséquent, de sa dimension genrée (Hypothèse 2). Cette hypothèse avait également pour socle des sous-hypothèses, au nombre de trois. La première s'interrogeait sur la capacité des personnages à être des objets de comparaison sociale au sein du groupe « homme »

(Hypothèse 2.1) et la seconde sur leur capacité à représenter des identités virtuelles puis des schémas de travail pour les étudiants (Hypothèse 2.2). Il s'avère que ces deux sous-hypothèses doivent être réfléchies ensemble.

Afin de se construire en tant que personne unique, la nécessité de se comparer est indétournable. Les hommes se comparent aux femmes, mais se comparent aussi entre eux. Le besoin de valorisation, conjugué à la puissance de la masculinité hégémonique, les place dans la volonté de se considérer comme un homme « masculin », autrement dit pouvant se reconnaître dans certaines normes qu'ils valorisent. Ce sont ces normes à la valeur positive pour eux qui vont guider la comparaison. Dans ce travail, il semble que le réel apport ne soit pas de considérer que les personnages soient vus comme des membres du groupe et donc des sujets de comparaison potentiels, mais plutôt comme des référents qui guident la comparaison avec des membres « réels » du groupe, des amis, des proches, des connaissances, et même parfois des inconnus croisés dans l'espace public. Cette conclusion semble confirmer la deuxième sous-hypothèse au détriment de la précédente. Nous les considérerons comme complémentaires : les personnages peuvent être pris comme référents, et notamment inspirer des identités virtuelles qui peuvent devenir des schémas de travail. Ces référents servent la comparaison, et par ce biais la volonté de valorisation, au sein de l'endogroupe. Colin qui a transformé son corps sur modèle de Schwarzenegger pour couper court aux railleries, Thomas qui valorise des personnages qui incarnent les côtés plus obscurs de la masculinité hégémonique ou encore Fabien qui hisse la paternité de Guido au sommet de ses valeurs... Tous ces personnages invoqués sont des référents quant à l'homme qu'ils veulent être, celui qu'ils voudront être et même celui qu'ils n'oseront jamais être.

La troisième et dernière sous-hypothèse ancrait sans conteste le cheminement dans le domaine des Sciences de l'Information et de la Communication en soulignant que les films ou personnages évoqués sont utilisés en tant que soutien des façades mises en place selon les cadres d'interaction.

L'entretien qui a été passé avec les étudiants est un cadre d'interaction, chacun de ces entretiens est caractérisé par des conditions différentes même si ceux-ci ont été mis en place dans un souci de reproduction du cadre. L'expérience proposée aux étudiants, de s'imaginer en entretien d'embauche ou en rendez-vous galant, permet d'entrevoir leurs

discours dans d'autres cadres d'interaction que celui de l'entretien de recherche. Il est clair que les réponses à la question « pouvez-vous citez un de vos films préférés ? » dépendent de l'activité, autrement dit de ce que l'étudiant mobilise comme connaissances et compétences pour se repérer dans chaque cadre. Nous avons vu que les réponses proposées par les étudiants diffèrent, car elles ne sont pas soumises aux mêmes contingences : « La réalité de la vie quotidienne contient des schémas de typification en fonction desquels les autres sont appréhendés et "traités" dans des rencontres en face-à-face. (…) Toutes typifications affectent continuellement notre interaction mutuelle » (Berger et Luckmann, 2006 : p.85). La représentation que les étudiants donnent face à un public particulier est déterminée par l'activité, la façade qu'ils mettent en avant est travaillée en cohérence, en tous les cas au mieux, afin de se valoriser, de correspondre au rôle qu'ils imaginent attendu d'eux. Les films font partie de cette façade, ils peuvent être sujets d'un rapport affectif et intime très fort, peuvent être choisis pour leur légitimité soupçonnée ou encore écartés pour le bien de l'impression qui veut être donnée.

Tout porte à croire que l'identité spectatorielle et la performance de la masculinité sont, encore une fois, en interaction, servant la valorisation de soi. Les références cinématographiques soutiennent l'identité sociale des étudiants, ils les manient d'une part pour trouver des référents dans leur monde d'hommes, mais aussi pour asseoir ce qu'ils valorisent de la masculinité face à l'autre, en prenant activement en compte le cadre de l'interaction. Nous pouvons ajouter que les conversations, lors des entretiens, ont été souvent ponctuées par une certaine réflexivité de la part des étudiants : ils se découvraient eux-mêmes et cristallisaient leurs goûts en les verbalisant. Une meilleure connaissance de leur propre identité spectatorielle et de ses rouages accompagnait le dévoilement qu'ils offraient au travail de recherche :

> Dans la situation de face-à-face, le langage possède une qualité inhérente de réciprocité qui le distingue de tout autre système de signes. La production continue de signes vocaux, dans la conversation, peut être synchronisée de façon sensible avec les intentions subjectives incessantes des interlocuteurs. (…) Plus encore, je m'entends *moi-même* quand je parle. Mes propres intentions subjectives me sont rendues objectivement et continuellement disponibles et *ipso facto* elles deviennent "plus réelles" à mes yeux (Berger et Luckmann, 2006 : p.94).

Il semble alors que les conversations qui invoquent l'identité spectatorielle soient logiquement une porte d'accès pour l'individu vers ses propres goûts, y compris ceux qu'il n'avait pas forcément conscientisés précédemment.

Enfin, la troisième hypothèse était la suivante : les étudiants définissent leur identité sociale à travers un certain nombre de références cinématographiques qu'ils apprécient (Hypothèse 3). Un panthéon personnel de références filmiques est présent chez les interrogés, panthéon qui peut être observable en termes de genre. Pour consolider la proposition conceptuelle qu'est le panthéon personnel et répondre à cette dernière hypothèse, il semble utile de faire un bref résumé en l'utilisant. Nous reprendrons quelques notions à notre compte au sein de ce résumé, dont les références scientifiques ont fait les contours de ce mémoire de thèse.

Nous avons considéré le film de cinéma comme un objet social contenant une part communicante, c'est-à-dire une construction de sens commun avec les spectateurs. Même si tous les phénomènes de réception sont différents, plusieurs spectateurs perçoivent des contenus communs, des vecteurs de représentations, et se positionnent par rapport à ces contenus. Ils sont la part communicante du film qui permet à l'individu de se distinguer par son interprétation. Cette part discute l'identité de genre du spectateur qui lui fait face à travers la promesse genrée du film, mais aussi en lui présentant des figures contractuelles c'est-à-dire des personnages, un scénario, des décors et même des éléments de considération extradiégétiques, comme les acteurs, qui nourrissent la représentation sociale du masculin. Ces informations, en tant que bain de symboles font la monstration de modèles de genre.

C'est la sensation de communion avec le contenu de l'œuvre et/ou la focalisation sur une figure spécifique qui déterminera en partie la relation. Un film dont on se souvient vaguement ou un compagnon spirituel ? Seuls certains films et/ou personnages vont être sélectionnés par un individu pour faire partie de son panthéon personnel cinématographique. Un étendard unique brodé de références afin de se construire une identité spectatorielle : « mon film référence, le plus drôle, le plus triste, ce personnage est mon modèle, mon contre modèle… ». Il est important de considérer que cette sélection ne se fait pas sur les seules émotions ou le goût : l'individu va faire dialoguer

les figures à caractère genré du film et sa propre considération de ce qu'est être un homme. Caricaturalement, un personnage peut être en cohésion avec la performance de la masculinité d'un jeune homme et le rassurer sur sa position, mais elle peut aussi offrir une vision nouvelle qui poussera l'individu à revoir sa posture. Nous ne prétendons pas que cette recherche de cohérence est le seul déterminant de la sélection des œuvres, ni même que tous les composites entretiendront un lien avec la performance de la masculinité, mais nous souhaitons mettre en lumière qu'elle a une place active dans le choix de certains films ou personnages.

Nous pouvons dire que des éléments sélectionnés dans le panthéon peuvent être en corrélation directe avec le système de sa performance de la masculinité. Nous souhaitons avancer que ce dialogue se poursuit au-delà de la création du panthéon personnel, de la sélection des films ou personnages qui y trouveront une place. En effet, ce panthéon personnel n'a pas comme seule fonction de conserver en mémoire ce qui a provoqué de l'émotion et dans quelles conditions, il fournit également une labellisation des composites en tant que référence à proposer à l'autre dans des situations d'interaction particulières. Les composites peuvent être reliés par l'individu à des rôles précis, comme éléments de façade. Par exemple, le sexe social du film sera appréhendé. Il convient de considérer l'élaboration d'une fonction du panthéon personnel permettant une adaptation à l'autre et au contexte d'interaction. L'expérience qui a été menée montre qu'un individu masculin ne parle pas des mêmes références cinématographiques lors d'un entretien d'embauche ou lors d'un rendez-vous galant.

C'est le contexte social déployé autour du film, son propre statut social, la socialisation concrète, qui détermineront la sélection de la référence. Les interactions dans les groupes d'appartenance, les médias, les institutions délivrent des informations sur le film que l'individu traite : « Est-ce un film que mes pairs approuveraient ? Puis-je citer ce film dit populaire en société ? Suis-je censé aimer ce film si je suis un homme ?». Il faut parallèlement considérer que l'individu en situation d'interaction est pris dans plusieurs systèmes qu'il connaît et assume de façon variable. Il prend en compte l'activité avec ses enjeux spécifiques. Selon l'analyse qu'il fait du cadre de l'interaction auquel il fait face, l'individu choisira de privilégier des caractéristiques lors de la présentation de soi et il peut le faire à travers un composite comme trait de façade.

Nous avons souhaité montrer que ce trait peut proposer à l'autre une caractérisation genrée de l'individu. Les composites peuvent être représentatifs de caractéristiques qui souhaitent susciter une impression particulière et pourront, au sein de ces caractéristiques, comporter un élément particulier de la masculinité que l'individu veut mettre en avant afin de se valoriser aux yeux du public.

Grâce aux éléments de réponses aux hypothèses apportés par le cheminement théorique et le travail de terrain, il est possible de répondre à l'hypothèse générale. Les films déterminent la performance de la masculinité en montrant des personnages qui reprennent les traits de la masculinité hégémoniques et en permettant également l'émancipation face à ce déterminisme, spécifiquement pour les étudiants. Les composites du panthéon personnel font partie de la performance du masculin qu'ils mettent en place, ils disent quelque chose de la façon dont ils choisissent d'investir leur identité d'homme.

Nous pouvons dire que parler de ses films et personnages favoris, c'est aussi performer le masculin. Pour répondre clairement à la problématique, l'identité spectatorielle est en lien avec l'identité de genre dans la mesure où elles sont toutes les deux intégrées à l'identité sociale, et dialoguent afin d'accompagner l'individu dans ce double mouvement qu'est l'appréhension des normes de genre et leur transgression.

D'un point de vue plus activiste, cette recherche a voulu comprendre ce lien pour faire démonstration, une fois de plus, de l'importance du cinéma dans l'identité de genre. L'originalité du propos tenant dans le fait qu'il n'était pas seulement source de diffusion des stéréotypes. Avec le cinéma, les hommes puisent continuellement dans les ressources identitaires que sont les figures masculines pour se comparer, pour se placer, mais aussi pour incarner ce qu'eux-mêmes valorisent de la masculinité. Il est alors capital de les accompagner vers le décryptage des stéréotypes, comme vers une grande diversité de films durant le temps des études afin que chacun puisse se reconnaître et se sentir appartenir au groupe qui est le sien.

Pour conclure ce mémoire de thèse, nous souhaitons mettre en lumière la parole d'un jeune homme, participant aux entretiens préliminaires, au sujet de ce que le film *C.R.A.Z.Y.* (2005) et son personnage principal représentent pour lui :

> J'avais peut-être des copains qui ressentaient la même chose au lycée, mais franchement, on n'en a jamais parlé. Un peu tout seul quoi… Puis, aller en boite gay pour rencontrer des gens « comme moi », ça me faisait vraiment pas envie. (…) C'est con mais avec le mec de C.R.A.Z.Y. je me suis dit « bon ok, j'ai pas à être d'une façon spéciale, j'ai à être comme je suis. » C'est pas le fait d'être gay qui définit qui je suis, c'est qui je suis qui définit ce qu'est être gay. Et surtout c'est pas aux autres de dire si j'suis un homme ou pas…

La question de la sexualité se pose lorsque nous observons l'immense fossé entre les stéréotypes liés à la masculinité qui valorise l'hétéronormativité et les convictions profondes de la plupart des jeunes hommes de la génération étudiée. À l'heure de la porosité des sexualités, comment ces jeunes hommes qui la représentent, quels que soient leurs choix sexuels et amoureux, vivent ces stéréotypes ? Et, évidemment, comment des films comme *C.R.A.Z.Y* (2005), *Les garçons et Guillaume à table !* (2013), *Laurence Anyways* (2012) ou même *Tomboy* (2011), participent à la décision de ne plus se comporter en fonction de la représentation sociale qui nous habite ? Dans le cas où des travaux sur ces questions seraient entrepris, il serait judicieux d'utiliser la « méthode des récits de réception rétrospectifs (RRR) » (Fourquet-Courbet et Courbet, 2009 : p.3[294]) pour analyser non seulement la réception des films perturbant la représentation sociale, mais aussi « [le] vécu expérientiel, [les] réactions, [les] représentations et [les] comportements individuels et sociaux lors de la réception d'un évènement médiatique unique et important », comme les manifestations pour et contre l'ouverture des droits du mariage aux homosexuels.

Ce travail de thèse nous a permis de comprendre que les interactions entre films et performances de la masculinité sont visibles et compréhensibles à travers les goûts des étudiants. Les composites du panthéon personnel sont représentatifs du soi, mais aussi de sa dimension dynamique et fluide. Laisser la parole aux étudiants et les considérer chacun comme des êtres uniques sans chercher à exploiter un quelconque pattern général, considérer des tendances sans faire entrer de force les jeunes hommes dans une typologie de comportements réductrice, voici les principes qui ont guidé ce travail. Cette posture est ce qui nous donne l'occasion d'être au plus près des mondes de ces étudiants et, par les conversations, la satisfaction de comprendre un peu plus la place du cinéma dans la construction identitaire. .

[294] Publication disponible en ligne : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/tel-00619635/.> Consultée en Août 2016. La pagination indiquée correspond à celle du document numérique.

BIBLIOGRAPHIE

ABRIC Jean Claude. *Jeux, conflits et représentations sociales*. Thèse de Doctorat d'État. Aix en Provence : Université de Provence, 1976.

ABRIC Jean Claude (Éd.), *Pratiques sociales et représentations*. Paris, Quadrige/PUF, 1994.

ABRIC Jean Claude, « Les représentations sociales : aspects théoriques. » dans J.C. Abric (Éd.). *Pratiques sociales et représentations* Paris : PUF, 1994. pp. 11-36

ABRIC Jean Claude, *Psychologie de la Communication, Théories et Méthodes*, Paris, Armand Colin, 2014 (3e édition) [1996].

ABRIC Jean Claude, « Approche structurale des représentations : développements récents » dans *Psychologie et société* n °4, 2 (2), 2001. p.81-103

AEBISCHER Verena et OBERLÉ Dominique, *Le groupe en psychologie sociale*, Paris, Dunod, 2012 (4e édition).

ALBENGA Viviane, HATZIPETROU-ANDRNIKOU Reguina, MARRY Catherine et ROHARIK Ionela : « Pratiques musicales des amateurs à l'âge adulte : emprise ou déprise du genre ? » dans *Questions de genre, questions de culture,* Octobre Sylvie (sous la direction de), Paris, DEPS Ministère de la culture et de la communication, 2014. pp. 101-124.

ALEX Marianne, "L'autre genre des séries américaines. Enquête sur les représentations des étudiants selon leur appartenance à un genre" dans *Genre en Séries : Cinéma, télévision, médias,* n°2. 2015.

ALTMAN Robert, *critical essays*, Jefferson, Mc Farland, 2011

AMIEL Vincent, NACACHE Jacqueline, SELLIER Geneviève et VIVIANI Christian (dir), *L'acteur de cinéma : approches plurielles*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2007.

AUMONT Jacques, *L'image*, Armand Colin, Paris, 2011 (3e édition). (2001)

AUTIN Frédérique, « La théorie de l'identité sociale de Tajfel et Turner » sur le site *Préjugés et Stéréotypes*. Association Francophone de Psychologie Sociale. Non daté.

BATAILLE Michel et MIAS Christine, « La représentation sociale d'un groupe idéal : un nouveau noyau central » dans MORANDI F. et SALLABERY J. C. (Éd.), *Théorisation des pratiques, postures et méthodes, statut des modèles et des modélisations*. Paris, L'Harmattan, Collection " Cognition et formation ". 2012. p.238-250.

AYRAL Sylvie, « L'appareil punitif scolaire » dans WELZER-LANG Daniel et ZAOUCHE GAUDRON (dir), *Masculinités état des lieux*, Toulouse, Ères. 2011. p.233 -243

BANGERTER Adrian, *La diffusion des croyances populaires. Le cas de l'effet Mozart*. Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 2008

BARUS-MICHEL Jacqueline et MOLINIER Pascale, *Le genre. Représentations et réalités*. Toulouse, Éditions ères, 2014.

BEAUD Stéphane et WEBER Florence, *Guide de l'enquête de terrain*. Paris, Éditions la Découverte, 2010 (4e édition augmentée).

BEGUIN-VERBRUGGE Annette, *Images en texte, Images du texte. Dispositifs graphiques et communication écrite*. Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2006.

BERENI Laure et TRACHMAN Mathieu, *Le genre, théorie et controverses,* Paris, PUF, 2014.

BERGER Peter et KELLNER Hansfried, « Le mariage et la construction de la réalité » dans BERGER Peter et LUCKMANN Thomas, *La construction sociale de la réalité,* 2006 (2e édition), p.307-349.

BERGER Peter et LUCKMANN Thomas, *La construction sociale de la réalité,* 2006 (2e édition).

BERJOT Sophie et DELELIS Gérald, *27 grandes notions de la psychologie sociale*, Paris, Dunod, 2014.

BERRY Jo et ERRIGO Angie, *Chick Flicks : movies women love*, Londres, Orion books. 2004.

BERTHIER Nicole, *Les techniques d'enquête en sciences sociales. Méthodes et exercices corrigés*. Paris. Armand Colin. 2010 (4e édition).

BIZEUL Daniel, « les ressorts psychologiques sont-ils des faits ? » dans PAILLÉ Pierre (dir.) *La méthodologie qualitative. Postures de recherche et travail de terrain*. Paris, Armand Colin, 2006. p. 63-68.

BLANCHET Alain et GOTMAN Anne, *L'enquête et ses méthodes. L'entretien*. Paris, Armand Colin, 2010 (2e édition).

BOUTANG Adrienne, « "Jeunes, je vous ai compris" : stratégies de ciblage dans les teen movies, des années 1950 à aujourd'hui » dans *Le Temps des médias* 2013/2 (n° 21), p. 82-103.

BOWER Gordon H., CLARK Michal C., LESGOLD Alan M., WINZENZ David « Hierarchical retrieval schemes in recall of categorized word lists. » dans *Journal of verbal learning and verbal behavior*, 8, 1969. p. 323-343.

BOYER Henri, « Stéréotype, emblème, mythe. Sémiotisation médiatique et figement représentationnel » dans *Mots. Les langages du politique* [En ligne], 88 | 2008

BRUGEILLES Carole, CROMER Isabelle, CROMER Sylvie. « Les représentations du masculin et du féminin dans les albums illustrés ou Comment la littérature enfantine contribue à élaborer le genre » dans *Population*, 57e année, n°2, 2002. pp. 261- 292.

BURGER, Marcel, « Identités de statut, identités de rôle » dans Cahier de la linguistique française n°21, 1999. P.35-59.

BUSCATO Marie, *Sociologies du genre*, Paris, Armand Colin, 2014 a.

BUSCATO Marie, « La culture c'est (aussi) une question de genre » dans *Questions de genre, questions de culture* dans OCTOBRE Sylvie (dir.), Paris, DEPS Ministère de la culture et de la communication, 2014 b. p. 125-140.

BUTLER Judith, *Trouble dans le genre, pour un féminisme de la subversion*, Paris, Editions La Découverte, 2005.

BURGWINKLE William, « Modèles médiévaux de l'amitié masculine » dans FERGUSON Gary (dir), *L'homme en tous genres. Masculinités, textes et contextes,* Paris, L'Harmattan, 2008. p. 21-34.

CASTELAIN-MEUNIER Christine « Masculinités et "mobilité des identités" dans une société en transition » dans WELZER-LANG Daniel et ZAOUCHE GAUDRON Chantal (dir), *Masculinités état des lieux,* Toulouse, Ères. 2011. p.27-40.

CHAZEL François, *Durkheim : les règles de la méthode sociologique*, Paris, Hatier, 1975.

CICCHELLI Vincenzo, « Les jeunes adultes comme objet théorique » dans *Recherches et Prévisions*, n°65, Jeunes adultes. 2001. pp. 5-18.

CONNELL Raewyn, *Masculinities*, Los Angeles, University of California Press, 1995. Édition française, *Masculinités. Enjeux sociaux de l'hégémonie*, Paris, Éditions Amsterdam, 2014.

CORBIN Alain « Préface » dans REVERIN Régis (coord), *Hommes et masculinités de 1789 à nos jours*, Paris, éditions Autrement, 2007. p.7-11.

CORBIN Alain, COURTINE Jean-Jacques et VIGARELLO Georges (dir.), *Histoire de la virilité :*

3 tomes, Seuil, 2011.
T. I — L'invention de la virilité. De l'Antiquité aux Lumières, VIGARELLO Georges (dir.)
T. II — Le triomphe de la virilité. Le XIXe siècle, CORBIN Alain (dir.)
T. III — La Virilité en crise ? XXe-XXIe siècle, COURTINE Jean-Jacques (dir.).

COUTANT, Émilie. « Le genre masculin à l'épreuve de la modernité » dans *Société* n°102. 2008. p. 31-41.

CROIZET Jean-Claude et LEYENS Jacques-Philippe *Mauvaises réputations. Réalités et enjeux de la stigmatisation sociale*. Paris, Armand Colin. 2003.

CYRINO Rafaela, *Le genre : du déterminisme biologique au déterminisme socioculturel ?,* Paris, L'Harmattan, 2014.

CYRULNIC, Boris, « Préface » dans DESLAURIER J-M., TREMBLAY G., GENEST DUFAULT S., BLANCHETTE D., DESGAGNÉS J-Y., *Regards sur les hommes et les masculinités*, Québec, Presses Universitaires de Laval, 2011. p.IX-XXII.

DANIC Isabelle « La notion de représentation chez les sociologues : premier aperçu », *ESO travaux et documents*, CNRS, 2006.

DE BEAUVOIR, Simone. *Le deuxième sexe*. Paris ; Gallimard, en II volumes, 1949 (tome 1 et 2 réédités en 1986).

DE CHAMBRUN Noëlle (dir), *Masculinité à Hollywood, de Marlon Brando à Will Smith*, Paris, L'Harmattan, 2011.

DEANGELIS Mickael "Introduction" dans Mickael DeAngelis (ed) *Reading the Bromance : Homosexual Relationships in Film and Television*. Detroit. Wayne State University Press, 2014.

DERÈZE Gérard, *Méthodes empiriques de recherche en communication*, Bruxelles, Éditions de Boeck, 2009.

DESCHAMPS Jean-Claude et MOLINER Pascal, *L'identité en Psychologie Sociale : des processus identitaires aux représentations sociales*. Paris, Armand Colin. 2e édition, 2012 (2008).

DESCHAMPS Jean-Claude et DOISE Willem, « L'effet du croisement des appartenances catégorielles » dans DOISE W. (ed), *Expériences entre groupes*, Paris, Mouton, pp-293-326, 1979.

DELOUVÉE Sylvain, *Psychologie Sociale*, Paris, Dunod, 2010.

DESLAURIER Jean-Martin, TREMBLAY Gilles, GENEST DUFAULT Sasha, BLANCHETTE Daniel, DESGAGNÉS Jean-Yves « Introduction » dans DESLAURIER Jean-Martin, TREMBLAY Gilles, GENEST DUFAULT Sasha, BLANCHETTE Daniel, DESGAGNÉS Jean-Yves (dir), *Regards sur les hommes et les masculinités*, Québec, Presses Universitaires de Laval, 2011. p.1-9

DESLAURIER Jean-Martin, TREMBLAY Gilles, GENEST DUFAULT Sasha, BLANCHETTE Daniel, DESGAGNÉS Jean-Yves (dir), *Regards sur les hommes et les masculinités*, Québec, Presses Universitaires de Laval, 2011.

DÉTREZ Christine, *La construction sociale du corps*, Paris, Éditions Le Seuil, 2002.

DÉTREZ Christine, « Le genre : l'évidence du naturel, le naturel de l'évidence » dans SINIGAGLIA-AMADIO Sabrina (dir.) dans *Enfance et genre. De la construction sociale des rapports de genre et ses conséquences*. Nancy, Presses Universitaires de Lorraine, 2014a.

DÉTREZ Christine, *Sociologie de la culture*, Paris, Armand Colin, 2014b.

DOISE Willem. & PALMONARI Augusto (éd.), *L'étude des représentations sociales,* Lonay, Delachaux & Niestlé, 1986.

DOISE Willem, *L'étude des représentations sociales*, dans DOISE W. et PALMONARI A., Lonay, éditions Delachaux et Niestlé, 1996.

DONNAT Olivier (dir.), *Regards croisés sur les pratiques culturelles*. Paris, La Documentation Française, 2003.

DOWNS Laura Lee, « Si "femme" n'est qu'une catégorie sans contenu, pourquoi ai-je peur de rentrer seule le soir ? Les politiques de l'identité saisies par le sujet post-moderne » dans THÉRY Irène et BONNEMÈRE Pascale (dir.), *Ce que le genre fait aux personnes*. Paris, Éditions De L'école Des Hautes Études En Sciences Sociales, 2008.

DURET Pascal. *Les jeunes et l'identité masculine*. Paris, Presses Universitaires de France. 1999.

DURKHEIM Émile, « Représentations collectives et représentations individuelles », Revue de Métaphysique et de Morale, tome VI, mai 1898.

CHAZEL François, *Émile Durkheim, Les règles de la méthode sociologique,* Paris, Hatier, 1975.

ETCHEVERRY Michel « A generation raised by women » : Fight Club (2000), de David Fincher » dans DE CHAMBRUN Noëlle (dir), *Masculinité à Hollywood, de Marlon Brando à Will Smith*, Paris, L'Harmattan, 2011. p.71-85.

ETHIS Emmanuel, « Cannes, un festival des signes de l'identité spectatorielle », dans Protée, vol. 31, n° 2, 2003, p. 37-46.

ETHIS Emmanuel, Pour une po(ï)étique du questionnaire en sociologie de la culture. Le spectateur imaginé. Paris, L'Harmattan. 2004.

ETHIS Emmanuel, *Sociologie du cinéma et de ses publics*, Collection 128, Armand Colin. 2014 (3e édition), 2005.

ETHIS Emmanuel, *La petite fabrique du spectateur*, Éditions Universitaires d'Avignon, 2011.

ETHIS Emmanuel, *Le cinéma et ses publics : comment le cinéma nous aide à nous comprendre et à comprendre les autres*. Éditions Universitaires d'Avignon. 2015

ESQUENAZI, Jean-Pierre, *La vérité de la fiction. Comment peut-on croire que les récits de fiction nous parlent sérieusement de la réalité ?*, Paris, Lavoisier, 2009.

FASSIN Eric, « Préface à l'édition française (2005). Trouble-genre » dans BUTLER Judith, *Trouble dans le genre, pour un féminisme de la subversion*, Paris, Éditions La Découverte, 2005. p. 5-19.

FESTINGER Léon, « Théorie des processus de comparaison sociale » dans *Psychologie sociale théorique et expérimentale : recueil de textes choisis et présentés,* Collection numérique Les classiques des Sciences sociales, 1971.

FERGUSON Gary (dir), *L'homme en tous genres. Masculinités, textes et contextes,* Paris, L'Harmattan, 2008.

FISCHER Gustave-Nicolas, *Les concepts fondamentaux de la psychologie sociale,* paris, Dunod, 1996.

FLAMENT Claude et ROUQUETTE Michel Louis, *Anatomie des idées ordinaires. Comment étudier les représentations sociales ?,* Paris, Armand Colin, 2003

FOREST Claude « Genèse, carrière et disparition des superstars cinématographiques (1932-2012) » dans *Mise au point* [En ligne], 6 | 2014.

FOURQUET-COURBET, Marie-Pierre et COURBET Didier, « Analyse de la réception des messages médiatiques, récits rétrospectifs et verbalisation concomitantes » dans *Communication et Langage*, 161, septembre 2009. p.117-135.

FOURQUET-COURBET, Marie-Pierre, *la communication médiatique : interactions humaines et sociales médiatisées*. (HDR), Sciences de l'Homme et Société, Université d'Avignon, 2010.

FOURNIER, Martine, *Masculin-Féminin. Pluriel,* Auxerre. Éditions des Sciences Humaines. 2014.

GENEST DUFAULT Sasha et TREMBLAY Gilles, « Cinq paradigmes compréhensifs des hommes et des masculinités : proposition d'une classification originale » dans DESLAURIER J-M., TREMBLAY G., GENEST DUFAULT S., BLANCHETTE D., DESGAGNÉS J-Y., *Regards sur les hommes et les masculinités*, Québec, Presses Universitaires de Laval, 2011. p.61-90.

GILLIAGAN Carole, *In a different voice*, Cambridge, Harvard University Press, 1982. Édition française, *Une voix différente,* Paris, Flammarion. 2008.

GLEVAREC Hervé et PINET Michel, « Positivité et négativité du goût culturel » in *Communication* [En ligne], Vol. 31/1 | 2013.

GOFFMAN Erving, *La mise en scène de la vie quotidienne : la présentation de soi*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1973a [1959].

GOFFMAN Erving, *La mise en scène de la vie quotidienne : les relations en public*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1973b [1959].

GOFFMAN Erving , *Les rites d'interaction,* Paris, Les Éditions de Minuit, [1969], 1974.

GOFFMAN Erving , *Stigmate. Les usages sociaux du handicap,* Paris, Les Éditions de Minuit, [1963], 1975.

GOFFMAN Erving, L'arrangement des sexes, Paris, La Dispute, 2002. [1977 pour l'original américain publié chez Kluwer academic publisher].

GUENICHON Thomas, « La prison et ses hommes » dans WELZER-LANG Daniel et ZAOUCHE GAUDRON (dir), *Masculinités état des lieux,* Toulouse, Ères. 2011. p.223-232.

GUIMOND Serge, *Psychologie sociale, perspective multiculturelle*, Bruxelles, Mardaga. 2010.

GUIONNET, Christine et NEVEU, Erik. *Féminins / Masculins. Sociologie du genre*. Paris, Armand Colin. 2004.

HALPERN Catherine "Le souci des autres" dans Fournier M. (dir). *Masculin Féminin pluriel*, Auxerre, Sciences humaines édition. 2014. p205-207

HAMMOND Nicholas « Bavardages et masculinités au XVII^{e} siècle » dans FERGUSON Gary (dir), *L'homme en tous genres. Masculinités, textes et contextes,* Paris, L'Harmattan, 2008. P. 91-106.

HEINE Sophie, « Stéréotypes différentialistes et rapports de dominations entre hommes et femmes » dans *Centre Féminin d'éducation permanente*, 2013.

HEINZ-KNOWLS Katharine, LI-VOLLMER Meredith, CHEN Perry, HARRIS Tarana, HAUFLER Adrienne, LAPP Joan et MILLER Patti, *Boys to men : Entertainment Media. Messages about Masculinity: A National Poll of Children, Focus Groups, and Content Analysis of Entertainment Media,* Oackland CA, Children Now Institute, 1999.

HÉRITIER Françoise, *Masculin/féminin. La pensée de la différence*. Paris, Odile Jacob, 1996.

HÉRITIER Françoise, *Masculin/féminin II. Dissoudre la hiérarchie*. Paris, Odile Jacob, 2002.

ISAMBERT François-André *Moscovici Serge, La psychanalyse, son image et son public,* Revue française de sociologie, 1961, 2-4. p. 328-330.

JODELET Denise « Représentation sociale : Phénomènes, concept et théorie » dans MOSCOVICI Serge, *Psychologie Sociale*, Paris, Presses Universitaires de France, 1984. p. 361-382

JODELET Denise, *Folies et Représentations sociales*, Paris, PUF, 1989

JODELET François, « L'association verbale » dans P. FRAISSE et J. PIAGET (ed), *Traité de psychologie expérimentale. Nouvelle version*. Grenoble, PUG, 1965. p. 97-149

JOST François, *Les nouveaux méchants. Quand le séries américaines font bouger les lignes du bien et du mal*. Montrouge, Bayard. 2015.

JULLIER Laurent et LEVERATTO Jean Marc, *Les hommes-objets au cinéma*, Paris, Armand Colin, 2009.

JULLIER Laurent et BOISSONEAU Mélanie, *Les pin-up au cinéma*, Paris, Armand Colin, 2010.

KAUFMANN Jean Claude, *L'invention de soi. Une théorie de l'identité*. Paris. Armand Colin, collection Pluriel. 2010 (2004).

KORD Suzanne et KRIMMER Elisabeth, *Contemporary Hollywood Masculinities: Gender, Genre, and Politics,* New York, Palgrave MacMillan, 2011.

LAHIRE Bernard, « Distinctions culturelles et lutte de soi contre soi : détester la part populaire de soi » dans *Hermès*, n°42, 2005. p. 135-143.

LAGNEAU-YMONET Paul, « La masculinité d'affaires. Le cas de la bourse de Paris : 1724-1988 » dans REVERIN Régis (coord), *Hommes et masculinités de 1789 à nos jours*, Paris, Éditions Autrement, 2007. p.113-127.

LE ROY Jeanne et PIERRETTE Marjorie, *Petit manuel méthodologique du questionnaire de recherche. De la conception à l'analyse*. Paris. Enrick B. Éditions. 2012.

LEGRAS Gwénaëlle, « L'ambivalence de Deneuve au service du *Dernier Métro* (Truffaut, 1980) : perception, recomposition et utilisation de sa *persona* » dans AMIEL Vincent, NACACHE Jacqueline, SELLIER Geneviève et VIVIANI Christian (dir), *L'acteur de cinéma : approches plurielles*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2007. p. 205-216.

LEMAIRE Patrick, *Psychologie cognitive*. Louvain-la-neuve, De Boeck. 1999.

LEVY Marie-françoise, « Les représentations sociales de la jeunesse à la télévision Française. Les années soixante » dans Hermès, La Revue 1994/1 (N° 13-14), p. 205-217.

LÉVY-BRUHL Lucien, (1922). *La mentalité primitive*. Paris : Alcan.

LÉVI STRAUSS Claude. *La pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962, 1968.

LEYENS Jacques-Philippe, YZERBIT Vincent et SCHADRON Georges, *stéréotypes et cognition sociales*, Bruxelles, Mardaga. 1996.

LICATA L. (2007). *La théorie de l'identité sociale et la théorie de l'autocatégorisation : le Soi, le groupe et le changement social* dans Revue électronique de Psychologie Sociale, n°1, p. 19-33.

LOBALZO-WRIGHT Julie « Romance, Masculinity and The Star Image : The Work of Leonardo DiCaprio » dans DRUMMOND Phillip (Ed) *The London Film and Media Reader 2 : The End of Representation ?*, Londres, The London Symposium, 2013. P. 177-186.

MAHALIK James, COURNOYER Robert, DE FRANC W, CHERRY M et NAPOLITANO JM, « Men's gender role conflict and use of psychological defenses », *Journal of Counseling Psychology*, 45 (3), 1998. p. 247-255

MALINAS Damien, *Des spectateurs à l'Université. Éléments pour une sociologie de la culture cinématographique des étudiants*. Diplôme d'Études Approfondies, École des Hautes études en Sciences Sociales. 2004.

MALINAS Damien et SPIES Virginie, « Mes jours et mes nuits avec Brad Pitt : l'affiche de cinéma, une identité énoncée de la chambre d'étudiant à la télévision » dans *Culture et Musée*, n°7, 2006, p. 39-63

MANNONI, Pierre. *Les représentations sociales*, Collection Que sais-je. PUF. Paris. 2006 (4e édition), 1998.

MENEGALDO Gilles « La persona allénienne : une masculinité paradoxale » dans DE CHAMBRUN Noëlle (dir), *Masculinité à Hollywood, de Marlon Brando à Will Smith*, Paris, L'Harmattan, 2011. p.143-158

MILLER George A.. « The magical number seven, plus or minus two: some limits on our capacity for processing information » dans *Psychological review*, 63(2), p.81. 1956.

MOGOS Andreea Alina, *Réalités sociales médiatisées. Représentations sociales des Roumains dans la presse écrite française*. Thèse en Sciences de l'Information et de la Communication, dirigée par Jacques Guyot et Traian Rotariu, décembre 2009.

MOLINER Pascal, *Image et représentations sociales : de la théorie des représentations sociales à l'étude des images sociales,* Grenoble, presses Universitaires de Grenoble, 1996.

MOLINER Pascal (dir), *La dynamique des représentations sociales,* Grenoble, presses universitaires de Grenoble, 2001.

MOLINER Pascal, "Représentations sociales et iconographie" dans *Communication et organisation* [En ligne], 34 | 2008,

MOLINER Pascal, LORENZI-CIOLDI Fabio et VINET Élise, "Utilité sociale des représentations intergroupes de sexe. Domination masculine, contexte professionnel et discrimination positive" dans *Les cahiers internationaux de psychologie sociale*, 2009/3 Numéro 83, p. 25-44.

MOLINER Pascal, *Psychologie Sociale de l'image*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 2016.

MOLINER Pascal, RATEAU Patrick, COHEN SCALI Valérie, *Les représentations sociales, pratique des études de terrain,* Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2002.

MOLINER Pascal & GUIMELLI Christian, *Les représentations sociales, fondements théoriques et développements récents*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble. 2015.

MOLINIER Pascale « Les métiers ont-ils un sexe ? » dans Martine FOURNIER (dir), *Masculin Féminin pluriel*, Auxerre, Sciences humaines édition. 2014. pp 196-204.

MOLINIER Pascale, "Virilité défensive, masculinité créatrice", *Travail, genre et sociétés* 1/2000 (N° 3), p. 25-44

MONNOT Catherine, *De la harpe au trombone. Apprentissage instrumental et construction du genre*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2012.

MOSCOVICI Pierre, *La psychanalyse et son public,* Paris, Presses Universitaires de France, 1976 (2e édition), 1961.

MOSCOVICI, *Psychologie sociale,* Le psychologue, Paris, PUF, 1997, p. 361

MOUCHTOURIS Antigone, *Sociologie de la culture populaire*, Paris, L'Harmattan, 2007.

O'DONNELL Ruth*, Performing Masculinty : The Star Persona of Tom Cruise*, Thèse de doctorat en Philosophie, dirigée par Mandy Merck, Royal Holloway, University of London, 2012.

OCTOBRE Sylvie, « Pratiques culturelles chez les jeunes et institutions de transmission : un choc des cultures ? » dans *Culture Prospective,* 2009/1, Paris : DEPS, Ministère de la Culture et de la Communication.

OCTOBRE Sylvie, « La socialisation culturelle sexuée des enfants au sein de la famille » dans *Cahiers du Genre* 2010/2 (n° 49), p. 55-76.

ORFALI Birgitta, "Regard psychosocial et événements extraordinaires.", *Les Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale* 3/2006 (Numéro 71), p. 65-75

PAILLÉ Pierre et MUCCHIELLI Alex, *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*. Paris, Armand Colin, 2008 (2e édition)

PASQUIER Dominique, *La Culture des sentiments. L'expérience télévisuelle des adolescents*, Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme. (1999),

PASQUIER Dominique, "Les 'savoirs minuscules'. Le rôle des médias dans l'exploration des identités de sexe" dans *Éducation et société*, vol. 2, n° 10, 2002. p. 35-44.

PLECK Joseph H, « The gender role strain paradigm : An update », *The new psychology of Men*, RF levants et W.S. Pollack (édité par) New York, Basic Books. 1995. p. 11-32.

PERRENOUD Marc Dans *Masculinités : États des lieux*, Daniel WELZER-LANG et Chantal ZAOUCHE GAUDRON, publié aux Éditions Eres de Toulouse. pp. 137-148.

POURQUIER JACQUIN Stéphanie, *Le temps des possibles. Consolidation et affranchissement des sociabilités cinéphiles à l'université : le cas avignonnais*. Thèse de doctorat en Sciences de l'Information et de la Communication, dirigée par E. Ethis. 2015.

RAUCH André, "Menaces viriles sur les banlieues françaises. 1989-2005." dans REVERIN Régis (coord), *Hommes et masculinités de 1789 à nos jours*, Paris, Éditions Autrement, 2007. p..267-289.

RICH Ruby, *Chick Flicks : Theories and Memories of the Feminist Film Movement*. Durham, Duke University Press, 1998.

ROUQUETTE Michel Louis et RATEAU Patrick, *Introduction à l'étude des représentations sociales*. Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble. 1998

ROUSSIAU Nicolas et BONARDI Christine, *Les représentations sociales : les représentations sociales : état des lieux et perspectives*. Bruxelles, Edition Mardaga, 2001.

SALES-WUILLEMIN Édith, *La catégorisation et les stéréotypes en psychologie sociale*, Paris, Dunod, 2006.

SAUVAYRE Romy, *Les méthodes de l'entretien en sciences sociales*. Paris, Dunod, 2013.

SECA Jean Marie, *Les représentations sociales*, Paris, Armand Colin 2010 (2e édition).

SOHN Anne-Marie, *La fabrique des garçons. L'éducation des garçons de 1820 à aujourd'hui*. Paris, Éditions Textuel, 2015.

TAJFEL Henri, BILLIG M.G., BUNDY R.P., FLAMENT Claude, « Social categorization and intergroup behaviour » dans *European Journal of Social Psychology*, 1, 149-178. 1971.

TAP Pierre. "Étude différentielle de la représentation des qualités paternelles à l'adolescence" dans Enfance. Tome 24 n°3, 1971. p. 249-289.

THÉVENIN Olivier, « Ed Wood : figure d'un corps et mélange des genres » dans *Culture et Musées*, n°7, 2006, p.65-80.

THÉVENIN Olivier, « Publics, médias de masse et participation culturelle. Trois concepts interdépendants » dans *Revue française des sciences de l'information et de la communication* [En ligne], 7 | 2015.

TREMBLAY Gilles et L'HEUREUX Pierre, "La genèse de la construction de l'identité masculine" dans *Regards sur les Hommes et les Masculinités. Comprendre et Intervenir*, DESLAURIER J-M., TREMBLAY G., GENEST Dufault S., BLANCHETTE D. et DESGAGNÉS J-Y, (dir.) Montréal, Presses de l'Université Laval. 2010. p.92-113.

TREMBLAY Gilles et DERY François, "La santé des hommes au Québec" dans *Regards sur les Hommes et les Masculinités. Comprendre et Intervenir*, DESLAURIER J-M., TREMBLAY G., GENEST Dufault S., BLANCHETTE D. et DESGAGNÉS J-Y, (dir.) Montréal, Presses de l'Université Laval. 2010. p. 303-321.

TREMBLAY Gilles, « Les garçons à l'école : des ponts à rétablir » dans WELZER-LANG Daniel et ZAOUCHE GAUDRON (dir), *Masculinités état des lieux*, Toulouse, Ères. 2011. p.211-222.

VINET Élise, “Émergence, perspective et mise à l'épreuve contemporaine du constructivisme sexué” dans *Connexions* 2008/2 (n° 90), p. 57-75.

VOUILLOT Françoise, “Construction et affirmation de l’identité sexuée et sexuelle : éléments d’analyse de la division sexuée de l’orientation” dans *L'orientation scolaire et professionnelle* [En ligne], 31/4 | 2002.

VOUILLOT Françoise, *Les métiers ont-ils un sexe ?*, Laboratoire de l’Égalité. Paris, Belin collection Égale à Égal, 2014.

WOOD Robin, *Hollywood from Vietnam to Reagan…and beyond*, New York, Columbia University Press, 2003.

WILLIAM John E. et BENNETT Debora, « The definition of sex stereotypes via the adjective check list » dans *Sex Role*, vol 1, n°4, pp. 327-337, 1975.

WILLIAM John E. et BEST Debora, “Sex stereotypes and trait favorability on the adjectives check list.” Dans *Educational and Psychological Measurement* vol. 37 no°1 p.101-110. 1977

WINKIN Yves et LEEDS-HURWITZ Wendy, *Erving Goffman. A critical introduction to media and communication theory*. New York, Peter Lang. 2013.

WINKIN Yves, *La nouvelle communication*, Éditions du Seuil, 1981.

WELZER-LANG Daniel “Débattre des hommes, étudier les hommes et intervenir auprès des hommes dans une perspective de genre”, dans WELZER-LANG Daniel et ZAOUCHE GAUDRON (dir), *Masculinités état des lieux*, Toulouse, Ères. 2011. p.41-54.

WELZER-LANG Daniel et ZAOUCHE GAUDRON (dir), *Masculinités état des lieux*, Toulouse, Ères. 2011.

WELZER-LANG Daniel et ZAOUCHE GAUDRON Chantal, “Introduction pour approfondir débats et recherches sur le genre”, dans WELZER-LANG Daniel et ZAOUCHE GAUDRON Chantal (dir), *Masculinités état des lieux*, Toulouse, Ères. 2011. p.7-23.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos 5

Remerciements.....7

Avertissements.....9

Sommaire 11

Introduction : Projet et méthodologie générale.....15

Premier Chapitre : La représentation sociale du masculin 39

A. La théorie des représentations sociales 41

A.1. Les représentations collectives. 41

A.2. Définition des représentations sociales 43

A.3. Les objets des représentations sociales. 45

A.4. Les fonctions des représentations sociales.....49

A.5. La structure d'une représentation sociale 50

B. La représentation sociale du masculin 55

B.1. Le relevé de contenu par l'association libre.....55

B.2. Résultats bruts de l'association libre.....57

B.3. Catégorisation des éléments induits. 64

B.4. Indices de centralité.....66

B.5. « Homme » et « masculin ». 68

Deuxième Chapitre : Films et représentation sociale du masculin 75

A. La place des films dans la création des représentations sociales 77

A.1. La création d'une représentation sociale 77

A.2. Éléments sur la place des médias dans la création des représentations sociales. 79

A.3. Les films en tant que diffuseurs d'images 81

A.4. « Diffusion », « propagation » et « propagande ». 83

B. Dimension genrée des pratiques culturelles. 85

B.1. Des représentations liées à chaque sexe. 85

B.2. Catégorisation sexuée des objets ou pratiques culturelles. 87

B.3. La répartition sexuée des tâches éducatives. 89

B.4. Exemples parentaux. 94

B.5. L'exemple d'une socialisation genrée : focus sur les « musicos » 95

C. Films « de mecs » VS films « de filles ». 101

C.1. Quels sont les films « de mecs » ? 101

C.2. Les films de mecs selon les étudiants de l'Université d'Avignon. 103

C.3. Les films « de filles » pour les étudiants de l'Université d'Avignon. 107

C.4. La dévalorisation de la culture féminine. 111

Troisième Chapitre : La catégorisation et l'identité sociale. 115

A. La catégorisation sociale 117

A.1. La catégorisation 117

A.2. L'organisation des catégories 118

A.3. La catégorisation sociale. 121

A.4. Résultats : catégorie Homme. 123

A.5. L'intégration d'une catégorie sociale 124

A.6. Groupe social et catégories. 126

B. La théorie de l'Identité sociale 131

B.1. Origine théorique 131

B.2. Définition et principes de l'identité sociale. 133

B.3. La différenciation sociale (paradigme des groupes minimaux). 135

B.4. Stéréotypes et accentuation des similitudes. 137

B.5. Les caractéristiques des stéréotypes. 141

Quatrième Chapitre : Appartenir au groupe « homme ». 149

A. Les normes expérimentées par les interrogés 151

A.1. Définition de la notion de norme. 151

A.2. Le recul des interrogés face aux normes 153

A.3. Les normes principales évoquées par les interrogés. 156

A.4. La valeur fluctuante des normes.....162

B. Le stéréotype du masculin comme outil de comparaison sociale.....167

B.1. Récapitulatif du cheminement 167

B.2. Jérémy ou la valeur personnelle des normes. 170

B.3. Valentin ou les proches comme référents.....171

B.4. Arthur et Louis ou l'apparence physique. 172

B.5. Pierre et Sébastien ou les situations concrètes.....175

B.6. Antoine ou « je n'y arrive pas ».....176

B.7. Kévin ou le combat des caractéristiques selon les exemplaires. 178

B.8. Alexandre ou le passage d'une catégorie à une autre. 179

Cinquième Chapitre : Morceaux théoriques choisis sur les masculinités. 183

A. Travailler les masculinités.....185

A.1. Combler un manque. 185

A.2. S'inclure dans une école de pensée. 187

A.3. Expliquer le contexte de postmodernité. 191

A.4. La nécessité d'une méthode compréhensive. 193

B. Les différents paradigmes de recherche. 195

B.1. Le paradigme biologique. 195

B.2. Le paradigme identitaire. 196

B.3. Le paradigme normatif. 198

B.4. Le paradigme structurel 199

B.5. Le paradigme performatif. 202

Sixième Chapitre : Les acteurs et les interrogés. 207

A. Acteurs… et actrices ? 209

A.1. Les acteurs et actrices sont de stars… 209

A.2. … mais des personnages avant tout. 212

A.3. Les acteurs et actrices préférés des interrogés par questionnaire. 215

A.4. La beauté des actrices. 219

A.5. Schwarzzy, Dujardin et Colin. 224

B. Le « boy-men » Leonardo DiCaprio. 229

B.1. Qu'est-ce qu'un « boy-men » ? 229

B.2. Leonardo « Baby face » DiCaprio. 233

B.3. Des rôles observés sous l'angle de la masculinité. 234

B.4. Ne pas parler pour lieux jouer. 240

Septième Chapitre : Les études, une période de vie propice à l'éloignement de la masculinité hégémonique. 245

A. Les grands stéréotypes de personnages dans les films « de mecs » 247

A.1. Le rapport Boys to men de l'Institut Children Now 247

A.2. Les stéréotypes du « comique » et du « bouffon ». 249

A.3. Le stéréotype du « dur ». 255

A.4. Le stéréotype de l' « homme fort ». 259

A.5. Le stéréotype du « héros ». 262

A.6. Le stéréotype du « grand boss ». 267

B. Le temps des études, un éloignement des personnages stéréotypés. 269

B.1. Personnages favoris VS personnages de films « de mecs ». 269

B.2. Entre sorties et visionnages en solitaire. 271

B.3. S'autonomiser… mais pas trop. 277

B.4. L'élargissement par la transgression : les films « de filles ». 279

Huitième Chapitre : Le rapport aux personnages. 287

A. L'appropriation et l'identification. 289

A.1. L'appropriation. 289

A.2. La place du personnage dans l'appropriation du récit. 290

A.3. L'identification et la théorie de l'empathie. 292

A.4. Appropriation, Identification et Comparaison. 295

B. Sociogrammes 299

B.1. La forme sociogramme. 299

B.2. Romain et Rabbit. 300

B.3. Fabien et Guido. 303

B.4. Thomas et « les gros connards ». 305

Neuvième Chapitre : Films, masculinités et présentation de soi. 309

A. Cadre théorique. 311

A.1. La représentation de la situation de communication 311

A.2. La façade. 315

A.3. La face 318

B. Les références données par les étudiants. 321

B.1. Le rendez-vous galant : un film codé féminin. 321

B.2. Le rendez-vous galant : entre résolution et vulnérabilité. 325

B.3. La consommation secrète. 328

B.4. L'entretien d'embauche : la question de la légitimité en jeu. 330

B.5. L'entretien d'embauche : des films dans un cadre de travail risqué. 335

B.6. Entretiens d'embauche : les films préférés. 337

Proposition conceptuelle : Le panthéon personnel. 341

A. Définition du Panthéon personnel : 343

B. La fonction identitaire. 347

C. La fonction d'appréhension des films : 349

D. Du point de vue du chercheur. 351

Conclusion 353

Bibliographie 363

Table des matières 377

Table des illustrations : figures 385

Table des illustrations : tables 387

Sommaire des annexes 389

Résumé 393

Abstract 393

TABLE DES ILLUSTRATIONS : FIGURES

Figure 1 : Manifestation pro ouverture du mariage 48

Figure 2 : La "Manif pour tous" 48

Figure 3 : Les caractéristiques du système périphérique et du noyau central 53

Figure 4 : Les quatre techniques associatives fondamentales en réponse à un inducteur. 56

Figure 5 : Capture d'écran du site CinéTraffic 106

Figure 6 : Capture d'écran du site Sens Critique 112

Figure 7 : Exemple d'organisation des concepts et propriétés 119

Figure 8 : Morceaux choisis de la schématisation du soi de Mead 134

Figure 9 : Stéréotypes sur les femmes 140

Figure 10 : Stéréotypes sur les hommes 140

Figure 11 : Leonardo DiCaprio en 2000 et en 2014. 235

Figure 12 : Leonardo et Irmelin DiCaprio aux Golden Globes (2012) 241

Figure 13 : Daniel (Sami Nacery) et Émilien (Frédérique Diefenthal) dans Taxi (1998). 251

Figure 14 : Franck Martin (Jason Statham) dans le Transporteur 3 (2008) 258

Figure 15 : Jack Driscoll (Adrian Brody) dans King Kong (2005) 260

Figure 16 : Dark Vador/Anakin Skywalker (Hayden Christensen) dans Star Wars (2002) 265

Figure 17 : Jordan Belfort (Leonardo DiCaprio) dans Le Loup de Wall Street (2013) 268

Figure 18 : Gollum, personnage du Seigneur des Anneaux. 293

Figure 19 : La vision de Sarouman du haut de sa tour (Le seigneur des anneaux) 293

Figure 20 : Les Oliphants du Seigneur des Anneaux. 294

TABLE DES ILLUSTRATIONS : TABLES

Table 1 : Niveau des étudiants interrogés 24

Table 2 : Induits 3 pour inducteur « masculin » 58

Table 3 : Induits 2 pour inducteur « masculin » 58

Table 4 : Induits 1 pour inducteur « masculin » 58

Table 5 : Induits par le terme « masculin » regroupé par saillance 59

Table 6 : Résumé des catégories des induits par « masculin » 65

Table 7 : Résultats du test de mise en cause 67

Table 8 : Résultats « un homme est masculin si... » 70

Table 9 : Résultats « un homme n'est pas masculin si... » 71

Table 10 : Les films "de mecs" 104

Table 11 : Les genres de films non appréciés 107

Table 12 : Les films "de filles" 110

Table 13 : Indices de caractéristiques de la catégorie "homme" pour les étudiants de l'Université d'Avignon 123

Table 14 : les acteurs et actrices préféré(e)s des interrogés par questionnaire. 215

Table 15 : La prestation de favorite de l'acteur(trice) préféré(e) et les films corrélés à un sexe. 217

Table 16 : Les actrices préférées des interrogés par questionnaire 218

Table 17 : Le lien personnage favori / film sexué 269

Table 18 : Sexe du personnage favori. 270

Table 19 : Lien entre personnage favori et films préférés 270

Table 20 : Les dispositifs de visionnage possédés par les étudiants. 276

Table 21 : Quelques films "de filles" visionnés récemment par les étudiants. 281

Table 22 : Les preneurs de décision pour le visionnage du dernier film "de filles" vu.282

Table 23 : L'appréciation du dernier film "de filles" chez les étudiants 284

Table 24 : Les films les plus cités en rendez-vous galant 321

Table 25 : Les films cités en rendez-vous galant en corrélation avec les films sexués.322

Table 26 : Les films cités en rendez-vous galant en corrélation avec les films préférés. 325

Table 27 : Les films les plus cités en entretien d'embauche 330

Table 28 : Le film cité en entretien d'embauche et la corrélation aux films sexués 336

Table 29 : Le film cité en entretien d'embauche et la corrélation avec les films préférés. 337

SOMMAIRE DES ANNEXES

Introduction aux annexes 3

Sommaire 5

Guide d'entretien 9

Guide de relance 11

Questionnaire 13

Retranscriptions des principaux entretiens. 15

Antoine 15

Clément 27

Colin 41

Fabien 55

Jean 71

Jérémy 83

Julien 91

Louis 105

Pierre 119

Quentin 131

Romain 143

Sébastien 157

Thomas 169

Tris à plat 185

Filmographie 253

0 253

A 255

B 259

D 265

E 267

F 269

G 271

H 273

I 275

J 277

K 279

L 281

M 291

N 293

P 295

R 299

S 303

T 307

U 313

V 315

W 317

X 319

Y 319

Z 319

RÉSUMÉ

L'identité spectatorielle d'un étudiant est caractérisée par une émancipation dans ses pratiques cinématographiques, mais aussi par les traces, les cadres, qui ont été dessinés durant la socialisation primaire. L'identité de genre d'un étudiant est en constante négociation entre l'adéquation aux normes et la transgression. En cherchant à rendre visible la porosité de ces deux facettes de l'identité sociale, cette recherche propose une enquête qualitative qui laisse la parole aux jeunes hommes. À travers la mise en lumière de leurs goûts cinématographiques, leur panthéon personnel, et de leurs rapports à la masculinité, il sera possible de considérer que parler de films, c'est aussi performer le genre.

Mots-clefs : films – masculinités – interaction – étudiants – performance – présentation de soi – panthéon personnel.

ABSTRACT

As a spectator, a student learns to own his cultural activities. He is also still determined by the first instances of socialization. As a gendered person, a student is between transgression and acceptation of the norms. This research aims to highlight that gender identity and spectatorship identity are both included in the social identity, but also that they are in constant interaction. Young men's speeches are analyzed, with focuses on their movie tastes, their private pantheon, and their relationships with masculinity in order to show that talking about movies is also performing gender.

Keywords : movies – masculinities – interaction – students – performance – self presentation – private pantheon.

UNIVERSITÉ D'AVIGNON
ET DES PAYS DE VAUCLUSE

ÉCOLE DOCTORALE
537 – CULTURE ET PATRIMOINE

Thèse de doctorat conduite en vue de l'obtention du grade de

DOCTEURE EN SCIENCES DE L'INFORMATION ET DE LA COMMUNICATION

INTERACTION(S) ENTRE FILMS ET PERFORMANCE DE LA MASCULINITÉ :

Le cas des étudiants.

Tome 2

Annexes

MARIANNE ALEX

Thèse préparée sous la direction de Monsieur le Professeur Emmanuel Ethis,

Soutenue le 25 Novembre 2016 devant le jury suivant :

— **Monsieur Emmanuel Ethis**, Professeur à l'Université d'Avignon (CNU 71), membre de l'Équipe Culture et Communication (directeur).
— **Madame Marie-Pierre Fourquet-Courbet**, Professeure à Aix-Marseille Université (CNU 71), membre de l'Institut de Recherche en Sciences de l'Information et de la Communication (rapportrice).
— **Monsieur Damien Malinas**, Maître de conférences à l'Université d'Avignon (CNU 71), membre de l'Équipe Culture et Communication.
— **Madame Antigone Mouchtouris**, Professeure à Université de Lorraine (CNU 19), membre du Laboratoire Lorrain des Sciences Sociales (rapportrice).
— **Monsieur Olivier Thévenin**, Professeur à l'Université Sorbonne Nouvelle Paris 3 (CNU 19), membre du Centre de Recherche sur les Liens Sociaux.

INTRODUCTION AUX ANNEXES

Ce dossier d'annexes contient :

- Les guides d'entretien et de relance. Pour rappel, les entretiens ont été passés avec des étudiants des trois années de Licence Information et Communication à l'Université d'Avignon.

- Le questionnaire diffusé sur le campus de l'Université d'Avignon.

- Les retranscriptions des entretiens les plus sollicités dans le mémoire de thèse, soit treize entretiens sur vingt-sept. Le lecteur pourra ainsi retrouver les entretiens d'Antoine, Clément, Colin, Fabien, Jean, Jérémy, Julien, Louis, Pierre, Quentin, Romain, Sébastien et Thomas. Les prénoms des interrogés ont été changés. Si les entretenus n'ont pas donné de prénom par lequel ils souhaitaient être appelé dans le texte, ils ont été choisis dans la liste des prénoms les plus donnés leur année de naissance.

- Les tris à plats. Cette section contient les réponses aux questions posées dans le questionnaire, sous forme de tableaux. Les tableaux originaux, produit par le logiciel ModaLisa, ont été retravaillés pour améliorer la présentation et la mise en page. Certains tableaux correspondent à des réponses qui ont été directement encodées lors du dépouillement des questionnaires. Ils sont alors reconnaissables par la mention « recodage » entre parenthèses.

- Une filmographie contenant toutes les œuvres cinématographiques citées dans le Tome I du mémoire de thèse. Elle présente les titres cités par les interrogés ainsi que le titre original du film. Si l'interrogé a cité le titre original, le titre français se retrouve entre parenthèses. Chaque film est accompagné du nom de son réalisateur et d'un court résumé. Ces résumés sont issus du site AlloCiné.fr qui reprend les discours officiels transmis par les distributeurs. Si les films cités correspondent à des sagas, les différents opus sont cités ainsi que les différents rélaisateurs, dans l'ordre chronologique.

SOMMAIRE

Introduction aux annexes 3

Sommaire 5

Guide d'entretien 9

Guide de relance 11

Questionnaire 13

Retranscriptions des principaux entretiens. 15

- Antoine 15
- Clément 27
- Colin 41
- Fabien 55
- Jean 71
- Jérémy 83
- Julien 91
- Louis 105
- Pierre 119
- Quentin 131
- Romain 143
- Sébastien 157

Thomas 169

Tris à plat 185

Filmographie 253

0 253

A 255

B 259

D 265

E 267

F 269

G 271

H 273

I 275

J 277

K 279

L 281

M 291

N 293

P 295

R 299

S 303

T 307

U 313

V 315

W 317

X 319

Y 319

Z 319

GUIDE D'ENTRETIEN

Je vous remercie de votre participation à cette étude. Cet entretien durera environ une heure et sera exploité dans le cadre de mon travail de thèse dirigé par Emmanuel Ethis. Je travaille sur les connexions que peuvent avoir le cinéma et l'identité masculine. Je tiens à m'assurer que vous êtes à l'aise pour répondre aux thèmes que je vais vous énoncer, sachez que vous aurez la possibilité, en fin d'entretien, de me poser toutes les questions que vous souhaitez et de me faire les remarques qui vous semblent importantes. Je vous assure également du caractère confidentiel de cet échange, votre prénom sera changé lors de la rédaction, vous avez d'ailleurs la possibilité de me faire une suggestion.

Nous avons plusieurs thèmes à voir ensemble, que je vais aborder un à un. Je vais vous poser une question générale à laquelle vous pourrez prendre tout le temps que vous souhaitez pour répondre. Si j'ai besoin d'informations plus précises, je me permettrai de vous demander de compléter vos réponses. Nous sommes dans une forme de discussion qui porte sur votre expérience, il n'y a pas de bonnes ou de mauvaises réponses, seulement les vôtres qui sont très précieuses à l'avancée de ma recherche. Êtes-vous prêt à commencer ?

Le rapport au cinéma

Pouvez-vous me décrire votre rapport au cinéma et aux films dans la vie quotidienne ? La fréquence à laquelle vous allez au cinéma, les éléments qui vous poussent à y aller, mais aussi les films que vous regardez chez vous. N'hésitez pas à me donner des exemples concrets sur vos derniers visionnages de films.

Les films « souvenirs »

Quel est le premier film que vous avez vraiment aimé, et celui que vous avez détesté ?
On a souvent souvenir de films qui ont marqué notre enfance ou adolescence, soit parce que certains membres de la famille nous les ont montrés, soit au contraire parce qu'il s'agit des premiers films que nous sommes allés voir avec des amis ou seuls. Pouvez-vous me parler de certains de ces films et du contexte dans lequel vous les avez vus ? Pourquoi pensez-vous qu'ils vous ont marqués ?

Le panthéon

Nous allons maintenant aborder les films que vous préférez et les films que vous n'aimez pas du tout, que vous refusez même de visionner, par exemple. (Faire Film par film). Peut-être pouvez-vous me donner des éléments qui font que vous aimez un type de film particulier, un lien entre les films.
Pouvez-vous me parler de la façon dont vous les visionnez à nouveau ?

La communication autour des films

Que ce soit de vos films, acteurs ou personnages préférés, y'a-t-il des contextes dans lesquels vous appréciez particulièrement avoir des discussions les concernant ? Est ce que, au contraire, il y a des endroits ou personnes devant qui vous cachez vos goûts ?
— Un rendez-vous galant. -Un entretien d'embauche.

Le genre des films

Avez-vous l'impression qu'il y a des films pour les filles et des films pour les mecs ? N'hésitez pas à me donner des exemples de votre vie pour décrire ce phénomène.

Le panthéon des acteurs et personnages

Nous allons discuter maintenant de deux choses distinctes, les acteurs et les personnages. Pouvez-vous me parler d'un acteur ou d'une actrice que vous aimez particulièrement et les raisons de cet attachement ? Comment décririez-vous cette personne ?
Y'a-t-il un ou plusieurs personnages de film qui vous ont beaucoup marqué ? Pouvez-vous me dire pourquoi ?

Les modèles

Est-ce qu'il y a quelqu'un à qui vous aimeriez ressembler, quelqu'un qui fait office de modèle pour vous ? Vous pouvez donner plusieurs réponses en expliquant pourquoi vous choisissez ces personnes, en les décrivant un peu.
Fictionnel et non fictionnel

Masculinité

Selon vous, quels sont les stéréotypes qui pèsent sur votre vie en tant qu'homme ? N'hésitez pas à aborder la façon dont vous vous êtes retrouvé face à ces stéréotypes et votre avis par rapport à eux.
Qu'est-ce que pour vous « se comporter en homme » ?
Nous avons parlé de vos modèles, pouvez vous me décrire ce que vous considérez être un « homme bien », l'objectif que vous souhaiteriez atteindre à 35 ou 40 ans par exemple ? Est-ce que, plus jeune, vous vous imaginiez comme vous êtes maintenant ?
Ou au contraire, pouvez-vous décrire ce qui ne vous correspond pas du tout chez les hommes que vous avez pu croiser ou voir ?

Sortie

L'entretien est maintenant terminé. Souhaitez vous revenir sur certaines de vos réponses, ou préciser quelque chose ? Avez-vous des questions sur l'entretien, sur moi ou sur la suite de ma recherche ? Y'a-t-il un thème ou une question qui vous a marqué particulièrement ? Je serai ravie de recevoir vos remarques, même à postériori par mail. Je vous remercie sincèrement de votre participation. Pendant notre discussion, y'a t-il eu un événement particulier de votre vie, une expérience, une anecdote qui vous est revenue ? Souhaitez vous me la faire partager ?

GUIDE DE RELANCE

Le rapport au cinéma

— À quelle fréquence allez-vous au cinéma ?
— Quel est le dernier film que vous avez choisi d'aller voir ?
— Qu'est-ce qui vous a poussé à le choisir ? Avec qui étiez-vous ?
— Quand vous ne choisissez pas un film, qui vous pousse à aller le voir ?
— Est ce qu'il y a des films que vous refusez d'aller voir ?
— À quelle fréquence regardez-vous des films chez vous ?
— Quel est le dernier film que vous ayez choisi ?
— Qu'est-ce qui vous a poussé à le choisir ? Avec qui étiez-vous ?
— Quelles sont les situations dans lesquelles vous avez envie de regarder un film ?

Les films « souvenirs »

— Avez-vous le souvenir d'un film que proposé par vos parents, ou un de deux parents, qui vous a marqué ? Qu'est-ce qui vous a marqué ? A-t-il été visionné au cinéma ?
L'avez-vous aimé ? Pourquoi ? Fait-il partie de vos films préférés ?
— Avez-vous le souvenir d'un des premiers films que vous avez vus en bande ?
A-t-il été visionné au cinéma ? Qu'est-ce qui vous a marqué ? Qui était présent ? Avez-vous aimé le film ? Fait-il partie de vos films préférés ?
— Avez-vous le souvenir d'un des premiers films que vous avez vus seul ?
A-t-il été visionné au cinéma ? Qu'est-ce qui vous a marqué ?
Avez-vous aimé le film ? Fait-il partie de vos films préférés ?

Le genre des films

— Qu'est-ce qu'un film de mecs pour vous ?
— Aimez-vous ce genre de films ? Quel rapport avez-vous avec eux ?
— À quelle occasion visionnez-vous ce genre de film ?
— Qu'est-ce qu'un film de filles pour vous ?
— Aimez-vous ce genre de films ? Quel rapport avez-vous avec eux ?
— À quelle occasion visionnez-vous ce genre de film ?
— Est-ce qu'il y a un film de filles que vous avez beaucoup aimé ? Fait-il partie de vos films préférés ?
— Est-ce qu'il y a un film de mecs que vous avez beaucoup aimé ? Fait-il partie de vos films préférés ?

Le panthéon

— Est ce que vous avez des films préférés ? Lesquels ?
— Pourquoi pensez-vous les aimer ?
— Voyez-vous des points communs entre ces films ?
— Est-ce qu'il y a un film qui vous a plu malgré le genre que vous n'aimez pas, les acteurs ou la réalisation ?
— Qu'est-ce que ça veut dire pour vous, concrètement, avoir un ou plusieurs films préférés ?
— Quelles sont vos pratiques par rapport à chacun de ces films (fréquence de revisionnage, conditions, humeur, accompagnateurs… ?)
— Y'a-t-il de films ou genre de films que vous êtes fier de ne pas aimer ? Pourquoi ?

La communication autour des films

— Dans quels contextes parlez-vous de vos films préférés ?
— Avez-vous des films que vous aimez que vous cachez à certaines personnes ?
A qui ? Pourquoi ?
— Imaginez un entretien d'embauche, quel film citeriez-vous ?
— Imaginez un entretien d'embauche, quel acteur ou personnage de film citeriez-vous ?
— Imaginez un RDV galant, quel film citeriez-vous ?
— Imaginez un RDV galant, quel acteur ou personnage de film citeriez-vous ?

Le panthéon des acteurs et personnages

— Est-ce que vous avez un ou plusieurs acteurs ou actrices préféré(e)s ?
Depuis quand ? Pourquoi ? Qu'aimez-vous chez elle/ lui ?
— Vous le/la préférez incarnant quel personnage ? Dans quel film ?
— Avez-vous un ou plusieurs personnages préférés ?
Depuis quand ? Pourquoi ? Qu'aimez-vous chez elle/ lui ?

Les modèles

— Est-ce qu'il y a quelqu'un de proche à qui vous souhaiteriez ressembler ? Pourquoi ?
— Est-ce qu'il y a quelqu'un de proche de vous que vous pourriez décrire comme votre modèle ? Pourquoi ? Décrivez cette personne.

Le rapport à la masculinité // l'expérience du genre

— Avez-vous un souvenir de la façon dont on vous a décrit ce que doit être un homme ? Qui vous a décrit cette façon d'être ?
— Qu'est qu'être masculin? En terme de stéréotype puis selon votre propre avis.
— Pensez-vous être masculin ? Pourquoi ?
— Qu'est-ce qu'un « homme bien » pour vous ?
— Comment vous imaginez-vous à 35 ans ? Dans l'idéal et de façon plus réaliste.
— Pouvez-vous décrire le type d'homme qui vous est opposé ? Pourquoi ?
— Y'a-t-il un type d'homme que vous ne serez jamais ? Que vous détestez ?

QUESTIONNAIRE

Le questionnaire suivant est diffusé dans le cadre d'une recherche effectuée au sein du Centre Norbert Elias. **Il est strictement anonyme.** Nous vous remercions de votre participation. Pour toute question, veuillez nous contacter à l'adresse **alexuapv@gmail.com.**	Date : N° :

Vos pratiques culturelles et cinématographiques

1 : Classez les pratiques culturelles suivantes par ordre de préférence *(numérotez les réponses).*
□ Aller au cinéma. □ Aller au théâtre. □ Aller voir des concerts. □ Aller visiter des expositions.
□ Aller voir des matchs sportifs. □ Jouer aux jeux vidéos, □ Autre : ……..…

2 : Lorsque vous vous présentez à quelqu'un, en général, vous parlez plutôt de vos goûts *(cochez une réponse)* :
□ Musicaux. □ Cinématographiques. □ En art pictural. □ En sports. □ Autre : ……

3 : Faites-vous apparaître une pratique culturelle sur votre CV *(cochez une réponse)* ? □ Oui □ Non

- Si oui, laquelle : ……..

4 : Depuis un an, combien de fois êtes-vous allé au cinéma ? ……fois

5 : Quel est le dernier film que vous avez choisi de voir au cinéma ? ……
- Qu'est-ce qui vous l'a fait choisir ? *(cocher une réponse)*

□ Le genre. □ Les acteurs. □ Le/la Réalisateur/réalisatrice. □ Le scénario □ La nationalité □Autre …….

6 : Chez vous, vous regardez combien de films par mois ? ……film par mois
- Quel(s) dispositif(s) possédez-vous ?
  □ Lecteur DVD. □ Console de jeu. □ Ordinateur. □ Tablette. □ Lecteur de DVD portable.

7 : Quel est le dernier film que vous avez choisi de voir chez vous ? ……..
- Sur quel dispositif *(cochez une réponse)* ?
  □ Streaming sur ordinateur. □ Téléchargement légal sur ordinateur. □ Téléchargement illégal sur ordinateur.
  □ Streaming sur tablette. □ Téléchargement légal sur tablette. □ Téléchargement illégal sur tablette
  □ DVD sur TV. □ DVD sur ordinateur □ Autre : ……
- L'avez-vous aimé (*cochez une réponse)*? □ Oui □ Non

8 : Sur une échelle de 1 à 10, notez à quel point le cinéma est important dans votre vie ? ……../10
- Vos amis vous considèrent-ils comme un passionné de cinéma ? □ Oui □ Non

Vos goûts en matière de cinéma

9 : Citez deux genres cinématographiques parmi ceux que vous aimez :

…….. et ……

10 : Citez deux genres cinématographiques parmi ceux que vous n'aimez pas :

…….. et ……

11 : Citez deux exemples de « films de filles » : ……..et ……..…….

12 : Citez deux exemples de « films de mecs » : ……..et ……..…….

13 : Quel est le dernier « film de fille » que vous avez vu ? ……
- L'avez-vous choisi ? □ Oui □ Non
- Si non, qui l'a choisi ? : ……..
- Avez-vous aimé ce film ? □ Oui □ Non

14 : Possédez-vous des affiches de films dans votre appartement ? □ Oui □ Non

- De quel(s) film(s) (3 *réponses maximum*) ? :

  …… …… ……
- Dans quelle(s) pièce(s) (*veuillez répondre dans l'ordre des affiches citées à la question précédente*) ?:

  …… …… ……

Vos films préférés

Citez trois de vos films favoris (*sans ordre de préférence)* :

15 : Titre du film N°1 : ……

- Quel était votre âge approximatif lors du premier visionnage : …….. ans .
- Quel était le dispositif de visionnage la première fois (*cochez une réponse*) :
  □ Cinéma. □ Diffusion à la TV. □ DVD. □ K7 vidéo. □ Internet. □ Autre : ……
- Quel est votre personnage préféré dans ce film ? **:** ……

16 : Titre du film N°2 : ……

- Quel était votre âge approximatif lors du premier visionnage : …….. ans .
- Quel était le dispositif de visionnage la première fois (*cochez une réponse*) :
  □ Cinéma. □ Diffusion à la TV. □ DVD. □ K7 vidéo. □ Internet. □ Autre : ……
- Quel est votre personnage préféré dans ce film ? **:** ……

17 : Titre du film N°3 : ……

- Quel était votre âge approximatif lors du premier visionnage : …….. ans .
- Quel était le dispositif de visionnage la première fois (*cochez une réponse*) :
  □ Cinéma. □ Diffusion à la TV. □ DVD. □ K7 vidéo. □ Internet. □ Autre …….
- Quel est votre personnage préféré dans ce film ? **:** ……

18 : Quel est votre acteur ou votre actrice préféré(e) ? : ……

- Quel est film dans lequel il//elle a joué que vous préférez ?: ……

19 : Pouvez-vous citer votre personnage de film préféré (*citez également le titre du film*)?

…… dans le film ……

20 : On vous demande de parler d'un film que vous avez beaucoup aimé, lequel choisissez-vous :

- Lors d'un RDV galant : ……..……
- Lors d'un entretien d'embauche : ……...
- Sur le dossier d'inscription à votre formation : ……..
- Avec votre meilleur ami : ……...
- Avec des connaissances qui ne sont pas vos amis : ……...
- Avec votre famille : ……...

Votre représentation du Masculin

21 : Donnez trois mots ou expressions que vous évoque le terme « masculin » :

…… … ; …… … ; …… …

- Sur une échelle de 0 à 10, décrivez à quel point chacun de ces mots ou expressions vous décrivent.
  (Notez à côté de chacune de vos réponses à la question précédente)

22 : Finissez chacune de ces phrases :

Un individu est un homme si il …… Un individu n'est pas un homme si il……

Un homme est masculin si il …… Un homme n'est pas masculin si il……

Vos Informations

23 : Qui êtes-vous (donnez trois mots qui vous définissent) ? :

…… … ; …… … ; …… …

Quelle est votre date de naissance ? : …../……/19……
Vous êtes à l'université depuis 20….
Vous suivez la formation : …….. En □ L1 □ L2 □ L3 □ M1 □ M2 □ Doctorat
Vous vivez (*cochez une réponse*) : □ Chez vos parents. □ Seul. □ En colocation. □ En couple.
Votre situation (*cochez une réponse*) : □ Célibataire. □ Marié(e). □ En couple. □Veuf(ve).
Avez-vous des enfants ? □ Oui □ Non Si oui, notez le nombre : … fille(s), … garçon(s).

Après vos études, vous souhaitez travailler dans quel secteur ? : ……

RETRANSCRIPTIONS DES PRINCIPAUX ENTRETIENS.

ANTOINE

18 ans. Étudiant en Licence 1.

Q — L'entretien qui va nous occuper un petit moment est dans le cadre de mon travail de thèse. Je fais une thèse sous la direction d'Emmanuel Ethis sur la relation entre, les relations, entre le cinéma et l'identité masculine. On va donc aborder ces différents sujets. Je vais vous poser des questions générales, mais si j'ai besoin de plus de précision, je me permettrai de vous les demander. N'hésitez pas à me donner des souvenirs, des sentiments, des ressentis, c'est là dessus qu'on travaille. Vous être couvert par l'anonymat, tout ce que vous me direz ne sera pas relié à votre identité réelle. Vous pourrez aussi me donner un prénom par lequel vous souhaitez être appelé. À la fin, vous pourrez me poser toutes les questions que vous voulez. Soit les mêmes que je vous ai posées, soit d'autres types de questions. Et je me permettrai de vous prendre en photo si vous êtes d'accord, mais c'est uniquement pour moi, pour remettre le bon visage sur l'entretien. Est ce que vous avez des questions sur le déroulement ?

R — Non, je vais voir comment ça va se faire.

Q — Très bien. Alors, quel âge avez-vous ?

R — 18 ans.

Q — Qu'est ce que vous avez passé comme bac ?

R — ES

Q — D'accord, c'est donc votre première année d'étude.

R — Oui c'est ça, en Information et Communication, je suis en L1.

Q — Ok ça vous plait ?

R — Heu, alors en fait, je suis en train d'hésiter, ce que je fais depuis longtemps entre la littérature et les Sciences humaines. Parce que si j'apprends c'est parce que j'ai envie de savoir des choses, sur ce qu'on est notamment. Je crois que les voies de l'art sont beaucoup plus complètes que celles de la science. Je doute, je vais peut-être me réorienter.

Q — Qu'est ce que vous voulez dire par « ce qu'on est » ?

R — C'est aussi la question, je sais pas… (il rigole)…

Q — Vous voulez dire en tant qu'être humain ? En tant qu'individu ?

R — Oui oui…

Q — D'accord. Est-ce que vous avez un projet professionnel ?

R — Précisément non. Après y'a cette chose sur .. Y'a beaucoup de gens dans ma famille qui travaillent, qui sont prof de théâtre dans des petites écoles par exemple ou musicien et je vois un petit peu la réalité de ces métiers et je me rends compte que c'est pas très évident de pratiquer ça et d'avoir une vie stable. Mais… en même temps, c'est tellement beau comme métier… Y'a quelque chose qui m'effraie un petit peu à l'idée de travailler, c'est d'avoir une fonction de production et de l'appliquer tout le temps. Et du coup de disparaitre derrière ça. Ce qui est très beau avec l'artistique, c'est qu'on peut être soi et exposer notre vision du monde. Finalement ça a cette fonction.

Q — D'accord, je comprends ce que vous voulez dire. Vous vivez seul ?

R — Oui, depuis cette année.

Q — C'est votre premier appartement ?

R — Oui, avec le CROUS.

Q — D'accord, très bien. Alors, on va parler de votre rapport au cinéma en ce moment. Est-ce que vous allez au cinéma ?

R — Très peu, non. Mais… je suis allé une fois depuis le début de l'année à Utopia. Voir Mummy de Xavier Dolan, je crois.

Q — Ça vous a plu ?

R — Oui…

Q — Qu'est-ce qui vous a plu ?

R — C'est surtout le fait que le sujet du film… Le sujet et les sujets en tant que personnages. Que ça soit quelque chose qui porte des questions réelles, des personnages, y'a des gens comme ça. Qui nous permettent de voir la vie, d'avoir une idée de la vie, de ces personnes qui habitent loin, qui ont des projets. C'est ça que j'ai aimé.

Q — OK, très bien. ET vous regardez des films chez vous ?

R — Ouais. J'avais une petite bibliothèque de DVD que j'ai depuis pas mal de temps. Qui m'accompagne. Ouais des choses qui me permettent aussi de construire mon identité.

Q — D'accord, et qu'est ce qu'on y trouve dans cette DVD thèque ?

R — Un peu de tout j'essaye de prendre des films qui sont assez différents et variés. La plupart ce sont des cadeaux, des choses qu'on m'a offertes ou… y'en a que j'ai pris moi même. Par exemple, j'ai (il réfléchit).. c'est… ça m'a fait rire de voir qu'il n'y a pas que des films américains, qu'il y a presque un équilibre entre des films de plusieurs pays. Des films espagnols par exemple. Guillermo Del Toro, l'Orphelinat. J'ai pas le labyrinthe de Pan, mais il faudrait parce que j'ai aimé. Ensuite pas mal de films de Woody Allen. J'en ai aussi… heu… je m'en souviens plus trop. Mais… oui. oui un autre assez récent. Ça va me revenir. J'ai aussi Jules et Jim de François Truffaut je crois. Des films de Miazaki aussi. Et de Quentin Tarantino. J'en ai deux. Et c'est à peu près tout ce qui me viens, ce dont je me rappelle, mais j'en ai d'autres.

Q — Et vous les regardez souvent ?

R — Oui.

Q — À des occasions particulières ?

R — Plus par rapport à des états d'esprit, des humeurs.

Q — C'est à dire ?

R — En fait c'est pas… C'est surement lié à mon état d'esprit, mais ça motive pas le fait que je regarde un film. C'est une impression assez vague, l'envie de retrouver un univers. Un réalisateur particulier. Un univers, mais peut-être aussi des souvenirs qui sont liés à ce film. Ou peut-être… oui voilà. De me souvenir de la dernière fois que je l'ai vu. Comment j'ai perçu ça et de voir que ça évolue. La manière de voir.

Q — D'accord. OK. Vous téléchargez ? Le streaming ?

R — Oh la la non. Tout ce qui est ordinateur et tout ça je sais pas…

Q — D'accord, comment vous faites pour voir de nouveaux films ?

R — Après y'a le cinéma et puis… Bon, ça fait vraiment intellectuel et tout, mais… le site d'Arte est bien parce que hop, on voit tous les films de Léo Carax par exemple qui sont en streaming. Du coup oui. Les chaines, les radios ont besoin de s'y mettre à internet donc ils proposent des choses.

Q — D'accord. Et les DVD, vous les regardez sur une télé ?

R — Non, j'ai juste un ordinateur.

Q — OK. Et quelle est votre fréquence de visionnage ?

R — Plutôt occasionnelle en fait. Parce que j'ai du mal un peu à gérer, à m'organiser dans les temps. Me poser une heure et demie ou deux heures que ça soit pour travailler ou regarder un film, il faut que je sois un peu plus organisé.

Q — D'accord. Vous peiner à vous dégager du temps ?

R — Oui, mais je lis par contre.

Q — Qu'est ce que vous lisez ?

R — Le premier… Ca remonte à pas loin, mais… voilà j'ai des parents qui ont pas fait trop d'études, mais qui s'intéresse pas mal à l'art et tout ça. Comme ils ont pas leur bac, mais ma mère a fait des études dans l'animation et tout. Elle s'intéresse beaucoup à la littérature, théâtre et tout. Et du coup elle a acheté plein de livres qu'elle a pas forcément lus. On les garde dans une grande bibliothèque. Un jour par hasard, je m'ennuyais un peu, je devais avoir 12 13 ans. Je suis tombé sur un vieux livre d'Anna Karenine. Un très bel objet… Avec une très belle peinture d'un peintre russe très réaliste. ET du coup je suis content de dire que j'ai commencé par Tolstoï ! Et puis, après j'ai… je me demande ce que j'ai fait en m'inscrivant en Info Com. Un peu trop de Science. J'ai me vraiment les livres. Là je suis sur A la Recherche du Temps perdu. C'est quelque chose qui m'accompagne un petit peu chaque jour.

Q — D'accord, D'accord. Ça vous accompagne. D'accord. Est-ce que vous regardez des séries ? Vous écoutez de la musique ?

R — Pas de séries. La musique oui, et là aussi c'est très varié. Un peu comme en cinéma ou… en littérature, c'est des choses qui datent un peu en fait, et plutôt même vieux vieux. Mais je reste ouvert, j'essaye même si… dans la musique d'aujourd'hui, je trouve qu'il y a beaucoup de bruits. Mais c'est intéressant quand même. Mais je préfère me mettre dans un univers qui n'est pas le même qu'aujourd'hui.

Q — D'accord. Est-ce que vous avez souvenir d'un des premiers films qui vous a vraiment plu.

R — Oui, c'est la princesse Mononoké. Oh la la, je devais avoir… J'ai 18 ans… Je dois me tromper, mais j'imagine que j'avais 5 ans, quand il est sorti. Et c'est aussi une idée de ma maman qui voulait me sensibiliser à la culture et tout. Un film en Japonais VO et tout (il rigole). Sous titré j'ai pas compris grand-chose, mais j'ai été impressionné par les images. Il y a une histoire qu'on comprend très bien.

Q — Et vous l'avez en DVD ?

R — Non, lui je l'ai pas, mais j'ai d'autres choses de Miazaki.

Q — D'accord. Donc les images et aussi l'histoire.

R — Oui et en même temps rien que la succession d'images raconte une histoire en elle même. Ouais… C'est le plus ancien. Ensuite, tôt j'ai du aimer deux ou trois films, mais j'en ai pas le souvenir.

Q — D'accord. OK. Est ce que vous avez souvenir cette fois, d'un des premiers films que vous avez vus au cinéma sans vos parents ? Peut-être avec des amis ou vos frères et sœurs si vous en avez.

R — Mon frère est plus petit… non non, pas particulièrement. Je crois pas avoir eu vraiment l'occasion. J'y suis allé au lycée avec les classes, mais sinon, pas trop, non. Assez tard quand même. Je suis quelqu'un de plutôt introverti. Et y'a quelque chose de très social dans le cinéma qui… bon… Je me souviens juste de (il rigole), avec ma copine, Poulet aux Prunes. Je sais pas ce qui nous a pris d'aller dans un vieux cinéma d'Aix en Provence. Mais j'ai souvent été plus tourné vers ce qui est art et essai. Aussi bien sur les grands films… mais j'y prends moins de plaisir. Y'a ce mot « spectaculaire » qui résume pas mal ce que j'aime pas trop. C'est très visuel, mais c'est pas beau. Ça aurait pu être joliment fait. Essayer de pas être trop… de s'adapter aux attentes de la masse. Non. Du coup je me sens je me retrouve pas dans ce genre de films.

Q — D'accord. Justement, ça me permet d'enchainer : est-ce que vous avez un genre de film ? Quel est votre genre de film ?

R — Je crois pas avoir un genre de film. Ouais j'essaye de voir un peu de tout. Et puis même on peut dire Art et essai ça peut être un genre de film, mais je vais voir des grandes choses aussi. Je suis assez optimiste par rapport à ce qui peut sortir et du coup j'essaye de trouver des choses partout.

Q — D'accord. SI vous deviez me citer vos films préférés, ça peut être ceux que vous m'avez déjà cités.

R — Oui, voilà, je prendrais ceux que j'ai dans ma bibliothèque. Et quelques autres en plus, mais c'est quand même essentiellement ça.

Q — OK. Et au contraire, un genre de films qui ne vous attire pas du tout. Sur lequel vous avez des réticences.

R — Quelque chose qui serait… Je suis pas complètement fermé à ce genre de choses, l'action, et puis il peut y avoir des choses très surprenantes…

Q — Par exemple ?

R — Récent pas trop. Tous les trucs de Tarantino. Ça m'a surpris.

Q — Pourquoi ?

R — Oui, là je réponds pas vraiment à votre question parce que je m'attendais à rien en le voyant, j'ai juste découvert.

Q — Si, si. Merci. Est ce qu'il y a des films que vous êtes fier de ne pas aimer ?

R — Non, ah non. C'est chacun ses goûts.

Q — D'accord. Est ce qu'il y a des situations dans lesquelles vous changeriez de films préférés. Je m'explique. Est-ce qu'il y a des personnes ou des contextes qui vous pousseraient à choisir un film adapté à la situation ? Est-ce que vous resteriez sur vos positions ?

R — Je sais pas, mais je crois que je resterai. Je crois. Mais après, on sait jamais ce qu'on peut dire, mais… je crois que je resterai.

Q — D'accord. En imaginant un entretien d'embauche, on vous dit « citez-moi un film que vous avez aimé ».

R — J'ai de la chance parce que ça fait bien, la nouvelle vague. Mais j'aime vraiment.

Q — D'accord. Et un RDV galant ?

R — Peut-être Jules et Jim aussi. Ouais, c'est drôle parce que c'est le genre de film qui peut faire bien, mais c'est pas forcément pour ça que je les aime, finalement. Parce que je parle assez rarement… j'ai pas eu beaucoup l'occasion de.. Enfin c'est pas quelque chose de quotidien de parler du cinéma. Sauf avec des gens passionnés que je connais.

Q — C'est ma prochaine question, y'a t-il des gens privilégiés avec qui vous en discutez ?

R — Oui, j'ai des amis qui… que j'ai rencontré au lycée qui sont à la fac avec moi. Qui sont vraiment intéressés par ce domaine et qui voudraient surement y travailler plus tard. Et aussi de la famille, j'ai une cousine qui est actrice. Je peux pas trop vous citez des films, mais longs métrages et courts métrages. Elle me conseille des DVD. Dans mes amis dont j'ai parlé, c'est un peu particulier parce que j'ai pas mal d'amis qui sont dans ce groupe et on en parle tous.

Q — D'accord. Très bien. Est ce que vous pensez qu'il y a des films pour les filles ou femmes et des films pour les garçons ou hommes ?

R — Oh non, non, non. Parce que… ouais, je vois pas puisque même si on est garçon ou femme, c'est bien d'aller voir des choses qui sont un peu différentes. Des films qui risquent de nous renforcer dans nos stéréotypes, c'est triste.

Q — Quels sont ces films ?

R — Heu… Y'a pas mal de.. oui, grands films d'action par exemple avec un héros qui… sauve le monde presque à chaque fois. Oh la la, j'ai vu un film spectaculaire et ça me semble un peu… Ouais ces figures… conventionnelles… Oui, y'a des choses. Voilà.

Q — D'accord. Ça, c'est du côté masculin.

R — Oui, pour les filles c'est des choses bien romantiques… mais c'est pas pour ça que… oui, quelqu'un du sexe féminin peut très bien se plaire à regarder un film d'action masculin. Et des garçons des trucs romantiques.

Q — Et dans les connaissances que vous avez, vous voyez une différence ?

Non, pas vraiment, mais je connais des gens qui sont plutôt ouverts d'esprits, curieux, qui regardent un peu de partout.

Q — D'accord. Et vous en avez vu beaucoup des films d'action ou des films sentimentaux ?

R — Non, pas trop. Non. Ce que ça porte, ça devient tellement banal finalement que… bon, voilà.

Q — D'accord. Alors, nous allons parler des acteurs et actrices. Est-ce que vous avez des personnes que vous aimez particulièrement.

R — Non pas trop. Je… J'arrive pas à tomber en admiration devant un personnage qui… qui n'est qu'un personnage finalement. J'ai juste une image de lui et j'ai pas envie de m'intéresser à ce qu'il fait le week-end, tout ça, sa vie de famille. Non. Non.

Q — Et des gens que vous aimez voir jouer ? Qui pourrait vous pousser à voir un film par sa présence ?

R — Non, c'est vraiment pas important. C'est plutôt les réalisateurs parce qu'il y a un style. Pour les acteurs aussi, mais… Du coup, j'imagine que pour le style, ça doit me pousser, mais bon… je sais pas. Non, franchement, non.

Q — OK. Est-ce qu'il y a un acteur ou une actrice que vous trouvez beau ou belle ?

R — Heu… Ouais. Oui. Mais en fait, je sais pas. C'est pas forcément pour ça que je regarderai un film. Non, j'en sais rien. Même comme ça, en citer un j'aurai du mal.

Q — Très bien. OK. Parlons plus en termes de personnages. Est ce qu'il y a de personnages qu'on pourrait appeler vs personnages préférés.

R — Heu… (il réfléchit). Oui, surement. Mais alors lesquels, c'est une question que je ne me suis pas posée. J'imagine que, si je repense un peu à ce que j'ai vu… J'ai une bonne collection de films de Woody Allen et à chaque fois c'est un peu le même type de personnage qui revient. C'est intéressant. Il est drôle.

Q — Comment vous le décririez ?

R — Un petit peu à part, pas dans… y'a ce décalage entre lui et le monde. Qui créé un espèce d'effet comique et puis c'est joli ces personnages. Il voulait qu'ils soient un peu différents.

Q — D'accord. C'est un type de personnage dans lequel vous vous reconnaissez ?

R — Peut-être un petit peu. J'imagine que ça doit jouer et que c'est pour ça que par exemple je cite ceux-là. ET en même temps, je crois que je peux me retrouver dans d'autres. En tout cas, c'est pas quelque chose que je revendique.

Q — OK, merci. Alors, cette fois tous domaines confondus, ça peut être dans la littérature, quelqu'un de proche ou qui n'existe pas… Est-ce que vous pourriez citer quelqu'un comme un modèle ?

R — C'est intéressant (Il réfléchit). Oui, oui. J'imagine que les influences familiales y sont un peu pour… Y'a la cousine par exemple. Et puis, sur le projet professionnel que j'ai le plus envisagé ce serait de travailler dans le théâtre ou le cinéma. Mais ensuite, par contre, ouais j'ai une drôle de relation par rapport aux modèles. J'ai l'impression d'altérer ce personnage dont la vie me fait un petit peu envie finalement. Mais c'est comme si j'en avais honte ou que j'étais triste de ne pas avoir mes propres aspirations et… voilà, d'être que le produit d'une influence ou d'exister que par mes influences.

Q — D'accord et qui est ce personnage ? Vous pensez à quelqu'un ?

R — Heu, non… enfin… Ouais c'est pas vraiment un personnage, mais ma cousine qui est actrice, c'est la figure de l'artiste.

Q — D'accord, en termes comportementaux aussi ?

R — Oui je crois parce que c'est un métier où, qui implique un style de vie, de comportement qui est assez spécial. Eh oui, c'est beaucoup de liberté en fait. C'est jamais facile de trouver, il faut subir plein de contraintes, des difficultés où on est pas en contrat de travail sur plusieurs années où on est sans une certaine sécurité. Subordonné à un système…

Q — D'accord. On va aborder un peu plus la notion de masculinité et ce que ça représente pour vous. Est-ce que vous avez souvenir de discours qui vous ont expliqué ce que c'était d'être un garçon, ce que c'était qu'être un homme ?

R — Je crois pas. J'ai été… Je suis arrivé dans un milieu où on s'occupe pas trop de ça. Mais peut être que j'ai dû, mais je m'en souviens plus.

Q — D'accord, et je pense au collège ou au lycée, parfois le groupe fait qu'il y a certaines injonctions… Est-ce que vous avez ce genre de souvenirs ?

R — Un petit peu. C'est une période assez chaotique dans ma mémoire et… y'a un peu de ça, mais c'était pas vraiment un discours engagé, mais c'était des comportements, des espèces de petits rites… genre, y'a le truc de « il faut se taper dessus » un petit peu. Ils en jouent. Ce côté de masculinité qui passe par la bagarre. Et sinon…

Q — Et c'est quelque chose à laquelle vous adhériez ou pas du tout ?

R — J'adhérais plutôt à ça, enfin, oui. Mais j'avais de drôles de rapport au groupe en fait. Puisque en même temps, l'autre me faisait vraiment très très peur. J'ai découvert à l'adolescence que les gens jugeaient, je me suis vraiment coupé pas mal de choses, mais j'avais vraiment envie, oui, de faire partie d'un groupe et du coup d'adhérer… on peut pas dire se faire souffrir, mais ça y ressemble.

Q — D'accord. Ce n'était pas naturel.

R — Non, j'ai eu une grosse période de pas naturel du tout (on rigole). L'adolescence.

Q — Qu'est ce que ça veut dire ?

R — Je me souviens de quelque chose par exemple. C'est essayer de… c'est un peu l'idée de me rendre compte que les gens jugent et si on veut être acceptés, c'est pas forcément possible d'être soi même complètement. Et du coup, je me suis construit une espèce de personnage où… je me souviens que je souriais beaucoup à en avoir vraiment mal aux lèvres et tout ça. Et je me taisais et… Enfin, voilà. C'était vraiment beaucoup de choses qui me construisaient un masque, un personnage.

Q — D'accord. Merci beaucoup. Qu'est-ce que c'est pour vous « se comporter en homme » ?

R — C'est compliqué, mais c'est joli comme question…

Q — Merci.

R — Quand on dit se comporter en homme, y'a quelque chose d'une vision assez traditionnelle. Se prendre en main en fait, aller vers l'extérieur, être indépendant. Le fait d'oser aussi, de ne pas avoir peur de… Oui je voilà, s'affirmer. Se battre, c'est drôle parce que je regarde pas trop de films où des gens se tapent dessus pourtant c'est une expression qui revient là dans mes réponses. (on rigole). Je pense que c'est surtout se prendre en main.

Q — D'accord. Une autre expression toute faite : qu'est ce qu'un « homme bien » ?

R — Ca serait… dans bien y'a vraiment l'idée de quelqu'un d'assez moral, et peut-être aussi qui réussit. Même si c'est pas… ce serait plus quelqu'un qui a bien fait les choses même si il est pas forcément bien. Je sais pas pourquoi je rattache le fait de faire bien, de réussir, à quelque 'un qu'on décrirait comme bien.

Q — Qu'est-ce que vous entendez par réussir ?

R — Peut-être faire ce qu'on a envie, être heureux…

Q — Pas forcément la réussite financière ?

R — Non, je crois que c'est vraiment secondaire. C'est sûr que ça joue beaucoup, que c'est important.

Q — D'accord. Est-ce que vous avez, au contraire, une description d'un type d'homme que vous n'aimez pas du tout.

R — Alors… pas forcément. Mais peut-être un petit peu, si. Y'a le type d'homme qui fait un peu trop homme et qui se… oui, qui écrase finalement celui qui n'est pas comme lui. Dans l'excès, j'aime pas trop.

Q — OK, et cette fois pas forcément en termes d'homme, quels sont les défauts qui sont pour vous les pires.

R — Je sais pas, ça serait plus le dédain, l'indifférence et la violence.

Q — D'accord, merci. Est-ce que vous trouvez qu'il y a des personnes plus masculines que vous ?

R — Hum… oui, oui, je crois. Même si c'est pas vraiment une notion à laquelle j'adhère, masculinité tout ça, mais oui. Par exemple dans une manière d'utiliser le langage.

Q — C'est à dire ?

R — Les insultes par exemple. Mais c'est drôle parce que c'est tellement affectif. C'est quelque chose, je sais que c'est genre « trop mignon », mais moi j'arrive pas.

Q — D'accord, vous savez pourquoi ?

R — Peut-être parce que j'ai pas osé, j'ai peur à chaque fois de blesser. Oui, je préfère avoir un petit sourire avenant, pas dire grand-chose.

Q — D'accord. Et est-ce qu'il y a des gens que vous trouvez moins masculins que vous ?

R — Oui, peut-être. Enfin, après ça m'est arrivé de juger juste par rapport à la démarche et puis à l'apparence que certaines personnes se donnent, la manière de marcher.

Q — Comment ?

R — Ou par exemple, des gens avec des grandes écharpes, et puis un petit sac bien féminin. Enfin, voilà des objets et une démarche qui renvoient à notre idée du féminin, des gens peuvent être homosexuels ou peut-être pas, mais on le dirait.

Q — OK, merci. Comment est ce que vous vous imaginez à 35 ou 40 ans ?

R — J'ai un peu peur de me projeter aussi loin. Je me verrais bien juste apprendre ou peut-être… là où je suis rentré en ce moment, sur la question de l'orientation. Je me verrais peut-être prof ou quelqu'un qui travaille dans les arts, la culture…

Q — Très bien. Prof de collège, à l'université, pour les plus petits ?

R — Dans les trois, j'aimerai, c'est juste le fait de transmettre quelque chose. C'est un assez joli métier je trouve. Même collège ou lycée, sans les métiers de profs, les autres métiers servent à rien.

Q — Et en termes plus personnels, familiaux ?

R — Je me vois… J'espère avoir rencontré quelqu'un avec qui je pourrais passer une bonne partie de ma vie. Et puis, vivre… pas une histoire d'amour, mais bon être ensemble. Et pour la famille, faire une famille, je… je sais pas vraiment quand, à 30 ans ou après… par là, ça je sais pas.

Q — D'accord. Dernière question quand vous étiez plus jeune, est-ce que vous vous imaginiez comme vous êtes maintenant à 18 ans ?

R — Oh, c'est beau comme question ça ! (on rigole). Je me projetais pas trop je pense. Ouais, dans l'enfance pas trop, plus après. J'avais pas trop la notion de l'avant et de l'après. Mais après vers le collège j'ai commencé à… je me suis rendu compte que j'avais changé. Et que j'avais perdu quelque chose de l'ordre de la spontanéité par exemple, de l'ouverture, d'aller vers tout et tout ça. Je me suis dit « c'est n'importe quoi », je me suis mis à me poser pas mal de petites questions sur moi tout ça. Et je me suis dit « si je peux me libérer de cette situation un peu compliquée dans laquelle je suis maintenant et devenir comme ça plus tard, ce serait bien ». ET du coup j'essaye de m'approcher plus de cet idéal, je m'y accroche.

Q — Très bien, tant mieux. D'accord. Je n'ai plus d'autres questions, mais si vous souhaitez ajouter quelque chose sur un des thèmes abordés, n'importe lequel, une anecdote, ce que vous voulez, vous pouvez.

R — Oui, merci, mais je crois avoir tout dit.

Q — D'accord. Est-ce que vous avez des questions à me poser, ce que vous voulez ?

R — Heu… Je sais pas. J'ai pas vraiment pensé à des questions, mais… oui, c'est surtout par rapport à la réorientation.

Q — D'accord, nous allons en discuter.

CLÉMENT

19 ans. Étudiant en Licence 2.

Q — C'est uniquement pour la retranscription, ça ne sera pas diffusé. Pareillement, si vous le permettez je vous prendrai en photo à la fin de l'entretien. Cet entretien se fait dans le cadre de mon travail de thèse, dirigé par M. EE. Je travaille sur les liens entre le cinéma et l'identité masculine. Je peux poser des questions générales, mais plus vous me donnez d'anecdotes, des ressentis, des souvenirs, plus c'est intéressant pour moi. N'hésitez pas à me dire si certaines questions vous gênent, on en discutera. C'est évidemment anonyme. Vous aurez l'occasion, à la fin de l'entretien, de me donner un prénom par lequel vous souhaitez être appelé dans mon texte. Je tiens à souligner qu'il n'y a pas de bonnes ou de mauvaises réponses, vous pouvez dire ce que vous souhaitez. À la fin, vous pourrez également me poser toutes les questions que vous voulez. Est-ce que vous êtes d'accord ? Vous avez des questions ?

R — Non c'est très clair.

Q — D'accord. Est-ce que vous êtes prêt ?

R — Pas de problèmes.

Q — Alors, quel âge avez-vous ?

R — J'ai 19 ans.

Q — Vous avez fait quelque chose entre le bac et la licence ?

R — Oui, en fait j'étais en prépa de physique pendant une semaine, après j'ai fait un semestre u en Info Com au second semestre. J'ai pu avoir une équivalence et j'ai été accepté.

Q — D'accord, vous avez commencé en deuxième semestre de L1 ?

R — Oui.

Q — Vous vivez sur Avignon ?

R — Oui, j'ai un logement étudiant, sinon j'habite Arles. Mes parents sont sur Arles.

Q — Vous y retournez souvent ?

R — Ça dépend, une ou deux fois par mois. Ça dépend si j'ai des matchs de basket.

Q — Ça fait longtemps que vous en faites ?

R — Ça fait 10 ans et là j'ai dû changer de club à Avignon et on est en championnat de France.

Q — ET ça va avec les études ?

R — Oui parce que j'ai l'habitude, j'ai pris le rythme depuis la première. Là je me suis calmé mais avant c'était tous les jours, 4heures d'entrainements et deux matchs. Là je me suis pété un tendon début septembre alors je fais plus doucement.

Q — D'accord, j'espère que ça va aller. Alors, avec tout ça est-ce que vous avez le temps d'aller un peu au cinéma.

R — Ouais parce que j'adore le cinéma et tout ça donc j'essaye soit de regarder des films à la maison et d'aller au cinéma, genre j'essaye d'y aller une fois par semaine quand j'ai le temps. Au pire une fois tous les 15 jours. J'y vais soit seul si personne s'intéresse au film que je veux voir, soit avec des gens de la promo si ça les intéresse.

Q — Et le dernier film que vous avez vu au cinéma, qu'est ce que c'est ?

R — C'était Quand vient la nuit. J'ai bien aimé ce film. De Roscan ??. C'est en fait, c'est un peu une histoire de mafia qui fait passer de l'argent, des trucs comme ça, et en fait le parrain, c'est Tom Hardy. De là il y a toute une histoire autour du personnage qui rencontre d'autres personnes tout ça. Et au milieu de ça il y a une histoire d'argent et de meurtre qui a eu lieu avant.

Q — D'accord. Et c'est le genre de film qui vous plait ?

R — Après j'ai pas de style de films qui me plaisent particulièrement, j'essaye de m'intéresser à tout. Grâce à la bibliothèque, on peut louer des DVD, dans j'essaye d'en louer deux par semaines, généralement je les prends, mais des fois j'ai pas e temps de les voir. Vu que y'a des films que je vais pas retrouver sur internet… Mais je suis pas fan du streaming et tout, j'aime pas trop ce support. Je télécharge jamais, mais si on me passe un film que quelqu'un a téléchargé, je prends. Mais je préfère vraiment le support DVD. Même si je regarde sur l'ordinateur.

Q — D'accord, et c'est quoi le dernier film que vous avez vu chez vous ?

R — Je me suis endormi mais c'était Mister Smith au sénat. C'était hier.

Q — Et quand vous vous endormez, vous le finissez le lendemain ?

R — Oui, au pire le lendemain aussi en me couchant. Mais je les finis. Généralement des fois y'a des films… par exemple, la dernière fois j'ai mis une semaine pour regarder Lawrence d'Arabie, vu qu'il dure 3h40.

Q — D'accord ? Et vous avez toujours beaucoup été au cinéma ?

R — Surtout depuis que je suis à l'université que j'ai découvert la BU, je m'y intéresse beaucoup plus et depuis la formation Communication, j'essaye de me cultiver un peu plus parce que c'est ce qui m'intéresse le plus dans la filière.

Q — D'accord. Parce que ça fait partie de votre projet professionnel ?

R — Oui, je me demande, je me dis pourquoi pas… Mais je me questionne encore sur mon avenir. Mais je sais pas vraiment quel genre de métier parce que j'ai jamais fait de stage ou quoi alors je sais pas ce qui va me plaire. Après sûr, le métier de réalisateur, mais c'est trop… haut…

Q — D'accord. OK. On va parler de vos films un peu souvenirs. Est-ce que vous avez souvenir d'un des premiers films qui vous a vraiment plu ?

R — Je me rappelle des Tortues Ninja (il rigole). Quand j'étais petit quoi. Mais j'étais passionné par tout ce qui est fantastique, je me déguisais et du coup voilà ce film-là pour moi c'était cool. Je l'ai vu plein de fois. J'ai essayé de le re regardé parce qu'il y en avait un nouveau au cinéma. Et en fait j'avais que envie de voir les anciens. Mais je suis plus petit maintenant alors c'est moins bien…

Q — Et vous vous souvenez de qui vous l'avez montré ?

R — Oui c'est ma mère.

Q — Vous avez des frères et sœurs ?

R — Non. Un demi frère mais il a 12 ans de moins donc… Je le vois pas beaucoup, que quand je vais voir mon père ou quoi.

Q — D'accord ; Souvent la première sortie qu'on a le droit de faire sans les parents c'est le cinéma, c'est votre cas ?

R — Je me rappelle plus trop… Après, ouais, avec mes copains, je me rappelle avoir vu un film… Les petits mouchoirs… C'était au lycée. Je me rappelle avoir vu ce film.

Q — Et ça vous avait plu ?

R — Ouais, j'ai trouvé touchant et émouvant. Parce que en fait tout partait d'un fait assez dramatique et au fur et à mesure du film, on avait tendance à oublier ce fait-là et à la fin il est rappelé, et c'est le moment, pour moi, ce qui fallait retenir du film.

Q — D'accord. Et comment vous choisissez vos films ?

R — C'est souvent pour le réalisateur, si on le connaît, si il est connu. Et c'est aussi en lisant les résumés des films ou les interviews des réalisateurs ou les choses comme ça. Généralement les Block Busters tout ça j'ai tendance à être un peu retissant par rapport à eux. Je vais voir des

films un peu moins médiatisés qui sont des fois peut être mieux. Mais bon, je suis pas fermé quoi.

Q — Et quand vous allez à la vidéothèque, vous savez ce que vous allez emprunter ?

R — Des fois y'a des films que je me dis qu'il faut que je voie. Sinon, des fois j'y vais et je regarde par réalisateurs et un peu à droite à gauche. Je regarde le titre et si ça à l'air de m'intéresser ou quoi. En plus c'est classé par réalisateur, c'est pratique… Enfin je suis un peu maniaco, tous les films que je regarde je les note sur mon ordinateur, ça m'aide à m'en rappeler.

Q — OK. C'est une super habitude. Est-ce que vous avez un genre de film ?

R — Oui et non. Plutôt non parce que ça peut être tous les films, ça peut être policier, drame… Y'a de sortes de films que je regarde pas parce que ça m'attire pas, mais je tente de m'intéresser un peu à tout parce que y'a du bon dans n'importe quel genre de film. Vu que j'essaye de me construire un peu une culture, de me cultiver cinématographiquement, j'essaye de tout regarder. Après, j'aime bien tout ce qui est film dramatique ou film… les thrillers. Les thrillers aussi. Après vraiment, je vais pas me dire « ça y est je vais regarder un thriller », mais je me dis « je vais regarder un bon film ». Quand je choisis, je ne choisis pas par rapport à son genre.

Q — Et qu'est ce que vous appelez des films dramatiques ?

R — Comme je vous ai dit tout à l'heure, genre les Petits mouchoirs. C'est un film avec en général une histoire banale et qui raconte un fait, quelque chose qui pourrait arriver à n'importe qui et qui fini d'une manière un peu triste Par exemple Mummy.

Q — Ça vous a plu Mummy ?

R — Ouais je viens de le voir au cinéma. Des fois il fait bizarre, mais après on s'habitue.

Q — Et est-ce que vous avez un ou deux films que vous pourriez donner comme vos préférés ?

R — Je sais pas si je pourrai dire que j'ai des préférés, après je pourrai dire que j'ai bien aimé…Y'en a tellement en fait. Par exemple les films de Spike Lee. Do The Right Thing ou dans ce genre là. Après j'ai bien aimé aussi les films de… j'ai bien aimé Pulp Fiction, Fight Club… après j'ai vu aussi des films d'Hitchcock. Je pense qu'un film qui m'a fait vraiment aimer le cinéma c'est psychose. Du coup après ça, c'est à partir de ce moment-là que je me suis mis à regarder plein de films.

Q — Y'a un avant et un après Psychose ?

R — Oui c'est ça avant j'allais au cinéma sans savoir qui réalisait. Maintenant je m'intéresse à ceux qui ont fait le cinéma, Hitchcock, Welles tout ça. Savoir comment on est arrivé là aujourd'hui. Voir dans ce film-là y'avait ça, maintenant y'a plus de ça… Ce qui m'intéressait dans Psychose, c'est comme Hitchcock a fait mourir e personnage principal et à continuer à faire.. l'histoire elle est pas finie quoi. Y'avait quelque chose derrière et je m'y attendais

vraiment pas quoi. On se dit « qu'est-ce qui va se passer, le film va finir comme ça ». C'est fort quand même.

Q — D'accord. Au contraire, est ce qu'il y a des genres de films pour lesquels vous êtes plus réticents ?

R — Par exemple, quand j'entends que le dernier Transformers est sorti, ça me donne pas trop envie d'aller le voir. Pareil là y'a 50 nuances de Grey qui va sortir, mais ça me donne pas envie non plus. Déjà j'aime pas trop quand un film est trop trop médiatisé. Déjà quand Mummy est sorti je me suis dit qu'il y avait trop d'interviews à droite à gauche de Dolan. J'ai me pas trop quand.. Transformers, voilà c'est un film y'a de la baston et tout ça, mais c'est vraiment basique en fait, l'histoire elle est vraiment pas géniale. Pareil 50 nuances de Grey, je me suis dit « qu'est-ce qui va se passer » pour moi on voit tout dans la bande annonce et en plus elle m'a pas donnée envie.

Q — Donc vous vous attachez aux bandes annonces ?

R — Carrément, mais pour les films récents. Parce que comme je vais souvent au cinéma, j'en vois et je me dis « celui-là, ça m'attire pas ou ça m'attire ». Après ça dépend pour ceux que j'aime pas parce que Gone Girl il a été beaucoup médiatisé, mais portant ça m'a pas empêché de l'aimer et tout. Mais j'aime pas l'impression qu'on me raconte tout dans la bande-annonce, limite des fois on sait quand ça va finir. Je trouve ça un peu dommage. Ça casse le suspens.

Q — D'accord. Est-ce qu'il y a un genre de film que vous êtes fier de ne pas aimer ?

R — Ben… L'abominable vérité par exemple.

Q — Vous pouvez me raconter ?

R — C'est un film où… par exemple… comment dire… C'est un homme qui… une sorte de macho, de sexologue, y'a une fille, une femme qui est directrice d'une chaine télé et elle veut pas embaucher ce sexologue. Mais on lui impose de l'embaucher et ça fait toute une histoire autour de ça et tout ça… C'est une sorte de comédie romantique.

Q — OK. Je le regarderai pour savoir ce que c'est.

R — Non, le regardez pas ! Moi j'ai même pas pu le regarde en entier, j'avais gardé des films à télécharger gratuitement à Mc Do et y'avait pas le choix. Du coup j'ai vu ça, j'ai cliqué et bon voilà… J'ai regretté mon choix. (il rigole). Après je voulais plus prendre ce qu'ils me donnaient à Mc DO ! (On rigole).

Q — D'accord. Est ce qu'il y a un film que vous aimez dont vous avez un peu honte ?

R — il faut que je réfléchisse un petit peu… Ben comme ça je vois pas. Après… non, comme ça je vois pas. J'ai pas… Après pour moi y'a pas de honte à aimer un film ou pas. C'est son avis

personnel et après si les autres ont pas aimé, ils ont pas aimé. Si on a pas le même avis, on a pas la même vision, pour moi y'a pas de honte. Au pire, même L'abominable vérité…

Q — Et si quelqu'un vous dit qu'il a adoré de ce film ?

R — Au contraire, j'aime bien parce qu'on peut débattre. Je peux dire « moi j'ai pas aimé ça, pas aimé ça » et elle, elle peut dire « moi j'ai aimé ça, aimé ça »… Je trouve ça intéressant. Y'a pas mal de films que je vais voir, que je parle avec des amis ou quoi et qui me disent qu'ils ont pas aimé, moi je dis « ouais, pourtant j'ai trouvé ça réfléchi, j'ai trouvé ça si ça ça ».. Voilà.

Q — D'accord. Justement, est-ce qu'il y a des gens privilégiés avec qui vous parlez de cinéma ?

R — Avec les gens d'info Com tout ça, on parle souvent de films. Avec un ami à moi, on est vraiment passionné, on en parle super souvent. Et après, quand on entend des amis qui disent qu'ils sont allés voir ce film au cinéma, ben on en parle aussi. Aussi des amis d'avant. J'allais chez deux amis qui étaient en fac de cinéma sur paris et j'en ai un autre qui s'y intéresse aussi. À chaque fois que je vois des amis, on parle à chaque fois au moins une fois de cinéma. Soit on parle de films qu'on a vus récemment ou après ça peut partir sur des réalisateurs tout ça. Ou sinon ça parle aussi de projets cinématographiques qu'on va avoir ou qu'on a eus… J'ai déjà.. On a déjà réalisé des courts métrages en amateurs. Du coup on en reparle des fois, « tu te rappelles ce plan » ou telle chose telle chose. Sinon après ils ont des projets avec leurs facs…

Q — D'accord. Et avec votre famille ?

R — Avec ma famille, moi des fois je vais voir des films avec mes parents. Après on en parle… C'est pas le sujet qui vient souvent. C'est pas comme quand j'en parle avec mes amis ou quoi.

Q — OK. Est ce que selon les contextes, vous auriez tendance à changer de film préféré si on vous pose la question ?

R — Je dirai non parce que j'ai pas remarqué dans… en fait si peut être avec mon passage avant la fac et après la fac… Je pense que comme je m'intéresse à plein de genre de films, avant plus des trucs normaux et maintenant des trucs plus anciens et plus d'auteurs, alors j'ai plein de références… De toute façon je dirai comme je vous ai dit, que j'ai pas vraiment de film préféré. Au pire, si j'ai pas le choix je dirai Do the Right Thing. Mais j'aurai dû mal à le dire, c'est pas vraiment le film qui pour moi signifie tout. Ca j'en ai pas… ou plutôt plein.

Q — D'accord. Est ce que selon vous, y'a un genre de films pour les filles ou femmes et un genre pour les garçons ou les hommes ?

R — Ben ça dépend en fait. Par exemple pour L'abominable vérité, je dirai que c'est des films que pour les femmes, même 50 nuances de Grey. Pour un homme, c'est compliqué de comprendre parce que c'est un film qui dit comment pense une femme par rapport à une relation avec un homme. Pour moi c'est compliqué de se mettre dans la tête d'une femme, penser comme elle. Donc c'est pour ça que certains films oui… Si le thème, l'histoire… Souvent on se reconnaît dans un personnage donc si c'est une femme… Puis par rapport à l'histoire.

Q — D'accord, et dans votre entourage, est-ce que vous voyez des différences entre les filles et les garçons ? Dans leurs gouts ?

R — Oui parce que quand je vois les personnes qui parlent de 50 nuances de Grey, parce que c'est un peu le sujet, là comme il va bientôt sortir… C'est souvent des filles. Comme mes amis qui aiment beaucoup moins le cinéma, ils parlent de films de combats, de trucs comme ça. Après personnellement, moi je peux regarder un film que certains classeraient dans un film de filles, par exemple Grease, moi c'est un film pour les deux publics.

Q — D'accord. C'est un film que vous avez aimé ?

R — J'ai bien aimé, mais bon, c'est une comédie musicale donc… un moment ça chante ça chante… donc on se lasse un peu, mais ça va.

Q — D'accord. Et des films de garçons ?

R — Ben si on prend les films de Bruce Lee… J'ai vu Le Jeu de la Mort y'a pas longtemps et oui il m'a plu.

Q — D'accord. On va plus aborder les acteurs ou actrices. Est-ce que vous en avez des préférés ?

R — Alors j'aime bien tout ce qui est les acteurs d'aujourd'hui, j'aime bien Will Smith. J'aime bien son jeu d'acteur. En actrice, j'aimais bien Jodie Foster, dans le Silence des Agneaux et tout ça. . L'acteur de Taxi Driver aussi. Robert de Niro.

Q — Qu'est-ce qui vous plait chez lui ?

R — Sa prestance, comment il est derrière la caméra. Je trouve que Scorsese à fat un bon boulot avec lui, j'aime bien comment il est dedans. Mais dans les comédies qu'il a fait récemment, genre Mon beau Père tout ça… J'ai bien aimé son jeu d'acteur, il est drôle et tout, mais c'est bizarre de la voir changer complètement.

Q — Et Will Smith ?

R — Déjà j'aime bien les films où il joue dedans, Pursuit of Happiness, 7 vies tout ça. Il a… à la caméra y'a chaque fois une scène il fait une tête qui me plait, je sais pas pourquoi. J'aime bien aussi la série dans laquelle il a tourné, le Prince de Bel Air. ET il a fait de la musique, du Hip Hop et tout et moi j'aime bien.

Q — D'accord, vous appréciez tout son travail ?

R — Oui vraiment tout ce qu'il a fait.

Q — D'accord. Et Jodie Foster vous m'avez dit.

R — Oui, récemment je l'ai vu dans Inside Man, et je l'ai vu dans un autre film, j'ai oublié le nom… désolé… J'aime bien déjà son physique, elle est naturelle à la caméra, c'est une bonne actrice.

Q — D'accord. Et c'est des gens dont vous regardez un peu la vie ?

R — Pour Will Smith oui, pour les autres non pas spécialement. C'est juste dans le cadre cinématographique. Mais quand j'entends des faits d'actualité sur un acteur ou quoi ça m'intéresse, mais ça va pas plus loin, je recherche pas.

Q — Et Jodie Foster, vous la trouvez jolie ?

R — Oui, en tant que femme je trouve qu'elle a vraiment quelque chose, qu'elle dégage un certain charisme, que j'apprécie.

Q — Et les acteurs que vous avez cités, vous les trouvez beaux ?

R — Oui, oui… Surtout pour le charisme qu'ils dégagent, qu'ils dégagent vraiment.

Q — D'accord. Cette fois, plus en termes de personnages, est-ce qu'il y a un personnage que vous aimez particulièrement ?

R — Un personnage de film. (il réfléchit). Alors, pas spécialement, je serai pas du genre à me dire « ouais, je me reconnais dans tel personnage », mais plus « je me reconnais dans tel acteur » parce que j'aime bien comparer les films tout ça. Mais si j'ai vu qu'un film, peut être. Après je me reconnais pas vraiment dans tel ou tel personnage. Dans n'importe quel film c'est des personnages différents et chaque film montre un aspect différent. J'aime bien les personnages qui se battent pour leurs convictions, qu'ils soient gentils ou méchants, mais qu'ils se battent pour leurs convictions. Qu'ils donnent le maximum. Après voilà, je vais pas me dire « qu'est-ce que je regrette de pas être méchant », « il veut faire péter des hôpitaux, je veux faire pareil »… C'est bon je sais… Par exemple, comme dans Lawrence d'Arabie, le personnage veut redonner la parole au peuple arabe. Il se donne au maximum, il fait des choses que certaines personnes n'auraient pas fait. Il s'allie avec les personnes qui sont un peu à part tout ça, des peuples, et il arrive à faire ressortir le peuple arabe… À se battre pour son objectif.

Q — D'accord. Merci. Alors cette fois tous domaines confondus, ça peut être quelqu'un que vous connaissez, un artiste, un personnage… est-ce que vous avez un modèle ?

R — (il réfléchit) Comme modèle… peut être un sportif de haut niveau, comme. Un basketteur par exemple, un basketteur américain qui s'appelle Shepper Arena. ? Enfin il est à la retraire maintenant… Voilà, mais comme dans les films, c'est quelqu'un qui se bat pour ses convictions. C'était quelqu'un qui était un peu exclu et tout ça et qui s'est battu. Après il a eu pas mal de péripéties qui ont fait qu'il est descendu à bas niveau.

Q — Et pourquoi il était à part ?

R — Déjà c'était quelqu'un qui disait beaucoup ce qu'il pensait et c'était vachement mal vu, surtout en NBA. Après c'est quelqu'un qui avait un talent, mais pas reconnu par tout le monde. Aussi, bon, comment expliquer… il disait beaucoup ce qu'il pensait et il se mettait beaucoup de personnes à dos.

Q — D'accord. Donc il pourrait être un modèle parce qu'il est allé au bout…

R — Oui parce que moi, personnellement quand j'ai une idée en tête, j'essaye d'y aller jusqu'au bout et d'être assez organisé pour y arriver. Des fois, selon ce que c'est, j'ai plus de mal, des fois oui je vais pas jusqu'au bout parce que je me rends compte que c'est con ce que je fais… Mais en général je persiste.

Q — OK, merci. On va plus aborder la notion de masculinité, ce que vous en pensez, ce à quoi ça vous fait penser. Est-ce que vous avez souvenir de discours que vous avez reçus qui vous ont expliqué ce que devait être un homme ?

R — Pas des discours de dire « ouais, ça c'est un homme ou pas », mais je me rappelle de discours du type « ouais les artisans c'est des hommes », mais ça peut-être homme femme, j'aime pas trop ce discours sexiste.

Q — Et vous l'avez entendu où ce discours ?

R — Ben par exemple, mes grands-parents ou quoi qui sont un peu dans le monde de l'artisanat ou quoi, ils disent des paroles qui me plaisent pas forcément. Après c'est une ouverture d'esprit que… C'est ma façon de penser. C'est peut être que moi qui pense ça, mais.. C'est surtout au niveau du travail que j'entends ça.

Q — Qu'il y a des métiers pour les hommes et d'autres pour les femmes ?

R — Voilà ouais. Du moment qu'o veut faire quelque chose, je vois pas pourquoi on pourrait pas le faire soi-disant que des hommes qui peuvent le faire ou des femmes qui peuvent le faire. Faut pas juger.

Q — ET vous pensez qu'elle vient d'où votre façon de penser ?

R — Ben je pense que depuis que je suis à la fac je me suis un peu plus ouvert l'esprit, ce que j'apprends en cours, ce que je vois dans les films ou quoi… Voilà.

Q — D'accord.

R — Après aussi du sport. Je pense que le sport ça prend beaucoup de choses et ça m'a peut-être appris ça. C'est très séparé, mais on… c'est pareil y'a des catégories masculines et féminines et une fille qui veut faire du basket, elle peut en faire. Par exemple en foot, ça marche pas mal en ce moment. C'est pas parce que c'est une fille qu'elle peut pas jouer au foot, je trouve ça n'importe quoi. Une femme peut aussi être coach, je vois pas pourquoi si elle a les diplômes et tout. Je vois pas pourquoi elle elle serait pas prise et un homme à sa place.

Q — D'accord. Je vais vous donner une phrase toute faite et vous me dites ce que vous en pensez : c'est quoi « se comporter en homme » ?

R — Pour moi ou pour…

Q — Ce qui vous vient.

R — Pour des gens c'est être masculin… pardonnez-moi l'expression, mais « porter ses couilles » et pour moi… C'est plutôt… Moi… Je me sens encore être un jeune homme, je peux pas dire que je suis un homme encore… C'est savoir... avoir des responsabilités et savoir les gérer. Après les femmes peuvent avoir des responsabilités et les gérer. Je sais pas comment définir ce rôle.

Q — Et ça veut dire quoi « porter ses couilles » ?

R — C'est dire « vas-y t'es un mec, tu fais ça, vas-y c'est à toi de parler, parle » des trucs comme ça. « Va voir la fille, t'es un mec »…

Q — Donc ne pas être timide ?

R — C'est ça et surtout être viril, être… tout. Les stéréotypes quoi.

Q — OK. Et pour vous c'est pas ça « se comporter en homme » ?

R — C'est en partie ça, être viril… Mais y'a des hommes qui sont pas virils c'est des hommes quand même.

Q — Est ce qu'il y a des situations où vous avez senti devoir vous comporter en homme ?

R — Heu… Surement sur le terrain de basket. « Ouais bon là, faut que j'y aille, faut que je me prenne en main ». Si je suis capitaine, je me dis « faut que je montre aux autres que j'en veux pour les motiver ». Faire preuve un peu de virilité, montrer que t'es un homme quoi. Après oui, aussi pour aller voir des filles, on est bien obligés… (il rigole).

Q — OK. Alors, autre expression, qu'est-ce qu'un « homme bien » ?

R — Quelqu'un qui ne pense pas qu'à lui, qui pense aux autres et qui essaye de les aider. Par exemple les gens en difficultés. De donner son temps personnel pour aider les autres. Oublier ses contraintes personnelles pour aller aider les autres quelqu'un qui ne pense pas qu'à lui.

Q — Et c'est quelque chose que vous essayez de faire ?

R — Déjà au niveau du sport, oui un peu parce que c'est un sport d'équipe, je dois penser surtout aux autres. Et au niveau du travail, quand je vois que j'ai des amis en difficultés j'essaye de les aider comme moi ils pourraient m'aider. C'est donnant donnant. J'aime bien aider les

autres, je trouve ça normal. Si on me dit « est ce que tu peux faire ça », je vais pas dire « oh no j'ai pas envie » je vais regarde si j'y arrive. J'essaye de m'intéresser aux problèmes des autres.

Q — Et c'est quoi le type d'homme que vous détestez ?

R — Le cliché… le cliché des Kékés… (on rigole).

Q — Vous pouvez me les décrire ?

R — Les mecs qui se donnent une image d'être des mecs que musclés, qui prennent que des protéines pour faire leur beau, pour se montrer tout ça… Juste pour se montrer et qui ne montre pas si ils sont cultivés ou pas… Ils veulent juste montrer leur face extérieure. C'est des idiots.

Q — Et vous en rencontrez ?

R — Ouais ouais, ça peut même être des amis à moi, je rigole avec eux de ça. C'est pas « toi je te parle pas parce que t'es comme ça ». J'ai des amis qui sont comme ça, mais je trouve ça ridicule. On est comme on est…

Q — Est-ce que vous trouvez certains hommes plus masculins que vous ?

R — Alors, je me suis pas posé la question en fait… Alors je peux pas vraiment vous répondre… Ouais non… Après une personnalité efféminée ou quoi, je vais dire « lui il est efféminé » quoi, il a plus de côtés féminins que de côtés masculins et après c'est tout quoi. Je vais pas plus loin. Chacun est comme il est voilà.

Q — D'accord, OK. Comment est-ce que vous vous projetez à 35 ou 40 ans ?

R — Déjà j'aimerai bien savoir le métier que je veux faire… Après je me vois avoir mal partout… (on rigole). Non, mais après, plus sérieusement. je pense que je serai un peu la même personne, mais en plus mature. En plus de stabilité, en ayant une culture plus développé parce que quand j'aurai 35 ou 40 ans, j'aurai 20 ans de plus, j'aurai vu plus de choses, beaucoup plus de films par exemple. J'aurai plus voyagé, j'aurai appris pas mal de choses… Vu que là j'essaye de me construire une culture bien un peu… Quand je vais à la bibliothèque je loue un film ancien et un plus récent pour mélanger les deux et m'intéresser aux deux pour essayer de me construire une culture.

Q — Et en termes plus personnels ?

R — Je me vois avec quelqu'un après, peut être avec un enfant… Après c'est le hasard.

Q — D'accord. ET quand vous étiez plus petit, vous vous imaginiez comme ça à 20 ans ?

R — Non, je me voyais plus comme un héros, comme je vous ai dit. Je me mettais bien dans la peau des justiciers. Je me voyais plutôt comme un scientifique ou un ingénieur. C'était plutôt dans les sciences dures parce que les super héros ou les justiciers c'est souvent ça.

Q — Et ça vous intéresse plus du tout, les sciences dures ?

R — Non, plus trop. Je lis deux ou trois trucs scientifiques, mais ça m'intéresse plus trop. J'en ai assez fait avant, comme du calcul des trucs comme ça… Quand j'ai fait ma prépa, juste un petit peu j'ai bien vu que j'aurai pas le temps de travailler avec le sport et que ça m'intéressait pas vraiment. J'y suis allé aussi parce que comme j'avais un bac S, on se pose pas trop la question, on se dit qu'il fallait rester dans le scientifique, je savais même pas que des trucs comme Info Com ça existait.

Q — D'accord. Il me reste deux ou trois questions… Est-ce que vous avez souvenir de films particuliers qui vous ont présenté des types de masculins un peu différents des autres ?

R — Oui par exemple, le côté psychologique dans Fight Club. Je voyais vraiment un personnage un peu perdu, qui sait pas qui il est ou quoi. Même dans la 25e heure, au final, les types un peu perdus. Surtout les films avec des personnages à problèmes mental qui montrent des aspects que l'on ne voit pas tous les jours et on se doit que ça pourrait arriver à n'importe qui ».

Q — Est ce que vous avez déjà entendu parler de genre ?

R — Oui dans votre cours (il rigole).

Q — Et vous en aviez entendu parler ailleurs ?

R — Ben comme on disait tout à l'heure, des fois j'entends des gens qui disent « je veux pas aller voir ce film, c'est un film pour meuf » ou « c'est un film pour mec ». Mais moi je fais pas vraiment attention.

Q — D'accord. Et est-ce que vous avez souvenir d'avoir vu un film qui traite de la notion de genre ?

R — (il réfléchit). Plutôt de classe sociale, mais pas de genre. Après peut-être… non ..Ouais j'ai vu des résumés de films, mais je les ai pas vus. Par exemple pour… c'est un film sur les homosexuels, un film qui est sorti, un film français… Il a fait Cannes… Truc Adèle.

Q — D'accord. Et bien je n'ai plus de questions mais est-ce que vous voulez ajouter quelque chose ? Sur n'importe quel thème que nous avons abordé…

R — Non, je vois pas, on a un peu fait le tour du sujet… J'espère avoir répondu à vos questions.

Q — Oui, très bien, ça va beaucoup m'aider, merci. Est-ce que vous avez des questions à me poser ?

R — Non, non, tout va bien. Heu, est ce que vous connaissez des films avec des références sur le thé ? C'est pour monsieur Suet…

Q — Je crois qu'il y a un film sur l'indépendance des USA, où ils ont jeté le thé par dessus bord… Ouh lala, c'est loin… Je pense qu'il y a un film, mais alors là, je ne me souviendrai pas du titre.

R — Merci, je vais chercher… Et vous avez des films à me proposer, ceux que vous aimez ?

Q — Ben moi mes films préférés, c'est surtout les films de mafia, mais je pense que vous avez vu tout ça.

R — Oui oui.

Q — Le dernier qui m'a scotché c'est BoyHood, c'est incroyable ils les ont filmés sur 12 ans. C'est avec Patricia Arquette et Ethan Hawk. Moi j'ai adoré.

R — Ah oui, je note. Moi je vais aller voir White Dog, il paraît que c'est cool.

Q — Ah oui, il paraît que c'est génial. Encore une question ?

R — Non, tout va bien, je voulais repartir avec un film…

COLIN

24 ans. Étudiant en licence 3.

Q — ... Et enfin, à la fin de l'entretien, je vous prendrais également en photo, juste pour mon usage personnel. Ça ne sera pas diffusé.

R — D'accord.

Q — Est ce que vous avez des questions sur le déroulement de l'entretien ?

R — Non, tout va bien. Est ce que je peux dire des choses qui n'ont pas de rapport avec le cinéma, parce que des fois le vécut…

Q — Tout à fait, vous me dites ce qui vous passe par l'esprit, même si le rapport avec le cinéma n'est pas évident ni présent, d'ailleurs.

R — OK. Allons-y.

Q — D'accord. Quel âge avez-vous ?

R — 24.

Q — Vous êtes en L3. Qu'est ce que vous avez fait avant la licence ?

R — Alors, j'ai travaillé quatre mois. Je me suis laissé un an pour trouver du travail et ça a été pas très concluant parce que je n'ai eu que 4 mois et demi de travail. J'ai fait photographe sur les pistes de ski et j'ai fait sinon, à Tours, 3 mois au service communication d'une entreprise. Ceux qui distribuent les colis pour les équipements des catamarans. Avant ça j'ai fait une année Erasmus en Espagne à Mortia, dans le sud de l'Espagne. Avant ça j'ai fait deux ans de DUT Information Communication à Besançon et avant ça j'ai travaillé un an. Et avant avant j'ai fait 6 mois de droit.

Q — D'accord, vous avez navigué.

R — Ouais, peu à peu je me suis recentré.

Q — D'accord. Et là, vous avez l'impression d'avoir trouvé ce qu'il vous faut ?

R — Oui, enfin je pense. Je suis rentré en Licence 3. J'avais postulé en Master, mais on m'a dit que même si j'avais fait une L3 en Espagne, j'avais un problème de crédits.

Q — OK. Dans l'objectif de faire quel master ?

R — PCC. Au début, mais aujourd'hui… On va bientôt avoir ne réunion, je me dis aussi que le côté patrimonial, c'est peut être que j'aime un peu moins, mais je demande à en savoir plus. L'objectif, c'est quand même de trouver un travail. C'est bien de faire quelque chose qui me plaise mais je veux plus être dans une situation précaire. Durant cette année, je me suis dit que j'avais quand même des bagages, je suis bilingue en Espagnol, j'ai des compétences techniques avec le Dut et j'ai bien vu que les profils Master et écoles étaient plus sollicité que le mien. Après j'ai peut-être pas postulé assez, mais j'en ai fait une bonne vingtaine, d'entretiens.

Q — D'accord. Et vous avez un domaine particulier dans lequel vous aimeriez travailler ?

R — Plus une institution publique après voilà, moi je demande à voir parce que… Je dis pas entreprise parce que c'est le cadre en fait. Jamais fait de stage en institution publique, tout le temps en privé et…. Même mes stages en DUT où c'était dans une agence patrimoniale où je devais faire la com. Beaucoup de personnes ont voulu faire en agence de com et je voulais faire un truc un peu différent. On avait beaucoup abordé ça en cours, la relation du créatif ou du… des différents pôles en fait. Je me disais que j'avais envie de voir comment ça se faisait dans un secteur un peu particulier tout ça. Et en fait il s'est trouvé qu'un responsable de cette structure liée au patrimoine qui avait besoin d'une communication et du coup voilà. J'y ai été.

Q — Vous habitez seul ?

R — Oui, je voulais retrouver une colloc parce que j'ai toujours été en colloc mais au final j'ai pas trouvé parce que ça me convenait pas ou… j'ai trouvé mieux seul.

Q — D'accord. On va parler de votre rapport au cinéma en ce moment. Est-ce que vous allez au cinéma ?

R — Non. Pas du tout.

Q — Quand est ce que vous y avez été la dernière fois ?

R — Le film avec Omar Si, Samba. Mais je pense y aller ce week-end. J'essaye d'y aller une fois par mois.

Q — D'accord. Vous allez voir quoi ce week-end ?

R — Je ne sais pas en fait, mais j'ai l'intention parce que ça fait longtemps que j'y suis pas allé.

Q — D'accord, vous ne choisissez pas forcément un film ?

R — Là oui, en ce moment oui. On m'a dit qu'il y avait des trucs bien, dont un film qui est sorti… j'ai perdu le nom… Interstellar. J'irai peut-être voir ça, mais je vais voir selon la programmation. Ca sera peut être mieux parce que Samba c'était bien, mais c'était quand même pour se vider la tête. Ça fait sourire. Ça fait du bien de voir un peu ce genre de films qui détendent. Mais j'ai plus de mal à dire ce qui m'a plu au ciné qu'en streaming parce que j'en regarde plus. Mais un des derniers qui m'avait plu au cinéma c'est Gravity parce que c'était un

peu nouveau, subjectif… moi j'avais jamais vu ça. Et en plus y'avait l'environnement sonore, on était sur Paris et y'avait vraiment du bon son.

Q — OK. D'accord. Ce qui vous a plu c'est l'immersion ?

R — Oui et puis… l'immersion oui. Et puis, c'est un peu dans la ligne des films un peu en fan footage, comme Rec. Même si c'est un peu différent quand même, ce genre-là j'aime bien. Donc je voulais voir ce que ça donnait dans l'espace.

Q — OK. Alors vous regardez beaucoup de streaming. C'est à quelle fréquence ?

R — Alors c'est beaucoup moins en ce moment parce que j'ai pas le temps, mais sinon j'essaye, ouais, deux films par semaine. Ouais. Surtout le soir, ouais.

Q — Vous le regardez seul ?

R — Oui, tout seul.

Q — Et quel est le dernier que vous avez vu et que vous avez aimé ?

R — Heu… Qui m'a plu… ça serait… J'ai remarqué quelque chose, en fait en regardant en streaming, j'ai beaucoup moins la mémoire des films. En fait c'est une consommation, en fait je consomme le film sans savoir. Je parle pas du tout autour de moi du film. J'ai un peu la mémoire à court terme, et après on en regarde un autre et un autre. L'accessibilité c'est bien parce que j'accède à beaucoup de contenu, mais par exemple je regarde pas le réalisateur. Je suis pas passé par la fiche technique du film, je vais direct à l'histoire.

Q — Et vous les choisissez comment ?

R — En parlant autour de moi « ah t'as vi celui-ci » etc. Soit sinon c'est par des réalisateurs, quand je vois un film que je connaissais pas de tel réalisateur, donc je vais voir. Par exemple Enter The void, c'est comme ça que je l'ai vu. Mais un que j'a vu que j'ai bien aimé y'a pas longtemps c'est The Foutain.

Q — OK, d'accord. Qu'est-ce qui vous a plu ?

R — En fait j'ai pas vraiment eu de coup de cœur de puis pas mal de temps, je regarde des films, mais j'ai pas… j'en garde pas des souvenirs impérissables. Peut-être que je regarde pas des films super mais je pense qu'il y en a des qui vaillent la peine. J'ai bien aimé dans The Foutain le fait que je comprenne pas tout. C'est un film très spécial, je pense qu'il a pas eu un succès, mais au niveau esthétique, au niveau… alors ça joue sur le ressort émotionnel je pense… le fait qu'il est trois histoires, un triptyque d'histoire qui se retrouve autour des thématiques de l'amour, faire face à la mort… je sais que j'avais beaucoup aimé » et c'est l'un des rares que j'ai revus plusieurs fois. Je suis pas du genre à revoir cinq fois ou quatre fois un film et c'est l'un des rares où j'ai revu deux ou trois fois.

Q — Dans quelles conditions vous l'avez revu ?

R — Pour le montrer et puis une fois tout seul aussi. Je l'ai fait voir à d'autres personnes et aussi y'avait…je trouve que la musique à énormément d'importance dans ce qui nous est montré par rapport à l'image… Voilà y'avait vraiment un rapport de synergie entre la musique et ce qui nous est montré à l'image, juste au bon moment ce qui fallait… donc voilà. C'est un tout en fait qui fait que j'aime.

Q — D'accord. Merci. Est-ce que vous avez souvenir d'un des premiers films que vous avez aimé, plus jeune ?

R — C'est peut-être plus des… vraiment enfant c'est dur parce que c'est plus mes parents qui me mettaient des Disney des trucs comme ça. Là ça aurait été… je crois que c'est Disney Pocahontas. Alors du coup niveau masculinité c'est pas top, mais… (il rigole). J'aimais bien l'idée des… partir à la conquête d'un nouveau pas et justement la rencontre, je trouvais l'histoire belle. Et puis ils chantaient peut-être pas trop aussi… En fait le fait de revoir par la suite quand on grandit, ce qui m'agace c'et le moment à 45 minutes ou 30 minutes, on sait qu'il va y avoir des chansons et on est part pour… Mais les premiers que j'ai appréciés, je les situe plus vers 12 ans, ce genre d'âge, c'était plus des films d'action, forcément… des films avec des gros baraqués qui font des guerres…

Q — Lesquels par exemple ?

R — Terminator par exemple. J'ai vu… je crois que j'en ai vu 3, j'en ai 3 en souvenir, peut être qu'il y en a 4 mais j'ai pas vu.

Q — Et vous en regardez toujours des films d'action ?

R — Oui, mais beaucoup moins. Je suis ouvert sur beaucoup de styles différents, des genres différents. J'ai un ami qui est en fac de cinéma et à chaque fois je prends note de ce qu'il me dit parce que c'est des films que j'aurai pas été voir par moi même parce que j'ai des a priori, parce que… j'ai pas entendu parlé ou quoi alors je prends note parce que…ouais, il prescrit ses tendances à lui, ce qu'il a été voir, ce qu'il a touché et on a un peu les mêmes goûts donc… je prends note et c'est comme ça que j'ai découvert aussi pas mal de films de Gaspard Noé. Irréversible. Bon c'est des films durs, mais… c'est des films assez durs, mais… justement… c'est tout le temps très particulier et je n'aurai pas été vers ses films seul.

Q — Et vous pensez qu'elle s'est fait quand cette ouverture, entre que les films d'action et maintenant ?

R — C'est… (il réfléchit)… c'est je pense aussi dû… en fait le fait de parler aux gens dans un contexte où il y a différentes personnes, des personnes qui sont aussi impluqées, qui ont aussi une passion. Je reviens à cet ami, moi je dirais ouais c'est lui qui m'a ouvert à beaucoup de choses. L'un des premiers films qu'il m'a montrés c'est Memento. C'est Darren Aronowski. Je connaissais pas non plus Requiem for a Dream… C'est des films plus psychologique, c'est pas de l'action, voilà. La chronologie dans Memento est complètement inversée et moi je

connaissais pas. Je lui avais dit, il le sait, du coup je lui avait dit « si t'en as d'autres, faudrait qu'on se voit des films… » du coup il m'a fait découvrir aussi beaucoup de films très très différents. Que j'aime, que j'aime pas, mais généralement je les apprécie.

Q — Et vous en regardez ensemble des fois ?

R — Oui, quand on se voit, mais il est loin. Sinon on en parle au téléphone. « qu'est ce que t'as été voir »… Un que j'ai bien aimé, je vais répondre à la question sur le streaming, c'est le Congrès. Alors c'est un film que j'aurai pas été voir de nom, c'est pas quelque chose on se dit « tu vas voir le congrès… » moi je m'attendais à quelque chose de politique et tout… et au final c'est pas du tout ça. Y'a une partie en dessin animé, en illustration, c'est vraiment… il m'a dit « va voir tu vas être surpris ». C'est pareil le scénario questionne sur le rôle de l'acteur dans le cinéma et ce qu'il est appelé à devenir dans les années… bientôt on pourra créer des avatars de ces acteurs, prendre leur image et refaire leur jeu d'acteur et on pourra faire un peu comme un scan de ce qu'ils sont pour créer un personnage 3D. J'avais apprécié…

Q — OK. Est-ce que vous vous souvenez d'un des premiers films que vous avez été voir sans vos parents ? Peut être avec des, mais ou des frères et sœurs si vous en avez ?

R — (Il réfléchit)… Le nom du film… c'est dur là parce que ça remonte au lycée… Oh je pense que c'était un truc un peu… Ouais, de l'humour, mais peut-être… je peux pas… Je pense que c'était un truc comme American Pie. Un truc comme ça. Un degré un peu…

Q — Et vous aimez ce genre de film ?

R — Non. Non. Enfin, avant oui, mais maintenant non. Quand je vois des comédies un pue comme ça, c'est pas quelque chose qui me fait rire. Enfin pas pendant une heure trente. D'ailleurs j'ai jamais vu les autres American Pie, je crois qu'il y en a 7, c'est fou.

Q — D'accord. Justement, est-ce que vous pourriez dire que vous avez un genre de film ? Quel est votre genre de film ?

R — J'aime bien les films psychologiques… C'est un grand mot, mais… où tout n'est pas forcément dit, quoi. Où y'a matière à débattre en fait, à parler, justement quand on se retrouve avec cet ami ou quand on parle avec d'autres personnes, qu'il y a une autre interprétation possible. Comme chacun interprète, c'est enrichissant. C'est comme si on créé la suite logique de l'histoire qui nous a été montrée. On essaye de partager, mais parfois on y arrive pas, on arrive pas à trouver un sens commun. Puis oui les films qui sont parfois un peu durs, qui traitent de la nature humaine sous ses aspects un peu sombres, enfin voilà, un peu extrêmes. Et du coup, ouais.

Q — Et vous avez un palmarès de films préférés ?

R — Alors… je parle de séries là… J'ai une idée qui vient en tête. C'est Breaking Bad, c'est l'exemple où j'adorais en fait. J'avais vu une autre, je suis pas trop trop séries, c'est-à-dire que je commence une série, je la finis. Je vais pas commencer une série si je sais que j'ai pas le

temps ou quoi alors j'en regarde pas beaucoup, mais quand je la regarde je le fais jusqu'au bout ? Y'avait Lost aussi, qui joue sur l'aspect psychologique, mais pour moi vraiment, numéro un c'est Breaking bad. Le talent de l'acteur, la situation qui est mise en place, qui montre ce père qui va évoluer jusqu'à devenir une sorte de mafiosi complètement à l'opposé de ce qu'il était à l'origine. C'est génial.

Q — D'accord, c'est le type d'histoire que vous aimez ?

R — Oui. Quand on raconte la vie de quelqu'un oui et surtout quand il y a différentes phases, des prises de conscience… Dis comme ça c'est un peu éparpillé, mais c'est ça, quand il y a un personnage qui évolue, ce changement. Voilà, j'apprécie… Y'avait un film, c'était… (il réfléchit)… American History X. C'est un peu un film où pareil y'avait un personnage qui est très ancré dans ses stéréotypes et qui du coup change, enfin voilà. Ce rapport là, un peu… psychologique, où y'a une évolution. Je suis beaucoup moins films d'action, gros block busters, Expendables tout ça…

Q — C'est le genre de film que vous évitez ?

R — Oui, qui m'attire pas. Après, si on me dit « on va le voir ce soir », « ok, ok », je vais pas être… Si on me dit, « je vais te présenter un film, ça parle d'un personnage et tu va voir, il va devoir faire face à cette situation » comme la vie d'Adèle, là ça m'interpelle. Il y a un enjeu.

Q — D'accord, et est-ce qu'il y a un genre qui vous freine vraiment si on vous le propose ?

R — Non… je crois pas. Pas jusu'à freiner vraiment. Non non je pense pas parce que c'est… ça me ferme des possibilités d'apprécier éventuellement un film. Après si on va voir un dessin animé, vraiment un film pour enfant. Ouais, moins.

Q — D'accord, merci. Et vous vous souvenez d'un film que vous avez détesté ?

R — Alors détesté… non, ça fait longtemps que j'ai pas vu de films que j'ai détestés. Par contre y'a des films que je reverrais pas parce que c'est trop dur, il faut être un peu malade pour faire ce genre de film.

Q — Comme quoi ?

R — Par exemple j'ai vu Salo ou les 101 jours de Sodome. Ou plus récemment, alors, vous allez penser que je regarde que des trucs…

Q — Ne vous inquiétez pas, je ne vais rien penser du tout.

R — Celui-là il est bien barré, c'est The Human Centipode.

Q — Ça ne me dit rien.

R — Ah bah, je vous le déconseille ! C'est vraiment poussé la perversité. Personne me l'avait conseillé, je regardais par curiosité, je savais que c'était un peu horreur avec l'affiche. Bon. J'ai cliqué sans même lire le synopsis je me suis dit « je vais voir ». Ben ça m'a accroché mais c'est un degré de perversion, vraiment, c'est pas gire mais c'est sur l'aspect psychologique, l'utilisation de l'humain.. Voilà.

Q — Et ça vous est déjà arrivé d'arrêter un film ?

R — Oui, mais je le reprends toujours après. À moins que ce soit vraiment « j'ai compris le truc, c'est bon ». J'ai fait ça pour… J'ai cours de Formes culturelles du Cinéma et du coup c'est dans ce cours, c'est une sorte de prescripteur. Il m'apporte, il me donne les voies pour aller voir des films intéressants, donc voilà. Et on avait parlé d'un film… L'attaque de la Moussaka Géante… J'avais jamais vu. Ah non, mais c'est… La plupart rigolait de ça, j'avais jamais vu… bon ben voilà, ce film je l'ai arrêté. C'était juste par curiosité. Bon ben voilà, la curiosité était, j'avais compris le film. Mais sinon, non.

Q — OK. Très bien. Vous m'avez parlé de votre ami. Est-ce qu'il ya d'autres personnes avec qui vous avez des conversations privilégiées sur le cinéma ?

R — Oui, on en parle, mais c'est pas exclusif. Ça va pas durer forcément aussi longtemps qu'avec cet ami là. C'est à l'université. Parfois sur Paris, je revois des amis et effectivement on en parle, mais, voilà, c'est pas une conversation d'expert. C'est pas ça l'idée, mais on va pas au fond des choses, on explore pas le film. C'est un peu une vue superficielle « comme t'as apprécié le film » voilà, c'est une approche un peu superficielle alors qu'avec cet ami, on va creuser un petit peu. Et lui il m'apporte des outils, il a une vision des choses… C'est quelqu'un qui lit beaucoup, il aime beaucoup beaucoup en tirer. Moi j'enrichis aussi la conversation parce que j'ai une conception différente, mes études et aussi beaucoup d'apports théoriques. Mais lui, il a fait des études en cinéma il préfère énormément les relations, énormément de choses, l'expressionnisme allemand tout ça…

Q — D'accord. Et avec votre famille.

R — Non, non non.

Q — OK. Est ce qu'il y a des situations dans lesquelles vous pourriez… Si on vous posait la question « quelle est votre film préféré ? », est ce que vous pourriez changer de réponse selon les contextes ?

R — Non, je pense pas. Parce que mes films préférés… ça va.

Q — Qu'est ce que vous diriez par exemple en entretien d'embauche ?

R — Ça serait American Pie effectivement, je le sentirai pas. Même là je le dirais peut-être pas. On a quand même un repère sur l'autre… mais non non, le film que je préfère je sais lequel c'est et ça me dérange pas de le dire. The Foutain. C'est vraiment lui, c'est celui… je trouvais

que c'était presque de l'art dans les images, ça m'avait touché. Enfin… Je le ressors tout le temps.

Q — D'accord. Alors, est ce que vous pensez qu'il y a des films pour les fillles ou femmes et des films pour les garçons ou hommes.

R — Oui, plutôt orienté pour les femmes, oui. Ca se joue sur… je sais par exemple que si on est en couple et qu'on va voir un film, déjà, on laisse l'opportunité à sa compagne, à la fille de choisir, mais ça va être plus un film romantique ou alors une médiane, suivre quelque chose qui plaise aux deux. Ce sera pas quelque chose de très… Y'a un film que j'ai vu justement avec ma copine… C'était un film d'auteur. J'ai pas la mémoire des titres. Ça parlait d'un personnage en Alaska, un conducteur qui devait déblayer les routes, il a perdu son fils et il va mener une vendetta pour retrouver qui a tué son fils. On passe par des scènes un peu dures alors que je pensais pas que c'était comme ça. C'était un peu gênant, moi je me suis sentie gêné parce que c'était quand même des images dures c'était pas le mieux pour une sortie comme ça. Avec un pote ça aurait pu aller, mais pas dans ce contexte.

Q — Vous connaissiez ses goûts à elle ou pas du tout ?

R — Non, pas vraiment. On se connaît pas depuis longtemps, mais du coup, je savais quand même que c'était pas le type de films parce que c'était trop dur. Après ça a été, mais je me suis dit… ça craint. Donc un type de film pour homme, femme. Même si y'a des filles qui aiment tel genre de film et des gras qui aiment des films romantiques et tout… Mais je sais que moi un film romantique avec Cameron Diaz ou je sais pas qui, un film où… c'est pas moi, c'est plus… masculin ce serait un peu plus ce que je regarde, je vais m'orienter sur des trucs où l'expression des sentiments est moins… extravertie.

Q — D'accord. Est ce que vous en avez quand même vu un ou deux qui vous ont plu, de films dits de filles ?

R — Oui, oui, oui… j'en ai sans doutes vu. Alors, par contre je pourrais pas vous dire des qui m'ont plu. J'ai dû en voir, mais… Le film type pour moi « fille », c'est ils se rencontrent et ils tombent amoureux et tout, j'en ai vu et je me souviens plus du titre. Par contre, au niveau série j'avais essayé Desperate Housewives, du coup j'ai essayé 3 épisodes et ça m'accrochait toujours pas donc bon… (Il réfléchit) Ah si j'ai vu Titanic, mais ça je pense encore que c'est un film qui peut aller… moi j'irai même avec un pote voir Titanic parce que ça ne repose pas que sur l'affect, les sentiments. Y'en a ça repose uniquement sur ça… Et non, Titanic, y'a aussi un rapport à l'histoire, même si il est lointain, y'a l'intrigue. Cava au-delà de l'histoire amoureuse va aboutir vis à vis de cette catastrophe qui s'annonce, donc. Enfin voilà. C'est intéressant.

Q — OK, merci. On va aborder les acteurs et les actrices. Est-ce que vous avez un acteur ou une actrice préféré ?

R — Alors, acteur… y'a Javier Barden. J'apprécie effectivement le jeu d'acteur…

Q — C'est pour son jeu que vous l'appréciez ?

R — L'aspect un pue sombre aussi. Il a joué dans un film c'était… j'ai oublié le nom encore.. Où y'a cet aspect très sombre, très viril en fait. Justement. Pas besoin d'être super baraqué, tout est dans la réaction, le silence… C'est ça qui fait la force du personnage.

Q — Vous avez vu beaucoup de films avec lui ?

R — J'en ai vu certains, mais… Non j'en ai pas vu des masses non plus. C'est pas comme les réalisateurs où je vois la filmographie…

Q — Et si un film dans lequel il joue sort au cinéma, vous allez le voir ?

R — Non pas forcément. Au contraire du streaming, je vais aller le voir alors que si c'est au cinéma, je vais quand même m'informer. Je vais aller voir le streaming, je le regarderai. Ensuite il y a l'acteur de Breaking Bad, Brian Cranson qui jouait dans Malcolm. Y'avait vraiment la surprise de ne pas rester sur cette forme là et le voir de manière complètement différente c'est un changement. C'est le jeu d'acteur. Et y'a aussi Jean Dujardin. Je l'ai vu jouer dans beaucoup de films différent, pas que dans l'humour comme la série Chouchou et Loulou, après y'a eu Brice de Nice. Y'a eu différents films, je crois que c'est aussi Contre enquête, où on le voit dans un rôle tout à fait différent ? Y'a The Artist où des moments il joue avec l'humour, mais c'est pas le même, ça joue sur le ressort émotionnel, y'a de la tristesse. Je trouve que y'a un peu une aura. Il peut jouer différents rôles et c'est vraiment… C'est un plaisir même quand il joue des rôles un peu noirs. J'apprécie son jeu d'acteur. Après… en féminin… C'est plus… Dans The Foutain, l'acteur qui joue les trois personnages… Et ben cet acteur, il a joué dans différents films, notamment celui-ci et ouais, j'apprécie beaucoup. Voilà. C'est des scènes en fait qui m'ont marqué, des scènes plus qu'un ensemble, voir une globalité en fait. Y'a des passages, comme dans The Foutain, je me dis « c'est vraiment le mec qui fallait et j'aurai pas vu un autre acteur faire la même scène ».

Q — Et en actrice ?

R — Et en actrice, heu… Ben je sais pas. Disons que j'en ai pas vraiment qui me… Par ce qu'en fait, si je veux en trouver une là, pour le fait de vous en trouver une. Je pourrais dire Audrey Tautou parce que j'ai beaucoup aimé Amélie Poulain, c'est aussi dans mon top 10 on va dire. Mais c'est pas parce qu'elle est là que… je pense qu'une autre actrice aurait pu faire son rôle. C'est pas elle qui m'a touché, j'ai pas l'impression de justesse des autres.

Q — Et dans les acteurs que vous aimez bien, vous regardez un peu leurs vies ?

R — Heu… oui après… oui, mais pas de manière assidue. Si l'actualité, je regarde un blog et qu'il y a un encart qui m'a dit que « sur cet acteur, Jean Dujardin », je vais cliquer, mais je recherche pas à tout savoir de cet acteur. Je suis pas vraiment comme mon ami, lui il connaît tout. On parle beaucoup et il me dit les trucs, mais moi je suis pas dans cette optique à tout connaître, tout… C'est peut-être bizarre, mais quand je vais voir un film je m'intéresse pas forcément à… C'est plus les idées qui sont véhiculées par le film, les situations, la justesse des personnages et tout ça. C'est plus ça que je retiens, je peux raconter plus une histoire avec des détails que le nom de réalisateur, de l'acteur, où il était dans sa vie à ce moment-là…

Q — D'accord. Merci. On a parlé des acteurs, mais cette fois en terme de personnages, est-ce qu'il y en a qui vous ont vraiment marqué ? Ça peut être des choses que vous avez déjà citées.

R — Alors… Je vais prendre… je peux prendre dans le passé, un qui m'accompagne plus maintenant ?

Q — Oui bien sûr.

R — En fait j'ai eu un moment… Je pense que quand on est adolescent… en fait je faisais beaucoup de musculation, de sport ? J'avais un peu comme idole des personnages baraqués, trop baraqués. Schwarzenegger, Statham, tous ces personnages-là. J'ai plus maintenant cette identification là. Un peu cette envie de ressembler à ce type de… C'était des modèles, mais que physique, plus dans… enfin, y'avait déjà le physique et au-delà de ça y'avait aussi l'attitude des personnages. Que quand ils disent quelque chose, ils peuvent passer par la parole et puis c'est carré quoi. Y'a pas de détours. Limite ils se font respecter quoi. Je m'identifiais un peu, enfin c'est des personnages que j'appréciais pour ce qu'ils étaient. Sinon maintenant, non, non. Pas pareil.

Q — Et avec un autre type de rapport, un personnage que vous aimez vraiment ?

R — Moi j'aime bien les personnages comme The Artist, le personnage de Jean Dujardin. Et Intouchables. C'est pas vraiment des modèles, mais c'est des modèles dans le sens où ils ont une certaine vision de la vie. Une distanciation vis-à-vis de ce qu'ils peuvent vivre et du coup pareil, dans le film Samba. Y'a un peu ce truc-là. C'est des modèles dans le sens où ils ont des comportements adaptés face à certaines situations. Généralement, c'est des personnages qui prennent l'humour en étant conscients de l'impact qu'auront les situations. Du coup ils sont touchants forcément, parce que ils sont conscients des situations, mais ils les prennent avec une certaine légèreté, et du coup, c'est très intéressant. Parce que dans la vie de tous les jours, c'est un peu comme ça qu'on aimerait réagir, c'est à dire avec une sorte de sagesse. Voilà, essayer de… face à certaines situations, de pas partir dans le stress, de ne pas affoler les autres. Et en même temps de rester conscient. C'est un peu l'idéal du personnage qui arrive à sourire des situations qui peuvent le mettre en difficulté, quoi. C'est un personnage qui est même plus fort au niveau psychologique que ne seraient par exemple des personnages que j'avais pour modèles jeune. Avec gros bras qui disaient un truc et qui ferment la discussion, voilà, ça passe ou ça casse.

Q — D'accord, merci. Alors cette fois tous domaines confondus, ça peut être dans les arts, un proche, est-ce que vous avez vraiment un modèle ?

R — N'importe qui ?

Q — Oui, ça peut être quelqu'un que vous connaissez, un artiste, n'importe qui.

R — En fait j'en ai pas qui globalise tout. NE fait y'a différentes situations. Par exemple pour le travail ça va être mon père. Mais c'est pas la même chose poir les relations sociales, ça serait par exemple plus un personnage un peu fictif, ou même Jean Dujardin. C'est des personnages

avec un certain charisme du coup. Y'a pas un idéal de perfection… voilà. J'en connais pas. Pour les connaissances par exemple ça va être mon ami dont on a parlé qui, au-delà du cinéma, à des connaissances très diversifiées, qui ne se cantonnent pas qu'à ça. Il lit beaucoup tout ça. Voilà. Mais aux dépens d'autre chose. Il passe énormément de temps à s'enrichir de manière culturelle, au détriment de l'action. C'est quelqu'un qui vit, qui est dans l'enrichissement perpétuel, mais qui réalise pas ses idées. Il a des idées, mais il les met jamais en pratique. Et je pense qu'un moment c'est bien d'intellectualiser, de réfléchir, de théoriser, mais quand on a une idée, qu'on la sent, il faut la mettre en pratique. Donc c'est un idéal au niveau de cette curiosité, ce goût pour différentes expressions artistiques, les romans, les spectacles et tout… Plus par domaine. Après y'a au niveau de la séduction aussi. Ça peut être… heu… par exemple un jeune que j'ai découvert sur YouTube. Par ce qu'en fait y'a des jeunes qui se lancent un à la Norman, mais dans la séduction. C'est… Je crois que c'est David Laroche. De sûr c'est Laroche. Et en fait c'est un jeune, j'aime beaucoup ça. J'aime beaucoup ça les jeunes qui se lancent en fait et qui ont tout compris, enfin, énormément de choses alors que des personnes plus âgées ont plus de mal et tout ça. Il a 22 ans et il fait des conférences sur toute la France et il a même été aux États-Unis. Il fait un One Man show maintenant. En fait c'est quelqu'un qui était introverti, qui avait pas confiance en lui. Justement dans sa représentativité du masculin, il se sentait pas l'homme viril, qui peut séduire n'importe qui. Il a travaillé sa personnalité, il s'est créé sa personnalité, façonnée. Il parle, il fait son coach en fait. Et il a fait un One man show de comment… y'a une accroche, mais l'idée c'est « Comment foirer sa vie en 10 leçons » en prenant le parti de au contraire montrer comment réussir sa vie. C'est intéressant parce que il est tout jeune. Donc ça c'est un modèle aussi…et il est modeste. Donc l'idéal pour moi, ce serait un mélange de tout ça avec toujours une modestie, une accessiblité, ne pas être sur un pied d'estale « j'ai travaillé, j'ai beaucoup oeuvré donc ça me permet d'avoir une certaine vision de la vie, une conception des choses à laquelle tu ne peux pas accéder, même si tu es plus âgé ».

Q — D'accord. Vous avez évoqué votre père pour le professionnel. Quelle est son activité ?

R — Ingénieur architecte. Pour moi c'est quelqu'un qui a réussi. Oui, parce que c'est un poste élevé, enfin voilà. Au vu du salaire, ça va. Après… ouais, c'est pareil, y'a différents aspects et c'est au détriment d'autre chose. Voilà. De choses qui peuvent être essentielles aussi à la vie d'un homme, quoi. Donc voilà.

Q — OK. Est-ce que vous avez souvenir qu'on vous ai expliqué qu'il y avait une manière d'être un garçon ou un homme ? Des discours que vous avez reçus sur…

R — Ouais. Directement non, on m'a pas pris entre quatre yeux « je vais t'expliquer », non. Mais généralement par la critique en fait. C'est par la critique, par l'idée de faire une différenciation entre fille et garçon. C'était plus dans la différenciation entre l'homme viril et l'homme faible. Plus dans cette optique que j'avais… je me suis un peu construit un peu comme ça aussi. Parce que pendant l'adolescence ça a pas été super génial. Bon voilà, je suis petit tout ça. Des critiques comme beaucoup connaissent au collège, sur le physique. J'étais un peu, calme, mou mou… et du coup j'étais pas trop accepté parce que… pas qu'au collège. Quand vous l'entendez très souvent, ça en devient presque un mécanisme d'auto-défense. C'est à dire psychologiquement, vous vous aérez la tête, vous en parlez avec des proches qui ont des avis différents, qui ne sont pas dans l'idée de vous saquer. Une fois que c'est passé, j'ai agi. Du coup, je m'étais dit « voilà, je vais maigrir » et c'est devenu pas bon pour la santé. Du coup ces

critiques à répétitions, même des critiques sur le ton de l'humour, la petite critique gentille… je le prenais mal. Et puis après, y'avait une phase où je m'étais dit il faut que j'arrête, que je fasse du sport. C'était dans cette lignée-là. Du coup je m'étais mis dans le truc du mec super cool, super bien physiquement, une sorte d'athlète, une sorte de Dujardin avec Schwarzenegger (il rigole). Donc j'ai travaillé au niveau de la timidité aussi. Pour pouvoir m'exprimer en public. Après, pour ce qui est du physique aussi… j'ai aussi œuvré, mais pas dans le bon sens, je faisais beaucoup de sport, j'ai pris des protéines et un peu tout. Oui c'est sûr j'étais bien… J'ai atteint des poids, je veux dire j'ai fait 68 kilos et aujourd'hui je fais moins de 60. Et du coup j'étais presque obsédé par ça. Quand on est un peu à l'excessif, du coup tu penses constamment à ça. Du coup vers 15 ou 16 ans, je devais faire du sport tous les jours, c'est bête… je me palpais même les biscottos voir si ils avaient pas rétrécis entre deux jours… Y'avait vraiment un travail sur les deux plans. Et c'est très bizarre parce que j'ai gardé pendant très longtemps et ça fait depuis… J'ai un peu perdu en DUT, mais je continuais toujours et après Erasmus, pas avec la même intensité. Et là j'ai complètement arrêté. Je fais plus du tout de sport, j'ai plus besoin. Ça, c'est fait tout seul. Mais vraiment cette période collège et lycée, voilà… J'étais borné. Jusqu'à ce que je puisse trouver ma voie, comme maintenant. Donc voilà.

Q — D'accord, merci beaucoup d'avoir partagé ça. Est-ce que votre façon de considérer les hommes a changé aussi ?

R — Je suis moins dans l'idée d'atteindre un objectif qui serait un homme que je voudrais. Je l'atteindrais peut-être, mais j'ai pas envie de travestir ce que au naturel je peux être. Parce qu'il y a eu certaines fois où pour moi l'apparence c'était être un homme. C'était pas vraiment être sincère, c'était plus des attitudes de circonstances. Copier un modèle, comme Schwarzenegger. Maintenant je suis moins dans les clichés. Après, j'ai toujours cet idéal de charisme, je pense toujours à ça, mais beaucoup moins dans l'optique de forcément l'atteindre. Par contre je sais, y'a des personnes que je ne veux pas être quoi. Disons je ne veux pas faire moins bien. Disons que j'aspire plus à atteindre un idéal, mais au contraire je veux pas être moins bien.

Q — Qu'est ce que vous voulez dire par là ?

R — Alors c'est pas forcément dans le rapport à la masculinité, mais plus dans l'idée des relations sociales. Par exemple, ce serait quelqu'un de plus… pas ouvert à la conversation, un peu distant, fermé sur ses idées… J'aime pas trop quand c'est un cadre trop rigide. Voilà, fermé sur ses idées, ses convictions qui ne bougent pas et tout ça. C'est… j'aime bien être avec différents profils, différentes personnes, partager ? Ça voudrait dire que j'ai changé, mais là, je le vois plutôt comme un changement négatif.

Q — D'accord, merci. Pour vous, c'est quoi « se comporter en homme » ?

R — Je pense que ça passe beaucoup par… voilà, relatif à la timidité. Je pense que quand c'est « non », c'est un peu l'idée de l'homme tel qu'on le voit… pas forcément macho mais qui sait prendre des décisions. Si on fait un rapport avec les films, des situations où l'avenir de l'humanité est en jeu, Bruce Willis arrive et prend une décision que personne pourra plus empêcher. C'est prendre des décisions, faire des choix, pas mettre en doute. Quand j'étais timide, effectivement, je laissais. Je disais « pas de problèmes, ça me va, ça me va, c'est comme

tu veux ». C'est ça qui revient souvent le « c'est comme tu veux ». Ça c'est un comportement… c'est plus quelque chose qui selon moi est du féminin. Je l'identifie comme ça, mais y'a des femmes politiques, qui savent prendre des décisions. On voit dans des décisions de couple, c'est le masculin qui pour moi… Si il laisse constamment le choix à la femme, donc que la femme à plus de possibilités à choisir, de prendre des décisions, je trouve qu'il y a un déséquilibre. Voilà.

Q — OK. D'accord. On dit aussi souvent l'expression suivante « c'est un homme bien ». Qu'est-ce que c'est pour vous un « homme bien » ?

R — Ça serait quelqu'un qui a des valeurs en fait. Qui a des… alors c'est un peu paradoxal, mais qui a des convictions, qui sait les défendre, mais qui est ouvert à l'autre, qui ne va pas se fermer. Pas qui va dire « j'ai des convictions donc je ne t'écoute pas ». Qui écoute l'autre, et ça vient l'enrichir ou pas, mais qui sait argumenter. Et voilà. Un homme bien, c'est pour moi aussi quelqu'un de volontaire, justement qui est pas dans l'inaction, cette passivité « je laisse les autres faire ». C'est quelqu'un qui va faire avancer cette société, les projets, quelqu'un qui va être actif. Et puis un « homme bien », c'est qui fasse avancer les choses pour le bien d'autrui, mais qui fasse pas dans une optique égoïste. C'est à dire en nourrissant des profits personnels. C'est un peu ce côté altruiste. Voilà. Qui a des valeurs, qui est volontaire, qui… est ouvert aux autres, à la communication, à l'échange, au partage. Et qui sait aussi en temps voulu prendre des décisions et les respecter même si ça l'implique.

Q — OK. Merci. Comment est ce que vous vous imaginez à 35 ou 40 ans ?

R — 35 ou 40 ans. Je pense, une famille. Heu… après… avoir une situation professionnelle assez stable, mais qui permette aussi de… je suis pas quelqu'un qui aime trop la routine. Au travail, être dans le même open space… voilà. Donc, un métier qui puisse me permettre d'avoir… de voyager et d'être aussi à me ressourcer au foyer. D'avoir constamment une sorte d'enrichissement en fait. Et que je puisse apporter de l'enrichissement aux autres. Et puis, voilà… Un métier ouvert à l'autre. D'ailleurs je me suis étonné à… ce que je ne voudrai pas faire c'est par exemple des métiers en agence de pub, vraiment c'est la communication orientée marketing, profit en fait. Donc quelque chose de plus… humain, enfin, travailler plus du côté communication sociale. Par exemple, problématique territoriale, de la société, pas réfléchir à un produit et comment le vendre mieux… un métier ouvert.

Q — D'accord. Je vous remercie beaucoup, pour moi ça sera tout. Est-ce que vous souhaitez ajouter quelque chose, une réflexion sur un thème que nous avons abordé ?

R — Non… Après y'a, par exemple la pratique… dans la masculinité y'a vraiment le rapport au sport. Y'a une année je devais faire sport et j'ai dû prendre dance parce que je pouvais pas faire les trucs genre Rugby et tout. J'étais dans le truc « je vais pas faire danse, on va se foutre de moi ». On était deux pour 40 filles. Je l'ai fait et ça c'est très bien passé. Et justement parce qu'il y avait pas ce regard constamment présent, « t'es l'homme, tu fais quoi ? ». C'est ça qui, à l'adolescence peut être un peu destructeur pour des personnes un peu fragiles. C'est constamment le jugement, parfois pas fondé, mais qui remet en cause des… conceptions du Soi. Je trouve que c'est important. Voilà.

Q — D'accord. Est ce que vous avez des questions ?

R — Comment ça se passe la thèse ? Vous allez analyser ?

Q — Bien sûr…

FABIEN

19 ans. Étudiant en Licence 2.

Q — J'enregistre, mais ça ne sera pas diffusé. Pareillement, je vous prendrai en photo si vous êtes d'accord, pour mettre le bon visage sur le bon entretien.

R — Ok

Q — Alors, cet entretien, c'est dans le cadre de mon travail de thèse dirigé par Emmanuel Ethis. Je travaille sur les liens entre cinéma et identité masculine. Donc on va aborder un peu ces questions là. Je vais vous poser des questions qui peuvent sembler générales, si j'ai besoin de plus de précisions je vous demanderai, mais n'hésitez pas à me donner des anecdotes, des ressentis, des expériences de vie, c'est ce qui m'intéresse particulièrement.

R — D'accord

Q — à la fin de l'entretien, vous pourrez me donner un prénom par lequel vous souhaitez être appelé dans mon texte, comme c'est anonyme.

R — D'accord.

Q — Vous pourrez aussi me poser toutes les questions que vous voulez, que ce soit les mêmes que je vous ai posées ou d'autres qui n'ont pas forcément de rapport, ce que vous voulez. D'accord ?

R — D'accord.

Q — Est-ce que vous êtes prêt ?

R — Oui.

Q — Quel âge vous avez ?

R — 19 ans.

Q — Est-ce que vous avez fait quelque chose avant la licence ?

R — J'étais à Montpellier avant en Info Com, pareil. Mais je voulais venir ici dès le début, mais c'était trop tard, j'ai découvert la licence après la clôture des inscriptions. J'ai donc commencé par Montpellier pour par perdre une année, mais ça m'a pas plu au niveau de la structure. Et je suis passé directement en L2.

Q — Au niveau de la structure, qu'est ce que vous voulez dire ?

R — On était 600 en L1, les CM étaient pas obligatoires, on allait en cours quand on voulait… Moi il me faut plus de cadres, on était vraiment livré à nous même. C'était pas du tout ce qu'il me fallait surtout en sortie de lycée. Donc, j'ai préféré.

Q — OK. Vous habitez sur Avignon ?

R — Oui.

Q — Chez vos parents ?

R — Oui.

Q — Vous avez votre propre chambre ? Un petit studio ?

R — Non, non, une chambre normale.

Q — Vous avez des frères et sœurs ?

R — Non je suis fils unique.

Q — ET vous vivez avec vos deux parents ?

R — Non, avec ma mère et mon beau père. Mon père est sur Avignon aussi, mais je le vois pas beaucoup, il est en déplacement souvent.

Q — OK. Merci. On va parler de votre rapport au cinéma en ce moment. Est-ce que vous avez le temps d'allez au cinéma, est-ce que vous y allez ?

R — Oui, j'ai le temps, mais ces derniers temps je n'y suis pas trop allé. Pas souvent. Mais j'aurai le temps.

Q — Vous y allez à quelle fréquence ?

R — En fait ça dépend, je suis capable d'y aller 3 ou 4 fois dans le mois et je peux ne pas y aller du tout, après, pendant 2 mois. C'est vraiment variable, ça dépend des films qu'y a.

Q — Ce sont les films qui vous motivent ?

R — Oui en général je sais vraiment lequel je veux. Selon les films et mes envies du moment.

Q — Et vous y allez seul, accompagné ?

R — Le plus souvent seul, oui. Parce que je vais voir des films qui n'intéressent pas souvent mes amis. Voilà c'est souvent des films à l'Utopia, un peu longs, jugés un peu ennuyeux par certains donc c'est souvent ça. Voilà.

Q — OK, c'est quoi le dernier que vous avez vu ?

R — (Il réfléchit). Heu… je sais plus, c'est il y a un petit moment déjà. Je me rappelle plus du titre. C'était une fille qui voulait s'engager dans l'armée, et un garçon la suivait. Un film français qui a eu pas mal de succès. Je sais plus le titre.

Q — D'accord. Et ça vous a plu ?

R — Oui oui. Et celui-ci je suis allé le voir avec ma mère ce qui est très rare.

Q — Parce qu'elle a pas les mêmes goûts non plus ?

R — Parce qu'elle est pas du tout culture en fait. Ça l'attire pas vraiment,en fait. Elle aime bien les films et tout, mais elle se déplace pas trop au cinéma.

Q — C'est vous qui lui avez proposé ?

R — Oui, elle m'en a parlé alors je lui ai proposé. C'est l'occasion de partager un moment. Elle était d'accord, voilà.

Q — D'accord. Et vous vous trouvez que vous aimez le cinéma ?

R — Oh oui.

Q — Et depuis longtemps ?

R — Peut-être depuis deux ou trois ans… en fait j'ai fait une filière littéraire et on parlait pas mal de livres, de cinéma… Puis on s'est intéressés à des films pas forcément tout publics, 'fin, pas les blockbusters. Du coup, je me suis un peu intéressé puis… depuis quelque temps, mon grand-père qui est très fan de cinéma, me parle beaucoup de films. C'est vrai que ça contribue au fait que je m'intéresse.

Q — Vous êtes proche de lui ?

R — Oui, oui, oui. C'est même lui le lien avec le cinéma. Et mon père aussi, mon père.

Q — Et vous allez des fois au cinéma avec eux ?

R — Heu, non, par contre, non. Mon grand-père a un cinéma chez lui ! Avec la toile, les fauteuils et tout ! On va pas au cinéma, mais c'est une reproduction de cinéma. On regarde des vieux films. Par exemple, le dernier qu'on a vu, c'est Manhattan.

Q — Ça vous a plu ?

R — Oui, oui, en plus juste après un voyage à New York. Donc oui, oui, ça m'a beaucoup plu. Voilà… Mais avec mon père pas trop parce qu'il est pas souvent là. Par contre on regarde beaucoup de films ensemble… chez lui.

Q — Et chez vous, chez votre maman, vous en regardez beaucoup ?

R — Non, pas beaucoup, mais ça m'arrive de regarder sur l'ordi.

Q — Des DVD, des téléchargements ?

R — Alors le plus souvent c'est en streaming. Mais sinon je demande des DVD. Là par exemple pour Noel, j'ai demandé des DVD, parce que j'aime bien l'objet.

Q — Ah oui, qu'est ce que vous avez demandé ?

R — L'intégrale des Star Wars parce que je les avais jamais vus. À force de me faire insulter, je les ai demandés, je me suis dit « je vais peut-être m'y mettre ». J'ai aussi le coffret Seigneur des anneaux, ce sont des beaux objets, je les ai demandés.

Q — Vous les aviez vu ?

R — Oui, mais pas les 3.

Q — Ça ne vous dérange pas de demander des films que vous n'avez pas encore vus ?

R — Ah non. Après, c'est des valeurs sures, je ne prends pas trop de risque. Par contre, il m'arrive d'acheter après avoir vu le film au cinéma. Par exemple j'ai la Vie d'Adèle qui m'a tellement plu au cinéma que j'ai acheté le DVD.

Q — Et qu'est-ce qui vous a plu dans ce film ?

R — La façon de les filmer… Les longs moments où il se passe pas grand-chose, des moments de vie, quoi, j'ai adoré. Comme c'est tourné…

Q — D'accord. Et le dernier film que vous avez vu chez vous c'est quoi ?

R — Midnight Express.

Q — D'accord, donc pas tout jeune non plus !

R — Non, c'est rarement les derniers sortis. Mon père m'en a parlé et il se trouve que genre, 2 heures avant, une prof nous en a parlé, SPJ. Il se trouve qu'aucun d'entre nous n'avait vu ce film. On s'est un peu fait secouer alors je me suis dit que ça devait valoir le coup, encore une fois. Je me le suis noté dans le coin de ma tête, mais mon père m'en a parlé 2 heures après « si tu veux on le regarde » alors j'étais d'accord.

Q — OK. Est-ce que vous avez des souvenirs d'un des premiers films qui vous a vraiment marqué ?

R — Alors, je réfléchis deux secondes… mon premier souvenir… heu… le film que j'ai vu y'a le plus longtemps et dont je me rappelle c'était Tintin. J'étais allé le voir au Capitol en ville. C'est le plus lointain que je me rappelle que j'ai vu au cinéma. Après qui m'a le plus plu… Heu… je m'en rappelle pas vraiment. En fait, je vais voir pas mal de films qui sont pas marquants, mais qui font passer juste un bon moment donc, je m'en rappelle pas forcément. En plus je me rappelle jamais des films. C'est bien parce que je peux les re regarder ! Mais non j'ai pas souvenir.

Q — Vous n'aviez pas un film, plus jeune, que vous repassiez plusieurs fois ?

R — Ah si les Taxis ! j'adorais les Taxis quand j'étais petit. Enfin petit, vers 10 11 ans. Bon, plus maintenant… J'ai essayé de le revoir la dernière fois, mais bon. Ça n'anime plus la flamme (il rigole). Là aussi j'ai la trilogie en DVD, je les avais demandés.

Q — D'accord, merci ! Du coup l'attachement à l'objet DVD vous l'avez depuis longtemps.

R — Oui, maintenant que vous le dites.

Q — Souvent une des premières sortie entre amis sans les parents c'est au cinéma.

R — Moi non… Ah si… Normalement on allait au centre-ville, pour moi c'était déjà beau. Mais oui si, ils me laissaient devant le cinéma et venaient me chercher après. Ma mère. Sinon… Mais je me souviens pas des films. Je me souviens juste d'intouchable, mais c'est il y a pas longtemps, non ? Ça m'avait plu.

Q — Qu'est-ce qui vous avait plu ?

R — Le côté un peu décalé, il y a de l'humour là où on l'attend pas. Mais lui je l'ai vu qu'une fois.

Q — D'accord, OK. On va parler maintenant des films préférés et ceux que vous n'aimez pas. Est-ce que vous avez un genre de film ? C'est quoi votre genre de films ?

R — À lors non, pas du tout. Je peux tout regarder. Du fast and Furious au film iranien qui dure 3 heures. J'ai vraiment pas, non, de genre de films.

Q — Et si vous deviez citer quelques-uns de vos films préférés, qu'est ce que ce serait ?

R — J'ai toujours du mal à répondre à cette question, mais c'est vrai que… ben..justement, la Vie d'Adèle fait surement partie de mes films. Ah oui… mon film préféré c'est le Fabuleux Destin d'Amélie Poulain ! C'est les images et la façon dont c'est raconté, 'fin, en voix off, tout ça j'aime bien. Audrey Tautou aussi je l'aime bien dans ce film, j'aime beaucoup comme elle joue. J'adore les personnages, ils sont très… Assez… heu. Original voilà.

Q — D'accord. Et vous avez vu d'autres films du même réalisateur ?

R — Non, on m'a dit qu'il avait fait d'autres films, mais… J'ai su qui c'est, il a réalisé la cité des anges perdus… alors le nom… Jean Pierre jeunet ! Et la bande son aussi d'Amélie Poulain. Tersen, Tiersen, un truc comme ça. Je pense que c'est mon film préféré lui.

Q — OK ! Amélie Poulain, la vie d'Adèle, vous en avez d'autres ?

R — Oui, j'adore Orange mécanique… rien à voir !

Q — Oui, rien à voir !

R — C'est pour ça, je vous disais !

Q — Qu'est-ce qui vous a plu ?

R — La bande son, la présence du personnage aussi…

Q — La violence, ce n'est donc pas un problème pour vous ?

R — Non, non, pas du tout. Après… ça dépend les types de films, mais là, non. Voilà.

Q — Et des sagas, ou des choses comme ça où il y a plusieurs volets de films ?

R — Oui, du coup, quand j'étais plus jeune. Mais maintenant non.

Q — Je dis ça parce qu'il y a beaucoup de gens de votre âge…

R — Oui, je sais, genre Harry Potter. J'adore, mais ça m'a pas marqué. Je dirai pas que je suis fan ou truc comme ça. J'aime beaucoup, l'ambiance qu'il y a dans ces films, mais je les ai même pas tous regardé. Les derniers je les ai pas vus, ça m'a pas marqué.

Q — D'accord. Et, à l'inverse, est-ce qu'il y a des genres de films qui vous freinent un peu ?

R — Non, non vraiment pas. Parce que même la dernière fois, y'avait Dirty Dancing. J'ai beaucoup aimé alors que je pensais que j'allais pas aimer du tout et en fait j'ai bien aimé.

Q — Vous étiez seul ?

R — Non, avec ma copine qui m'a un peu forcé mais ensuite, c'est moi qui ai demandé à le revoir plus tard alors !

Q — Est qu'est ce qui vous a plu dans celui-là ?

R — Ben, la musique, assez entrainant, y'a du rythme tout ça… Je sais pas trop, mais j'ai bien aimé. Là il y a pas de trucs particuliers. C'est un film quand même assez simple, non, voilà, j'aime vraiment tout !

Q — Et les films d'horreur ?

R — J'ai déjà essayé, mais franchement, ça m'intéresse vraiment pas, par contre. J'ai regardé l'Exorciste, je crois que c'est un film d'horreur. Bon c'était avec des amis, comme ça. Parce que bon tout seul c'est pas terrible… Ça m'a vraiment pas laissé un souvenir impérissable, j'ai pas forcément aimé. Sinon, avec ma cousine on a une tradition, on regarde des paranormal activity mais c'est pas vraiment un film d'horreur c'est plus du suspens. Mais c'est une fois tous les deux ans.

Q — D'accord. Et vous pensez qu'il y a des humeurs particulières pour des types de films particuliers.

R — Non, je ne pense pas puisque dans le même week-end je vais regarder Midnight express et Batman. C'était Batman The Dark Knight. Hum… Bon c'est deux films quand même assez différents. Bon, ils sont pas gais tous les deux, mais j'étais pas pour autant triste. J'avais pas non plus envie de frapper des gens…

Q — Donc c'est plus, d'après ce que vous me dites, les occasions…

R — Oui, parce que même là Batman, c'était mon père qui me l'a proposé !

Q — D'accord. OK. Et vous regardez des séries ?

R — Pas beaucoup. Les plus connues, mais en ce moment je suis en train de mettre à des moins connues… Alors je regardais Breaking Bad, pour le coup, j'ai été fan. Ça m'a bouleversé !

Q — Pourquoi ?

R — Ça m'obsédait ! Quand quelqu'un m'en parlait, je voulais regarder. Ça me rendait presque fou. J'étais vraiment dans le truc. Et à la fin de la saison 5, heu, c'est assez intense et je l'ai regardé en deux jours. Je m'arrêtais plus. Et, heu, en ce moment je suis sur Game of Thrones, comme beaucoup du coup. J'en suis à la première saison, j'ai commencé il y a une semaine. J'étais un peu en retard à ce niveau-là. Pareil, je me faisais insulter tout le temps (il rigole). Du coup je me suis mis aussi à d'autres saisons (séries), dont une qui s'appelle Boardwalk empire. Vous connaissez ?

Q — Oui, j'aime beaucoup.

R — Ah ! je suis content parce que j'avais aucun retours sur cette série ! Donc je regarde ça aussi. C'est il y a deux jours, par hasard, sur un site de streaming… En cherchant des épisodes de GOT en VO parce qu'on me les avait données en français et j'aime pas, j'ai l'impression de

louper quelque chose, c'est mal traduit. Et ils me l'ont proposé, vous savez sur le côté. J'avais déjà entendu le nom. Et voilà.

Q — Et est-ce que vous lisez ?

R — Oui.

Q — Beaucoup ?

R — Ça dépend de la période en fait. Y'a des périodes où je ne vais pas toucher un livre, pendant 3 mois par exemple et ensuite en lire à la chaine, ou trois d'affilés. Là depuis la rentrée, j'ai tout le temps un livre sur ma table de nuit. Après, en ce moment c'est « La part de l'autre » d'EE shmit.

Coupure du lecteur

Q — Voilà, désolée de cette interruption. Est ce qu'il y a des films que vous êtes fier de ne pas aimer ?

R — Hunhun… oui. Heu… (il réfléchit). Alors… non, pas vraiment, non. Et si il doit y'en avoir en vrai ? Il doit y avoir des films que je trouve vraiment nuls… heu. Mais là j'en ai pas en tête. Heu. Là je vois pas trop. Peut être des films français à gros budget, heu, du type « qu'est ce qu'on a fait au bon dieu » parce que je me suis laissé avoir par les critiques, je suis allé le voir au cinéma et j'étais très déçu. Donc peut être fier de dire « j'ai pas aimé », mais dire ça c'est de la prétention, dire « c'est pas à mon niveau » tout ça. J'ai pas tendance à dire que je suis fier de ne pas avoir aimé un film, mais à l'intérieur, je sais que je suis content de ne pas tomber dans certaines dérives.

Q — OK. Et, est-ce qu'il y en a que vous aimez et dont vous ne parlez pas trop, dont vous avez un peu honte ?

R — Non, non. Après vu que je vais au cinéma seul, je vois des films pas forcément entrainant ou attirant pour tout le monde, donc j'en parle pas forcément parce que je sais que ça va énerver les gens… Je m'en rappelle la dernière fois, je suis allé à Utopia voir un film iranien en vost qui dure 3 heures où il se passait rien, parce que ça se passait en campagne, je sais plus trop, dans un désert. Il se passait vraiment rien au niveau action ou quoi et donc, voilà. J'en parle pas trop. Sauf à une amie qui adore ce genre de film, des films un peu d'auteurs, alors j'en parle avec elle. C'est vrai que le fait de dire « 3h, iranien, sous-titré », ça suffit aux gens pour se forger un avis. Ouais, c'est pas une honte, mais je sais que ça ne va pas les intéresser.

Q — D'accord. Justement, vous me dites que vous avez une amie avec qui vous en discutez… y'a des gens particuliers avec qui vous parlez de cinéma ?

R — Cette amie justement, et mon père et mon grand père. On en discute plus que ce qu'on les regarde. Mon grand-père me conseille beaucoup de films, on en parle, mais on regarde pas forcément beaucoup beaucoup de films ensemble.

Q — Et vous, vous les conseillez,

R — Oui, même pour La vie d'Adèle, j'ai prêté le DVD à mon grand-père, d'ailleurs il a adoré aussi. Même à mon père, je lui conseille des films et mon avis est pris en compte.

Q — D'accord, OK. Est ce que vous pensez que selon certains contextes, vous pourriez changer de films préférés si on vous posait la question ?

R — Non, je pense pas non.

Q — Vous diriez ceux que vous m'avez énoncés ?

R — Oui. Parce que je pense pas qu'ils… heu.. Alors peut être pas la Vie d'Adèle pour tous les contextes parce que c'et quand même un sujet qui est assez risqué avec certaines personnes alors je m'y risquerais peut-être pas. EN même temps c'est pas vraiment mon film préféré, contrairement au Fabuleux Destin d'Amélie poulain, j'ai pas regardé des dizaines de fois. Amélie Poulain, y'a pas de débats autour de ça, soit on aime soit on aime pas, mais… Même selon le contexte…

Q — OK. Merci. Est ce que vous pensez qu'il y a des films pour les filles ou les femmes et des films pour les garçons ou les hommes ?

R — Oui, il y a des aprioris sur les films, comme dirty dancing, Grease et tout, mais j'aime bien donc non. C'est juste des « oooh, c'est un peu pour les filles ». Les twilight par exemple. Mais je pourrais pas le dire parce que j'ai jamais regardé et je ne connais pas de garçons qui aiment bien ou qui regardent. Mais là j'aurai tendance à dire c'est pour les filles.

Q — Et comment on pourrait décrire ces films-là ?

R — Ben, un peu de vampires, histoire d'amour… Je sais pas trop comment ça s'appelle. Les twilight. Les filles ont tendance à aimer les trucs un peu de vampire, comme la série true blood, je sais qu'il y a beaucoup de filles qui aiment bien. Mélangé à des histoires d'amour, de loup-garou tout ça. Et j'ai regardé True Blood sous l'influence de ma copine, ça m'a pas dérangé mais j'ai pas aimé alors je me dis que Twilight…c'est peut être pour les filles. Mais sinon, dans l'ensemble, même si je vais le dire je vais pas forcément le penser ou être catégorique sur la question. Ouais, non. Je crois qu'il y a un film où je m'attendais pas du tout a…. a non, en fait c'est l'inverse… Pour revenir à la question, je sais pas si vous connaissez le film « Noublie jamais ». Ça c'est peut-être pour les filles, j'avais essayé de le regarder et j'ai pas trop accroché. Mais je ne suis pas fier de dire que j'aime pas.

Q — Et du côté garçon ? Qu'est-ce qui serait plus des films… ?

R — Alors là, aucune idée parce qu'on pourrait dire « Ouais, plus les Batman et tout » non, parce qu'il y autant de filles, même 10 fois plus fan que certains garçons. Les Star Wars et tout, ça pourrait être catégorisé pour les garçons un peu geek, tout ça. Mais là vraiment, non. Pour les filles, à la limite, on peut faire un peu de stéréotypes, mais pour les garçons, non. Peut être tout

ce qui est, comment ça s'appelle…. Pas Avengers, ça c'est les deux, garçons filles…. Heu… Expendable ! Voilà, ça peut-être.

Q — Vous connaissez des garçons qui regardent ça ?

R — Oui, oui, oui, j'ai un ami qui est fan, il va les voir au cinéma dès le premier jour. Moi j'en ai vu aucun. Bon, ça a l'air marrant. Pfff, vraiment pas sur, pour les garçons j'ai plus de mal que pour les filles. « N'oublie jamais » je pense pas que j'aimerai, alors qu'Expendable, peut être, ils disent que c'est que du second degré. À la limite, au cinéma pour le spectacle. Ça doit peut-être valoir le coup vu le budget qui a été mis en jeu.

Q — Et pourquoi vous pensez que les filles aiment bien ce genre de films ?

R — Bah, pfff. Je sais pas trop, j'allais dire parce que les filles aiment les clichés romantiques, mais les garçons aussi, sauf qu'ils ne le disent pas. Peut-être qu'elles les aiment plus parce qu'elles peuvent le dire, les garçons ont tendance à pas aimer, plus par crainte du regard des autres, je sais pas.

Q — D'accord. On va plus aborder les acteurs et les actrices. Est-ce qu'il y en a qui vous plaisent particulièrement ?

R — Alors, il y a Karine Viard.

Q — Qu'est ce que vous aimez chez elle ?

R — Heu, la façon dont elle joue. Je trouve qu'elle joue très très très bien. Puis les personnages qu'elle incarne aussi, toujours elle-même : une quarantenaire un peu dépressive, mère au foyer. Le peu de films que j'ai vus avec elle, c'était ça. Qu'est pas du tout épanouie, tout ça… C'est un peu le rôle qu'elle a dans les films. Puis elle joue très très bien.

Q — Et dans quoi vous l'avez vue ?

R — Alors le dernier c'était… le titre… y'avait personne de connu. Un petit film que j'ai vu à l'Utopia.

Q — Où elle part ?

R — Oui c'est ça, elle laisse tout le monde chez elle et rencontre une vieille dame.

Q — D'accord je vois, mais je ne me souviens plus non plus du titre.

R — C'est ça ne fait, je vois des films qui me plaisent bien sur le moment, mais je me rappellerai pas. Sinon, je suis fan de Jean Pierre Bacri. Voilà. « Un air de famille », « cuisine et dépendance », tout ça. Déjà j'adore la manière dont c'est filmé, genre pièce de théâtre, dans une même pièce. J'adore son personnage, la façon dont il joue. Ces deux, je les aime vraiment.

Q — OK, donc une actrice et un acteur. Alors, cette fois en termes de personnages, ça peut être dans les films que vous avez cités ou d'autres, mais est ce qu'il y a un personnage qui vous a marqué particulièrement ?

R — Hum… Peut-être le personnage de… (il réfléchit)… le père dans La vie est belle. Son nom c'est Guido. Ouais, lui à la limite, personnage. Sinon…

Q — Pourquoi lui ?

R — Par ses actes. Ce qu'il fait pour son fils, voilà. Là comme ça, je sais pas trop…

Q — Merci. C'est la relation avec son fils ?

R — Puis la manière dont il détourne la chose en fait. Voilà, la guerre il la fait passer pour un jeu où il faut gagner plusieurs points. Ça, c'est par ce qu'il fait. Après je sais que dans les films par comme il est… Je vais être vraiment fan d'un film, mais juste pour un personnage. À ça y est, je m'en rappelle d'un film que j'ai vu au cinéma, c'était Bande de Filles. Je m'en rappelle parce que justement j'ai adoré les personnages, par leurs attitudes et la manière dont on les montre à l'écran. Voilà.

Q — OK. Il semble que ce soit des personnages plutôt combatifs non ? Je me trompe peut-être ?

R — C'est pas forcément sur le caractère, c'est souvent sur l'humeur, ce que j'ai envie de voir, en fait, ce que j'aurai peut-être envie d'être sur le moment. Moi ce que j'aime bien dans les films, c'est qu'ils me donnent envie d'être le personnage. Qu'ils me donnent envie de m'imaginer à sa place, ou d'avoir sa place. Du coup ça va dépendre de pas mal de trucs, de ce qu'il fait, de comme il est, de comme il est montré.

Q — D'accord, vous ne cherchez pas à ce que les personnages vous ressemblent…

R — Non, j'aimerai y ressembler. Quand j'aime un personnage c'est que je veux lui ressembler. Mais heu, pas tout l'ensemble parce que dans Bande de filles… déjà c'est des filles, donc c'est un peu raté. Et dans la vie est belle, j'ai pas d'enfant, j'ai pas son âge…

Q — C'est des traits de caractère que vous aimeriez avoir ?

R — Oui, une attitude ou nonchalance que le personnage a…

Q — OK, ok. Cette fois, tous domaines confondus, ça peut être au cinéma, dans le domaine public ou quelqu'un que vous connaissez, est-ce que vous voyez quelqu'un comme un modèle ?

R — (Il réfléchit). Le modèle pour moi ou pour tout le monde ?

Q — Plus pour vous.

R — Ah, j'ai envie d'être comme ça… heu… Bah, peut être un peu naïf, mais je dirai mon père parce que.. Chaque fois qu'on nous voit ensemble, on dit que je parle comme lui ou que j'ai les mêmes attitudes, je suis content donc c'est peut-être que c'est mon modèle. Ou… ouais.

Q — Et sur quels plans vous le trouvez …

R — Déjà il me fait beaucoup rire, je trouve que c'est un atout considérable. J'ai envie de lui ressembler. Je sais pas, son attitude. C'est mon père je suis pas très objectif, hein, mais. Je sais pas.

Q — Donc c'est pareil, c'est dans le comportement ?

R — Hum, oui. Même si des fois il fait des trucs qui m'énervent un peu, mais oui, c'est dans l'attitude.

Q — D'accord, et qu'est ce qu'il fait votre papa ?

R — Normalement il travaille au trésor public d'Avignon, mais il s'est lancé dans les syndicats tout ça. Donc il est toute la semaine sur Paris. Alors, je sais pas du tout ce qu'il fait là bas parce que je comprends jamais, mais voilà il est dans les syndicats, il défend les agents de la fonction publique, voilà c'est à peu près ce que je sais.

Q — Et ça vous intéresse aussi ?

R — A priori non puisque je suis dans aucun syndicat alors qu'à la fac je pourrai. Pour l'instant j'ai pas franchement la volonté en fait. Ça ne me passionne pas du tout. Non c'est pas quelque chose qui m'attire. Donc c'est pas dans ce qu'il fait que j'aimerai être comme lui.

Q — OK. Très bien. Alors, on va un peu plus aborder ce que vous pensez de la masculinité. C'est un bien grand mot… Est-ce que vous avez souvenir de discours qu'on vous a fait sur le fait d'être un garçon ou d'être un homme ?

R — Heu… Alors, c'est pas forcément un discours, mais, qu'on m'a fait à moi, comme si on m'apprenait ce que c'est, non. Mes parents m'ont jamais parlé de ça, de ce qu'il fallait faire en tant que garçon ou en tant que fille. Non, vraiment pas. On m'a jamais dit « non, mais, t'es un garçon, tu dois pas faire ça » on m'a jamais dit ça. Non, non.

Q — OK, pas du côté de vos parents. Et dans d'autres contextes, l'école par exemple. Mais si vous n'avez pas de souvenirs marquants c'est une réponse.

R — Si, c'est plus des remarques en fait, au collège. Parce que je suis pas forcément… comment dire… je suis assez fin tout ça et au collège c'était pire, j'étais encore plus maigre et tout. C'était plus des remarques du style « ouais, t'es une fille » je sais plus trop pourquoi mais parce que j'avais pas des comportements de garçons qui aimait pas la bagarre.. Juste c'est …mon beau père a des idées préconçues, ça me met hors de moi.

Q — Qu'est ce qu'il a comme idées ?

R — Ben, un homme c'est pas fait pour s'occuper des enfants. Même pas parce que ça veut pas, selon lui, c'est dans les gènes, voilà. Il a tendance à qualifier notre génération de… soumis, de choses comme ça puisque les hommes font des choses qu'ils ne sont pas censés faire en fait. Il est un peu réactionnaire, ça me met hors de moi. Voilà, c'est le seul truc dont j'ai souvenir.

Q — Et vous rentrez en conflit avec lui ?

R — Bah, plus maintenant. Ça sert à rien, ça va pas aboutir à quelque chose d'efficace. Parce que y'a ma mère qui est hors d'elle après. Ce qui est normal, donc du coup je dis plus rien. Je laisse couler, mais avant j'avais tendance à dire, à le contrer. À clairement lui dire que c'était n'importe quoi ce qu'il disait « un homme, c'est ça ». C'est la seule chose dont je me rappelle. Voilà.

Q — OK, merci. Je vais vous donner une phrase toute faite et vous allez me dire ce que ça appelle chez vous : Qu'est ce que c'est que « se comporter en homme ».

R — Alors selon moi, ça n'existe pas trop. En même temps, c'est un peu con de dire ça parce que c'est vrai qu'il y a des comportements où je dirai « oui, ben, ça c'est plus garçon » tout ça. En fait, moi ce serait plus au niveau du caractère, et encore. Y'a des tas de filles qui ont du caractère dix fois plus trempé que des garçons. Donc je sais pas vraiment. Franchement, pour moi, je saurai pas vraiment dire. Pourtant je le fais, c'est sur, je dois le faire. Même être fier de le faire je pense. En tout cas, c'est pas dans les tâches accomplies ça c'est sur. Je sais pas trop. Plus être dans des clichés. C'est en général le garçon qui raccompagne la fille, mais bon ça c'est plus, ouais, le rôle un peu de sécurité. Mais bon, ça peut sembler bête, parce qu'une fille n'a pas besoin d'un garçon pour… comment dire. Pour vivre. À la limite, le rôle du garçon c'est de protéger la fille des autres garçons. À la limite c'est peut être ça ! (il rigole)

Q — D'accord. Deuxième expression toute faite : qu'est ce qu'est un « homme bien » ?

R — Heu… Par rapport aux filles. Un homme bien... Par exemple, comment ce serait l'homme de qui je dirai ça ?

Q — Oui, si c'est la façon dont vous voulez répondre.

R — Quelqu'un de loyal, des qualités qui pourraient être attribuées aux filles aussi. Ça va pas être, c'est pas celui qui ramène l'argent à la maison, qui donne trois bisous sur le front de sa femme et va se mettre à table, non. Donc un homme bien, pour moi c'est quelqu'un de loyal. Homme bien, pour moi, c'est un mec réglo quoi. C'est ça en fait.

Q — Envers qui ?

R — Envers tout le monde. Et par rapport aux filles… heu (il réfléchit)… pareil, loyal, qui respecte les filles, sa copine. Voilà.

Q — D'accord. OK. Est-ce que vous trouvez qu'il y a des gens qui sont masculins que vous ?

R — Hum. Ouais. Déjà dans l'apparence. Heu, l'apparence, le truc comme ça. Et puis aussi au niveau du visage, parce que j'ai un visage assez juvénile par rapport à certains. Après dans le comportement, bah, c'est des gens qui vont plus respecter les clichés qu'on attribue aux garçons. Voile, être fort, musclés, des muscles tout ça… Ça va être plus dans l'apparence. C'est surtout dans l'apparence en fait.

Q — D'accord, et au contraire est-ce que vous trouvez des gens moins masculins que vous ?

R — Oui, Heu… Ouais, ouais, ouais mais du coup selon les clichés, pareil. Je combats contre les clichés, mais j'en suis aussi la victime ! Je vais juger quelqu'un par rapport à ça. Ça va être jamais méchant, mais inconsciemment je vais le penser. Quelqu'un de moins masculin que moi, ça va être par rapport à ça. Les gens efféminés. Les maniérés. Voilà. Donc ça, ouais. Puis bon, dans l'attitude, dans les propos, c'est vrai. C'est bête, mais quelqu'un par exemple qui a peur de tout ou qui est tout le temps craintif, là j'aurai peut être tendance à le catégoriser de moins masculin. Mais bon ça durera jamais très longtemps parce que c'est un gros cliché et je sais que moi je suis… un peu plus maintenant, mais à une époque je faisais vraiment pas dits de garçons, où il fallait faire des efforts physiques. Si je qualifie quelqu'un comme ça c'est un peu dégueulasse parce que moi je suis pas la représentation parfaite d'un garçon qui respecte bien les clichés tout ça ! C'est surtout dans l'attitude.

Q — OK. On a parlé de ce qu'était un homme bien. Et à l'opposé, c'est quoi le type d'homme avec qui ça passe pas ?

R — Les mecs qui veulent imposer leur …heu… qui veulent s'imposer. Peut-être ça. Justement les mecs qui ont tendance à dire, « ouais t'es pas un mec… » ceux-là. Ceux qui veulent un peu impressionner, « tu m'as vu, tu m'as vu ? ». Un peu comme ça quoi, qui sont vraiment là pour se la péter et rien d'autre.

Q — D'accord. Et vous en avez autour de vous ?

R — Pas dans mes amis, mais j'en ai déjà rencontré. Qui regarde les muscles, qui… Si t'as pas de muscles, tu comptes pas. Voilà. Ceux-là.

Q — OK, merci. Comment vous vous projetez à 35 ou 40 ans ?

R — Je me projette pas.

Q — D'accord.

R — Non, non je sais pas, vraiment pas. À la limite si j'y pense, ce sera pas quelque chose de fou. Je me vois pas perdu dans la jungle en Amérique du sud ou quelque chose comme ça, à la recherche d'un trésor… Quelque chose d'un peu plus posé. Non, je sais pas. Rien de fou en tout cas. La même chose, tranquille, en plus évolué parce que si je suis toujours à la fac, c'est embêtant.

Q — D'accord. Et en termes de métiers, vous avez un objectif ?

R — Avant je voulais être journaliste, je veux toujours, mais j'ai découvert plein d'autres possibilités donc je sais pas. Pas dans un métier de la communication. Donc… Je me vois dans… j'aimerai me voir dans une petite structure très simple, avec pas beaucoup de gens.

Q — D'accord, OK. Et quand vous aviez une dizaine d'années, vous vous imaginiez comme ça à 20 ans ?

R — Non. Quoi que… Ouais si si. Surement oui parce que je m'imaginais pas grand-chose ne fait. Et puis, bon je vais pas dire que je fais pas grand-chose, mais rien de fou, je pense que je m'imaginais comme ça. Le même, mais en plus grand. Pas que ce que je suis, que j'étais !

Q — D'accord. (rires) avant dernière question : est-ce que vous connaissez la notion de genre ?

R — Oui.

Q — À travers quoi ?

R — J'en ai beaucoup parlé avec… heu. Alors, c'est la théorie des genres. Parce que ça fait pas mal de débat en ce moment et j'en ai beaucoup parlé avec l'amie que j'ai avec qui je parle de cinéma. D'ailleurs qui m'a conseillé de regarder Tomboy. Bon, que j'ai pas forcément aimé, mais pas pour des raisons d'idées. C'est plus les personnages tout ça. Et du coup oui je connais.

Q — Et si vous deviez l'expliquer très simplement à un enfant par exemple, qu'est ce que vous lui diriez ?

R — Heu. Je sais pas trop parce que le mot je ne sais as trop ce qu'il signifie. Heu. Je lui dirai que c'est des… le genre, c'est peut être les stéréotypes que doit respecter une fille ou garçon selon certaines personnes. C'est être un garçon, un vrai garçon ou être une vraie fille. Voilà. Mais je sais pas trop ce que c'est.

Q — D'accord. Donc il y a un film qui pour vous aborde cette idée, c'est Tomboy ?

R — Oui clairement et il y a aussi… heu… non, ouais, Tomboy.

Q — Est ce que vous souhaitez revenir sur des thèmes qu'on a abordés ensemble, une anecdote que vous n'avez pas eu le temps de raconter, un ajout que vous voulez faire ?

R — Je réfléchis… Non. Voilà.

Q — D'accord. Vous avez l'impression d'avoir dit tout ce que vous vouliez dire ?

R — Oui oui oui oui. Juste la question par rapport autour de qu'est ce qu'est un homme et tout. En fait, c'est super dur de répondre à ça je crois. Juste revenir sur le fait que moi j'avais pas d'aprioris ou quoi. Sur ce que doit être un garçon. Y'a des trucs que font les garçons, que font

les filles. Et puis voilà, c'est ça. Ça arrange un peu les deux et souvent les filles sont contentes que les garçons se comportent en garçons. Le protecteur un peu. Voilà. Quand est-ce que je pense que je me comporte en garçon, c'est pas dominant dominé par rapport à la fille, mais de protecteur. Même si j'ai pas forcément la carrure adaptée à chaque situation, j'essaye de faire au mieux. C'est plus dans ça, des clichés que les deux partis aiment respecter peut-être. Mais c'est pas dans l'idée du garçon supérieur « toutes façons je te protège parce que toi t'es tellement faible » c'est plus dans des trucs gentils. Voilà si je voulais revenir sur ces questions qui sont quand même assez dures. (il réfléchit) Je viens de penser à un film, Guillaume et les garçons à Table. En sortant de ce genre de film où les garçons ne se comportent pas en respectant les clichés du garçon, il me semble… je me sens mieux dans ma peau. Parce que à l'écran il y a eu quelqu'un qui était encore moins… qui respectait encore moins les codes de la masculinité traditionnelle. Qui est mal dans sa peau. Moi comme je suis pas vraiment, comme j'ai dit, la représentation parfaite du vrai cliché du garçon tout ça, que je déteste d'ailleurs… je suis assez fier au final… Je pense même que chez certaines personnes c'est un atout. Du coup je ressors de ces films un peu plus vainqueur que après Expendable. C'est vrai que c'est important.

JEAN

20 ans. Étudiant en Licence 3.

Q — L'enregistrement est uniquement pour pouvoir faire la retranscription, il ne sera pas diffusé. Pari pour la photo, je souhaite vous prendre en photo à la fin de l'entretien si vous l'autorisez. Nous sommes donc dans le cadre de mon travail de thèse dirigé par EE. Je travaille sur les liens que peuvent avoir cinéma et identité masculine. Je vais vous poser des questions générales parfois, mais vous pouvez répondre avec tous les détails que vous voulez. Plus vous donnez d'anecdotes, de ressentis, plus c'est intéressant pour moi. Si il y a des questions qui vous dérangent ou auxquelles vous ne souhaitez pas répondre, n'hésitez pas à me le dire. Cet entretien est anonyme, vous aurez aussi l'occasion de me donner un prénom par lequel vous souhaitez être appelé dans mon texte. Je tiens à souligner qu'il n'y a pas de bonnes de mauvaises réponses, vous pouvez parler librement. À la fin de l'entretien, vous pourrez me poser toutes les questions que vous voulez. Mais, est-ce que vous avez des questions sur le déroulement de l'entretien dès maintenant ?

R — Non, au contraire, je suis curieux !

Q — Tant mieux. Vous êtes prêt à commencer ?

R — Oui oui. Allez.

Q — Quel âge avez-vous ?

R — J'ai 20 ans. Je parais plus vieux mais j'ai 20 ans.

Q — Est-ce que vous avez fait quelque chose entre le bac et la licence ?

R — Non, je suis arrivée directement après le bac dans la licence.

Q — Qu'est ce que vous avez passé comme bac ?

R — ES spécialité Eco.

Q — OK. Est-ce que vous habitez chez vos parents ?

R — Ma vie est assez rigolote parce que j'ai mes parents sur Marseille, je fais un peu les aller-retours tous les week-ends. J'ai un peu 2 ou 3 vies…

Q — Vous avez un appartement ici ?

R — Oui en Cité Universitaire, tout seul.

Q — Vous rentrez tous mes weekends ?

R — EN L1 oui, mais maintenant avec l'investissement associatif, je rentre tous les 3 weekends à peu près. C'est quand même plutôt régulier. Au début je faisais les trajets en train, mais le temps c'est de l'argent et il faut que je rentabilise le temps. Entre mettre une heure et payer plus cher et s'emmerder avec le train, j'ai opté pour la voiture.

Q — On va parler de votre rapport au cinéma en ce moment. Est-ce que vous allez au cinéma ?

R — Alors je suis pas le plus grand des cinéphiles, mais en revanche j'y vais de plus en plus depuis que je suis à Avignon, depuis 3 ans. J'y vais allez, 5 fois par an. Voilà alors c'est paradoxal parce que à côté de ça moi je fais du théâtre et j'ai eu la chance de tourner dans pas mal de films, des petits rôles ou de la figuration, c'est l'univers qui me plait, mais j'ai pas vu des masses de films. Mais j'ai compris le manque culturel que j'avais. Je me suis dit « Woua, dans toutes les discussions, tout le monde parle des films qu'ils ont vus et moi à part les Taxis ». J'ai eu la chance de partir en Erasmus pendant 6 mois et ça permet d'avoir du temps. Et sur ce temps-là, je regardais énormément de films, notamment avec mes amis qui sont assez cinéphiles et qui sont partis avec moi. J'ai vu en tous cas les films principaux à voir. Je suis pas ouvert à tous les types de films, je suis assez terre à terre. Dès que ça part dans le surnaturel, je perds le film. Moi, un bon film de docu histoire sur France 3, je me régale.

Q — Et chez vous ?

R — Je regarde pas mal de films avec mes amis, c'est la sortie au cinéma que je fais pas souvent, genre tous les deux mois. Moi je privilégie surtout la sortie, le film me fait pas aller au cinéma, c'est vraiment une sortie en groupe. Avant le film m'importait peu, mais aujourd'hui je commence à mettre de l'importance dans le film et je vais même à Utopia. D'ailleurs j'y suis allé hier pour voir Mummy et c'est le film que je suis allé voir parce que tout le monde m'a dit qu'il fallait que je le voie.

Q — Ça vous a plu ?

R — Ouais. C'est une histoire qui me touche parce que j'ai vécu ça dans ma famille. Mon parrain est schizophrène. Je me suis retrouvée, en tout cas j'ai retrouvé ma mère, ma grand-mère dedans. Elles ont été extrêmement touchées parce qu'elles l'ont vu aussi.

Q — Vous y étiez seul ?

R — Non, 3 avec ma copine et un pote.

Q — Et vous me dites que chez vous vous en regardez plus ?

R — Oui, mais c'est plus le moment, là. C'est pas dans la volonté d'aller regarder le film nouveau. Souvent c'est un moment de partage avec ma chérie, c'est vendredi, on a pas envie de sortir, on va regarder un petit film pour se détendre. Mais ça aussi c'est paradoxal parce que j'ai toujours été dans une dynamique de détente avec les films, mais de plus en plus, je sens qu'il

me manque de la culture cinématographique… mes amis me traquent avec ça, ils ont envie de partager cette expérience alors à chaque fois ils me disent « viens, on regarde ce film » parce qu'ils savent que ce sont des films qu'il faut que je vois. C'est trop bête, mais les westerns spaghettis, tout le monde les avait vus sauf moi. Chaque fois ils choisissent un film qu'ils savent que ça va me plaire. Ils savent par exemple que Star Wars et tout, j'accroche pas. Voilà donc on essaye de trouver des bonnes références avec lesquels je pourrais accrocher. Par exemple, je sais que j'ai essayé d'accrocher, mais je suis pas arrivé, le film avec… Edward aux mains d'argent. Comment il s'appelle le réalisateur ?

Q — Tim Burton.

R — On m'a dit il faut que je le regarde, j'ai essayé, mais j'ai pas accroché du temps. Mais au moins je sais ce que j'aime pas.

Q — D'accord. Et votre copine, elle aime beaucoup le cinéma ?

R — Ouais, elle est à fond. Elle regarde tous les films, comme mes meilleurs potes. Du coup tout le monde parle de ça et moi je me sens un peu… on en rigole, c'est pas une contrainte pour moi dans la vie, mais je me dis que ça serait cool que j'en connaisse un peu plus ?

Q — Et chez vous, vous regardez en DVD, en streaming, vous téléchargez ?

R — Streaming. J'ai pris cette habitude en Angleterre.

Q — D'accord. Et vous avez des DVD ?

R — J'avoue que non, au pire je les télécharge, mais j'ai jamais… j'ai pas le souvenir d'avoir acheté un film.

Q — D'accord. Et vous regardez des séries ?

R — Je regardais Plus Belle la Vie pendant 10 ans. Maintenant je regarde plus, j'ai changé. Maintenant je regarde toute la série… comment ça s'appelle… avec la drogue, le trafiquant…

Q — Breaking Bad ?

R — Oui, pareil en Angleterre, je me suis régalé par exemple. J'étais tenu dans l'intrigue, on regardait pour apprendre l'anglais.

Q — D'accord. Et vous lisez ?

R — J'ai jamais eu le goût pour la lecture, ça me gonflait, je lisais que La Provence… Et l'équipe. Au bout d'un moment, à l'université, j'ai compris qu'il fallait que je maitrise un peu les aspects théoriques. Je me suis mis à la lecture pour avoir une argumentation autre, par exemple à la radio où je travaille. Mais je suis pas le plus grand des lecteurs, mais je commence.

Q — Des magazines, des journaux ?

R — Oui, je lis Le Monde, l'Express… C'est la radio qui me fait lire. Là on parle de journaux, mais après avec les cours, je lis des livres genre Passeron.

Q — OK. Est-ce que vous avez souvenir d'un des premiers films qui vous a vraiment plu ?

R — Heu… Peter Pan. Mais j'étais fan… Je me rappelle j'avais encore les cassettes, j'avais la cassette. Mais y'a pas que lui, finalement, y'avait Zorro, le film hein. Le film, j'étais fou ! Alors déjà je regardais sur France 3 tous les soirs, ou tous les dimanches je sais plus. À 20h20. Avec son ami le muet, je sais plus comment il s'appelle. Mais le film il m'avait trop marqué. À la fois, Zorro l'aventurier, mais y'avait aussi l'émotion et tout. C'est mon père qui me l'avait montré ce film.

Q — D'accord. Vous avez des frères et sœurs.

R — J'ai une sœur qui a 4 ans de moins que moi, elle a 16 ans.

Q — D'accord. Est-ce que vous avez souvenir de la première fois que vous aviez pu aller au cinéma sans les parents ?

R — Je pense que c'était Taxi 1… Ou Astérix. Non, non, c'était Taxi. C'était trop bien, on a pris le bus pour aller au cinéma, on était content. On avait pris notre ticket, on avait pris le pop corn… on était un peu libre. Mais on savait qu'à 17 heures, il fallait rentrer à la maison. C'était la sortie quoi ! La deuxième, je me souviens parce que j'avais une petite copine ! J'étais trop content.

Q — Et c'était quoi comme film ?

R — Alors là… Je sais plus. Là je… je sais plus.

Q — Pas de soucis. On va parler un peu de ce qui vous plait et de ce qui vous plait pas. Est-ce que vous avez un genre de film ?

R — Oui, tout ce qui est comédie, ça me plait énormément. Là aussi j'essaye de me détacher parce que c'est bien beau la comédie, mais il faut creuser un peu. Mais en même temps, ça fait partie de me vie parce qu'au théâtre, je voulais faire que du comique. Mais je me suis fermé alors j'ai essayé de diversifier et avec le cinéma c'est pareil. Au début que des comédies, que des Block Busters et je mes suis dit « je vais aller vers autre chose ». ET par exemple, tous les films avec Lucchini, je suis un grand fan. Et par contre j'aime pas tout ce qui est film d'horreur, Science fiction… Tout ça j'aime pas. Mais j'essaye de m'ouvrir. Par exemple, j'ai vu les Évadés. ET j'étais fan et c'était pas une comédie ! J'ai été tenu en haleine tout le long.

Q — Et c'est ce que vous aimez ?

R — Oui, le poser des questions. J'aime bien réfléchir même si je suis assez naïf ? C'est rigolo et tout. Eux, mes potes, qui sont des cinéphiles, ils anticipent tout ce qui va se passer et moi, j'avoue que je suis assez naïf. À la fin, quand il se passe ce qui se passe, moi je tombe des nues et eux, ils avaient déjà anticipé le truc quoi. Mais j'aime bien, je joue de cette naïveté. Parce que dans le vie je suis pas du tout naïf, je suis toujours là… Et dans les films, oui alors je peux me laisser porter.

Q — Et vous avez des films particuliers que vous aimez ? Vous avez un film préféré ?

R — Pour l'instant c'est franchement Mummy que je mets en numéro un. Le coup de cœur, je suis sorti j'étais… bouleversé… j'ai mis franchement… c'est rare, mais le film, pendant 2 jours, j'y pensais. Je me dis « c'est incroyable ». Y'a ce film aussi que j'ai kiffé, avec Romain Duris et… comment ça s'appelle, il est… vous l'avez vu c'est sût, il est hyper connu. C'est un film romantique.

Q — L'arnacoeur ?

R — Oui, j'ai trop kiffé.

Q — Qu'est-ce qui vous a plu ?

R — Le film est tout à l'envers, l'intrigue c'est… je m'en rappelle plus, mais… Bon en tout cas j'ai adoré ce film. Bah en fait, je vous assure c'est la naïveté que j'apporte à un film, je me dis « Woua, énorme, quoi ! ». Là c'est le coup d'avance que le réalisateur a surement. C'est le paradoxe avec ma vie parce que j'aime toujours avoir un coup d'avance et pas être surpris des choses, mais là, dans les films, c'est l'inverse. Et les Évadés aussi, j'ai aimé.

Q — D'accord, OK. Et à l'inverse, c'est la Science Fiction et les films d'horreur.

R — Oui, carrément. Pour mon ami Hugo, il est archi fan de Star Wars. Il ne comprend pas qu'on puisse pas aimer Star Wars. Il est même allé voir les statistiques pour savoir combien de gens dans le monde aiment Star Wars, je crois que c'est une personne sur 7. Il m'a mis le premier et au premier quart d'heure du deuxième, c'est mort, je peux pas. Moi dès qu'il y a des vaisseaux, des extra terrestres. J'ai besoin de me retrouver dans le film, la situation je pourrais la vivre, alors que Star Wars, je la vivrai jamais. Mais c'est bête, mais c'est comme ça. J'aime bien sortir d'un film et qu'il me fasse réfléchir ou rigoler mais qu'il me fasse peur par exemple…c'est pas constructif. Après j'ai pas une grosse culture de ce cinéma.

Q — Qu'est-ce qui vous dérange ?

R — La violence et surtout ça me touche pas en fait. Et ça me plait pas en fait, ça me plait pas. Je suis vraiment réticent avec ça. Dès que je vois des têtes se couper tout ça…

Q — Est ce qu'il y a un genre de film, ça peut être ceux que vous avez cités, que vous êtes fier de ne pas aimer ?

R — Oui, les films d'horreur, pour moi ça n'apporte rien rien rien.

Q — D'accord. OK. Au contraire, est ce qu'il y a des films que vous aimez, mais vous avez un peu honte d'avoir aimé ?

R — Oh non, non. J'assume tout. Au contraire, j'assume tout. Autant les films romantiques, je suis fan de Titanic. Cette scène mythique sur le bateau quand ils sont tous les deux. C'est un côté un peu cul cul mais je le mets en valeur, je le mets en lumière. Et je peux dire que je suis fan des Westerns. Et je trouve que ça m'apporte parce que je retrouve plein de référence. Avec M. Suet, quand on analyse les publicités, on retrouve plein de trucs. Et si je les avais pas vus, j'aurais pas pu les voir. Par exemple, j'ai regardé les Miss France pour la première fois ce week-end. Et il y avait un tableau du Bon, la Brute et le Truant. Et si je l'avais pas vu…

Q — Est ce qu'il y a des contextes où vous auriez tendance à ne pas parler des mêmes films que vous aimez ?

R — Je pense en fonction de mon évolution, de mon état d'esprit aussi. Si je suis dans une période assez dramatique dans me vie, je sais pas si je vais avoir la même réponse qu'aujourd'hui où je suis bien. Mais en même temps, au vu de la culture cinématographgique réduite que j'ai, je sais pas… Je pense que cette question est plus pour les personnes qui ont une grande culture et en fonction, ils vont puiser dans tout ce qu'ils ont. Mais moi je peux pas trop puiser parce que j'ai pas un gros bagage.

Q — D'accord. Et si vous étiez en entretien d'embauche, vous répondriez quoi ?

R — Bah, Mummy parce que c'est ma dernière expérience et je pourrai bien parler du film. Parce que c'est trop bête, mais les fils spaghettis j'en parlerai moins bien même si c'est une référence que j'ai. Alors que Mummy ça m'a touché et je m'en souviens bien. Vous avez vu même l'Arnacoeur je m'en souviens plus trop bien alors que je l'ai vu cet été.

Q — Et dans un RDV galant ?

R — Ben là il faudrait je dise l'Arnacoeur parce que je sais que c'est une histoire romantique et ça marche super bien…

Q — Qu'est ce que vous voulez dire par là ?

R — Je me rappelle plus assez bien l'intrigue, mais je sais que ça marche avec les filles. Dans le même esprit y'a le film avec Gad Elmaleh et Tautou, A tout prix. Ça aussi j'ai bien aimé, cette histoire d'amour impossible, j'aime bien, ça ça me plait. Mais je peux aussi sortir Mummy pour expliquer mon vécu et mon analyse et je pourrai paraître assez intelligent vis a vis de la demoiselle. Mais je pense que c'est inconscient… Au final je vais me dévoiler, mais parce que j'aurai envie, pour moi c'est bénéfique.

Q — OK, d'accord. Est ce que vous pensez qu'il y a des films pour les femmes ou filles et des films pour les garçons ou les hommes ?

R — Non, non. Moi je suis dans une dynamique de partage, d'échange, de communion. Et je pense que ça soit une femme ou un homme, on peut aller voir tous types de films. Au contraire, ça apporte des regards différents, peut être pas tous les gens sont touchés de la même manière, mais justement, dans un échange… Pour avoir vu Mummy avec ma copine, y'a des choses qui l'ont touchée et moi non, d'où l'échange, le partage, la communion. Donc pour moi non. Après c'est ce que je dis moi… Par rapport à mon vécu, je sais que ça m'est jamais arrivé de voir un film et de me dire « Woua, c'est vraiment que pour les garçons… ». Après ça dépend des gens, on va aller voir le Transporteur et je vais être touché et ma copine non. Mais j'ai des copines qui aiment Star Wars alors qu'on pourrait dire que c'est pour les garçons parce qu'il y a énormément de garçons qui ont les figurines. Mais pas du tout…

Q — Alors, on va parler des acteurs et des actrices. Est-ce que vous avez des acteurs ou des actrices préférés ?

R — (Il réfléchit). Moi aujourd'hui Jean Dujardin il me plait énormément. Parce que j'ai vu l'évolution de son personnage. Alors je vais pas dire que je me reconnais là dedans, mais il était catégorisé, rigolo, comédie dans Un gars une Fille et puis dans Brice de Nice. Et au final on a vu toute l'évolution et l'étendue de sa palette. Il est passé d'un truc cul cul tout public et maintenant il est à Hollywood et tout le monde se l'arrache. Et au final il a vachement de charisme et c'est un des acteurs les plus prisés en ce moment. Et moi j'ai me bien ça parce qu'il est capable de faire pas mal de choses. Je l'ai suivi parce que j'aimais bien ce personnage. Je sais qu'il y avait énormément de critiques qu'il était bœuf et tout, « il est toujours dans la comédie, nanana ». Et au final il a fait autre chose notamment avec le film muet là. ET là on a vu « Woua, il est capable de faire des trucs de fou » rien que au niveau du visage, des mimiques. ET ça fait penser à Fernandel, Louis de Funès et ils arrivaient simplement avec leur visage à transmettre des choses incroyables. Parce que je pense que tout se passe au niveau du visage, entre les yeux, la bouche et le nez, je trouve qu'il y a tout qui se passe là.

Q — D'accord. Quelqu'un d'autre ?

R — Oui, Lucchini et Gad Elmaleh. Lucchini je suis fan du personnage parce qu'il est charismatique, il est à la fois populaire et élitiste. C'est ça que j'aime. Je sais pas comment dire, c'est un gaucho droitiste, je sais pas comme l'exprimer, mais en tout cas, il peut toucher à la fois l'élite et à la fois il est populaire. Il peut dire « Putain, con », mais tellement bien que tout le monde va dire, « Woua, c'est un artiste ». Alors ça peut lui porter préjudice, mais quand je vois un de ces films, je vois Lucchini dans ce film, c'est lui. Et puis y'a Galabru parce qu'il dit que la vie est théâtre et moi je pense vraiment ça. Ça, c'est ma vision de la vie, c'est une phrase que j'applique tous les autres. Goffman il en parle, mais « la vie est théâtre » j'y crois fortement à ça.

Q — C'est donc aussi une manière de penser qui vous séduit chez Galabru ?

R — Carrément. C'est trop bête, mais sa phrase dans les CH'tis quand il dit « le noooord ». C'est le mec il a dit 3 mots et en 3 mots. Et en plus il disait qu'il avait fait plus de 200 films et qu'à chaque fois il avait que quelques jours de tournage. Que tout le monde lui dit que c'est un grand acteur, mais lui il dit « moi je suis juste un con qui avait pas beaucoup de répliques ».

Mais à chaque passage, le mec est culte. D'où le charisme. Il passe à un endroit, dès qu'il met un pied, dès qu'il dit une phrase, tout le monde reconnaît le passage de Galabru. Après bien sûr, dans les gendarmes à St Tropez, il est bon, mais bon. En tout cas dans les CH'tis il dit 2 mots et tout le monde se souvient de ça.

Q — D'accord. Et des actrices ?

R — Alors, j'avoue que je suis branché sur les acteurs, mais les actrices… là tout de suite, j'en ai pas qui me viennent. C'est fou ça. Je m'étais jamais posé la question : je pense énormément aux acteurs, mais pas aux actrices. Audrey Tautou j'aime bien, mais parce que j'ai vu ce film avec Gad Elmaleh et je la trouve sublime et très touchante. Elle a une fraicheur que j'aime bien moi. Mais je saurai pas bien parler d'elle.

Q — D'accord. Vous m'avez dit que vous la trouviez sublime, est-ce qu'il y a des acteurs que vous trouvez beaux ?

R — Moi Jean Dujardin je le trouve vraiment classe. C'est rigolo parce qu'à la fois on pourrait dire que c'est un clown parce qu'il y a des rôles où il est charmant, mais quand on le voit en conférence de presse, bien habillé, pour moi il rivalise avec George Clooney tout ? Je trouve qu'il est vraiment… c'est un beau personnage.

Q — D'accord. Et c'est des gens dont vous suivez un peu la vie ?

R — Pas du tout. Ben, toujours cette période Erasmus, comme j'avais du temps. Je me suis énormément penché sur Galabru et Lucchini avec des interviews et tout, voir ce qu'ils disaient. Mais parce que je me retrouve finalement dans leur personnage. J'avoue que j'ai une personnalité assez atypique, on parle toujours de moi en bien ou en mal, on m'aime ou on m'aime pas. Au final eux pareil, ils sont soit aimés soit détestés, mais ils passent pas inaperçus. Et pour moi ce sont des références.

Q — D'accord, OK. Et cette fois en termes de personnages, est-ce qu'il y en a qui vous marque plus que d'autres, un personnage que vous aimez ?

R — Heu… personnage… (il réfléchit). Là, ça me vient pas tellement… Je suis pas bon là !

Q — Non, y'a pas de problèmes. Tout est une réponse.

R — Au pire les films de Louis de Funès et c'est cool parce que j'ai beaucoup travaillé dessus avec M. Suet. J'ai analysé une pub Puget et effectivement, Louis de Funès je m'y retrouve parce que c'est quelqu'un qui a une force qu'il communique, c'est une énergie qu'il dégage. Les comiques de situation ça me fais rire parce que je me vois, je m'y retrouve à chaque fois, mais dans l'exagération que je peux avoir aussi. . Et j'avoue que ces films je me régale.

Q — D'accord, merci. Alors cette fois tous les domaines sont confondus, ça peut être aussi quelqu'un que vous connaissez, qui est proche de vous. Est-ce que vous avez un modèle ?

R — (il réfléchit). J'ai pas une personne comme modèle, mais on va dire j'ai plusieurs… Plusieurs personnalités qui me plaisent et on va dire, je vais suivre leur direction, mais c'est assez implicite tout ça, c'est inconscient. J'ai plusieurs exemples, je veux pas suivre une personne parce que je supporte pas de dépendre, psychologiquement ou physiquement d'une personne. J'ai toujours besoin d'être indépendant, d'avoir un coup d'avance comme je vous disais. Mais effectivement, c'est rigolo mais aujourd'hui je suis à Avignon et je suis un peu à un tremplin de ma vie dans le sens… j'ai ma vie passé dans la campagne, parce que mes grands parents sont paysans, ça fait partie de ma vie, c'est une force. Mais j'ai également toute ma vie que j'ai eu grâce au théâtre, par exemple je tourne en ce moment une série sur Paris… Je vais loin, mais c'est pour répondre à votre question.

Q — Pas de problème.

R — On va dire qu'en ce moment je forme et je construis ma personnalité pour aller là où je veux aller qui est quand même Paris. J'idéalise pas, mais je sais que si je dois réussir ou rencontrer des personnes, ça va être à Paris. Mais au final je me trouve à un tremplin de ma vie, voilà ce que j'étais, voilà ce que je suis et ce que j'aimerai devenir. Mais en même temps les 3 sont liés. Si aujourd'hui je peux aller là, c'est parce que il y a aussi la vie d'avant. C'est aussi mon enrichissement personnel, mais c'est également mon enrichissement par la professionnalisation. Je kiffe le théâtre et c'est là où je veux aller, je perds pas mon objectif qui est là. Je me dis que ma vie je la vois tellement à Paris. Je vis pourtant au jour le jour. Ca c'est des gros débats avec des copines et moi qui ont besoin d'avoir une sécurité dans leur vie, une sécurité financière, savoir ce qui va se passer demain et pour moi c'est vraiment se fermer des portes de faire ça. Je me dis que je vais rebondir sur autre chose, j'accueille l'imprévu.

Q — D'accord, merci. On va parler un peu plus de la notion de masculinité. Est-ce que vous avez souvenir d'un discours que vous avez reçu sur le fait d'être un garçon ou le fait d'être un homme ?

R — Oui. Moi c'était mon prof de CM1… Mon prof de CM1 qui était assez macho et qui avait une façon de parler aux filles très désagréable. Je me rappelle, j'étais rentré énormément en conflit avec lui. C'était un italien et j'avoue qu'il avait une vision de l'homme très dominatrice et la femme un peu soumise. Et moi j'avais du mal. Mais c'était son personnage. Mais j'avais vraiment du mal. C'était le premier discours comme ça que j'ai entendu et je me suis dit « Woua, je veux pas ça moi ». Moi c'était carrément « j'adore pas du tout à son système ». Je passais mon temps à la porte, je comptais les carreaux du couloir parce que j'étais complètement en désaccord avec ce personnage.

Q — Qu'est ce qu'il disait ?

R — Il était vraiment… je sais pas c'était du macho au quotidien… Au sport c'était « allez les mecs, vous êtes les plus puissants et les filles elles savent pas ». Que des petits détails, mais qui ont la différence au final. Ça m'avait choqué. CM1.

Q — D'accord, OK. Merci. Alors, qu'est ce que c'est pour vous cette expression toute faite : qu'est-ce que c'est « se comporter en homme » ?

R — Ça veut rien dire. Ah non, mais alors je suis en total désaccord avec cette phrase, ça veut rien dire. Après, c'est trop bête, mais je dis ça, c'est paradoxal, je dis que ça veut rien dire parce que je vais au restaurant et je supporte pas que ma copine me paye le restaurant. J'avoue que pour moi, je supporte pas me faire payer le restaurant par ma copine. Je vais plus apprécier ou accepter si c'est un ami. Mais ma copine… Alors What's The Fuck, je sais pas le problème. Je pense que c'est le rapport de l'homme qui va protéger la femme, c'est inconscient. Dans la vie de tous les jours, c'est toujours « non, mais t 'inquiètes je prends en charge ça » je sais pas pourquoi je le fais… Si un jour il y a une bagarre je vais protéger ma femme, bien sûr je vais le faire, mais c'est pas comme ça que je vois les choses.

Q — Et avec des amis filles ?

R — Ouais, c'est pareil. C'est parce que c'est des filles. C'est peut-être ma personnalité également, mais je le fais toujours. Je le fais automatiquement, c'est pas pour montrer quoi que ce soit ? Pour moi, je me dois de payer, c'est normal. C'est assez fou en fait. D'ailleurs ça me fait réfléchir. Donc se comporter comme un homme… Oui… voilà. Mais je suis pas du tout à me dire « c'est la fille qui doit faire à manger ». Moi je suis vraiment dans un partage. Moi je me régale à faire la cuisine avec elle, parce qu'elle sait mieux faire que moi. Je vais pas lui dire « fais la cuisine pendant que je monte les meubles »…

Q — D'accord. Une autre phrase toute faite : qu'est-ce que c'est « un homme bien » ?

R — Pour moi c'est un homme ouvert, qui aime partager, qui aime échanger…mais qui est également égoïste. Parce que je pense qu'on est dans une société où on dit « oui, il faut partager, il faut penser au collectif », mais y'en a qui, à force de penser toujours aux autres, aux autres, ils se perdent et après ils le reprochent aux autres. Donc moi je pars du principe que je vais me remplir tout seul et une fois que je me suis remplie, je vais faire l'inverse. Et aujourd'hui y'a beaucoup de conflits comme ça parce que les gens qui sont trop dans le don après ils reprochent « regardez tout ce que j'ai fait pour vous, et voilà ce qu'on me rend ». Donc un homme bon, c'est être ouvert, mais qui sait aussi être égoïste. Je pense que… peut-être c'est pas le bon adjectif, mais je pense que l'égoïsme est essentiel à la bonne construction d'un homme. Parce qu'une fois qu'on est rempli, on peut donner.

Q — D'accord, merci. Et vous essayez de vous comporter comme ça ?

R — Oui, mais ça se fait de façon inconsciente. Mais moi je sais que quand j'ai épuisé mes réserves personnelles, j'arrive plus à donner, j'arrive plus à partager. Ma mère elle me dit toujours « Romain, pose-toi ». Mais je suis toujours dans l'excès dans le sens où je me dis toujours « quand je suis seul je me sens vide, je suis plus dans l'action, qu'est-ce qui se passe ». Tout ça pour dire que j'ai besoin de me ressourcer, même si c'est pas seul, mais dans mes plaisirs. Je vais prendre un exemple tout simple. Aujourd'hui je suis vice Président de Radio Campus Avignon. Une association c'est le collectif qui prime. C'est bien beau de partager et de donner, mais au bout d'un moment, quand vous êtes épuisé, vous pouvez plus donner. Donc j'ai besoin d'aller faire mes petits tournages tout seul, être qu'avec ma copine et ensuite je peux aller redonner dans l'asso. Et j'ai eu l'exemple aujourd'hui, pendant 3 mois j'ai oublié de faire mes trucs, de faire le con et je suis arrivé à saturation de la radio. Donc je me suis dit « je me

retire, je vais faire ce que j'aime » et j'ai pu y retourner. Penser qu'à moi des fois ça m'aide pour la suite.

Q — D'accord, OK. Est ce que vous trouvez qu'il y a des hommes plus masculins que vous ?

R — Ben en fait, le mot de masculin il me plait pas tellement parce que… Ouais y'a des hommes qui se pensent plus masculins que moi je pense. Mais qui le sont pas parce que ça veut rien dire. Ils se sentent plus masculin, mais qu'est-ce que c'est masculin vraiment, c'est une question. Moi je pense qu'un homme c'est simplement au niveau scientifique, il a pas les mêmes composants qu'une femme. Après je trouve que la personnalité elle se construit et moi je sais que j'ai beaucoup d'aspects féminins dans ma personnalité. ET pourtant je suis un homme.

Q — c'est quoi pour vous des aspects féminins ?

R — Mais c'est bête ce que je dis parce que je dis le contraire. ; Ben on dit toujours que les hommes ne peuvent pas faire deux choses à la fois. C'est trop bête, mais moi j'y arrive. J'ai toujours cette capacité à analyser les choses, à faire le psy comme les filles font avec les hommes quand ils vont pas bien. Ouais c'est mes aspects féminins. Mais ça veut rien dire. C'est pour ça que je pense qu'il n'y a pas plus masculin… Mais des gens qui vont faire de la muscu, qui ont besoin de se montrer… c'est que dans l'apparence, mais c'est rien.

Q — Et moins masculin que vous ?

R — C'est vrai que la construction de l'individu se fait par le regard d'autrui, mais je me sens jamais… plus masculin. Je me sens différent. Ça c'est vrai que je me suis toujours senti différent, depuis tout petit. Autant des filles que des garçons. C'est sans prétention et je l'assume, mais c'est vrai que j'ai une personnalité qui fait qu'aujourd'hui, quand je regarde des personnes, je me sens pas supérieur ou inférieur, mais je me sens différent. Moi mon évolution… tout simplement. Mais je me sens pas supérieur ou plus masculin. Mais la différence ça enrichie.

Q — D'accord. Comment est ce que vous vous imaginez à 35 ou 40 ans ?

R — Ben comme je vis au jour le jour, je m'imagine pas. Au contraire ça me fait peur. Autant je serai éboueur à Avignon, ou dans un petit village, autant je serai le plus grand acteur de tous les temps. (il rigole). C'est pas j'espère, mais je veux juste faire quelque chose qui me plait. Parce que quand j'entends… mais même mes parents et mes grands-parents qui se lèvent et qui disent « oh ça me fais chier le travail, la société si, la société ça ». Je pense que si on est épanoui, on a autre chose à faire que critiquer. Je pense que ceux qui le font, ils sont mal au fond d'eux, ils se font chier dans leur vie, carrément. Moi j'ai pas envie de m'ennuyer. J'ai envie de tout faire. Si le matin je me lève et je me dis « Woua, je vais jouer au théâtre ou je vais faire ça ça ça » c'est parfait. Et j'y crois, j'y crois fortement.

Q — Et plus jeune, est-ce que vous vous imaginiez comme ça à 20 ans ?

R — Alors, certes je ne m'imaginais pas comme ça, mais en même temps tout ça me paraît logique. Pour moi c'est une évolution logique. Quand je vois mes potes, ils ont tous arrêté l'école en 3e et je suis le seul à avoir continué les études. J'étais le seul à faire du théâtre. Les autres faisaient du foot, je l'ai fait aussi pendant 10 ans, mais j'étais meilleur à faire des blagues à la mi-temps que à être bon sur le terrain. J'étais pas mauvais mais bon… Mais dans les vestiaires, je montais sur les bancs et je faisais rire tout le monde. Donc je me suis dit « il faut rentabiliser, mettre toute cette énergie dans quelque chose ». Donc j'ai fait du théâtre en 6e ? Tout le monde me disait que j'étais fou. Mais je faisais venir les collègues au spectacle de fin d'année et ils aimaient bien. Ils voyaient que je m'épanouissais. Mais la première réaction c'était « le mec c'est un PD, qu'est-ce qu'il fait du théâtre ». Mais au final ils ont suivi, ils sont venus. Donc c'est vraiment une évolution logique pour moi.

Q — Deux dernières questions : est-ce que vous connaissez la notion de genre ?

R — Oui, je l'ai découverte avec vous. En cours. J'avais déjà entendu parler de cette notion, mais pas approfondir. Là si vous me posez la question de la définition…

Q — Justement, pour vous qu'est ce que c'est ?

R — Ben y'a le genre masculin le genre féminin, après y'a le genre cinématographique. Je crois… Y'a plusieurs types de genre. Je l'expliquerai comme ça.

Q — D'accord. Merci. Est-ce que vous avez vu des films qui abordent le genre ?

R — Non. Je pense pas…

Q — OK. Merci beaucoup. C'est tout pour moi. Est-ce que vous souhaitez rajouter quelque chose sur n'importe lequel des thèmes traités ?

R — (Il réfléchit). Non. Franchement, je pense que j'ai tout dit. J'ai bien parlé de moi, mais je sais pas si j'ai répondu aux questions.

Q — Si, si, y'a pas de soucis, le but c'est que vous parliez de vous.

R — C'est génial, j'ai fait un petit débrief sur ma vie en même temps, c'est cool. (on rigole)

Q — D'accord. Est-ce que vous avez des questions à me poser ?

R — non mais je serai curieux de voir ce que ça va donner tout ça. Vous allez soutenir quand ?

Q — J'espère soutenir en 2016.

R — D'accord. Bon courage.

Q — Merci beaucoup.

JÉRÉMY

22 ans. Étudiant en Licence 3.

Q — Cet entretien est anonyme. Donc n'hésitez pas à me donner des anecdotes. Vous aurez l'occasion de me donner un prénom par lequel vous souhaitez vous faire appeler dans le document. À la fin de l'entretien, je vous prendrais en photo. Ça n'a pas vocation à être diffusé, c'est pour que je mette le bon visage sur le bon nom.

R — Ça ne me dérange pas.

Q — Très bien. Juste pour vous dire qu'il n'y a pas de bonne ou de mauvais réponse, vous me dites ce que vous voulez. Plus il y a d'anecdotes personnelles, de ressentis, meilleur c'est pour moi.

R — OK.

Q — Est-ce que ça vous convient ?

R — Parfait.

Q — OK. Alors quel âge avez-vous ?

R — 22 ans

Q — Est-ce que vous avez fait quelque chose avant la licence.

R — J'ai commencé par faire Eco Gé à Avignon, ça m'a très rapidement pas convenu. Du coup j'ai fait en sorte de partir l'année suivante. Je suis parti à l'IAE de Lyon, Institut d'Administration des Entreprises. C'est un peu comme les écoles de commerce. Il se trouve que c'était très axé sur des matières qui ne me convenaient pas, une fois de plus. Très scientifique. Donc j'ai bataillé pendant un an et demi, et c'était trop axé sur des maths appliquées à l'éco. Donc je me suis réorienté en cours de première année Info Com. Je suis arrivé au deuxième semestre de L1.

Q — Ça vous convient mieux ?

R — Beaucoup mieux. Y'a des choses qui me conviennent pas forcément dans l'enseignement parce que c'est des choses pour lesquels je n'ai pas d'intérêt. C'est mieux qu'à Lyon et je sais que c'est impossible de trouver des formations où tout nous plait.

Q — Et vous avez un projet professionnel ?

R — Je pense faire un Master en Communication ou management de communication. Celui-là il est à Lyon. Pour gérer des équipes de communicants. Et l'idéal pour moi, vraiment l'idéal, ce serait de faire concepteur rédacteur en publicité.

Q — D'accord. La pub vous a toujours intéressé ?

R — Depuis le lycée, oui. En fait j'ai fait Eco Gé par dépit au dernier moment parce que je devais une école de pub à Lyon et en fait, je m'étais mal renseigné sur le prix. C'était très cher. C'est pour ça que je me suis inscrit à la fac, pour prendre une année de césure.

Q — Vous vivez seul ?

R — Je suis retourné chez mes parents. J'ai un studio qui fait partie de la maison, mais qui me donne pas mal d'indépendance. Je vis avec ma maman que je vois tous les jours, mais j'ai quand même une certaine indépendance, je me débrouille plus ou moins seul. Au début c'était pas évident, mais comme j'ai mon studio et une maman très cool, ça se passe bien.

Q — Et à Lyon ?

R — Je vivais seul, pas de colocation.

Q — D'accord. Alors on va commencer avec votre rapport au cinéma en ce moment. Est-ce que vous allez beaucoup au cinéma ?

R — Oui, après je fais pas mal de choses en parallèle à la fac. Mais je prends du plaisir à y aller régulièrement et à regarder aussi pas mal de film chez moi.

Q — Qu'est ce que vous voulez dire par régulièrement ?

R — Je dois aller au cinéma 3 fois par mois. Et chez moi, je dois regarder, en moyenne, bien… 3 films par semaine.

Q — À quel moment ?

R — Surtout les soirs.

Q — Quel est le dernier film que vous avez vu au cinéma ?

R — Paradise Lost. C'est une histoire sur Pablo Escobar, avec un canadien, j'ai trouvé ça pas mal. J'ai été un peu déçu que ce soit pas une histoire qui soit inspirée de faits réels. Ça m'a plu parce que j'aime beaucoup Benicio Del Toro et que je trouve qu'il est génial dans la plupart des films que j'ai vus avec lui. Après, J'ai été un peu déçu parce que je m'attendais à ce que ce soit davantage basé sur la vie de Pablo Escobar et pas sur une histoire inventée avec ce canadien.

Q — Et le dernier film que vous avez vu au cinéma et qui vous a vraiment plu.

R — Fury. J'ai…. Dur comme film. Pas un film très joyeux c'est clair. Après j'ai trouvé ça intéressant parce qu'ils montraient des images pas toujours agréables, mais on se doute qu'il y ait eu des trucs pas cool pendant cette période. Et je trouve Brad Pitt trop fort.

Q — D'accord. Vous étiez accompagné ?

R — Oui avec une copine de la promo. Souvent j'y vais avec une seule personne. Ça m'est arrivé avec un groupe de potes mais c'est rare.

Q — Et chez vous, vous regardez des films seuls ?

R — Oui je regardais beaucoup de films seul. Dernièrement… on était deux. Mais la plupart du temps, c'est quand je suis le soir, posé à la maison, que j'ai terminé tout ce que j'avais à faire et que je me détends avant de dormir. Et aussi parce que c'est un moment que je trouve assez adéquat parce que c'est vraiment un moment où je suis détendu, où je prends du temps pour comprendre les différentes scènes du film, et où je prête attention à chaque détail, quitte à faire pause et à revenir en arrière.

Q — D'accord, vous manipulez le film pendant le visionnage.

R — Ouais, quand une scène me plait, je la remets, quand j'ai pas compris aussi…

Q — OK. Et quel est le dernier film que vous avez vu chez vous et qui vous a plu ?

R — Que j'ai revu en fait, c'est Inglorious Bastards. Parce que j'avais beaucoup aimé et que j'avais envie de me le refaire en bonne qualité, chez moi tranquille.

Q — D'accord. Comment vous procédez pour choisir vos films ?

R — C'est en fonction de mon humeur, de ce que j'ai sous la main aussi. J'ai une bibliothèque de films sur mon ordi. La plupart je les ai vus, pour ne pas dire tous. Y'en a un ou deux que j'ai dû ne pas voir. Souvent c'est en fonction du type de film que j'ai vu le plus récemment.

Q — D'accord. Vous dites selon vos humeurs… ?

R — Alors moi je suis jamais triste, donc c'est pas ça (il rit). Non ce que je veux dire c'est que ça peut être surtout en fonction de ce que je vois que j'ai, si c'est un film qui va parler de mafia ou alors un film qui va être une parodie, ou entre les deux. C'est pas mon humeur personnelle, mais en voyant ce que j'ai, je me dis « je me ferais bien ça », c'est sur le moment à la lecture de la liste de films.

Q — D'accord. Vous vous les procurez comment ?

R — Je télécharge un peu, mais souvent c'est des films que j'échange avec des amis à moi.

Q — D'accord. Merci. Est-ce que vous avez un souvenir d'un des premiers films que vous avez aimés ?

R — Alors, un des premiers films que j'ai aimés y'a des années quand j'étais gamin… Oui, parce que j'achetais beaucoup de DVD quand j'étais minot parce que ma mère a acheté un lecteur DVD dès que c'est sorti. C'était un DVD qu'on lui avait donné avec le lecteur. C'était Matrix que j'avais vu. C'était quoi, 99 ou 2000. Je suis de 92 donc j'ai dû le voir quand j'avais 8 ou 10 ans. J'ai trouvé génial parce que quand on est un petit garçon, les scènes de combat, de kung fu, quand on est un petit garçon c'est génial. J'ai dû le voir 25 ou 30 fois ce truc. En étant de plus en plus âgé, mature et en ayant une meilleure culture cinématographique, j'ai remarqué plein de trucs et tout. Le côté un peu mystérieux du film qui m'avait plu. Le côté un peu mentir de Morpheus par rapport à Néo. C'était l'ambiance en règle générale du film, en plus avec ces combats que je trouvais impressionnants ; Avec cette espèce de défi concernant la gravité et tout, je trouvais ça génial. Voilà.

Q — Et un des premiers films que vous être allé voir au cinéma sans vos parents ?

R — (il réfléchit). C'es pas évident. C'était peut-être avec ma sœur d'ailleurs, pas sûr. Je vais vous dire un Harry Potter mais je suis pas catégorique du tout. Ça pouvait être autre chose. Mais disons Harry Potter, je me souviens y être allé avec ma sœur.

Q — Elle est plus âgée que vous ?

R — Oui elle est de 87. Je devais être en sixième un truc comme ça.

Q — Vous les avez suivis les Harry Potter ?

R — Oui. Enfin j'ai pas dû voir le dernier ou les deux derniers. J'avais lu les livres jusqu'à la coupe de feu et après j'ai arrêté.

Q — Vous trouvez que c'est une saga qui vous a accompagné ?

R — Je les ai vus jusque… Jusqu'à la coupe de Feu, dès qu'ils sortaient au cinéma et après je pense que je les ai vus comme ça, à l'occasion. Je sais plus ce qui suit après la coupe de feu… Bon…

Q — Je crois que c'est L'ordre du Phoenix.

R — Ah oui bah lui je l'ai vu au ciné. En fait je les ai tous vus au ciné sauf la dernière partie du dernier.

Q — Vous ne l'avez jamais vu ?

R — Peut être sur ordi mais c'est vrai qu'avec l'âge, même si c'est une série qui est sympa, j'ai moins apprécié.

Q — D'accord. Est-ce que vous avez un genre de film préféré ?

R — (Il réfléchit). Alors, on m'avait fait la remarque… c'est mon ancienne copine qui m'avait fait gentiment la remarque en déconnait « j'en ai marre de tes films de gangsters là ».. Donc c'est vrai que instinctivement, c'est souvent des films comme ça. Je pense à… Aux Infiltrés par exemple. Ou encore aux Insurgés. Heu… Snatch par exemple, qui est dans un registre différent quand même. Pulp Fiction aussi ou alors Reservoir Dog, pour rester sur Tarantino. C'est vrai que c'est des films qui me plaisent beaucoup, mais je peux regarder autre chose. Spontanément, c'est vrai que c'est vers ce type que je me tourne.

Q — C'est plus un type d'histoire ?

R — Oui carrément. Plus un type d'histoire qu'un genre de film. Le thriller, j'aime bien aussi, je trouve ça prenant ? En revanche, si je peux vous en donner un qui m'éclate moins, c'est l'humour. Les films humoristiques. Genre… Comment ça s'appelle… ceux qui partent faire un enterrement de vie de garçon, là… Very Bad Trip. Je trouve ça marrant mais bon, mouais. Moins intéressant comme film. Ce qui me plait clairement dans un film, je pense que c'est le jeu des personnages dans le caractère qu'on leur donne. Et la bande son.

Q — D'accord. Et le genre que vous aimez le moins, c'est les comédies ?

R — Ouais. Ça m'éclate pas trop. Après je peux le regarder comme ça, je peux déconner mais, en étant seul, jamais je regarde les trucs de ce style. Pour vous donnez encore des exemples par rapport à l'histoire des armes, ou de la drogue. Je pense à Blow, à Lord of War que j'ai revu dernièrement. Souvent ça tourne autour de ce genre d'histoire. Pour autant je me prends pas du tout pour un bandit ! (il rit). C'est des choses qui me plaisent, le charisme. Voilà.

Q — Y'a d'autres types de films que vous n'aimez pas ?

R — Les films romantiques. Voilà. Après je devrais pouvoir en donner… Même un contre-exemple… (il réfléchit). J'ai du mal à trouver, mais je pense que je pourrais. C'est pas un genre qui me plait fondamentalement, mais y'a des films romantiques qui peuvent ne pas me déplaire.

Q — Et y'a une condition pour ça ?

R — À ce que se soit pas trop fleur bleue. Voilà. Après, concernant les comédies romantiques. Y'a un truc… Holidays, j'avais trouvé ça pas mal. Ah non, je me trompe avec un film où dedans y'a Claudia Schiffer qui fait une apparition avec Liam Nielson. Je sais plus le titre. Si ça me revient je vous le dis. Et après y'a un truc que j'avais trouvé sympa. C'est le Journal de Bridget Jones, j'avais trouvé chouette.

Q — D'accord.

R — Je trouve ça marrant, un peu fleur bleue, mais pertinent quand même. C'est assez sympa comme film, j'avais bien aimé. Il faut qu'il y ait des choses rattachées à la réalité.

Q — Ah oui, donc Twilight tout ça.

R — Alors ça pas du tout, ça me gonfle, j'ai vraiment beaucoup de mal.

Q — D'accord. Et vous avez vu ces films à quelle occasion ?

R — Bridget Jones j'ai du le voir… Je crois que je l'ai vu parce que je l'avais en DVD et que je savais pas quoi foutre alors je l'ai mis. Et je suis retombé dessus à la télé et je l'ai regardé.

Q — C'est pas quelqu'un qui vous l'a montré ?

R — Non, je suis tombé dessus et je me suis dit que j'allais faire autre chose en même temps et finalement j'ai trouvé ça sympa.

Q — Et est-ce qu'il y a un genre de film que vous êtes fier de ne pas aimer ?

R — Non… Bah, pour en revenir à Twilight, je suis pas fier de ne pas aimer, mais je trouve ça… logique me concernant en tout cas, que j'aime pas. C'est complètement cohérent. Je suis pas fier de ne pas aimer, mais…

Q — Et si quelqu'un vous dit qu'il aime ?

R — J'allais y venir. J'aurai du mal à comprendre qu'un mec de mon âge puisse s'éclater à regarder Twilight. Après pour les quelques copines que j'ai et qu'aiment bien ça, je rigole doucement et je plaisante, mais je comprends que ça peut leur plaire. Avec le beau gosse vampire qui attrape tout le monde. Mais j'aurai du al à comprendre quelqu'un avec qui j'ai des affinités qui me disent, je me régale.

Q — Et pour dépasser les genres, est-ce que vous pouvez me donner certains de vos films préférés ? Je dis certains parce que c'est parfois dur de trouver un préféré.

R — J'en ai plusieurs. Reservoir Dogs que j'aime beaucoup. La présence des personnages et des acteurs. Je l'ai vu une première fois et j'avais eu beaucoup de mal à me mettre dans le film. ET je l'ai revu et j'ai trouvé ça génial. Le fait que ce soit un film qui soit essentiellement basé sur les dialogues, comme la plupart des Tarantino, et que finalement ce soit tellement prenant, que la plupart de ces dialogues soient super bien écrits. Je me suis éclaté. Qu'est ce qu'il y a d'autre… (il réfléchit). La plupart de Tarantino m'ont plu en fait. Les Kill Bill je les trouve moins bien. Pulp Fiction j'adore bien évidemment. Après j'ai du mal avec la plupart des gens qui, pour moi, aiment un film parce que c'est Tarantino. Par exemple pour Django, c'était un nouveau genre de Tarantino, j'ai bien aimé, mais je le mettrais pas dans mes préférés. J'aimais bien le côté Chapitres et histoires qui s'entrecroisent dans les autres. Arnaques, crimes et Botanique, excellent. Snatch pareil.

Q — C'est aussi le fait qu'il y ait plusieurs histoires ?

R — Oui carrément. Le coté humour aussi et la bande son que je trouve terrible. ET le rôle qu'il attribue aux personnages, un peu décalés. Snatch avec Brad Pitt qui joue le rôle dû… chez nous ce serait des gitans, mais je crois qu'ils le appellent différemment. Les manouches je crois. Heu… Alors je disais tout à l'heure les Infiltrés que j'ai trouvé vraiment génial. (Il réfléchit). Ben je vais revenir à Guy Ritchy, un film que j'ai vraiment adoré et que j'ai revu et qui m'a fasciné, c'est Revolver. Je sais pas si vous l'avez vu ?

Q — Si si. J'ai beaucoup aimé.

R — La première fois que je l'ai vu, je me suis endormi. J'étais perdu. La deuxième fois, j'étais bien concentré, j'étais en plein dans le film et j'ai trouvé qu'il y avait une réflexion dans laquelle j'ai retrouvé certaines réflexions qu'on peut avoir lorsqu'on est seuls, existentielles ou pas… J'ai été fasciné par ce film, que je me refais régulièrement. Je comprends des choses au fur et à mesure en fait.

Q — D'accord.

R — Et après, American History dont on a parlé en cours avec vous. J'ai beaucoup aimé. Qui est très dur, mais j'ai trouvé que Edward Norton était génial. Voilà, je pense qu'on peut se limiter à ça. Si y'en a un qui revient important, je vous le dirais.

Q — D'accord, merci. Ce sont des films un peu violents ?

R — Oui, c'est vrai. Je trouve que ça apporte un peu de… de piment aux films même si je ne suis pas forcément fan des scènes violentes. Je sais qu'il y a des gens qui adorent voir des films où ça cogne et où y'a du sang qui gicle. Moi c'est pas le truc qui m'éclate, mais c'est vrai que dans la plupart des films que j'affectionne y'a des scènes de ce style.

Q — C'est quoi votre limite dans la violence ?

R — Pour vous citer un truc. 300 par exemple… J'ai trouvé ça sans intérêts, voilà. C'était clairement un film gore entre guillemets, où ils en rajoutent, où c'est des effets spéciaux, mais qui sont pas vraiment cachés… J'ai vraiment pas trouvé ça terrible.

Q — Merci. Justement, est ce que vous pouvez me citer des films que vous avez détestés ?

R — Y'en a sans doute, mais du coup ça me marque pas trop. Ouais, y'a des films que j'ai trouvé naze genre les X men. Ça me gonfle un peu… Je crois que j'en avais vu un au cinéma, X men le commencement un truc comme ça. Ça me branche pas, ces côtés pouvoirs, mutants là, ça me plait pas… Qu'est-ce qui pourrait y avoir d'autre ? Les créatures tout ça. Et totalement irréel, ça me plait pas trop. Après, Les Ch'tis, qui m'a gonflé. J'ai du mal avec ça. Voilà.

Q — Et dans les films que vous aimez beaucoup, à priori vous les voyez plusieurs fois ?

R — Oui, je les regarde facilement. Pour ceux que j'ai cités, dans mon top 5, je les revois régulièrement… Par contre y'a pas de date anniversaire ou un truc comme ça. C'est plus en

fonction de… mon organisation personnelle. Ce soir là j'ai fais tout ce que j'avais à faire et j'ai envie de me faire Y'a un film qui me revient que j'ai adoré et que d'ailleurs, je vais regarder prochainement avec plaisir, c'est Forrest Gump.

Q — Ah, on change de style !

R — Oui ! (il rit) je l'ai trouvé génial, vraiment. Du coup ça me fait penser à Tom Hanks et à la ligne verte que j'avais beaucoup aimé aussi. Les Évadés aussi que je trouvais bien. ET pour cette histoire de prison, mais rien à voir, le film avec Johnny Depp et Marion Cotillard… Où lui… Y'a une prison au début… John Dilliger…

Q — Oui, je vois ce film. Je ne me souviens plus du titre non plus.

R — Donc du coup ça me fait penser à d'autres films de gangster que j'ai beaucoup aimé, c'est American Gangster de Ridley Scott, que j'affectionne particulièrement.

JULIEN

20 ans. Étudiant en Licence 3.

Q — L'enregistrement est uniquement fait pour produire des retranscriptions. À la fin de l'entretien je vous prendrai en photo pour remettre un visage sur un nom, mais ça ne sera pas diffusé non plus. Cet entretien se déroule dans le cadre de mon travail de thèse sous la direction d'Emmanuel Ethis. Je travaille sur le cinéma et les liens qu'il peut avoir avec la masculinité. Je vais vous poser des questions qui sont parfois générales, n'hésitez pas à donner le plus de détails possible, des anecdotes, des exemples, des souvenirs… tout est bon pour moi. Si je dois avoir plus de précisions je vous poserai des questions plus précises. Si à certaines questions, vous ne voulez pas répondre, n'hésitez pas à ma le dire et nous trouverons une solution, une autre entrée par exemple. Il n'y a pas de bonnes ou de mauvaises réponses, ce qui m'intéresse c'est votre ressenti. Vous êtes, je vous le rappelle, couvert par l'anonymat.

R — Me voilà rassuré.

Q — À la fin de l'entretien vous pourrez me donner un prénom si vous voulez être appelé particulièrement dans mon texte. Vous pourrez aussi me poser toutes les questions que vous souhaitez. Est ce que vous avez d'ailleurs des questions sur le déroulement de l'entretien ?

R — Non, ça va.

Q — D'accord, vous êtes prêt ?

R — Oui.

Q — Alors, quel âge avez-vous ?

R — 20 ans.

Q — Vous avez fait quelque chose entre le bac et la licence ?

R — Dès que j'ai eu mon bac je suis passé à la licence.

Q — Qu'est ce que vous avez passé comme bac ?

R — ES.

Q — Vous vivez seul, chez vos parents ?

R — Je vis seul.

Q — On va commencer par votre rapport au cinéma en ce moment. Est-ce que vous allez au cinéma ?

R — Oui. Mais que quand je rentre chez mes parents et en ce moment je vais, bizarrement, avec ma mère alors que j'y allais pas forcément avant avec elle. Déjà parce que bon, c'est sympa elle me paye l'entrée. Ça me permet de passer du temps avec elle que je vois un peu moins parce que je suis très occupé à Avignon. Sinon c'est pour les grosses sorties comme Bilbo le Hobbit que j'irai voir ici avec des potes. Cet été, pendant le festival je suis allé à Utopia un seul film. Pour les petits films, j'y vais avec ma mère.

Q — Et quel était le film ?

R — Au fil???.

Q — Et ça vous a plu ?

R — moyen. En fait on est allé le voir parce que mon pote a joué dedans. Sinon, j'ai vu Gone Girl, le dernier que j'ai vu, mais pas à Avignon.

Q — Et ça vous a plu ?

R — Oui j'ai beaucoup aimé. J'aime bien les films… je sais pas si c'est le nominatif exact, mais j'aime bien les thrillers avec… très psychologique en fait. C'était un peu voilà, beaucoup de choses on disait pas comment ça se passe. Y'a un retournement au milieu du film, on pense que c'est la fin du film, mais n fait y'a toute une partie du film derrière qui reprend sur autre chose parce qu'elle le tient à la gorge.

Q — D'accord. Ça vous arrive d'y aller seul ?

R — Jamais. Je me suis déjà posé la question, mais jamais, non. J'aime pas faire les trucs tout seul. J'aime pas c'est bête, mais… même si il faudrait que j'essaye parce que tout le monde me dis qu'on voit le film d'une autre manière.

Q — Et là le film que vous attendez c'est Bilbo ?

R — Ouais ! Je les ai tous vus au cinéma. Pas les Seigneurs des anneaux parce que j'étais trop petit. Mes parents ont pas voulu que je le voie alors que tous mes copains les avaient vus. Mais les autres j'ai même fait les avant premières.

Q — D'accord. Est-ce que vous aviez lu les livres ?

R — Après avoir vu les films. J'ai lu les Seigneurs et Bilbo en sachant que le film allait sortir.

Q — Est-ce que vous regardez beaucoup de films chez vous ?

R — Ouais. Généralement j'en regarde tous les soirs avant de m'endormir je regarde un film que je télécharge illégalement. Je précise…

Q — Comment vous les choisissez ?

R — Bonne question. Généralement je vais chercher sur le genre de film que j'ai envie de voir. Y'a plein de petits sites qui font des liens entre les films. Par exemple un moment je regardais beaucoup de films de Science Fiction et j'allais sur Allo Ciné qui disent « si vous avez vu tel film, tel film peut vous plaire ». Et je lis le synopsis et si ça me parle je télécharge. C'est toujours un moment dur, des fois je passe plus de temps à chercher le film qu'à le regarder et je m'endors devant.

Q — Et vous regardez la fin plus tard ?

R — Oui. Des fois je regarde plusieurs bouts de films. Par exemple là ça fait une semaine que je regarde Seven parce qu'à chaque fois je m'endors devant. C'est un peu bête, mais… C'est bizarre de dire « j'essaye de regarder Seven ».

Q — Et ça vous plait ?

R — oui mais je crois que je suis bloqué aux 40 premières minutes et à chaque fois je sais pas à quel moment je me sui sendorm et j'avance pas ! (il rigole).

Q — Et le dernier que vous avez vu en entier ?

R — C'est l'Auberge Espagnole qui est… pas forcément.. ; qui m'a pas forcément marqué. Le dernier que j'ai aimé c'est, au cinéma, pour le coup et c'est Interstellar.

Q — D'accord. Qu'est-ce qui vous a plu ?

R — J'aime beaucoup la science-fiction et le fait que le film soit basé sur, même si il y a beaucoup de critiques, sur des constats scientifiques. Le fait qu'il y est des éléments qui soient probablement, hypothétiquement possibles. J'aime beaucoup ça. J'aime beaucoup les trucs un peu angoissants, comme le ??. Y'a ces problèmes de trou noirs, c'est très… existentialiste, référence à l'univers, les individus et leur place dans le monde. J'aime beaucoup ça.

Q — OK. Vous regardez des séries aussi ?

R — Par période. Pareil, je les regarde que parce qu'on me les conseille et si je commence je vais tout regarder d'un coup. J'arrive pas à m'arrêter donc je vais regarder un maximum d'épisodes dans un minimum de temps, mais j'en suis pas toutes les semaines. Une qui m'a beaucoup marqué c'est Fringe, encore une fois c'est science-fiction. Encore avec des trucs probablement vrais avec des faux rapports scientifiques. Y'a Game of thrones mais ça c'est pas très original. Et récemment, pour ajouter, j'ai été très déçu par Walking Dead que je regardais depuis le début et je trouve qu'ils ne se renouvellent pas assez. J'arrive pas assez parce que j'ai l'impression de regarder les mêmes épisodes tout le temps.

Q — D'accord. Et vous lisez ?

R — Encore une fois c'est pareil, je vais lire à des moments particuliers quand un bouquin me plait. Je pioche dans la bibliothèque de ma mère. J'ai pas de livre type en fait. Je vais le lire le plus rapidement possible et après je peux ne pas lire pendant des mois et des mois.

Q — Et c'est pas pareil pour le cinéma ?

R — Non, c'est vrai. C'est tout le temps.

Q — D'accord. Elle habite où votre maman ?

R — À Martigues, à côté de Marseille.

Q — OK. Vous avez souvenir d'un des premiers films qui vous a vraiment plu ?

R — Ouais, je pense Star Wars. Je saurai pas dire lequel j'ai vu en premier mais l'ancienne trilogie, 4,5,6. C'est mon père qui est un fan absolu et qui m'a mis devant la télé, devant Star Wars très très jeune. J'ai même pas de souvenir avant, j'ai l'impression d'avoir toujours été fan de Star Wars.

Q — Vous vous décrivez comme fan de Star Wars?

R — Carrément. Là y'a le teaser de celui qui va sortir. C'est vrai qu'il y a des gros débats dessus. Encore une fois je suis pas… je sais pas si je suis très… je vais pas dire pas chiant mais je suis rarement déçu d'un film.

Q — Vous êtes bon public ?

R — Voilà, je vais jamais être énervé même si ça me plait pas. Y'a des gens qui sortent qui disent « Ouais je me suis fait voler, j'ai payé 10 euros pour ça ». Moi je suis toujours content d'avoir vu un film.

Q — D'accord. Toujours dans les souvenirs : souvent la première sortie sans les parents c'est le cinéma. Je sais pas si vous avez des frères et sœurs ?

R — Oui un petit frère.

Q — Soit avec votre frère ou des amis, est-ce que vous avez un souvenir comme ça ?

R — Oui, vers 11 12 ans j'allais au cinéma, mais j'ai pas de souvenir marquant. Je sais que ma mère me déposait devant, mais je me souviens pas d'un film… Ou je me souviens pas du titre. On allait jouer à la salle de jeu d'à côté après.

Q — C'était quoi comme genre ?

R — C'était un reportage animalier, une histoire de chien de traineau dans le pôle nord ou le pôle sud.

Q — Et c'était avec des copains ? Y'avait des filles ?

R — Non que des garçons.

Q — D'accord. On va aborder les choses que vous aimez au cinéma et celles que vous n'aimez pas, ou moins. Est-ce que vous avez un genre de film ?

R — Science-fiction. J'aime beaucoup. Après, encore une fois, c'est dur de… j'ai du mal à choisir en fait. J'aime tout. Après c'est le film en particulier qui va me plaire. Je peux regarder tout type de film, autant je m'éclate devant Woody Allen ou devant Avengers.

Q — Alors, est ce que vous pouvez me donner des films que vous aimez particulièrement ?

R — Je pense que j'aime beaucoup 2001 l'Odyssé de l'espace de Kubrick que je placerai au-dessus du panier. Star Wars inévitablement.

Q — 2001 avant Star Wars ?

R — Non non non ! (on rigole) Plus je vieilli plus j'aime les films où il faut réfléchir, c'est un peu snob, mais j'aime de moins en moins les films un peu bastos que j'allais voir quand j'étais petit, avec que de la bagarre. Mais ceux que j'aimais petit, je les aime toujours autant. Même si je me rends compte en les revoyant qu'il n'y a pas grand-chose derrière. C'est bizarre. Genre Thor, j'aurai adoré à 12 ans, mais là… ça m'a pas plu, j'ai pas réussi à rentrer dans le truc. Alors que Avenger que j'ai vu y'a 6 ans, j'adore. C'est l'attache que j'ai à un film que j'ai vu avant. Je sais pas si vous comprenez ?

Q — Si si tout à fait. Et vous revoyez les films que vous aimez ?

R — Ouais. Star Wars une fois par an, le seigneur des anneaux une fois par an. Là je vais pas avoir le temps, mais je voudrai regarder tous les Seigneurs et les Bilbo avant la sortie du dernier.

Q — Vous les avez en DVD ?

R — Chez mes parents, mais comme je rentre pas tout le temps, je les télécharge. Ils sont restés chez mes parents. Une fois je les ai emmenés et je me suis fait engueuler par mon père.

Q — OK.

R — Mais je vais autant aimer d'autres films. Même des films français que je juge un peu cul cul avec Lucchini par exemple.

Q — D'accord. Est-ce qu'il y a des films que vous aimez un peu moins, voir pas du tout ?

R — Ouais. Alors, les films de guerre de guerre je suis pas vraiment fan. J'ai pas d'exemple typique… parce que… mais les films genre « ouais je vais en Afghanistan » ça me gonfle clairement.

Q — C'est quoi qui vous gonfle ?

R — J'arrive pas à accrocher, ça me prend pas aux tripes. Y'a des gens qui sont directs « je m'identifie à ça ». L'autre fois j'ai un pote qui me parle d'un film avec un mec qui s'est sur entrainé pour aller choper Ben Laden, je m'en fous. Et tout ce qui est histoire d'amour à l'eau de rose, j'ai du mal à accrocher. Mais encore une fois ça dépend parce qu'il y en a un que j'ai aimé… Je me souviens pas le titre.. Histoire d'enfant ?

Q — Jeux d'enfants avec Guillaume Canet ?

R — oui voilà. Pour le coup j'ai adoré le film. Mais les autres .. Je sais pas comment… J'arrive pas à accrocher. Certains j'accroche et d'autres non et je sais pas pourquoi. C'est pas bien pratique pour vous !

Q — Ne vous inquiétez pas.

R — Mais en général j'aime pas ce genre de film. Jeux d'enfants c'est pas moi qui l'ai regardé.

Q — Qui vous l'a montré ?

R — Des copines. C'est très… C'est potes ou des copines qui me montre les films de guerre ou d'amour. Et en plus je les regarde avec eux, je fais un effort et je vais critiquer tout ce que je vais voir « tu vois pas que c'est bidon ». Je vais devenir très critique alors que autant si je l'avais vu seul j'aurai pas tenu ce discours.

Q — D'accord. Est ce que ce sont des films que vous êtes fier de ne pas aimer ?

R — Non. Même… Autant un moment j'étais là « j'aime pas Twilight, c'est nul, c'est bidon. C'est pour les filles, c'est des vampires. » alors que j'avais jamais vu. Du coup j'ai regardé, j'ai pas trouvé ça bien, mais je ne critique plus, c'est un film quoi. Je suis même sûr que si je l'avais regardé un peu plus jeune ça m'aurait vraiment plu.

Q — D'accord. Qu'est-ce qui vous repoussait ?

R — Je sais pas, c'est parce que tout le monde disait que c'étai t nul alors je me suis mis à dire la même chose. Au moins j'ai fait l'effort de voir ce que c'est. Mais y'a des trucs comme ça qu'on aime et qu'on s'amuse à critiquer alors qu'on a jamais vu.

Q — OK. Et est-ce qu'il y a un film dont vous avez un peu honte ? Un film que vous appréciez.

R — Non. Je cherche… surement en fait. Y'a surement un film… Non je vois pas. Comme ça ça me vient pas. Surement parce qu'en plus à force de pas le dire je dois me mentir à moi même. (il rigole).

Q — Est-ce qu'il y a des personnes privilégiées avec lesquelles vous parler de cinéma ?

R — J'ai un ou deux amis, dans la ville de mes parents à Martigues, qui sont vraiment fans de cinéma et avec qui j'en parle beaucoup. C'est vrai qu'on était petits, on en parlait déjà en fait. Ils ont vu beaucoup beaucoup de films donc j'en parle avec eux. Après… y'a pas vraiment de personne… Aussi à Avignon, comme je fais de la radio tout, je suis avec des gens qui sont très intéressés par les films et tout. Mais ça va pas être la même discussion. Eux ils ont une certaine idée de la culture, de ce que ça peut être, de la manière dont il faut pratiquer que mes potes à Martigues, ils vont voir tous les films. Ils sont clairement élitistes. Je sens vraiment une différence quand je parle de cinéma avec les gens de l'université et mes potes de toujours.

Q — Et ça se traduit comment ?

R — On cite pas les mêmes films… Et c'est vrai que mes potes d'enfance qui sont.. je veux pas être méchant mais ils veulent pas aller vers certains types de cinéma, par exemple ici y'a Utopia. Y'a le même genre à Martigues où je vais avec ma mère. Et bien mes potes à Martigues vont pas aller à ce cinéma-là. Alors qu'il est moins cher, alors qu'il présente des fois les mêmes films que le multiplexe. ET moi si je leur propose, ils vont pas forcément venir avec moi. Ici je peux aller à l'Utopia avec mes amis. C'est étrange.

Q — OK, d'accord. Un peu le même sujet : est-ce que vous pensez qu'il y a des contextes dans lesquels vous aller changer de film préféré si on, vous pose la question ?

R — Je crois pas que je dirai Star Wars tout le temps, genre dans un entretien ou quoi. Je me sentirai… Pour le coup je dirai bien l'Odyssé de l'espace, Kubrick tout ça je pense que socialement ça marque un niveau en fait. Je pense que pas tout le monde peut… c'est méchant ce que je dis… mais je pense que c'est un truc beaucoup moins accessible que Star Wars. Je dis pas que les gens bêtes le comprennent pas, mais qu'il faut plus réfléchir. Donc je dirai plus 2001 Odyssé de l'espace pour montrer que… voilà.

Q — Et si vous étiez en RDV galant ?

R — Je dirai pas Star Wars non plus.

Q — Vous diriez 2001 ?

R — Non plus. C'est vrai que ça dépend, mais y'a des gens si on dit Star Wars ils voient un gamin geek. Je sais pas si dès le début j'assumerai alors que c'est une partie de moi. Ou alors je dirais Star Wars parmi d'autres films en fait. Je dirai pas que je suis fan alors que vous viendriez chez moi vous verriez, j'ai des masses de trucs de Star Wars, des masses de Dark Vador pendus aux murs, des tirelires R2D2. Des affiches j'en ai plus, mais j'ai gardé les objets. C'est assez particulier. J'ai un peu épuré avec le temps, mais j'ai gardé des trucs. (il rigole)

Q — Vous avez la couette ? (On rigole)

R — Non je l'ai …plus ! (Il rigole). Mais j'ai le masque. Mais je vais pas dans des conventions et tout, je me déguise pas. J'aime pas ça. Cela dit, si vous m'offriez une armure de Storm Trouper ou de soldat je pense que je la mettrai.

Q — À quelle occasion ?

R — Je trouverai une occasion pour la mettre.

Q — OK. Autre sujet, est-ce que vous pensez qu'il y a un genre de films pour les femmes ou les filles et un genre pour les hommes ou garçons ?

R — Question compliqué. Au premier abord je dirai oui, mais si on y réfléchit, je pense pas qu'il y ait des trucs produits pour des filles et d'autres pour des garçons. Je pense que c'est tout du construit et que c'est des habitudes. Mais au premier abord, je l'ai même dit quand on parlait des films à l'eau de rose. Maia après je connais des filles qui sont fans de Star Wars ou trucs comme ça qui sont plutôt des films qu'on pense de garçon. En premier on dirait que la Science fiction c'est pour les garçons, mais si on réfléchi je dirais que non. Pour moi c'est accessible à tout le monde, c'est d'abord un individu et ensuite y'a une identité sexuelle qui se crée autour.

Q — Et l'inverse, vous avez déjà vu des garçons qui aiment des films dits de filles ?

R — Même moi j'aime bien le Jeu d'Enfants alors c'est possible.

Q — Et autour de vous, vous voyez une différence ?

R — Mes copines parlent tout le temps de Dirty Dancing que j'ai pas du tout envie de voir alors que je suis fan de Grease alors que je pense que c'est le même style de film.

Q — Vous l'avez vu quand Grease ?

R — La première fois c'était la veille du jour où j'ai passé le bac. J'avais adoré et je l'ai revu deux ou trois fois derrière.

Q — Qu'est-ce qui vous plait ?

R — Les années 70, l'Amérique, la jeunesse qui s'éclate… et j'aime bien les chansons aussi. J'adore.

Q — D'accord. Qui c'est qui vous l'a montré ?

R — Ma mère. J'étais un peu stressé la veille du bac et ma mère m'a dit « viens voir ». Je vois Travolta et je lui dis « Mais qu'est-ce que c'est ? » et elle a insisté « ça va te plaire » et ça m'a plu.

Q — D'accord ? On va parler des acteurs et actrices. Est-ce que vous avez des préférés ?

R — Non. Parce que étrangement je connais pas le monde des acteurs ou actrices ni des réalisateurs. Quoi que un peu plus. Les acteurs ou actrices j'en connais que quelques-uns. Comme je regarde jamais la télé, je suis pas confronté aux émissions. Du coup je suis pas confronté aux acteurs en tant que tels. Je peux vous citer Daniel Craig ou quoi, mais j'en ai pas de préférés.

Q — Y'en a pas qui vous pousse à voir des films ?

R — Non non franchement, le choix de l'acteur n'a aucun impact sur mes choix de film. Autant le réalisateur oui, mais l'acteur aucun.

Q — D'accord. OK. Maintenant on va parler de personnage. Est-ce que vous avez un ou plusieurs personnages préférés ?

R — Ouais. J'aime beaucoup Dark Vador parce que je suis fan de Star Wars.

Q — Qu'est ce que vous aimez chez lui ?

R — Je sais que j'ai toujours été fan de Dark Vador mais je sais pas vraiment… Le fait qu'il soit très très très méchant, ça fait un peu rêver quelque part. On se dit « je peux être très très méchant aussi ». Et puis il a des pouvoirs magiques, il peut utiliser la force. Après je pense aussi que c'est parce que quand j'étais jeune je jouais beaucoup et je le prenais tout le temps en personnage. Je le trouve esthétiquement, le masque, le noir, la cape et tout. Pareil pour le Seigneur des anneaux, parce qu'ils ont une esthétique et parce que dans le jeu ils étaient forts. Maintenant je joue moins, mais je continue à aimer.

Q — Et c'est qui votre préféré dans le Seigneur des Anneaux ?

R — Les héros comme Aragorn et Légolas. J'aime pas les hobbits, je les déteste, je me suis jamais identifié. Et dans les méchants c'était les Nasguls, celui qu'a le Fléau, qui se fait tuer par la fille à la fin. Encore une fois c'est parce que c'est l'esthétique. Parce que étrangement j'ai joué aux jeux en référence aux Seigneurs des anneaux avant de voir le film. Parce que ma mère voulait pas que je voie le film. Du coup la première vision des personnages c'est par le jeu vidéo que mon père m'avait acheté.

Q — Donc pour certains c'est l'esthétique. Et pour Aragorn et Légolas aussi ?

R — Eux c'est plus parce qu'ils sont très puissants dans les jeux. Et j'adore la manière dont ils se battent et tout. Parce que j'étais petit. Mais ça change parce que à l'époque j'aimais pas Yoda parce que trop nul dans le jeu et maintenant je l'adore. J'ai pas d'explications.

Q — OK. Merci. Est ce que vous vous reconnaissez dans certains personnages ?

R — (Il réfléchit). Non, je pense pas. En tout cas pas dans Dark Vador. Mais j'avais envie de lui ressembler. Mai son peut pas dire que c'est un but à atteindre de devenir complètement le mal incarné. Non, je sais pas. Je m'identifie pas.

Q — D'accord. Et cette fois tous domaines confondus, ça peut être un proche, une personnalité, un personnage… Est-ce que vous considérez que vous avez un modèle ?

R — Encore une fois oui et non. Un modèle, c'est quelqu'un à qui j'aurai envie de ressembler et je suis pas du genre à être fan des gens en fait. Je préfère prendre des petits bouts de gens, des trucs qu'ils ont faits, des buts à atteindre ? J'ai pas l'impression de voir un modèle qui incarne ce que je veux être, en plus parce que je sais pas ce que je veux faire. Par contre y'a des gens qui peuvent me donner envie de faire des trucs. Ça peut partir de trucs très bêtes comme des gens proches qui ont fait des trucs que je veux faire comme eux ou même les dépasser. Par exemple, un truc débile, je suis président de la radio campus cette année et j'étais fan de l'ancien président et du coup je suis devenu président. Je sais pas j'ai vu Good Morning England et j'aime beaucoup la façon dont la radio est travaillée dans ce film donc je me dis que j'ai envie de faire comme eux. Mais je vais pas me mettre sur un bateau… Je prends des petits bouts.

Q — C'est sur des actes concrets ?

R — Ouais. (il réfléchit). Si on parle de conduite, on peut parler de Star Wars parce que je sais que je pense souvent que le maître Jedi à une direction à suivre, il peut pas changer… Il peut pas aimer, bon c'est pas mon cas. Ca je m'y reconnais pas trop, mais Luke Skywalker qui lui peut aimer et peut sacrifier pour ses amis. Lui qui réussi à vaincre le mal, moi je me reconnais beaucoup là dedans. En fait y'a une ligne directrice, on ale droit d'un peu interférer, mais en perdant pas de vue le but qu'on a. C'est tiré par les cheveux ?

Q — Non, non. Ne vous inquiétez pas. OK. Alors, on va parler un peu plus de masculinité. Est-ce que vous avez souvenir de discours que vous avez reçu sur le fait d'être un garçon ou le fait d'être un homme ?

R — Non. Mes parents… mes parents non. Ils sont pas comme ça, c'est pas.. Oui, peut être que quand j'étais petit et que j'ai pleuré il a dû me dire « fais attention », mais j'ai jamais entendu « sois un homme ». Et en plus j'ai beaucoup été élevé par des femmes, en fait mon père travaillait à Paris. C'était ma mère et ma grand-mère qui habitait à côté, j'ai beaucoup de tantes… Donc non. Personne m'a jamais tenu ce discours. Même à l'école.

Q — D'accord. Alors, qu'est-ce que c'est pour vous « se comporter en homme » ?

R — Encore une fois, je vais dire deux choses : ce qui va venir en premier et après ce que je pense. Ça serait techniquement assumer ses responsabilités, pas pleurer, faire attention, être fort tout ça. Et je pense qu'une femme peut se comporter en homme dans le sens où elle peut aussi ne pas pleurer et assumer. Mais c'est vrai qu'en premier je vais penser qu'une fille c'est plus délicat… Ouais.

Q — Et vous, vous pensez quoi ?

R — Qu'il y a pas d'homme, y'a pas de femmes en soi, y'a que des gens qui ont des histoires. Après c'est sur qu'avec ce qui existe autour, ce qu'on voit et ce qu'on entend on est influencé. Mais pour moi les individus vont développer un caractère de femme ou d'homme, mais je pense que l'individu en soi est pas sexué. Après c'est le débat là dessus…

Q — Pour vous qu'est-ce que c'est un « homme bien » ? C'est une expression toute faite, qu'est ce que vous en pensez ?

R — Pour moi j'entends une personne bien. C'est le terme générique pour l'espèce humaine. On dit une femme bien, c'est spécifique, mais un homme bien, c'est tout le monde. Pour moi c'est quelqu'un qui a des valeurs et qui les respecte. Après c'est délicat qu'est-ce que le bien, qu'est-ce que le mal… Je dirai pour résumer, je pense que la liberté de chacun s'arrête là où commence celle des autres. Si on embête personne, on est bien.

Q — Et c'est une ligne de conduite pour vous ?

R — Oui, je pense que si j'empiète pas sur les autres, je peux faire ce que je veux.

Q — D'accord. Au contraire, est-ce qu'il y a un type d'homme que vous ne supportez pas ?

R — Pour le coup, je l'entends différemment et je vais dire… celui qui est macho et qui pense que l'homme, de manière un peu explicite ou explicite, que l'homme est supérieur à la femme.. je comprends pas en fait. Et ça m'énerve. Y'a des gens autour de moi qui peuvent tenir ce discours et ça me…

Q — Qui par exemple ?

R — Dans ma famille, y'en a qui commence à être vieux et qui pensent... pas qu'elles sont inférieures, mais qui pensent qu'il y a un rôle pour l'homme et un pour la femme. Ça m'énerve.

Q — Et vous vous exprimez là-dessus ?

R — Non, ça m'énerve intérieurement. Comme ça se passe dans ma famille, je parle pas trop, c'est mes oncles. Je vais pas leur dire, mais je le vois clairement. Par exemple une situation typique qui m'énerve, mais je vais rien dire parce que j'ai pas envie de mettre le bronx. C'est la fin du repas, c'est ma grand-mère qui a 85 ans qui a fait le repas, personne l'a aidé. Et c'est le moment de débarrasser et je vais voir tout le monde se lever, mes cousins, mes cousines, ma mère et mon père. Et je vois mes oncles qui restent assis, qui vont même pas se poser la question de si il faut débarrasser ou pas, ils u pensent même pas, c'est pas à eux de le faire. Ça, ça m'énerve clairement. J'irai pas lui dire, mais je vais secouer l'assiette sous son nez.

Q — D'accord. OK. Est ce qu'il y a des hommes que vous considérez plus masculins que vous ?

R — Ben, encore une fois je… J'ai dû mal avec le terme masculin. J'arrive pas à voir clairement ce qu'on entend par ça. C'est. Je… Même le terme masculin, j'arrive même pas à le définir, ça veut dire quoi. Concrètement ça veut dire « c'est un homme, alors… » non même pas.

Q — Et pareil à l'inverse, vous ne trouvez pas de gens moins masculins que vous ?

R — Non. Je dirai à la rigueur à un mec qu'il est masculin parce qu'il est un homme. Mais même ça ça a pas de sens. Et une femme est féminine parce qu'elle est une femme. Mais j'ai beaucoup de mal avec ces notions. Je crois même que je me suis jamais posé la question. (Il réfléchit). À la rigueur on peut dire que quelqu'un est plus sensuel qu'un autre, mais sinon… En tout cas, j'ai la chance d'avoir une famille où y'a beaucoup d'oncles et tantes, mon père à 5 sœurs et 4 frères, et du coup… et ma grand-mère qui a presque 90 ans maintenant. Et en fait elle était très catho, très puritaine, elle était d'extraction bourgeoise. Du coup elle a été élevée avec des serviteurs, des bonnes, on lui faisait le repas, sa mère avait plusieurs propriété. Après ils ont perdu tout leur fric mais elle est restée dans cette éducation là. Elle a eu des enfants qui sont nés entre 45 et 70. Je pense que sur 25 ans elle a vu toute l'évolution de ses enfants, j'ai un oncle qui était soixante-huitard, j'ai une tante lesbienne, un oncle homo donc y'a de tout dans ma famille. On a des cousins métis, ma grand-mère à des petits enfants noirs. J'ai toujours baigné là dedans et je l'ai toujours vue avec son éducation rétrograde pester contre tout ça. J'ai toujours eu le double discours et j'ai eu le temps de me faire à la différence. En plus je pense que j'ai été élevé par des femmes, j'ai pas beaucoup vu mon père enfant. Il était là un week-end sur 2. Donc, je pense que ça participe vraiment au fait que… je sais pas si je suis ouvert d'esprit, mais je pense que j'accepte des choses que des autres n'acceptent pas.

Q — OK. Merci. Enfin, comment est ce que vous vous imaginez à 35 ou 40 ans ?

R — Ouais… Être épanoui, faire des choses qui me plaisent. Je sais pas ce qui me plaira. En ce moment ce qui me plait c'est deux ou trois bêtises à la radio des petits projets, des enquêtes, des projets culturels. Je sais pas si ça me plaira encore dans 15 ans, j'espère. Mais ouais, j'espère faire des choses qui me plaisent.

Q — Et en termes non professionnels ?

R — Encore une fois je sais pas. Je pourrai dire « je veux pas d'enfants », mais je sais pas si à 30 je le voudrais. Je pense que les choses arrivent. Si je tombe sur la femme de ma vie, où l'homme tiens, on en sait rien, ben oui. Sinon non. Je me pose pas la question.

Q — Et quand vous étiez plus jeune, est-ce que vous vous imaginiez comme ça à 20 ans ?

R — Non, pas du tout. Même y'a 2 ans avant de rentrer à la fac. Quand j'avais besoin je m'imaginais… je pensais que j'allais devenir créateur jeux vidéos. Et quand je suis rentré à la fac, je m'imaginais pas du tout faire ce que je fais maintenant. Quand je me suis inscrit, y'avait la mention Culture partout et j'avais super peur de ce mot « qu'est ce que ça veut dire » et au final c'est le truc que je préfère dans cette licence. On nous ouvre à plein de trucs. Je m'imaginais absolument pas, ben, les trucs de la fac mais aussi m'engager associativement,

mener des projets à côté, rencontrer tous les gens… Et en même temps comme j'ai toujours cette idée de « il se passera ce qu'il se passera » ben, tant mieux.

Q — C'est sur, tant mieux ! Dernière question : est-ce que vous connaissez la notion de genre ?

R — Ouais. Y'a eu des débats dessus dans les médias récemment. Après est-ce que j'en ai la bonne définition…

Q — Comment vous le définiriez ?

R — Pour moi c'est l'orientation… l'orientation… enfin. L'existence d'une identité sexuelle. Et du coup « est ce que je suis une femme, est-ce que je suis un homme ». Pour moi c'est ça la théorie du genre… Est-ce que je me trompe ?

Q — On en discutera après l'entretien si vous voulez. Vous avez déjà vu des films qui abordent ce sujet ?

R — Oui la vie d'Adèle parce que y'a un questionnement sur l'orientation sexuelle qu'elle doit prendre et sur son identité. D'ailleurs elle change pas tellement que ça, juste son orientation. Au début elle est avec un mec, ça lui plait pas, et elle se rend compte qu'elle est mieux avec une femme. Ça soulève aussi le fait qu'au début et à la fin, c'est la même personne en plus épanouie.

Q — Et ce film vous a fait réfléchir ?

R — Ben comme je suis d'accord avec ça dès le début. pas trop.

Q — OK, très bien. Alors moi j'en ai fini, merci beaucoup.

R — J'espère que ça vous aura aidé.

Q — Beaucoup, merci. Est-ce que vous voulez ajouter quelque chose ? Une anecdote, un exemple, un film…

R — Non, non. Moi je vois que ce que j'ai dit sur la Vie D'Adèle, mais pour moi c'est pas un film qui a révolutionné le truc, même si ça parle de lesbiennes et tout ça. J'ai trouvé qu'il y avait rien de.. Qu'il apportait rien. Même la scène de sexe pendant un quart d'heure, moi j'ai presque trouvé qu'il résumait leur relation à ça. J'ai pas trouvé ça pertinent…

Q — D'accord. Merci. Est-ce que vous voulez me poser des questions ?

R — Ouais sur la théorie du genre, je suis pas sûr d'avoir été exact.

Q — Alors je vous donne ma version simplifiée : y'a pas de théorie du genre en soi, c'est un terme médiatique. Le genre c'est ce qui est culturellement rattaché à un sexe. Donc le sexe c'est l'appareil génital et le genre c'est tout ce qui y est rattaché : les filles ont les cheveux longs, les garçons ne pleurent pas, les films pour filles, d'autres pour les garçons. Tout ça c'est le genre.

C'est un processus, un dispositif dans lequel nous évoluons. Et selon les chercheurs, les positions ne sont pas les mêmes. Y'en a qui pensent qu'il y a une partie innée : qu'il y a des comportements parce que vous êtes un garçon ou une fille, mais que la culture participe à une exagération. Et après y'en a qui pense que le fait d'être né avec un appareil génital ou l'autre e change rien à votre caractère, que tout est construit.

R — Moi je suis plus pour ça.

Q — C'est ce que j'avais compris (on rigole).

LOUIS

19 ans. Étudiant en Licence 3.

Q — Ce ne sera pas diffusé, c'est juste pour moi. Et à la fin de l'entretien, si vous le permettez, je vous prendrai en photo, pareil pour moi, pour remettre le bon visage. C'est donc un entretien dans le cadre de mon travail de thèse dirigé par EE. Je travaille sur le cinéma et l'identité masculine. Je vais vous poser des questions qui parfois sont générales, mais n'hésitez pas à me donner tous les détails qui vous viennent, les anecdotes, les ressentis, les souvenirs. plus vous parlez, plus c'est intéressant pour moi. Vous êtes couvert par l'anonymat, à la fin de l'entretien, vous pourrez me donner un prénom par lequel vous pourrez être appelé dans mon texte. Vous pourrez également me poser toutes les questions que vous souhaitez. Si il y a des questions auxquelles vous ne voulez pas répondre, n'hésitez pas à me le dire. Voilà. Est-ce que ça vous convient ?

R — Parfait.

Q — OK, quel âge vous avez ?

R — J'ai 19 ans.

Q — D'accord. Vous avez fait quelque chose avant de rentrer en licence ?

R — Oui j'ai fait une école privée de communication à Toulouse pendant 2 ans et je suis rentré en L3. C'était bien, mais c'était pas en rapport avec ce que je voulais faire. Et je pensais qu'ici serait mieux, mais c'est très théorique. Là bas il y avait beaucoup de pratique, mais pas ce que je voulais. Ici c'est théorique et ça me concerne plus, mais y'a pas assez de pratique.

Q — D'accord. Et vous pensez à un master après ?

R — Non. Je veux arrêter pour un projet. Je veux faire artiste, enfin je veux travailler dans la production évènementielle. Et le seul truc qui existe avec un diplôme c'est assistant de production pour ce métier.

Q — D'accord, et dans quel domaine ?

R — La musique. J'ai monté une asso il y a deux ans et j'ai fait des stages à Toulouse donc je continue là-dedans, mais comme y'a pas d'études, on verra.

Q — OK. Merci. Vous habitez tout seul, chez vos parents ?

R — Chez moi, tout seul.

Q — D'accord. OK. On va commencer avec votre rapport au cinéma en ce moment. Est-ce que vous allez au cinéma ?

R — J'y vais pas. J'ai pas trop le temps. Là depuis que je suis à Avignon, j'ai plus le même groupe de potes. J'y allais de temps en temps à Toulouse, mais là plus beaucoup. J'y allais jusqu'à mes 17 ans. Là j'ai plus le temps et plus l'argent. Je me débrouille par moi même, mes parents me soutiennent pas. Et je préfère le streaming parce que si je peux gagner 5 euros, je gagne 5 euros.

Q — D'accord. Est-ce que vous avez souvenir du dernier que vous avez vu au cinéma ?

R — Je crois que c'est Cartel. D'ailleurs ça m'avait laissé une mauvaise impression, j'ai pas remis les pieds au cinéma derrière.

Q — Qu'est ce que vous n'avez pas aimé ?

R — Je m'attendais à un bon film parce que plein d'acteurs et au final c'est décousu, y'a pas vraiment d'histoire, on comprends rien.

Q — D'accord. OK. Et du coup streaming.

R — Je regarde en général un film par soir, je m'endors souvent devant donc je le finis le lendemain.

Q — Vous les finissez tous ?

R — Ça dépend des films. Si c'était juste pour m'endormir je le finis pas, mais si j'ai lutté pour tenir éveillé je le finis.

Q — D'accord. Quel est le dernier qui vous a plu que vous avez vu ?

R — C'était dans le cadre du cours de.. Je sais plus. C'était les Infidèles. C'est avec un petit blond, je connais pas son nom. C'est pas… y'a pas beaucoup d'acteurs connus en tout cas moi je les connais pas. C'est la manière dont c'est tourné qui m'a plu, ça met un peu en scène des situations bizarres, un peu de l'inceste et tout ça et pour l'époque, j'ai trouvé que c'était un peu décalé avec l'époque en fait.

Q — Et vous les choisissez comment vos films en streaming ?

R — Alors, soit on me les conseille, sinon je vais sur la page et je regarde. Mais je regarde plus de séries, mais quand il n'y en a plus, que j'attend la suite, je regarde des films. C'est une liste par sortie, en fonction de ce qui est dispo la journée.

Q — D'accord. Et qu'est ce que vous regardez alors comme séries ?

R — Walking Dead. American Horror Story. True détective, mais ça fait un moment que j'attends. Et après y'a American Dad mais c'est pas vraiment une série. Et South park. Et Breaking bad aussi, mais c'est fini.

Q — OK. ET vous lisez ?

R — Je lisais avant, mais là avec les cours. Et puis je fais beaucoup de musique, je tiens mon association. j'ai pas trop le temps.

Q — Qu'est ce que vous faites comme musique ?

R — Trans. Je jouais plus à Toulouse, mais là à Avignon un peu moins parce que faire le trajet. On faisait des festivals, des free party aussi. J'ai fait un peu de tout, dès qu'on me propose.

Q — Ça fait longtemps que vous faites ça ?

R — La composition, y'a 3 ans et le mix, j'avais 14 ans.

Q — D'accord, et vous avez des platines vinyle ou CD ?

R — CD.

Q — D'accord. C'est super. Alors, est-ce vous avez souvenir d'un des premiers films que vous avez aimés ?

R — ET. J'ai eu peur au début, très peur, extrêmement peur et petit à petit j'ai aimé. Il m'a marqué. C'est mes parents qui me l'avaient montré. Après Star Wars je sais que j'avais aimé dès le début.

Q — D'accord. Vous avez des frères et sœurs ?

R — Non. Enfin, si, j'ai une demie sœur qui a 6 ans.

Q — D'accord, elle était pas encore là pour ET. Et qu'est-ce qui vous a plu dans ce film ?

R — C'est pas vraiment que ça m'avait plu, le truc des extra terrestres et j'avais peur de l'espace quand j'étais petit. En plus avec sa tête, il est pas forcément beau. Mais j'ai été un peu traumatisé mais ému parce que quand il est mort j'ai pleuré. Mais vraiment un tiraillement entre les deux émotions, la peur, la compassion.

Q — D'accord, et Star Wars ?

R — Je devais avoir 6 ou 7 ans. Je saurai pas dire. Je pense que je l'ai vu avant. Ça fait moins peur, j'avais pas eu peur. J'ai plus une espèce de fascination. Alors que Et c'était réel, c'était le vrai monde, c'est ça. Alors que Star Wars ça se voyait que c'était imaginaire. Mais quand je le revois, j'aime beaucoup moins. C'est vraiment un truc de petit maintenant.

Q — Donc c'était les premiers faits ?

R — Oui, j'ai pas suivi les 3 autres.

Q — D'accord. Souvent la première sortie sans les parents, c'est le cinéma. Est-ce que ça a été votre cas ?

R — Oui, j'ai un film qui m'a marqué parce qu'il était nul. Enfin, j'étais jeune, mais du mal à assumer… Un film avec Will Smith, 7 vies je crois. Il était long à suivre. Je l'ai vu à 12 ans. À l'époque un film compliqué comme ça de deux heures. Will Smith en plus c'était le noir qui me faisait rire donc je m'attendais pas à ça. Après je l'ai revu et ça me plait carrément.

Q — Et c'était avec des copains et des copines ?

R — Oui. Peut être 99 francs m'a marqué. Mais j'étais pas avec mes copains mais avec ma grand-mère. Et c'était de la voir choquée à côté de moi qui m'avait marqué.

Q — Ah oui, c'est sûr.

R — Mais le cinéma ça a jamais été mon truc, je suis pas un grand cinéphile. Je regarde des films. Voilà.

Q — Pas de problèmes. Est-ce que vous avez un genre de films. Qu'est-ce qui vous plait ?

R — Quel genre de film… Ouais, non. J'ai pas vraiment de style bien défini. Je peux aimer un film drôle ou un bon thriller. Ça dépend du scénario, de l'histoire, des acteurs, plus que d'un genre en particulier. Je fais pas attention à la technique ou l'esthétique, c'est surtout le scénario je pense.

Q — D'accord. Et au contraire, y'a un type de films qui vous freine ?

R — Les… je saurai même pas avoir d'exemples tellement j'en ai pas vu. Quand je vois Comédie dramatique, histoire d'amour à l'eau de rose, ça j'y vais pas. Ça, c'est typiquement le genre de film que j'aime pas.

Q — Et vous n'en avez pas vu du coup ?

R — Ben non. J'ai vu des navets oui, mais pas des trucs comme ça. (on rigole) Si j'ai vu le Journal de Bridget Jones. J'étais à une soirée et y'avait une nana qui voulait absolument mettre ce film parce qu'elle l'avait trouvé génial. ET on a regardé ce film tous ensemble et la moitié c'est endormie. J'ai vu jusqu'à la fin et c'était vraiment nul. Pareil, j'ai vu le Diable s'habille en Prada. Là, le film est bien, pas mal mais le sujet me concerne pas du tout. Mais le jeu d'acteur est pas génial. Là ça fait vraiment film plus sérieux, autobiographie, plus réel, donc… voilà.

Q — D'accord. OK. Est-ce que vous avez un film préféré ? Un ou plusieurs ?

R — Las Vegas Parano. Heu.

Q — Qu'est-ce qui vous plait ?

R — L'humour, tout… l'acteur il est à tomber. C'est n'importe quoi tout le film, du début à la fin. Cette espèce de voyage impossible, là. C'est une… espèce de délire pendant une heure et demie. Je trouve que c'est bien mis en scène, on ne le reconnait pas, Johnny Depp. C'est génial. Y'a Fight Club aussi.

Q — Et là c'est quoi qui vous plait ?

R — Là c'est la fin, je m'y attendais pas du tout. Je l'ai vu j'étais choqué. Le fait que ce soit le même personnage. Là c'est vraiment l'histoire… Je l'ai revu plein de fois et en fait y'a plein d'indices, mais franchement… Ce film j'ai adoré. Et y'en avait un autre que j'avais téléchargé pour le revoir… Je sais plus lequel c'est… (il réfléchit). Je sais plus.

Q — Si il revient, vous me le dites. OK. Est-ce que vous êtes fier de ne pas aimer un genre de film ?

R — Non… pas spécialement parce qu'il y a des gens qui peuvent apprécier. Comme moi je peux apprécier des trucs que les gens n'apprécient pas. Donc non. Mais des fois je peux peut-être me moquer un peu… Plutôt vraiment vraiment le fond du panier, quoi.

Q — C'est quoi le fond du panier ?

R — Un film serbo croate d'auteur qu'avait un budget de 2 euros par exemple. Y'a des films d'auteur qui sont bien. C'est juste qu'il y en a qui n'ont tout simplement pas de sens du début à la fin, pas de scénario, pas d'acteurs parce que pas de budget. Donc c'est tout simplement lamentable. Et si on me dit que j'ai aimé ce film et que je pense que c'est ça, j'aurai tendance à me moquer, ouais.

Q — Et le dire à la personne ?

R — Oui puis lui demander ce qui fait son appréciation du film…

Q — Ça vous est déjà arrivé ?

R — Oui avec ma grand-mère. Des films incompréhensibles qui ne parlent de rien pendant deux heures… Elle dit que c'est parce qu'à l'époque elle aimait les trucs comme moi, mais maintenant elle a changé de style, de culture cinématographique avec ses amis en gros… Elle est dans un groupe de cinéphiles et tout. Avant on allait à l'UGC et tout, maintenant faut voir que les films d'auteur. Elle est tombée amoureuse de ce style et moi je comprends pas. Elle m'en a montré certains qu'étaient vraiment bons, mais bon… Comme partout.

Q — D'accord. Est-ce qu'il y a des personnes privilégiées avec qui vous parlez de cinéma ?

R — Pas spécialement. J'en discute quand ça vient, mais moi, je viendrais pas à parler de cinéma comme ça.

Q — Et c'est quel type de discussion ?

R — C'est plutôt pour conseiller, des nouveaux films ou des films cultes. J'ai rarement des discussions cinématographiques avec les gens.

Q — D'accord. Merci. Si on vous posait la question « quel est votre film préféré ? » dans un entretien d'embauche, vous diriez quoi ?

R — Oui, ça varie parce que déjà comme je change beaucoup. J'ai pas vraiment une ou deux références donc je profite du fait que j'ai plein de films que j'ai aimés. Au pire je vais dire ET peut-être parce qu'il m'a marqué quand j'étais petit et que je l'aime toujours autant. (Il réfléchit). Ouais, ET. Je pense que c'est celui qui me viendrait.

Q — D'accord. OK. Est-ce que vous avez le sentiment qu'il y a des films pour filles ou femmes et des films pour garçons ou hommes ?

R — Y'a des films qui ont plus tendance à être appréciés par des femmes que par des hommes et inversement. Mais je pense que des hommes peuvent apprécier des films de femmes. Concrètement je pense que le Diable s'habille en Prada, a plus de chance d'être aimé par des femmes, mais j'ai plein d'amis à moi qui l'ont trouvé super et qui l'ont regardé du début à la fin. Je pense que c'est les thèmes qui sont traités. Le scénario aussi, si c'est un peu trop fleur bleue, les hommes ont tendance à se désintéresser, et si c'est que de la baston, les filles vont avoir tendance à se désintéresser.

Q — D'accord, donc le côté garçon c'est plus violence.

R — Ouais, typiquement, truc violent de baston.

Q — D'accord. Et vous pensez que c'est dû à quoi ?

R — L'imaginaire collectif, je pense.

Q — D'accord, qu'est ce que vous voulez dire ?

R — C'est l'imagerie de populaire. Je le ressors d'un texte… je sais plus qui… c'était dans un truc… C'est les préjugés, voilà. Les préjugés qu'ont les gens sur… Parce que y'a plein de filles sportives et de garçons fleur bleue, mais les préjugés disent, ça c'est un film de garçon et ça c'est un film de fille.

Q — Et vous voyez des différences entre vos amis garçons et vos amies filles ?

R — Oui, y'a toujours un temps de battement où les filles voulaient voir un truc un peu plus gentil et les garçons un block buster dernier film d'Hollywood avec des explosions dans tous les sens. Après y'a des films qui se rejoignent.

Q — D'accord, comme quoi ?

R — J'aurai pas d'exemple, mais y'a des films mixtes, qui ont pas fait de choix scénaristiques portés sur un sexe. Ils allient les deux ou alors qui évitent les extrêmes. Je n'ai pas envie de dire de bêtises parce que je l'ai vu y'a longtemps, mais dans L'Effet Papillon, y'a un peu de violence, y'a une histoire d'amour, mais pas au premier plan et c'est bien le type de film pour tout le monde.

Q — D'accord. Et les films dits pour hommes, vous les aimez ?

R — Ça me fait rire en fait. Genre Expendable, les mecs ils sont inarrêtables, ça m'amuse. Mais je ne prends pas beaucoup de plaisir à les voir. C'est vraiment dans le but de se marrer.

Q — OK. Merci. Est-ce que vous avez un ou plusieurs acteurs ou actrices que vous aimez particulièrement ?

R — Ouais, DiCaprio j'aime bien ce qu'il fait.

Q — Pourquoi lui ?

R — Ses mimiques… Il peut jouer n'importe quoi Dicaprio, il est toujours crédible dans ce qu'il joue. Quand il joue un fou, un dépressif, un drogué, il est toujours crédible. C'est son jeu d'acteur surtout.

Q — Et vous avez vu beaucoup de films avec lui ?

-Ouais. J'ai pas vu Aviator mais tous les récents, j'ai vu. Mais si y'a lui je vais regarder en général. Je vais toujours voir ce qu'il fait même si tout le monde dit que c'est un navet. Mais je vais pas aller au cinéma, mais je vais attendre qu'il sorte, mais pas en qualité pourrie par contre. En général, il faut attendre un peu plus longtemps. Il a fait Django là, Shutter Island, tout ça.

Q — D'accord. Le Loup de Wall Street, vous l'avez vu ?

R — Je l'ai vu. Il est génial. J'ai même vu Titanic, mais là j'ai pas aimé, trop long… Surtout… Ils auraient fait ça sur une heure et demie, mais 3h, c'est vraiment long.

Q — D'accord. Vous connaissez un peu sa vie, vous suivez ?

R — Non, non, je suis pas ce genre de chose, je sais pas si il marié, si il a des enfants, tout ça je m'en fous.

Q — D'accord. OK. En actrice ?

R — Justement je réfléchissais, mais y'en a pas une qui me vienne en tête. Qui a joué plein de rôles comme ça, je vois pas. Oui, non… Y'a pas de… je saurai pas. Portman peut-être. Dans Black Swann, elle est crédible je trouve. Pourtant c'est pas un sujet qui est censé intéresser les garçons, mais justement, Black Swan je l'ai bien aimé. Et lui je l'ai vu au ciné en fait, je pense que c'est le dernier finalement. Tout le monde m'a dit qu'il fallait le voir et du coup j'y suis allé, je sais plus avec qui. Et du coup la thématique, je me disais « ça va me parler de danse classique sur le thème du lac des cygnes »… Mais c'est pas mis en scène comme j'attendais. Et vu que j'aime bien Vincent Cassel aussi, je suis allé le vir pour ça. Elle, j'ai pas vu beaucoup de films avec elle. Je m'attendais pas à ça avec elle, je pense que si il y'en a une qui ressort, c'est elle.

Q — Vous la trouvez jolie ?

R — Ouais.

Q — Et Dicaprio, vous le trouvez beau ?

R — Ouais, il a la classe. Cassel il est moche par contre (on rigole). Je l'ai vu dans Indestructible je crois… non… Irréversible. Dans Notre jour viendra. J'étais un peu obligé de le voir parce qu'il parle des roux donc forcément… je suis touché.

Q — Je ne l'ai pas vu, vous pouvez me le raconter ?

R — C'est l'exode des roux. Ils reprennent Auschwitz, mais avec des roux en fait. Mais il est drôle hein ! Et après je l'ai vu dans Black Swan et je crois que c'est à peu près tout. Il joue bien, il est crédible quand il s'énerve, ça s voit que c'est bien joué. Je sais pas comment le décrire, mais c'est bien.

Q — D'accord. Cette fois plus en termes de personnages. Est-ce que vous avez un personnage qui vous a marqué, que vous aimez bien ?

R — Oui, ben oui, Jason Statham parce qu'il est inarrêtable dans le Transporteur. J'avais bien aimé le 1, j'étais jeune. Et j'ai vu le 2, mais j'avais 1§ ou 17 ans et je commençais à moins aimer ce genre de film. Mais le 3, je l'ai trouvé vraiment inarrêtable dedans, un peu trop. C'était vraiment le personnage typique d'Hollywood qui s'en sort dans toutes les situations. C'était plus drôle, il survit à tout même les situations les plus improbables. Sinon, Django. J'ai bien aimé lui.

Q — Pourquoi ?

R — La prestance, le fait qu'il reste digne, qu'il s'écrase pas. Cette espèce de force qu'il garde. Quand tout s'accable sur lui, il essaye de garder la tête haute, par le biais de son maitre aussi. Quand il rencontre DiCaprio, le salaud de l'histoire, il se laisse pas abattre, il continue. C'est le fait de rester debout même si tout le monde autour… Voilà. Mais je vous la situation où je me reconnais dans un truc, mais j'aurai pas d'exemple (il réfléchi), là comme ça je ne vois pas. Ca m'arrive souvent sur des petits passages, sur des petits faits en fait, mais y'a pas vraiment de

personnages à qui j'ai pu m'assimiler. C'est plus des réactions dans des situations. Dans la façon de réagir. Parce que les situations dans lesquelles on se reconnaît ça arrive tous les jours.

Q — OK. Très bien. Et dans le milieu Trans, est-ce qu'il y a des gens que vous appréciez particulièrement ?

R — Ouais. Y'a Affected Mushroom, c'est un duo d'Israël. Je pense que c'est ma référence, après y'en a plein que j'apprécie, mais voilà, c'est eux que j'adore. Par contre, je pense que je les aimerai pas personnellement. Je les suis sur Facebook et ils s'aiment vachement. Et y'en a un qui sort avec une actrice, je sais pas qui c'est. J'aime bien la musique qu'ils font, mais les mecs, j'aime pas trop ce genre de mec.

Q — D'accord, et tous domaines confondus, est-ce que vous pensez avoir un modèle ? Ça peut être quelqu'un que vous connaissez.

R — Physiquement ou…

Q — Ça peut être ce que vous voulez.

R — Alors physiquement non, mais par ce qu'il a accompli ouais. C'est le patron du World Trans, c'est une grosse agence de production. Il est sur toute la France, mais les premières soirées qu'il a faites, c'était à Avignon. Ils ont fait des gros trucs. Et vu que ça c'est fait connaître, maintenant ils ont un festival et tout. Et tout à été très vite. C'est Gabriel ?? Ce mec.

Q — Et vous le décririez comment ?

R — Petit, gros… (on rigole). Après mentalement je sais pas trop à quoi il ressemble, je le connais pas personnellement, mais c'est juste ce qu'il a accompli. Mais ce que je connais de lui par le biais des réseaux sociaux, pour ce qu'on peut connaître les gens, je pense que c'est pas une personne avec qui je pourrai avoir de l'affection. C'est juste ce qu'il a accompli, en très peu de temps, faire autant de choses. En plus il fait ça bien, j'ai quand même de l'estime pour lui.

Q — Et en termes de valeurs ou d'idéologie ?

R — Oui, mais ça serait pas sur une personne en particulier, mais plus un mode de vie. En fait j'ai beaucoup apprécié… ma mère aussi elle me dit « tu deviens un hippy » et en fait c'est parce que je fais des festivals de hippy tout ça et j'ai beaucoup apprécié l'esprit… libre. Tout le monde s'aide. Je sais pas, de l'entraide un peu communautaire. Du coup voilà, c'est ce mode de vie en autarcie. C'est free pour tout le monde. Y'avait des gens de tous les horizons et personne se jugeait, sur une semaine y'avait vraiment de tout, toutes les nationalités. Des gens nus à longueur de journée, mais ça m'a pas dérangé parce qu'ils font ce qu'ils veulent. C'est vraiment le manque de jugement qui est là. Et je connais pas de personne… à part peut être Gandhi qui était dans le fait de pas juger l'autre. Si il a envie de se mettre tout nu il se met tout nu, si il a envie de se mettre en doudoune il le fait.

Q — D'accord, c'était quoi ce festival ?

R — Boom, ils disent que c'est de l'art psychédélique.

Q — D'accord. On va aborder un peu plus la masculinité. Est-ce que vous avez souvenir de discours que vous avez reçu sur le fait d'être un garçon ou un homme ?

R — Non, je pense que ma vision d'être un homme, c'est surtout basé sur ce que j'ai vu au travers de la télé et compagnie. Étant donné que mon père, pour la petite anecdote, était très absent. Il était là, mais il s'est jamais occupé de moi. Y'avait que ma mère donc l'image masculine je me la faisais à travers de la télé.

Q — Et qu'est ce qu'elle vous a raconté la télé ?

R — Je sais pas. Pour moi, la masculinité ce que j'en ai vu, c'est violent… Poils… Violence, poils et… voilà c'est tout. Et arrogance par moment.

Q — D'accord.

R — Ouais, mais c'est pas généralisable. Mais j'étais un peu plus jeune aussi. Je saurai pas comment l'expliquer parce que y'a des filles violentes et des garçons qui le sont pas, mais c'est ce que la télé renvoie. Des stéréotypes.

Q — D'accord, et vous trouvez ça pesant ?

R — Non, je pense pas. Je me sens pas touché.

Q — D'accord. Je vais vous donner une formule toute faite et vous allez me dire ce que ça appelle chez vous : qu'est-ce que c'est « se comporter en homme » ?

R — C'est réagir… Alors en général c'est « ne pleure pas, reste fort reste digne, montre que tu es un roc et que… » Voilà. Ne pas laisser transparaitre ses émotions.

Q — Et on vous l'a déjà dit ?

R — Oui je pense qu'on a déjà dû me le dire, mais je pense pas méchamment. Je pense face à un problème « comporte-toi en homme face à ça ». Mais pas « comporte-toi en homme, t'es une tapette »…

Q — D'accord. OK. Et c'est un comportement avec lequel vous êtes d'accord ou pas ?

R — Non, je pense qu'il faut les contenir, les sentiments, mais faut pas les cacher. Il faut pas les relâcher à tout va, mais il faut en être conscient et des moments il faut savoir les relâcher je pense.

Q — OK. Qu'est-ce qu'est pour vous un « homme bien » ? C'est aussi une formule toute faite.

R — Ouais. Ce serait un homme fidèle je pense.

Q — Dans quel sens ?

R — Dans le sens amoureux du terme.

Q — D'accord. Pourquoi ?

R — Parce que aller toujours partout c'est mal. Mon père a trompé ma mère et je considère pas ça comme bien. En général c'est ce qu'on dit. À la fois un homme qui sait prendre soin d'elle, mais aussi un homme qui la trompera pas, qui est droit et voilà.

Q — D'accord, et c'est ce sur quoi vous vous basez, la ligne que vous suivez ?

R — Oui. Justement, le problème c'est que je me considère pas comme un homme bien parce que j'ai déjà trompé plusieurs de mes copines. Et de ce fait là, je me dis que le fait d'être bien, c'est de pas le faire. Je pense que dans ce sens-là je suis pas bien, mais je pense aussi que ça se joue sur des tas d'aspects, pas sur que celui-là, mais je pense que je suis pas encore au top. Je pense pas être un homme qui fait des coups bas, je pense être assez droit et honnête dans mes relations. Je pense que les gens que j'apprécie pas le ressentent et ceux que j'apprécie le savent aussi.

Q — D'accord. C'est une valeur pour vous ?

R — Oui, l'hypocrisie ça m'énerve en fait. Quand quelqu'un est hypocrite et que je le remarque, je me dis que c'est pas quelqu'un de bien parce que je sais qu'à tout moment elle peut me faire un coup bas. Je sais qu'il y a quelque chose de faux chez cette personne. C'est le défaut que je déteste le plus. Et mentir dans les yeux.

Q — D'accord. Merci beaucoup. Alors… Comment vous vous projetez à 35 ou 40 ans ?

R — Y'a plein de projections, professionnellement, personnellement… heu… Alors, professionnellement j'aimerai bien avoir au minimum un petit festival, j'aimerai être à la production évènementielle, c'est ce que j'aimerai faire. Si c'est pas le produire, c'est travailler dans un ou une structure du genre. Et après, amoureusement, enfin sur le plan voilà. je me vois bien avec une femme, mais pas avec des enfants. Je me projette pas avec des enfants du tout. Je pense pas pouvoir plus tard assumer des enfants et j'ai pas envie. Avec la vie que je veux mener, il faut pas d'enfants. Je serai pas souvent là, c'est la nuit, j'ai pas envie d'être absent comme mon père donc j'ai pas envie. Mais je pense que j'en ai pas envie aussi parce que je vois ma mère, j'étais un tyran. Ma crise d'adolescence ça a dû être horrible pour elle, j'étais vraiment horrible. J'ai pas envie de vivre ça. C'est beaucoup d'argent aussi un enfant. C'est plein de choses bien, mais je les vois pas trop pour le moment. Après ça viendra peut-être plus tard, c'est ce que ma mère me dit…

Q — D'accord, merci beaucoup. Dernière question : quand vous étiez plus jeune, comment vous vous imaginiez à 20 ans ?

R — Je pense pas comme je suis. Déjà je me voyais plus grand parce que j'ai pas assez grandi. Et je voyais les gens de 20 ans super beaux et je me trouve pas super beau donc ça me frustre. (Il rigole). Après j'ai pas de regret, mais je pensais pas que j'allais être dans le monde de la nuit, finir à mixer. Pourtant c'est pas arrivé bien plus tard, mais je pensais pas… Quand j'ai commencé à 14 ans, je pensais pas que je serais payé pour ça et compagnie. C'était juste un plaisir, et ça reste toujours un plaisir, je veux pas faire que de la musique.

Q — Pourquoi ?

R — Parce que c'est… les gens qui en vivent c'est éphémère. C'est bien pendant 6 mois et après c'est la galère pendant 6 ans. Y'a des gens au top du top qui en vive extrêmement bien, mais c'est super rare.

Q — Donc c'est pas quelque chose que vous allez tenter ?

R — Non.

Q — D'accord. Et, si vous me permettez la question, vous en vivez ? Vous subvenez à vos besoins comme ça ?

R — Et l'association. Je me sors un petit SMIC tous les mois, mais là ça va devenir compliqué. On a de quoi tenir un ou deux mois et après on a plus rien. Et après quand je joue une heure, je prends 200 euros. Mais pour des festivals, c'est un peu plus.

Q — D'accord, merci. Très bien. Pardon, mais j'ai une dernière question en fait. J'aurai dû vous les poser avant. Est ce que vous considérez qu'il a y a des personnes plus masculines que vous ?

R — Oui y'en a plein. Mo je me considère pas forcément comme un emblème de la masculinité. Ben Sylvester Stallone rien que lui. C'est sur le physique.

Q — D'accord, et quelqu'un de moins masculin que vous ?

R — Un gay je pense. Y'a des gays qui sont masculins, je pense plus au stéréotype du gay, la folle entre guillemets. Sur le comportement. Le fait de trop vouloir être efféminé, trop vouloir montrer qu'on est efféminé. Être gay c'est son problème, il fait ce qu'il veut, mais trop c'est trop.

Q — D'accord. C'est bon, maintenant j'en ai fini. Je vous remercie beaucoup. Est-ce que vous voulez rajouter quelque chose ?

R — Non je vois pas, mais je suis toujours en train de recherche l'autre film que je regardais souvent… Mais je sais plus. Ah si, Blow.

Q — Ah oui, d'accord. Donc vous aimez bien Johnny Depp ?

R — ouais mais pas dans Pirate des Caraïbes, j'aime pas quand il en fait trop. Et Jim Carey aussi, même dans des rôles sérieux comme le nombre 23. Et quand il fait trop le débile comme dans Dumb et Dumber c'est un peu trop bête.

Q — D'accord. Est-ce que vous avez des questions à me poser ?

R — Non. C'est bon.

Q — OK. Est-ce que vous avez un prénom par lequel vous voulez que je vous appelle ?

R — Le mien.

Q — Je peux pas, il faut que ce soit anonyme ! Si vous n'en avez pas, j'en choisirai un classique.

R — OK. Choisissez.

Q — Merci. Il ne me reste plus qu'à vous prendre en photo…

PIERRE

20 ans. Étudiant en Licence 3.

Q — Je mets en marche l'enregistreur, c'est uniquement pour la retranscription, ça ne sera pas diffusé. De la même façon, je vous prendrai en photo à la fin de l'entretien. C'est uniquement pour moi, pour remettre le bon visage sur le bon nom.

R — D'accord. C'est normal.

Q — Cet entretien, c'est dans le cadre de mon travail de thèse, qui est donc dirigé par Emmanuel Ethis. Je travaille sur les liens que peuvent avoir le cinéma et l'identité masculine donc on va aborder ces sujets-là. Je vais vous poser des questions générales, mais plus vous réponde avec des détails, des anecdotes ou des ressentis, mieux c'est pour moi. N'hésitez pas à me donner ce genre d'informations. Si j'ai besoin d'informations plus précises, je vous poserai des questions plus précises. C'est anonyme. Vous pourrez me donner un prénom que vous choisirez pour être identifié dans ma thèse. Sinon j'en choisirai un plutôt classique. À la fin de l'entretien, vous pourrez me poser toutes les questions que vous voulez, sur ce qu'on a évoqué ou non. Il n'y a pas de bonnes ou de mauvaises réponses, nous sommes sur un rapport d'égalité. Est ce que vous avez des questions ?

R — Non, ça marche.

Q — D'accord. Alors, quel âge vous avez ?

R — 20 ans.

Q — Est-ce que vous avez fait quelque chose entre votre bac et la licence ?

R — Non, pas d'études, mais du travail associatif à l'amicale laïque de mon village et j'ai aussi été élu dans mon village.

Q — D'accord. Vous avez fait toute ma licence ici ?

R — Oui.

Q — Vous vivez sur Avignon ?

R — Oui, j'ai un petit appart tout seul.

Q — Et vos parents habitent où ?

R — À côté d'Orange, à Serignan.

Q — OK. Vous y allez régulièrement.

R — De moins en moins, mais avec les réunions à la mairie, j'y vais genre tous les 15 jours.

Q — D'accord. On va aborder votre rapport au cinéma en ce moment. Est-ce que vous avez le temps d'y aller en ce moment ?

R — Pas beaucoup parce qu'avec les réunions, la fac et tout. Mais j'essaye d'y aller quand même. Et il y a des gens qui me poussent à y aller.

Q — Vos amis ?

R — Ouais, et à la fac, d'autres membres de Cinéfils qui y vont souvent. Du coup je suis poussé par eux. Y'a certains films qui m'ont décoincé avec le cinéma parce que c'était pas quelque chose qui me passionnait. C'est la première année où j'y suis plus.

Q — Ça donne quelle fréquence ?

R — Au moins une fois par mois et ces derniers mois deux ou trois fois. Vu le peu de temps que j'ai pour moi, c'est beaucoup déjà.

Q — C'est quoi le dernier film que vous avez vu ?

R — Nightcall.

Q — Et ça vous a plu ?

R — Assez partagé parce qu'on y est allé tard, et ça a un peu trainé en longueur. Si on y avait été à un autre moment de la journée j'aurais plus apprécié. Mais j'ai aimé.

Q — Qu'est-ce qui vous a plu ?

R — Le jeu d'acteur. Formidable.

Q — D'accord, vous le connaissiez cet acteur ?

R — Non, je le connaissais pas.

Q — Chez vous, vous regardez beaucoup de films ?

R — Non, très peu.

Q — Y'a des moments particuliers privilégiés ?

R — Jamais trop seul, c'est souvent avec des amis, des soirs de semaine. J'aime bien pour le partager, le film. Seul, je suis plus jeux vidéos, lecture. En ce moment, je joue à Hitman, je viens de le découvrir. Et FIFA. Voilà. Et puis à côté, vu que je travaille avec les associations, ça me prend pas mal de temps, ça remplit mes journées.

Q — OK. D'accord. Et vous avez souvenir du dernier film que vous avez vu chez vous quand même ?

R — Comment ça s'appelle… oui… Ah je sais plus le nom. Un film marrant avec un agent secret. Un vieux film… C'est une référence pourtant… Je sais plus le nom.

Q — C'est anglo-saxon ?

R — Oui… Je sais plus. En plus ça m'a pas plu du tout. C'est pas un humour que j'aime regarder. Du coup c'est le genre de film que je regardais beaucoup avant, plus jeune. Depuis qu'on m'a intéressé aux films plus d'auteurs, je dirai plus Cinéfils, j'accroche beaucoup moins avec les comédies…

Q — D'accord. Si ça revient… Ça s'est opéré quand ce changement, avec l'asso ?

R — Ouais, octobre novembre. En fait quand je suis allé voir Mommy. C'est vraiment ce film qui m'a fait prendre un autre angle. Ça m'a un peu plus intéressé. En parallèle je suis rentré dans une émission de radio sur le cinéma donc je me force aussi à m'intéresser à ces films pour pas être largué.

Q — D'accord, donc il y a une démarche d'ouverture.

R — Voilà, c'est pas que pour le plaisir, mais bizarrement j'en ai plus.

Q — Et vous téléchargez ?

R — Non, que la salle. Je sais même pas faire et je prends pas le temps d'apprendre. Ou je demande à des amis de me passer des films si vraiment j'ai envie d'en voir un. Je devrais aussi aller à la BU… Mais je le fais pas encore.

Q — OK. Est-ce que vous avez souvenir d'un des premiers films qui vous a plu, bien plus jeune ?

R — (il réfléchit). J'étais déjà pas très film je crois… jeune, ça va pas remonter à longtemps. Le seul souvenir jeune, très jeune, c'était Tarzan.

Q — Le Disney ?

R — Oui, c'était peut-être la première fois que j'allais au cinéma.

Q — Vous étiez avec vos parents ?

R — Ouais. J'y suis pas allé souvent. Là que vois que Bienvenue chez le Ch'tis ou Avatar qui m'avaient un peu marqué. C'était aussi la 3D qui m'a un peu plus motivé. On était avec les parents d'un ami. Ça venait pas forcément de moi, c'était plus pour passer du temps…

Q — Souvent la première sortie qu'on a le droit de faire sans les parents, c'est le cinéma, avec des amis, des frères et sœurs…

R — Ouais mais ils sont beaucoup plus jeunes donc c'est pas les premières sorties que j'ai faites. Sans parents… Moi j'allais plus jouer au tennis avec les potes. Cinéma… non. Je dirai Astérix, c'était les Jeux olympiques. Ça remonte loin.

Q — D'accord. Vous étiez plus sport ?

R — Oui, c'était sport.

Q — Et vous en faites toujours ?

R — Oui, c'est toujours les sorties… Tennis… dès qu'il y a un moment je vais jouer avec les copains.

Q — Est-ce que vous avez, malgré tout (on rigole), un genre de film que vous aimez bien ?

R — je dirai pas action parce que… ça va plus se rapprocher de l'action, mais plus sentimental. Pas film à l'eau de rose genre le couple qui se sépare parce que la fille va mourir ou les trucs comme ça.

Q — Sentimental dans quel sens alors ?

R — Plus dans le sens où on découvre toutes les facettes d'un personnage. Où on va pouvoir dégager l'acteur et son jeu. Où on va découvrir toutes ses personnalités.

Q — Vous avez un exemple ?

R — Ben, Nightcall. Je vais prendre Nightcall. Pas pour le scénario du tout. Enfin si, ça m'a intéressé mais on est plus accroché parce que l'acteur dégage. Je sais plus son nom. Ce qu'il dégage c'est assez hallucinant. Il porte le film à lui tout seul. C'est vraiment le genre de film qui va me plaire. Avec un personnage fort. C'est un peu pareil dans Mommy avec ce jeune acteur qui porte le film. C'est vraiment bien. C'est hallucinant. Ça m'accroche.

Q — D'accord. Ce sont deux films vraiment récents. Est-ce que vous avez un exemple moins récent, pas dans ceux que vous avez vus dernièrement.

R — Non, parce que c'est pas des films que j'allais voir. Quand j'allais au cinéma c'était pour rigoler, pour sortir avec les potes genre les trois mousquetaires… C'était juste on avait bien rigolé, le film j'allais pas chercher à le comprendre. Quand je vais au cinéma, c'était vraiment pas pour le film, mais pour sortir.

Q — Donc là, vous êtes vraiment dans un changement de point de vue très récent.

R — C'est ça, vraiment les films comme ça qui m'ont donné envie d'aller voir d'autres films au cinéma dès que j'aurai le temps.

Q — Du coup, si on vous demandait quel est votre film préféré…?

R — Je suis obligé de dire Mommy ! Parce que je pensais pas qu'il m'accrocherait autant quand je suis allé le voir. J'en avais entendu parler à On est pas couché, à la télé. Ça avait l'air d'être pour eux le film à aller voir. J'ai dit à une amie, allez on va y allez. C'est… Pas un déclic. Je l'ai trouvé génial. Je me suis dit on va peut être y aller un peu plus.

Q — Super.

R — Peut-être pour avoir les mêmes sensations. Ça peut être d'autres genres parce que lui il est pas rigolo. Hunger Games… Ça me plait de moins en moins parce que c'est toujours la même chose. C'est un film qui semble pour les ados mais qui a un message plus poussé, c'est plus profond, mais bon. On a fait le marathon. J'avais jamais fait plusieurs films d'affilés. Et là faire les 3 d'affilés, le 3 avait pas commencé que j'en avais marre. Et pourtant, il est passé vite. Le dernier. Je m'attendais à un film comme ça. Y'en a beaucoup qui ont été déçu, les échos que j'ai entendus de mes amis, étaient déçus parce que c'était poussif. Comme la première partie du dernier Harry Potter où c'est plus difficile de transmettre ce qu'il y avait dans le livre. J'avais bien suivi Harry Potter parce que c'est ma génération… Oui Oui, en fait mes films de référence c'est eux, les Harry Potter.

Q — Qu'est-ce qui vous plaisait dans Harry Potter ?

R — Ben… au début c'était nouveau… Peut-être que j'ai eu le DVD a Noel donc on le regarde. Vu que c'était une série qui se suivait, forcement j'avais envie de voir les films. J'avais lu des livres, les premiers et les derniers, un trou au milieu. Même avec l'école, ça suit, ça suit. Et chaque film qui arrivait, c'était l'évènement. Même Star Wars, je veux dire, ou le seigneur des anneaux j'avais pas accroché du tout. Parce que c'était pas forcément en même temps que moi. Mais Harry Potter…

Q — D'accord. Est-ce qu'au contraire il y a un genre de film pour lequel vous êtes assez réticent ?

R — Les adaptations de BD. Tout cela période où y'a eu les profs, Boule et Bill. Même Tintin, j'ai pas du tout aimé. Je trouve qu'on est pas du tout dans l'univers de la BD ! Le seul qui l'a un peu plus surpris c'est Largo Winch qui m'avait plus plu. Mais franchement, je peux pas regarder. Les Profs, j'ai essayé, j'ai pas pu. C'est l'univers de la BD qui doit rester l'univers de la BD.

Q — Merci, c'est précis ! Est-ce qu'il y a un type de film ou un film en particulier que vous êtes fier de ne pas aimer ?

R — Je vais mettre Les Profs aussi… Je suis content de ne pas accrocher à ça parce que c'est poussif. C'est des genres de films tout publics où c'est normal, c'est recherché aussi : c'est des acteurs connus, des personnalités connues comme Kev Adams qu'on essaye de mettre en avant pour pouvoir plus vendre. Je suis content de pas aimer ça parce que c'est ce qui est recherché, y'a rien en profondeur.

Q — D'accord. Est ce qu'il y a un film que vous aimez bien ou que vous avez bien aimé dont vous avez un petit peu honte ?

R — Bienvenue chez les Ch'tis. (il rit)

Q — Pourquoi ?

R — C'est pareil, c'est tout public, y'a pas de profondeur dans le scénario, on s'en fout un peu. En le revoyant, ça devient lassant, on se rend compte que c'est vachement simple. C'est pareil, c'est avec la nouvelle approche que j'ai où je me suis rendu compte de certaines choses : ça me plaisait beaucoup, mais finalement c'est pas ce qui me plait, que je recherche dans le cinéma. Ça m'a fait rire parce que tout le monde rigolait.

Q — Est-ce qu'il y a des personnes privilégiées avec lesquelles vous parler de cinéma ?

R — Ben, pas les personnes de Cinéfils parce qu'on est pas mal a pas être que tourné vers le cinéma. Des, mais très proches qui aiment beaucoup le cinéma. Ma meilleure amie qui aime beaucoup le cinéma, c'est elle qui m'a emmené voir Mommy. Je la suis partout, donc c'est avec elle qu'on en parle. J'en ai une autre aussi qui a fait un BTS cinéma donc tous les soirs j'avais droit au petit Info BTS. Vu qu'elle était à Cannes, on y a été pour la rejoindre, n a vu comment ça marchait.

Q — D'accord. C'est plus des conseils ?

-Oui, mais aussi des points de vue différents. Par exemple cette amie qui est en BTS, j'ai pu me rendre compte qu'il y avait plusieurs univers dans le cinéma. C'est elle qui, à force d'en parler, de l'étudier différemment, ils ont des modes de pensées différents aussi. Je me disais des fois « mais pourquoi elle pense ça ! ». Ça permet d'avoir d'autres approches, par exemple mon amie de la fac a pas du tout la même approche du cinéma, mais ça rejoint les mêmes films ! Deux univers différents qui vont pas rechercher la même chose, mais qui ont les mêmes goûts ! Elles vont pas en parler de la même manière non plus.

Q — OK. Est-ce que selon les contextes, vous auriez tendance à parler plus ou moins d'un film ?

R — Je sais pas. Avant Mommy j'aurai pas dit Mommy mais maintenant je le dirai dans n'importe quelle situation. Parce que… J'aurai eu plus de mal à en parler avant « Ouais, j'ai vu Mommy, c'est un Nolan » c'est pas des gens connus donc je vais peut-être pas le dire. Là il m'a tellement plu que je le dirai à tout le monde. Avant j'aurai dit Hunger Games avec mes amis.

Q — Et par exemple en entretien d'embauche ?

R — (il réfléchit) Ben là, maintenant, comme je disais, ce serait Mommy mais avant de le voir… ce qui est sûr c'est que j'ai eu la chance de pas en passer quand je regardais « Bienvenue chez les Ch'tis » parce que ça le fait pas devant des gens comme ça.

Q — Merci. Est ce que vous pensez qu'il y a des films pour les filles ou les femmes et d'autres plus pour les garçons ou les hommes ?

R — (Il réfléchit). Les films d'action… Tendance à voir des garçons qui vont aller les voir. C'est ça, mais quand on va voir Nightcall, on rentre dans la salle et… pas de filles, pas beaucoup. Des filles qui y vont, c'est les cinéphiles quoi. Il y a des films comme la vie d'Adèle qui vont peut-être plus intéressera les filles.

Q — Et vous l'expliqueriez comment ?

R — Je sais pas… D'un point de vue personnel, par exemple la vie d'Adèle j'ai pas envie d'aller le voir, ça va être plus gnangnan, moi je le vois comme ça ce film. Et là il y avait toutes les filles qui disaient « Si il faut aller le voir, il est trop beau ». C'est la façon dont on en parle qui fait que. Un film plein d'action, genre Need for Speed ou truc comme ça, elles disent « ah non, c'est pas trop mon truc ». Après c'est difficile de voir parce que moi les personnes avec qui je vais au cinéma sont des personnes cinéphiles, des filles. C'est vraiment dans le discours.

Q — D'accord. On va parler d'acteurs ou d'actrices maintenant. Est-ce que vous en avez des préférés, que vous aimez particulièrement ?

R — Ah, je suis méga mauvais en nom d'acteurs, ça va être… Je suis incapable d'en donner un parce que je suis incapable de retenir un nom d'acteur. Je vais plus retenir tous les sportifs, du coup je retiens pas tout (on rigole). Chez les filles, je dirais Emma Watson, parce que pareil, c'est peut-être aussi ma génération et qu'elle a un discours très jeune et féministe aussi. Je le trouve à sa place, qui a réussi à avoir une évolution assez impressionnante. Je veux dire elle a commencé dans une série, Harry Potter, c'est pas forcément de se décoller de cette image qu'elle avait et elle l'a fait à merveille. Quand j'ai vu Le Monde Charlie par exemple, que j'ai beaucoup aimé aussi, je la trouve exceptionnelle, elle a vraiment réussi à se démarquer. Chez les garçons, Jean Dujardin. Parce que pareil, c'est un acteur que j'appréciais beaucoup avant dans son rôle de comique. J'avais peur de plus l'apprécier en regardant ses films et j'ai trouvé une évolution assez… Il a réussi à changer de style, il arrive à faire les deux, je trouve ça fabuleux. Et puis il est français. C'est le côté chauvin. J'aimais beaucoup le couple avec… Sandra machin donc forcément. Puis il y en a un autre que j'aime bien… Je sais plus le nom, l'acteur de Breaking Bad.

Q — Le personnage principal ? Brian Cranston ?

R — Ouais, je le trouve fabuleux. Il a une histoire exceptionnelle : il sort d'une série comique comme Malcom pour aller vers une série beaucoup plus noire comme Breaking Bad, il est génial. Je suis allé voir Godzilla et j'étais déçu parce qu'ils le mettent vachement en avant dans

la bande-annonce et en fait il joue 10 minutes ! À chaque fois que je le vois, j'en ai des frissons. Il a cette image d'acteur comique tellement fou que quand on le voit jouer dans Breaking Bad ou un film un peu plus sérieux, c'est impressionnant quoi !

Q — Est-ce que c'est des gens dont vous suivez un peu la vie ?

R — Peu, très peu. Plus peut-être Jean Dujardin. Peut-être parce qu'il est français, et j'aime bien savoir ? Mais les américains, c'est pas très peu, c'est pas du tout. Parce qu'encore une fois, je vais plus suivre les sportifs. Mais c'est vrai que c'est quelque chose que je commence petit à petit à regarder. Vu que je les connaissais pas avant, je construis tout au fur et à mesure. On me dit « t'as vu cet acteur ce qu'il fait, tu l'as vu ? » du coup derrière je vais aller regarder ce qu'il a fat et ça je le faisais pas avant.

Q — OK, cette fois en termes de personnages. Est-ce que vous avez souvenir d'un personnage qui vous a marqué ? Ça peut être dans un film que vous m'avez cité ou pas.

R — Ben, un téléfilm que j'avais beaucoup apprécie sur TF1 : Le jour où j'ai tué l'assassin de mon fils un truc comme ça. Le rôle du père m'avait beaucoup marqué parce qu'il y avait justement une évolution, un changement psychologique. On voyait qu'il était marqué de plus en plus, c'était très prenant. Mais j'ai pas d'image fixe d'un personnage qui m'a marqué plus que ça parce que j'avais pas cette approche des films, je regardais sans regarder vraiment, de manière superficielle. Donc pas forcément un personnage. Si peut-être, c'est Logan, l'acteur dans le Monde de Charlie… Logan je sais plus quoi… Je l'ai plus. Qui m'avait beaucoup marqué aussi, je me rejoignais plus dans son univers aussi. C'est pareil c'est quand on va s'identifier dans un personnage, c'est aussi plus intéressant. On peut plus s'accrocher à lui.

Q — D'accord, OK. Cette fois tous domaines confondus, ça peut être aussi le sport, la musique ou un proche de vous, est ce que vous considérez quelqu'un comme un modèle ?

R — Ouais. Oui, il va falloir l'expliquer du coup.

Q — Oui, s'il vous plait (on rigole).

R — C'est le responsable d'animation de mon village, qui fait beaucoup de choses pour mon village, mais c'est surtout son parcours de vie qui m'a marqué. C'était le guitariste de Mylène Farmer. Il a tôt quitté pour sa femme qui est décidé peu de temps après. Il s'est installé à Serignan avec son fils et il a monté énormément de projets avec les jeunes sans jamais perdre espoir malgré tous les bâtons qu'on lui mettait dans les roues. Il a monté des groupes, aussi avec son fils, il a continué à faire de la musique, il a monté le club des jeunes. Et étant donné que c'est un monde qui me plait beaucoup, le monde des enfants c'est quelque chose dans lequel j'ambitionne de travailler. Je l'admire quoi, c'est quelqu'un qui a toujours la pèche, le sourire, qui en garde beaucoup pour lui, mais qui en donne vachement.

Q — D'accord. Et vous le connaissez bien, vous l'avez connu comment ?

R — C'était mon directeur de centre aéré, je connais bien son fils aussi, je suis allé beaucoup chez lui. Pour moi, il est proche. Son optimisme à toute épreuve. Et dans le même genre, qui m'a fait aussi prendre conscience de certaines choses, c'est une productrice qui gère des jeunes talents. Vous les voyez dans on ne demande qu'à en rire. Qui est de Serignan, qui a eu des problèmes de santé et qui a décidé de tout arrêter pour faire ce qu'elle aimait. Et aujourd'hui elle a un théâtre à Avignon, elle produit des jeunes artistes. ET elle a toujours gardé un lien avec Serignan, elle a créé un festival. Je trouve ça fabuleux de se dire, je vais faire ce que j'aime même si c'est difficile, les épreuves. Se dire, j'ai envie de faire ça. C'est le déclic que j'ai eu, tiens, en même temps que je cinéma, de vouloir faire des choses pas juste parce que je pense que j'en suis capable, mais se dire « j'ai envie de faire ça, et je vais m'en donner les moyens ». Je la connais parce que c'est une amie à ma maman. Mais moi je l'ai rencontré il y a très peu de temps et c'est vrai qu'elle a des discours qui m'ont beaucoup marqué. C'est quelqu'un qui a saisi des opportunités. Qui faisait quelque chose qu'elle aimait, mais elle avait d'autres rêves et elle c'était jamais dit « je vais les faire ». Et il a fallu qu'elle ait des problèmes pour se le dire. Elle les a faits du coup, elle fait des choses exceptionnelles aujourd'hui. Et je me dis « Merde, j'ai pas envie d'attendre qu'il m'arrive quelque chose pour faire les choses ». Et… admirable.

Q — Merci beaucoup d'avoir partagé ça avec moi. On va un peu plus aborder la notion de masculinité, ce que ça appelle chez vous. Est-ce que vous avez souvenir de discours qu'on vous a fait sur le fait d'être un garçon ou d'être un homme ?

R — (Il réfléchit). Peut-être au foot. Le souvenir, c'est quand je jouais au foot, il y avait peu de filles qui jouaient avec nous, très peu. C'était toujours les filles sur le banc, de côté, elles sont moins fortes. C'est cette image qui m'a le plus marqué. En plus c'était des très bonnes amies et à la fin de l'entrainement ils disaient « t'es nulle, on va pas te faire une passe, tu vas pas jouer avec nous, on va t'ignorer ». Au niveau scolaire j'ai pas de souvenir, surtout ça.

Q — Donc, surtout sur ce que les filles ne peuvent pas faire.

R — Oui, par contradiction.

Q — OK, je vais vous donner une expression toute faite et vous allez me dire ce que vous en pensez. Qu'est-ce que c'est « se comporter en homme » ?

R — Heu.. Se comporter en gentleman.

Q — Et ça veut dire quoi ?

R — C'est être respectueux de l'autre. Autant des femmes que des hommes. Être… Je sais même pas si ça se dit ce mot « sécuritaire »… Ça se dit ?

Q — Protecteur ?

R — Voilà.

Q — D'accord. Autre expression toute faite, qu'est ce que c'est pour vous « un homme bien » ?

R — (il réfléchit). Un homme respectueux de l'autre. Mais j'aime beaucoup cette notion de respect, moi. C'est important…

Q — C'est une valeur pour vous.

R — C'est même une volonté.

Q — OK. Et au contraire, quel genre d'homme vous détestez ?

R — L'homme macho. Qui prend la femme comme un objet, dans ce sens-là. Oui, qui la respecte pas, qui respecte pas son prochain. Qui veut rien entendre.

Q — Et vous en connaissez des hommes comme ça?

R — Non. Bah, si, si si. Ouais. Mais très peu. La seule personne qui me marque là je crois que c'est mon oncle. C'est le modèle type du macho fermé. Je vois pas d'autres personnes. En général, quand je vois ça, ça me passe un peu par dessus, je préfère pas relever.

Q — D'accord, merci. Est ce qu'il y a des hommes que vous trouvez plus masculins que vous ?

R — Ouais. Tous ceux qui ont plus de barbe que moi (il rigole). Parce que moi elle pousse pas, donc ! Tous ceux qui se rasent tous les 3 jours parce qu'ils peuvent… Non, mais je le dis ! Quand j'ai fait mon stage cet été. Je j'ai fait dans un journal, je m'étais rasé la veille, je me suis dit « on va faire sérieux ». Et on m'a pris pour un 4e ! On m'a demandé si je faisais mon stage de 4e. Bon…

Q — Et au contraire quelqu'un qui est moins masculin que vous ?

R — J'en vois pas beaucoup. (il réfléchit). Moins masculin que moi, c'est quelqu'un qui va se mettre du vernis, sinon, je vois pas.

Q — D'accord. Où est-ce que vous vous voyez à 35/40 ans ?

R — Ca aussi c'est en contradiction : y'a quelque temps, je me voyais dans mon village, dans ma petite école a donner des cours et à donner des cours de tennis à côté et être content comme ça. Maintenant, je me pose d'autres questions et j'ai envie de voir plus loin. Peut-être à Paris, à animer une émission de télé ou même de radio, mais plus télé. Mais sinon, c'est pareil, j'en reviens à l'histoire de tout à l'heure. Avant je me voyais dans mon village avec ma petite famille, école, tennis, mairie. Puis vivre tranquille, quoi. Un petit train train. Et depuis que j'ai parlé avec cette femme, j'ai plus envie de réaliser mes rêves, pousser plus loin et peut-être me voir à paris dans mon appartement et me voir aller tous les matins animer mon émission.

Q — Plus jeune, vous vous imaginiez comment à 20 ans ?

R — J'imaginais médecin ! (Il rigole). C'est pareil, quand j'étais plus jeune, ma première idée c'était que je voulais partir loin. Soit revenir plus proche de ma famille de Poitiers, soit aller

vraiment dans le sud, je voulais absolument aller à Cassis, c'est une ville qui me plait beaucoup. Mais j'avais déjà en tête animateur télé.

Q — Donc c'est parti et revenu ?

R — C'est pas parti, je l'ai gardé pour moi toute ma vie en me disant c'est pas possible. En me disant « C'est compliqué, faut faire une école, faut des contacts, moi je suis dans la Provence ». Et j'ai plus envie de me dire ça quoi.

Q — Très bien ! Est ce que vous avez déjà entendu parler de la notion de genre ?

R — En cours. Heu… Je sais plus dans quel cours. Je sais même plus les intitulés exacts. Beaucoup de cours.

Q — Et si vous deviez expliquer très simplement ce que c'est que le genre, par exemple à un enfant ?

R — Je pense que j'en serai incapable. Je trouve que c'est trop… Pour moi ça a pas de définition concrète. Dans ma tête, quand on dit genre, ça va réduire à un groupe de personnes. C'est pas quelque chose que j'aime faire.

Q — À quel groupe de personne ?

R — Bah, tous les groupes… Autant les filles que les garçons, les blondes, les brunes. Pour moi le genre c'est… Tout peut être genre, tout fait partie d'un groupe. J'accroche pas forcément à cette notion.

Q — D'accord. Et est-ce que vous avez déjà vu un film qui parle de cette notion ? Ou qui vous y a fait penser ?

R — J'ai envie de dire Hunger Games parce qu'il y a vraiment des différences de classes, de sociétés, y'a le capitol, les districts. Ça se dégrade petit à petit, dans les conditions de vie, dans l'allure, dans les caractères… Dans la manière de vivre.

Q — D'accord. Est-ce que vous souhaitez ajouter quelque chose sur un thème qu'on a traité, une anecdote que vous n'avez pas eu le temps de raconter par exemple…

R — Non, j'en ai pas.

Q — Très bien. Est-ce que vous avez des questions à me poser ?

R — J'en ai pas non plus. Je sais pas, non.

Q — Pas de soucis. J'en ai fini, il ne me reste plus qu'à vous prendre en photo si ça ne vous dérange pas.

QUENTIN

19 ans. Étudiant en Licence 2.

Q — … Il s'agit vraiment d'une discussion, il faut que vous soyez à l'aise. N'hésitez pas à donner des passages de vie, des anecdotes, des souvenirs.

R — Ok y'a pas de problèmes…

Q — Je nous enregistre, comme je vous le disais et, si vous le permettez, je vous prendrais en photo pour avoir le bon visage sur le bon nom.

R — OK pas de soucis, on y va.

Q — OK. Quel âge avez-vous ?

R — 19 ans.

Q — Vous êtes passé du bac à cette licence directement ?

R — Oui, je suis en licence 2.

Q — Vous vivez seul ?

R — Oui, j'ai un appart en collocation avec un garçon, c'est le Crous qui nous amis ensemble.

Q — D'accord, ça se passe bien ?

R — Oui, ça va. Rien d'extraordinaire, mais ça se passe. Ça va…

Q — D'accord. On va aborder les habitudes cinématographiques que vous avez en ce moment. Est-ce que vous allez au cinéma ?

R — J'essaye d'y aller régulièrement, la dernière fois c'était hier. Je suis allé voir Quand vient la nuit à Utopia, de Mickale Rosca.

Q — Ça vous a plu ?

R — Ouais, c'était pas mal. C'est un réalisateur que j'aime bien. J'ai bien aimé son premier film où c'est des belges. Je voulais donc voir le second. J'y suis allé avec Fabien de la promo, je sais pas si vous voyez qui c'est.

Q — Je suis désolée, mais les prénoms… Et régulièrement ça veut dire quoi pour vous ?

R — On essaye d'y aller une fois par semaine, mais y'a des semaines plus chargées au niveau des cours. On essaye de pas louper un film qui nous intéresse vraiment, sinon on regarde sur l'ordi.

Q — Vous regardez beaucoup de films chez vous ?

R — Ouais pas mal. Y'a aussi les séries que je regarde pas mal. Mais après j'en regarde souvent dans la semaine ; peut-être pas tous les jours parce que ça dépend des soirs et tout ça. Ca dépend si j'ai du travail, si j'ai d'autres choses à faire ou quoi.

Q — Et là c'est plus tout seul ?

R — Oui, ça nous arrive de regarder des films à plusieurs, mais sinon c'est seul le soir pour faire passer le temps. C'est pour se détendre.

Q — Et vous choisissez vos films comment ?

R — Avant je choisissais au hasard, mais là en ce moment, comme j'ai remarqué que j'avais pas trop de culture ciné avec les grands réalisateurs et tout ça, j'essaye de regarder plus de vieux films pour créer une espèce de culture cinéphilique, je sais pas si ça se dit comme ça.

Q — Si, et qu'est-ce qui vous a fait remarquer ça ?

R — Tout seul… en cours, on a vu des réalisateurs en Médias AV avec Gimello, y'avait plein de réalisateurs que je connaissais pas et je me suis dit que ce serait intéressant. Et puis on en regarde un et ensuite on continue.

Q — D'accord, vous vous forcez ?

R — Des fois, je regarde les filmo sur Wikipédia et j'élimine pas mal ceux qui ont pas l'air de m'intéresser par rapport à l'histoire. C'est ce qui guide en ce moment. Voilà voilà.

Q — Et qu'est ce que vous avez regardé dernièrement ?

R — Ben, comme j'ai lu sur Facebook et en cours qu'il fallait voir des trucs Télérama, j'essaye de me faire la filmo de Truffaud, j'en ai vu deux pour l'instant, les 400 coups et Tirez sur le pianiste. J'essaye de les faire dans l'ordre pour voir si y'a une évolution.

Q — Super. Et ça vous plait ?

R — Oui c'est pas mal, les 400 coups j'ai vraiment aimé. J'aime bien, si si. C'est surement innovant pour l'époque, mais y'a plein de trucs qui ont été repris, refaits, c'est intéressant à regarder.

Q — D'accord, qu'est-ce qui vous plait particulièrement ?

R — Vraiment les plans, la manière dont ils abordent l'image, plus que les dialogues. Après les dialogues, je pense qu'il en faut des bons pour un bon film, mais je suis plus intéressé par l'image elle-même.

Q — En règle générale ?

R — Oui.

Q — Sur les séries aussi ?

R — Ça dépend parce que là pour moi c'est vraiment du divertissement, c'est plus l'histoire. L'intrigue qui fait qu'on continue à regarder. Y'a des séries qui sont quand même vachement ambitieuses à ce niveau-là. Par exemple celle que j'avais étudiée pour votre cours, Rectify, je trouvais qu'il y'avait des plans pas mal. Après…

Q — En ce moment vous regardez quoi ?

R — En ce moment, je suis que The Walking Dead, j'en attends pas mal et y'en a qui ont arrêté.

Q — D'accord. Donc, vous regardez pas mal de films et vous êtes ouvert à la découverte.

R — Complètement.

Q — Est-ce que vous avez souvenir de films que vous avez vus jeune qui vous ont marqués ?

R — Les premiers films que j'ai aimés… c'est je pense des dessins animés en étant petit. Y'en a un qui me revient, c'était le Roi et l'oiseau. Je me souviens plus vraiment de l'histoire. Je me souviens juste du dessin en fait, je pense, qu'était, et l'ambiance… Mais je me souviens plus trop trop mais l'histoire, je crois que c'était quand même touchant quand on est enfant. Je sais pas pourquoi j'ai aimé, mais c'est un film qui me reste. ET après, comme tous les enfants ou la plupart, les Disney. Et en film sinon, quand j'étais petit j'aimai bien regarder Spy Kids, on est plusieurs à les avoir aimés, notre génération. C'est surement parce que c'était des enfants et tout. Et y'a aussi les dessins animés de Mi heu Zawaki…. Miazaki, le Château dans le ciel et tout ça. Pareil pour l'atmosphère et tout ça. C'est mes parents qui me faisaient regarder. Ils achetaient des DVD ou les cassettes.

Q — Ce sont des gens qui aiment le cinéma ?

R — Ma mère beaucoup, elle y va presque une fois par semaine. Mon père moins, mais il aime bien. Ils ont quand même le goût des bons films quand même. Ils ont pas vraiment participé à l'élaboration de ma culture cinématographique, mais ils avaient quand même l'intention de nous emmener au cinéma pour nous montrer des films.

Q — Et dans les Disney, vous aviez un préféré ?

R — Oui, le Roi Lion que j'ai souvent regardé et l'autre, mais plus grand… J'ai oublié me nom, le petit robot…

Q — Wall-E ?

R — Oui, j'adore. En film aussi y'avait les deux frères avec les tigres là. Ma mère avait acheté en DVD et on regardait souvent avec ma sœur. Voilà.

Q — D'accord. Merci. Est-ce que vous vous souvenez d'une sortie sans les parents au cinéma, avec des copains ?

R — Je sais pas, je suis quand même vite sorti avec des amis au cinéma. C'était plus pour aller voir des Blockbusters en gros, pas vraiment des films indépendants ou d'art et d'essai. Le premier je me souviens pas du tout, mais je me souviens du dernier Star Wars. Ils nous avaient déposés. J'étais allé avec un ami. Et après c'était tous les… je sais plus franchement, mais souvent des gros trucs américains.

Q — D'accord, et maintenant vous regardez encore ce genre de films ?

R — Ca m'arrive, mais j'ai pas forcément le même plaisir que quand je vais à l'Utopia, c'est pas pour faire un peu le qui se la pète mais maintenant je suis plus attaché aux films où y'a une recherche esthétique que la grosse histoire un peu lourde où c'est tout le temps pareil. Ça m'arrive d'en voir encore. Le dernier film que j'ai vu dans un gros cinéma comme le Capitol, c'était le film Gore dont ils parlaient tous, je me souviens. Ils disaient que les gens se battaient dans les salles. Des amis voulaient le voir donc… C'était divertissant, mais vous voyez comme ça m'a marqué…

Q — D'accord. Maintenant on va aborder vos films préférés. Est-ce que vous pouvez m'en citer ?

R — Ben là j'ai vraiment beaucoup aimé Bull Head de Mickaël Rosca. Ouais, c'est un de mes films préférés je pense.

Q — Qu'est-ce qui vous a plu ?

R — L'atmosphère de l'histoire. L'histoire tout court. Il aborde un sujet qu'on a pas forcément l'habitude d'aborder. C'est un peu un polar, mafia et tout, mais c'est plus… Je sais pas si vous l'avez vu ?

R — Non.

R — C'est en gros la mafia des… produits qu'ils mettaient dans les vaches pour les faire grossir et donner plus de viande en Belgique. Je trouvais que les paysages belges, ils apportaient vraiment une atmosphère. Les paysages campagnards un peu. Je trouvais tout bien dans ce film. Après en autre film préféré… (il réfléchit). J'ai pas l'habitude de regarder plusieurs fois le

même film alors, ça veut bien dire que j'en ai pas vraiment des préférés. J'essaye de trouver… Non.

Q — OK. D'accord.

R — Ah si si, y'a quand même un film que j'ai vraiment adoré, c'est Hunger de Steve McQueen que j'ai vraiment aimé pour le thème qu'il aborde. EN prison. C'est les grèves pendant la prison, les grèves de faim tout ça. Et là il y avait vraiment des plans forts, alors qu'il y'a presque que des plans fixes. Et en plus je venais de découvrir ce réalisateur, je pense qu'il est intéressant. J'avais d'abord regardé 12 years a Slave qui est le dernier sorti et ensuite je me suis intéressé à ce qu'il fait. Hunger, j'ai vraiment aimé.

Q — D'accord. Vous m'avez parlé de mafia et de prison, est-ce que ce sont des thèmes qui vous attirent particulièrement ? Plus généralement, est-ce que vous avez un genre de films ?

R — C'est pas forcément les thèmes, je vais pas aller voir un film parce qu'il parle de mafia ou de prison. Je trouve que dans les films que je regarde, ils les abordent pas comme dans les films à gros gros budget. Ils apportent vraiment quelque chose de plus. Ils vont au-delà des stéréotypes, je trouve ça intéressant.

Q — OK. Est ce qu'au contraire, il y a des films ou des styles de films que vous n'aimez pas, qui ne vous attirent pas ?

R — Y'a les films que j'aime pas, mais y'a aussi des films sui m'énervent où c'est vraiment tout le temps pareil. Comme les Hunger games par exemple. Si on le met devant moi, je le regarderai, ça divertit, mais c'est tout.

Q — C'est le côté saga ?

R — Non parce que j'adore le Seigneur des anneaux et tout. C'est plus… je trouve pas les mots, mais c'est un peu les trucs un peu romance. Y'a un côté sentimental. J'ai vu que les deux premiers, c'était vraiment… je sais pas comment on appelle ça… C'est pas l'histoire d'amour qui me dérange, mais… je sais pas. Je trouve pas le mot. C'est cul-cul. Le type d'histoire (on rigole), je l'ai vu dans plein d'autres films. Des trucs de survie comme ça, on a vu 50 fois.

Q — D'accord. Merci. Donc y'a pas un genre que vous aimez pas ?

R — Non, j'exclus pas des genres, mais plus la manière d'aborder le truc que j'aime pas forcément dans certains films.

Q — OK. Et est-ce qu'il y a des films que vous êtes fier de ne pas aimer ?

R — Non, je pense pas. J'ai pas la culture cinématographique suffisante pour me permettre de dire ça. Y'en a pas comme ça. Ça m'arrive de regarder des films et de rigoler parce que je trouve ça ridicule alors que c'est pas censé être drôle. Là dernièrement j'ai regardé la Bande annonce d'un film, 40 nuances de gris, t j'ai trouvé ça… J'avais l'impression que c'était une

pub de parfum qui allait durer pendant une heure et demie. On s'est foutu de leur gueule, mais est ce qu'on est fiers, je sais pas. Quand j'ai vu les plans et tout… Ca se trouve c'est un très bon film, je sais pas j'ai pas vu…

Q — D'accord, merci. Est-ce que vous achetez les DVD des films que vous aimez ?

R — Non j'ai pas de DVD, déjà mon ordi n'a pas de lecteur DVD. J'ai des amis qui louent beaucoup de DVD à la BU, moi je peux pas les lire donc ça me sert pas à grand-chose. Après je cache pas, j'ai la facilité du téléchargement, du streaming, donc… Et puis j'en garde pas mal sur mon disque dur. Y'a de tout, même ceux que j'ai pas forcément aimés. Si je passe mon disque dur à un ami, si il a envie de le regarder ou quoi.

Q — D'accord vous montrez les films à d'autres personnes ?

R — Oui, quand je les ai vraiment aimés. Je reviens sur Bull Head mais quand je l'ai vu, je suis allé voir mes copains de la promo et je l'ai re regardé avec eux. Ouais, ça m'arrive des fois ou alors, c'est quand même plus souvent où c'est des amis qui sont dans des écoles de cinéma et qui me disent de voir des trucs. On se fait même des petits concours, des chasses au trésor où on tente de trouver le meilleur film pour le montrer aux autres. Comme chercher une bonne musique pour faire découvrir.

Q — D'accord. Et il y a des gens particuliers avec qui vous parlez de cinéma ?

R — Les amis proches. Dans la fac, c'est le fameux Fabien et Antonin. Et après avec des amis qui suivent des cursus cinéma à Paris. Les amis ouais.

Q — Et votre famille ?

R — Avec ma sœur de temps en temps.

Q — Elle est plus âgée ?

R — Oui, elle a deux ans de plus. C'est pas vraiment le centre de nos conversations, mais on se conseille ou on se dit ce qu'on a vu. Avec ma mère aussi. Mon père moins. Plus avec ma mère, ouais. La dernière fois elle m'a emmené voir le Procès de William Am SAllam. Un peu long au bout d'un moment dans la salle parce que c'est à huis clos et tout… Je pense qu'on a pas trop l'habitude de ce genre de film. C'est pas qu'on en peut plus, mais ça fatigue quand même, on se demande quand ça va finir. Sinon, je lui dis aussi des trucs qu'elle peut aller voir.

Q — D'accord. Vous avez les mêmes goûts ?

R — Oui et non. Je me suis jamais attardé là dessus, on se dit plus « y'a ce film-là, tu veux venir voir ? » « oui, non » et voilà.

Q — OK. Est ce qu'il y a des contextes dans lesquels vous allez faire attention à ce que vous dites de vos films ? Est-ce que vous serez toujours honnête ?

R — Là oui parce que je sais que ça a aucune conséquence. Si c'est pour entrer dans une école de cinéma, je pense que je vais essayer de sortir des films que je sais qu'ils sont bien considérés. Que j'aime bien, mais qui passent bien. Ça pourrait être une stratégie à adopter. Je l'ai jamais fait encore, mais je pense que je jouerais là dessus avec des films que j'ai vus, pas pour faire le malin, mais essayer de répondre à ce qu'ils attendent parce que je pense pas que dans une école ils nous demandent de regarder des films comme. Voilà.

Q — OK. Est ce qu'il y a des films que vous aimez dont vous avez honte ?

R — Non. Je pense pas. Après peut-être que j'ai eu honte et que j'en ai jamais parlé à personne, mais ça me marque pas. Y'a une série par contre que je suivais et que je savais que c'était… Je sais même pas pourquoi je la suivais… L'intrigue… un truc sur des vampires. Un truc qu'on pourrait considérer pour filles. Quand j'en avais parlé, j'avais bien dit que c'était un peu une série de merde. Mais… True Blood je crois. J'ai regardé que le début. Une fois que je l'a dit, j'ai plus jamais évoqué que je regardais.

Q — C'est quoi qui déplait vous pensez ?

R — Pas le côté fille parce que je pense qu'il y a plus trop de clivage. La qualité pareil, je regarde des films en sachant que c'est pas génial. Mais je me disais « je suis en train de regarder un truc de gonzesse » en gros.

Q — D'accord. Justement, sur ce sujet, vous pensez qu'il y a des films pour filles et des films pour garçons ?

R — Surement. Je sais pas, là j'ai dit « pour gonzesse », mais j'ai pas l'habitude dire ça. Les comédies sentimentales en gros. Ouais, mais ça me dérange pas d'en regarder. Ca m'arrive d'en regarder avec ma sœur, je les regarde quoi. Si je rentre dedans, c'est que c'est pas non plus un film pour fille quoi.

Q — Vous avez des exemples ?

R — Après je retiens pas les noms de tous les films.

Q — Un que vous avez bien aimé ?

R — Les noms je m'en souviens plus du tout. Désolé. Ça me vient pas. (il réfléchit) j'essaye de voir, mais… là non.

Q — Pas de problèmes. Et pour les hommes ou garçons, vous trouvez qu'il y'a des films ?

R — Ouais par contre dans ce sens là, je pense que c'est plus le cas, les gros films d'action, les Rambo et les trucs comme ça, je pense pas que ça plaise à… je sais pas en fait, ça doit plaire peut-être. Les gros films où ça part un peu en vrille, quoi. Après je pense qu'il y a des filles qui peuvent aimer. en fait je sais pas du tout.

Q — Et autour de vous ?

R — (il réfléchit). Je sais pas parce qu'à chaque fois que je regarde des films, on se met d'accord sur des trucs qu'on va regarder ensemble. Je pense que ce est des goûts qui appartiennent à tout le monde. Par exemple, la dernière fois je suis allée voir Mummy, y'avait autant de filles que de garçons. Je vois pas en quoi ça pourrait être plus pour filles que pour garçons.

Q — D'accord. Et les films d'action vous aimez ça ?

R — Ouais, si si. Y'en a un que j'avais bien aimé, avec… il est un peu vieux aussi, j'ai oublié le nom. Avec Arnold Swart. Je sais même pas si c'est lui ou c'est Clint Eastwood… je sais plus. C'est des trucs bien exagérés qui me font bien rire aussi. C'est du cinéma qui est fait pour… y'a des grosses explosions de partout, on sait bien que c'est pas réel, mais c'est divertissant. Je trouve ça drôle.

Q — OK. D'accord.

R — Y'a Fighters que j'ai bien aimé comme film un peu comme ça, et The Warriors aussi. Et j'aime bien Tom Hardy aussi, des fois il fait des films.

Q — Parfait, parlez-moi de vos acteurs ou actrices favoris.

R — Y'a lui. Et Matthew Mc Connaghey. La première fois où je l 'ai vraiment vu, c'était dans True Detective et après j'ai regardé ses films. Le dernier que j'ai vu, c'est Mud ? J'ai pas vu celui des Oscars par contre. C'est un acteur que j'aime bien.

Q — Qu'est-ce qui vous plait chez eux ?

R — Tom Hardy, je pense que c'est sa motivation pour être acteur ? C'est un bon acteur mais je pense pas que ce soit le meilleur qui existe, mais on voit qu'il est déterminé. Peut être que j'interprète, mais pour arriver à changer de physique comme ça, il le fait dans plusieurs films. Se donner à fond comme ça pour un film, c'est bien. Et chez Matthew Mc Connaghey, c'est sa gueule je pense aussi, qu'est pas pareil que les autres. Et son côté un peu, pas poète, mais un peu… Je sais pas si c'est à cause de True Detective que je pense ça, mais il est presque pessimiste ou quoi… Il y a des films où il joue pas le pessimiste… Peut-être que c'est juste qu'il joue vraiment bien. Et après y'a d'autres acteurs, mais je connais pas les noms par contre. Celui qui joue justement dans Les Hommes sans Lois avec Tom Hardy, qui fait le petit frère.

Q — Shia LeBoeuf.

R — Oui, lui je l'adore.

Q — Et pourquoi ?

R — Je sais pas… C'est leur manière de jouer qui est particulière, c'est de bons acteurs. Mais c'est différent. Et après y'a aussi, il est mort maintenant, le mec du Joker.

Q — Heath Ledger ?

R — Voilà. Pour cette performance-là et aussi pour un autre film que j'avais bien aimé. Après je sais pas pourquoi j'aime un acteur, en général c'est parce que j'aime bien le film et le personnage et je me rends compte que j'imagine ensuite des trucs sur lui. C'est pas le physique et tout du coup, c'est vraiment lui et le personnage, comment ils se mêlent.

Q — Donc, c'est pas l'acteur qui vous amène au cinéma ?

R — Ça doit m'influencer, mais je vais pas le regarder obligatoirement parce qu'il est dedans. Parce que j'ai pas envie de me cantonner à la Star system en gros. C'est pas ce qui m'intéresse non plus. Alors, c'est pas des jeunes acteurs qui sont pas forcément encore connus donc qui méritent qu'on s'intéresse à eux. Je pense pas qu'on doive aller voir un film parce qu'un mec est dedans.

Q — D'accord. Et des actrices ?

R — Des noms d'actrices j'ai encore plus de difficultés à retenir. Dernièrement, j'ai vraiment bien aimé celle qui faisait la mère dans Mummy justement. Je sais pas comment elle s'appelle, vous voyez.

Q — Oui, mais je ne me souviens plus de son nom.

R — Elle j'ai vraiment bien aimé. Et après, j'ai pas des noms comme ça qui me viennent. C'est vraiment les performances. Le personnage qu'il incarne que j'ai bien aimé. Je sais pas si c'est une confusion qui se forme, mais Mc Connahey c'est vraiment à cause de True Detective. Ouais, c'est la performance et le personnage, donc je vais aimer l'acteur. Mais souvent on retrouve quand même une certaine manière de jouer chez les acteurs qui rappellent les personnages qu'il a joués avant. Pas tous, hein, mais c'est souvent le cas.

Q — OK. Est-ce que vous arrivez à trouver un acteur beau ?

R — Ouais, je pense pas que… J'ai pas de soucis à dire qu'un homme est beau ou un truc comme ça. Mc Connahey, je trouve qu'il a quelque chose qui est différent, j'adore vraiment. Souvent ils ont tous la même tête, surtout des acteurs jeunes, ils prennent toujours le même physique. Et après, c'est peut-être facile de dire qu'il est beau, mais même Tom Hardy je le trouve beau, on peut dire ça comme ça !

Q — D'accord, et chez les femmes ?

R — Oui, bien sûr. Souvent dans des films ils mettent des très belles femmes j'ai l'impression. Heu… celle qui jouait dans le procès de Vivianne Ham Sallam, elle est plus mature que les autres femmes, mais le personnage je le trouvais très beau en tout cas. Et après les noms

d'actrices, j'arrive pas à les retenir en fait. Toutes les femmes que Luc Besson met dans ses films, je les trouve belles, mais je sais pas comment elles s'appellent. Celle du 5e élément et celle de Subway. Voilà.

Q — D'accord. Merci. Est-ce qu'il y a des personnages que vous aimez vraiment beaucoup ? Des préférés ?

R — En dehors de ceux que j'ai cités… En série y'a le personnage de Tyrion dans Game of Thrones que j'aime vraiment beaucoup.

Q — Pourquoi ?

R — J'aime sa capacité je sais pas si j'interprète mal, mais sa capacité à pouvoir être au-dessus des autres parce qu'il est différent, en fait. C'est comme si il était tombé au fond, il avait rien à justifier donc il arrive à être… je sais pas si vous voyez, il se permet d'être lui même comme il a rien à perdre. Il ose, il a pas peur. Et après y'a aussi l'eunuque, je sais plus son nom. Lui aussi son personnage je l'aime bien parce que c'est pareil, comme il a pas les mêmes besoins, ça lui ouvre une vision du monde qui est totalement différente que nous parce qu'on est normalement constitués. Et je trouve ça vachement…

Q — D'accord. Une difficulté qui…

R — Qui vous donne une autre vision du monde, vous êtes à part. C'est leur force. Et après y'a le jeune dans Mummy. J'ai vraiment aimé comme personnage, c'est très fort. D'ailleurs le même acteur qui joue dans un clip pour un groupe de musique assez populaire, il joue un peu le même style de personnage. Mais j'arriverai pas à le décrire comme ça. Regardez-le, c'est super connu.

Q — D'accord, merci.

R — Et après comme autre personnage, j'en ai surement plein, mais je sais plus…

Q — Vous avez mentionné le Seigneur des Anneaux…

R — Ah oui, quand j'étais petit c'était… les nains que j'adorais et même dans le Hobbit. Je sais pas, je les aime bien, je les trouve drôles. Mais quand j'était petit c'était... celui qui faisait le copain de l'archer, le chevalier.

Q — Aragorn ?

R — Oui, je l'aimais vraiment beaucoup.

Q — Qu'est-ce qui vous plaisait ?

R — Quand j'étais petit, son côté guerrier quoi en gros pas peur d'aller au combat ou quoi. Maintenant j'ai évolué, mais j'aimais vraiment bien. Le vrai héros.

Q — D'accord. Qu'est-ce qu'un homme bien pour vous ? C'est ça ?

R — Un homme engagé, qui va jusqu'au bout de ses idées. C'est un peu des modèles les gens comme ça, type Mattheiu Kazovitz par exemple. Mais c'est compliqué quand même, un homme bien, hein… (il réfléchit). C'est un homme qui doute parfois aussi. De son engagement ou de.. qui se remet en question. C'est bien de porter ses idées jusqu'au bout, mais c'est bien aussi d'évoluer, de ne pas être buté sur ses idées aussi, je pense. Pour moi c'est arriver à faire cette relation-là. Voilà. Après je pense que personne n'est vraiment bien sur tous les points.

Q — D'accord. À l'inverse, est-ce qu'il y a un type de personne qui ne vous plait pas du tout ?

R — Ah oui ! Plus les individualistes en gros. Ceux qui vont penser que au profit, pas aux conséquences de leurs actes. Je dis pas que tout ce qu'on doit faire doit apporter quelque chose à tout le monde, mais ceux qui vont faire un maximum pour gagner un maximum, ça m'insupporte généralement. Même si j'y pense, y'a des personnages dans des films qui font ça et que j'aime bien. Cette thématique est souvent intéressante, mais c'est pas ce que j'ai envie d'être plus tard en gros. J'ai un de mes meilleurs potes c'est ça en fait. Sa manière de penser est totalement différente de moi. Quand on se parle on s'engueule souvent d'ailleurs. Comme c'est un très bon ami, c'est pas soucis.

Q – Donc, c'est pas excluant non plus ?

R — Non, on va chercher des idées pour se contredire, on va faire un débat. On est pas d'accord sur la vision du monde en général, mais on se rejoint sur plein de trucs. On débat pas tous les jours non plus… Je vais pas l'exclure ou exclure une personne parce qu'elle a une vision différente.

Q — D'accord. On va aborder plus la notion de masculinité. Est-ce que vous avez souvenir de discours sur comment doit être un garçon ou un homme ?

R — Oui je pense. Déjà tous les jours avec la pub de partout qu'on regarde, y'a des images… Maintenant qu'on est plus grand ça va, mais quand j'étais petit, c'était il fallait être le meilleur en sport par exemple, fallait… Moi j'ai fait du Rugby aussi, mais j'étais dans un club avec une ouverture. pas une très grande ouverture d'esprit et c'était vraiment… Avec un ami, on se faisait pas insulter, mais on se faisait taquiner parce qu'on allait pas au charbon, comme ils disaient, on voulait pas se battre à chaque mauvais geste… Sur le terrain, soi-disant il fallait être des hommes ? C'est vraiment là où il fallait être méchant, où il y avait le plus de pression. Pas méchant, mais agressif et dans le combat. C'est vraiment là où je sentais le plus de pression, c'est d'ailleurs pour ça que j'ai arrêté je pense. Aller au charbon… Nous ça nous faisait aussi rire, mais… c'était une expérience, voilà, mais c'est pas des trucs qui m'ont plu forcément. En plus c'est un sport que j'ai vraiment aimé. C'est vraiment là où on m'a poussé le plus à bout pour que je sois un homme en gros.

Q — Et maintenant, vous retrouvez des situations comme ça, cette pression-là ?

R — Non, pas du tout. Après je fais plus de sport aussi vraiment masculin, quoi. Même si le rugby évolue, c'était quand même un sport à connotation masculine. Dans tous les autres sports que j'ai faits y'avait pas cette pression, comme l'athlétisme c'est plus mixte. Y'avait pas de pression en gros.

Q — OK, merci. Est-ce que vous trouvez qu'il y a des personnes qui sont plus masculines que vous ?

R — Non. Pas forcément. Je me suis jamais posé la question en fait. Je crois pas. Ouais, ça m'a jamais traversé l'esprit. Y'en a qu'ont plus de barbe c'est sûr, mais après plus masculin je crois pas.

Q — Dernière question : est ce que vous pensez que les femmes peuvent se permettre des choses que les hommes peuvent pas, ou l'inverse ?

R — (il réfléchit). Je sais pas parce que ma mère elle était très… elle osait dire ce qu'elle voulait donc je sais pas si je vois une réelle différence. Comme ça je vois pas. Elle était pourtant au foyer donc pas moderne dans ce sens là mais elle a honte de rien en gros donc…Voilà.

Q — OK. Merci beaucoup. Est-ce que vous avez quelque chose que vous aimeriez rajouter ?

R — J'ai parlé de beaucoup de films, mais pas de comédies alors que j'adore ça, les comédies françaises.

Q — D'accord.

R — Surement parce que je suis français mais je me reconnais pas dans les trucs américains. La tour Montparnasse ou Brice de Nice, ça me fait trop rire. Et 9 mois fermes, dernièrement, c'était super !

Q — D'accord. Est-ce que vous avez des questions à me poser ?

R — Non, non ça va. Merci, c'était cool !

Q — Merci beaucoup. Il me reste plus qu'à vous prendre en photo.

ROMAIN

24 ans. Étudiant en Licence 1.

Q — L'enregistrement est uniquement pour moi, pour pouvoir faire des retranscriptions après, ne pas perdre le fil de ce que vous me dites. Je fais un travail de thèse sous la direction d'Emmanuel Ethis. Je travaille sur les liens entre cinéma et identité masculine. On va aborder ces questions là, je peux vous poser des questions générales sur lesquels vous pouvez donner autant de détails que vous voulez. Si j'ai besoin de précisions, je vous le dirai. N'hésitez pas à me donner des anecdotes, des moments de votre vie, des détails. Vous êtes couvert par l'anonymat, je ne révèlerai pas votre identité ou votre nom. Vous aurez même l'occasion de me proposer un prénom qui n'est pas le vôtre par lequel vous souhaitez être appelé dans mon texte. À la fin de l'entretien vous pourrez le poser toutes les questions que vous voudrez, que ce soit celles que je vous ai posées ou d'autres. L'objectif c'est vraiment d'avoir une discussion dans laquelle vous êtes à l'aise, il n'y a pas de bonnes ou de mauvaise réponse, vous me dites vraiment ce qui vous vient. Si y'a des questions qui vous gênent, auxquelles vous ne voulez pas répondre ou répondre partiellement, n'hésitez pas à me le dire. On va *commencer par des questions générales et ensuite on ira sûr du particulier. Vous êtes prêt ?*

R — Oui.

Q — Quel âge vous avez ?

R — 24 ans.

Q — Qu'est ce que vous avez fait avant la licence ?

R — J'ai eu un bac littéraire à 18 ans. J'ai fait l'option cinéma. Après mon bac, j'ai commencé une fac d'histoire, mais ça m'a pas tellement plu et en même temps j'ai travaillé au Quick. C'est aussi l'année où il y a eu les blocus, j'ai pas eu cours pendant 5 mois donc j'ai abandonné. Ensuite je suis parti travailler dans les champs et voyager en Australie pendant 6 mois. J'ai fait les côtes Est et Sud et le centre.

Q — Vous avez fait du Woofing ?

R — Non, en fait là-bas, les auberges de jeunesse marchent avec les fermiers donc il faut rentrer dans une. Et j'ai rencontré des gens, voilà. Après je suis rentré en France, j'ai pas trouvé de travail pendant 6 mois. Quand j'en ai trouvé je me suis mis en coloc.

Q — C'est quoi votre travail ?

R — Je travaillais au Quick et j'ai bossé avec des amis pour fonder un festival de courts métrages à St Étienne, Tournez court. Donc voilà. Et après du coup, je suis reparti un an en Angleterre, j'ai travaillé dans un bar avec une copine, je suis rentré en France. J'ai retravaillé en

attendant de me réorienter. Je voulais faire un BTS en communication mais malheureusement le contexte économique fait que c'est pas facile. Donc je me suis inscrit dans cette licence.

Q — Et ça vous plait ?

R — Ouais, mais après 6 ans sans études, fais des petits travaux à droite à gauche, je suis content d'apprendre des choses à nouveau.

Q — Et la cohésion avec les autres se passe bien, avec la différence d'âge.

R — J'ai l'impression que c'est moi qui la vois et pas les autres. Je me souviens qu'à 18 ans que les autres soient plus vieux ça me faisait pas grand-chose. Des moments c'est un peu « enfants » entre guillemets, mais ils sont gentils, sérieux, ça se passe bien. C'est vrai que j'avais un peu peur.

Q — Et c'est la notion de cinéma qui vous a amené ici ?

R — Oui, j'adore l'image en fait, surtout l'esthétique de l'image. Si je devais citer comme ça, j'adore Wonkar Wai. Quand j'ai analysé ses films au lycée, j'ai pris une claque. Y'a des films qui m'ont marqué là aussi récemment par exemple Apocalypse Now. Même pas par rapport à l'histoire, mais les images et tout…

Q — D'accord, on va revenir dessus. Et là en ce moment, avec les études, vous avez le temps d'aller un cinéma ?

R — Oui, c'est vrai que la fac me demande du travail perso que j'avais jamais fourni avant. Je travaille, mais j'essaye encore d'y aller. La dernière fois c'était pour voir Baby Gone ou Gone Baby de Fincher et la fois d'avant c'était Mummy de Dolan.

Q — Et ces films vous ont plu ?

R — Dolan, vachement bien. Je suis ressorti franchement, le film m'a ému. Je dois dire que j'aime pas trop l'artiste, son personnage, il a dit des choses qui me choquent un peu, mais sinon le film en lui même, ouais, je trouve que c'est… comme ça filmer près les personnages, les serrer comme ça dans les scènes avec l'émotion, c'est maitriser. Le moment du film où il rentre dans sa chambre le gamin, qu'il retrouve ça chambre, le plan super travaillé avec une lumière un peu rouge, j'ai trouvé que… ça m'a plu. Et Gone Baby, sur le côté dans le sens où on accorde beaucoup de crédit à énormément de ses films, genre Fight Club avec Brad Pitt, c'est bien ficelé l'histoire, mais moi c'est pas ce que j'aime vraiment dans le cinéma. C'est sympa à voir, mais c'est pas un film que je mettrai au panthéon. Et j'ai été surpris dans son dernier parce que j'ai trouvé que même si c'était minimaliste, il a travaillé l'esthétique. Il a un bon talent pour raconter, un bon story teller. J'ai trouvé ça bon.

Q — OK.

R — Et puis, je travaille toujours avec le festival Tournez court donc je vois énormément de courts métrages. L'année où on l'a créé j'en ai vu 700 par exemple. Après y'a le téléchargement et je regarde beaucoup de séries. Je trouve les anciennes plus réussies, celles d'y a 10 ou 15 ans, que maintenant. Maintenant y'a beaucoup d'argent et beaucoup de gens qui se lancent alors qu'avant il fallait y avoir un vrai projet, genre Twin Peaks de Lynch. Même que j'ai arrêté au bout d'une saison et demie quand on apprends qui a tué le.. Parce qu'après c'est Lynch, il part toujours dans des choses que je comprends pas toujours, mais pour moi, esthétiquement, c'est cool. La manière dont il filme les femmes, pour moi, c'est quasi le meilleur, c'est celui que je préfère.

Q — Pourquoi ? Vous trouvez qu'il les filme comment ?

R — Je me souviens que j'avais bien aimé le film aussi, Mulheland, c'est jamais des objets, elles sont toujours un peu femmes fatales, actives, il arrive à leur faire dégager beaucoup de sensualité sans que ça soit vulgaire, c'est pas l'image accrocheuse, mais c'est… Ouais je sais pas, c'est… je pourrais pas décrire.

Q — D'accord, merci. Et vous regardez la plupart des films, au cinéma ou chez vous, tout seul ?

R — En fait j'ai beaucoup d'amis qui s'intéressent au cinéma donc on en parle souvent, mais j'aime bien les regarder tout seul. ET pour ma culture personnelle. Y'a énormément de films à voir que j'ai pas vus, j'essaye d'avancer. En groupe, avec ma copine on va au cinéma et chez moi c'est tout seul en fait.

Q — Et vous en regardez beaucoup de films chez vous ?

R — Ça dépend des périodes, là j'essaye de pas mal bosser mais en général c'est plusieurs par semaine. C'est pas toujours des films de grands réalisateurs, des moments de détente avec des Comics, pas trop réfléchir.

Q — Et vous les choisissez comment ?

R — Bah, souvent au cinéma c'est le compromis. On essaye de trouver des choses pour plaire à tous les deux. Ma copine est moins portée sur le cinéma que moi, mais ça me dérangera pas de regarder un film de la nouvelle vague tout seul chez moi un soir et de voir un blockbuster le lendemain au cinéma ensemble. C'est en fonction de l'humeur, comédie ou suspens… Il faut voir un peu de tout.

Q — Et selon l'humeur, qu'est ce que ça veut dire pour vous ?

R — Par exemple, à la fin de la journée c'est plutôt comédie. Je suis plutôt un mec marrant, c'est pas pour me… mais je suis un mec qui aime bien rigoler. Le groupe d'amis avec qui je traine, on aime bien en parler. Les comédies c'est pour… Par exemple avec mes trois amis du festival, on aime bien se faire des séances avec la Cité de la Peur ou les comédies un peu décalée, débiles.

Q — C'est votre genre préféré ?

R — C'est le genre de tout le monde je pense. C'est ce qui réunit le public.

Q — Plutôt française ? Américaine ?

R — J'adore la nouvelle génération américaine, Jonah Hill et les gens qui trainent avec lui. J'adore leur jeu et tout. Les françaises, j'ai vu Intouchables, les Ch'tis. Y'a pas que ça, mais bon, ça me fait rire, mais je comprends pas le phénomène. Je sais pas trop. J'aime bien les comédies anglaises aussi, qui traitent des années Tatcher aussi, mais j'ai oublié les titres, je suis désolée.

Q — Pas de soucis.

R — Comme j'ai passé un an en Angleterre, l'humour anglais je trouve qu'il a un truc de spécial, pinçant, j'aime bien. Et puis ça s'exporte bien alors que les comédies françaises, c'est bizarre.

Q — Est-ce que vous vous souvenez du premier film que vous avez aimé ? Le premier qui vous a fait vraiment quelque chose ?

R — Alors (il réfléchit). Je sais pas dans quel ordre c'était, mais je garde le souvenir de I.E, le projet reprit par Spielberg où j'étais gamin. Au collège. Et je me souviens de trouver ça assez hallucinant, le truc, l'histoire et tout.

Q — C'était au cinéma ?

R — Oui, je l'avais vu au cinéma. Et après ma découverte des Indiana Jones, ça, c'était de la location en famille, j'avais adoré quoi ! Le côté archéologue et tout. D'ailleurs c'est toujours Spielberg. ET Jurassic Parc aussi, encore lui. Les dinosaures, le côté magique et tout. Je pense que pour un gamin, c'est la magie qui explose un peu de ces films-là. Après y'a des Disney, mais j'aime bien un peu comme tout le monde. Le Roi Lion, Pocahontas que j'avais vu au cinéma… Et… Anastasia, ça ça m'a vraiment plu et je pense que ça a fait que la Russie, l'univers de la Russie m'a toujours intrigué. Le côté historique, l'histoire des Tsars tout ça. Et le méchant il m'avait marqué, celui qui a survécu au cyanure dans la légende historique. J'avais trouvé ça beau.

Q — D'accord.

R — C'est ça que j'aime bien chez Disney, j'ai revu Aladin il y a pas longtemps, c'est leur manière d'approcher des cultures différentes. C'est carrément oriental, les couleurs qu'ils utilisent, je trouve que c'est bien parce que ça…. C'est presque la meilleure publicité anti raciste qui puisse exister ! (il rigole). À chaque fois qu'ils plongent dans un univers, c'est beau quoi. Les chansons, l'intro d'Aladdin c'est magique quoi !

Q — OK. Du coup, c'est des films que vous revoyez ?

R — Ouais ouais, je suis beaucoup nostalgie, ce qui touche à l'enfance. C'est bizarre parce que y'en a qu'on revoit et on est déçus et tout, on trouve ça moins bien. Par exemple le Roi lion je suis un peu lassé. Mais y'en a ça me fais toujours quelque chose de les revoir. Comme Indiana Jones et tout. Je les revois toujours, ça vieillit pas tellement, à part l'image, mais l'histoire… J'aime bien.

Q — D'accord. Et vous les revoyez à quel type d'occasion ?

R — Je les remets à des moments, quand j'étais en Angleterre je me suis amusé à les télécharger en anglais. C'est bien pour apprendre une langue, sur un truc qu'on aime bien ! La cervelle de singe tout ça (il rigole).

Q — D'accord. Est-ce que vous vous souvenez que vous êtes allé voir sans vos parents au cinéma ? Souvent c'est la première sortie autorisée avec des copains.

R — Est ce que c'est le premier je sais pas, mais c'est dans les premiers : forcément parce que c'était au collège, c'était Resident Evil. C'est l'effet de groupe, e fait moins de 12 alors qu'on a 13 ans. Je me souviens que je voulais absolument voir les Scary movies et j'avais pas eu le droit. Je voulais absolument aller voir, pareil, Gladiatior, il est sorti j'avais 11 ans. Et je l'ai vu des années après et bon… Et ouais ça doit être Resident Evil. On était une dizaine, des gens de la classe, je dirai 4e.

Q — Des filles et des garçons ?

R — Oui, c'était un peu le début de, d'avoir le droit de sortir avec un groupe d'amis en fait. C'était un peu le début où on avait 20 ou 30 euros d'argent de poche chacun par mois alors « vas-y on se fait un ciné ! ».

Q — Et le film vous avait plu ?

R — Ouais ouais, j'avais les jeux vidéos et on y jouait avec un ami avant. Ouais ouais ça m'avait bien plu, ça m'avait fait peur. J'ai jamais pu le revoir ! Mais maintenant je gère mieux, je sais qu'il y a une caméra et tout ! (Il rigole.). Ah j'ai un traumatisme aussi : en primaire, j'avais regardé un Freddy Kruger. Pas dormi de la nuit, traumatisé. Franchement j'ai jamais supporté même maintenant.

Q — Donc c'est le genre de film que vous n'aimez pas.

R — Ah non je regarde pas ! Horreur, Gore… Je dévalorise pas, je pense que ça peut être vraiment intéressant selon les attentes des spectateurs. Ils arrivent à vraiment créer des attentes, des situations, mais moi, ça me… cardiaque. Je suis trop sensible à ça. Même si je sais qu'il y a un mec qui va sortir… c'est dur (il rigole).

Q — C'est l'effet de surprise qui ne vous plait pas. Et le côté gore ?

R — En fait j'ai du mal à trouver quelque chose d'utile dans le côté Gore, à part si c'est vraiment esthétique à la Tarantino, au niveau de l'image. Je pense à la scène dans Kill Bill dans la neige, avec le sang qui s'étale dans la neige comme ça, je trouve que là ça a une utilité, c'est intéressant. Mais si c'est juste du gore, des crimes, aucun intérêt.

Q — D'accord. On a un peu évoqué ce que vous avez appelé le panthéon. Est ce qu'il y a d'autres films qui font vraiment partie de vos films préférés ?

R — Y'a…. Si je devais mettre un film qui m'a le plus marqué, je pense que c'est Orange Mécanique. Je me souviens que j'ai pas aimé ou détesté, je suis sorti… enfin je l'ai pas vu au cinéma, mais en DVD… le film s'est arrêté un moment. Et j'ai mis 8 mois avant de pouvoir le re regarder. J'ai pris, je sais pas… Je pense que c'est ce que Kubrick a voulu faire aux gamins, la commande par les images, je pense que c'est ce qu'il m'a fait à travers ce film. Je pense que c'était son but dans un certain sens. La violence contre le romantisme. L'univers est génial parce que les trucs en accéléré, on ne prend pas conscience de l'impact. Le moment où il marche le long du fleuve et que c'est filmé au ralenti. Et puis après quand il arrive plus à toucher une femme… la scène de Singing in the Rain… plus jamais j'écouterai pareil alors que je suis un grand fan de Chantons sous la Pluie ! Je suis genre « c'est génial, ils ont un talent hors normes, ils dansent et chantent en même temps », mais de l'avoir vu dans Orange Mécanique ça a tout changé ! Ça m'a fait quelque chose après. Y'a un autre film quand j'étais gamin qui m'a beaucoup marqué aussi, j'adore l'acteur c'est Forrest Gump. J'ai toujours adoré. Même aujourd'hui j'adore, j'adore toute la bande son du film. Dans peu de films, on entend les Doors et c'est bien dommage ! Si aussi un film d'ailleurs, le reportage sur les Doors avec la voix de Johnny Depp, c'est après ça que j'ai découvert le groupe. Ben là c'est musical, mais c'est une découverte très importante. Et… Qu'est ce que je pourrai classer comme film préféré… Y'a énormément de films de Kubrick… heu… J'ai un petit faible pour, ça c'est particulier, c'est personnel, mais Jackie Brown de Tarantino. J'adore le personnage de la femme. Mais je pourrai continuer et continuer, si vous m'en citez je dirai « Ah oui ça c'est génial ! ».

Q — D'accord.

R — Ah oui un dernier : Shinning parce que mon père était à fond. Il arrêtait pas de me parler de ce travelling sur le vélo. Mais comme je m'y attendais bon, ça m'a pas fait la même émotion que lui, mais j'ai adoré.

Q — Y'a quand même pas mal de films qui sont décrits comme contenant une certaine violence dans ceux que vous me citez ! Y'a une limite en fait ? Quelque chose qui fait qu'un film est beau par la violence ?

R – Oui, tout à fait. C'est vrai, c'est à creuser. En fait, Orange Mécanique pour moi c'est pas un film violent ou d'horreur… (il réfléchit). Les films d'horreur ou gore je les classe dans le fait que j'ai jamais l'impression… Déjà la manière dont c'est filmé je trouve ça beaucoup plus pauvre. Par exemple on regarde la scène de Casino avec les battes de Base ball, dur dur… J'avais regardé ce film, j'adore Joe Pesci, j'adore cet acteur. Mais voilà c'est pareil, c'est autre chose. Je dirai que les films où y'a pas de scénario ou on sent que on est là pour regarder, on nous dit « regardez, c'est choquant », c'est pas intéressant. Quand on présente un univers et que

ça en fait partie, qu'il y a une part de violence, c'est différent. C'est vrai qu'il y a peu de films, j'y pense maintenant, où il y a des personnages féminins violents. Ben, Gone Baby, mais sinon, je crois que c'est le premier que j'ai vu. C'est vrai que la masculinité et la violence sont vraiment liées. Je pense vraiment que c'est défini par le réalisateur. Kubrick, Coppola, Scorsese, ils ont vraiment fait des hommes violents, mais c'est pas le but, c'est guidé par quelque chose. Je pense à l'intro de Apocalypse Now sur The End des Doors, avec ce ventilateur qui tourne, c'est vrai que tout de suite ça plonge dans un univers… Pareil Orange Mecanique, ils boivent du lait dans un décor de fou. C'est une immersion. Je sais pas c'est des transitions qui font qu'on rentre dans un univers, c'est une histoire alors que les films violents ils partent juste d'une réalité assez simple et basée là dessus. Voilà. C'est maladroit, mais je saurai pas dire mieux.

Q — Non, non. Merci. Et les films que vous aimez, vous les achetez en DVD ?

R — Oui j'ai une collection des Kubrick. C'est vrai que c'est cher, je le fais moins. Avant j'achetais un DVD par mois, mais c'est dur à suivre. Et j'avais un, une grande perte de ma vie, un disque dur et il est mort, c'était horrible. Il était beau en plus et tout, y'avait une cinquantaine de réalisateurs différents, des séries, il a grillé. Je m'en remets pas… J'ai vu pour récupérer les données, mais c'est pas possible. On avait tout réuni avec mes potes là dessus. Je m'en remets pas. Y'avait de tout, quoi. Des anciens réalisateurs russes, japonais, américains…

Q — Je compatis ! (nous rions).

R — Franchement c'est une tragédie. Le nouveau j'ose plus le toucher ou le déplacer !

Q — OK. Est ce que vous pensez qu'il y a des films pour filles et des films pour garçons ?

R — Alors, je dis pas qu'il n'y a pas de films qui sont faits pour être vus par des filles.

Q — Qu'est ce que vous voulez dire ?

R — Je veux dire que c'est pas, y'a des… les hommes sont sensibles à toutes sortes de films, mais c'est une sensibilité qui est moins apparente. Y'a des filles, des femmes, qui sont plus touchées. Par exemple les films avec Hugh Grant, c'est des films qu'un mec va rarement aimer. Toutes les filles ne vont pas aimer, loin de là, mais y'a une certaine tranche féminine qui va apprécier. Ca fait partie de l'image du prince charmant, conçue par Disney d'ailleurs en partie, et du coup ce type de film va être plus vu pas des filles, des femmes parce que ça correspond un peu au mythe du prince charmant tout ça. En contrepartie, je pense que des films comme Resident Evil, y'a surement des filles qui vont aimer, mais le public va quand même être plus masculin parce voilà, c'est des zombies.. Même si l'héroïne est féminine… Elle correspond à des critères esthétiques un peu masculins, un peu à la Lara Croft. Ben voilà, puis les James Bond, c'est globalement masculin, y'a peu de filles qui aiment les James Bond, peu de filles que je connais. Là pareil, c'est un mythe masculin, le mec il arrive à avoir toutes filles, il réussit tout, beau, intelligent. Je pense que ça c'est des catégories de films qui penchent plus d'un côté. Après, je pense qu'un film comme Tarantino, je pense pas qu'on puisse dire que les mecs préfèrent aux filles. Y'a quand même… pour prendre un exemple la dernière fois, je voulais revoir Kill Bill. Et y'avait ma copine qui a pas aimé les James Bond, les Comics, c'est pas trop

son truc. Je me suis demandé, je me suis dit ça va pas lui plaire et c'était un préjugé. Il s'est avéré que c'est faux parce qu'elle a trouvé ça super bien, les musiques et tout. Et je me suis dit « Ouais, c'est vraiment la touche qu'apporte le réalisateur qui fait que n'importe qui peut être intéressé ».

Q — D'accord, merci. Est-ce qu'il y a un film très codé féminin que vous avez aimé ?

R — Je réfléchis… Je pense que y'en a pas que j'ai adoré, mais y'en a que j'ai pas trouvé désagréable. Je pense à N'oublie jamais. C'est ma copine qui m'a montré ça et… bon y'avait des scènes… je suis pas fan des stéréotypes comme ça, mais juste j'a trouvé que dans l'histoire, et puis le charme des paysages, y'avait… C'est toujours une question d'esthétique. C'est pour ça que j'aime pas les films avec Hugh Grant, c'est toujours à l'intérieur de la ville. Quitte à faire un truc romantique, autant y aller, faire un coucher de soleil un peu bien filmé, des paysages. Par exemple, Virgin Suicide, c'est un film qu'avec des femmes qui rencontrent des mecs mais qu'avec des femmes, mais la manière dont c'est filmé, c'est beau. C'est intéressant. Pareil, N'oublie jamais, c'est moins bien, mais c'était sympa, j'ai bien aimé.

Q — D'accord. D'accord. Est-ce que vous avez un acteur ou une actrice préféré ?

R — Pendant longtemps longtemps j'ai eu Tom Hanks, je trouve ce mec… Déjà il a fait des gros navets et des films absolument exceptionnels. Forrest Gump, Philadephia, un beau film. Et… un truc adapté de Stephen King, ils sont dans une prison…

Q — La ligne verte ?

R — Oui ! Dedans il est….Pfff !

Q — Et comme navet, vous trouvez qu'il a fait quoi ?

R — Un truc de Charlie machin… Charlie Wilson War, j'avais pas trop aimé. Je sais qu'il a fait pas mal de films qui ont fait des flops. Quand y'a Tom Hanks et que vous faites un flop c'est qu'il y a quelque chose qui va pas… c'est quand même un acteur, sans aucune mimique sans rien, il fait passer à peu près tous les sentiments qu'il veut. Moi, y'a une scène à chaque fois que je la vois j'ai envie de chialer. . Au début je pleurais jamais devant les films, ça m'arrive maintenant, mais j'aime pas bien. Dans Forrest Gump, quand il va à la tombe de sa femme et qu'il parle de sa vie, de son fils, et tout, la manière dont c'est joué putain. Je le trouve super juste. Et une actrice… j'aurai du mal à en dégager une. J'aurai tendance à dire que ça manque d'icône féminine comme il y a pu avoir avant. J'adorais Judy Garland par exemple. Y'a Meryl Streep qui forcément… mais voilà. Uma Turman aussi qui a fait des choses différentes. Bienvenue à Gattaca par exemple. Une qui en impose un peu c'est… je cherche son nom… Elle a joué dans Star Wars, Black Swan et tout..

Q — Natalie Portman ?

R — Oui, elle je l'aime bien. Mais c'est vrai que j'ai plus de facilitées à analyser le jeu d'un homme que d'une femme.

Q — Et vous savez pourquoi ?

R — Je sais pas. J'ai plus… J'ai juste plus de mal à m'identifier à un personnage féminin. Par exemple, quand je regarde Kill Bill, je m'identifie pas à l'héroïne, je la comprends, son désir de revanche tout ça, mais je m'identifie pas. Alors que quand je regarde James Bond, Indiana Jones, j'arrive plus à m'identifier. Parce que c'est un homme, mais alors pourquoi… Mais ça veut pas dire que j'aime pas qu'on mette des femmes à l'écran, mais ça change le rapport au film.

Q — OK. Du coup, ce sont les acteurs ou actrices qui vous poussent à aller voir un film ?

R — Ah oui, certains. Quand je vois Tom Hanks qui est à l'affiche… du coup j'ai cité que lui, mais Ryan Gosling j'aime bien, dans Drive, j'avais adoré ce film, c'est vraiment très très bon. L'esthétique de Drive est juste monstrueux, j'ai trouvé super intéressant. Après y'a un paquet d'acteurs. Mais c'est vrai que ça me pousse à aller voir, mais je fais pas attention autant que ça aux acteurs, je peux dire « ah y'a ce film qui a l'air bien et en plus y'a lui ». C'est une valeur ajoutée, ce sera jamais l'acteur qui fait le film. J'adore… Comment il s'appelle… C'est un des acteurs noirs connus… c'est terrible de dire ça. Celui de Pulp Fiction qui récite les versets…

Q — Je vois de qui vous voulez parler…

R — Ouais, j'ai oublié son nom. Cet acteur j'aime bien, pas Jamie Foxx, pas Morgan Freeman… C'est terrible de pas se souvenir de son nom parce qu'il est vraiment bon.

Q — Et est-ce qu'il y a des acteurs que vous trouvez beaux ?

R — Y'en a je me dis qu'ils ont une belle gueule, je pense à Ryan Gosling en premier. Et puis surtout les anciens acteurs, les Gary Oldman, ils dégagent quelque chose. Moi je suis nul avec les prénoms, je suis désolé. Le dernier acteur des James Bond, l'anglais… lui je me dis « il a une belle gueule ». Y'a des acteurs qui ont du charisme. Un acteur français que j'aime beaucoup c'est Jean Reno par exemple. Sa voix, la manière dont il se tient, ses traits toujours fatigués… Dans Léon et tout, ce personnage toujours borderline, je trouve qu'il est bien.

Q — Donc le charisme vous touche ?

R — Ouais, quelque chose où on se dit « j'aimerai bien pouvoir faire ressentir ce qu'il envoie ». J'aimerai bien moi même avoir son aura. Y'en a un qui rentre et qui occupe un peu l'image, je trouve ça bien. Je trouve que ça doit être ça un acteur, si y'a un mec qui dégage rien. Mais ça va pas forcément avec le physique par exemple, Jonah Hill. J'aimerai pas être lui, il a un physique un peu ingrat, comme le mec de Very Bad Trip. La manière dont ils jouent de leur physique, je trouve ça… Quand ils rentrent, ça donne un petit truc en plus. Mais j'aimerai pas leur ressembler, mais ils ont un petit quelque chose. En tout cas ils se sont servis de leur physique. Y'a des acteurs plastiques, mais c'est pas pareil. Je me souviens que les filles au lycée disaient « Oh putain Johnny Depp… » c'était l'époque de Pirate des Caraïbes. Il a la classe, ce côté Dandy pirate, il a les traits fins, il est agréable à regarder.

Q — OK. Acteurs et personnages, pas forcément fictifs, vous me donnez qui vous voulez. Est-ce qu'il y a quelqu'un que vous pourriez considérer comme un modèle ? Même quelqu'un qui peut être proche de vous…

R — Dont j'aimerai avoir le talent, la vie ? Être capable de faire ce qu'il fait ?

Q — Si c'est ce que la notion de modèle appelle chez vous, oui.

R — Direct, Eminem. En fait j'ai découvert… Il a une notion un peu affective pour moi. J'ai découvert quand j'avais 6 ou 7 ans. Mes parents venaient de divorcer. Et la manière dont ce mec a transformé sa colère en chansons, comme il parle aux gens à travers ses textes. Je pense que c'est une grande erreur ceux qui disent qu'il est homophobe, c'est pas comprendre le personnage. Il s'est construit quelqu'un pour parler. Alors oui des fois il va trop loin, mais à côté de ça, les rythmiques de ses chansons, ses textes. J'aimerai rapper comme lui. Mon rêve absolu c'est d'avoir sa trajectoire. Parti de loin, enfance de merde, qui a connu le racisme à l'envers, sa vie c'est un champs de ruine. Il aurait dû… techniquement… il aurait dû mourir alcoolique ou drogué. Bon, c'est pas passé loin, mais justement, qu'il s'en soit sorti avec l'artistique, je trouve que c'est ça le talent. C'est le mec qui fuit d'où il est par ce qu'il est capable de faire. 8 Mile qui est un film correct, pour moi c'est un film génial. C'est lui quoi, c'est ce gars qui vit dans une roulotte, qui avait rien, son père pas là, sa mère timbrée, juste sa petite sœur. C'est le début de l'enfer, c'est une certaine idée de l'enfer. J'ai quand même plus de respect pour ses gens, partis de rien et qui ont réussi à construire quelque chose, que des gens au départ qui avaient Papa et Maman, accès à la culture… On peut pas leur en vouloir, c'est bien pour eux, c'est bien. Mais c'est pas… équitable. C'est un peu la chanson d'I Am, « né sous la bonne étoile ». Moi je m'identifie plus. Pas que je suis né dans une famille pauvre, mes parents sont tous les deux dans l'éducation nationale, famille modeste, moyenne, peut être moyenne +. Mais je me sens plus proche de ces gens qui sont partis de ça… J'aurai toujours plus de respect pour Depardieu… Pour moi c'est des gens… l'impact qu'ils ont eu sur la société alors qu'ils sont partis de rien. Avec juste le talent. Les études ça aide, c'est super important de construire quelque chose, mais c'est des gens qui se sont construits tous seuls juste parce qu'ils aimaient quelque chose, ça j'aime bien.

Q — Très bien, merci. Donc, pour vous qu'est-ce qu'un homme bien ?

R — C'est un devoir sur table d'au moins 4 heures ça ! Non, Eminem, c'est pas un homme bien. C'est un artiste ultra talentueux, mais c'est pas un homme bien. Je pense qu'aujourd'hui il faut vraiment faire la différence entre artiste et personne parce que sinon, on raye pas mal de gens. Polanski, Mickael Jackson… Il resterait plus grand monde. Plus récemment, Dieudonné, je partage pas ses engagements. Mais pour moi c'est le dernier humoriste en France qui a encore un peu ce rire jaune qu'on avait. Quand je vois Gad Elmaleh qui fait des pubs pour LCL ça me donne envie de pleurer. On a toujours ce discours de c'était mieux avant, mais je pense sincèrement qu'il y a eu une filtration de ce qu'on peut dire. Ils sont 15 à faire un scketch sur le ski, le voyage en avion, c'est toujours les mêmes thèmes. C'est usant. Y'a plein de choses à dire et y'a personne pour les dire… Heu je me suis perdu, c'était quoi la question ?

Q — Qu'est-ce qu'un homme bien.

R — Oui, ben voilà, on va citer un humoriste : Coluche. Pareil, parti de rien, quelqu'un qui a réussi a fédérer autant le peuple français à travers l'humour. Ce qu'il a été capable de créer. C'est remarquable. Déjà c'est un talent fou et on parle quand même d'un mec parti de rien avec un physique, encore une fois, dégueulasse, l'énergie qu'il y a mis ! C'est la preuve qu'il y a un problème de volonté, c'est pas normal que les Restos du Cœur ça vienne d'un mec comme ça. C'était un artiste, il avait pas à faire ça, il était pas au pouvoir. Je trouve que c'est mieux que ces gens se soient engagés, aujourd'hui c'est le vide. Ouais, Coluche, pour moi c'est un mec bien. Même si c'est l'image de lui bisounours, c'est vraiment un mec qui est allé au bout de ce qu'il pensait. Même si c'est une folie comme la présidence. J'avais vu un reportage qui disait que chez lui, tous les soirs c'était ouvert, la fête, les gens venaient bouffer, même Mick Jagger ! Je trouve que cet esprit de réunion, de fédérer, c'est pour moi un homme bien. Voilà.

Q — D'accord, merci beaucoup. Comment est ce que vous vous imaginez à 35 ou 40 ans ?

R — Oh la question qui tue ! Je pense qu'avec une reprise de licence à 24, c'est parce que pour moi après le bac il y avait rien. Je m'intéresse à pas mal de chose mais je me vois rien faire. C'est… ça a vraiment été un blocage, ça l'est encore un peu. Je commence à trouver un peu ma voie, mais de mes 18 à 22-23 ans, honnêtement j'arrivais rien à voir. J'ai voyagé parce que je savais pas quoi faire. En plus on est dans une période où on fait pas miroiter grand-chose à la jeunesse, faut bien le dire. Je voulais pas faire un métier qui m'ennuie, mais… j'aimerai être dans quelque chose d'assez créatif. En fait, la vérité c'est que depuis pas longtemps je me dis que j'aimerai bien réussir. Réussir, mais pas en renonçant à des choses que j'aimerai imposer. À 35-40 ans… franchement, je sais pas ce que je ferai, mais j'espère avoir un petit impact autour de moi, sur ma communauté. J'aimerai être une personne qui compte un peu, mais pas forcément financièrement. Qu'on se dise « il essaye, il se bouge » quoi.

Q — OK, merci. Avant dernière question : Est ce qu'à 13 ou 14 ans vous vous imaginiez comme vous êtes maintenant à votre âge ?

R — Je crois que je m'imaginais pas.

Q — Ou plus petit ? vous vous disiez peut être « a 25 ans je serai… »

R — En fait, je sais pas moi, j'ai jamais… Je pense que c'est pour ça que j'ai du mal, c'est parce que j'ai jamais regardé l'avenir. En fait quand j'ai commencé à m'intéresser à ce qui se passe autour de moi à partir, je parle en termes politiques, pays…, je dirai que j'avais 14 ou 15 ans. La première idée, je crois que j'avais un rêve de gamin, c'était d'être pilote.

Q — Pilote de quoi ?

R — Pilote de chasse. Je trouve ça… C'était le côté voyage en fait. Après je me suis dit, journaliste. J'avoue que ça m'a intéressé et que j'ai abandonné et maintenant j'y reviens un petit peu. Si j'ai un rêve franchement, ce serait un jour d'être un réalisateur. Le problème c'est que j'ai bien trop peur d'être mauvais ! (Il rigole). Je préfère rien faire que d'être mauvais, c'est bête. Je me dis que le talent c'est un peu quelque chose d'inné. Y'a la pratique qui compte c'est sûr, il faut apprendre, faire, essayer. Mais arriver à toucher les gens, ça impose une vision des

choses précise cohérente, un placement de caméra… C'est pas « je filme, je coupe, je montre, ça va le faire. ». On le voit bien à travers Dolan, c'est une vision retranscrite par la caméra et je pense que ça c'est dur.

Q — D'accord. Et, dernière question : est-ce qu'il y a un type d'homme que vous détestez ? Vous vous dites « c'est le genre d'homme que je déteste ».

R — (Il réfléchit). Un type d'homme que je déteste… Heu. Physiquement, non. Non. Par contre, j'avoue que déjà j'ai du mal avec les personnalités politiques actuelles. Pour moi, la démocratie est en crise parce que quand on en arrive à un papier par mois sur un ministre qui cache de la thune, y'a une vraie crise morale. Il faut faire quelque chose, c'est plus possible. On m'a toujours appris une histoire que, le deal entre les politiques et le peuple, c'est que le gars mène le pays et que ça doit marcher. Si ça marche pas, c'est que le système fonctionne pas et qu'il faut remettre en cause. Pour moi, j'attends que ça re fonctionne, mais je doute qu'il y ait vraiment une fin à la crise. On nous dit « dans 10 ans, c'est sûr », mais on sait pas donc j'attends de voir. Franchement les hommes que je déteste… Y'a pas d'homme que je déteste vraiment. Mais j'entends dire, y'a pas longtemps, je sais pas qui c'était ce mec dans une interview, ça me déglingue. C'était « Oui, y'a 3% de la richesse mondiale répartie sur une dizaine de personnes dans le monde, quest ce que ça vous inspire ? » ET là il m'a tué, il a répondu « C'est fantastique, ça va pousser les 97 autres % de la pop à tenter des choses, à travailler plus… ». On sera jamais tous à 100% milliardaires, il le sait bien que c'est toujours un principe. C'est marxiste comme réflexion, c'est les classes sociales, le but au contraire c'est que ce soit… y'aura toujours des écarts, mais que ce soit un peu homogène. Ce genre de mec, j'ai du mal avec les gens qui font croire que c'est une élite qui doit… voilà. Y'a des gens qui ont pas envie de marquer le monde, ils ont envie de faire instits, infirmière. Moi j'ai travaillé au Quick avec des gens, c'était pas des gens cons, souvent des gens qui avaient des histoires familiales difficiles. C'est vrai que j'ai entendu des réflexions que je pensais pas encore existantes en France, mais c'est pas parce que ces gens… Moi j'ai un problème avec la pensée d'aujourd'hui qui dit que la réussite va avec l'intelligence. C'est pas parce que t'es caissier ou caissière que t'as pas réussi, que t'as pas le droit de vivre correctement. Je veux dire, c'est de la philo à deux francs, mais je trouve ça aberrant. Quand je vois le mépris de certaines personnes… J'ai vu l'autre jour un mec qui commandait un menu et qui pointe la caissière du doigt et qui dit à son gamin « tu vois si tu travailles pas, c'est comme ça que tu vas finir ». C'est terrible, franchement, on est où ? Ce mec… C'est caricatural, mais c'est souvent les mecs en costards. Je sais pas… Ces mecs-là qui sont soi-disant intelligents, quelque part ils ont oublié la politesse. Les mecs que j'aime pas, c'est les méprisants en fait.

Q — Je comprends. Merci beaucoup. Et bien, c'est la fin de l'entretien. Si vous pensez avoir une anecdote ou quelque chose que vous n'avez pas eu l'occasion de dire, vous pouvez me le dire maintenant. Ou si vous avez en vie de rajouter quelque chose, quelque soit le sujet.

R — Non, je crois pas. Si. Quand j'ai vu que vous faisiez une thèse sur la masculinité, j'ai tout de suite pensé à un genre de films, le western. C'est vraiment l'image de l'homme fort. J'aime pas trop les Westerns, j'aime bien les décors, mais en général les histoires j'aime pas. C'est pas mon truc, et pourtant c'est quand même des films où pour le coup c'est de la testostérone. La femme en général c'est l'objet de conquête, c'est vraiment… J'aime pas trop.

Q — Vous pensez que c'est parce que les personnages sont trop stéréotypés ?

R — Ouais, un moment c'est trop. Rêver d'être James Bond, ok mais rêver d'être un cowboy c'est plus dur pour moi. C'est quand même pas la même marque de prestige. (il rigole).

Q — Ok, est ce que vous avez des questions à me poser ?

R — Oui, je voulais savoir votre style de films, votre panthéon.

Q — Le mien ? Moi mes films préférés c'est la trilogie des parrains, spécialement le 2. Je vous rejoins tout à fait sur Casino, Joe Pesci, c'est vraiment mon style de film, c'est ce que j'aime. Et après, de manière plus globale, tous les films de Scorsese excepté Shutter Island que j'ai pas trop aimé. Peut-être parce qu'il sortait de son style et que je voulais du Scorsese. Et pourtant même Hugo Cabret, j'ai aimé alors que c'est tout à fait différent de ce qu'il a fait. Ça, ça m'a plu. Et après, à l'instar de Shutter Island, tous les films avec Di Caprio. C'est mon acteur préféré avec De Niro.

R — C'est vrai que je n'y ai pas pensé. Il paye Titanic au prix fort, mais il est immense.

Q — À cette époque je l'aimais pas du tout. Toutes mes copines étaient amoureuses et moi je comprenais pas, mais depuis… je dirai depuis qu'il a commencé à travailler avec Scorsese, je me suis dit « il a trouvé son truc ».

R — Oui, et Django !

Q — Oui, j'ai adoré son personnage. Une autre question ?

R — Non, merci. J'ai bien aimé parler avec vous !

Q — Je vous remercie beaucoup.

SÉBASTIEN

20 ans. Étudiant en Licence 3.

Q — Merci beaucoup de m'accorder du temps. Alors, comme vous le savez, cet entretien est dans le cadre de mon travail de thèse. Il est dirigé par Emmanuel Ethis. Il porte sur le cinéma et l'identité masculine.

R — Oui, j'ai cru comprendre.

Q — Oui, alors ce sont des thèmes que nous allons aborder. Je vais vous poser des questions générales, mais je pourrai me permettre de préciser certains points. Plus vous me donnez des anecdotes ou des ressentis que vous avez eus, plus c'est précieux pour moi. N'hésitez pas à me donner des exemples même si ça vous paraît long ou anecdotique.

R — D'accord.

Q — C'est anonyme. Vous aurez l'occasion de me donner un prénom par lequel vous souhaitez être appelé. À la fin de l'entretien, je vous prendrai en photo si vous le voulez bien. C'est juste pour moi, ce n'est pas pour être diffusé. Une fois que mon travail sera visé par le jury de thèse, je pourrai vous envoyer le document. Est ce que vous avez des questions ?

R — Ça va.

Q — Quel âge avez-vous ?

R — 20 ans.

Q — Avez-vous fait des formations avant la licence ?

R — Non je suis rentré directement après mon bac Eco.

Q — OK. Vous vivez chez vos parents ?

R — Non, j'ai un petit appartement ave ma copine depuis le début de ma licence. On est ensemble depuis la seconde. Elle est en droit.

Q — En L3 aussi ?

R — Elle a redoublé donc L2.

Q — Et vous souhaitez faire un master sur Avignon ?

R — Je pense pas, j'ai envie de changer d'air. J'ai pas mal de potes sur Lyon et c'est une ville qui me dit bien. Et j'ai vraiment envie de me recentrer sur les médias. C'est trop culturel à Avignon, c'est pas ce que j'ai envie de faire. J'ai déjà repéré un truc qui pourrait me plaire, c'est basé sur les nouvelles cultures médiatiques, je crois. C'est à Lyon 2. Mais comme j'envisage plus particulièrement la radio, je voudrais compléter.

Q — Vous allez profiter des vacances pour regarder ?

R — Oui, je vais aussi regarder dans le cours Projet Professionnel.

Q — Et donc, ce qui vous intéresse c'est la radio, vous avez de l'expérience ?

R — Oui, j'ai déjà fait des stages et bossé à radio campus. C'était top. C'est un milieu où je me régale. J'aime beaucoup, c'est là dedans que je veux travailler. Je sais pas encore si c'est plus animation ou programmation. J'attends beaucoup du stage pour me décider. L'animation j'aime beaucoup, mais j'ai encore des difficultés à parler à l'antenne. Ça se travaille, mais c'est dur à apprendre.

Q — D'accord. Alors on va discuter de vos habitudes avec le cinéma en ce moment. Et ce que vous avez le temps d'aller au cinéma ?

R — Oui, on y va de temps en temps. Trois ou quatre fois par mois maxi, mais minimum une fois. C'est plus ma copine qui propose. J'ai pas trop le réflexe.

Q — Et tout le temps en couple ?

R — Oui, j'y vais pas trop avec mes amis.

Q — C'est quoi le dernier film que vous avez vu ?

R — Ça remonte un peu, c'est Annabelle. On a été le voir parce que ça nous tentait bien, mais surtout avec toute la polémique qu'il y a eu autour. Vous savez, c'est le film qui est censé faire peur. On se demandait pourquoi, enfin, on avait déjà vu des films… On se demandait qu'est-ce qui poussait les gens à faire les sauvages dans les salles. C'était plus cet aspect-là que la recherche du frisson.

Q — Et du coup… ?

R — Du coup pas très convaincu. On s'est rendu compte que ça drainait une population des jeunes qui sont en bande et qui veulent se faire peur alors ils font le bordel dans la salle. C'est pas que le film fait horriblement peur et que les gens paniquent. C'est vraiment des jeunes qui font les fous.

Q — Ça vous a gâché la projection ?

R — Un peu, mais étrangement, au début de la séance ils ont prévenu, si vous faites le bordel dans la salle, on arrête tout et on vous rembourse pas. Ils ont été prudents alors ça les a calmés.

Q — Et c'est un film qui vous a plu ?

R — Ça reprend toujours le même schéma, c'est une famille qui déménage dans une maison et il se passe des trucs, ils essayent de redéménager… C'est comme Paranormal activity ou Inside House. On s'y attend.

Q — Et le dernier film vu au cinéma qui vous a vraiment plu, qu'est ce que c'est.

R — Le loup de Wall Streets.

Q — Et qu'est-ce qui vous a plu ?

R — Déjà j'aime beaucoup l'acteur principal. C'est une époque que j'aime bien. J'aime bien aussi le business, c'est un milieu que j'aime. L'histoire m'a vraiment plu.

Q — Et vous étiez aussi tous les deux pour le voir ?

R — Oui aussi.

Q — Est-ce que vous regardez des films chez vous ?

R — En fait on s'est abonné à Canal Play mais c'est beaucoup de vieux films. On s'était dit que ça allait être bien. Y'a pas grand-chose de neuf, on s'est juste fait la trilogie Spiderman. Ceux qui aiment beaucoup le cinéma ils peuvent se faire des classiques, des vieux films. Mais pour nous, y'a rien de fou. C'est le truc de la loi des médias, c'est des films qui sont sortis y'a plus de 3 ans. Soit on les a déjà revus en téléchargé. On a même essayé Netfliks et pareil. Par contre c'est bien pour les séries.

Q — Et des films, vous en regardez plusieurs par semaine ? Et à quel moment ?

R — Au repas du soir en général. Par exemple hier on a regardé, on s'est refait le Hunger Games. Comme y'a un nouveau qui va sortir, on s'est dit pourquoi pas recommencer et aller le voir au cinéma. J'aime bien, ça me plait. Je l'avais déjà vu au ciné.

Q — OK. C'est le style de films que vous aimez ? C'est quoi votre style de film ?

R — C'est un peu la fiction, les pouvoirs. Par exemple Divergente, ça me plait bien aussi. Pas des pouvoirs, mais de la fiction, je sais pas trop comment qualifier ça. Mais sinon, j'aime vraiment à peu près tout.

Q — De la science-fiction ?

R — Oui, voilà c'est ça.

Q — Et comment vous faites pour choisir vos films chez vous ?

R — C'est souvent des films qu'on a déjà vus une première fois. Streaming parfois, mais souvent téléchargement. En plus ils proposent des trucs selon ce qu'on a regardé.

Q — Et vous les conservez après ?

R — Oui, c'est vrai. Mais c'est pas pour autant qu'on le re regarde.

Q — OK, d'accord. Est-ce que vous avez souvenir d'un des premiers films qui vous a plu, plus jeune.

R — Ouais, y'a un film que j'ai beaucoup regardé quand j'étais tout enfant. En gros, c'était Titanic. À chaque fois que j'allais chez ma tante, elle avait la K7. Avec mon frère on regardait ça, le moment où le mec tombe sur l'hélice, on rigolait ! On avait 5 ans, on adorait juste pour ce moment ! Sinon, plus grand, c'est les Taxis que j'ai beaucoup vus. Un peu plus masculin… La voiture, l'univers extravagant, c'est irréel, mais c'est cool, ça m'amuse. Voilà.

Q — Et ce sont des films que vous revoyez maintenant ?

R — Quand je les regarde, ça me rappelle ma jeunesse. C'est juste pour ça, pas spécialement parce que j'y suis attaché.

Q — Un petit peu plus tard, une des premières sorties qu'on fait entre copains c'est le cinéma.

R — C'est vrai ouais.

Q — Et vous souvenez d'un film que vous avez vu dans cette situation.

R — Oui ça me fait penser, j'avais vu King Kong avec mon meilleur copain. Assez flippant au début, pas mal. Ca faisait un peu film pour grand alors on était content, on était en primaire ! C'est aussi un classique, King Kong tout le monde connaît et nous on avait jamais vu en fait. On avait déjà entendu parler. Et puis le personnage du type, qui la sauve, là, Ca ça m'avait plu. Bien fait en plus pour l'époque.

Q — Et vous l'avez revu ?

R — Non, c'est vrai. Il m'avait plu. Il faudrait que je le revoie.

Q — Merci. On a parlé de ce que vous aimiez. Il y a un genre de film que vous n'aimez pas ?

R — C'est vrai que j'aime bien tout, mais les trucs romantiques, bon. Ma copine elle tente des fois d'en proposer, mais souvent j'essaye de faire changer de film.

Q — Et ça marche ?

R — Ben, faut que ça nous plaise à tout les deux, il faut trouver un terrain d'entente. Alors oui, ça marche (il rigole).

Q — Et du coup, elle va au cinéma pour voir ses films à elle ?

R — Oui, par exemple, elle va aller voir 50 nuances de Grey avec ses copines. Moi ça me dit pas trop. Là c'est pas une comédie romantique, mais bon. C'est vraiment les trucs filles. Par exemple, elle voulait voir YSL et moi j'avais pas envie. Ça parle de mode, c'est pas un univers qui me plait, qui m'attire.

Q — OK. On va essayer par film ! Est-ce que vous pouvez me donner certains de vos films préférés et pourquoi pour les aimer bien ? Des films que vous avez beaucoup aimés.

R — Heu… Je sais pas trop. Je m'en, rend compte, c'est plus les films fantastiques. Comme tout à l'heure je parlais de Divergente. Ou même des classiques, des Marvel, Harry Potter j'aime bien.

Q — Qu'est-ce qui vous plait dans Harry Potter ?

R — Déjà c'est une saga, on suit l'histoire au fur et à mesure. J'ai lu quand même les bouquins alors c'est intéressant de voir comment ils ont adapté. J'ai juste raté le livre 6 et je suis passé au 7, on pouvait comprendre quand. Et les films, bizarrement je me lasse pas trop. Peut-être que j'oublie assez vite ce qui se passe. Du coup c'est agréable de les revoir. Sinon, un autre film que j'apprécie… Le loup de Wall Street, c'est plus réel. Je sais pas, en fait ça dépend beaucoup des acteurs. Léonardo Di Caprio, j'aime tous les films qu'il fait.

Q — Si il fait un film, vous allez le voir ?

R — Forcément ouais, comme Jean Dujardin. J'avais pas envie de voir la French, là, mais j'y suis allé. Le dernier que j'avais beaucoup aimé, par exemple, c'était… dernièrement… Monument Men je l'ai pas vu… The Artist j'ai eu du mal. J'ai un peu de mal avec les trucs comme ça. Muet et tout, c'est très spécial. Même OSS 117, j'avais du mal aussi au début à accrocher au style vieillot, rétro comme ça. Et finalement, avec les potes, on a accroché.

Q — OK. Et vous aimez d'autres sagas ?

R — X men, Transformer tout ça c'est presque trop violent. J'aime pas trop, ça me dérange pas, je regarde, mais bon. Comme Expendable… J'aime bien les effets spéciaux, mais ils, ce sont des brutes, mais il leur arrive rien… C'est trop plat. Quand y'a pas d'histoire, c'est pour ça que j'ai lâché les taxis après le 3.

Q — D'accord. Est ce que vous avez des DVD ? Vous en achetez ?

R — Pas beaucoup, un peu, mais c'est tellement… on a un lecteur DVD, mais on s'en sert jamais. Pas trop le reflexe.

Q — Quand vous aimez un film, vous n'avez pas le reflexe de l'acheter ?

R — Non, c'est trop cher.

Q — D'accord. Vous m'avez parlé des films romantiques. Est-ce qu'il y a un film, un exemple de film que typiquement, vous avez détesté ?

R — Ah oui, je l'avais vu à Paris et tout, c'était… (Il cherche).. Pour le coup c'était ma copine qui voulait y aller… avec le mec de Twilight… Comment ça s'appelle… Map to the star ! Je me suis endormi devant en fait. C'est une histoire d'amour, j'ai détesté. Même elle, elle a pas trop aimé. On a vraiment pas aimé, on a pas accroché. C'est le seul que je vois.

Q — Donc si on fait le point, ce sont les belles images qui vous intéressent, plutôt modernes mais il faut qu'il y ait une histoire derrière.

R — Voilà c'est ça. Mais j'aime pas quand il y a les lunettes 3D par contre ! Gravity, ça m'avait dérangé.

Q — D'accord. Est ce qu'il y a des films que vous êtes fier de ne pas aimer ?

R — Non, je ne pense pas. Non, y'a pas de films que je suis particulièrement fier de ne pas aimer.

Q — Est-ce qu'il y a des personnes particulières avec qui vous parlez de cinéma ?

R — Ben, franchement, ma copine, et c'est tout. Surtout quand on en sort. Avec mes amis, des fois on dit « on a été voir ça », mais c'est des conversations brèves en fait.

Q — Et avec votre famille ?

R — Non.

Q — D'accord. Il y a une autre activité culturelle dont vous aimez parler avec votre entourage ?

R — Toujours avec ma copine on parle pas mal des actualités. On lit plein de magazines. Et ce qui est marrant c'est qu'on lit pas les mêmes alors ça nous amène plein de trucs. Par contre, elle, elle regarde pas mal de séries et moi c'est pas du tout mon truc. J'ai essayé, genre Breaking Bad. Mais j'ai jamais assez d'engouement pour chercher la deuxième saison.

Q — D'accord, les séries c'est pas votre truc.

R — Non, même si je sais qu'il y en a des biens. Genre Bates Motel, truc comme ça, pareil j'ai essayé, mais j'accroche jamais assez.

Q — Très bien. Revenons au cinéma si vous le voulez bien. Si vous étiez en entretien d'embauche et qu'on vous demandait votre film préféré…

R — Ben, en ce moment, c'est vraiment le loup de Wall Streets, comme je vous ai dit.

Q — D'accord, vous ne changeriez pas.

R — Non.

Q — Alors… est ce que vous avez l'impression qu'il y a des films pour filles et des films pour garçons.

R — Comme on disait tout à l'heure : les filles c'est plus d'amour et de mode. Et les garçons c'est plus Expendable et ce genre de truc. On le voit dans la salle, moi j'y suis allé avec mon beau frère. On voulait tous aller au ciné, y'avait mon beau frère, moi, ma copine et ma sœur. Les deux filles sont allées voir… je sais même plus quoi. Elles voulaient pas voir Expendable, quoi. Et nous, les mecs, on a vu ça.

Q — Film que vous n'avez pas aimé !

R — Oui, les deux extrêmes, ça me saoule.

Q — D'accord, donc c'est votre avis, mais c'est aussi des choses que vous voyez autour de vous.

R — Voilà c'est ça. Mais il faut s'entendre, ma copine elle aime bien aussi Divergente et tout. On sait ce que l'autre aime et ce que l'autre aime pas. On s'entend vraiment bien là-dessus. Voilà.

Q — Ça vous arrive de faire des soirées avec des amis pour voir des films ?

R — Des soirées oui, mais pas ciné. On fait autre chose.

Q — On a parlé de Léonardo Dicaprio, c'est votre acteur préféré ?

R — Ouais.

Q — Qu'est ce que vous aimez chez lui ?

R — C'est son jeu d'acteur surtout. Et ses films. Y compris Titanic même si c'est pas pour l'histoire d'amour, c'est surtout pour le drame et le côté historique. C'est quand même un film culte. Et ouais, son jeu d'acteur.

Q — Et vous regardez un petit peu sa vie ou des choses comme ça ?

R — Non, je regarde ses films, mais je suis pas son actualité ou les trucs people. Ma copine non plus.

Q — D'accord. Et quand il apparaît dans des films, vous y allez automatiquement ou vous lisez quand même le synopsis ?

R — Non je les lis pas trop, j'aime bien avoir la surprise. Quitte à être déçu.

Q — OK, et des actrices ?

R — Heu. Non.

Q — Aucune qui vous vient à l'esprit que vous appréciez ?

R — Non, je suis pas très physionomiste pour les actrices. Et je retiens pas leur nom. Souvent ma copine me le reproche « et tu reconnais qui c'est elle ? » et je sais jamais qui c'est!

Q — D'accord. Est-ce que vous avez un personnage préféré ? Dans les films que vous avez cités ou dans d'autres films qui vous viennent.

R — Heu… non pas spécialement.

Q — Et dans Harry Potter, c'est qui votre personnage préféré ?

R — Bizarrement c'est FolOeil. Je l'aime bien, je le trouve marrant. Il est fort même si c'est pas un des héros principal. Il est pas là tout au long de l'histoire. Mais il faudrait que je le revoie.

Q — Et dans Hunger Games, c'est qui votre personnage préféré ?

R — Ça va être… plutôt le mec qui est dans le secteur 12, qui est avec elle dans le 1. Parce que il est très terre à terre. Il est très… Il est pas justement trop sur de lui, trop super héros. Je sais pas comment dire. Ouais, un mec simple en fait.

Q — OK, et dans le Loup de Wall Street ?

R — Ben, c'est Léonardo quoi ! Je pense à Gatsby là. C'est un film que j'aurai envie de revoir plusieurs fois même si je sais que c'est sentiment sentiment, comme on disait tout à l'heure. Mais j'ai bien aimé, vraiment, et son personnage est cool.

Q — d'accord, et plus jeune, est-ce que vous aviez un personnage auquel vous teniez ?

R — … non… genre un modèle ou quoi…

Q — Par exemple, oui.

R — Non. (Il rigole). Rien qui me vient.

Q — Pas de soucis, merci. On a donc vu que vous n'aviez pas trop de modèles dans les films. Est-ce que dans d'autres domaines de la vie, que ce soit culturel ou ça peut être aussi quelqu'un que vous connaissez, vous avez un modèle ? Est ce que vous pensez à une personne que vous pourriez définir comme ça ?

R — Justement, par rapport à l'univers un peu de la radio, j'aime beaucoup… J'ai eu l'envie de faire la radio grâce à mon père qui en a fait. C'est un peu un modèle dans ce sens-là.

Q — Qu'est ce qu'il faisait ?

R — Il travaillait à Nostalgie, qui est NRJ groupe maintenant. Il s'occupait de la promo. Et quand j'étais jeune je l'entendais à la radio, je pense que ça m'a marqué. C'est un modèle pour ça.

Q — D'accord. Professionnellement.

R — Oui. Et sinon… Si y'a un homme que j'apprécie particulièrement. Plus en télé. C'est Guy Lagache. Vous voyez qui c'est ?

Q — Oui, je vois.

R — Depuis que je suis petit, en gros mes parents ils regardaient Capital à la Télé. Pour moi, ce mec c'est un peu, c'est l'émission, mais j'aime surtout comment il parle, comme il présente. Il a un charisme en fait. Même maintenant qu'il est chez D8, je regarde ses émissions. J'aime beaucoup.

Q — Qu'est ce qu'il fait maintenant sur D8 ?

R — Il fait Enquête Exclusive, Enquête d'actualité. C'est son comportement que j'aime bien. C'est vraiment une personne que j'apprécie, que j'aime regarder. Une certaine admiration en fait (il rigole). C'est encore professionnel.

Q — D'accord. Merci. Et sur d'autres types de comportement, des valeurs par exemple.

R — Hum… non, pas spécialement quelqu'un.

Q — OK. Alors on va parler un peu plus de masculinité. On parlait de valeurs et tout. Je vais vous donner une expression toute faite et vous me direz ce que vous en pensez, d'accord ?

R — D'accord.

Q — Qu'est-ce que c'est pour vous « se comporter en homme » ?

R — (Il rit). C'est… C'est compliqué là. Se comporter en homme, bah… C'est une certaine virilité je pense… Parce que nous on en voit beaucoup des mecs de télé-réalité, je pense à Benoit là, pour moi c'est vraiment le contraire de se comporter en homme. Très efféminé. Se comporter en homme, c'est afficher une certaine prestance, une virilité apparente en fait. Presque une certaine force.

Q — D'accord, donc c'est plus sur l'apparence.

R — Oui, sur l'apparence et la manière d'être. Léonardo Dicaprio justement, il est comme ça sans l'être trop. Pas trop musclé, pas trop imposant. Mais il est pas efféminé et il est… classe.

Q — D'accord. Donc, l'inverse de « se comporter en homme », c'est être efféminé ?

R — Oui. Pour moi oui.

Q — Est ce que vous trouvez que dans la vie de tous les jours, y'a des stéréotypes ou des clichés sur le fait d'être un homme qui vous pèsent ? Certains comportements que vous trouvez pesants ? Ou pas du tout.

R — Non pas spécialement. Non, non…

Q — Est-ce que vous avez souvenir de moments, même plus jeune, où vous vous êtes dit « un garçon ça doit se comporter comme ça »? Pas forcément négativement, hein.

R — Ouais. Non, je pense pas être macho. Je suis assez… Bon, plus jeune si un mec faisait de la danse classique, par exemple, je trouve ça bizarre quoi. Mais c'est pas pour ça que je vais me moquer ou quoi. Pour moi on est pas forcé non plus de faire de la boxe.

Q — Est-ce que vous trouvez qu'il y a des gens autour de vous qui sont plus masculins que vous ?

R — Bah oui, parce que, par exemple moi j'ai pas vraiment de barbe. Du coup quelqu'un qui a une forte pilosité, il sera plus masculin.

Q — D'accord. Et en terme de comportement.

R — Ben, je vois avec mes amis, je suis assez proche, dans la déconnade. J'en vois ils sont très… Pas pour autant qu'ils sont moins amis avec leurs amis, mais ils sont très distants quoi. Alors que moi ça me dérange pas de faire un câlin à un pote. Et y'en a, c'est genre, houlala, ils se font un câlin, ils sont peut-être homos. On peut penser qu'ils sont plus masculins…

Q — OK, et à l'inverse, des gens qui sont moins masculins que vous ?

R — Heu… Que je connais, spécialement non. Mais après des mecs qu'on voit à la télé, genre ce Benoit ou quoi, ils sont beaucoup moins masculins que moi. Ils tournent plus vers un côté féminin.

Q — D'accord. Deuxième expression toute faite : qu'est ce qu'est pour vous « Un homme bien » ? Vous auriez tendance à dire ça pour quel type de personne ?

R — Ben c'est un homme qui va être attentionné avec les gens qu'il y a autour. Qui va faire attention aux gens qui sont autour. Qui se démarque par sa bonté. Qu'est gentil, qu'est voilà, attentionné envers les autres. Qui va être serviable ou…

Q — D'accord, ce sont des valeurs pour vous ?

R — Oui, pour être un homme bien, faut les avoir. La gentillesse surtout.

Q — D'accord. Et, vers 35 ou 40 ans, vous vous imaginez comment dans l'idéal ?

R — Ben, en professionnel, j'espère être dans un poste suffisamment élevé. Plutôt bien, même économiquement, et assez reconnu. Après au niveau personnel, j'espère être casé. Avoir une femme. Voilà. Heu… (Il rigole) c'est difficile comme question… Je sais pas trop.

Q — Quel type de personne vous aimeriez être ?

R — Ben justement, genre Guy Lagache, il me semble bien. Quelqu'un d'épanoui, qui semble maitriser ce qu'il fait. Je le connais pas personnellement, mais c'est l'image qu'il dégage. C'est cette image que j'aimerai dégager. Quelqu'un de sûr de lui, qui gère sa vie en fait.

Q — d'accord. Est-ce qu'il y a un type d'homme que vous n'aimez pas du tout ? Est-ce que vous vous dites « ce genre de mec là, ça passe pas avec moi » ?

R — Les geeks un peu. J'ai un peu de mal avec eux.

Q — Qu'est ce que vous appelez un geek ?

R — Un mec qui va rester enfermé, devant son ordi. C'est un mode de vie que je comprends pas trop. J'ai jamais vraiment joué aux jeux et je comprends pas comment on peut passer son temps à faire ça, pas de vie sociale. J'ai pas de haine envers eux, mais c'est des gens envers qui j'ai pas de compassion, je partage avec eux. J'arriverai pas à lier des liens d'amitié. Dans l'absolu en tout cas, après si j'apprends à le connaître…

Q — Et vous en connaissez des gens comme ça ?

R — Ben non (il rigole).

Q — OK. Dernière question. Est ce que quand vous étiez plus jeune, vous vous imaginiez comme ça à 20 ans ?

R — Je crois que je m'imaginais pas, bizarrement. Je me laissais grandir. Franchement, je suis même pas sûr d'avoir déjà pensé à ça plus jeune. J'avais pas trop d'image vers laquelle aller. Ça

a plus été une construction progressive de ma personne. Je me projetais pas. J'avais des petites envies professionnelles comme la radio. Mais au niveau de ma personne, pas spécialement.

Q — D'accord, très bien. Est ce que vous voyez quelque chose que vous voulez ajouter sur les thèmes qu'on a abordés ou une anecdote que vous souhaitez rajouter ?

R — Non, je crois que j'ai tout dit, on a tout balayé !

Q — Est-ce que vous avez des questions à me poser ? Vous pouvez me posez les mêmes questions que je vous ai posées ou d'autres si vous le souhaitez.

R — Non, ça va.

Q — OK très bien. Est-ce que vous voulez avoir un prénom particulier par lequel vous voulez être appelé pour conserver l'anonymat ?

R – Non, non.

Q — D'accord. Il ne me reste plus qu'à vous prendre en photo. Merci beaucoup.

THOMAS

19 ans. Étudiant en Licence 1.

Q - … C'est uniquement pour moi, pour les retranscriptions. Cet entretien est anonyme, vous aurez l'occasion de me proposer un prénom à la fin de l'entretien si vous souhaitez être appelé par un prénom particulier dans mon document. Nous faisons cet entretien dans le cadre de mon travail de thèse qui traite des rapports entre cinéma et masculinités. Je suis dirigée par Emmanuel Ethis. L'objectif ici c'est d'avoir une discussion autour du sujet que je vous ai énoncé. Je peux vous poser des questions générales, mais vous pouvez me donner autant de détails que vous le souhaitez. Je souhaite que vous vous sentiez à l'aise pour évoquer ce qui vous vient à l'esprit, n'hésitez pas à me raconter des anecdotes, vos pensées. Il n'y a pas de bonnes ou de mauvaises réponses, l'important c'est que vous ayez le sentiment de dire ce que vous souhaitez dire. N'hésitez pas à me faire répéter. Si vous ne souhaitez pas répondre à des questions, n'hésitez pas non plus à me le dire. À la fin de l'entretien, vous pourrez me poser les mêmes questions que je vous ai posées ou d'autres si vous le souhaitez. D'accord ?

R — D'accord. Pas de soucis.

Q — Est ce que vous avez des questions ?

R — Non, j'attends de voir !

Q — OK. Alors, quel âge avez-vous ?

R — J'ai 19 ans.

Q — Vous êtes à l'université depuis cette année ?

R — Oui.

Q — Vous avez passé votre bac l'année dernière ?

R — Non, j'étais à l'école du Louvres à Paris l'année dernière. J'étais en spécialité Histoire du Cinéma. Ça devrait vous intéresser. J'avais vraiment des profs géniaux. J'ai pas eu mon année en Histoire générale de l'art ? Du coup, vu la difficulté des cours, j'ai changé.

Q — Et ça vous convient ici ?

R — Ouais. Je suis plus épanoui ici qu'à Paris.

Q — Pour le contenu des cours ?

R — Oui et la vie en général. La vie à Avignon.

Q — OK. Alors. On va parler de votre rapport au cinéma en ce moment. Est-ce que vous voyez beaucoup de films en salle ?

R — Malheureusement non. J'ai un abonnement Gaumont, mais j'y vais plu parce que j'ai pas la voiture et le Pathé est assez loin. Ça m'énerve un peu. Je regarde moins de films que l'année dernière honnêtement. Même chez moi. À part entre amis de temps en temps. Je regarde entre 10 et 15 films par mois. Mais avant j'étais à plus.

Q — D'accord.

R — Je suis plus séries en ce moment.

Q — D'accord. Le fait d'aller au cinéma vous manque ?

R — Oui, je vais pas à Utopia parce que je me dis que c'est con de payer ailleurs et du coup j'y vais pas. J'ai raté plein de films.

Q — C'est quoi le dernier film que vous avez vu chez vous ?

R — Kaboom de Fred Araki. C'était vendredi.

Q — Vous étiez seul ?

R — Non. Quand je vais au cinéma j'ai pas besoin d'être accompagné, mais chez moi, bizarrement un peu plus.

Q — D'accord. Et vous regardez les films sur quel dispositif ?

R — Soit je les télécharge, soit à la télé. J'ai une amie qui est abonnée sur NetFlicks donc on l'a vu comme ça.

Q — Qu'est-ce qui vous pousse à regarder un film quand vous êtes chez vous ? C'est pour vous détendre, c'est une habitude ?

R — C'est plus une habitude. Quand j'ai fini une longue journée, j'aime bien me poser. Je mange devant le film ou une série. Ça me permet de rentrer dans une ambiance un peu plus calme tranquille. J'ai aussi du mal à dormir si je regarde rien avant. C'est vrai que c'est une habitude. C'est le soir.

Q — OK. Est-ce que vous vous souvenez du tout premier film qui vous a vraiment plu ? Un film que vous avez vu plus jeune.

R — Le film qui m'a fait aimer le cinéma et qui reste mon film préféré c'est Eyes Wide Shut. Je devais avoir 15 ans et c'est vraiment le genre de film qui m'a marqué.

Q — Pourquoi vous l'avez aimé ?

R — Pour le non genre en fait. Y'a pas de genre, y'a pas de rythme imposé. Y'a une certaine liberté dans le rythme qui m'a plu. Et ce qu'il a fait avec des stars hollywoodiennes aussi. Qu'il prenne Tom Cruise, la figure masculine calibrée au cinéma et qu'il la fasse gambader dans tout New York. Toutes les péripéties. C'est LE film qui m'a marqué.

Q — Et qui vous l'a montré ? Vous l'avez regardé seul ?

R — En fait j'écoutais un chanteur et dans une chanson il dit le nom du film. J'ai regardé les paroles sur RapGenius et j'ai vu que c'était Kubrick. J'avais déjà vu Shinning que j'avais aimé. Alors j'ai regardé et la surprise totale. Je savais rien dessus et j'adore. Du coup j'essaye de voir des films que je ne connais pas.

Q — D'accord, vous ne lisez pas les synopsis ?

R — Non, j'essaye d'en savoir le moins possible. Un autre film qui m'a marqué dans mon enfance c'est Edward aux mains d'argent. Il passait très souvent à la télé. Ça m'évoque chez moi.

Q — OK, ça vous évoque la maison ?

R — Ouais, voilà. La maison, le canapé, l'enfance.

Q — OK, et qu'est ce qui vous a plu ?

R — Moi j'aime bien le style de Burton qui se perd un peu je trouve. Ce qui m'a vraiment le plus marqué c'est l'image de la banlieue pavillonnaire à perte de vue. Ça m'a trop marqué.

Q — Est-ce que vous avez un souvenir du premier film que vous êtes allé voir sans vos parents ? Souvent c'est la première sortie autorisée avec les copains…

R — Je sais pas. Là maintenant… je sais pas si c'est le premier, mais je me rappelle être allé voir Scream 4. J'avais pas aimé du tout l'ambiance dans la salle, les gens parlaient et tout. J'avais pas aimé.

Q — Vous aviez quel âge ?

R — Peut-être 14 ou 15 ans. Ça doit être ça. Il me semble que j'étais en seconde.

Q — OK. Est ce qu'il y a des films que vous regardez selon les humeurs que vous avez ? Si vous êtes triste, vous regardez un film triste ?

R — Non, j'ai plus ce comportement-là avec la musique, mais pas avec les films.

Q — Et avec vos amis, c'est vous qui proposez les films ?

R — Y'a souvent des longues phases de négociations, mais y'a pas de règles. Ça arrive souvent que ce soit un film que j'ai et que je veuille faire découvrir à mes amis.

Q — Donc vous revoyez les mêmes films ?

R — Oui, si c'est un film que j'aime. Dernièrement j'ai fait regarder WatchMen à une amie. Voilà.

Q — Alors, nous allons aborder les films que vous préférez.

R — Combien de films ? 4 ou 5 ?

Q — Comme vous voulez.

R — Donc y'a Eyes Wide Shut. Après y'a 2001 l'Odysée de l'espace aussi.

Q — Qu'est-ce qui vous a plu dans ce film ?

R — Là aussi le fait qu'il prenne le temps de bien tout mettre en place, le rythme, toute l'ambiance très calme. Après il y a beaucoup de films des frères Coen genre Big Lebowski. Y'a No Country for old men pour le rythme que j'aime beaucoup. Après y'a la trilogie Le Parrain.

Q — Qu'est-ce qui vous plait dans le Parrain ?

R — Mon préféré c'est le 2 je pense. Parce qu'il y a toute la double histoire, le rapport entre l'histoire d'Al Pacino et De Niro donc Vito en jeune, le parallèle qui est fait. Ce que j'aime c'est qu'à première vue c'est un film de mafia et en fait c'est un film sur la famille qui en dit beaucoup plus que d'autres films choraux qu'on peut voir. Après y'a Rosemary's baby de Polanski que j'aime bien. Son côté un peu kitch à vrai dire quand on le re regarde. Surtout dans les dialogues. Même si je trouve ça fascinant et très bien fait ça a un côté quand même un peu daté quand on le revoit. ET le fait qu'il se prenne complètement au sérieux dans ce qu'il fait. Genre la scène de fin avec le bébé genre « il s'appelle comme ça » d'un ton très grave, j'aime beaucoup. Après dans un tout autre registre, y'a les OSS 117 que j'adore. Pour les dialogues qui sont géniaux.

Q — C'est le style d'humour que vous aimez ?

R — Oui et puis voir que Dujardin reproduit à l'identique la gestuelle de Sean Connery dans les James Bond. En fait mon père adore ça donc j'ai été un peu élevé aux James Bond et quand j'avais vu les OSS 117, ça m'avait fait mourir de rire. Ça me rappelait les clichés que j'avais vu dans mon enfance.

Q — Et, est-ce que vous achetez des films en DVD ?

R — Les OSS 117, je les ai en DVD. Quelques films des Frêres Coen aussi. Sinon je les télécharge en fait. Comme je paye un abonnement au cinéma, je me déculpabilise.

Q — Vous les gardez les films téléchargés ?

R — En général ouais. J'ai tout perdu récemment. J'avais 400 gigas de films et de séries, ça m'a fait très très mal. Donc là je suis un peu à sec. Mais les DVD c'est beaucoup pour des cadeaux que j'offre. Je m'en achète rarement pour moi. Je fais rarement la démarche, il faut que je tombe dessus en cherchant autre chose ou pour quelqu'un d'autre et là je le fais pour avoir le making of.

Q — D'accord. Est-ce qu'il y a un film récent que vous avez aimé ?

R — Cette année, y'en a deux ou trois : y'avait Her de Spike Jones qui m'a vraiment marqué. Y'a American Bluff que j'avais beaucoup aimé même si beaucoup de gens ont dit que c'était pas super, trop classique. Vous l'avez vu ? Vous avez aimé ?

Q — J'ai beaucoup aimé.

R — Moi aussi ! Toute l'esthétique capillaire ! (il rigole). Et surtout y'a Edge of tomorrow avec Tom Cruise dans un registre différent. J'ai été surpris à mort par ce film en fait. J'y suis allé parce que j'adore Tom Cruise te j'ai trouvé ça super rythmé et super bien écrit. Vous voyez le scénario ?

Q — Non, je l'ai pas vu.

R — En fait c'est un soldat dans un futur proche. En fait, y'a des aliens en gros qui attaquent la terre. Il se fait tuer par un alien et à chaque fois qu'il meurt il recommence sa journée. Donc il doit faire la journée parfaite. Ça rappelle un peu Un jour sans fin avec Bill Murray, mais en SF. Et c'était super bien, encore une fois par le rythme qui revient. Une fois de plus Tom Cruise déconstruit son image parce qu'au début c'est un général super gradé et qui fait pas grand-chose et qui se retrouve à devenir un soldat lambda. En fait il est super lâche au début du film et c'est super intéressant de voir un acteur américain comme ça. C'est pour ça que j'aime Tom Cruise parce que souvent il déconstruit un peu ce qu'il est. Dans Vanilla Sky il déconstruit son visage. Comme Ryan Gosling dans Only God Forgives, il se fait éclater la tête et c'est assez énorme ! Voilà.

Q — Et si vous deviez trouver un lien entre ces films ? Ceux que vous aimez ?

R — Ouais, comme y'a pas vraiment un genre qui me plait plus que d'autres, je pense que c'est cette histoire rythme, comme je le dis souvent là. Je fais souvent attention aux acteurs, j'aime beaucoup faire gaffe au réalisateur aussi. Ça me guide souvent et ça m'emmène dans des recoins que je ne soupçonnais pas.

Q — Et est-ce qu'il y a des choses, genres, films acteurs, que vous évitez ?

R — À une époque j'évitais absolument les comédies romantiques.

Q — À quelle époque ?

R — Jusqu'à l'année dernière où j'ai vu 500 jours ensemble. C'est une histoire d'amour qui est vouée à l'échec et j'ai trouvé ça intéressant. Avant ça je les trouvais systématiques.

Q — Et comment vous êtes tombé sur celui-là ?

R — J'avais vu une chronique d'un Youtubeur qui avait fait une chronique sur ce film. Je me suis dit je le regarde comme j'aime bien Joseph Gordon Levitt aussi. Après les films d'horreur, j'essaye de les choisir judicieusement parce souvent c'est encore une fois très systématique. Du coup on a plus peur parce ce qu'on sait ce qui va arriver, y'a des jump scares qu'on attend donc ça perd tout son intérêt. Si les gens disent que c'est un peu différent et que le rythme est bien géré, parce que justement le rythme c'est super important dans ces films, ben je vais les voir. Sinon j'évite. Par exemple j'ai fait l'erreur d'aller voir The Baby. J'ai détesté parce que c'était super simple en fait. C'était une femme en gros qui accouche du diable. C'était nul, voilà. Sinon pas spécialement de genre, mais plus des réalisateurs que j'évite. Genre Godard et Burton. Les anciens j'aime bien, mais plus récemment… ils me donnent plus envie parce que j'ai été déçu par un film. Pour Burton c'est Alice aux Pays des merveilles et même Dark Shadows.

Q — D'accord. Souvent on se dit que il y a des films qu'on adore détester…

R — Je dis pas que je déteste mais la nouvelle vague je suis fière de dire que je la remets en question. À Paris, où j'étais l'année dernière, les profs en parlaient comme si c'état la référence, comme si on pouvait pas remettre en question ça. D'un côté ils ont apporté énormément, mais aujourd'hui ils ont vachement cloisonné le cinéma français. C'est soit du grand divertissement, soit du grand cinéma d'auteur, y'a pas d'intermédiaire. C'est pour ça que j'aime bien les Américains qui mêlent les deux. Après y'a des films que je déteste parce que c'est mauvais.

Q — Comme ?

R — Catwoman avec Halle Berry. Même des fois je le regarde pour me marrer tellement c'est nul. Et les Bronzés 3, traumatisé. Et je suis fier de dire, à l'inverse, que j'aime les Star Wars. J'adore te je le dis parce qu'il fait 3 films d'action avant et il arrive une trilogie super chargée en politique, en intrigue, assez compliquée, et je trouve que c'est un tour de force assez sympa. Au contraire, c'est des films que j'aime aimer parce que les autres aiment pas toujours et j'aime défendre le fait qu'ils aient des qualités. Je me plais à aller voir les autres et leur expliquer pourquoi je les aime. Tous ceux qui disent que la prélogie est nulle. Moi j'aime bien dire que ils ont des qualités que les premiers films n'ont pas aussi.

Q — Est ce qu'il y a des situations dans lesquelles vous choisissez des films précis comme référence ? Si vous êtes en entretien d'embauche par exemple, vous direz quoi ?

R — Je répondrai honnêtement Eyes Wide Shut. J'ai pas de films que je vais caser selon les situations. De toute façon c'est celui-là ça c'est sûr. Enfin, pour l'instant, après ça peut changer. Mais je l'ai vu tellement de fois et à chaque fois je suis de plus en plus fasciné.

Q — Et vous le revoyez à quel type d'occasion ?

R — Y'a pas d'occasion, quand j'ai envie de le revoir. La dernière fois, j'étais… En anglais on devait faire un exposé sur ce qu'on voulait en fait. Du coup j'avais fait sur ce film. Je l'avais revu à cette occasion-là et j'avais commandé sur Amazon un petit livre qui a été fait par une universitaire qui avait analysé le film. Et ça m'a permis de redécouvrir une fois de plus.

Q — D'accord, OK. Merci. Est ce qu'il y a des situations particulières dans lesquelles vous parlez de films ou de cinéma en général ?

R — Ouais, par exemple j'ai fait une UEO Master class cinéma et du coup avec les gens qui y étais on parle beaucoup cinéma. J'ai remarqué ça récemment que quand j'apprends que quelqu'un aime le cinéma beaucoup, j'ai tendance à parler plus que de ça. Et au final ça le dérange parce qu'il y a d'autres sujets quoi ! (il rigole).

Q — Et vous parlez de cinéma avec votre famille ?

R — Oui et ça peut être des fois assez bizarre parce qu'ils ont pas du tout les mêmes goûts que moi. En plus en 2 ou 3 ans mes goûts ont radicalement changé.

Q — A cause d'Eyes Wide Shut ?

R — Ouais parce que grâce à ce film j'ai réalisé que le cinéma est un art, pas que du divertissement comme je le voyais avant. L'aspect divertissement est resté, mais l'aspect artistique s'est greffé à ça et ça a changé toute ma vision du cinéma. Ça m'a donné envie de regarder beaucoup plus de films. Je me suis intéressé au cinéma et aussi à ceux qui le font, pourquoi ils font ça, comment tout ça. Et ça m'a lancé pour faire ça plus tard. J'aimerai si c'est possible faire une école de cinéma après la licence.

Q — En réalisation ?

R — Ou en critique. Donc, c'est vrai que ça m'a vachement orienté. Ce film a tout changé dans ma vision du cinéma. Et depuis, c'est vrai que ça a surpris ma famille parce que d'un coup je m'y suis intéressé différemment d'eux. Par exemple, mes oncles et tantes, c'est plus le cinéma français, mes sœurs c'est le divertissement. Mon père, quand j'étais jeune il aimait énormément le cinéma, il lit, il a des fascicules et tout. Maintenant moi je lis plein de trucs sur le Net. C'est intéressant de voir dans ma famille les différents types de publics qu'il peut y avoir.

Q — D'accord. Alors, on va parler de stéréotypes. Est ce que vous avez l'impression qu'il y a des films pour hommes et des films pour femmes.

R — Ouais (il rigole). Ben les comédies romantiques on se dit souvent que c'est les filles qui les regardent parce que c'est souvent la femme qui est un héros. Et moi ce qui me dérange souvent, dans les films ou dans les séries, c'est de voir que la seule préoccupation de la femme, c'est de trouver l'amour. Ou d'avoir un enfant, dans les drames et tout. Et c'est assez sexiste je trouve. Et les films pour hommes, je trouve que c'est de moins en moins vrai, le fait que les block busters sont des films pour hommes. Avec l'arrivée des films de super héros, j'ai l'impression,

tout le monde va les voir, c'est plus vraiment des films pour hommes. Parce que dans les années 80 ou 90, les Terminator ou Total Recall, c'était vraiment des films pour hommes.

Q — Et qu'est-ce qui change ?

R — Justement c'est pas le fait qu'il ait plus de héros féminins parce que c'est pas vrai, genre dans Avengers y'a qu'une femme. Je pourrais pas vous dire pourquoi. Même si quand on voit le dernier Besson ; Lucy, c'est une fille. J'ai beaucoup aimé même si il est très conventionnel. Je trouve qu'il est super fédérateur. Qu'arrive à faire du grand divertissement en passant quand même une espèce de message. Donc à la base c'est le sentiment pour les femmes et le grand divertissement pour les hommes, mais c'est plus vrai. Mais les comédies romantiques, ça reste pour les femmes. Je connais peu de garçons qui aiment ce genre-là.

Q — Donc ce sont des choses que vous voyez dans votre entourage ?

R — Oui. Même moi, par exemple j'ai dit 500 jours ensemble, mais j'ai vu aussi Don Jon toujours avec lui et j'ai trouvé limite choquant mais du coup très bon. Mais c'est tout, j'ai rien d'autre qui me vient en tête.

Q — Et des films très connotés masculin, y'en a que vous avez aimé ?

R — Y'en a plein ! Je sais pas… plein de blockbusters quoi. Total Recall j'adore, c'est très kitch, j'adore ça. J'aime bien les grosses caricatures aussi. J'aime beaucoup, on rentre plus facilement dans le délire. J'ai pas d'exemple particulier. Mais ça dépend des garçons en fait. J'ai l'impression qu'il y a plusieurs types de personnes en fait. On est pas défini par son sexe et encore heureux. Et en plus comme les filles regardent des films de mecs…

Q — Vous m'avez parlé de Tom Cruise. Est ce que vous avez un acteur préféré, c'est lui ? Ou une actrice ?

R — Y'en a beaucoup. Tom Cruise, Ryan Gosling j'aime beaucoup parce qu'il joue sans jouer…mais y'a quand même quelque chose. (il rigole). Beaucoup de gens disent qu'il fait rien, qu'il est inexistant. Mais j'ai l'impression que quand on regarde Drive, y'a ce passage qui marque où Carrey Mullighan lui demande « tu veux un verre d'eau ? » et il prend 2à ou 30 secondes pour répondre « Oui ». Il fait pas grand-chose, mais il dégage un charisme, mais dingue ! Il est dans la grande lignée de ces acteurs à charisme genre Carry Grant, James Stewart., ce genre de mecs là. Dans ses films, souvent, il joue de la même manière, mais il sert des intérêts différents, des personnages différents. Dans Drive c'est l'archétype viril, celui qui fait bouger le scénario, celui qui agit alors que dans Only God Forgive c'est celui qui subit. Il rate tout, il est bouffé par sa mère… C'est l'inaction dans Drive qui lui donne un aspect de contrôle total alors que dans Only God forgive, ça donne l'impression de vulnérabilité. Et je trouve qu'il est pas jugé à sa juste valeur.

Q — C'est quelqu'un d'assez plébiscité pourtant.

R — Oui dans les critiques, mais dans l'opinion publique, y'a des gens qui vont dire… bon plus les garçons parce que les filles l'adorent, y'a pas de secrets… ils disent que c'est un mollusque !

Q — D'accord. Quelqu'un d'autre ?

R — De Niro, Jack Nickolson, ils sont hyper expressifs. Après Tom Cruise il s'inscrit aussi dans ce visage très figé quoi. Et limite y'a une espèce de vibration qui se dégage du visage je trouve. Après y'a un tas d'acteurs que j'aime beaucoup. John Goodman.

Q — C'est pas le même genre !

R — Non pas du tout, mais il est singulier. Y'a que John Goodman qui peut jouer du John Goodman. J'adore quand il boit et tout. C'est pas le même rôle que dans Big Lebowski mais il est super. Et puis y'a Johnny Depp mais je sais pas si je pourrai le classer dans les acteurs préférés. Je l'admire parce que c'est un caméléon, pour les choix de carrière, mais il se répète un peu. Ah oui, j'ai oublié de la citer, mais j'aime beaucoup Christian Bale surtout pour American Psycho. Vous pouvez le mettre dans mes films celui-là. Encore un mec lisse, figé, plat, c'est une interprétation qui est gigantesque pour moi qu'il arrive à reproduire plus ou moins selon les films. Et lui aussi c'est un caméléon même si les pertes de poids c'est pas ça qui fait un acteur. Je sais pas pourquoi les gens l'aiment pas.

Q — Il me semble que c'est une fuite…

R — Ouais sur Terminator mais bon, sa vie je m'en fous. Ça m'empêche pas d'aimer l'acteur.

Q — Et les acteurs que vous m'avez cités suffisent à aller voir un film ?

R — Ouais complètement. Après voilà, ces acteurs comme Brad Pitt, Javier Barden, je vais aller voir le film. Du coup le dernier Ridley Scott, Cartel, j'y suis allé parce qu'ils étaient dedans. J'avais vu le casting et je me suis dit « bon bah j'y vais », mais le film était… terriblement nul quoi. Moi j'ai trouvé ça… complètement incohérent, déconstruit… Je me suis dit « comment Ridley Scott » la photographie est magnifique, les acteurs sont tous bons… et ça prend pas… Le problème c'est le scénario. Alors que souvent je pense que ça peut être super simple. Mais là, ça m'a dérangé. Au final j'y suis allé pour les acteurs et bon… Mais faut faire gaffe parce que ça m'énerve quand je vois que l'acteur et pas le personnage. C'est pour ça que je cite pas Léonardo Dicaprio. Souvent c'est trop lui et pas assez le personnage.

Q — Dans quel film par exemple ?

R — Dans Shutter Island. Il était trop Léonardo Dicaprio.

Q — Ça veut dire quoi ?

R — Ben c'est sa gestuelle habituelle, ses petits sourires en coin habituels et puis son aspect des fois « je me retourne et je suis un peu essoufflé » aussi (nous rigolons). C'est dans l'inconscient,

on l'a déjà vu faire dans d'autres films. Gatsby ça m'avait énervé un peu, mais Le Loup de Wall Street ça va. Ça dépend du film.

Q — Vous trouvez que c'est pas un caméléon ?

R — Des fois ça marche mais des fois il va pas. Même si j'admire complètement sa carrière.

Q — Est-ce qu'il y'en a que vous trouvez beaux ?

R — Ryan Gosling il est beau. Evan Mc Greggor. Tom Cruise est beau… en même temps, rien à dire quoi. Voilà ça doit être ça à peu près.

Q — Beaucoup d'acteurs américains !

R — Ouais, je suis très influencé par le cinéma américain. En français j'aime bien Belmondo… Dujardin. Ah oui, Cassel on peut le mettre dans mes acteurs. Lui il est pas beau, mais il est charmant. D'ailleurs Irréversible c'est un film qui m'a choqué, traumatisé avec la scène de viol.

Q — D'accord, merci. Et des actrices ?

R — J'aime beaucoup Scarlett Johnson.

Q — Pourquoi ?

R — Elle est magnifique, mais bon… ça rentre pas en ligne de compte. Je crois qu'elle vient de faire 30 ans… et la carrière qu'elle a ! Et c'est aussi le fait, et les autres aussi que j'ai cités, tous ces acteurs qui font du divertissement, mais aussi des films d'auteur. Ils vont pas être gênés par un genre. C'est pour ça aussi que j'aime moins les acteurs français parce qu'ils se cantonnent souvent à un genre. Par exemple Denis Lavant. On le voit rarement dans des films grand public.

Q — Donc y'a que Scarlett ?

R — Non, y'en a d'autres… J'aime bien Marion Cotillard contrairement à beaucoup de français qui aime détester les Français qui réussissent. J'aime aussi Natalie Portman et, dans un autre genre, Tilda Swinsen. Mais bon je vois que je suis plus attiré par les acteurs que les actrices. Pourtant je suis, enfin j'aime les femmes, mais bon… C'est bizarre. Ça doit être un processus d'identification.

Q — OK. Cette fois passons du côté des personnages plus que les acteurs, mais ils ont pu être joué par les acteurs cités. Est-ce qu'il en a qui vous o nt marqués particulièrement ?

R — Patrick Bateman de American Psycho qui est fascinant.

Q — Pourquoi ?

R — C'est le fait qu'il soit extrême, qu'il soit total. C'est aussi le fait que le film arrive à nous faire aimer un personnage comme ça. C'est vrai que j'ai tendance à beaucoup aimer les gros connards dans les films… après…

Q — Qu'est ce que vous appelez un gros connard ?

R — Quelqu'un qui sert que ses intérêts, le connard comme on peut connaître dans la vraie vie quoi. Et j'aime quand le réalisateur peut nous faire aimer ce genre de connard, je trouve ça très fort. C'est la figure du anti héros. Après y'a le joker dans The Dark Knight, celui de Heith Ledger, qui est super je trouve. C'est vrai que ce que j'aime dans son rôle à lui, c'est que avant ça le Joker c'était dans la série animée ou celui de Nickolson. Et celui-là il a tout changé, maintenant le joker c'est lui. On voit des t-shirts partout avec sa tronche. J'aime aussi le personnage de Bill Harford dans Eyes Wide Shut, Tom Cruise. Il est hyper fort, toute la psychologie, tout le cheminement qu'il fait pendant le film en fait. Et le fait qu'il paraisse fermé en fait. Et du coup, vu qu'il est, qu'on connaît très peu de lui au fond, de son enfance tout ça, on s'identifie super bien.

Q — Donc le fait que ce soit des personnages entre guillemets « connoté négativement » ?

R — Lui il l'est pas, c'est juste qu'il s'inscrit dans une certaine faiblesse qu'il essaye de combattre. Et c'est quelque chose que tout le monde connaît. Mais la connotation négative elle peut, ouais, me faire aimer un personnage. Et dans American Psycho c'est plus qu'un gros connard, c'est un malade mental qui tue des gens, qui s'aime complètement. C'est dingue de voir qu'il y'a pas une seule qualité en lui! Et il arrive à faire la voix off du mec, il parle pendant tout le film et on s'attache quand même. Enfin il… c'est une réalisatrice il me semble. Après il y a des personnages très gentils ou très… de bon cœur, je vais les aimer, mais je vais pas m'identifier. Je vais plus y voir un membre de ma famille par exemple. Ça va être une figure paternelle ou maternelle. C'est assez intéressant de voir ça. Je sais pas si j'ai des exemples… peut être beaucoup les personnages de Burton qui sont souvent… acculés de tous les côtés, Edward aux mains d'argents, MacGreggor dans Big Fish aussi. C'est vrai que quand ils sont connotés positivement je vais y voir une figure familiale.

Q — Et vous, vous vous reconnaissez dans certains personnages ?

R — Ben, je suis pas un connard mais j'arrive à m'identifier à ceux dont on a parlé. Mais ressembler… Y'a Jeff Bridges dans Big Lebowski j'ai tendance à m'identifier. Ce côté un peu cool et… pas prise de tête, mais aussi un peu surpassé par les évènements, on s'identifie facilement, en tous cas moi. Sinon ouais, un petit peu avec Christian Bale dans American Psycho, je sais pas pourquoi, mais je m'identifie à ce personnage. Y'a peut-être une part de con en moi, une part de psychopathe (il rigole). Ce que j'avais remarqué c'est que j'aime beaucoup les films qui traient ou les les personnages qui sont dans l'image qu'ils veulent renvoyer d'eux même. Par exemple dans American Psycho c'est complètement ça, il est obsédé par son image et c'est quelque chose que je trouve très intéressant.

Q — L'effort fait pour cette maitrise ?

R — Oui. J'avais commencé à écrire un scénario que j'ai laissé tomber. Et je voulais faire vraiment sur les mécanismes de la honte en fait. Ce qui me fait aimer un film souvent c'est ce thème, la honte, l'image qu'on renvoie aux autres. Par ce qu'au fond c'est quelque chose que tout le monde vit, c'est un problème que tout le monde à, s'intégrer ou pas, c'est le centre de la vie en société en fait. C'est pour ça que le cinéma c'est pour moi un art qui est social, populaire, c'est l'art populaire actuellement. Cet enjeu-là il est au cœur du film, ben moi je suis complètement dedans.

Q — Parce que c'est quelque chose qui vous pèse ?

R — Oui. Et du coup ça m'intéresse aussi. Je trouve ça super paradoxal parce que dans une société qui est complètement dans ça, on entend souvent les gens dire « j'aime pas les hypocrites, moi je suis moi même, je m'assume complètement » et je sais que c'est faux. Il faut avoir une part de soi même, mais il faut aussi assumer le fait qu'il faut pas montrer qui on est et s'adapter aux autres, quoi. Et je trouve qu'on est dans une société qui est super paradoxale parce que c'est une société de l'image, mais qui a tendance à lancer le message « venez comme vous êtes » ces cons de Mc Do par exemple. Je pense que c'est peut-être pour ça que je me retrouve dans le cinéma. J'aime le cinéma et ce qui m'intrigue le plus dans la société c'est ça donc du coup ça mêle les deux.

Q — D'accord. Merci. Ça me permet d'aborder le prochain sujet. Est ce que si on bascule ce questionnement du côté du genre, est ce que vous avez cette impression-là aussi ? Est-ce que vous avez l'impression qu'on impose un type d'homme ?

R — De moins en moins j'ai l'impression. On a vu beaucoup de films ces dix dernières années qui déconstruisent l'image virile que je crains un peu. Récemment c'est Romain Duris qui s'est travesti, Jared Leto dans Dallas Byers Club que j'avais trouvé légendaire. J'ai trouvé qu'il joue de façon superbe. Après on a le message de Dolan sur l'homosexualité tout ça avec Laurence Anyway. C'est vrai qu'avant l'image de l'homme était super calibrée, surtout à Hollywood. Moi j'adore Hitchcock, mais le héros hitchcockien c'est toujours le même quoi.

Q — Et que ce que vous en pensez ?

R — Ben, c'est quelque chose que j'aime voir. On aime le regarder, on aime s'identifier parce que voilà, c'est la puissance quoi. On a envie de puissance, c'est normal je pense mais à la fois ça pose des problématiques après quoi. C'est comme l'image de la femme qu'on essaye de faire passer. Ça peut être dérangeant par rapport à la société, par rapport au développement des personnes.

Q — Qu'est ce que ça vous fait de les voir ? Vous me dites que vous aimez les voir ?

R — Je sais pas, en vrai je sais pas… Je pense que sur certains aspects je me rapproche de ces personnages-là. Parce que j'ai été élevé dans une famille plus ou moins classique, je pense que ça joue vachement. Du coup je suis plus ou moins comme ça, mais j'essaye quand même de prendre un recul et de me dire « essaye pas d'être une caricature, ça sert à rien ». Ça sert à rien de dire « j'ai des gros muscles, laisse moi porter les objets lourds ». C'est pour ça que j'aime

OSS 117, ça rigole complètement de ça, il est complètement misogyne. Dans le deuxième, ça me fait mourir de rire. Louise Monot lui parle de l'égalité des sexes et il répond « l'égalité on en reparlera quand tu pourras porter quelque chose de lourd ». C'est complètement ça, c'est génial de se moquer de ça parce que tout le cinéma classique c'est ça. C'est le héros qui change, qui fait tout, qui porte tout et c'est sympa de voir que quand il y a un personnage secondaire qui est souvent homosexuel ou même asexué, et ben il agit pas. Il subit souvent la trame scénaristique. Et même dans Dallas Byers Club on est un peu dans ça. Parce que c'est le cowboy texan qui chope le Sida qui change tout et le travesti i il suit un petit peu, il devient son acolyte, son valet quoi. C'est dommage de voir ça… C'est sympa de voir un personnage comme ça, mais faudrait assumer complètement. C'est bien qu'on ait cette image là, super virile de l'homme, mais faudrait rendre l'inverse plus visible. Qu'on est les deux, quoi… On est quand même dans une société qui nous rabâche qui faut être comme ça donc inconsciemment on essaye de l'être, mais si on le devient complètement, on devient une caricature, on devient ridicule. J'essaye de trouver un juste milieu et de pas devenir …ben OSS 117 quoi. (on rigole).

Q — OK, D'accord. Est-ce que, en termes fictionnel ou pas, est-ce que vous avez un modèle ? Quelqu'un qui représente la personne que vous voudriez être ?

R — C'est à dire ?

Q — Vous savez y'a ces gens qui ont des bracelets WWJD…

R — Oui grave.

Q — Et ben, qu'est ce que vous mettriez à la place de Jésus ?

R — Et bien je suis assez fasciné par Kanye West. Je suis assez fasciné par son travail. Vous devez connaître…

Q — Oui bien sûr.

R — Et tout le… même si il a un côté controversé justement. Il assume complètement ce qu'il veut faire. Il est assez méconnu en France pour tout ce qu'il fait. Pas forcément physiquement, mais… je suis pas noir, c'est compliqué déjà. Dans le caractère et dans sa démarche, d'aller jusqu'au bout, c'est un modèle. C'est quelqu'un qui essaye de changer toute l'image de l'art en général, je trouve ça intéressant.

Q — Et son côté égocentrique ?

R — Ça me fait beaucoup rire. Même si je ne veux pas être comme lui à ce niveau-là. Même si je pense que je suis égocentrique parfois. Il s'assume complètement et il avoue aussi être influencé par beaucoup de choses, notamment la mode. Il dit qu'on est tous influencé par les marques tout ça et c'est pas quelque chose de mal. Donc il rentre aussi dans ça, dans le fait, « je m'assume complètement, mais l'image que je renvoie de moi est super importante ». Il a ce côté

très viril, mais il a apporté pourtant dans le rap, quand il est arrivé. Son premier album solo c'est 2004 et à ce moment-là la star c'était 50 cents, le mec super musclé avec la casquette et tout. Et lui il est arrivé avec un côté vachement moins gangster, il avait un polo rose Ralph Loren, un petit sac à dos et sa mascotte c'était un petit ourson. Même avec un côté agressif, il arrive avec la mode et tout a changé… Il a apporté le jean slim dans le rap, il s'est fait traiter d'homosexuel par 50 cents, on se fout de sa gueule dans South Park… Mais c'est super intéressant de voir qu'il reste une figure masculine assez virile, mais il change quand même ça. Il essaye de dire qu'il faut pas l'être complètement quoi.

Q — Et autour de vous ?

R — Y'a mon grand-père, mais pas pour tout. Pour l'humour et aussi par le fait que quand mon père et parti, c'est lui qui m'a élevé. Il a pas mal porté la famille. Et mes sœurs aussi parce qu'elles ont réussi à être indépendantes assez vite et ça reste des modèles pour ça.

Q — Merci. Qu'est ce que c'est pour vous un homme bien ?

R — C'est de la question ça ! Je sais pas… (il rigole)… Je sais pas. Ça serait prétentieux de dire ce que c'est je pense. Dans ce que j'essayerai d'être dans l'idéal… heu… Quelqu'un d'honnête je pense. Un leader, je pense que c'est important. C'est important de pouvoir être un leader parce que… il en faut quoi. Donc c'est bien, mais après si c'est pas leader, ça fait pas de moi un homme pas bien. (il réfléchit) C'est important d'être honnête. Je l'ai dit je crois. (il réfléchit) Bienveillant c'est bien, c'est même essentiel. Après je sais pas trop… C'est pas une question que je me pose souvent en fait.

Q — Tout va bien, merci. Et au contraire est-ce que vous avez une image du type d'homme que vous n'aimez pas, le contre modèle ?

R — Je veux pas devenir quelqu'un dont tout le monde se moque et qui s'en rend pas compte. Quelqu'un trop intelligent pour être con (il réfléchit). Je sais plus dans quel… Ah oui le Mépris de Godard. Le personnage… le mari de Brigitte Bardot, je sais plus qui c'est qui joue… Michel Picolli. C'est un écrivain qui est super cultivé et qui est dans ça en fait. Il est tellement cultivé qu'il est sûr de tout savoir et du coup il est complètement con. J'ai pas envie de devenir comme ça en fait. Il se rend pas compte… J'ai pas envie de devenir complètement en décalage. C'est quelque chose que je trouve un peu repoussant quoi.

Q — Est ce que quand vous étiez plus jeune vous vous imaginiez comme ça à 19 ou 20 ans ?

R — Non. Justement je pense que j'étais plus dans… dans le personnage viril chef de famille. Je pense que quand j'étais petit, je me voyais pas forcément étudiant. Je me voyais dans l'optique de la famille. Fonder une famille. C'est d'ailleurs peut-être le cinéma qui m'a fait changer de perspective. En bien ou en mal je sais pas, mais je me voyais pas comme ça.

Q — Avoir des enfants à 19 ou 20 ans, c'est jeune, non ?

R — Ouais mais maintenant je sais que c'est pour plus tard !

Q — OK, d'accord. Merci beaucoup. Est-ce que vous avez envie de rajouter quelque chose sur les thèmes qu'on a abordés ? Un film, une anecdote… ce que vous voulez.

R — Non, ça va. Là ça me vient pas.

Q — Et est-ce que vous avez des questions ? Si mon travail, vous pouvez aussi me poser les mêmes questions que celles que je vous ai posées.

R — Du coup, le cinéma, c'est un intérêt pour vous que pour cette thèse ?

Q — Non non, c'est la raison qui m'a poussée à faire mes études à Avignon. Je voulais pas être créatrice, je pense pas avoir la fibre, c'est la recherche qui m'intéresse, c'est pour ça que j'ai pas fait une école de cinéma. Et Avignon c'est parfait pour ça. Et j'ai la chance d'être rentrée en doctorat avec Monsieur Ethis alors ça renforce l'intérêt !

R — C'est sûr.

TRIS À PLAT

Nombre de pratiques culturelles cochées (Encodage)

	Effectifs	%
Non réponse	6	4,2%
= 1	48	33,8%
= 2	58	40,8%
= 3	19	13,4%
= 4	10	7,0%
= 5	1	0,7%
Total	142	100,0%

Classez les pratiques culturelles suivantes par ordre de préférence

	Effectifs (Rang 1)	Effectifs (Rang 2)	Effectifs (Rang 3)	Effectifs (Rang 4)	Effectifs (Rang 5)	Effectifs (Rang 6)	Effectifs (Global)	Rang moyen
Non réponse	4	5	10	20	25	33	4	
Aller au cinéma	48	59	18	9	1	0	135	1,93
Aller au théâtre	4	11	25	19	36	27	122	4,25
Aller voir des concerts	26	27	29	25	11	7	125	2,91
Aller visiter des expositions	4	7	15	30	34	31	121	4,45
Aller voir des matchs sportifs	25	14	21	19	12	34	125	3,64
Jouer aux jeux vidéos	31	19	24	20	23	10	127	3,11
Total/ réponses	138	137	132	122	117	109	755	

Lorsque vous vous présentez à quelqu'un, en général, vous parlez plutôt de vos goûts :

	Effectifs	Fréquence
Non réponse	1	0,7%
Musicaux	55	38,7%
Cinématographiques	44	31,0%
En sports	36	25,4%
Autre	6	4,2%
Total	142	100,0%

Réponse « Autre » à la question précédente :

Réponses différentes (6)	Effectifs	%
Non réponse	136	95,8%
Aviation	1	0,7%
Culture	1	0,7%
Gastronomie	1	0,7%
Lecture	1	0,7%
Littéraire	1	0,7%
Séries	1	0,7%
Total	142	100,0%

Faites-vous apparaître une pratique culturelle sur votre CV ?

	Effectifs	Fréquence
Oui	79	55,6%
Non	63	44,4%
Total	142	100,0%

Si oui, laquelle ? (Faites-vous apparaître une pratique culturelle sur votre CV ?)

Réponses différentes (27)	Effectifs	%
Non réponse	64	45,1%
Autoformation en cinématographie	1	0,7%
Cinéma	10	7,0%
Comédien	1	0,7%
Danse	3	2,1%
Éducateur sportif	1	0,7%
Groupe	1	0,7%
Handball	1	0,7%
Histoire	1	0,7%
Illustration	1	0,7%
Jeux vidéos	2	1,4%
Kung fu	1	0,7%
Lecture	4	2,8%
Littérature	1	0,7%
Musique	18	12,7%
One man show	1	0,7%
Philosophie	1	0,7%
Piano	1	0,7%
Poésie	1	0,7%
Politique	1	0,7%
Pratique musicale	1	0,7%
Sport	13	9,2%
Sports	1	0,7%
Théâtre	8	5,6%
Trading	1	0,7%
Trompette	1	0,7%
Violoncelle	1	0,7%
Voyages	1	0,7%
Total	142	100,0%

Depuis un an, combien de fois êtes-vous allé au cinéma ?

	Effectifs	Fréquence
Non réponse	2	1,4%
Moins de 5	27	19,0%
De 5 à moins de 7	21	14,8%
De 7 à moins de 10	13	9,2%
De 10 à moins de 11	32	22,5%
De 11 à moins de 16	24	16,9%
16 et plus	23	16,2%
Total	142	100,0%

Quel est le dernier film que vous avez choisi de voir au cinéma ?

	Effectifs	Fréquence
Non réponse	4	2,8%
Le hobbit	36	25,4%
Le loup de wall street	28	19,7%
Cartel	4	2,8%
Du sang et des larmes	4	2,8%
Gravity	4	2,8%
Hunger games	4	2,8%
Albator	3	2,1%
Nymphomaniac	3	2,1%
Yves saint laurent	3	2,1%
Don jon	3	2,1%
Inside lewinn davis	3	2,1%
Guillaume et les garçons à table	2	1,4%
La vie d'adèle	2	1,4%
Homefront	2	1,4%
Moi, moche et méchant 2	2	1,4%
Age de glace 4	1	0,7%
Anchorman 2	1	0,7%
Avatar	1	0,7%
Belle et sebastien	1	0,7%
Borgman	1	0,7%
Dark skies	1	0,7%
Django	1	0,7%
Elysium	1	0,7%
Fanny	1	0,7%
Gatsby	1	0,7%
Hunger games 2	1	0,7%
Insaisissable	1	0,7%
Iron man 3	1	0,7%
Jamais le premier soir	1	0,7%
L'écume des jours	1	0,7%
La grande bellezza	1	0,7%
La reine des neiges	1	0,7%
La vie revée de walter mitty	1	0,7%
Le géant égoiste	1	0,7%
Le vent se lève	1	0,7%
Les amants passagers	1	0,7%
Les garçons et guillaume à table	1	0,7%
Les profs	1	0,7%
Les sorcières	1	0,7%
Lincoln	1	0,7%
Mitty	1	0,7%
Omar	1	0,7%
Resident evil	1	0,7%
Sorcières de zugarramurdi (les)	1	0,7%
Star wars 3	1	0,7%
Suzanne	1	0,7%
Thor 2	1	0,7%
Tranformers	1	0,7%
X men	1	0,7%
Zulu	1	0,7%
Total	142	100,0%

Qu'est-ce qui vous l'a fait choisir ?

	Effectifs	Fréquence
Non réponse	4	2,8%
Le genre	49	34,5%
Les acteurs	19	13,4%
Le/la Réalisateur/réalisatrice	18	12,7%
Le scénario	30	21,1%
La nationalité	2	1,4%
Autre	20	14,1%
Total	142	100,0%

Réponse « Autre » à la question précédente.

Réponses différentes (13)	Effectifs	%
Non réponse	123	86,6%
Amie	1	0,7%
Amis	6	4,2%
Enfant	1	0,7%
Fan de la saga	1	0,7%
L'auteur	1	0,7%
L'esthétique	1	0,7%
L'horaire	1	0,7%
L'univers	1	0,7%
Les amis	1	0,7%
Les potes	1	0,7%
Livre	1	0,7%
Ma copine	2	1,4%
Originalité	1	0,7%
Total	142	100,0%

Chez vous, vous regardez combien de films par mois ?

	Effectifs	Fréquence
Non réponse	2	1,4%
= 0	1	0,7%
= 1	14	9,9%
= 2	12	8,5%
= 3	14	9,9%
= 4	10	7,0%
= 5	12	8,5%
= 6	6	4,2%
= 7	3	2,1%
= 9	1	0,7%
= 10	23	16,2%
= 12	1	0,7%
= 15	8	5,6%
= 18	1	0,7%
= 20	16	11,3%
= 24	1	0,7%
= 25	4	2,8%
= 30	9	6,3%
= 50	2	1,4%
= 60	1	0,7%
= 200	1	0,7%
Total	142	100,0%

Chez vous, vous regardez combien de films par an? (Encodage)

	Effectifs	Fréquence
Non réponse	2	1,4%
= 0	1	0,7%
= 12	14	9,9%
= 24	12	8,5%
= 36	14	9,9%
= 48	10	7,0%
= 60	12	8,5%
= 70	1	0,7%
= 72	5	3,5%
= 82	1	0,7%
= 84	2	1,4%
= 108	1	0,7%
= 120	23	16,2%
= 144	1	0,7%
= 170	1	0,7%
= 180	7	4,9%
= 216	1	0,7%
= 240	15	10,6%
= 288	1	0,7%
= 300	4	2,8%
= 350	1	0,7%
= 360	9	6,3%
= 600	2	1,4%
= 900	1	0,7%
= 1000	1	0,7%
Total	142	100,0%

Quel(s) dispositif(s) possédez-vous ?

	Effectifs	Fréquence
Lecteur DVD	77	54,2%
Console de jeu	64	45,1%
Ordinateur	131	92,3%
Tablette	34	23,9%
Lecteur de DVD portable.	9	6,3%
Total/ interrogés	142	

Quel est le dernier film que vous avez choisi de voir chez vous ?

N°	Texte des réponses
1	Limitless
2	Laurel et hardy
3	Vol au-dessus d'un nid de coucou
4	Il faut sauver le soldat ryan
5	Bob l'éponge
6	Expendables (the)
7	X-men
8	La vie d'adèle
9	Man from earth (the)
10	Tempète de boulettes géantes
12	Scott pilgrim
13	Que justice soit faite
14	Une nouvelle chance
15	Priest
16	Cloud allas
17	Arbitrage
18	Dumb & dumber
19	Strays
20	Sos fantome
21	L'aigle de la neuvième légion
22	Pulp fiction
23	Django
24	Le majordome
25	No pain no gain
26	Homefront
27	Mensonges d'état
28	Moonrise kingdom
29	God bless america
30	Le lauréat
31	Jackie brown
32	Limitless
33	Alien
36	Turbo
37	Shining
38	Requiem for a dream
39	Attrape moi si tu peux
41	Fast and furious
42	Gatsby
43	La chute de la maison blanche
45	Deja vu
46	Sacré graal
47	Le 8eme jour
48	The forgotten
49	Harry potter
50	La vie d'adèle
51	Les collègues
53	Le voyage de chihiro
54	Avatar
56	Le hobbit
57	Dead snow
58	Brice de nice
59	All is last
60	Le majordome

61	Django
63	Subway
64	How high
65	Captain phillips
66	Push
67	The conjuring
68	Insidious
69	Le hobbit
70	Lawless
71	Madagascar 3
72	Fast and furious
73	No pain no gain
74	Gatsby
75	Le seigneur des anneaux
76	Iron man 3
77	Le bazaar de l'épouvante
78	Transporteur 3
79	Le hobbit
80	Tireurs d'élite
81	Resident evil
82	Gatsby
83	Borat
85	Moi moche et méchant
87	Arbitrage
88	The 7 year engagement
90	Les hommes du président
91	Dead or alive
92	Le seigneur des anneaux
93	Milk
94	Le majordome
95	Inception
96	Gravity
97	La vie revée de walter mitty
98	Das boot
99	La folie des grandeurs
100	The wrestler
101	Insaisissables
102	Hocus pocus
103	Les liaisons dangereuses
104	In the air
106	Matrix
107	La grande bellezza
108	The rock
109	Star wars
110	Les profs
111	Kick ass 2
113	Le loup de wall street

Sur quel dispositif (Avez vous regardé le dernier film choisi chez vous) ?

	Effectifs	Fréquence
Non réponse	18	12,7%
Streaming sur ordinateur	46	32,4%
Téléchargement légal sur ordinateur	6	4,2%
Téléchargement illégal sur ordinateur	33	23,2%
Streaming sur tablette	2	1,4%
Téléchargement illégal sur tablette	2	1,4%
DVD sur TV	15	10,6%
DVD sur ordinateur	13	9,2%
Autre	7	4,9%
Total	142	100,0%

Réponse « Autre » à la question précédente.

Réponses différentes (3)	Effectifs	%
Non réponse	135	95,1%
Enregistrement tv	1	0,7%
Tv	4	2,8%
Vod	2	1,4%
Total	142	100,0%

L'avez-vous aimé (le dernier film choisi chez vous ?)?

	Effectifs	Fréquence
Non réponse	22	15,5%
Oui	112	78,9%
Non	8	5,6%
Total	142	100,0%

Sur une échelle de 1 à 10, notez à quel point le cinéma est important dans votre vie :

	Effectifs	%
Non réponse	1	0,7%
= 1	1	0,7%
= 2	5	3,5%
= 3	9	6,3%
= 4	10	7,0%
= 5	23	16,2%
= 6	18	12,7%
= 7	34	23,9%
= 8	23	16,2%
= 9	10	7,0%
= 10	8	5,6%
Total	142	100,0%

Vos amis vous considèrent-ils comme un passionné de cinéma ?

	Effectifs	Fréquence
Non réponse	1	0,7%
oui	37	26,1%
non	104	73,2%
Total	142	100,0%

Citez deux genres cinématographiques parmi ceux que vous aimez (1)

Réponses différentes (35)	Effectifs	%
Non réponse	1	0,7%
Action	29	20,4%
Animation	3	2,1%
Auteur	2	1,4%
Aventure	2	1,4%
Biopic	1	0,7%
Combat	1	0,7%
Comédie	15	10,6%
Comédie dramatique	2	1,4%
Comédie musicale	1	0,7%
Comédie romantique	1	0,7%
Comédie sentimentale	1	0,7%
Comique	3	2,1%
Danse	1	0,7%
Documentaire	1	0,7%
Dramatique	1	0,7%
Drame	10	7,0%
Fanstastique	1	0,7%
Fantastique	11	7,7%
Fantasy	1	0,7%
Film noir	1	0,7%
Films de guerre	1	0,7%
Historique	6	4,2%
Horreur	6	4,2%
Humour	4	2,8%
Noir	1	0,7%
Peplum	1	0,7%
Polar	1	0,7%
Policier	1	0,7%
Psychologique	1	0,7%
Science-fiction	15	10,6%
Surréaliste	1	0,7%
Suspens	2	1,4%
Thriller	11	7,7%
Western	1	0,7%
Zombie	1	0,7%
Total	142	100,0%

Citez deux genres cinématographiques parmi ceux que vous aimez (2)

Réponses différentes (38)	Effectifs	%
Non réponse	4	2,8%
Action	21	14,8%
Animation	2	1,4%
Auteur	2	1,4%
Aventure	7	4,9%
Biographie	1	0,7%
Biographique	1	0,7%
Biopic	4	2,8%
Biopics	1	0,7%
Comédie	15	10,6%
Comédie dramatique	1	0,7%
Dessin animé	1	0,7%
Dessin animés	1	0,7%
Documentaire	1	0,7%
Drame	3	2,1%
Drôle	1	0,7%
Enquête	1	0,7%
Épouvante	1	0,7%
Fantastique	24	16,9%
Fiction	1	0,7%
Fou	1	0,7%
Gore	1	0,7%
Guerre	1	0,7%
Historique	6	4,2%
Horreur	3	2,1%
Humour	3	2,1%
Indépendant	1	0,7%
Passion	1	0,7%
Polar	1	0,7%
Policier	1	0,7%
Psychologique	1	0,7%
Réaliste	1	0,7%
Réel	1	0,7%
Romantique	3	2,1%
Science-fiction	14	9,9%
Série	1	0,7%
Série z	1	0,7%
Suspens	2	1,4%
Thriller	6	4,2%
Total	142	100,0%

Citez deux genres cinématographiques parmi ceux que vous n'aimez pas (1)

Réponses différentes (39)	Effectifs	%
Non réponse	10	7,0%
Action	7	4,9%
Amour	5	3,5%
Arts martiaux	2	1,4%
Blockbuster	1	0,7%
Comédie	2	1,4%
Comédie dramatique	2	1,4%
Comédie musicale	5	3,5%
Comédie romantique	5	3,5%
Comédies américaines	1	0,7%
Dessins animés	1	0,7%
Documentaire	2	1,4%
Dramatique	2	1,4%
Drame	5	3,5%
Eau de rose	1	0,7%
Emotion	1	0,7%
Fantastique	3	2,1%
Films à l'eau de rose	1	0,7%
Films de filles	1	0,7%
Films français	1	0,7%
Français	2	1,4%
Histoire d'amour	1	0,7%
Historique	2	1,4%
Horreur	20	14,1%
Mélodrame	2	1,4%
Nouvelle vague	1	0,7%
Passion	1	0,7%
Police	1	0,7%
Policier	5	3,5%
Pornographique	2	1,4%
Romance	11	7,7%
Romantique	21	14,8%
Romantiques	1	0,7%
Science-fiction	5	3,5%
Sentimental	1	0,7%
Teen movies	1	0,7%
Théatre	1	0,7%
Thriller	3	2,1%
Tragédie	2	1,4%
Western	1	0,7%
Total	142	100,0%

Citez deux genres cinématographiques parmi ceux que vous n'aimez pas (2)

Réponses différentes (48)	Effectifs	%
Non réponse	31	21,8%
Action	4	2,8%
Ado	1	0,7%
Animation	3	2,1%
Art et essai	2	1,4%
Biopic	2	1,4%
Blockbuster	2	1,4%
Catastrophe	1	0,7%
Classique	1	0,7%
Comédie	1	0,7%
Comédie américaine	1	0,7%
Comédie dramatique	2	1,4%
Comédie musicale	7	4,9%
Comédie romantique	3	2,1%
Cucu la praline	1	0,7%
Dessin animé	1	0,7%
Documentaire	4	2,8%
Dramatique	4	2,8%
Drame	7	4,9%
Émotion	1	0,7%
Épouvante	1	0,7%
Fantaisie	1	0,7%
Fantastique	2	1,4%
Film à l'eau de rose	1	0,7%
Gore	2	1,4%
Guerre	3	2,1%
Histoire	1	0,7%
Historique	1	0,7%
Horreur	12	8,5%
Hyper sexualité	1	0,7%
Japonais	1	0,7%
Lyrique	1	0,7%
Manga	1	0,7%
Mélodrame	1	0,7%
Muet	2	1,4%
Polar	3	2,1%
Policier	4	2,8%
Porno gore	1	0,7%
Pornographique	1	0,7%
Psychologique	1	0,7%
Romance	4	2,8%
Romantique	6	4,2%
Science-fiction	3	2,1%
Téléfilms M6	1	0,7%
Thriller	2	1,4%
Torture pawn	1	0,7%
Tragédie	1	0,7%
Triste	1	0,7%
Western	3	2,1%
Total	142	100,0%

Citez deux exemples de « films de filles » (1)

	Effectifs	Fréquence
Non réponse	13	9,2%
Twilight	24	16,9%
Titanic	13	9,2%
Le journal de bridget jones	9	6,3%
Lol	9	6,3%
Dirty dancing	5	3,5%
Love actually	4	2,8%
Sex and the city	4	2,8%
20 ans d'écart	3	2,1%
Sex friends	3	2,1%
4 filles et 1 jean	2	1,4%
L'arnacoeur	2	1,4%
Barbie	2	1,4%
Coup de foudre à notting hill	2	1,4%
High school musical	2	1,4%
Jamais le premier soir	2	1,4%
La boum	2	1,4%
La vie d'adèle	2	1,4%
Orgeuil et préjugés	2	1,4%
Remember me	2	1,4%
Sexe entre amis	2	1,4%
Tout ce qui brille	2	1,4%
27 robes	1	0,7%
À cinderella	1	0,7%
Alicxe aux pays des merveilles	1	0,7%
Burlesque	1	0,7%
Coeur des hommes	1	0,7%
Coup de foudre à bollywood	1	0,7%
Dessin animé	1	0,7%
Disney	1	0,7%
Friend	1	0,7%
Ghost	1	0,7%
Histoire d'amour	1	0,7%
Jeune et belle	1	0,7%
Just dance	1	0,7%
La bouteille à la mer	1	0,7%
La fleur rose	1	0,7%
Le diable s'habille en prada	1	0,7%
Leap year	1	0,7%
Mr et mrs smith	1	0,7%
Ny i love you	1	0,7%
Paris à tout prix	1	0,7%
Pearl harbor	1	0,7%
Pretty woman	1	0,7%
Ps: i love you	1	0,7%
Raiponce	1	0,7%
Steppin	1	0,7%
The 7 year engagement	1	0,7%
The duchess	1	0,7%
Une vie volée	1	0,7%
Valentine's day	1	0,7%
Vicky christina barcelona	1	0,7%
Vous avez un message	1	0,7%
Total	142	100,0%

Citez deux exemples de « films de filles » (2)

	Effectifs	Fréquence
Non Réponse	26	18,3%
Twilight	14	9,9%
Le Journal De Bridget Jones	9	6,3%
Lol	6	4,2%
Dirty Dancing	5	3,5%
High School Musical	5	3,5%
Jamais Le Premier Soir	4	2,8%
Love Actually	4	2,8%
Le Diable S'habille En Prada	3	2,1%
N'oublie Jamais /Notebook	3	2,1%
La Boum	2	1,4%
La Reine Des Neiges	2	1,4%
Les P'tits Mouchoirs	2	1,4%
Magic Mike	2	1,4%
Orgeuil Et Préjugés	2	1,4%
Ps: I Love You	2	1,4%
Raiponce	2	1,4%
Sex And The City	2	1,4%
Sex Friends	2	1,4%
Street Dance	2	1,4%
Titanic	2	1,4%
Tout Ce Qui Brille	2	1,4%
27 Robes	1	0,7%
4 Filles Et 1 Jean	1	0,7%
500 Jours Ensemble	1	0,7%
A Walk To Remember	1	0,7%
Attrape Moi Si Tu Peux	1	0,7%
Avatar	1	0,7%
Bad Teacher	1	0,7%
Barbie	1	0,7%
Belle Et Jeune	1	0,7%
Black Swan	1	0,7%
Bright Star	1	0,7%
Casse Tête Chinois	1	0,7%
Ce Que Pensent Les Hommes	1	0,7%
Coup De Foudre À Manhattan	1	0,7%
Et Si C'était Vrai	1	0,7%
Fast And Furious	1	0,7%
Film Avec Zac Effron	1	0,7%
Grease	1	0,7%
Happiness Thérapy	1	0,7%
Il Était Une Fois	1	0,7%
Jeux D'enfants	1	0,7%
Just Dance 2	1	0,7%
Justin Bieber	1	0,7%
Kill Bill	1	0,7%
L'arnacoeur	1	0,7%
L'écume Des Jours	1	0,7%
La Revanche D'une Blonde	1	0,7%
Ma Première Fois	1	0,7%
One Direction Le Film	1	0,7%
Pillow Book (The)	1	0,7%
Pokemon	1	0,7%
Prête Moi Ta Main	1	0,7%

Pretty Woman	1	0,7%
Pride And Prejudice	1	0,7%
Rencontre Avec Joe Black	1	0,7%
The Holiday	1	0,7%
The Last Song	1	0,7%
Une Vie Volée	1	0,7%
Yves Saint Laurent	1	0,7%
Total	142	100,0%

Citez deux exemples de « films de mecs » (1)

	Effectifs	Fréquence
Non Réponse	11	7,7%
Expendables (The)	16	11,3%
Fast And Furious	15	10,6%
Die Hard	6	4,2%
Rambo	5	3,5%
Terminator	5	3,5%
300	4	2,8%
Transformers	4	2,8%
Django	3	2,1%
Fight Club	3	2,1%
Il Faut Sauver Le Soldat Ryan	3	2,1%
Le Transporteur	3	2,1%
X Men	3	2,1%
Batman	2	1,4%
Pulp Fiction	2	1,4%
Rocky	2	1,4%
Star Wars	2	1,4%
28 Jours Plus Tard	1	0,7%
Alien	1	0,7%
American Pie	1	0,7%
Avatar	1	0,7%
Bad Boys	1	0,7%
Banlieue 13	1	0,7%
Black Anal Power 3	1	0,7%
Blade Runner	1	0,7%
Boloss (Les)	1	0,7%
Braveheart	1	0,7%
Donjon	1	0,7%
Drive	1	0,7%
Full Metal Jacket	1	0,7%
Gladiator	1	0,7%
Gravity	1	0,7%
Heat	1	0,7%
Hooligan	1	0,7%
How High	1	0,7%
Indiana Jones	1	0,7%
Inglorious Bastard	1	0,7%
Jackass	1	0,7%
Kill Bill	1	0,7%
Kramer Vs Kramer	1	0,7%
L'empire Des Loups	1	0,7%
La 36eme Chambre Des Moines Shaolin	1	0,7%
La Chute Du Faucon Noir	1	0,7%
La Haine	1	0,7%
La Mémoire Dans La Peau	1	0,7%
La Mort Dans La Peau	1	0,7%
Le Hobbit	1	0,7%
Le Parrain	1	0,7%
Les Brasiers De La Colère	1	0,7%
Les Collègues	1	0,7%
Man Of Steel	1	0,7%
Never Back Down	1	0,7%
Pacific Rim	1	0,7%
Parker	1	0,7%

Pearl Harbor	1	0,7%
Planete Hurlante	1	0,7%
Predator	1	0,7%
Red 2	1	0,7%
Remember Me	1	0,7%
Resident Evil	1	0,7%
Saw	1	0,7%
Seigneur Des Anneaux	1	0,7%
Sept Vies	1	0,7%
Taxi Driver	1	0,7%
Ted	1	0,7%
Thor	1	0,7%
Tron	1	0,7%
Very Bad Trip	1	0,7%
Waterworld	1	0,7%
World War Z	1	0,7%
Total	142	100,0%

Citez deux exemples de « films de mecs » (2)

	Effectifs	Fréquence
Non Réponse	20	14,1%
Expandables (The)	12	8,5%
Fast And Furious	7	4,9%
Rambo	6	4,2%
Terminator	6	4,2%
Die Hard	5	3,5%
Rocky	5	3,5%
300	4	2,8%
Iron Man	3	2,1%
Le Parrain	3	2,1%
Pulp Fiction	3	2,1%
Very Bad Trip	3	2,1%
American Pie	2	1,4%
Batman	2	1,4%
Scary Movie	2	1,4%
Star Wars	2	1,4%
Superman	2	1,4%
Taken	2	1,4%
2012	1	0,7%
28 Semaines Plus Tard	1	0,7%
5e Élément	1	0,7%
8 Miles	1	0,7%
American Gangster	1	0,7%
Apocalypse Now	1	0,7%
Armageddon	1	0,7%
C'est La Fin	1	0,7%
Captain Phillips	1	0,7%
Crocodile Dundee	1	0,7%
Dirty Dancing	1	0,7%
Dix Commandements	1	0,7%
Du Sang Et Des Larmes	1	0,7%
Fight Club	1	0,7%
Films D'ado	1	0,7%
Gangster Squad	1	0,7%
Gastby Le Magnifique	1	0,7%
GI Joe	1	0,7%
Gran Torino	1	0,7%
How High	1	0,7%
Indiana Jones	1	0,7%
Jackass	1	0,7%
James Bond	1	0,7%
Jcvd	1	0,7%
Je Suis Une Légende	1	0,7%
L'arme Fatale	1	0,7%
La Faille	1	0,7%
Last Action Hero	1	0,7%
Le Bon, La Brute Et Le Truand	1	0,7%
Le Coeur Des Hommes	1	0,7%
Le Seigneur Des Anneaux	1	0,7%
Mad Max	1	0,7%
Matrix	1	0,7%
Pacific Rim	1	0,7%
Predator	1	0,7%
Rec 3	1	0,7%
Riddick	1	0,7%

Robocop	1	0,7%
Seven	1	0,7%
Snatch	1	0,7%
Taxi	1	0,7%
Taxi Driver	1	0,7%
Ted	1	0,7%
The Avengers	1	0,7%
The Hangover	1	0,7%
Top Gun	1	0,7%
Transformers	1	0,7%
Transporteur	1	0,7%
Troie	1	0,7%
Wanted	1	0,7%
White House Down	1	0,7%
Wolverine	1	0,7%
Zombieland	1	0,7%
Total	142	100,0%

Quel est le dernier « film de fille » que vous avez vu ? :

	Effectifs	Fréquence
Non réponse	32	22,5%
Twilight /2/3/5	21	14,8%
La vie d'adèle	6	4,2%
La reine des neiges	5	3,5%
Titanic	5	3,5%
Love actually	3	2,1%
20 ans d'écart	2	1,4%
Anna karenine	2	1,4%
Freaky friday	2	1,4%
Jamais le premier soir	2	1,4%
Le diable s'habille en prada	2	1,4%
Le journal de bridget jones	2	1,4%
Lol	2	1,4%
Magic mike	2	1,4%
Orgeuil et préjugés	2	1,4%
Ps: i love you	2	1,4%
American pie	1	0,7%
Arnacoeur (l')	1	0,7%
Avatar	1	0,7%
Belle et jeune	1	0,7%
Black swan	1	0,7%
Bright star	1	0,7%
Burlesque	1	0,7%
Cosmopolis	1	0,7%
Coup de foudre à notting hill	1	0,7%
Dirty dancing	1	0,7%
En cloque mode d'emploi	1	0,7%
Gatsby	1	0,7%
Ghost	1	0,7%
Happiness therapy	1	0,7%
High school musical	1	0,7%
Holliwoo	1	0,7%
Hors de prix	1	0,7%
Il était temps	1	0,7%
Il était une fois	1	0,7%
Inception	1	0,7%
Jeune et belle	1	0,7%
Just dance	1	0,7%
L'abominable vérité	1	0,7%
L'aigle de la neuvième légion	1	0,7%
L'arnacoeur	1	0,7%
La vie revée de walter mitty	1	0,7%
Leap year	1	0,7%
Lolita malgré moi	1	0,7%
Ma première fois	1	0,7%
Match point	1	0,7%
Nouvelle vie	1	0,7%
Ny i love you	1	0,7%
Paris à tout prix	1	0,7%
Populaire	1	0,7%
Pretty woman	1	0,7%
Raiponce	1	0,7%
Reine des neiges	1	0,7%
Remember me	1	0,7%
Sex friends	1	0,7%

Sexy dance	1	0,7%
Street dancers	1	0,7%
Sublime aventure	1	0,7%
The 7 year engagement	1	0,7%
The bling ring	1	0,7%
The duchess	1	0,7%
Une folle envie	1	0,7%
Valentine's day	1	0,7%
Vicky christina barcelona	1	0,7%
Virgin suicide	1	0,7%
Workers	1	0,7%
Total	142	100,0%

L'avez-vous choisi (le dernier film « de filles » que vous avez vu) ?

	Effectifs	Fréquence
Non réponse	33	23,2%
Oui	43	30,3%
Non	66	46,5%
Total	142	100,0%

Qui l'a choisi (le dernier film « de filles » que vous avez vu) ?

	Effectifs	Fréquence
Non réponse	30	21,1%
Moi	43	30,3%
Copine/compagne/conjointe/ma petite amie	31	21,8%
Amie /amies	12	8,5%
Mon ex /une ex	8	5,6%
Ma soeur /mes soeurs	6	4,2%
Amis	4	2,8%
Ma meilleure amie	2	1,4%
Emma	1	0,7%
Famille	1	0,7%
Ma mère	1	0,7%
Prof	1	0,7%
Un marginal	1	0,7%
Une fille	1	0,7%
Total	142	100,0%

L'avez-vous aimé ?

	Effectifs	Fréquence
Non réponse	31	21,8%
Oui	68	47,9%
Non	43	30,3%
Total	142	100,0%

Possédez-vous des affiches de films dans votre appartement ?

	Effectifs	Fréquence
Non réponse	7	4,9%
0	92	64,8%
1	25	17,6%
2	11	7,7%
3	7	4,9%
Total	142	100,0%

De quel film (avez vous une affiche) (1) ?

Réponses Différentes (31)	Effectifs	%
Non Réponse	105	73,9%
Alien Vs Predator	1	0,7%
Attrape Moi Si Tu Peux	1	0,7%
Bernie	1	0,7%
Bruce Lee	1	0,7%
Django	1	0,7%
Gladiator	1	0,7%
Inception	1	0,7%
James Bond	1	0,7%
Jaws	1	0,7%
Kill Bill	1	0,7%
L'age De Glace	1	0,7%
La Coccinelle	1	0,7%
La Guerre Est Déclarée	1	0,7%
La Planete Des Singes	1	0,7%
Le Bon, La Brute Et Le Truand	1	0,7%
Le Seigneur Des Anneaux	1	0,7%
One Piece Z	1	0,7%
Orange Mécanique	1	0,7%
Pirates Des Caraibes	1	0,7%
Pulp Fiction	4	2,8%
Resident Evil	1	0,7%
Scarface	1	0,7%
Seigneur Des Anneaux	1	0,7%
Shame	1	0,7%
Star Wars	3	2,1%
Taxi Driver	1	0,7%
Terminator	1	0,7%
The Dark Knight	2	1,4%
This Is It	1	0,7%
Truman Show	1	0,7%
V Pour Vendetta	1	0,7%
Total	142	100,0%

Dans quelle pièce (Avez vous une affiche) (1)?

Réponses différentes (8)	Effectifs	%
Non réponse	104	73,2%
Bureau	1	0,7%
Chambre	24	16,9%
Couloir d'entrée	1	0,7%
Don jon	1	0,7%
Placard	1	0,7%
Porte d'entrée	1	0,7%
Salon	8	5,6%
Studio	1	0,7%
Total	142	100,0%

De quel film (Avez vous une affiche) (2) ?

Réponses Différentes (15)	Effectifs	%
Non Réponse	124	87,3%
2001	1	0,7%
Big Star	1	0,7%
Drive	1	0,7%
Inception	2	1,4%
James Bond	1	0,7%
Kill Bill	1	0,7%
Platoon	1	0,7%
Prometheus	1	0,7%
Pulp Fiction	2	1,4%
Rambo	1	0,7%
Reservoir Dogs	1	0,7%
Sleepy Hollow	1	0,7%
Soupe Aux Choux (La)	1	0,7%
Star Wars	2	1,4%
Terminator 2	1	0,7%
Total	142	100,0%

Dans quelle pièce (Avez vous une affiche) (2) ?

Réponses différentes (5)	Effectifs	%
Non réponse	126	88,7%
Bureau	3	2,1%
Chambre	9	6,3%
Salon	2	1,4%
Séjour	1	0,7%
Toilettes	1	0,7%
Total	142	100,0%

Citez trois de vos films favoris (1)

	Effectifs	Fréquence
Le Seigneur Des Anneaux	7	4,9%
Inception	5	3,5%
Fight Club	3	2,1%
Forrest Gump	3	2,1%
Gladiator	3	2,1%
Le Roi Lion	3	2,1%
Pulp Fiction	3	2,1%
Avatar	2	1,4%
Brazil	2	1,4%
Fast And Furious	2	1,4%
Into The Wild	2	1,4%
La Vie Est Belle	2	1,4%
Le Parrain	2	1,4%
Orange Mécanique	2	1,4%
Retour Vers Le Futur	2	1,4%
Shinig	2	1,4%
Shutter Island	2	1,4%
Snatch	2	1,4%
Star Wars	2	1,4%
300	1	0,7%
5ème Élément	1	0,7%
À La Recherche Du Bonheur	1	0,7%
Alien	1	0,7%
American Beauty	1	0,7%
Apocalypse Now	1	0,7%
Arnaque, Crime Et Botanique	1	0,7%
Batman Begins	1	0,7%
Benjamin Button	1	0,7%
Bienvenue Chez Les Ch'tis	1	0,7%
Blade Runner	1	0,7%
Borat	1	0,7%
Burlesque	1	0,7%
Cinquième Élément	1	0,7%
Cité Des Enfants Perdus (La)	1	0,7%
Citizen Kane	1	0,7%
Danse Avec Les Loups	1	0,7%
Django	1	0,7%
Drive	1	0,7%
Elysium	1	0,7%
Expendable	1	0,7%
Fasten	1	0,7%
Gang Of New York	1	0,7%
Gangster Squad	1	0,7%
Gastby Le Magnifique	1	0,7%
Heat	1	0,7%
Hercule	1	0,7%
Hitch	1	0,7%
How High	1	0,7%
I Comme Icare	1	0,7%
Il Était Une Fois Dans L'ouest	1	0,7%
Il Faut Sauver Le Soldat Ryan	1	0,7%
Insaisissable	1	0,7%
Intouchables	1	0,7%
Invictus	1	0,7%
La Chute Du Faucon Noir	1	0,7%

La Cité De La Peur	1	0,7%
La Grande Bellezza	1	0,7%
La Haine	1	0,7%
La Ligne Verte	1	0,7%
La Liste De Schindler	1	0,7%
Land Of The Dead	1	0,7%
Le 8eme Jour	1	0,7%
Le Cercle Des Poètes Disparus	1	0,7%
Le Jour D'après	1	0,7%
Le Loup De Wall Street	1	0,7%
Le Noel De Monsieur Jack	1	0,7%
Le Nom De La Rose	1	0,7%
Le Pianiste	1	0,7%
Le Transporteur	1	0,7%
Les 3 Frêres	1	0,7%
Les 7 Samourais	1	0,7%
Les Chevaliers Du Ciel	1	0,7%
Les Gamins	1	0,7%
Les Infiltrés	1	0,7%
Little Miss Sunshine	1	0,7%
Lords Of Dogtown	1	0,7%
Machete	1	0,7%
Memento	1	0,7%
Mulan	1	0,7%
Orgueils Et Préjugés	1	0,7%
Oss 117	1	0,7%
Patriot (The)	1	0,7%
Pirate Des Caraibes	1	0,7%
Princesse Sarah	1	0,7%
Que Justice Soit Faite	1	0,7%
Qui Veut La Peau De Roger Rabbit	1	0,7%
Resident Evil	1	0,7%
Robin Des Bois	1	0,7%
Rocky	1	0,7%
Rogue Trader	1	0,7%
Rosemary's Baby	1	0,7%
Seigneur Des Anneaux	1	0,7%
Sex And The City	1	0,7%
Shooter	1	0,7%
Sucker Punch	1	0,7%
Taxi Driver	1	0,7%
The Boat That Rocked	1	0,7%
The Mask	1	0,7%
The Thing	1	0,7%
Transporteur	1	0,7%
Trueman Show (The)	1	0,7%
Underground	1	0,7%
Usual Suspect	1	0,7%
V Pour Vendetta	1	0,7%
Veer Zaraa	1	0,7%
Very Bad Trip	1	0,7%
Watchmen	1	0,7%
Will Hunting	1	0,7%
Wolverine	1	0,7%
Yamakasi	1	0,7%
Total	142	100,0%

Ce film a-t-il été cité comme correspondant à un sexe ? (Encodage)

	Effectifs	Fréquence
Non réponse	124	87,3%
Cité dans les films « de filles »	2	1,4%
cité dans les films « de mecs »	16	11,3%
Total	142	100,0%

Quel était votre âge approximatif lors du premier visionnage ?

	Effectifs	%
Non réponse	4	2,8%
Moins de 6	4	2,8%
De 6 à 10	12	8,5%
De 10 à 14	29	20,4%
De 14 à 18	50	35,2%
De 18 à 22	31	21,8%
22 et plus	12	8,5%
Total	142	100,0%

Quel était le dispositif de visionnage la première fois ?

	Effectifs	Fréquence
Non réponse	1	0,7%
Cinéma	41	28,9%
Diffusion à la TV	27	19,0%
DVD	32	22,5%
K7 vidéo	19	13,4%
Internet	20	14,1%
Autre	2	1,4%
Total	142	100,0%

Le personnage préféré est-il le principal? (1) Encodage

	Effectifs	Fréquence
Non réponse	25	17,6%
oui	92	64,8%
non	25	17,6%
Total	142	100,0%

Le nom du personnage apparaît-il ? (1) Encodage

	Effectifs	Fréquence
Non réponse	24	16,9%
oui	68	47,9%
non	50	35,2%
Total	142	100,0%

Citez trois de vos films favoris (2)

	Effectifs	Fréquence
Non réponse	2	1,4%
Le seigneur des anneaux	5	3,5%
Django	3	2,1%
Inception	3	2,1%
Matrix	3	2,1%
Snatch	3	2,1%
Star wars	3	2,1%
300	2	1,4%
Good morning england	2	1,4%
Gran torino	2	1,4%
Harry potter	2	1,4%
Priest	2	1,4%
Pulp fiction	2	1,4%
Seven	2	1,4%
Age de glace	1	0,7%
Alice aux pays des merveilles	1	0,7%
Alien	1	0,7%
American gangster	1	0,7%
American history x	1	0,7%
American psycho	1	0,7%
Apocalipse now	1	0,7%
Bambi	1	0,7%
Blade runner	1	0,7%
Bruce tout puissant	1	0,7%
Chicago	1	0,7%
City of angels	1	0,7%
Cloud atlas	1	0,7%
Coach carter	1	0,7%
Dangereuse séduction	1	0,7%
Deja vu	1	0,7%
Devedas	1	0,7%
Drive	1	0,7%
Empire contre attaque (l')	1	0,7%
Évadé	1	0,7%
Family man	1	0,7%
Fast and furious	1	0,7%
Fight club	1	0,7%
Fisher king	1	0,7%
Forrest gump	1	0,7%
Funny games	1	0,7%
Harold et kumar	1	0,7%
How high	1	0,7%
Il était une fois dans l'oued	1	0,7%
Il etait une fois l'amérique	1	0,7%
Il faut sauver le soldat ryan	1	0,7%
Inglorious bastards	1	0,7%
Intouchable	1	0,7%
Jackie brown	1	0,7%
Je suis une légende	1	0,7%
Joyeux noel	1	0,7%
Justice law	1	0,7%
Karate kid	1	0,7%
Killer joe	1	0,7%
L'ennemi intime	1	0,7%
La communauté de l'anneau	1	0,7%

La famille tenenbaum	1	0,7%
La fureur du dragon	1	0,7%
La haine	1	0,7%
La ligne verte	1	0,7%
La liste de shindler	1	0,7%
La vie est belle	1	0,7%
Le dernier samourai	1	0,7%
Le diable s'habille en prada	1	0,7%
Le hobbit	1	0,7%
Le labyrinthe de pan	1	0,7%
Le parrain	1	0,7%
Le premier jour du reste de ta vie	1	0,7%
Le prestige	1	0,7%
Les affranchis	1	0,7%
Les collègues	1	0,7%
Les larmes du soleil	1	0,7%
Les p'tits mouchoirs	1	0,7%
Les rêves	1	0,7%
Liquid sky	1	0,7%
Lovely bones	1	0,7%
Ma vie pour la tienne	1	0,7%
Man of steel	1	0,7%
Mars attack	1	0,7%
Mary and max	1	0,7%
Million dollar baby	1	0,7%
Mortal kombat	1	0,7%
Mr and mrs smith	1	0,7%
Never back down	1	0,7%
Nouveau départ	1	0,7%
Pirate de caraibes	1	0,7%
Pleasant ville	1	0,7%
Porco rosso	1	0,7%
Prometheus	1	0,7%
Ps : i love you	1	0,7%
Rabbie jacob	1	0,7%
Raiponce	1	0,7%
Resident evil 2	1	0,7%
Rock	1	0,7%
Seul au monde	1	0,7%
Shutter island	1	0,7%
Sixième sens	1	0,7%
Skate or die	1	0,7%
Spartacus	1	0,7%
Stalingrad	1	0,7%
Taken	1	0,7%
Terminator 2	1	0,7%
The avengers	1	0,7%
The big lebowski	1	0,7%
The kid	1	0,7%
The moonrise kingdom	1	0,7%
The town	1	0,7%
Titanic	1	0,7%
Top gun	1	0,7%
Troie	1	0,7%
Truman show	1	0,7%
Une vie volée	1	0,7%
Usual suspect	1	0,7%

V pour vendetta	1	0,7%
Very bad trip	1	0,7%
Vie de brian (la)	1	0,7%
Wall Street	1	0,7%
Wall street 2	1	0,7%
Waterworld	1	0,7%
World war z	1	0,7%
Xxx	1	0,7%
Total	142	100,0%

Ce film a-t-il été cité comme correspondant à un sexe ? (Encodage)

	Effectifs	Fréquence
Non réponse	130	91,5%
Cité dans les films de filles	1	0,7%
Cité dans les films de mecs	11	7,7%
Total	142	100,0%

Quel était votre âge approximatif lors du premier visionnage ? (2)

	Effectifs	Fréquence
Non réponse	6	4,2%
Moins de 6	1	0,7%
de 6 à moins de 11	15	10,6%
de 11 à moins de 16	39	27,5%
de 16 à moins de 21	66	46,5%
de 21 à moins de 26	13	9,2%
26 et plus	2	1,4%
Total	142	100,0%

Quel était le dispositif de visionnage la première fois ? (2)

	Effectifs	Fréquence
Non réponse	4	2,8%
Cinéma	41	28,9%
Diffusion à la TV.	21	14,8%
DVD	42	29,6%
K7 vidéo	10	7,0%
Internet	23	16,2%
Autre	1	0,7%
Total	142	100,0%

Le personnage préféré est-il le principal ? (2) Encodage

	Effectifs	Fréquence
Non réponse	30	21,1%
Oui	79	55,6%
Non	33	23,2%
Total	142	100,0%

Le nom du personnage apparaît-il ? (2) Encodage

	Effectifs	Fréquence
Non réponse	31	21,8%
Oui	64	45,1%
Non	47	33,1%
Total	142	100,0%

Le nom de l'acteur apparaît-il ? (2) Encodage.

	Effectifs	Fréquence
Non réponse	33	23,2%
Oui	38	26,8%
Non	71	50,0%
Total	142	100,0%

Quel est le sexe des personnages préférés ? (Encodage)

	Effectifs	Fréquence
Non réponse	15	10,6%
Aucun masculins	4	2,8%
Un masculins	14	9,9%
Deux masculins	39	27,5%
Trois masculins	70	49,3%
Total	142	100,0%

Si un ou plusieurs personnages féminins sont cités, quelle est leur place ? (Encodage)

	Effectifs	Fréquence
Non réponse	116	81,7%
Première	6	4,2%
Deuxième	9	6,3%
Troisième	4	2,8%
Première et deuxième	2	1,4%
Première et troisième	1	0,7%
Les trois.	4	2,8%
Total	142	100,0%

Quel est votre acteur ou votre actrice préféré(e) ?

	Effectifs	Fréquence
Non Réponse	9	6,3%
Adrian Brody	1	0,7%
Al Pacino	2	1,4%
Alexandre Astier	1	0,7%
Angelina Jolie	2	1,4%
Anne Hathaway	1	0,7%
Anthony Hopkins	2	1,4%
Arnold Scharzenegger	1	0,7%
Bill Murray	1	0,7%
Brad Pitt	4	2,8%
Bruce Willis	2	1,4%
Carey Mulligan	1	0,7%
Christian Bale	3	2,1%
Clint Eastwood	2	1,4%
Daniel Craig	1	0,7%
Daniel Day Lewis	1	0,7%
Dany Trejo	1	0,7%
Denzel Washington	1	0,7%
Léonardo Dicaprio	18	12,7%
Albert Dupontel	1	0,7%
Edward Norton	1	0,7%
Emma Watson	1	0,7%
Evan Mcgregor	1	0,7%
Forest Withaker	1	0,7%
Henry Fonda	1	0,7%
Jack Nicholson	4	2,8%
Jason Statham	2	1,4%
Jean Claude Van Damme	1	0,7%
Jean Dujardin	1	0,7%
Jean Reno	1	0,7%
Jennifer Aniston	1	0,7%
Jennifer Love Hewitt	1	0,7%
Jet Li	1	0,7%
Jim Carrey	2	1,4%
Jimmy Saint Louis	1	0,7%
Johnny Depp	3	2,1%
Joseph Gordon Levitt	1	0,7%
Julia Roberts	1	0,7%
Keira Knightley	2	1,4%
Lino Ventura	1	0,7%
Lorent Deutch	1	0,7%
Louis De Funes	1	0,7%
Marion Cotillard	1	0,7%
Mark Walhberg	2	1,4%
Marlon Brando	1	0,7%
Matt Damon	1	0,7%
Matthew Mc Conaughey	1	0,7%
Mel Gibson	1	0,7%
Mélanie Laurent	2	1,4%
Meryl Streep	1	0,7%
Mickael Fassbender	1	0,7%
Mila Jovovich	1	0,7%
Mila Kunis	1	0,7%
Morgan Freeman	2	1,4%

Nathalie Portman	1	0,7%
Nicolas Cage	1	0,7%
Omar Sy	1	0,7%
Paul Rodriguez	1	0,7%
Paul Walker	3	2,1%
Penelope Cruz	1	0,7%
Pierre Arditi	1	0,7%
Robert De Niro	4	2,8%
Robert Downey Junior	1	0,7%
Robin Williams	1	0,7%
Russel Crowe	2	1,4%
Ryan Gosling	1	0,7%
Sacha Baron Cohen	1	0,7%
Salma Hayek	1	0,7%
Sami Nacery	1	0,7%
Scarlett Johansson	1	0,7%
Sean Been	1	0,7%
Sylvester Stallone	2	1,4%
Tom Cruise	7	4,9%
Vin Diesel	1	0,7%
Will Smith	7	4,9%
Woody Allen	1	0,7%
Yves Montand	1	0,7%
Total	142	100,0%

Quel est le sexe de l'acteur ou de l'actrice cité ? Encodage.

	Effectifs	Fréquence
Non réponse	11	7,7%
Masculin	111	78,2%
Féminin	20	14,1%
Total	142	100,0%

Le film cité (performance préférée de l'acteur ou de l'actrice cité) fait-il partie des films préférés cités précédemment ? Encodage

	Effectifs	Fréquence
Non réponse	17	12,0%
Oui	32	22,5%
Non	93	65,5%
Total	142	100,0%

Le film fait-il partie des films de filles ou de mecs ? Encodage.

	Effectifs	Fréquence
Non réponse	130	91,5%
Cité dans les films « de filles »	2	1,4%
Cité dans les films « de mecs »	10	7,0%
Total	142	100,0%

Pouvez-vous citer votre personnage de film préféré ?

	Effectifs	Fréquence
Non Réponse	24	16,9%
Agent Smith	1	0,7%
Alan	2	1,4%
Alexander Supertramp	1	0,7%
Ali	1	0,7%
Angela	1	0,7%
Aragorn	3	2,1%
Batman	3	2,1%
Boris Grushesko	1	0,7%
Boromir	1	0,7%
Brad Pitt	2	1,4%
Brian O'connor	1	0,7%
Bruce Willis	2	1,4%
Butch	1	0,7%
Chao	1	0,7%
Chong	1	0,7%
Daniel	1	0,7%
Derek Vinyard	1	0,7%
Di Caprio (Shutter Island)	1	0,7%
Dicaprio (Dom)	1	0,7%
Dicaprio (Jack)	1	0,7%
Django	4	2,8%
Driss	1	0,7%
Dupontel	1	0,7%
Ed	1	0,7%
Edward Bloom	1	0,7%
Edward Norton	1	0,7%
Fahrenheit	1	0,7%
Forrest Gump	4	2,8%
Franck Drebin	2	1,4%
Gollum	2	1,4%
Golum	1	0,7%
Han Solo	1	0,7%
Hancock	1	0,7%
Hannibal Lecter	1	0,7%
Hitch	1	0,7%
Homer Simpson	1	0,7%
Hopkins	1	0,7%
Hugo Weaving	1	0,7%
Indiana Jones	1	0,7%
Isabelle Adjani	1	0,7%
Jack	1	0,7%
Jack Nicholson	1	0,7%
Jack Sparrow	3	2,1%
Jake Benett	1	0,7%
Jake Sully	1	0,7%
James Bond	1	0,7%
Jean Baptiste Grenouille	1	0,7%
Jep Gambardella	1	0,7%
Jerry Mc Guire	1	0,7%
John Coffe	1	0,7%
John Travolta	1	0,7%
Johnny	1	0,7%
Johnny Depp	1	0,7%

Joker	1	0,7%
Jules	1	0,7%
Ken Carter	1	0,7%
Kevin Spacey	1	0,7%
La Fille	1	0,7%
Lara Croft	1	0,7%
Le Chat Potté	1	0,7%
Le Duc	1	0,7%
Le Mec	1	0,7%
Legolas	1	0,7%
Léonidas	1	0,7%
Machete	1	0,7%
Marshall	1	0,7%
Marty Mc Fly	1	0,7%
Maximus	1	0,7%
Minnie Castevet	1	0,7%
Mystery Man	1	0,7%
Nick Leeson	2	1,4%
Obi Wan Kenobi	1	0,7%
Pierre Richard	1	0,7%
Rambo	1	0,7%
Riddick	1	0,7%
Robert Neville	1	0,7%
Robin Des Bois	1	0,7%
Rocky	1	0,7%
Rocky Balboa	1	0,7%
Sam	1	0,7%
Schindler	1	0,7%
Sean Connery	1	0,7%
Sergent Hartman	1	0,7%
Sherlock Holmes	3	2,1%
Smaug	1	0,7%
Stalone	1	0,7%
Stanley Ipkis	1	0,7%
Stanley Ipkiss	1	0,7%
Steven Stiffler	1	0,7%
Sylvester Stallone	1	0,7%
Tony Montana	1	0,7%
Tony Stark	1	0,7%
Travis	1	0,7%
Tyler Durden	1	0,7%
Will Smith	3	2,1%
Zita Preity	1	0,7%
Total	142	100,0%

Quel est le sexe du personnage préféré ? Encodage.

	Effectifs	Fréquence
Non réponse	28	19,7%
Masculin	107	75,4%
Féminin	7	4,9%
Total	142	100,0%

Le film dont est issu le personnage a-t-il été cité dans les films préférés ? Encodage.

	Effectifs	Fréquence
Non réponse	25	17,6%
Oui	54	38,0%
Non	63	44,4%
Total	142	100,0%

Le film dont est issu le personnage a-t-il été cité dans les films de filles ou de mecs ? Encodage.

	Effectifs	Fréquence
Non réponse	129	90,8%
Cité dans les films « de filles »	3	2,1%
Cité dans les films « de mecs »	10	7,0%
Total	142	100,0%

On vous demande de parler d'un film que vous avez beaucoup aimé, lequel choisissez-vous :Lors d'un RDV galant :

	Effectifs	Fréquence
Non Réponse	31	21,8%
Titanic	9	6,3%
Intouchables	4	2,8%
Ps : I Love You	4	2,8%
American Beauty	3	2,1%
Je Vais Bien Ne T'en Fais Pas	3	2,1%
Love Actually	3	2,1%
Casse Tête Chinois	2	1,4%
Drive	2	1,4%
Gatsby	2	1,4%
Harry Potter	2	1,4%
Into The Wild	2	1,4%
Jeux D'enfants	2	1,4%
La Vie Est Belle	2	1,4%
Le Cercle Des Poètes Disparus	2	1,4%
Les P'tits Mouchoirs	2	1,4%
Remember Me	2	1,4%
Twilight	2	1,4%
20 Ans D'écart	1	0,7%
300	1	0,7%
À La Recherche Du Bonheur	1	0,7%
Alice Aux Pays Des Merveilles	1	0,7%
Amour Et Turbulences	1	0,7%
Arnacoeur	1	0,7%
Batman Begins	1	0,7%
Bienvenue A Gattaca	1	0,7%
Burlesque	1	0,7%
Cash Back	1	0,7%
Dangereuse Seduction	1	0,7%
De L'autre Coté Du Lit	1	0,7%
Dirty Dancing	1	0,7%
Disney	1	0,7%
Don Jon	1	0,7%
Driller Killer	1	0,7%
Edward Aux Mains D'argent	1	0,7%
Et Si C'était Vrai	1	0,7%
Eternel Sunshine Of The Spotless Mind	1	0,7%
Film De Fille Lambda	1	0,7%
Film Que Je N'aime Pas	1	0,7%
Forrest Gump	1	0,7%
Ghost	1	0,7%
I Am A Legend	1	0,7%
Insaisissable	1	0,7%
Juno	1	0,7%
L'arnacoeur	1	0,7%
L'étrange Histoire De Benjamin Button	1	0,7%
La Grande Bellezza	1	0,7%
La Liste De Schindler	1	0,7%
Le Film Que Je Viens De L'emmener Voir Au Ciné	1	0,7%
Le Jour Le Plus Long	1	0,7%
Le Parfum	1	0,7%
Le Premier Jour Du Reste De Ta Vie	1	0,7%

Le Prestige	1	0,7%
Le Roi Lion	1	0,7%
Les Enfants Du Marais	1	0,7%
Les Infiltrés	1	0,7%
Les Noces Funèbres	1	0,7%
Lol	1	0,7%
Loup De Wall Street	1	0,7%
Love Et Autre Drogues	1	0,7%
Ma Première Fois	1	0,7%
Mary Poppins	1	0,7%
Meilleur Ami	1	0,7%
Mon Boss, Sa Fille Et Moi	1	0,7%
Pirate Des Caraibes	1	0,7%
Pocahontas	1	0,7%
Pulp Fiction	1	0,7%
Retour Vers Le Futur	1	0,7%
Rock Star	1	0,7%
Scream	1	0,7%
Sex Friends	1	0,7%
Stalingrad	1	0,7%
Star Wars	1	0,7%
Sur La Route De Madison	1	0,7%
Take Shelter	1	0,7%
Tarantino	1	0,7%
The Conjuring	1	0,7%
Un Film De Fille Pour Faire Plaisir	1	0,7%
Valse Avec Bashir	1	0,7%
Vanilla Sky	1	0,7%
Very Bad Trip	1	0,7%
Total	142	100,0%

Le film (choisi lors d'un RDV galant) a-t-il été cité dans les films préférés ? Encodage.

	Effectifs	Fréquence
Non réponse	38	26,8%
Oui	31	21,8%
Non	73	51,4%
Total	142	100,0%

Le film (choisi lors d'un RDV galant) a-t-il été cité dans les films « de filles » ou « de mecs »? Encodage.

	Effectifs	Fréquence
Non réponse	123	86,6%
Cité dans les films « de filles »	16	11,3%
Cité dans les films « de mecs »	3	2,1%
Total	142	100,0%

On vous demande de parler d'un film que vous avez beaucoup aimé, lequel choisissez-vous :Lors d'un entretien d'embauche

	Effectifs	Fréquence
Non Réponse	41	
À La Recherche Du Bonheur	4	2,8%
Le Loup De Wall Street	4	2,8%
Forrest Gump	3	2,1%
Gran Torino	3	2,1%
Inception	3	2,1%
Casse Tête Chinois	2	1,4%
Intouchables	2	1,4%
La Liste De Schindler	2	1,4%
Le Bon, La Brute Et Le Truand	2	1,4%
Le Pianiste	2	1,4%
Limitless	2	1,4%
Rogue Trader	2	1,4%
Scarface	2	1,4%
11	1	0,7%
2001	1	0,7%
300	1	0,7%
Abraham Lincoln Chasseur De Vampires	1	0,7%
Adaptation	1	0,7%
Bad Lieutenant	1	0,7%
Big Fish	1	0,7%
Burlesque	1	0,7%
Citizen Kane	1	0,7%
Comment Tuer Son Boss	1	0,7%
Company Man (The)	1	0,7%
Demain, Quand La Guerre A Commencé	1	0,7%
Dernier En Date	1	0,7%
Esquives De Franck Gehry	1	0,7%
Eyjafjallajokull	1	0,7%
Farenheit 9	1	0,7%
Fast And Furious	1	0,7%
Fight Club	1	0,7%
Film Historique	1	0,7%
Forest Gump	1	0,7%
Gladiator	1	0,7%
Gods And Generals	1	0,7%
Hunger Games	1	0,7%
I Comme I Care	1	0,7%
Il Faut Sauver Le Soldat Ryan	1	0,7%
Independance Day	1	0,7%
Inglorious Bastards	1	0,7%
Into The Wild	1	0,7%
Jobs	1	0,7%
L'enfer Du Dimanche	1	0,7%
La Grande Bellezza	1	0,7%
La Marche De L'empereur	1	0,7%
La Rafle	1	0,7%
La Vague	1	0,7%
La Vie Est Belle	1	0,7%
Le Cercle Des Poètes Disparus	1	0,7%

Le Dernier Samourai	1	0,7%
Le Parrain	1	0,7%
Le Prestige	1	0,7%
Le Seigneur Des Anneaux	1	0,7%
Les Enfants Du Marais	1	0,7%
Les Temps Modernes	1	0,7%
Matrix	1	0,7%
Meme La Pluie	1	0,7%
Odyssée De Py (L')	1	0,7%
Pearl Harbor	1	0,7%
Pirate Des Caraibes	1	0,7%
Prisoners	1	0,7%
Quelques Heures De Printemps	1	0,7%
Retour Vers Le Futur	1	0,7%
Rodriguez	1	0,7%
Sept Vies	1	0,7%
Sherlock Holmes	1	0,7%
Shrek	1	0,7%
Shutter Island	1	0,7%
Take Shelter	1	0,7%
The Dictator	1	0,7%
The Kid	1	0,7%
The Place Beyond The Pines	1	0,7%
The Social Network	1	0,7%
Too Big To Fall	1	0,7%
Total Recall	1	0,7%
Trainspotting	1	0,7%
Truman Show	1	0,7%
V Pour Vendetta	1	0,7%
Va, Vis Et Deviens	1	0,7%
Valse Avec Bashir	1	0,7%
Wall Street	1	0,7%
Will Hunting	1	0,7%
Total/ Interrogés	142	

Le film (choisi pour l'entretien d'embauche) a-t-il été cité dans les films préférés ? Encodage.

	Effectifs	Fréquence
Non réponse	42	29,6%
Oui	34	23,9%
Non	66	46,5%
Total	142	100,0%

Le film (choisi pour l'entretien d'embauche) a-t-il été cité dans les films de filles ou de mecs ? Encodage.

	Effectifs	Fréquence
Non réponse	141	99,3%
Cité dans les films « de filles »	1	0,7%
Total	142	100,0%

On vous demande de parler d'un film que vous avez beaucoup aimé, lequel choisissez-vous :Lors de l'inscription à l'université :

Réponses Différentes (79)	Effectifs	%
Non Réponse	50	35,2%
21 Las Vegas	1	0,7%
300	1	0,7%
36 Quai Des Orfèvres	1	0,7%
À La Poursuite Du Bonheur	1	0,7%
American History X	1	0,7%
American Pie	1	0,7%
Artist (The)	1	0,7%
Black Swan	1	0,7%
Bms	1	0,7%
Braveheart	1	0,7%
Casse Tête Chinois	1	0,7%
Citizen Kane	1	0,7%
Crocodile Border	1	0,7%
Das Boot	1	0,7%
Drive	2	1,4%
Ecrire Pour Exister	1	0,7%
Entre Les Murs	2	1,4%
Forrest Gump	2	1,4%
Gummo	1	0,7%
Hw High	1	0,7%
Il Était Une Fois Dans L'ouest	1	0,7%
Il N'est Jamais Trop Tard	1	0,7%
Inception	2	1,4%
Independance Day	1	0,7%
Indiana Jones	1	0,7%
Into The Wild	1	0,7%
Intouchables	4	2,8%
Je Suis Une Légende	1	0,7%
Kick Ass	1	0,7%
L'échange	1	0,7%
L'enfer Du Dimanche	1	0,7%
La Couleur Des Sentiments	1	0,7%
La Faille	1	0,7%
La Famille Tenenbaum	1	0,7%
La Grande Bellezza	1	0,7%
La Ligne Verte	1	0,7%
La Liste De Schindler	1	0,7%
La Liste De Shindler	1	0,7%
La Vie Est Belle	1	0,7%
Le Cercle Des Poètes Disparus	2	1,4%
Le Liste De Shindler	1	0,7%
Le Majordome	1	0,7%
Le Prestige	1	0,7%
Les Débutants	1	0,7%
Les Temps Modernes	1	0,7%
Lord Of War	1	0,7%
Man Of Steel	1	0,7%
Nausicaa	1	0,7%
No Pain No Gain	1	0,7%
Oceans	1	0,7%

Platoon	1	0,7%
Prométhéus	1	0,7%
Pulp Fiction	1	0,7%
Reservoir Dogs	1	0,7%
Retour Vers Le Futur	1	0,7%
Sacré Graal	1	0,7%
Scarface	1	0,7%
Sexy Dance	1	0,7%
Sherlock Holmes	2	1,4%
Shrek	2	1,4%
Social Network	1	0,7%
Spartacus	1	0,7%
Star Wars	2	1,4%
Take Shelter	1	0,7%
The Avengers	1	0,7%
The Fountain	1	0,7%
The Social Network	2	1,4%
This Is England	1	0,7%
Tin Cup	1	0,7%
Trash Humpers	1	0,7%
Un Singe En Hiver	1	0,7%
Usual Supsect	1	0,7%
Usual Suspect	1	0,7%
Valse Avec Bashir	1	0,7%
Very Bad Trip	1	0,7%
Vol Au Dessus D'un Nid De Coucou	1	0,7%
Wall Street	2	1,4%
X	1	0,7%
Yves Saint Laurent	1	0,7%
Total	142	100,0%

Le film (choisi pour l'inscription à l'Université) a-t-il été cité dans les films préférés ? Encodage.

	Effectifs	Fréquence
Non réponse	50	35,2%
Oui	31	21,8%
Non	61	43,0%
Total	142	100,0%

Le film (choisi pour l'inscription à l'université) a-t-il été cité dans les films de filles ou de mecs? Encodage.

	Effectifs	Fréquence
Non réponse	139	97,9%
Cité dans les films « de mecs »	3	2,1%
Total	142	100,0%

On vous demande de parler d'un film que vous avez beaucoup aimé, lequel choisissez-vous : avec votre meilleur ami :

	Effectifs	Fréquence
Non Réponse	24	16,9%
300	1	0,7%
Alien	1	0,7%
American Beauty	1	0,7%
American History X	1	0,7%
Anchorman 2	1	0,7%
Antichrist	1	0,7%
Avengers	1	0,7%
Batman	1	0,7%
Batman Begins	1	0,7%
Bilbo Le Hobbit	1	0,7%
Blade Runner	1	0,7%
Borat	1	0,7%
Brice De Nice	1	0,7%
Casino	1	0,7%
Chucky	1	0,7%
Cloud Atlas	2	1,4%
Coup De Tête	1	0,7%
Don Jon	2	1,4%
Drive	1	0,7%
Dune	1	0,7%
Elysium	1	0,7%
Eurotrip	1	0,7%
Expendables (The)	1	0,7%
Fast And Furious	1	0,7%
Fight Club	2	1,4%
God Bless America	1	0,7%
Good Morning England	1	0,7%
Gran Torino	1	0,7%
Harry Potter	2	1,4%
Hitch	1	0,7%
Hot Fuzz	1	0,7%
Hot Shot 2	1	0,7%
How High	1	0,7%
Hunger Games	1	0,7%
Inception	2	1,4%
Insaisissable	1	0,7%
Into The Wild	1	0,7%
Jackson 3D	1	0,7%
Kick Ass	2	1,4%
L'auberg Espagnole	1	0,7%
La Boussole D'or	1	0,7%
La Chute Du Faucon Noir	1	0,7%
La Grande Bellezza	1	0,7%
La Planete Sauvage	1	0,7%
La Vie D'adèle	1	0,7%
La Vie De Brian	1	0,7%
Las Vegas Parano	1	0,7%
Le 8eme Jour	1	0,7%
Le Diable S'habille En Prada	1	0,7%

Le Film En Commun Que L'on Préfère	1	0,7%
Le Loup De Wall Street	2	1,4%
Le Prestige	2	1,4%
Le Seigneur Des Anneaux	6	4,2%
Les 3 Mousquetaires	1	0,7%
Les Collègues	2	1,4%
Les Lascars	1	0,7%
Les Yeux Dans Les Bleus	1	0,7%
Lolita Malgré Moi	1	0,7%
Loup De Wall Street	2	1,4%
Machete	1	0,7%
Main Street	1	0,7%
Man Of Steel	1	0,7%
Man On The Moon	1	0,7%
Mec, Elle Est Où Ma Caisse	1	0,7%
Mes Préférés	1	0,7%
No Pain No Gain	1	0,7%
Nymphomaniac	1	0,7%
Oblivion	1	0,7%
Ocean 11	1	0,7%
Paranormal Activity	1	0,7%
Pulp Fiction	1	0,7%
Que Justice Soit Faite	1	0,7%
Rec	1	0,7%
Resident Evil	1	0,7%
Retour Vers Le Futur	1	0,7%
Rhum Express	1	0,7%
Saw	1	0,7%
Scarface	2	1,4%
Sex And The City	1	0,7%
Shawn Of Dead	1	0,7%
Snatch	2	1,4%
Social Network	1	0,7%
Star Wars	3	2,1%
Sucker Punch	1	0,7%
Take Shelter	1	0,7%
Tempète De Boulette Géante	1	0,7%
The Boat That Rocked	1	0,7%
The Dark Knight	1	0,7%
The Hangover	1	0,7%
The Mask	1	0,7%
Tranformers	1	0,7%
Valse Avec Bashir	1	0,7%
Very Bad Trip	3	2,1%
Very Bad Trip 3	1	0,7%
Wanted	1	0,7%
Wolverine	1	0,7%
Xxx	1	0,7%
Total	142	100,0%

Le film (choisi pour le meilleur ami) a-t-il été cité dans les films préférés ? Encodage.

	Effectifs	Fréquence
Non réponse	27	19,0%
Oui	53	37,3%
Non	62	43,7%
Total	142	100,0%

Le film (choisi pour le meilleur ami) a-t-il été cité dans les films de filles ou de mecs? Encodage.

	Effectifs	Fréquence
Non réponse	128	90,1%
Cité dans les films « de filles »	3	2,1%
cité dans les films « de mecs »	11	7,7%
Total	142	100,0%

On vous demande de parler d'un film que vous avez beaucoup aimé, lequel choisissez-vous : avec des connaissances qui ne sont pas vos amis ?

	Effectifs	Fréquence
Non Réponse	42	29,6%
Le Parrain	5	3,5%
Gatsby	3	2,1%
Inception	3	2,1%
Kill Bill	3	2,1%
Star Wars	3	2,1%
Avatar	2	1,4%
Django	2	1,4%
Drive	2	1,4%
Expendable	2	1,4%
Le Cercle Des Poètes Disparus	2	1,4%
Le Loup De Wall Street	2	1,4%
Les Évadés	2	1,4%
Projet X	2	1,4%
Pulp Fiction	2	1,4%
Saw	2	1,4%
Thor	2	1,4%
300	1	0,7%
À La Recherche Du Bonheur	1	0,7%
Avengers	1	0,7%
Big Star	1	0,7%
Brazil	1	0,7%
C'est La Fin	1	0,7%
Casse Tête Chinois	1	0,7%
Cloud Atlas	1	0,7%
Conjuring	1	0,7%
Die Hard	1	0,7%
Eyjafjallajokull	1	0,7%
Fantome Contre Fantome	1	0,7%
Forrest Gump	1	0,7%
Good Morning England	1	0,7%
Guerre Et Amour	1	0,7%
Guillaume Et Les Garçons À Table	1	0,7%
Harry Potter	1	0,7%
Honey	1	0,7%
Inglorious Bastards	1	0,7%
Into The Wild	1	0,7%
Intouchables	1	0,7%
Iron Man	1	0,7%
Jackie Brown	1	0,7%
Je Suis Une Legende	1	0,7%
Kick Ass	1	0,7%
La Chute Du Faucon Noir	1	0,7%
La Cité De La Peur	1	0,7%
La Grande Bellezza	1	0,7%
La Vérité Si Je Mens	1	0,7%
La Vie Est Belle	1	0,7%
Le Dernier Sorti	1	0,7%
Le Monde De Charlie	1	0,7%
Le President A-T-Il Le Sida	1	0,7%

Le Prestige	1	0,7%
Le Seigneur Des Anneaux	1	0,7%
Le Soldat Ryan	1	0,7%
Les Bergman Se Séparent	1	0,7%
Les Garçons Et Guillaume À Table	1	0,7%
Machete	1	0,7%
Matrix	1	0,7%
Mistic River	1	0,7%
Mr And Mrs Smith	1	0,7%
Necromantik	1	0,7%
Oslo, 31 Aout	1	0,7%
Resident Evil	1	0,7%
Sherlock Holmes	1	0,7%
Shutter Island	1	0,7%
Slumdog Millionaire	1	0,7%
Snatch	1	0,7%
Take Shelter	1	0,7%
Taken	1	0,7%
Tenacious D	1	0,7%
Tous Les Films De Ryan Gosling	1	0,7%
Troie	1	0,7%
Truman Show	1	0,7%
Valse Avec Bashir	1	0,7%
Very Bad Trip	1	0,7%
Vol Au Dessus D'un Nid De Coucou	1	0,7%
Wall Street 2	1	0,7%
Watchmen	1	0,7%
Yves Saint Laurent	1	0,7%
Total	142	100,0%

Le film (choisi pour des connaissances) a-t-il été cité dans les films préférés ? Encodage.

	Effectifs	Fréquence
Non réponse	45	31,7%
Oui	35	24,6%
Non	62	43,7%
Total	142	100,0%

Le film (choisi pour des connaissances) a-t-il été cité dans les films « de fille »s ou « de mecs » ? Encodage.

	Effectifs	Fréquence
Non réponse	133	93,7%
Cité dans les films de mecs	9	6,3%
Total	142	100,0%

On vous demande de parler d'un film que vous avez beaucoup aimé, lequel choisissez-vous :avec votre famille.

	Effectifs	Fréquence
Non Réponse	43	30,3%
La Vie Est Belle	5	3,5%
Le Hobbit	5	3,5%
Le Seigneur Des Anneaux	4	2,8%
Snatch	3	2,1%
Cloud Atlas	2	1,4%
L'age De Glace	2	1,4%
Le Cercle Des Poètes Disparus	2	1,4%
Le Roi Lion	2	1,4%
Star Wars	2	1,4%
1ere Étoile	1	0,7%
300	1	0,7%
5e Élément	1	0,7%
À La Recherche Du Bonheur	1	0,7%
Age De Glace	1	0,7%
Anchorman 2	1	0,7%
Angélique Marquise Des Anges	1	0,7%
Apocalypse Now	1	0,7%
Avatar	1	0,7%
Batman Begins	1	0,7%
Bienvenue Chez Les Ch'tis	1	0,7%
Captain Phillips	1	0,7%
Dans La Peau De John Malkovich	1	0,7%
Dirty Dancing	1	0,7%
Du Sang Et Des Larmes	1	0,7%
Facing The Giants	1	0,7%
Forrest Gump	1	0,7%
Funny Games	1	0,7%
Guillamue Et Les Garçons À Table	1	0,7%
Hitch	1	0,7%
Hunger Games	1	0,7%
Inception	1	0,7%
Inside Lewin Davis	1	0,7%
Into The Wild	1	0,7%
Intouchable	1	0,7%
Jackass	1	0,7%
Kill Bill	1	0,7%
Kung Fu Panda	1	0,7%
L'ombre D'un Vampire	1	0,7%
La Chute Du Faucon Noir	1	0,7%
La Couleur Des Sentiments	1	0,7%
La Grande Bellezza	1	0,7%
Le Dernier Film Qu'on A Vu Ensemble	1	0,7%
Le Dernier Film Que J'ai Vu	1	0,7%
Le Grinch	1	0,7%
Le Majordome	1	0,7%
Le Parrain	1	0,7%
Le Premier Jour Du Reste De Ta Vie	1	0,7%

Le Prestige	1	0,7%
Les 12 Journées De Sodome	1	0,7%
Les Barons	1	0,7%
Les Bronzés	1	0,7%
Les Gamins	1	0,7%
Les Trois Freres	1	0,7%
Les Visiteurs	1	0,7%
Loup De Wall Street	1	0,7%
Lovely Bones	1	0,7%
Machete	1	0,7%
Menteur, Menteur	1	0,7%
Mes Préférés	1	0,7%
Nouveau Départ	1	0,7%
Prisoners	1	0,7%
Pulp Fiction	1	0,7%
Rabbie Jacob	1	0,7%
Ratatouille	1	0,7%
Ray	1	0,7%
San Antonio	1	0,7%
Seven	1	0,7%
Sheitan	1	0,7%
Sherlock Holmes	1	0,7%
Shrek	1	0,7%
Stuart Little	1	0,7%
Take Shelter	1	0,7%
Taxi 4	1	0,7%
The Artist	1	0,7%
The Legend	1	0,7%
Tous	1	0,7%
Tout Le Monde N'a Pas La Chance D'avoir Des Parents Communistes	1	0,7%
Transformers	1	0,7%
Un Prophète	1	0,7%
Valse Avec Bashir	1	0,7%
Yves Saint Laurent	1	0,7%
Total	142	100,0%

Le film (choisi pour la famille) a-t-il été cité dans les films préférés ? Encodage.

	Effectifs	Fréquence
Non réponse	49	34,5%
oui	33	23,2%
non	60	42,3%
Total	142	100,0%

Le film (choisi pour la famille) a-t-il été cité dans les films « de filles » ou « de mecs » ? Encodage.

	Effectifs	Fréquence
Non réponse	137	96,5%
Cité dans les films « de filles »	1	0,7%
Cité dans les films « de mecs »	4	2,8%
Total	142	100,0%

Donnez trois mots ou expressions que vous évoque le terme « masculin » (1)

	Effectifs	Fréquence
Non réponse	7	4,9%
Viril /virilité	25	17,6%
Force /fort	12	8,5%
Homme	8	5,6%
Pénis	5	3,5%
Sport /sportif	5	3,5%
Action	4	2,8%
Barbe	4	2,8%
Pilosité /poil /poils /poilu	4	2,8%
Charismatique /charisme	3	2,1%
Macho	3	2,1%
Testostérone	3	2,1%
Bière /bières	2	1,4%
Caractère	2	1,4%
Courage /courageux	2	1,4%
Grand	2	1,4%
Hétéro /hétérosexuel	2	1,4%
Honneur	2	1,4%
Moto	2	1,4%
Moustache	2	1,4%
Musclé /muscles	2	1,4%
Voiture	2	1,4%
Alcool	1	0,7%
Armée	1	0,7%
Badass	1	0,7%
Bagarre	1	0,7%
Bonhomme	1	0,7%
Carrière	1	0,7%
Cliché	1	0,7%
Corpulence	1	0,7%
Costaud	1	0,7%
Dur	1	0,7%
Elegance	1	0,7%
Féminin	1	0,7%
Foot	1	0,7%
Force morale	1	0,7%
Hormones	1	0,7%
Humour	1	0,7%
Intelligent	1	0,7%
Le style	1	0,7%
Male	1	0,7%
Masque	1	0,7%
Mature	1	0,7%
Mec	1	0,7%
Metalurgie	1	0,7%
Noble	1	0,7%
Objectifs	1	0,7%
Obsédé	1	0,7%
Personnalité	1	0,7%
Pouvoir	1	0,7%
Protecteur	1	0,7%
Puissance	1	0,7%
Rassurant	1	0,7%
Sale	1	0,7%
Sensibilité	1	0,7%

Sexe	1	0,7%
Stalone	1	0,7%
Super	1	0,7%
T'as pas une gueule de porte bonheur	1	0,7%
Tourner la page	1	0,7%
Zlatan	1	0,7%
Total	142	100,0%

Sur une échelle de 0 à 10, décrivez à quel point chacun de ces mots ou expressions vous décrivent (1)

	Effectifs	%
Non réponse	25	17,6%
Moins de 1,8	11	7,7%
De 1,8 à 3,7	7	4,9%
De 3,7 à 5,5	21	14,8%
De 5,5 à 7,3	31	21,8%
De 7,3 à 9,2	28	19,7%
9,2 et plus	19	13,4%
Total	142	100,0%

Donnez trois mots ou expressions que vous évoque le terme « masculin » (2)

	Effectifs	Fréquence
Non réponse	9	6,3%
Force /fort	15	10,6%
Viril /virilité	11	7,7%
Machisme /macho	7	4,9%
Pilosité /poil /poils /poilu	7	4,9%
Muscle /muscles /musculation	6	4,2%
Sport sportif	6	4,2%
Intelligence /intelligent	5	3,5%
Courage /courageux	4	2,8%
Homme	4	2,8%
Galant /galanterie	3	2,1%
Mâle	3	2,1%
Barbe	2	1,4%
Bière	2	1,4%
Confiant	2	1,4%
Décision	2	1,4%
Foot /football	2	1,4%
Grand	2	1,4%
Moustache	2	1,4%
Sexe	2	1,4%
Acteur	1	0,7%
Androgyne	1	0,7%
Argent	1	0,7%
Athlétique	1	0,7%
Bagarre	1	0,7%
Batard	1	0,7%
Batman	1	0,7%
Beau	1	0,7%
Bite	1	0,7%
Charisme	1	0,7%
Costaud	1	0,7%
Courtois	1	0,7%
Esprit de campagne	1	0,7%
Féminin	1	0,7%
Fidélité	1	0,7%
Flingue	1	0,7%
Formule 1	1	0,7%
Goût	1	0,7%
Grave	1	0,7%
Guerre	1	0,7%
Héros	1	0,7%
Humanité	1	0,7%
Humour	1	0,7%
Intégrité	1	0,7%
L'équipe	1	0,7%
Le style	1	0,7%
Membré	1	0,7%
Ouverture	1	0,7%
Pectoraux	1	0,7%
Porte tes couilles	1	0,7%
Prestance	1	0,7%
Prévoyant	1	0,7%
Protecteur	1	0,7%

Réussite	1	0,7%
Robot	1	0,7%
Robuste	1	0,7%
Rocco	1	0,7%
Rugueux	1	0,7%
Sensibilité	1	0,7%
Seriosité	1	0,7%
Solide	1	0,7%
Terminator	1	0,7%
Testicules	1	0,7%
Tranchant	1	0,7%
Tu te ramolis tu bosses dans la paperasse	1	0,7%
Violent	1	0,7%
Total	142	100,0%

Sur une échelle de 0 à 10, décrivez à quel point chacun de ces mots ou expressions vous décrivent. (2)

	Effectifs	%
Non réponse	27	19,0%
Moins de 1,8	14	9,9%
De 1,8 à 3,7	6	4,2%
De 3,7 à 5,5	17	12,0%
De 5,5 à 7,3	33	23,2%
De 7,3 à 9,2	25	17,6%
9,2 et plus	20	14,1%
Total	142	100,0%

Donnez trois mots ou expressions que vous évoque le terme « masculin » (3)

	Effectifs	Fréquence
Non réponse	18	12,7%
Actif	1	0,7%
Alcool	1	0,7%
Ambitieux	1	0,7%
Amérique	1	0,7%
Amitié	1	0,7%
Amoureux	1	0,7%
Attentif	1	0,7%
Bagarre	1	0,7%
Bagnole	1	0,7%
Barbe	4	2,8%
Batard	1	0,7%
Belle voiture	1	0,7%
Belliqueux	1	0,7%
Bête de sexe	1	0,7%
Bière	1	0,7%
Bite	1	0,7%
Bonhomme	1	0,7%
Brutal	1	0,7%
Café	1	0,7%
Casse cou	1	0,7%
Classe	1	0,7%
Conducteur	1	0,7%
Couilles	1	0,7%
Courage /courageux	5	3,5%
Culpabilité	1	0,7%
Dignité	1	0,7%
Domination	1	0,7%
Drague	1	0,7%
Endurance	1	0,7%
Equilibre	1	0,7%
Féminin	1	0,7%
Fonceur	1	0,7%
Football	1	0,7%
Force /fort	8	5,6%
Formulaire	1	0,7%
Fou	1	0,7%
Galant	4	2,8%
Homme	1	0,7%
Humour	1	0,7%
Il en a dans le froc	1	0,7%
Intelligence	1	0,7%
Je vais te faire une petite fête	1	0,7%
Justesse	1	0,7%
Le style, c'ets l'homme	1	0,7%
Liberté	1	0,7%
Libido	1	0,7%
Mains	1	0,7%
Maladroit	1	0,7%
Mec	1	0,7%
Moto	1	0,7%
Muscle /muscles	5	3,5%
Obsédé	1	0,7%

Ordre	1	0,7%
Patience	1	0,7%
Penis	3	2,1%
Personnalité	2	1,4%
Peu réfléchi	1	0,7%
Poil /poils /poilu	4	2,8%
Pouvoir	1	0,7%
Pragmatisme	1	0,7%
Protecteur /protection	4	2,8%
Puissance	1	0,7%
Repas	1	0,7%
Robuste	1	0,7%
Rouflaquettes	1	0,7%
Sale	1	0,7%
Sens de l'orientation	1	0,7%
Sensible	1	0,7%
Seul	1	0,7%
Sexe	3	2,1%
Sport /sportif	5	3,5%
Supérieur	2	1,4%
Superiorité	1	0,7%
Tuer	1	0,7%
Velu	1	0,7%
Viril /virilité	9	6,3%
Voiture /voitures	3	2,1%
Total	142	100,0%

Sur une échelle de 0 à 10, décrivez à quel point chacun de ces mots ou expressions vous décrivent. (3)

	Effectifs	%
Non réponse	31	21,8%
Moins de 1,8	12	8,5%
De 1,8 à 3,7	8	5,6%
De 3,7 à 5,5	11	7,7%
De 5,5 à 7,3	32	22,5%
De 7,3 à 9,2	25	17,6%
9,2 et plus	23	16,2%
Total	142	100,0%

Sur une échelle de 0 à 10, décrivez à quel point chacun de ces mots ou expressions vous décrivent (moyenne)

	Effectifs	%
Non réponse	26	18,3%
Moins de 1,8	8	5,6%
De 1,8 à 3,7	4	2,8%
De 3,7 à 5,5	23	16,2%
De 5,5 à 7,3	43	30,3%
De 7,3 à 9,2	31	21,8%
9,2 et plus	7	4,9%
Total	142	100,0%

Finissez chacune de ces phrases « Un individu est un homme si il .... »

	Effectifs	Fréquence
Non réponse	15	10,6%
À un pénis	13	9,2%
Est courageux	5	3,5%
Est fort	4	2,8%
À de la barbe	2	1,4%
À des chromosomes xy	2	1,4%
À des couilles	2	1,4%
À UN CHROMOSOME y	2	1,4%
Boit	2	1,4%
Est barbu	2	1,4%
Est de sexe masculin	2	1,4%
Est fier	2	1,4%
Possède un pénis	2	1,4%
Raisonne	2	1,4%
Réfléchit	2	1,4%
Se sent homme	2	1,4%
À conscience de son être	1	0,7%
À de l'honneur	1	0,7%
À de l'humour	1	0,7%
À de la testostérone	1	0,7%
À des copines	1	0,7%
À des corones	1	0,7%
À des gènes xy	1	0,7%
À des msucles	1	0,7%
À des parties génitales	1	0,7%
À des poils	1	0,7%
À des principes	1	0,7%
À des testicules	1	0,7%
À des valeurs	1	0,7%
À la barbe qui pousse	1	0,7%
À un cravate	1	0,7%
À un groupe de potes	1	0,7%
À un organe masculin	1	0,7%
À un truc entre les jambes	1	0,7%
À un zizi	1	0,7%
À une bite	1	0,7%
À une paire...de chromosome xy	1	0,7%
À une prostate	1	0,7%
À une verge	1	0,7%
Aime le sport	1	0,7%
Assume	1	0,7%
Bande	1	0,7%
Boit de la bière	1	0,7%
Croit	1	0,7%
Écoute	1	0,7%
En a une paire	1	0,7%
Est aimable	1	0,7%
Est beau	1	0,7%
Est bien travailleur	1	0,7%
Est bipède	1	0,7%
Est dévoué	1	0,7%
Est fidèle	1	0,7%
Est fou	1	0,7%

Est galant	1	0,7%
Est gros	1	0,7%
Est hétéro	1	0,7%
Est honorable	1	0,7%
Est majeur	1	0,7%
Est masculin	1	0,7%
Est mature	1	0,7%
Est moustachu	1	0,7%
Est parfait	1	0,7%
Est poilu	1	0,7%
Est protecteur	1	0,7%
Est responsable	1	0,7%
Est sensible	1	0,7%
Est sportif	1	0,7%
Est sur de lui	1	0,7%
Est une fille ou un garçon	1	0,7%
Est viril	1	0,7%
Ets un homme de parole	1	0,7%
Fait du sport	1	0,7%
Honnête	1	0,7%
Joue	1	0,7%
L'est génétiquement	1	0,7%
Le pense	1	0,7%
Le veut	1	0,7%
Libre	1	0,7%
Mange	1	0,7%
Marche	1	0,7%
Ne blame pas	1	0,7%
Pleure	1	0,7%
Porte un pénis	1	0,7%
Prend soin de sa famille	1	0,7%
Rassure	1	0,7%
Regarde les filles	1	0,7%
Respecte sa parole	1	0,7%
Respecte son prochain	1	0,7%
Respire	1	0,7%
Rote	1	0,7%
S'assume	1	0,7%
Se considère comme tel	1	0,7%
Se respecte	1	0,7%
Se ressent comme tel	1	0,7%
Se surpasse	1	0,7%
Veut être	1	0,7%
Vit	1	0,7%
Total	142	100,0%

Finissez chacune de ces phrases « Un individu n'est pas un homme si il… »

	Effectifs	Fréquence
Non réponse	18	12,7%
À un vagin	7	4,9%
N'a pas de pénis (opposé)	7	4,9%
Est une femme	6	4,2%
Meurt	3	2,1%
Est de sexe féminin (opposé)	2	1,4%
Est menteur	2	1,4%
Est violent	2	1,4%
N'a pas de chromosome Y (opposé)	2	1,4%
Ne s'assume pas	2	1,4%
S'épile	2	1,4%
Est homo /est homosexuel	2	1,4%
À des chromosomes xx (opposé)	1	0,7%
À des seins et pas de barbe	1	0,7%
À un organe féminin	1	0,7%
À un vagin et un bonnet conséquent	1	0,7%
Aime les comédies romantiques	1	0,7%
Aime twilight	1	0,7%
Balance	1	0,7%
Court	1	0,7%
Déconne	1	0,7%
Dépasse le 95C	1	0,7%
Est à 4 pattes	1	0,7%
Est bête	1	0,7%
Est brutal	1	0,7%
Est chevelu	1	0,7%
Est de sexe féminin	1	0,7%
Est émasculé	1	0,7%
Est faible (opposé)	1	0,7%
Est frèle	1	0,7%
Est gamin	1	0,7%
Est inconscient	1	0,7%
Est méchant	1	0,7%
Est mineur	1	0,7%
Est moche	1	0,7%
Est petit	1	0,7%
Est sage	1	0,7%
Est sans charisme	1	0,7%
Est timide	1	0,7%
Est un animal	1	0,7%
Est un chien	1	0,7%
Est vraiment trop cruel	1	0,7%
Frappe sa femme	1	0,7%
Ment	1	0,7%
Montre ses faiblesses	1	0,7%
Mouille	1	0,7%
N'a pas de bite (opposé)	1	0,7%
N'a pas de conscience (opposé)	1	0,7%
N'a pas de copine	1	0,7%
N'a pas de corones (contraire)	1	0,7%
N'a pas de cravate (opposé)	1	0,7%
N'a pas de parole	1	0,7%

N'a pas de poils (opposé)	1	0,7%
N'a pas de prostate (opposé)	1	0,7%
N'a pas de verge (opposé)	1	0,7%
N'a pas le cerveau approprié	1	0,7%
N'a pas les gènes xy (opposé)	1	0,7%
N'a plus de c...	1	0,7%
N'agit pas	1	0,7%
N'assume pas (opposé)	1	0,7%
N'assume pas ses responsabilité	1	0,7%
N'est ni fille ni garçon	1	0,7%
N'est pas barbu (opposé)	1	0,7%
N'est pas courageux	1	0,7%
N'est pas fort	1	0,7%
N'est pas libre (opposé)	1	0,7%
N'est pas parfait (opposé)	1	0,7%
N'est pas protecteur (opposé)	1	0,7%
N'est pas responsable	1	0,7%
N'est pas sérieux	1	0,7%
N'est pas un homme	1	0,7%
Ne croit pas (opposé)	1	0,7%
Ne fait pas de sport	1	0,7%
Ne fascine pas	1	0,7%
Ne le pense pas	1	0,7%
Ne le veut pas	1	0,7%
Ne pleure pas	1	0,7%
Ne protège pas ses proches	1	0,7%
Ne rote pas (opposé)	1	0,7%
Ne sait jamais	1	0,7%
Ne se sent pas	1	0,7%
Ne tient pas ses promesses	1	0,7%
Ne veut pas être (opposé)	1	0,7%
Oublie	1	0,7%
Pleure	1	0,7%
Pleure comme une madeleine	1	0,7%
Protège	1	0,7%
Raisonne bizarrement	1	0,7%
Se cache	1	0,7%
Se définit autrement	1	0,7%
Se dégonfle	1	0,7%
Se maquille	1	0,7%
Se nie	1	0,7%
Se plaint tout le temps	1	0,7%
Souhaite	1	0,7%
Tombe enceinte	1	0,7%
Trompe	1	0,7%
Trompe sa femme	1	0,7%
Veut être une femme	1	0,7%
Total	142	100,0%

Finissez chacune de ces phrases « Un homme est masculin si il… »

	Effectifs	Fréquence
Non réponse	23	16,2%
Est viril	9	6,3%
À des poils	4	2,8%
À de la barbe	3	2,1%
Est fort	3	2,1%
Est hétéro	3	2,1%
Est musclé	2	1,4%
Est sensible	2	1,4%
Fait du sport	2	1,4%
Rote	2	1,4%
S'assume	2	1,4%
À confiance en lui même	1	0,7%
À de la carrure	1	0,7%
À des attitudes masculines	1	0,7%
À des chromosomes XY	1	0,7%
À la parole	1	0,7%
À la voix grave	1	0,7%
A le pénis	1	0,7%
A le sexe approprié	1	0,7%
A les cheveux courts	1	0,7%
À un pénis	1	0,7%
À un sexe	1	0,7%
À un style	1	0,7%
À une grosse bite	1	0,7%
À une grosse voix	1	0,7%
À une moustache	1	0,7%
À une queue	1	0,7%
Accepte sa féminité	1	0,7%
Aide sa femme	1	0,7%
Aime baiser les filles	1	0,7%
Aime invictus	1	0,7%
Aime le challenge	1	0,7%
Aime le hard rock	1	0,7%
Aime le sport	1	0,7%
Aime les femmes	1	0,7%
Apprend	1	0,7%
Aspire à une forme de puissance	1	0,7%
Baise	1	0,7%
Boit de la bière	1	0,7%
Cherche a promouvoir les caractéristiques attribuées a son genre	1	0,7%
Décide de l'être	1	0,7%
Est "moi"	1	0,7%
Est avec une meuf	1	0,7%
Est barbu	1	0,7%
Est bien habillé	1	0,7%
Est bon compagnon	1	0,7%
Est bourré de testostérone	1	0,7%
Est capable d'une camaraderie virile	1	0,7%
Est confiant	1	0,7%
Est courageux	1	0,7%
Est digne	1	0,7%
Est en possession de pilosité	1	0,7%

faciale		
Est fidèle	1	0,7%
Est gentil	1	0,7%
Est gros	1	0,7%
Est intègre	1	0,7%
Est macho	1	0,7%
Est poilu	1	0,7%
Est poilu avec une voix grave	1	0,7%
Est riche	1	0,7%
Est sociable	1	0,7%
Est sportif	1	0,7%
Est supérieur	1	0,7%
Est travailleur	1	0,7%
Est vieux jeu	1	0,7%
Fait des pompes	1	0,7%
Fonce	1	0,7%
Incarne la force	1	0,7%
Joue	1	0,7%
Le souhaite	1	0,7%
Le veut	1	0,7%
Lève la lunette	1	0,7%
Mange bien	1	0,7%
Met de l'after shave	1	0,7%
N'accouche pas	1	0,7%
N'est pas efféminé	1	0,7%
N'est pas gay	1	0,7%
Ne porte pas de besace	1	0,7%
Prend ses responsabilités	1	0,7%
Produit de la testostérone	1	0,7%
Regarde	1	0,7%
Regarde la télé	1	0,7%
Regarde le foot	1	0,7%
Rentre dans les codes	1	0,7%
S'habille	1	0,7%
S'impose	1	0,7%
Sait bricoler	1	0,7%
Se comporte comme tel	1	0,7%
Se considère comme tel	1	0,7%
Se les gratte	1	0,7%
Se masturbe	1	0,7%
Se respecte	1	0,7%
Se sent bien	1	0,7%
Sens la transpiration	1	0,7%
Suit la norme imposée	1	0,7%
Tue	1	0,7%
Va jusqu'au bout	1	0,7%
Veut	1	0,7%
Total	142	100,0%

Finissez chacune de ces phrases « Un homme n'est pas masculin si il… »

	Effectifs	Fréquence
Non réponse	26	18,3%
Est homo /est homosexuel /est gay	8	5,6%
Est efféminé	7	4,9%
Se maquille	7	4,9%
Est travesti /se travesti	3	2,1%
À un vagin	2	1,4%
Pleure	2	1,4%
Porte une jupe	2	1,4%
S'épile	2	1,4%
À de la poitrine	1	0,7%
À des manières	1	0,7%
À un micro pénis	1	0,7%
À un sexe de femme	1	0,7%
À un t-shirt barbie	1	0,7%
À une voix aigue et est maniéré	1	0,7%
Accouche	1	0,7%
Aime baiser les hommes	1	0,7%
Aime la dance	1	0,7%
Aime les crustacés	1	0,7%
Aime les hommes	1	0,7%
Aime love actually	1	0,7%
Aime trop la mode	1	0,7%
Crie très aigu	1	0,7%
Est avec un mec (opposé)	1	0,7%
Est bourré d'oestrogènes	1	0,7%
Est chétif	1	0,7%
Est épilé	1	0,7%
Est féminin	1	0,7%
Est gros	1	0,7%
Est imberbe (opposé)	1	0,7%
Est individualiste	1	0,7%
Est insensible (opposé)	1	0,7%
Est intelligent	1	0,7%
Est lâche	1	0,7%
Est mal habillé (opposé)	1	0,7%
Est malhonnète	1	0,7%
Est manipulé par une femme	1	0,7%
Est moderne	1	0,7%
Est pauvre	1	0,7%
Est petit	1	0,7%
Est sentimental	1	0,7%
Est soumis	1	0,7%
Est souvent entouré de filles	1	0,7%
Est transexuel	1	0,7%
Laisse tomber	1	0,7%
Le veut	1	0,7%
Ment	1	0,7%
Met des collants	1	0,7%
N'a pas de carrure (opposé)	1	0,7%
N'a pas de chromosome XY (opposé)	1	0,7%
N'a pas de grosse voix (opposé)	1	0,7%
N'a pas de moustache	1	0,7%
N'a pas de pénis	1	0,7%

N'a pas de poils (opposé)	1	0,7%
N'a pas de respect envers les autres	1	0,7%
N'aime pas les femmes (opposé)	1	0,7%
N'est pas barbu (opposé)	1	0,7%
N'est pas fort	1	0,7%
N'est pas généreux	1	0,7%
N'est pas musclé (opposé)	1	0,7%
N'est pas sur de lui	1	0,7%
N'est pas travailleur	1	0,7%
Ne croit pas en lui	1	0,7%
Ne fait pas de sport	1	0,7%
Ne le veut pas (opposé)	1	0,7%
Ne lève pas la lunette (opposé)	1	0,7%
Ne rote pas (opposé)	1	0,7%
Ne s'assume pas	1	0,7%
Ne se considère pas comme tel (opposé)	1	0,7%
Ne veut pas l'être (opposé)	1	0,7%
Parait faible	1	0,7%
Pleure beaucoup	1	0,7%
Pleure devant le téléachat	1	0,7%
Pleure pour rien	1	0,7%
Porte des jartelles	1	0,7%
Porte des strings	1	0,7%
Porte des talons	1	0,7%
Rafole du shopping	1	0,7%
Retient	1	0,7%
S'épile les jambes	1	0,7%
S'habille comme un gay	1	0,7%
S'habille comme une femme	1	0,7%
S'habille comme une fille	1	0,7%
Se comporte comme une chochote	1	0,7%
Se laisse dominer	1	0,7%
Se plaint	1	0,7%
Se plaint trop	1	0,7%
Se prend pour une fille	1	0,7%
Se tait	1	0,7%
Son identité n'est pas relative à son genre	1	0,7%
Trompe	1	0,7%
Veut pas (opposé)	1	0,7%
Total	142	100,0%

Quelle est votre date de naissance ?

	Effectifs	%
Non réponse	2	1,4%
Moins de 1984,5	4	2,8%
De 1984,5 à 1987	6	4,2%
De 1987 à 1989,5	17	12,0%
De 1989,5 à 1992	34	23,9%
De 1992 à 1994,5	66	46,5%
1994,5 et plus	13	9,2%
Total	142	100,0%

Vous êtes étudiant depuis

	Effectifs	Fréquence
Non réponse	9	6,3%
Un an	23	16,2%
Deux ans	16	11,3%
Trois ans	30	21,1%
Quatre ans	28	19,7%
Cinq ans	18	12,7%
Six ans	9	6,3%
Sept ans	5	3,5%
Neuf ans	1	0,7%
Dix ans	3	2,1%
Total	142	100,0%

Vous suivez la formation :

Réponses Différentes (38)	Effectifs	%
Non Réponse	9	6,3%
Aes	5	3,5%
Agroalimentaire	1	0,7%
Agronomie	1	0,7%
Allemand	1	0,7%
Anglais	5	3,5%
Biologie	5	3,5%
Capes	1	0,7%
Chimie Du Vivant	1	0,7%
Commerce International	3	2,1%
Contrats Privés Et Publics	1	0,7%
Droit	18	12,7%
Éco Gestion	5	3,5%
Economie Gestion	2	1,4%
Espagnol	2	1,4%
Fem	1	0,7%
Finance	1	0,7%
Géographie	5	3,5%
Géologie	1	0,7%
Geuter	1	0,7%
Histoire	13	9,2%
Ilsen	1	0,7%
Info Com	13	9,2%
Informatique	4	2,8%
Lea	2	1,4%
Lettres	2	1,4%
Litterature Art	1	0,7%
MA Finance	1	0,7%
Maths	9	6,3%
Meef	1	0,7%
Pca	1	0,7%
Physique	2	1,4%
Physique Chimie	2	1,4%
Politique Sociale	1	0,7%
Produits De Consommation Alimentaire	1	0,7%
Sdc	2	1,4%
Staps	13	9,2%
Svt	4	2,8%
Total	142	100,0%

En (Votre niveau d'étude est) :

	Effectifs	Fréquence
Non réponse	2	1,4%
L1	32	22,5%
L2	29	20,4%
L3	31	21,8%
M1	27	19,0%
M2	21	14,8%
Total	142	100,0%

Vous vivez…

	Effectifs	Fréquence
Non réponse	5	3,5%
Chez vos parents	57	40,1%
Seul	39	27,5%
En colocation	26	18,3%
En couple.	15	10,6%
Total	142	100,0%

Votre situation familiale :

	Effectifs	Fréquence
Non réponse	3	2,1%
Célibataire	82	57,7%
Marié(e)	1	0,7%
En couple	55	38,7%
Veuf(ve).	1	0,7%
Total	142	100,0%

Avez-vous es enfants ?

	Effectifs	Fréquence
Non réponse	5	3,5%
Oui	4	2,8%
Non	133	93,7%
Total	142	100,0%

Nombre d'enfants filles :

	Effectifs	%
Non réponse	141	99,3%
= 1	1	0,7%
Total	142	100,0%

Nombre d'enfants garçons

	Effectifs	%
Non réponse	138	97,2%
= 1	3	2,1%
= 2	1	0,7%
Total	142	100,0%

Après vos études, vous souhaitez travailler dans quel secteur ?

Réponses différentes (80)	Effectifs	%
Non réponse	20	14,1%
Administration	1	0,7%
Aéronautique	1	0,7%
Aménagement	1	0,7%
Aménagement du territoire	1	0,7%
Architecture	1	0,7%
Armée	2	1,4%
Art	1	0,7%
Auditeur	1	0,7%
Avocat	1	0,7%
Banque	2	1,4%
Bâtiment	1	0,7%
Biologie	1	0,7%
Biologie marine	1	0,7%
Chimie	1	0,7%
Chimie des sels	1	0,7%
Cinéma	1	0,7%
Commerce	3	2,1%
Commerce international	2	1,4%
Commercial	1	0,7%
Comptable	1	0,7%
Culture	4	2,8%
Développement touristique	1	0,7%
Droit	3	2,1%
Droit civil	1	0,7%
Écriture	1	0,7%
Éducation	5	3,5%
Éducation sportive	1	0,7%
Enseignant chercheur	1	0,7%
Enseignement	11	7,7%
Enseignement secondaire	1	0,7%
Environnement	2	1,4%
Finance	2	1,4%
Finances	1	0,7%
Fonctionnaire	1	0,7%
Foot	1	0,7%
Gendarmerie	1	0,7%
Géographie	1	0,7%
Histoire	1	0,7%
Hydrogéologie	2	1,4%
Illustration sonore	1	0,7%
Industrie	1	0,7%
Industriel	1	0,7%
Informatique	1	0,7%
Ingénieur du son	1	0,7%
Ingénierie	1	0,7%
Jeux vidéos	2	1,4%
Journalisme	5	3,5%
Juridique	4	2,8%
La culture	1	0,7%
La monétique	1	0,7%
Langues	1	0,7%
Magistrature	1	0,7%

Management	1	0,7%
Médias	2	1,4%
Médical	1	0,7%
Musical ou sportif	1	0,7%
Notariat	2	1,4%
Nucléaire	1	0,7%
Patrimoine	1	0,7%
Pénal	1	0,7%
Photographie	1	0,7%
Physique, nanotechnologies	1	0,7%
Politique	1	0,7%
Politique sociale	1	0,7%
Production	1	0,7%
Prof	2	1,4%
Professeur d'eps	1	0,7%
Programmation	1	0,7%
Protection de la personne	1	0,7%
Recherche	1	0,7%
Recherche physique	1	0,7%
Ressources humaines	1	0,7%
Rh	1	0,7%
Sport	5	3,5%
Théâtre	1	0,7%
Trader	1	0,7%
Université	1	0,7%
Video ludique	1	0,7%
Web	1	0,7%
Zoologie	1	0,7%
Total	142	100,0%

FILMOGRAPHIE

0

4 Filles Et 1 Jean (The Sisterhood Of The Traveling Pants)
De Ken Kwapis (2005)
Leurs mères avaient fait connaissance à un cours d'aérobic pour futures mamans. Les quatre filles grandirent ensemble et devinrent inséparables. Après avoir partagé pendant des années chaque joie, chaque succès, chaque idée folle et chaque angoisse secrète, elles se sentent plus proches que jamais. Mais, cet été-là, la vie, pour la première fois, va les séparer...

8 mile
De Curtis Hanson (2002),
À Detroit, en 1995, Jimmy Smith Jr. a des rêves plein la tête, mais il lui manque encore les mots pour les exprimer. Sa vie d'adolescent se déroule entre banlieue blanche et quartiers noirs, le long de cette ligne de démarcation que l'on nomme *8 Mile Road*. En dépit de tous ses efforts, Jimmy n'a jamais franchi cette barrière symbolique et continue d'accumuler les déboires familiaux, professionnels et sentimentaux.

20 Ans D'écart
David Moreau (2013)
Alice Lantins a 38 ans. Elle est belle, ambitieuse et fait preuve d'une impeccable conscience professionnelle au point d'en oublier sa vie privée. Bref, elle a tout pour devenir la prochaine rédactrice en chef du magazine « Rebelle », tout sauf son image de femme coincée. Mais lorsque le jeune et charmant Balthazar, à peine 20 ans, va croiser le chemin d'Alice, le regard de ses collègues va inexplicablement changer. Réalisant qu'elle détient la clef de sa promotion, Alice va feindre la comédie d'une improbable idylle.

27 Robes (27 dresses)
De Anne Fletcher (2008)
Jane a toujours été plus douée pour prendre soin du bonheur des autres que du sien. Toute sa vie, elle s'est évertuée à rendre ses proches heureux, et les 27 robes de demoiselle d'honneur qui remplissent son armoire sont autant de preuves de son dévouement. Lors d'une soirée mémorable, Jane parvient à faire la navette entre deux réceptions de mariage, l'une à Manhattan, l'autre à Brooklyn, sous les yeux ébahis de Kevin, un journaliste qui réalise que l'histoire de cette accro aux mariages pourrait lui apporter la gloire qu'il espère tant.

28 jours plus tard (28 days later)
De Danny Boyle (2003)
Un commando de la Protection Animale fait irruption dans un laboratoire top secret pour délivrer des dizaines de chimpanzés soumis à de terribles expériences. Mais aussitôt libérés, les primates, contaminés par un mystérieux virus et animés d'une rage incontrôlable, bondissent sur leurs "sauveurs" et les massacrent.
28 jours plus tard, le mal s'est répandu à une vitesse fulgurante à travers le pays, la population a été évacuée en masse et Londres n'est plus qu'une ville fantôme.

28 semaines plus tard (28 weeks later)
De Juan Carlos Fresnadillo (2007)
Il y a six mois, un terrible virus a décimé l'Angleterre et a transformé presque toute la population en monstres sanguinaires. Les forces américaines d'occupation ayant déclaré que l'infection a été définitivement vaincue, la reconstruction du pays peut maintenant commencer. Don a survécu à ces atroces événements, mais il n'a pas réussi à sauver sa femme et la culpabilité le ronge.

300
De Zack Snyder (2006)
Adapté du roman graphique de Frank Miller, 300 est un récit épique de la Bataille des Thermopyles, qui opposa en l'an - 480 le roi Léonidas et 300 soldats spartiates à Xerxès et l'immense armée perse. Face à un invincible ennemi, les 300 déployèrent jusqu'à leur dernier souffle un courage surhumain ; leur vaillance et leur héroïque sacrifice inspirèrent toute la Grèce à se dresser contre la Perse, posant ainsi les premières pierres de la démocratie.

300 : La naissance d'un empire (300 : Rise of an empire)
*De Noam Murro (*2014)
Le général grec Thémistocle tente de mobiliser toutes les forces de la Grèce pour mener une bataille qui changera à jamais le cours de la guerre. Il doit désormais affronter les redoutables Perses, emmenés par Xerxès, homme devenu dieu, et Artémise, à la tête de la marine perse…

500 jours ensemble (500 days of summer)
De Marc Webb (2009)
Tom croit encore en un amour qui transfigure, un amour à la destinée cosmique, un coup de foudre unique. Ce qui n'est pas du tout le cas de Summer. Cela n'empêche pourtant pas Tom de partir à sa conquête, armé de toute sa force et de tout son courage, tel un Don Quichotte des temps modernes. La foudre tombe le premier jour, quand Tom rencontre Summer la nouvelle secrétaire de son patron, une belle jeune fille enjouée.

2001 : L'Odyssée de l'Espace
De Stanley Kubrick (1968)
David Bowman et Frank Poole font route vers Jupiter à bord du *Discovery*. Les deux hommes vaquent sereinement à leurs tâches quotidiennes sous le contrôle de HAL 9000, un ordinateur exceptionnel doué d'intelligence et de parole. Cependant, HAL, sans doute plus humain que ses maîtres, commence à donner des signes d'inquiétude : à quoi rime cette mission et que risque-t-on de découvrir sur Jupiter ?

2012
De Roland Emmerich (2009)
Les Mayas, l'une des plus fascinantes civilisations que la Terre ait portées, nous ont transmis une prophétie : leur calendrier prend fin en 2012, et notre monde aussi. Depuis, les astrologues l'ont confirmé, les numérologues l'ont prédit, les géophysiciens trouvent cela dangereusement plausible, et même les experts scientifiques gouvernementaux finissent par arriver à cette terrifiante conclusion.

A

À Cinderella story (Comme Cendrillon)
De Mark Rosman (2012)
Sam est orpheline depuis qu'elle est toute petite, mais elle a été recueillie par sa belle-mère. Hélàs, celle-ci est une mégère qui l'exploite quotidiennement, tout comme ses deux filles. Au lycée, la situation n'est pas meilleure car la jeune est très seule. Elle discute seulement avec un mystérieux jeune homme sur internet et ils décident un jour de se rencontrer.

À la recherche du bonheur (The pursuit of happyness)
Gabriele Mucchino (2007)
Représentant de commerce, Chris Gardner a du mal à gagner sa vie. Il jongle pour s'en sortir, mais sa compagne supporte de moins en moins leur précarité. Elle finit par quitter Chris et leur petit garçon de cinq ans, Christopher. Désormais seul responsable de son fils, Chris se démène pour décrocher un job, sans succès. Lorsqu'il obtient finalement un stage dans une prestigieuse firme de courtage, il se donne à fond, même si pour le moment il n'est pas payé.

A Walk To Remember (Le temps d'un automne)
De Adam Shankman (2002)
Landon Carter est l'archétype du lycéen *cool* et superficiel américain. Il fait la connaissance de Jamie Sullivan, une jeune fille plutôt introvertie, douée d'un optimisme à toute épreuve et d'un sens de la répartie qu'elle utilise aux dépens de Landon. Alors que tout oppose ce chef de bande vantard et suffisant à la timide adolescente, la fascination cède progressivement la place à l'amour.

Alice Aux Pays Des Merveilles (Alice in wonderland)
De Tim Burton (2010)
Alice, désormais âgée de 19 ans, retourne dans le monde fantastique qu'elle a découvert quand elle était enfant. Elle y retrouve ses amis le Lapin Blanc, Bonnet Blanc et Blanc Bonnet, le Loir, la Chenille, le Chat du Cheshire et, bien entendu, le Chapelier Fou. Alice s'embarque alors dans une aventure extraordinaire où elle accomplira son destin : mettre fin au règne de terreur de la Reine Rouge.

Alien (Alien, le huitième passager)
De Ridley Scott (1979)
Le vaisseau commercial Nostromo et son équipage, sept hommes et femmes, rentrent sur Terre avec une importante cargaison de minerai. Mais lors d'un arrêt forcé sur une planète déserte, l'officier Kane se fait agresser par une forme de vie inconnue, une arachnide qui étouffe son visage. Après que le docteur de bord lui retire le spécimen, l'équipage retrouve le sourire et dîne ensemble. Jusqu'à ce que Kane, pris de convulsions, voit son abdomen perforé par un corps étranger vivant, qui s'échappe dans les couloirs du vaisseau.

American beauty
De Sam Mendès (1999)
Une maison de rêve, un pavillon bourgeois discrètement cossu dissimule dans une banlieue résidentielle, c'est ici que résident Lester Burnhamm, sa femme Carolyn et leur fille Jane. L'agitation du monde et sa violence semblent bien loin ici. Mais derrière cette respectable façade se tisse une étrange et grinçante tragi-comédie familiale ou désirs inavoués, frustrations et violences refoulées conduiront inexorablement un homme vers la mort.

American gangster
De Ridley Scott (2007)
Début des années 1970, New York. Frank Lucas a vécu pendant vingt ans dans l'ombre du Parrain noir de Harlem, Bumpy Johnson, qui en fait son garde du corps et confident. Lorsque son patron succombe à une crise cardiaque, Lucas assure discrètement la relève et ne tarde pas à révéler son leadership, son sens aigu des affaires et son extrême prudence, en prenant pour auxiliaires ses frères et cousins et en gardant un profil bas

American History X
De Tony Kay (1998)
À travers l'histoire d'une famille américaine, ce film tente d'expliquer l'origine du racisme et de l'extrémisme aux États-Unis. Il raconte l'histoire de Derek qui, voulant venger la mort de son père, abattu par un dealer noir, a épousé les thèses racistes d'un groupuscule de militants d'extrême droite et s'est mis au service de son leader, brutal théoricien prônant la suprématie de la race blanche. Ces théories le mèneront à commettre un double meurtre entrainant son jeune frère, Danny, dans la spirale de la haine.

American pie
De Paul Weitz et Chris Weitz (1999)
Mortifié pour avoir été surpris par ses parents devant un film X, Jim, élève de terminale, fait un pacte avec sa bande de copains : ils doivent devenir des hommes avant leur entrée à la fac. Il leur reste trois semaines pour utiliser toutes les techniques possibles de séduction. Tous les moyens sont bons, même les plus inattendus, car chaque jour compte. Une chose est sûre, Jim ne regardera plus jamais une tarte aux pommes de la même façon !

American Psycho
De Mary Harron (2000)
Au coeur des années Reagan, Patrick Bateman est un pur produit de la réussite américaine. Jeune, riche, il est un de ces golden boys qui triomphent à la bourse. Seul le nec plus ultra est digne de lui et il s'emploie à ne retrouver que des symboles qui lui renvoient une image de succès. Il accumule, avec une obsession maladive, les vêtements selects, les relations enviables. Son voeu le plus cher est de se fondre dans cette foule, de trouver sa place au milieu de ceux auxquels il s'identifie.

Annabelle
De John R. Leonetti (2014)
John Form est certain d'avoir déniché le cadeau de ses rêves pour sa femme Mia, qui attend un enfant. Il s'agit d'une poupée ancienne, très rare, habillée dans une robe de mariée d'un blanc immaculé. Mais Mia, d'abord ravie par son cadeau, va vite déchanter.
Une nuit, les membres d'une secte satanique s'introduisent dans leur maison et agressent sauvagement le couple, paniqué. Et ils ne se contentent pas de faire couler le sang et de semer la terreur – ils donnent vie à une créature monstrueuse, pire encore que leurs sinistres méfaits, permettant aux âmes damnées de revenir sur Terre : Annabelle…

Apocalypse now
De Francis Ford Coppola (1979)
Cloîtré dans une chambre d'hôtel de Saïgon, le jeune capitaine Willard, mal rasé et imbibé d'alcool, est sorti de sa prostration par une convocation de l'état-major américain. Le général Corman lui confie une mission qui doit rester secrète : éliminer le colonel Kurtz, un militaire aux méthodes quelque peu expéditives et qui sévit au-delà de la frontière cambodgienne.

Armageddon
De Mickael Bay (1998)
Un astéroide se dirige vers la Terre à la vitesse de 35.000 kilomètres a l'heure. Harry S. Stamper, grand spécialiste du forage pétrolier, est recruté par le directeur de la NASA pour tenter de le détruire. Lui et son équipe de têtes brulées devront se poser sur l'astéroide et placer en son coeur une charge nucléaire. Débute alors l'entraînement indispensable des astronautes et l'apprentissage des outils spatiaux...

Arrête-moi si tu peux (Catch me if you can)
De Steven Spielberg (2002)
Dans les années soixante, le jeune Frank Abagnale Jr. est passé maître dans l'art de l'escroquerie, allant jusqu'à détourner 2,5 millions de dollars et à figurer sur les listes du FBI comme l'un des dix individus les plus recherchés des États-Unis. Véritable caméléon, Frank revêt des identités aussi diverses que celles de pilote de ligne, de médecin, de professeur d'université ou encore d'assistant du procureur.

Astérix et les Jeux olympiques
De Thomas Langmann et Frédéric Forestier (2008)
Pour remporter les Jeux olympiques et permettre au jeune Alafolix d'épouser la Princesse Irina, Astérix et Obélix devront affronter le machiavélique Brutus, fils de César, au cours d'une Olympiade.

Avatar
De James Cameron (2009)
Malgré sa paralysie, Jake Sully, un ancien *marine* immobilisé dans un fauteuil roulant, est resté un combattant au plus profond de son être. Il est recruté pour se rendre à des années-lumière de la Terre, sur Pandora, où de puissants groupes industriels exploitent un minerai rarissime destiné à résoudre la crise énergétique sur Terre.

B

Bad boys
De Mickael Bay (1995)
Si Mike Lowrey est un séducteur invétéré, héritier d'une fortune et policier par passion, son collègue et ami Marcus Burnett est un homme rangé, marié et père de famille. Leur amitié ne les empêche pas d'avoir des méthodes parfaitement différentes. Mais la disparition de cent kilos d'héroine, dérobés dans les locaux mêmes de la brigade des stups, va leur faire oublier leur concept sur la façon d'exercer leur métier, pour se lancer à la poursuite des voleurs.

Bad Lieutenant
De Abel Ferrara (1992)
Un flic pourri et drogué accumule les dettes. Lorsqu'une nonne est violée par deux hommes dans une église, celle-ci place une récompense sur la tête des deux criminels. Le Lieutenant voulant payer les dettes qui mettent en danger sa propre vie, décide de rechercher les criminels, tel un chasseur de primes. Sa descente aux enfers ne verra plus de fin...

Bad Teacher
De Jake Kasdan (2011)
Elizabeth Halsey n'est vraiment pas faite pour enseigner. Elle n'a rien à faire des enfants, elle parle mal, elle boit, fume n'importe quoi et ne pense qu'à une chose : se marier pour quitter son job d'enseignante au collège. Lorsque son fiancé la plaque, elle se met en tête d'épouser un jeune prof remplaçant aussi séduisant que riche…

Banlieue 13
De Pierre Morel (2004)
Paris, 2013. Damien est l'élite de la police. Officier d'une unité spéciale d'intervention, expert en arts martiaux, il est passé maître dans l'art de l'infiltration et sait mener à terme ses opérations par des actions rapides, précises et néanmoins musclées.

Batman (trilogie)
De Christopher Nolan
Batman Begin (2005), *The Dark Knight* (2008), The Dark Knight Rises (2012)
Comment un homme seul peut-il changer le monde ? Telle est la question qui hante Bruce Wayne depuis cette nuit tragique où ses parents furent abattus sous ses yeux, dans une ruelle de Gotham City. Torturé par un profond sentiment de colère et de culpabilité, le jeune héritier de cette richissime famille fuit Gotham pour un long et discret voyage à travers le monde. Le but de ses pérégrinations : sublimer sa soif de vengeance en trouvant de nouveaux moyens de lutter contre l'injustice.

Barbie (Barbie The Princess)
De Ezekiel Norton (2012)
Tandis que la princesse Tori rêve d'une carrière de chanteuse, la popstar Keira songe à la vie de palace. Lorsque les deux jeunes filles se rencontrent, elles découvrent un secret magique qui leur permettrait d'échanger leur place... Cependant les deux jeunes filles réalisent que la vie de l'autre comporte aussi de sacrés inconvénients.

Bienvenue à Gattaca (Gattaca)
De Andrew Niccol (1997)
Dans un monde parfait, Gattaca est un centre d'études et de recherches spatiales pour des jeunes gens au patrimoine génétique impeccable. Jérôme, candidat idéal, voit sa vie détruite par un accident tandis que Vincent, enfant naturel, rêve de partir pour l'espace. Chacun des deux va permettre à l'autre d'obtenir ce qu'il souhaite en déjouant les lois de Gattaca.

Bienvenue chez les Ch'tis
De Dany Boon (2008)
Philippe Abrams est directeur de la poste de Salon-de-Provence. Il est marié à Julie, dont le caractère dépressif lui rend la vie impossible. Pour lui faire plaisir, Philippe fraude afin d'obtenir une mutation sur la Côte d'Azur. Mais il est démasqué: il sera muté à Bergues, petite ville du Nord.

Bilbo le Hobbit (The Hobbit) (trilogie)
De Peter Jackson
*Un voyage inattendu (*2012), la désolation de Smaug (2013) La bataille des cinq armées (2014)
Bilbon Sacquet cherche à reprendre le Royaume perdu des Nains d'Erebor, conquis par le redoutable dragon Smaug. Alors qu'il croise par hasard la route du magicien Gandalf le Gris, Bilbon rejoint une bande de 13 nains dont le chef n'est autre que le légendaire guerrier Thorin Écu-de-Chêne. Leur périple les conduit au cœur du Pays Sauvage, où ils devront affronter des Gobelins, des Orques, des Ouargues meurtriers, des Araignées géantes, des Métamorphes et des Sorciers…

Black anal Power 3 (non trouvé)

Black Swan
De Darren Aronofsky (2009)
Rivalités dans la troupe du New York City Ballet. Nina est prête à tout pour obtenir le rôle principal du *Lac des cygnes* que dirige l'ambigu Thomas. Mais elle se trouve bientôt confrontée à la belle et sensuelle nouvelle recrue, Lily...

Blade runner
De Ridley Scott (1982)
Dans les dernières années du 20e siècle, des milliers d'hommes et de femmes partent à la conquête de l'espace, fuyant les mégalopoles devenues insalubres. Sur les colonies, une nouvelle race d'esclaves voit le jour : les répliquants, des androïdes que rien ne peut distinguer de l'être humain.

Blessures secrètes (This boy's life)
De Michael Caton-Jones (1993)
En 1957, Tobias, un enfant turbulent, et sa mère Carolin débarquent à Seattle après avoir fui le petit ami de cette dernière. Elle y fait la connaissance de Dwight, un mécanicien avec qui une idylle naît très vite. Après plusieurs mois au contact de cet homme, Tobias décerne la vraie personnalité de Dwight qui se révèle être tyrannique et violent.

Blood Diamond
De Edward Zwick (2007)
Alors qu'il purge une peine de prison pour ses trafics, Archer rencontre Solomon Vandy, un pêcheur d'origine Mende. Arraché à sa famille et forcé de travailler dans les mines diamantifères, ce dernier a trouvé - et caché - un diamant rose extrêmement rare. Accompagnés de Maddy Bowen, une journaliste idéaliste, les deux hommes s'embarquent pour un dangereux voyage en territoire rebelle pour récupérer le fameux caillou.

Boloss (The Inbetweeners Movie)
De Ben Palmer (2011)
4 garçons partent ensemble en vacances en Crète. 1 seul objectif : sea, sex and sun… and sex!

Boys don't cry
De Kimberly Peirce (1999)
Teena Brandon, une jeune adolescente du Nebraska, assume mal sa condition de fille. Elle déménage à Falls City et devient Brandon, un garçon aux cheveux courts, très vite adopté par une bande de désoeuvrés. Teena-Brandon s'intègre au groupe, mais reste toujours prisonnière de cette crise d'identité sexuelle qui l'a hantée sa vie entière. Elle tombe amoureuse de Lana, la petite amie de John. En découvrant la vérité sur Teena, ce dernier entre dans une rage meurtrière. D'après un fait divers authentique.

Braveheart
De Mel Gibson (1995)
Évocation de la vie tumultueuse de William Wallace, héros et symbole de l'indépendance écossaise, qui à la fin du XIIIe siècle affronta les troupes du roi d'Angleterre Edward I qui venaient d'envahir son pays.

Bright Star
De Jane Campion (2009)
Londres, 1818. Un jeune poète anglais de 23 ans, John Keats, et sa voisine Fanny Brawne entament une liaison amoureuse secrète. Pourtant, les premiers contacts entre les deux jeunes gens sont assez froids.John trouve que Fanny est une jeune fille élégante, mais trop effrontée, et elle-même n'est pas du tout impressionnée par la littérature.

Burlesque
De Steven Antin (2010)
Une jeune femme ambitieuse, dotée d'une voix superbe trouve l'amour et la gloire dans un club néo-burlesque à Los Angeles tenu par Tess...

C.R.A.Z.Y.
De Jean Marc Vallée (2005)
Un portrait de famille qui dépeint la vie souvent extraordinaire de gens ordinaires à la poursuite de leur bonheur. De 1960 à 1980, entouré de ses quatre frères, de Pink Floyd, des Rolling Stones et de David Bowie, entre les promenades en moto pour impressionner les filles, les pétards fumés en cachette, les petites et grandes disputes et, surtout, un père qu'il cherche désespérément à retrouver, Zac nous raconte son histoire...

Casse-tête Chinois
De Cédric Klapisch (2013)
Xavier a maintenant 40 ans. On le retrouve avec Wendy, Isabelle et Martine quinze ans après L'Auberge Espagnole et dix ans après Les Poupées russes. La vie de Xavier ne s'est pas forcément rangée et tout semble même devenir de plus en plus compliqué. Désormais père de deux enfants, son virus du voyage l'entraîne cette fois à New York, au beau milieu de Chinatown. Dans un joyeux bordel, Xavier u cherche sa place en tant que fils, en tant que père…

Cinéma Paradiso
De Guiseppe Tornatore (1989)
Alfredo vient de mourir. Pour Salvatore, cinéaste en vogue, c'est tout un pan de son passé qui s'écroule. On l'appelait Toto à l'époque. Il partageait son temps libre entre l'office où il était enfant de chœur et la salle de cinéma paroissiale, en particulier la cabine de projection où régnait Alfredo...
Coup de Foudre À Bollywood (Bride and Prejudice)
De Gurhinder Chadha (2004)
Comme toute bonne mère, Mme Bakshi est exigeante : son futur gendre se doit d'être indien et surtout... riche. Mr. Balraj, leur nouveau voisin fraîchement revenu de Londres, ferait à ce titre un prétendant parfait pour Jaya, l'aînée. Sa soeur Lalita, quant à elle, tient tête à sa mère : elle ne se mariera que par amour.

Coup de Foudre À Manhattan (Maid in Manhattan)
De Wayne Wang (2003)
Marisa Ventura est une mère célibataire qui vit seule avec son fils Ty dans le Bronx. Elle travaille comme gouvernante dans l'un des palaces les plus luxueux de Manhattan. La jeune femme espère gravir les échelons. Son intrépide collègue Stephanie et le majordome Lionel sont convaincus qu'elle en a les capacités. La vie de Marisa va bientôt se trouver bouleversée lorsque, suite à un quiproquo, Christopher Marshall, un riche héritier américain qui séjourne pour une semaine dans cet hôtel, se méprend sur son identité. Il la prend alors pour une personne de son milieu

Coup De Foudre À Notting Hill (Notting Hill)
De Roger Michell (1999)
Quand un matin, Anna Scott, l'actrice la plus célèbre d'Hollywood, pousse la porte de la librairie de William Thacket, située dans le charmant quartier de Notting Hill, à l'ouest de Londres, le libraire ignore que commence une grande aventure. Par une série de hasards comme seul le destin peut en mettre en scène, William et Anna vivent une rencontre étonnante, attachante.

C'est La Fin (This is the end)
De Seth Rogen et Evan Goldberg (2013)
Six amis se retrouvent enfermés dans une maison alors qu'une épouvantable catastrophe ravage Los Angeles. Tandis qu'à l'extérieur le monde s'effondre, à l'intérieur, le manque de provisions et l'isolement vont vite rendre la situation intenable. Contraints de s'aventurer dehors, ils vont affronter leur destin et découvrir le véritable sens de l'amitié et de la rédemption.

Captain Phillips
De Paul Greengrass (2013)
Capitaine Phillips retrace l'histoire vraie de la prise d'otages du navire de marine marchande américain *Maersk Alabama*, menée en 2009 par des pirates somaliens. La relation qui s'instaure entre le capitaine Richard Phillips, commandant du bateau, et Muse, le chef des pirates somaliens qui le prend en otage, est au cœur du récit.

Ce Que Pense Les Hommes (He's just not that into you)
De Ken Kwapis (2009)
Ce que pensent les hommes est une réjouissante comédie romantique qui dresse un portrait provocateur, hilarant et libérateur de l'incompréhension entre hommes et femmes. Tandis qu'un groupe de jeunes femmes brillantes, originales et extrêmement déterminées s'efforcent de déchiffrer le langage amoureux, elles nous entraînent dans une réjouissante quête éperdue du grand amour...

Coeur Des Hommes
De Marc Espositio (2003)
Alex, Antoine, Jeff et Manu, quatre amis à la fois solides et immatures, sont au tournant de leur vie d'adulte. Ils se voient régulièrement, aiment *tchatcher*, s'engueuler et rire ensemble. Issus de milieux populaires, ils ont atteint leurs objectifs professionnels : Alex et Jeff ont créé un petit groupe de presse sportive qui marche bien, Antoine est prof de gym dans un grand lycée parisien, Manu a une boutique charcuterie-traiteur qui ne désemplit pas.

Crocodile dundee
De Peter Faiman (1987)
Crocodile Dundee alias Michael J. est un aventurier qui hante les vastes étendues du Bush australien : repas de lézards, larves et fourmis, rencontres inopinées avec des serpents et crocodiles... Élevé par une tribu d'aborigènes, il "zone" dans ces terrifiantes contrées comme un poisson dans l'eau. Sue Charlton, ambitieuse journaliste américaine, découvre l'homme sauvage et veut à tout prix faire un scoop.

D

Dallas Buyers Club
De Jean Marc Vallée (2013)
1986, Dallas, Texas, une histoire vraie. Ron Woodroof a 35 ans, des bottes, un Stetson, c'est un cow-boy, un vrai. Sa vie : sexe, drogue et rodéo. Tout bascule quand, diagnostiqué séropositif, il lui reste 30 jours à vivre. Révolté par l'impuissance du corps médical, il recourt à des traitements alternatifs non officiels. Au fil du temps, il rassemble d'autres malades en quête de guérison : le Dallas Buyers Club est né. Mais son succès gêne, Ron doit s'engager dans une bataille contre les laboratoires et les autorités fédérales. C'est son combat pour une nouvelle cause… et pour sa propre vie.

Demain, quand la guerre a commencé (Tomorrow when the war began)
De Stuart Beattie (2012)
Un groupe d'adolescents partis en camping découvrent à leur retour que leur pays a été envahi par une armée étrangère. Face à cet ennemi de l'ombre, ils décident de prendre les armes. Pour eux, leur guerre vient de commencer…

Die hard (cinq opus)
De John Mc Tierman (trois opus), Len Wiseman, John Moore.
Piège de Cristal (1988), *58 minutes pour vivre* (1990), *Une Journée en Enfer* (1995), Retour en Enfer (2007), *Une Belle Journée pour mourir* (2013).
Un policier, John McClane, n'a pas peur de recourir aux méthodes musclées pour mettre fin aux agissements criminels d'adversaires peu scrupuleux. En même temps, il vit des problèmes personnels qui minent sa vie professionnelle. McClane est confronté à des terroristes nombreux, rusés, lourdement armés et impitoyables.

Dirty dancing
De Emile Ardolino (1987)
Dans les années soixante, Bébé passe des vacances familiales monotones jusqu'au jour où elle découvre qu'un groupe d'animateurs du village estival forment un groupe de danse. Pour la jeune fille sage, c'est le début de l'émancipation grâce au "dirty dancing", cette danse ultra-sensuelle, et la rencontre avec Johnny Castel, le professeur de danse.

Django Unchained
De Quentin Tarantino (2012)
Dans le sud des États-Unis, deux ans avant la guerre de Sécession, le Dr King Schultz, un chasseur de primes allemand, fait l'acquisition de Django, un esclave qui peut l'aider à traquer les frères Brittle, les meurtriers qu'il recherche. Schultz promet à Django de lui rendre sa liberté lorsqu'il aura capturé les Brittle – morts ou vifs. Alors que les deux hommes pistent les dangereux criminels, Django n'oublie pas que son seul but est de retrouver Broomhilda, sa femme, dont il fut séparé à cause du commerce des esclaves…

Donjon (non trouvé)

Drive
De Nicolas Winding Refn (2011)
Un jeune homme solitaire, "The Driver", conduit le jour à Hollywood pour le cinéma en tant que cascadeur et la nuit pour des truands. Ultra professionnel et peu bavard, il a son propre code de conduite. Jamais il n'a pris part aux crimes de ses employeurs autrement qu'en conduisant - et au volant, il est le meilleur !

E

E.T. L'extraterrestre (E.T. The Extra-Terrestrial)
De Steven Spielberg (1982)
Une soucoupe volante atterrit en pleine nuit près de Los Angeles. Quelques extraterrestres, envoyés sur Terre en mission d'exploration botanique, sortent de l'engin, mais un des leurs s'aventure au-delà de la clairière où se trouve la navette. Celui-ci se dirige alors vers la ville. C'est sa première découverte de la civilisation humaine. Bientôt traquée par des militaires et abandonnée par les siens, cette petite créature apeurée se nommant E.T. se réfugie dans une résidence de banlieue.

Et si C'était vrai (Just like heaven)
De Mark Waters (2005)
Alors que David s'installe dans l'appartement qu'il vient de louer, une jeune femme, Elizabeth, apparaît soudainement, affirmant que cet appartement est le sien. David pense d'abord avoir affaire à un malentendu... jusqu'à ce qu'Elizabeth disparaisse aussi mystérieusement qu'elle était apparue. Cette dernière commence à apparaître et à disparaître à volonté. Convaincu qu'elle est un fantôme, David tente d'aider Elizabeth à passer de "l'autre côté". Mais celle-ci est certaine d'être encore en vie.

Expendables (trilogie)
De Sylvester Stallone, Simon West, Patrick Hughes.
Expendables : unité spéciale (2010), *Expendables 2 : unité spéciale* (2012), *Expendables 3* (2014).
Ce ne sont ni des mercenaires, ni des agents secrets. Ils choisissent eux-mêmes leurs missions et n'obéissent à aucun gouvernement. Ils ne le font ni pour l'argent, ni pour la gloire, mais parce qu'ils aident les cas désespérés.

Eyes Wide Shut
De Stanley Kubrick (1999)
William Harford, médecin, mène une paisible existence familiale. Jusqu'au jour où sa femme, Alice, lui avoue avoir eu le désir de le tromper quelques mois auparavant...

F

Fast and Furious (sept opus)
De Rob Cohen
Fast and Furious (2001), *2 Fast 2 Furious* (2003), *Tokyo Drift* (2006), *Fast and Furious 4* (2009), *Fast and Furious 5* (2011), *Fast and Furious 6* (2013), *Fast and Furious 7* (2015).
La nuit tombée, Dominic Toretto règne sur les rues de Los Angeles à la tête d'une équipe de fidèles qui partagent son goût du risque, sa passion de la vitesse et son culte des voitures de sport lancées à plus de 250 km/h dans des rodéos urbains d'une rare violence.

Fight Club
De David Fincher (1999)
Le narrateur, sans identité précise, vit seul, travaille seul, dort seul, mange seul ses plateaux-repas pour une personne comme beaucoup d'autres personnes seules qui connaissent la misère humaine, morale et sexuelle. C'est pourquoi il va devenir membre du Fight club, un lieu clandestin ou il va pouvoir retrouver sa virilité, l'échange et la communication. Ce club est dirigé par Tyler Durden, une sorte d'anarchiste entre gourou et philosophe qui prêche l'amour de son prochain.

Forrest Gump
De Robert Zemeckis (1994)
Quelques décennies d'histoire américaine, des années 1940 à la fin du XXème siècle, à travers le regard et l'étrange odyssée d'un homme simple et pur, Forrest Gump.

G

Gangs of New York
De Martin Scorsese (2003)
En 1846, le quartier de *Five Points*, un faubourg pauvre de New York, est le théâtre d'une guerre des gangs entre émigrants irlandais d'un côté, les *Dead Rabbits* menés par Père Vallon, et les *Native Americans* de l'autre, dirigés par le sanguinaire Bill le Boucher. Ce dernier met rapidement en déroute les *Dead Rabbits* en assassinant leur chef, et prend par la même occasion le contrôle exclusif des rues de la "grosse pomme". Afin de renforcer ses pouvoirs, Bill s'allie avec Boss Tweed, un politicien influent.

Gangster squad
De Ruben Fleisher (2012)
Los Angeles, 1949. Mickey Cohen, originaire de Brooklyn, est un parrain impitoyable de la mafia qui dirige la ville et récolte les biens mal acquis de la drogue, des armes, des prostituées et – s'il arrive à ses fins – de tous les paris à l'ouest de Chicago. Tout ceci est rendu possible par la protection, non seulement des hommes de main à sa solde, mais également de la police et des hommes politiques qui sont sous sa coupe.

Gastby le magnifique (The Great Gatsby)
De Baz Luhrmann (2013)
Printemps 1922. L'époque est propice au relâchement des mœurs, à l'essor du jazz et à l'enrichissement des contrebandiers d'alcool… Apprenti écrivain, Nick Carraway quitte la région du Middle-West pour s'installer à New York. Voulant sa part du rêve américain, il vit désormais entouré d'un mystérieux millionnaire, Jay Gatsby, qui s'étourdit en fêtes mondaines, et de sa cousine Daisy et de son mari volage, Tom Buchanan, issu de sang noble. C'est ainsi que Nick se retrouve au cœur du monde fascinant des milliardaires, de leurs illusions, de leurs amours et de leurs mensonges.

Ghost
De Jerry Zucker (1990)
Sam Wheat, cadre dans une banque d'affaires new-yorkaise, et Molly Jensen, sculpteur, s'aiment. Mais tout bascule lorsque Sam Wheat est agressé dans la rue et abattu. À sa grande surprise, il devient un fantôme et réussit à communiquer avec une voyante hystérique. Il tente alors d'entrer en contact avec sa femme et découvre qui a voulu le tuer.

GI Joe
De Stephen Summers (2009)
Des montagnes de l'Asie centrale aux déserts d'Égypte, des rues de Paris au pôle Nord, les agents de l'équipe d'élite connue sous le nom de G.I. Joe mènent une lutte acharnée contre un ennemi redoutable. Disposant des toutes dernières technologies en matière de renseignement et de matériel militaire, ils combattent le puissant marchand d'armes Destro et la mystérieuse organisation terroriste nommée Cobra, qui cherchent à plonger le monde dans le chaos...

Gilbert Grape (What's Eating Gilbert Grape)
Lasse Halstörm (1994)
Gilbert Grape vit à Endora dans l'Iowa, avec sa famille. Depuis la mort de son père, il assume les responsabilités du chef de famille. Mais l'univers morose de Gilbert va changer avec l'arrivée à Endora, de Becky, une fille du Michigan...

Gladiator
De Ridley Scott (2000)
Le général romain Maximus est le plus fidèle soutien de l'empereur Marc Aurèle, qu'il a conduit de victoire en victoire avec une bravoure et un dévouement exemplaires. Jaloux du prestige de Maximus, et plus encore de l'amour que lui voue l'empereur, le fils de MarcAurèle, Commode, s'arroge brutalement le pouvoir, puis ordonne l'arrestation du général et son exécution. Maximus échappe à ses assassins, mais ne peut empêcher le massacre de sa famille. Capturé par un marchand d'esclaves, il devient gladiateur et prépare sa vengeance.

Gods and Generals
Ronald F. Maxwell (2003)
Gods and generals a pour cadre la Guerre de Sécession et notamment les batailles de Bull Run, d'Antietam, de Fredericksburg et de Chancellorsville.

Gran Torino
De Clint Eastwood (2008)
Walt Kowalski est un ancien de la guerre de Corée, un homme inflexible, amer et pétri de préjugés surannés. Après des années de travail à la chaîne, il vit replié sur lui-même, occupant ses journées à bricoler, traînasser et siroter des bières. Avant de mourir, sa femme exprima le voeu qu'il aille à confesse, mais Walt n'a rien à avouer, ni personne à qui parler. Hormis sa chienne Daisy, il ne fait confiance qu'à son M-1, toujours propre, toujours prêt à l'usage...

Gravity
De Alfonso Cuaron (2013)
Pour sa première expédition à bord d'une navette spatiale, le docteur Ryan Stone, brillante experte en ingénierie médicale, accompagne l'astronaute chevronné Matt Kowalsky. Mais alors qu'il s'agit apparemment d'une banale sortie dans l'espace, une catastrophe se produit. Lorsque la navette est pulvérisée, Stone et Kowalsky se retrouvent totalement seuls, livrés à eux-mêmes dans l'univers. Le silence assourdissant autour d'eux leur indique qu'ils ont perdu tout contact avec la Terre - et la moindre chance d'être sauvés.

Grease
De Rendall Kleiser (1978)
À la fin des vacances d'été, les amoureux Danny Zuko et Sandy Olsson, une jeune Australienne de bonne famille, doivent se séparer. À son retour au lycée Rydell, le jeune homme retrouve sa bande, les T-birds, blousons de cuir et cheveux gominés. Les parents de Sandy ayant décidé de s'installer aux États-Unis, la demoiselle intègre la même école...

H

Happiness Therapy
De David O. Russel (2012)
La vie réserve parfois quelques surprises…
Pat Solatano a tout perdu : sa maison, son travail et sa femme. Il se retrouve même dans l'obligation d'emménager chez ses parents. Malgré tout, Pat affiche un optimisme à toute épreuve et est déterminé à se reconstruire et à renouer avec son ex-femme. Rapidement, il rencontre Tiffany, une jolie jeune femme ayant eu un parcours mouvementé.

Harry Potter (huit opus)
De Chris Columbus, Mike Nevel, David Yates.
Harry Potter à l'École des Sorciers (2001), *Harry Potter et la Chambre des Secrets* (2002), *Harry Potter et le Prisonnier d'Azakaban* (2004), *Harry Potter et la Coupe de Feu* (2005), *Harry Potter et l'Ordre du Phoenix* (2007), *Harry Potter et le Prince de Sang-Mêlé* (2009), Harry Potter et les Reliques de la Mort : Première partie (2010), *Harry Potter et les Reliques de la Mort : Deuxième partie* (2011).
Harry Potter, un jeune orphelin, est élevé par son oncle Vernon et sa tante Pétunia qui le détestent. Alors qu'il était haut comme trois pommes, ces derniers lui ont raconté que ses parents étaient morts dans un accident de voiture. Le jour de son onzième anniversaire, Harry reçoit la visite inattendue d'un homme gigantesque se nommant Rubeus Hagrid. Celui-ci lui révèle qu'il est en fait le fils de deux puissants magiciens et qu'il possède lui aussi d'extraordinaires pouvoirs.

Heat
De Mickael Man (1995)
La bande de Neil McCauley à laquelle est venu se greffer Waingro, une nouvelle recrue, attaque un fourgon blindé pour s'emparer d'une somme importante en obligations. Cependant, ce dernier tue froidement l'un des convoyeurs et Chris Shiherlis se retrouve obligé de "terminer le travail". Neil tente d'éliminer Waingro, mais celui-ci parvient à s'échapper. Parallèlement, le lieutenant Vincent Hanna mène l'enquête...

Hercule (Hercules)
De Bret Ratner (2014)
Mi-homme mi-légende, Hercule prend la tête d'un groupe de mercenaires pour mettre un terme à la sanglante guerre civile qui sévit au royaume de Thrace et replacer le roi légitime sur le trône. Âme tourmentée depuis la naissance, Hercule a la force d'un dieu, mais ressent aussi les peines et les souffrances d'un mortel. Sa puissance légendaire sera mise à l'épreuve par des forces obscures.

High School Musical
De Kenny Ortega
High School Musical (2006), *High School Musical 2* (2007), *High School Musical 3 : Nos Années Lycée* (2008).
Troy, le capitaine de l'équipe de basketball, et Gabriella, une jeune fille timide douée en mathématiques, partagent une passion secrète pour le chant. Malgré leurs différences, ils décident d'unir leurs forces pour participer à la comédie musicale de leur lycée, se heurtant à l'ordre social établi. À force de volonté et de détermination, ils réussiront à convaincre les autres étudiants et à aller au bout de leur rêve.

Hooligan
De Lexi Alexander (2005)
Renvoyé de la prestigieuse université de Harvard pour un délit qu'il n'a pas commis, Matt Buckner part se faire oublier chez sa soeur en Angleterre. Là-bas, il découvre la fièvre qu'engendre le *football*, et surtout les groupes de *supporters* qui défendent l'image et la réputation de leur *club* comme une religion.

Hors de prix
De Pierre Salvadori (2006)
Jean, serveur timide d'un grand hôtel, passe pour un milliardaire aux yeux d'Irène, une aventurière intéressée. Quand elle découvre qui il est réellement, elle le fuit aussitôt. Mais Jean, amoureux, se lance à sa poursuite et la retrouve sur la Côte d'Azur. Rapidement ruiné, il finit par adopter le mode de vie de celle qu'il aime et s'installe comme homme de compagnie dans un magnifique palace.

How High
De Jesse Dylan (2001)
Deux lascars, Silas et Jamal, cultivent une variété de marijuana qui donne la possibilité à quiconque la consomme d'augmenter exponentiellement son Q.I. L'absorption régulière de cette drogue va leur permettre d'accéder à la prestigieuse université de Harvard.

I

I Love You Philip Morris
De Glen Ficara et John Requa (2009)
L'histoire vraie d'un ex-flic, ex-mari, ex-arnaqueur aux assurances, ex-prisonnier modèle et éternel amant du codétenu Phillip Morris. Steven Russell est prêt à tout pour ne jamais être séparé de l'homme de sa vie. Ce qui implique notamment de ne pas moisir en prison. Jusqu'où peut-on aller par amour? Très loin si l'on en croit l'histoire incroyable de Steven Russell, un génie de l'évasion rattrapé par son romantisme.

Il était Une Fois (Enchanted)
De Kevin Lima (2007)
La très belle princesse Giselle est bannie de son royaume magique de dessin animé et de musique par la méchante reine. Elle se retrouve à Manhattan... Déroutée par ce nouvel environnement étrange qui ne fonctionne pas selon le principe "ils vécurent heureux à tout jamais", Giselle découvre un monde qui a désespérément besoin de magie et d'enchantements...

Il Faut Sauver le Soldat Ryan (Saving Private Ryan)
De Steven Spielberg (1998)
Alors que les forces alliées débarquent à Omaha Beach, Miller doit conduire son escouade derrière les lignes ennemies pour une mission particulièrement dangereuse : trouver et ramener sain et sauf le simple soldat James Ryan, dont les trois frères sont morts au combat en l'espace de trois jours. Pendant que l'escouade progresse en territoire ennemi, les hommes de Miller se posent des questions. Faut-il risquer la vie de huit hommes pour en sauver un seul ?

Inception
De Christopher Nolan (2010)
Dom Cobb est un voleur expérimenté – le meilleur qui soit dans l'art périlleux de l'extraction : sa spécialité consiste à s'approprier les secrets les plus précieux d'un individu, enfouis au plus profond de son subconscient, pendant qu'il rêve et que son esprit est particulièrement vulnérable. Très recherché pour ses talents dans l'univers trouble de l'espionnage industriel, Cobb est aussi devenu un fugitif traqué dans le monde entier qui a perdu tout ce qui lui est cher. Mais une ultime mission pourrait lui permettre de retrouver sa vie d'avant – à condition qu'il puisse accomplir l'impossible : l'inception.

Indiana Jones (quatre opus).
De Steven Spielberg.
L'Aventurier de l'Arche Perdue (1981), *Indiana Jones et le Temple Maudit* (1984), *Indiana Jones et la Dernière Croisiade* (1989), *Indiana Jones et le Royaume du Crâne de Cristal* (2008).
Parti à la recherche d'une idole sacrée en pleine jungle péruvienne, l'aventurier Indiana Jones échappe de justesse à une embuscade tendue par son plus coriace adversaire : le Français René Belloq. Revenu à la vie civile à son poste de professeur universitaire d'archéologie, il est mandaté par les services secrets. (Résumé du premier opus).

Inglorious Basterds
De Quentin Tarantino (2009)
Dans la France occupée de 1940, Shosanna Dreyfus assiste à l'exécution de sa famille tombée entre les mains du colonel nazi Hans Landa. Shosanna s'échappe de justesse et s'enfuit à Paris où elle se construit une nouvelle identité en devenant exploitante d'une salle de cinéma. Quelque part ailleurs en Europe, le lieutenant Aldo Raine forme un groupe de soldats juifs américains pour mener des actions punitives particulièrement sanglantes contre les nazis. "Les bâtards", nom sous lequel leurs ennemis vont apprendre à les connaître, se joignent à l'actrice allemande et agent secret Bridget von Hammersmark pour tenter d'éliminer les hauts dignitaires du Troisième Reich.

Into The Wild
De Sean Penn (2007)
Tout juste diplômé de l'université, Christopher McCandless, 22 ans, est promis à un brillant avenir. Pourtant, tournant le dos à l'existence confortable et sans surprise qui l'attend, le jeune homme décide de prendre la route en laissant tout derrière lui. Des champs de blé du Dakota aux flots tumultueux du Colorado, en passant par les communautés hippies de Californie, Christopher va rencontrer des personnages hauts en couleur. Chacun, à sa manière, va façonner sa vision de la vie et des autres.

Intouchables
De Eric Toledano et Olivier Nakache (2011)
À la suite d'un accident de parapente, Philippe, riche aristocrate, engage comme aide à domicile Driss, un jeune de banlieue tout juste sorti de prison. Bref la personne la moins adaptée pour le job. Ensemble ils vont faire cohabiter Vivaldi et Earth Wind and Fire, le verbe et la vanne, les costumes et les bas de survêtement... Deux univers vont se télescoper, s'apprivoiser, pour donner naissance à une amitié aussi dingue, drôle et forte qu'inattendue, une relation unique qui fera des étincelles et qui les rendra... Intouchables.

Invictus
De Clint Eastwood (2009)
En 1994, l'élection de Nelson Mandela consacre la fin de l'Apartheid, mais l'Afrique du Sud reste une nation profondément divisée sur le plan racial et économique. Pour unifier le pays et donner à chaque citoyen un motif de fierté, Mandela mise sur le sport, et fait cause commune avec le capitaine de la modeste équipe de rugby sud-africaine. Leur pari : se présenter au Championnat du Monde 1995...

Iron Man (trilogie)
De Jon Favreau, Shane Black (Troisième opus).
Iron Man (2008), Iron Man 2 (2010), Iron Man 3 (2013).
Tony Stark, inventeur de génie, vendeur d'armes et *playboy* milliardaire, est kidnappé en Aghanistan. Forcé par ses ravisseurs de fabriquer une arme redoutable, il construit en secret une armure *high-tech* révolutionnaire qu'il utilise pour s'échapper. Comprenant la puissance de cette armure, il décide de l'améliorer et de l'utiliser pour faire régner la justice et protéger les innocents.

J

J. Edgar
De Clint Eastwood (2011)
Le film explore la vie publique et privée de l'une des figures les plus puissantes, les plus controversées et les plus énigmatiques du 20e siècle, J. Edgar Hoover. Incarnation du maintien de la loi en Amérique pendant près de cinquante ans, J. Edgar Hoover était à la fois craint et admiré, honni et révéré. Mais, derrière les portes fermées, il cachait des secrets qui auraient pu ruiner son image, sa carrière et sa vie.

Jackass : Le Film (Jackass : The Movie)
De Jeff Tremaine (2005)
Jackass : the movie s'inspire d'une émission diffusée sur MTV et dans laquelle des personnes accomplissent des *challenges* et des cascades plus risqués les uns que les autres.

Jamais Le Premier Soir
De Mélissa Drigeard (2014)
Julie est une jeune femme pétillante, mais continuellement malheureuse en amour. Se faire larguer par coursier à son travail semble donc lui porter le coup de grâce. Mais le livre "Le bonheur, ça s'apprend" devient sa bible et elle en applique les conseils à la lettre au travail et en amour. Cette nouvelle lubie de "pensée positive" laisse sceptiques ses deux meilleures amies dont la vie amoureuse n'est pas non plus au beau fixe.

JCVD
De Mabrouk El Mechri (2008)
Entre ses problèmes fiscaux, la bataille juridique qui l'oppose à sa femme pour l'obtention de la garde de son fils, les périodes de vache maigre du cinéma d'action qui voient même Steven Seagal lui souffler un rôle, Jean-Claude Van Damme est venu chercher dans son pays d'enfance le calme et le repos qu'il ne trouve plus aux États-Unis...

Je Suis une Légende (I am a Legend)
De Francis Lawrence (2007)
Robert Neville était un savant de haut niveau et de réputation mondiale, mais il en aurait fallu plus pour stopper les ravages de cet incurable et terrifiant virus d'origine humaine. Mystérieusement immunisé contre le mal, Neville est aujourd'hui le dernier homme à hanter les ruines de New York. Peut-être le dernier homme sur Terre... Depuis trois ans, il diffuse chaque jour des messages radio dans le fol espoir de trouver d'autres survivants. Nul n'a encore répondu.

Je Vais Bien ne t'en Fais Pas
De Philippe Lioret (2006)
Comme elle rentre de vacances, Lili, 19 ans, apprend par ses parents que Loïc, son frère jumeau, suite à une violente dispute avec son père, a quitté la maison.
Loïc ne lui donnant pas de nouvelles, Lili finit par se persuader qu'il lui est arrivé quelque chose et part à sa recherche. Ce qu'elle va découvrir dépasse l'entendement.

Jeune et Jolie
De François Ozon (2013)
Le portrait d'une jeune fille de 17 ans en 4 saisons et 4 chansons.

Jeux d'Enfants
De Yann Samuell (2003)
Une vie entière pour se dire "*je t'aime*". 80 ans pour démarrer une histoire d'amour. Et tout ça à cause d'un jeu. Ou peut-être grâce à un jeu. Sophie et Julien ont défini les règles du jeu. Ils en sont, pour le restant de leurs vies, les arbitres et souvent les victimes. "*Cap ou pas cap ?*" "*Cap ! Bien sûr !* " Ils sont cap de tout : du meilleur comme du pire. Bafouer tous les tabous, défier tous les interdits, braver toutes les autorités, rire, se faire mal. Cap de tout !? Sauf, peut-être de s'avouer qu'ils s'aiment.

Jules et Jim
De François Truffaut (1961)
Paris, dans les années 1900 : Jules, allemand et Jim, français, deux amis artistes, sont épris de la même femme, Catherine. C'est Jules qui épouse Catherine. La guerre les sépare. Ils se retrouvent en 1918. Catherine n'aime plus Jules et tombe amoureuse de Jim.

Justin Bieber : Never Say Never
De Jon M. Chu (2011)
Ce film raconte l'histoire vraie de Justin Bieber, devenu le phénomène mondial que l'on connaît. Le public découvrira son incroyable parcours, de Stratford au Canada où il jouait dans la rue jusqu'à son concert à guichets fermés au Madison Square Garden. Découvrez cette fulgurante ascension et rentrez dans l'intimité de cette jeune star internationale.

K

Kill Bill (deux opus)
Kill Bill Volume Un (2003), Kill Bill Volume Deux (2004)
Au cours d'une cérémonie de mariage en plein désert, un commando fait irruption dans la chapelle et tire sur les convives. Laissée pour morte, la Mariée enceinte retrouve ses esprits après un coma de quatre ans.Celle qui a auparavant exercé les fonctions de tueuse à gages au sein du Détachement International des Vipères Assassines n'a alors plus qu'une seule idée en tête : venger la mort de ses proches en éliminant tous les membres de l'organisation criminelle, dont leur chef Bill qu'elle se réserve pour la fin.

King Kong
De Peter Jackson (2005)
New York, 1933. Ann Darrow est une artiste de *music-hall* dont la carrière a été brisée net par la Dépression. Se retrouvant sans emploi ni ressources, la jeune femme rencontre l'audacieux explorateur-réalisateur Carl Denham et se laisse entraîner par lui dans la plus périlleuse des aventures...

Kramer vs Kramer (Kramer contre Kramer)
De Robert Benton (1979)
Exaspérée par les priorités professionnelles de son mari, Joanna Kramer quitte son mari Ted et leur fils Billy. Le père doit alors concilier l'éducation de son fils et son travail de publicitaire, mais parvient à tisser une relation très forte avec Billy. Quelques mois plus tard, Joanna est de retour et entame une procédure judiciaire pour obtenir la garde de l'enfant.

L

L'Auberge Espagnole
De Cédric Klapish (2002)
Xavier, un jeune homme de vingt-cinq ans, part à Barcelone pour terminer ses études en économie et apprendre l'espagnol. Cette langue est nécessaire pour occuper un poste, que lui promet un ami de son père, au ministère des finances. Mais pour ce faire, il doit quitter sa petite amie Martine, avec qui il vit depuis quatre ans. En Espagne, Xavier cherche un logement et trouve finalement un appartement dans le centre de Barcelone qu'il compte partager avec sept autres personnes. Chacun de ses co-locataires est originaire d'un pays différent.

L'Attaque de la Moussaka Géante (I epithesi tou gigantiaiou mousaka)
De Panos H. Koutras (1999)
À la suite d'une téléportation ratée, un rayon extraterrestre touche accidentellement une part de moussaka. Très vite, elle se transforme en monstre géant, se dirigeant droit sur Athènes, écrasant, dévorant et projettant des geysers de sauce mortelle sur son passage.

L'Arme Fatale (Lethal Weapon)
De Richard Donner
L'arme fatale (1987), *L'arme fatale 2* (1989), *L'arme fatale 3* (1992), *L'arme fatale 4* (1998).
Deux policiers de Los Angeles, Martin Riggs et Roger Murtaugh, se retrouvent coéquipiers sur une même affaire. Les deux hommes, aux caractères franchement opposés, finissent par s'apprécier et doivent bientôt faire montre de toutes leurs qualités lorsque la fille de Murtaugh est enlevée par d'anciens agents des forces spéciales devenus trafiquants de drogue. (Résumé du premier opus).

L'Arnacoeur
De Pascal Chaumeille (2010)
Votre fille sort avec un sale type ? Votre soeur s'est enlisée dans une relation passionnelle destructrice ? Aujourd'hui, il existe une solution radicale, elle s'appelle Alex. Son métier : briseur de couple professionnel. Sa méthode : la séduction. Sa mission : transformer n'importe quel petit ami en ex. Mais Alex a une éthique, il ne s'attaque qu'aux couples dont la femme est malheureuse. Alors pourquoi accepter de briser un couple épanoui de riches trentenaires qui se marie dans une semaine ?

L'Écume Des Jours
De Michel Gondry (2013)
L'histoire surréelle et poétique d'un jeune homme idéaliste et inventif, Colin, qui rencontre Chloé, une jeune femme semblant être l'incarnation d'un blues de Duke Ellington. Leur mariage idyllique tourne à l'amertume quand Chloé tombe malade d'un nénuphar qui grandit dans son poumon. Pour payer ses soins, dans un Paris fantasmatique, Colin doit travailler dans des conditions de plus en plus absurdes.

L'Empire des Loups
De Chris Nahon (2005)
Anna Heymes, la trentaine, est l'épouse d'un des plus hauts fonctionnaires du Ministère de l'Intérieur. Depuis plus d'un mois, elle souffre d'hallucinations terrifiantes et de régulières crises d'amnésie, au point de ne plus reconnaître le visage de son propre mari et même de commencer à douter de l'honnêteté de ce dernier.
Pendant ce temps, dans le Xe arrondissement, Paul Nerteaux, un capitaine de police acharné, se voit confier une enquête concernant la mort de trois femmes d'origine turque qui travaillaient dans des ateliers clandestins et dont les corps ont été retrouvés atrocement mutilés.

L'Enfer du Dimanche (Any Given Sunday)
Oliver Stone (1999)
C'est la descente aux enfers pour les Miami Sharks, une équipe de football américain qui subit une série de revers. Pour se maintenir à son poste, l'entraîneur qui commence à être sérieusement contesté fait jouer un débutant talentueux. À travers cette fresque sur les enjeux du football américain, le réalisateur dresse un bilan des névroses de l'Amérique.

La 36eme Chambre Shaolin (Shao Lin San shih liu fang)
De Chia-Liang Liu (2012)
Décidé à combattre les Mandchous et de venger sa famille assassinée, Liu intègre le temple de Shaolin afin d'y être formé aux arts martiaux. Mais les moines Shaolin ne lui font pas de cadeau...

La Boum
De Claude Pinoteau (1980)
Vic vit tranquillement entre le lycée, ses parents et Poupette, son arrière-grand-mère. Lorsque sa mère apprend l'existence d'une ancienne maîtresse de son mari, elle décide de "faire un break" mais du haut de ses 13 ans Vic ne pense qu'à sa première boum...

La Chute du Faucon Noir (Black Hawk Fall)
De Ridley Scott (2002)
Le 3 octobre 1993, avec l'appui des Nations Unies, une centaine de *marines* américains de la *Task Force Ranger* est envoyée en mission à Mogadiscio, en Somalie, pour assurer le maintien de la paix et capturer les deux principaux lieutenants et quelques autres associés de Mohamed Farrah Aidid, un chef de guerre local. Cette opération de routine vire rapidement au cauchemar lorsque les militaires sont pris pour cibles par les factions armées rebelles et la population, résolument hostiles à toute présence étrangère sur leur territoire.

La Faille (Fracture)
De Gregory Hoblit (2007)
Lorsque Ted Crawford découvre que sa jeune épouse le trompe, il décide de la tuer... mais en mettant au point le crime parfait. Alors que la police arrive sur les lieux du drame, l'inspecteur Rob Nunally a deux surprises : la victime n'est pas morte, et c'est la femme avec laquelle il avait une liaison...

La Guerre des Boutons
De Yves Robert (1962)
Deux villages, Longeverne et Velrans, sont en guerre. C'est la guerre que mènent chaque année les écoliers des deux communes. Quand la troupe de Longeverne commandée par le grand Lebrac fait un prisonnier, on soustrait à ce dernier tous ses boutons. Cette méthode remporte un franc succès, à tel point que les troupes, pour éviter cette extrême humiliation, se mettent à combattre nues.

La Haine
De Mathieu Kassovitz (1994)
Trois copains d'une banlieue ordinaire traînent leur ennui et leur jeunesse qui se perd. Ils vont vivre la journée la plus importante de leur vie après une nuit d'émeutes provoquée par le passage à tabac d'Abdel Ichah par un inspecteur de police lors d'un interrogatoire.

La Liste de Schindler
De Steven Spielberg (1993)
Évocation des années de guerre d'Oskar Schindler, fils d'industriel d'origine autrichienne rentré à Cracovie en 1939 avec les troupes allemandes. Il va, tout au long de la guerre, protéger des juifs en les faisant travailler dans sa fabrique et en 1944 sauver huit cents hommes et trois cents femmes du camp d'extermination de Auschwitz-Birkenau.

La Mémoire dans la Peau (The Bourne Identity)
De Doug Liman (2002)
Sur la côte Adriatique, un petit bateau de pêche repère le corps inanimé d'un homme ballotté par les flots. Des marins s'empressent de le repêcher. Portant des traces de balles dans le dos, cet homme à l'identité inconnue a miraculeusement survécu, mais il ne se souvient plus de rien. Même pas de son nom. Et encore moins des raisons pour lesquelles on a tenté de le tuer.

La Mort dans la Peau (The Bourne Supremacy)
De Paul Greengrass (2004)
Depuis deux ans, l'ex-agent / tueur à gages de la CIA Jason Bourne et sa compagne Marie ont réussi à tromper leurs poursuivants au prix d'une vigilance sans faille. Ce paisible village de Goa aurait dû être leur dernier refuge. Vain espoir. Deux ans plus tôt, Jason avait juré de se venger de quiconque le relancerait. Il tiendra parole...

La Reine des Neiges (Frozen)
De Chris Buck et Jennifer Lee
Anna, une jeune fille aussi audacieuse qu'optimiste, se lance dans un incroyable voyage en compagnie de Kristoff, un montagnard expérimenté, et de son fidèle renne, Sven à la recherche de sa sœur, Elsa, la Reine des Neiges qui a plongé le royaume d'Arendelle dans un hiver éternel…

La Revanche d'une Blonde (Legally Blonde)
De Robert Luketic (2001)
Elle Woods ne se contente pas d'être une vraie blonde au sourire éclatant et au look d'enfer. Élève surdouée, elle préside avec brio une association étudiante au lycée de Los Angeles et a tous les atouts pour réussir dans la vie. Son coeur appartient tout entier à son petit ami, Warner, le garçon le plus mignon de l'école. Malheureusement, les ambitions politiques de son fiancé - un fauteuil de sénateur avant la trentaine - s'accommodent mal d'une compagne blonde (c'est-à-dire fatalement écervelée, narcissique et débile).

La Vie D'Adèle – Chapitre 1 et 2
De Abdellatif Kechiche (2013)
À 15 ans, Adèle ne se pose pas de question : une fille, ça sort avec des garçons. Sa vie bascule le jour où elle rencontre Emma, une jeune femme aux cheveux bleus, qui lui fait découvrir le désir et lui permettra de s'affirmer en tant que femme et adulte. Face au regard des autres Adèle grandit, se cherche, se perd, se trouve...

La Vie est Belle (La vita e bella)
De Roberto Benigni (1997)
En 1938, Guido, jeune homme plein de gaieté, rêve d'ouvrir une librairie, malgré les tracasseries de l'administration fasciste. Il tombe amoureux de Dora, institutrice étouffée par le conformisme familial et l'enlève le jour de ses fiançailles avec un bureaucrate du régime. Cinq ans plus tard, Guido et Dora ont un fils: Giosue. Mais les lois raciales sont entrées en vigueur et Guido est juif. Il est alors déporté avec son fils. Par amour pour eux, Dora monte de son plein gré dans le train qui les emmène aux camps de la mort où Guido veut tout faire pour éviter l'horreur à son fils...

Last Action Hero
De John Mc Tierman (1993)
Grâce à un billet magique, Danny Madigan, un enfant de onze ans, peut vivre les aventures de son policier préferé, Slater, croisé des temps modernes. Ensemble ils affrontent force danger et triomphent toujours. Mais les choses se compliquent lorsque des personnes mal intentionnées s'emparent du billet magique et gagnent New York, ou le crime paie encore plus qu'au cinéma.

Laurence Anyways
De Xavier Dolan (2012)
Laurence Anyways, c'est l'histoire d'un amour impossible. Le jour de son trentième anniversaire, Laurence, qui est très amoureux de Fred, révèle à celle-ci, après d'abstruses circonlocutions, son désir de devenir une femme.

Le Bon, la Brute et le Truand (Il Buono, il brutto, il cattivo)
De Sergio Leone (1968)
Pendant la Guerre de Sécession, trois hommes, préférant s'intéresser à leur profit personnel, se lancent à la recherche d'un coffre contenant 200 000 dollars en pièces d'or volés à l'armée sudiste. Tuco sait que le trésor se trouve dans un cimetière, tandis que Joe connaît le nom inscrit sur la pierre tombale qui sert de cache. Chacun a besoin de l'autre. Mais un troisième homme entre dans la course : Setenza, une brute qui n'hésite pas à massacrer femmes et enfants pour parvenir à ses fins.

Le Cercle des Poètes Disparus (Dead Poets Society)
De Peter Weis (1989)
Todd Anderson, un garçon plutôt timide, est envoyé dans la prestigieuse académie de Welton, réputée pour être l'une des plus fermées et austères des États-Unis, là où son frère avait connu de brillantes études. C'est dans cette université qu'il va faire la rencontre d'un professeur de lettres anglaises plutôt étrange, Mr Keating, qui les encourage à toujours refuser l'ordre établi. Les cours de Mr Keating vont bouleverser la vie de l'étudiant réservé et de ses amis...

Le Cinquième Élément (The Fifth Element)
De Luc Besson (1997)
Au XXIII siècle, dans un univers étrange et coloré, où tout espoir de survie est impossible sans la découverte du cinquième élément, un héros affronte le mal pour sauver l'humanité.

Le Coeur des Hommes (trilogie)
De Marc Esposito
Le Coeur des Hommes (2003), *Le Coeur des Hommes 2* (2006), *Le Coeur des Hommes 3* (2012)
Alex, Antoine, Jeff et Manu, quatre amis à la fois solides et immatures, sont au tournant de leur vie d'adulte. Ils se voient régulièrement, aiment *tchatcher*, s'engueuler et rire ensemble. Issus de milieux populaires, ils ont atteint leurs objectifs professionnels : Alex et Jeff ont créé un petit groupe de presse sportive qui marche bien, Antoine est prof de gym dans un grand lycée parisien, Manu a une boutique charcuterie-traiteur qui ne désemplit pas.

Le Diable S'Habille En Prada (The Devil Wears Prada)
De David Frankel (2006)
Fraîchement diplômée, Andrea débarque à New York et décroche le *job* de rêve. Mais en tant qu'assistante de la tyrannique rédactrice en chef d'un prestigieux magazine de mode, elle va vite découvrir ce que le mot "enfer" veut dire...

Le Fabuleux Destin d'Amélie Poulain
De Jean Pierre Jeunet (2001)
Amélie, une jeune serveuse dans un bar de Montmartre, passe son temps à observer les gens et à laisser son imagination divaguer. Elle s'est fixé un but : faire le bien de ceux qui l'entourent. Elle invente alors des stratagèmes pour intervenir incognito dans leur existence.

Le Journal de Bridget Jones (Bridget Jones's Diary)
De Sharon Maguire (2001)
À l'aube de sa trente-deuxième année, Bridget Jones, employée dans une agence publicitaire à Londres, décide de reprendre sa vie en main. Pour ce faire, elle dresse une liste de bonnes résolutions. La première : tenir un journal intime. La deuxième : trouver un petit ami, voire même l'homme idéal.

Le Loup de Wall Street (The Wolf of Wall Street)
De Martin Scorsese (2013)
L'argent. Le pouvoir. Les femmes. La drogue. Les tentations étaient là, à portée de main, et les autorités n'avaient aucune prise. Aux yeux de Jordan et de sa meute, la modestie était devenue complètement inutile. Trop n'était jamais assez…

Le Masque de Zorro (The mask of Zorro)
De Martin Campbell (1998)
Après vingt ans de prison, Don Diego de La Vega, alias Zorro, qui a autrefois combattu avec succès l'oppression espagnole et qui est toujours poursuivi par la haine du gouverneur Rafael Montero, se cherche un successeur. Il rencontre alors un jeune brigand, Alejandro Murieta, qui a lui aussi quelques comptes à régler avec l'ancien gouverneur. Après une formation complète, de La Vega remet à son élève le masque de Zorro, son épée et son fouet et l'envoie déjouer le sinistre complot de Montero visant a confisquer la Californie au Mexique

Le Parrain (The Godfather)
De Francis Coppola
Le Parrain (1972), *Le Parrain : Deuxième partie* (1974), *Le Parrain : Troisième Partie* (1990).
En 1945, à New York, les Corleone sont une des cinq familles de la mafia. Don Vito Corleone, "parrain" de cette famille, marie sa fille à un bookmaker. Sollozzo, " parrain " de la famille Tattaglia, propose à Don Vito une association dans le trafic de drogue, mais celui-ci refuse. Sonny, un de ses fils, y est quant à lui favorable. Afin de traiter avec Sonny, Sollozzo tente de faire tuer Don Vito, mais celui-ci en réchappe. Michael, le frère cadet de Sonny, recherche alors les commanditaires de l'attentat et tue Sollozzo et le chef de la police, en représailles. (Résumé du premier opus).

Le Pianiste (The Pianist)
De Roman Polanski (2002)
Durant la Seconde Guerre mondiale, Wladyslaw Szpilman, un célèbre pianiste juif polonais, échappe à la déportation, mais se retrouve parqué dans le ghetto de Varsovie dont il partage les souffrances, les humiliations et les luttes héroïques. Il parvient à s'en échapper et se réfugie dans les ruines de la capitale. Un officier allemand, qui apprécie sa musique, l'aide et lui permet de survivre.

Le Petit Nicolas
De Laurent Tirard (2010)
Nicolas mène une existence paisible. Il a des parents qui l'aiment, une bande de chouettes copains avec lesquels il s'amuse bien, et il n'a pas du tout envie que cela change... Mais un jour, Nicolas surprend une conversation entre ses parents qui lui laisse penser que sa mère est enceinte. Il panique alors et imagine le pire : bientôt un petit frère sera là, qui prendra tellement de place que ses parents ne s'occuperont plus de lui, et qu'ils finiront même par l'abandonner dans la forêt comme le Petit Poucet...

Le Procès de Viviane Amsallem (Gett)
De Shlomi Elkabetz, Ronit Elkabetz (2014)
Viviane Amsalem demande le divorce depuis trois ans, et son mari, Elisha, le lui refuse. Or en Israël, seuls les Rabbins peuvent prononcer un mariage et sa dissolution, qui n'est elle-même possible qu'avec le plein consentement du mari. Sa froide obstination, la détermination de Viviane de lutter pour sa liberté, et le rôle ambigu des juges dessinent les contours d'une procédure où le tragique le dispute à l'absurde, où l'on juge de tout, sauf de la requête initiale.

Le Seigneur des Anneaux (Trilogie) (The Lord of the Ring)
De Peter Jackson
La communauté de l'anneau (2001), *Les Deux Tours* (2002), *Le Retour du Roi* (2003)
Dans ce chapitre de la trilogie, le jeune et timide Hobbit, Frodon Sacquet, hérite d'un anneau. Bien loin d'être une simple babiole, il s'agit de l'Anneau Unique, un instrument de pouvoir absolu qui permettrait à Sauron, le Seigneur des ténèbres, de régner sur la Terre du Milieu et de réduire en esclavage ses peuples. À moins que Frodon, aidé d'une Compagnie constituée de Hobbits, d'Hommes, d'un Magicien, d'un Nain, et d'un Elfe, ne parvienne à emporter l'Anneau à travers la Terre du Milieu jusqu'à la Crevasse du Destin, lieu où il a été forgé, et à le détruire pour toujours.

Le Silence des Agneaux (The silence of the Lambs).
De Jonathan Demme (1991)
Un psychopathe connu sous le nom de Buffalo Bill sème la terreur dans le Middle West en kidnappant et en assassinant de jeunes femmes. Clarice Starling, une jeune agent du FBI, est chargée d'interroger l'ex-psychiatre Hannibal Lecter. Psychopathe redoutablement intelligent et porté sur le cannibalisme, Lecter est capable de lui fournir des informations concernant Buffalo Bill ainsi que son portrait psychologique. Mais il n'accepte de l'aider qu'en échange d'informations sur la vie privée de la jeune femme. Entre eux s'établit un lien de fascination et de répulsion.

Le Transporteur (trilogie) (Transporter)
De Louis Leterrier et Corey Yen, Olivier Megaton
Le Transporteur (2002), *Le Transporteur II* (2005), *Le Transporteur III* (2008)
Parce qu'il est le spécialiste incontesté des livraisons à haut risque, Frank Martin se voit contraint, sous la menace, de transporter deux sacs imposants et une jeune Ukrainienne depuis Marseille jusqu'à Odessa. Frank ne sait pas grand-chose, et surtout pas comment il va sortir de ce piège tendu par un adversaire bien plus redoutable que les précédents...

Les 400 coups
De François Truffaut (1959)
Antoine a une adolescence turbulente. Il ment à ses parents indifférents à son sort, vole, fugue. Son seul réconfort, il fait les quatre cents coups avec son ami René. Un jour, la police s'en mêle.

Les Brasiers de la Colère (Out of the Furnace)
De Scott Cooper (2013)
À Braddock, une banlieue ouvrière américaine, la seule chose dont on hérite de ses parents, c'est la misère. Comme son père, Russell Baze travaille à l'usine, mais son jeune frère Rodney a préféré s'engager dans l'armée, en espérant s'en sortir mieux. Pourtant, après quatre missions difficiles en Irak, Rodney revient brisé émotionnellement et physiquement.

Les Collègues
De Philippe Dajoux (1999)
Pendant la Coupe du monde de Football, un petit club de Marseille, menace de disparition, organise un tournoi amateur, baptise la Mondialette. À travers l'aventure d'une équipe composée de "branquignols" caractériels qui devront éviter les coups fourres en tout genre, hommage aux petits clubs qui, souvent talentueux, ne percent pas, faute de subventions.

Les Douze Salopards (The Dirty Dozen)
De Robert Aldrich (1967)
À la veille du débarquement en Normandie, le major John Reiman est chargé d'entraîner une douzaine de prisonniers militaires condamnés à des peines capitales. En échange de leur liberté, ces hommes devront accomplir une mission périlleuse : investir les quartiers généraux nazis en France et tout détruire. Après un entraînement digne d'un commando, les "Douze Salopards" sont fins prêts à prendre le risque de perdre leur vie au combat.

Les Garçons et Guillaume à Table !
De Guillaume Gallière (2013)
Le premier souvenir que j'ai de ma mère c'est quand j'avais quatre ou cinq ans. Elle nous appelle, mes deux frères et moi, pour le dîner en disant : "Les garçons et Guillaume, à table !" et la dernière fois que je lui ai parlé au téléphone, elle raccroche en me disant : "Je t'embrasse ma chérie" ; eh bien disons qu'entre ces deux phrases, il y a quelques malentendus.

Les Hommes sans Lois (Lawless)
De John Hillcoat (2012)
1931. Au cœur de l'Amérique en pleine Prohibition, dans le comté de Franklin en Virginie, état célèbre pour sa production d'alcool de contrebande, les trois frères Bondurant sont des trafiquants notoires : Jack, le plus jeune, ambitieux et impulsif, veut transformer la petite affaire familiale en trafic d'envergure. Il rêve de beaux costumes, d'armes, et espère impressionner la sublime Bertha… Howard, le cadet, est le bagarreur de la famille. Loyal, son bon sens se dissout régulièrement dans l'alcool qu'il ne sait pas refuser… Forrest, l'aîné, fait figure de chef et reste déterminé à protéger sa famille des nouvelles règles qu'impose un nouveau monde économique.

Les Infiltrés (The Departed)
De Martin Scorsese (2006)
À Boston, une lutte sans merci oppose la police à la pègre irlandaise. Pour mettre fin au règne du parrain Frank Costello, la police infiltre son gang avec "un bleu" issu des bas quartiers, Billy Costigan. Tandis que Billy s'efforce de gagner la confiance du malfrat vieillissant, Colin Sullivan entre dans la police au sein de l'Unité des Enquêtes Spéciales, chargée d'éliminer Costello. Mais Colin fonctionne en "sous-marin" et informe Costello des opérations qui se trament contre lui. Risquant à tout moment d'être démasqués, Billy et Colin sont contraints de mener une double vie qui leur fait perdre leurs repères et leur identité.

Les 11 Commandements
De François Dessagnat et Thomas Sorriaux (2004)
Le monde va mal, les humains ne rigolent plus, la situation est grave. Le Dieu de la blague n'a plus qu'une solution : Michaël Youn et sa bande. Leur mission : accomplir " Les 11 commandements " de la blague pour remettre les peuples sur le droit chemin de la rigolade en repoussant les limites de la connerie. Danser la valse en apesanteur à 15 000 mètres d'altitude, inonder une maison pour la transformer en piscine, jouer au beach volley avec une érection contrôlée, faire du roller sous somnifères... Rien n'arrête Michaël Youn et sa bande, et en plus, ils le font pour de vrai !

Les Petits Mouchoirs
De Guillaume Canet (2010)
À la suite d'un événement bouleversant, une bande de copains décide, malgré tout, de partir en vacances au bord de la mer comme chaque année. Leur amitié, leurs certitudes, leur culpabilité, leurs amours en seront ébranlées. Ils vont enfin devoir lever les "petits mouchoirs" qu'ils ont posés sur leurs secrets et leurs mensonges.

Les Poupées Russes
De Cédric Klapish (2004)
Xavier a 30 ans. Il a réalisé son rêve d'enfance, il est devenu écrivain, mais il semble quand même un peu perdu. Il a quelques problèmes avec sa banquière. Il a également des réticences à se fixer avec une fille et enchaîne les aventures amoureuses avec inconséquence. Xavier est contraint de continuer son travail à Londres, puis à Saint-Pétersbourg. Ces nouveaux voyages lui permettront peut-être de réconcilier le travail, l'amour et l'écriture.

Les Profs
De Pierre-François Martin Laval (2013)
Avec ses 12% de réussite au bac, le lycée Jules Ferry est le pire lycée de France. Ayant déjà épuisé toutes les méthodes conventionnelles, l'Inspecteur d'Académie, au désespoir, s'en remet aux conseils de son Adjoint. Ce dernier lui propose de recruter une équipe de professeurs selon une nouvelle formule : aux pires élèves, les pires profs pour soigner le mal par le mal…

Les Tortues Ninja (Teenage Mutant Ninja Turtles)
De Steve Barron (1990)
Après un contact avec une mystérieuse substance chimique, quatre tortues vivant dans les canalisations new-yorkaises se transforment en tortues géantes. Formés par un vieux rat sage, Leonardo, Michaelangelo, Donatello et Raphael, par ailleurs amateurs de pizzas, apprennent les techniques des guerriers ninjas afin d'affronter le terrible Shredder dont le but avoué est d'asservir le monde.

Leap Year (Donne moi ta main)
De Anand Tucker (2010)
Anna habite Boston avec son petit ami Jeremy. Tout lui réussit. Il ne lui manque plus qu'une seule chose : une bague de fiançailles… Lassée d'attendre la demande, elle décide de s'envoler pour l'Irlande afin de retrouver Jeremy et le demander en mariage le 29 février comme l'autorise une tradition locale.

Limitless
De Neil Burger (2011)
Eddie Morra rêve d'écrire, mais l'angoisse de la page blanche le paralyse. Sa vie sans éclat bascule lorsqu'un ami lui fait découvrir le NZT, un produit pharmaceutique révolutionnaire qui lui permet d'exploiter son potentiel au maximum. Eddie peut désormais se souvenir de tout ce qu'il a lu, vu ou entendu ; il peut apprendre n'importe quelle langue en une journée, résoudre des équations complexes et subjuguer tous ceux qu'il rencontre – tant qu'il reste sous l'influence de cette substance qui n'a pas encore été testée.

LoL (Laughing Out Loud)
De Lisa Azualos
LOL ? Ça veut dire *Laughing Out Loud* - mort de rire - en langage SMS. C'est aussi comme ça que les amis de Lola l'appellent. Pourtant, le jour de sa rentrée, Lola n'a pas le coeur à rire.

Love Actually
De Richard Curtis (2003)
L'amour est partout, imprévisible, inexplicable, insurmontable. Il frappe quand il veut et souvent, ça fait pas mal de dégâts... Pour le nouveau Premier Ministre britannique, il va prendre la jolie forme d'une jeune collaboratrice. Pour l'écrivain au coeur brisé parti se réfugier dans le sud de la France, il surgira d'un lac. Il s'éloigne de cette femme qui, installée dans une vie de couple ronronnante, suspecte soudain son mari de songer à une autre. Il se cache derrière les faux-semblants de ce meilleur ami qui aurait bien voulu être autre chose que le témoin du mariage de celle qu'il aime. Pour ce veuf et son beau-fils, pour cette jeune femme qui adore son collègue, l'amour est l'enjeu, le but, mais également la source d'innombrables complications. En cette veille de Noël à Londres, ces vies et ces amours vont se croiser, se frôler et se confronter...

Lucy
De Luc Besson (2014)
À la suite de circonstances indépendantes de sa volonté, une jeune étudiante voit ses capacités intellectuelles se développer à l'infini. Elle « colonise » son cerveau, et acquiert des pouvoirs illimités.

M

Ma Première Fois
De Marie-Castille Mention-Schaar (2011)
Zachary a 20 ans. Sombre et indépendant, il collectionne les conquêtes amoureuses et les échecs scolaires. Sarah a 18 ans. Première de la classe, fragile, elle comble ses manques affectifs grâce à une maîtrise parfaite de sa vie. Rien ne devrait les rapprocher et pourtant, l'année du bac, durant six mois, ils vont vivre un amour contre lequel on ne peut rien, le vrai, le grand, celui qui marque une vie pour toujours.

Mad Max
De George Miller (1979)
Sur les autoroutes désertées d'une Australie méconnaissable, une guerre sans merci oppose motards hors-la-loi et policiers Interceptor, qui tentent de triompher de la vermine au volant de voitures aux moteurs surgonflés. Dans ce monde en pleine décadence, les bons, les méchants, le manichéisme disparaissent...

Magic Mike
De Steven Sordenbergh
Mike a trente ans et multiplie les petits boulots : maçon, fabricant de meubles, etc…
Il se rêve entrepreneur. Il est surtout strip-teaseur. Chaque soir, sur scène, dans un club de Floride, il devient Magic Mike. Lorsqu'il croise Adam, il se retrouve en lui, l'intègre au club et décide d'en faire le Kid. Mais le Kid a une sœur, qui n'est pas prête à trouver Mike irrésistible…

Manhattan
De Woody Allen (1979)
Isaac Davis est un auteur de *sketches* comiques new-yorkais de 42 ans que son épouse Jil vient de quitter. Celle-ci vit maintenant avec une autre femme, Connie, et écrit un livre sur son ancienne vie conjugale. Isaac, quant à lui, entretient avec une collégienne de 17 ans, Tracy, une liaison dont il lui rappelle le caractère éphémère. Il l'abandonne bientôt pour se mettre en ménage avec Mary Wilke, la maîtresse de Yale Pollack, son meilleur ami.

Matrix (The Matrix)
De Lana Wachowski et Lili Wachowski (1999)
Programmeur anonyme dans un service administratif le jour, Thomas Anderson devient Neo la nuit venue. Sous ce pseudonyme, il est l'un des pirates les plus recherchés du cyber-espace. À cheval entre deux mondes, Neo est assailli par d'étranges songes et des messages cryptés provenant d'un certain Morpheus. Celui-ci l'exhorte à aller au-delà des apparences et à trouver la réponse à la question qui hante constamment ses pensées : qu'est-ce que la Matrice ? Nul ne le sait, et aucun homme n'est encore parvenu à en percer les défenses. Mais Morpheus est persuadé que Neo est l'Élu, le libérateur mythique de l'humanité annoncé selon la prophétie. Ensemble, ils se lancent dans une lutte sans retour contre la Matrice et ses terribles agents...

Mensonges d'Etat (Body of Lies)
De Ridley Scott (2008)
Ancien journaliste blessé pendant la guerre en Irak, Roger Ferris est recruté par la CIA pour traquer un terroriste basé en Jordanie. Afin d'infiltrer son réseau, Ferris devra s'assurer le soutien du très roué vétéran de la CIA Ed Hoffman et du chef des renseignements jordaniens, peut-être trop serviable pour être honnête. Bien que ces deux là soient censés être ses alliés, Ferris s'interroge : jusqu'où peut-il leur faire confiance sans mettre toute son opération - et sa vie - en danger ?

Midnight Express
De Alan Parker (1978)
Billy Hayes, touriste en Turquie, est arrêté à la frontière avec deux kilogrammes de drogue sur lui. Condamné à quelques jours de prison, le jeune homme découvre que sa peine a été muée en prison à perpétuité par le gouvernement souhaitant faire de son cas un exemple. Désemparé, Billy multiplie les procès et parcourt les prisons les plus sordides.

Mommy
De Xavier Dolan (2014)
Une veuve mono-parentale hérite de la garde de son fils, un adolescent TDAH impulsif et violent. Au coeur de leurs emportements et difficultés, ils tentent de joindre les deux bouts, notamment grâce à l'aide inattendue de l'énigmatique voisine d'en face, Kyla. Tous les trois, ils retrouvent une forme d'équilibre et, bientôt, d'espoir.

Mr & Mrs Smith
De Doug Liman (2005)
Mr et Mrs Smith forment un couple tout ce qu'il y a de plus banal. Pourtant, Mr Smith est exécuteur pour une organisation secrète et Mrs Smith tueuse à gages vendant ses services aux plus offrants. Ignorant chacun les activités de leur cher et tendre, ils vont pourtant se retrouver en compétition sur un même "contrat". Comme quoi une scène de ménage au fusil mitrailleur c'est quand même plus *fun* qu'avec la vaisselle de Maman...

N

N'oublie Jamais (The Notebook)
De Nick Cassavetes (2004)
Atteinte de la maladie d'Alzheimer, Allie vit en maison de retraite. Chaque jour, Noah lui lit le même livre. Il s'agit du carnet où Allie a consigné sa propre histoire, lorsqu'elle a appris sa maladie. Pour ne pas oublier ses sentiments, elle a écrit, et Noah, inlassablement, lui relit ses propres mots. À travers eux, on la découvre dans les années trente, éperdument amoureuse d'un jeune homme, Noah, que sa mère fera tout pour éloigner d'elle, sa situation n'étant pas jugée assez bonne. Après des années de séparation, à la fin de la Seconde Guerre mondiale, Allie s'apprête à épouser un avocat. Lorsque, par le journal, elle apprend le retour de Noah, l'envie lui prend de le revoir. Échappant à une vie de convenance, les deux jeunes gens se retrouvent et découvrent que leur amour est resté intact. Ils passeront le reste de leur vie ensemble, jusqu'à ce que la mémoire les sépare.

Never Back Down
De Jeff Wadlow (2008)
Nouveau venu à Orlando, Jake, jeune garçon au passé trouble, est humilié aux poings par Ryan, gros dur du campus qui appartient à une ligue de combats illégaux. Un ami le présente alors à un coach charismatique qui va lui enseigner une discipline mélangeant divers arts martiaux...

Nos Futurs
De Rémi Bezançon (2015)
Deux amis d'enfance, qui s'étaient perdus de vue depuis le lycée, se retrouvent et partent en quête de leurs souvenirs…

New York : I Love You
De Mira Nair, Fatih Akin, Yvan Attal, Natalie Portman etc.
Depuis l'invention du cinéma, New York n'a jamais cessé de fasciner les cinéastes, qui y puisent d'infinies émotions dans des décors aussi spectaculaires qu'uniques. Des gratte-ciel miroitants aux parcs et aux rues qui sont comme autant de mondes, la ville a été immortalisée dans des milliers de films à travers des centaines d'atmosphères différentes.

O

One Direction : Le Film (One Direction : This is us)
De Morgan Spurlock (2013)
Concert du groupe One Direction filmé en 3D.

Orgeuil et Préjugés (Pride and Prejudice)
De Joe Wright (2005)
Dans un petit village d'Angleterre, sous le règne de George III, Mrs. Bennet veut marier ses filles afin de leur assurer un avenir serein. L'arrivée de nouveaux voisins, Mr. Bingley et son ami Mr. Darcy, plonge Jane et Elisabeth dans des affaires de coeur tumultueuses.
Cette dernière découvre l'amour en rencontrant le bel et aristocratique Darcy. Pourtant, tous deux devront passer outre leur orgueil et les mauvaises interprétations qui s'ensuivent avant de tomber dans les bras l'un de l'autre à la grande surprise des Bennet.

OSS 117 : Le Caire Nid d'Espions.
De Michel Hazanavicius (2006)
Égypte, 1955, le Caire est un véritable nid d'espions.
Tout le monde se méfie de tout le monde, tout le monde complote contre tout le monde : Anglais, Français, Soviétiques, la famille du Roi déchu Farouk qui veut retrouver son trône, les Aigles de Kheops, secte religieuse qui veut prendre le pouvoir. Le Président de la République Française, Monsieur René Coty, envoie son arme maîtresse mettre de l'ordre dans cette pétaudière au bord du chaos : Hubert Bonisseur de la Bath, dit OSS 117.

OSS 117 : Rio ne Répond Plus
De Michel Hazanavicius (2008)
Douze ans après Le Caire, OSS 117 est de retour pour une nouvelle mission à l'autre bout du monde. Lancé sur les traces d'un microfilm compromettant pour l'État français, le plus célèbre de nos agents va devoir faire équipe avec la plus séduisante des lieutenants-colonels du Mossad pour capturer un nazi maître chanteur. Des plages ensoleillées de Rio aux luxuriantes forêts amazoniennes, des plus profondes grottes secrètes au sommet du Christ du Corcovado, c'est une nouvelle aventure qui commence. Quel que soit le danger, quel que soit l'enjeu, on peut toujours compter sur Hubert Bonisseur de la Bath pour s'en sortir...

P

Pacific Rim
De Guillermo Del Toro (2013)
Surgies des flots, des hordes de créatures monstrueuses venues d'ailleurs, les «Kaiju», ont déclenché une guerre qui a fait des millions de victimes et épuisé les ressources naturelles de l'humanité pendant des années. Pour les combattre, une arme d'un genre nouveau a été mise au point : de gigantesques robots, les «Jaegers», contrôlés simultanément par deux pilotes qui communiquent par télépathie grâce à une passerelle neuronale baptisée le «courant». Mais même les Jaegers semblent impuissants face aux redoutables Kaiju.

Paris À Tout Prix
De Rhim Kherici (2012)
Maya, d'origine marocaine, vit à Paris depuis 20 ans. C'est une it girl de la mode. En pleine ascension, elle s'apprête à décrocher son premier CDI de styliste dans la maison de haute couture pour laquelle elle travaille. Mais un simple contrôle de police, où l'on découvre que son permis de séjour est périmé, la renvoie en moins de 24 heures directement au Maroc. Retour auprès de ce pays et cette famille qu'elle voulait oublier. Choc des cultures, choc des préjugés, Maya va tout faire pour rentrer. Vraiment tout. Quand l'avenir d'une parisienne trendy devient la galère d'une immigrée sans papier.

Parker
De Taylor Hackford (2013)
Parker est le plus audacieux et le plus redoutable des cambrioleurs. Spécialiste des casses réputés impossibles, il exige de ses partenaires une loyauté absolue et le respect scrupuleux du plan. Alors qu'une opération vient de mal tourner à cause d'une négligence, Parker décide qu'il ne travaillera plus jamais pour Melander et son gang. Mais le caïd n'accepte pas l'affront et ses hommes laissent Parker pour mort. Bien décidé à se venger, Parker remonte la piste du gang jusqu'à Palm Beach.

Pearl Harbor
De Mickeal Bay (2001)
Amis depuis la plus tendre enfance, Rafe McCawley et Danny Walker sont deux brillants pilotes de l'armée de l'air américaine. La Seconde Guerre mondiale a commencé, mais les États-Unis n'ont pas encore engagé les hostilités. Rafe succombe bientôt au charme d'Evelyn Johnson, une jeune infirmière. C'est le coup de foudre. Mais ce dernier part combattre aux côtés des Britanniques. Evelyn et Danny sont, quant à eux, transférés sur la base américaine de Pearl Harbor.

Peter Pan
De Hamilton Luske, Clyde Geronimi (1959)
Wendy devient une grande fille. Aussi passe-t-elle sa dernière nuit dans la nursery avec ses jeunes frères. C'est cette nuit-là que Peter Pan choisit pour les entrainer dans un grand voyage au pays imaginaire.

Pillow Book
De Peter Greenaway (1997)
La fille d'un calligraphe célèbre, qui autrefois lui avait souhaité son anniversaire en lui calligraphiant ses voeux sur le visage, reprend le flambeau et écrit des poèmes sur le corps de son amant, Jérome. Devenu jaloux, Jérome met en scène un faux suicide qui aboutit à sa mort. La jeune femme pleure la mort de son amant et écrit un poème érotique sur son corps avant de l'enterrer. L'éditeur exhume le corps de Jérome et fait de sa peau un précieux livre de chevet.

Pirate des Caraïbes : La Malédiction du Black Pearl (Pirates of Carabbeans : The Curse of the Black Pearl)
De Gore Verbinski (2003)
Dans la mer des Caraïbes, au XVIIe siècle, Jack Sparrow, flibustier *gentleman*, voit sa vie idylle basculer le jour où son ennemi, le perfide capitaine Barbossa, lui vole son bateau, le *Black Pearl*, puis attaque la ville de Port Royal, enlevant au passage la très belle fille du gouverneur, Elizabeth Swann. L'ami d'enfance de celle-ci, Will Turner, se joint à Jack pour se lancer aux trousses du capitaine. Mais Will ignore qu'une malédiction frappe Barbossa et ses pirates. Lorsque la lune brille, ils se transforment en morts-vivants. Leur terrible sort ne prendra fin que le jour où le fabuleux trésor qu'ils ont amassé sera restitué...

Planete Hurlante (Screemers)
De Christian Duguay (1995)
Nous sommes en 2078 sur la planète Sirius 6B. L'Alliance, regroupement de mineurs qui s'oppose à un puissant consortium qui extrait un minerai radioactif, va devoir affronter dans sa lutte une redoutable armée, les Screamers, robots autonomes enfouis dans le sol qui détectent tout ce qui vit et l'exterminent. Le colonel Hendricksson, commandant de l'Alliance, va essayer de sauver les quelques mineurs rescapés.

Pokemon The Movie
(à venir en 2017)

Predator
De John Mac Tiernan (1987)
Le commando de forces spéciales mené par le major Dutch Schaeffer est engagé par la CIA pour sauver les survivants d'un crash d'hélicoptère au cœur d'une jungle d'Amérique Centrale. Sur place, Dutch et son équipe ne tardent pas à découvrir qu'ils sont pris en chasse par une mystérieuse créature invisible qui commence à les éliminer un par un. La traque commence.

Prête-Moi Ta Main
De Eric Lartigau (2006)
La vie est facile pour Luis, 43 ans, célibataire heureux, épanoui dans son métier, aimé, choyé, couvé par sa mère et ses cinq soeurs. Cela aurait pu durer toute une vie, mais voilà... Lassées de le materner, celles-ci décident qu'il est temps pour lui de se marier. Le plus vite possible ! Cerné par sa famille qui ne pense plus qu'à ça, il élabore un plan : trouver la femme parfaite qui va se faire passer pour sa fiancée et qui va lâchement l'abandonner le jour du mariage. Après ça, plus personne n'osera même prononcer le mot mariage devant lui. Mais comment trouver cette perle rare ? Luis ne voit qu'une solution : la louer !

Pretty Woman
De Gary Marshall (1990)
Edward Lewis, homme d'affaires performant, rencontre par hasard Vivian Ward, beauté fatale qui arpente chaque nuit les trottoirs d'Hollywood Boulevard. La jeune femme ne fera qu'une bouchée du brillant PDG.

PS : I Love You
De Richard LaGravenese (2008)
Holly et Jerry sont un couple amoureux menant une vie parfaite. À la suite de la mort soudaine de Jerry, Holly sombre dans une dépression. C'est alors qu'elle reçoit une lettre, la première d'une série de dix, rédigées par Jerry avant sa mort. Ces lettres, agencées tel un jeu de piste, lui donnent des instructions de choses à faire pour, à terme, tourner la page et enfin réapprendre à vivre.

Public Enemies
De Mickael Mann (2009)
Basé sur l'histoire vraie de John Dillinger, un braqueur de banque hors pair qui a sévi à de nombreuses reprises dans l'Amérique des années 30. Avancé comme "l'ennemi public numéro 1" par le patron du FBI, John Edgar Hoover, Dillinger sera traqué sans relâche par Melvin Purvis, l'un des agents fédéraux des plus efficaces.

Pulp Fiction
De Quentin Tarantino (1994)
L'odyssée sanglante et burlesque de petits malfrats dans la jungle de Hollywood à travers trois histoires qui s'entremêlent.

R

Raiponce
De Byron Howard et Nathan Greno (2010)
Lorsque Flynn Rider, le bandit le plus recherché du royaume, se réfugie dans une mystérieuse tour, il se retrouve pris en otage par Raiponce, une belle et téméraire jeune fille à l'impressionnante chevelure de 20 mètres de long, gardée prisonnière par Mère Gothel. L'étonnante geôlière de Flynn cherche un moyen de sortir de cette tour où elle est enfermée depuis des années. Elle passe alors un accord avec le séduisant brigand… C'est le début d'une aventure délirante bourrée d'action, d'humour et d'émotion, au cours de laquelle l'improbable duo va rencontrer un cheval super-flic, un caméléon à l'instinct de protection surdéveloppé, et une drôle de bande de malfaiteurs.

Rambo (quatre opus) (First Blood)
De Ted Kotchef, George Pan Cosmato, Peter McDonald, Sylvester Stallone.
Rambo (1982), *Rambo 2 : La Mission* (1985), *Rambo 3* (1988) et *John Rambo* (2008).
Ray (2004)
John Rambo est un héros de la Guerre du Vietnam errant de ville en ville à la recherche de ses anciens compagnons d'armes. Alors qu'il s'apprête à traverser une petite ville pour s'y restaurer, le Shérif Will Teasle l'arrête pour vagabondage. Emprisonné et maltraité par des policiers abusifs, Rambo devient fou furieux et s'enfuit dans les bois après avoir blessé de nombreux agents. Traqué comme une bête, l'ex-soldat est contraint de tuer un policier en légitime défense. Dès lors, la police locale et la garde nationale déploient des moyens considérables pour retrouver le fugitif. Le Colonel Trautman, son mentor, intervient et essaie de dissuader les deux camps de s'entre-tuer pendant que Rambo, acculé et blessé, rentre en guerre contre les autorités. (Résumé du premier opus).

Rec (quatre opus).
De Paco Plaza, Jaume Balagueró.
Rec (2007), *Rec 2* (2009), *Rec 3 : Genesis* (2012) et *Rec 4* (2014).
Angéla est journaliste pour une télévision locale. Accompagnée de son caméraman, elle relate le quotidien de ceux qui travaillent la nuit. Ce soir, elle est dans une caserne de pompiers. La nuit est calme, aucune urgence. Jusqu'au coup de fil d'une vieille dame qui réclame du secours. Le tandem suit les pompiers et découvre en arrivant sur place des voisins très inquiets. D'horribles cris ont été entendus dans l'appartement de la vieille dame. Angéla perçoit la tension des habitants, son reportage devrait enfin sortir de la routine... Elle n'imagine pas à quel point ! (Résumé du premier opus).

Remember Me
De Allen Coulter (2010)
Tyler est un jeune New-yorkais de 22 ans en rébellion contre sa famille et la société suite à un drame familial. Après une altercation avec un policier, il décide de se venger en séduisant la fille de celui-ci. Mais Ally se révèle être une jeune fille fragile et imprévisible dont il va tomber fou amoureux. Ce qui ne devait être qu'une plaisanterie cruelle se transforme vite en une histoire qui les marquera à jamais...

Rencontre Avec Joe Black (Meet Joe Black)
De Martin Brest (1998)
Une nuit le magnat William Parrish ressent une violente douleur tandis qu'une voix surgissant des ténèbres lui annonce sa mort prochaine. À ce moment-là, un jeune inconnu se présente à son domicile pour l'accompagner à son dernier voyage. Ce messager de l'au-delà impose a Parrish de l'héberger chez lui afin de lui donner l'occasion de partager un temps les expériences, les joies, les émotions et les drames des vivants, qui semblent lui être étrangers. En l'espace de trois jours, Joe Black révélera toute la famille Parrish à elle même.

Resident Evil (cinq opus)
Resident Evil (2002), *Resident Evil : Apocalypse* (2004), *Resident Evil : Extinction* (2007), *Resident Evil : Afterlife* (2010) et *Resident Evil : Retribution* (2012).
Dans un immense laboratoire souterrain, ont lieu des recherches ultras secrètes, supervisées par des centaines de scientifiques. Lorsque l'alarme retentit, tout le monde croit à une simple simulation d'évacuation. Mais bientôt, l'horreur les rattrape. Un virus hautement mortel se propage à un rythme effréné dans les couloirs : en quelques minutes, il met fin à toute vie humaine. Au même moment, Alice se réveille dans un somptueux manoir. Ignorant comment elle a pu atterrir là, elle fait la rencontre de Matt, un policier. (Résumé du premier opus)

Revolutionary Road (Les Noces Rebelles)
De Sam Mendes (2008)
Dans l'Amérique des années 50, Frank et April Wheeler se considèrent comme des êtres à part, des gens spéciaux, différents des autres. Ils ont toujours voulu fonder leur existence sur des idéaux élevés. Lorsqu'ils emménagent dans leur nouvelle maison sur Revolutionary Road, ils proclament fièrement leur indépendance. Jamais ils ne se conformeront à l'inertie banlieusarde qui les entoure, jamais ils ne se feront piéger par les conventions sociales.

Riddick
De David Twohy (2013)
Riddick a été laissé pour mort sur une planète brûlée qui semble exempte de toute vie. Pourtant, il se retrouve rapidement obligé de lutter pour sa survie contre des prédateurs aliens plus mortels que tous les humains qu'il a affrontés au cours de sa vie. Il trouve un refuge précaire dans une ancienne gare de transit interstellaire désaffectée. La seule façon pour lui de s'en tirer est d'activer une balise d'urgence et d'alerter les mercenaires et autres chasseurs de primes, qui se ruent vers la planète à la recherche de leur proie.

RoboCop (quatre opus)
RoboCop (1987), *RoboCop 2* (1990), *Robocop 3* (1993) et *RoboCop* (2014).
À l'aube de l'an 2000, Detroit est la proie du crime et de la corruption. Pour pallier ce terrible état, les services de police inventent une nouvelle arme infaillible, Robocop, mi-homme, mi-robot, policier électronique de chair et d'acier qui a pour mission de sauvegarder la tranquillité de la ville. Mais ce cyborg a aussi une âme...

Rocky (sept opus)
De John G. Avildsen, Sylvester Stallone, Ryan Coogler
Rocky (1976), *Rocky 2* (1979), *Rocky 3* (1982), *Rocky 4* (1985), *Rocky 5* (1990), *Rocky Balboa* (2006) et *Creed : L'Héritage de Rocky Balboa* (2016)
Dans les quartiers populaires de Philadelphie, Rocky Balboa collecte des dettes non payées pour Tony Gazzo, un usurier, et dispute de temps à autre, pour quelques dizaines de dollars, des combats de boxe sous l'appellation de "l'étalon italien". Cependant, Mickey, son vieil entraîneur, le laisse tomber. Son ami Paulie, qui travaille dans un entrepôt frigorifique, encourage Rocky à sortir avec sa soeur Adrian, une jeune vendeuse réservée d'un magasin d'animaux domestiques. Pendant ce temps, Apollo Creed, le champion du monde de boxe catégorie poids lourd, recherche un nouvel adversaire pour remettre son titre en jeu. Son choix se portera sur Rocky.

S

Saw (sept opus)
De James Wan, Darren Lynn Bouseman, Deavid Hackl, Kevin Greutert
Saw (2004), Saw 2 (2005), Saw 3 (2006), Saw 4 (2007), Saw 5 (2008), Saw 6 (2009) et Saw 3D (2010)
Deux hommes se réveillent enchaînés au mur d'une salle de bains. Ils ignorent où ils sont et ne se connaissent pas. Ils savent juste que l'un doit absolument tuer l'autre, sinon dans moins de huit heures, ils seront exécutés tous les deux... Voici l'une des situations imaginées par un machiavélique maître criminel qui impose à ses victimes des choix auxquels personne ne souhaite jamais être confronté un jour. Un détective est chargé de l'enquête...

Scarface
De Bryan De Palma (1983)
En 1980, Tony "Scarface" Montana bénéficie d'une amnistie du gouvernement cubain pour retourner en Floride. Ambitieux et sans scrupules, il élabore un plan pour éliminer un caïd de la pègre et prendre la place qu'il occupait sur le marché de la drogue.

Scary Movie (cinq opus)
De Shawn et Marlon Wayans
Scary movie (2000), *Scary movie 2* (2001), *Scary movie 3* (2003), *Scary movie 4* (2006) et *Scary movie 5* (2013)
Un soir, Drew Becker recoit un appel anonyme d'un maniaque. Traquée dans sa maison, puis dans son jardin, elle finit par se faire tuer. Sa mort plonge ses camarades de lycée en plein cauchemar, d'autant qu'ils doivent désormais faire face à un tueur en série, caché parmi eux. Flairant le scoop, la journaliste Gail Hailstorn débarque en ville, bien décidée à harceler Cindy Campbell et ses amis à propos de cette histoire... (Résumé du premier opus).

Sept Vies (Seven Pounds)
De Gabriele Muccino (2008)
Hanté par un secret, Ben Thomas cherche sa rédemption en transformant radicalement la vie de sept personnes qu'il ne connaît pas. Une fois son plan mis en place, plus rien ne pourra l'arrêter. C'est tout du moins ce qu'il croit. Mais Ben n'avait pas prévu qu'il tomberait amoureux de l'une de ces personnes et que c'est elle qui va le transformer...

Seven (Se7en)
De David Fincher (1995)
Pour conclure sa carrière, l'inspecteur Somerset, vieux flic blasé, tombe à sept jours de la retraite sur un criminel peu ordinaire. John Doe, c'est ainsi que se fait appeler l'assassin, a décidé de nettoyer la société des maux qui la rongent en commettant sept meurtres basés sur les sept péchés capitaux: la gourmandise, l'avarice, la paresse, l'orgueil, la luxure, l'envie et la colère.

Sex And The City (deux opus)
De Mickael Patrick King
Sex and The City (2008) et *Sex and The City 2* (2010)
Quatre ans ont passé... Carrie, Samantha, Charlotte et Miranda vivent toujours à New York et sont restées d'inséparables amies. Même si leurs folles années sont derrière elles, les quatre copines de "Sex & the City" continuent de parler haut et fort de ce qui les tracasse : les relations amoureuses. Carrière, amour, réussite, maternité, sexe ou encore engagement... toutes ont vécu une évolution capitale. Carrie vit enfin sa *love story* aux côtés de Mr Big, Charlotte élève sa fille avec son cher Harry, Miranda jongle entre Brady, Steve et sa carrière. Quant à Samantha, elle est toujours en couple avec le beau Smith. Mais, à New York, c'est toujours lorsque tout va bien qu'un orage éclate...

Sexe Entre Amis (Friends with Benefits)
De Will Gluck (2011)
Lorsque Jamie, chasseuse de têtes à New York, tente de recruter Dylan, un directeur artistique de Los Angeles, tous deux s'aperçoivent vite qu'ils sont sur la même longueur d'onde. Leur premier point commun est d'avoir totalement renoncé à l'amour, auquel ils ne croient plus, pour se consacrer uniquement au sexe. Dylan s'installe à New York, et tous deux commencent à sortir ensemble régulièrement, convaincus que l'amour est un mythe. Ils sont heureux de cette relation adulte, seulement basée sur le physique.

Sex Friends (No Strings Attached)
De Ivan Reitman (2011)
Entre "Sex Friends", il faut respecter quelques règles de base :
Ne jamais s'offrir de cadeaux.
Ne pas dîner en tête à tête.
Accepter la concurrence.
Oublier le mot "chéri(e)".
Toujours partir avant le petit-déjeuner.
Et surtout, ne jamais tomber amoureux !
Est-ce bien clair pour Emma et Adam ?

Shinning (The Shinning)
De Stanley Kubrick (1880)
Jack Torrance, gardien d'un hôtel fermé l'hiver, sa femme et son fils Danny s'apprêtent à vivre de longs mois de solitude. Danny, qui possède un don de médium, le "Shining", est effrayé à l'idée d'habiter ce lieu, théâtre marqué par de terribles évènements passés...

Shrek
De Andrew Damason, Chris Miller, Mike Mitchell.
Shrek (2001), *Shrek 2* (2004), *Shrek 3* (2007) et *Shrek 4* (2010)
Shrek, un ogre verdâtre, cynique et malicieux, a élu domicile dans un marécage qu'il croit être un havre de paix. Un matin, alors qu'il sort faire sa toilette, il découvre de petites créatures agaçantes qui errent dans son marais. Shrek se rend alors au château du seigneur Lord Farquaad, qui aurait soi-disant expulsé ces êtres de son royaume. Ce dernier souhaite épouser la princesse Fiona, mais celle-ci est retenue prisonnière par un abominable dragon.

Shutter Island
De Martin Scorsese (2010)
En 1954, le marshal Teddy Daniels et son coéquipier Chuck Aule sont envoyés enquêter sur l'île de Shutter Island, dans un hôpital psychiatrique où sont internés de dangereux criminels. L'une des patientes, Rachel Solando, a inexplicablement disparu. Comment la meurtrière a-t-elle pu sortir d'une cellule fermée de l'extérieur ? Le seul indice retrouvé dans la pièce est une feuille de papier sur laquelle on peut lire une suite de chiffres et de lettres sans signification apparente. Oeuvre cohérente d'une malade, ou cryptogramme ?

Snatch
De Guy Ritchie (2000)
Franky vient de voler un énorme diamant qu'il doit livrer à Avi, un mafieux New-Yorkais. En chemin, il fait escale à Londres où il se laisse convaincre par Boris de parier sur un combat de boxe clandestin. Il ignore, bien sûr, qu'il s'agit d'un coup monté avec Vinny et Sol, afin de le délester de son magnifique caillou. Turkish et Tommy, eux, ont un problème avec leur boxeur, un gitan complètement fêlé qui refuse de se coucher au quatrième *round* comme prévu. C'est au tour d'Avi de débarquer, bien décidé à récupérer son bien, avec l'aide de Tony, une légende de la gâchette.

Star Wars
De George Lucas, Irvin Kershner, Richard Marquant, J.J. Abrams
Episode I : La Menace Fantôme (1999), *Episode II* : L'Attaque des Clones (2002), *Episode III : La Revanche des Siths* (2005), *Episode IV* : *Un Nouvel Espoir* (1977), *Episode V* : *L'Empire Contre Attaque* (1980), *Episode VI : Le Retour du Jedi* (1983), *Episode VII : Le réveil de la Force (2015)*.
Il y a bien longtemps, dans une galaxie très lointaine... La guerre civile fait rage entre l'Empire galactique et l'Alliance rebelle. Capturée par les troupes de choc de l'Empereur menées par le sombre et impitoyable Dark Vador, la princesse Leia Organa dissimule les plans de l'Étoile Noire, une station spatiale invulnérable, à son droïde R2-D2 avec pour mission de les remettre au Jedi Obi-Wan Kenobi. Accompagné de son fidèle compagnon, le droïde de protocole C-3PO, R2-D2 s'échoue sur la planète Tatooine et termine sa quête chez le jeune Luke Skywalker. Rêvant de devenir pilote, mais confiné aux travaux de la ferme, ce dernier se lance à la recherche de ce mystérieux Obi-Wan Kenobi, devenu ermite au coeur des montagnes désertiques de Tatooine... (Résumé du premier opus).

Steppin
De Sylvain White (2005)
En quittant les quartiers pauvres de L.A. pour étudier dans la plus prestigieuse Université d'Atlanta, DJ Williams intègre un monde dont il ignore tout. Grâce à ses qualités d'athlète, il était chez lui un champion de *street dance*. Mais dans ce repaire de l'élite, il ne se sent pas à sa place. À la Truth University, DJ découvre également le *stepping*, une danse qui trouve ses racines dans la *Boot Dance* africaine.

Stricly Criminal (Black Mass)
De Scott Cooper (2015)
Le quartier de South Boston dans les années 70. L'agent du FBI John Connolly convainc le caïd irlandais James "Whitey" Bulger de collaborer avec l'agence fédérale afin d'éliminer un ennemi commun : la mafia italienne. Le film retrace l'histoire vraie de cette alliance contre nature qui a dégénéré et permis à Whitey d'échapper à la justice, de consolider son pouvoir et de s'imposer comme l'un des malfrats les plus redoutables de Boston et les plus puissants des États-Unis.

Subway
De Luc Besson (1985)
Après avoir dérobé des documents compromettants, un homme se réfugié dans l'univers fascinant et agité du métro parisien. Une impitoyable chasse à l'homme s'organise au cours de laquelle d'étranges liens se tissent entre le cambrioleur et sa victime.

Superman (sept opus)
De Richard Donner, Richard Lester, Sydney J. Fury, Bryan Singer, Zack Snyder
Superman Le Film (1978), *Superman 2* (1980), *Superman 3* (1983), *Superman 4* (1987), *Superman Returns* (2006), *Man of Steel* (2013), *Batman VS Superman* (2016)
Juste avant l'explosion de la planète Krypton, Jor-El décide de sauver son fils en l'envoyant sur Terre. Le nourrisson est recueilli par le couple Kent qui décide de l'élever comme leur propre fils. L'enfant se met à développer des pouvoirs hors du commun. Une fois adulte, Clark Kent, reporter au Daily Planet, souhaite mener une vie normale. Il ne renie pas pour autant ses capacités à sauver le monde et devient alors Superman : Super-héros volant au secours de la veuve et de l'orphelin, attisant la jalousie de Lex Luthor et l'intérêt de sa collègue Loïs Lane. (Résumé du premier opus)

T

Taken (trois opus)
De Pierre Morel, Olivier Megaton
Taken (2008), *Taken 2* (2012) et *Taken 3* (2015)
Que peut-on imaginer de pire pour un père que d'assister impuissant à l'enlèvement de sa fille via un téléphone portable ? C'est le cauchemar vécu par Bryan, ancien agent des services secrets américains, qui n'a que quelques heures pour arracher Kim des mains d'un redoutable gang spécialisé dans la traite des femmes. Premier problème à résoudre : il est à Los Angeles, elle vient de se faire enlever à Paris. (Résumé du premier opus).

Tarzan L'Homme-Singe (The Ape Man)
De W.S Van Dyke (1932)
James Parker and Harry Holt partent dans la jungle africaine pour mettre au jour un cimetière d'éléphants. L'or ainsi récolté leur assurera la richesse. Jane, la fille de Parker, est de l'expédition. Elle ne tarde pas à rencontrer Tarzan, l'homme singe, dont elle en tombe amoureuse.

Taxi (quatre opus)
De Gérard Pirès, Gérard Krawczyk
Taxi (1998), *Taxi 2* (2000), *Taxi 3* (2003) et *Taxi 4* (2004)
Daniel est un fou du volant. Cet ex-livreur de pizza est aujourd'hui chauffeur de taxi et sait échapper aux radars les plus perfectionnés. Pourtant, un jour, il croise la route d'Émilien, policier recalé pour la huitième fois à son permis de conduire. Pour conserver son taxi, il accepte le marché que lui propose Émilien : l'aider à démanteler un gang de braqueurs de banques qui écume les succursales de la ville à bord de puissants véhicules. (Résumé du premier opus).

Taxi Driver
De Martin Scorsese (1976)
Vétéran de la Guerre du Vietnam, Travis Bickle est chauffeur de taxi dans la ville de New York. Ses rencontres nocturnes et la violence quotidienne dont il est témoin lui font peu à peu perdre la tête. Il se charge bientôt de délivrer une prostituée mineure de ses souteneurs.

Ted (deux opus)
De Seth MacFarlane
Ted (2012) et *Ted 2* (2015)
À 8 ans, le petit John Bennett fit le voeu que son ours en peluche de Noël s'anime et devienne son meilleur ami pour la vie, et il vit son voeu exaucé. Presque 30 ans plus tard, l'histoire n'a plus vraiment les allures d'un conte de Noël. L'omniprésence de Ted aux côtés de John pèse lourdement sur sa relation amoureuse avec Lori.

Terminator (quatre opus) (The Terminator)
De James Cameron, Jonathan Mostow, McG
Terminator (1984), *Terminator 2 : Le Dernier Jugement* (1991), *Terminator 3 : Le Soulèvement des Machines* (2003), *Terminator Renaissance* (2009)
A Los Angeles en 1984, un Terminator, cyborg surgi du futur, a pour mission d'exécuter Sarah Connor, une jeune femme dont l'enfant à naître doit sauver l'humanité. Kyle Reese, un résistant humain, débarque lui aussi pour combattre le robot, et aider la jeune femme... (Résumé du premier opus)

Tirez sur le Pianiste
De François Truffaud (1960)
Charlie Kohler, pianiste dans un petit bar, commence à avoir des ennuis lorsque deux gangsters s'en prennent à son frère qui se réfugie sur son lieu de travail. Dans le même temps, Léna, la serveuse est amoureuse de Charlie alors que ce dernier cache un sombre passé auquel la jeune femme va tenter de le soustraire.

Titanic
De James Cameron (1997)
Southampton, 10 avril 1912. Le paquebot le plus grand et le plus moderne du monde, réputé pour son insubmersibilité, le "Titanic", appareille pour son premier voyage. Quatre jours plus tard, il heurte un iceberg. À son bord, un artiste pauvre et une grande bourgeoise tombent amoureux.

The Five Year Engagement (Cinq Ans de Réflexion)
De Nicolas Stoller (2013)
De l'avis général, Tom et Violet sont faits l'un pour l'autre et pourraient constituer le couple marié idéal. Lui, star de la haute cuisine de San Francisco, est prêt à rejoindre le gotha de la gastronomie californienne ; elle est une brillante doctorante en psychologie sociale à Berkeley. Deux «winners»… mais voilà que ce mariage imminent devient soudain un problème. Violet, rejetée par l'université dont elle rêvait, se rabat sur celle d'Ann Arbor, dans le Michigan. Tom se sacrifie pour la suivre, pensant que la «noce parfaite» peut attendre quelques mois. Puis d'autres obstacles, inattendus, se profilent, s'enchaînent. Le couple diffère, hésite, tergiverse… les mois passent, puis les années. Promesses en cascade, toujours remises en question… Cinq ans de réflexion…

The Avengers (Avengers)
De Joss Whedon (2012)
Lorsque Nick Fury, le directeur du S.H.I.E.L.D., l'organisation qui préserve la paix au plan mondial, cherche à former une équipe de choc pour empêcher la destruction du monde, Iron Man, Hulk, Thor, Captain America, Hawkeye et Black Widow répondent présents. Les Avengers ont beau constituer la plus fantastique des équipes, il leur reste encore à apprendre à travailler ensemble, et non les uns contre les autres, d'autant que le redoutable Loki a réussi à accéder au Cube Cosmique et à son pouvoir illimité...

The Aviator (Aviator)
De Martin Scorsese (2004)
Aviator couvre près de vingt ans de la vie tumultueuse d'Howard Hughes, industriel, milliardaire, casse-cou, pionnier de l'aviation civile, inventeur, producteur, réalisateur, directeur de studio et séducteur insatiable. Cet excentrique et flamboyant aventurier devint un leader de l'industrie aéronautique en même temps qu'une figure mythique, auréolée de glamour et de mystère.

The Company Men
De John Wells (2010)
Bobby Walker est l'incarnation même du rêve américain : il a un très bon job, une merveilleuse famille, et une Porsche toute neuve dans son garage. Mais lorsque la société qui l'emploie réduit ses effectifs, Bobby se retrouve au chômage, tout comme ses collègues Phil Woodward et Gene McClary. Les trois hommes sont alors confrontés à une profonde remise en cause de leur vie d'hommes, de maris et de pères de famille. Bien loin de ses talents de cadre supérieur, Bobby se retrouve obligé d'accepter un emploi dans le bâtiment pour le compte de son beau-frère. Cette expérience va le pousser à découvrir qu'il y a peut-être plus important dans l'existence que de courir après la réussite…

The Duchess
De Saul Dibb (2008)
Fin du XVIIIe siècle, en Angleterre. Comme Lady Diana, dont elle est l'ancêtre, Georgiana, Duchesse du Devonshire, est une femme belle, charismatique, et adulée par la population. Mariée au richissime Duc, elle est contrainte d'accepter un ménage à trois avec la maîtresse de celui-ci, Bess, qui est aussi sa meilleure amie... Insatisfaite, elle s'engage dans la vie publique en faisant campagne pour le parti libéral et en luttant pour les droits des femmes. C'est ainsi qu'elle s'éprendra du futur premier ministre Charles Grey...

The Fountain
De Daren Aronofski (2006)
The Fountain raconte le combat à travers les âges d'un homme pour sauver la femme qu'il aime. Espagne, XVIe siècle. Le conquistador Tomas part en quête de la légendaire Fontaine de jouvence, censée offrir l'immortalité. Aujourd'hui. Un scientifique nommé Tommy Creo cherche désespérément le traitement capable de guérir le cancer qui ronge son épouse, Izzi. Au XXVIe siècle, Tom, un astronaute, voyage à travers l'espace et prend peu à peu conscience des mystères qui le hantent depuis un millénaire. Les trois histoires convergent vers une seule et même vérité, quand les Thomas des trois époques - le guerrier, le scientifique et l'explorateur - parviennent enfin à trouver la paix face à la vie, l'amour, la mort et la renaissance.

The Holiday
De Nancy Meyer (2006)
Une Américaine (Amanda) et une Anglaise (Iris), toutes deux déçues des hommes, décident, sans se connaître, d'échanger leurs appartements. Iris, va débarquer dans une demeure de rêve tandis que la distinguée Amanda découvre une petite maison de campagne sans prétentions. Les deux femmes pensent passer de paisibles vacances loin de la gent masculine, mais c'était sans compter l'arrivée du frère d'Iris dans la vie d'Amanda, et la rencontre de Miles pour Iris.

The Last Song (La Dernière Chanson)
De Julie Anne Robinson (2010)
Capricieuse et rebelle, Ronnie traverse une période difficile depuis le divorce de ses parents. Pour les vacances d'été, son père a tout prévu et compte passer tout son temps avec elle dans la campagne sud-américaine. L'idée est loin de séduire la jeune fille qui préfèrerait passer ses vacances à New York avec ses copines.

The Revenant
De Alejandro Gonzales Iñaritu (2016)
Dans une Amérique profondément sauvage, Hugh Glass, un trappeur, est attaqué par un ours et grièvement blessé. Abandonné par ses équipiers, il est laissé pour mort. Mais Glass refuse de mourir. Seul, armé de sa volonté et porté par l'amour qu'il voue à sa femme et à leur fils, Glass entreprend un voyage de plus de 300 km dans un environnement hostile, sur la piste de l'homme qui l'a trahi. Sa soif de vengeance va se transformer en une lutte héroïque pour braver tous les obstacles, revenir chez lui et trouver la rédemption.

Thor
De Kenneth Branagh (2011)
Au royaume d'Asgard, Thor est un guerrier aussi puissant qu'arrogant dont les actes téméraires déclenchent une guerre ancestrale. Banni et envoyé sur Terre, par son père Odin, il est condamné à vivre parmi les humains. Mais lorsque les forces du mal de son royaume s'apprêtent à se déchaîner sur la Terre, Thor va apprendre à se comporter en véritable héros…

Tomboy
De Céline Sciamma (2011)
Laure a 10 ans. Laure est un garçon manqué. Arrivée dans un nouveau quartier, elle fait croire à Lisa et sa bande qu'elle est un garçon. Action ou vérité ? Action. L'été devient un grand terrain de jeu et Laure devient Michael, un garçon comme les autres… suffisamment différent pour attirer l'attention de Lisa qui en tombe amoureuse. Laure profite de sa nouvelle identité comme si la fin de l'été n'allait jamais révéler son troublant secret.

Top Gun
De Tony Scott (1986)
Jeune as du pilotage et tête brûlée d'une école réservée à l'élite de l'aéronavale US ("Top Gun"), Pete Mitchell, dit "Maverick", tombe sous le charme d'une instructrice alors qu'il est en compétition pour le titre du meilleur pilote...

Tout Ce Qui Brille
De Géraldine Nakache et Hervé Mimran (2009)
Ely et Lila sont comme deux soeurs. Elles se connaissent depuis l'enfance, partagent tout et rêvent ensemble d'une autre vie. Elles vivent dans la même banlieue, à dix minutes de Paris.
Aujourd'hui, Ely et Lila ne veulent plus être à dix minutes de leurs vies. De petites embrouilles en gros mensonges, elles vont tout faire pour essayer de pénétrer un monde qui n'est pas le leur où tout leur semble possible.
Mais tout ce qui brille...

Trader (Rogue Trader)
De James Dearden (1999)
Comment un jeune homme ambitieux et naif a-t-il pu faire sombrer par sa seule entremise l'une des institutions les plus anciennes et les mieux protégées du Royaume-Uni : la banque de la reine d'Angleterre? "Trader" est la véritable histoire de Nick Leeson, qui défraya la chronique internationale et qui fit gagner des sommes faramineuses à la Baring's Bank avant de s'enfoncer dans un abîme dont lui-même ne mesura pas l'ampleur. Nick Leeson, condamné à une peine de six ans de prison, a été libéré le 4 juillet 1999 pour bonne conduite ainsi que pour raisons médicales.

Troie (Troy)
De Wolfgang Peterson (2004)
Dans la Grèce antique, l'enlèvement d'Hélène, reine de Sparte, par Paris, prince de Troie, est une insulte que le roi Ménélas ne peut supporter. L'honneur familial étant en jeu, Agamemnon, frère de Ménélas et puissant roi de Mycènes, réunit toutes les armées grecques afin de faire sortir Hélène de Troie.

Tron
De Steven Lisberger (1982)
Flynn, un concepteur de jeux vidéo qui s'est vu voler ses jeux par son ex-employeur, veut à tout prix récupérer une preuve qui lui ferait valoir ses droits. Avec l'aide d'Alan et de Lora, deux de ses anciens collègues, il infiltre le MCP (Maître Contrôleur Principal), un ordinateur avide de pouvoir à l'intelligence artificielle surdéveloppée. Quand ce dernier découvre que Flynn veut s'infiltrer dans ses circuits, il le téléporte dans un jeu vidéo. Pour s'évader, Flynn devra compter sur l'aide de Tron, un programme indépendant inventé par Alan.

Transformers (quatre opus)
De Mickael Bay
Transfomers (2007), *Transformers 2 : La Revanche* (2009), *Transformers 3 : La Face Cachée de la Lune* (2011), *Transfrmers : L'âge de l'Extinction* (2014).
Dans les premières années du 21ème siècle, le conflit s'étend à la Terre, et le jeune Sam Witwicky devient, à son insu, l'ultime espoir de l'humanité. Semblable à des milliers d'adolescents, Sam n'a connu que les soucis de son âge : le lycée, les amis, les voitures, les filles... Entraîné avec sa nouvelle copine, Mikaela, au coeur d'un mortel affrontement, il ne tardera pas à comprendre le sens de la devise de la famille Witwicky : "*Sans sacrifice, point de victoire !*"

Twilight (cinq opus)
Twilight I : Fascination (2008), *Twilight II : Tentation* (2009), *Twilight III : Hésitation* (2010), *Twilight IV : Révélation Partie 1* (2011) et *Twilight IV : Révélation Partie 2* (2012).
Isabella Swan, 17 ans, déménage à Forks, petite ville pluvieuse dans l'État de Washington, pour vivre avec son père. Elle s'attend à ce que sa nouvelle vie soit aussi ennuyeuse que la ville elle-même. Or, au lycée, elle est terriblement intriguée par le comportement d'une étrange fratrie, deux filles et trois garçons. Bella tombe follement amoureuse de l'un d'eux, Edward Cullen. Une relation sensuelle et dangereuse commence alors entre les deux jeunes gens : lorsque Isabella comprend que Edward est un vampire, il est déjà trop tard. (Résumé du premier opus).

U

Une Bouteille À La Mer
De Thierry Binisti (2010)
Tal est une jeune Française installée à Jérusalem avec sa famille. À dix-sept ans, elle a l'âge des premières fois : premier amour, première cigarette, premier piercing. Et premier attentat, aussi. Après l'explosion d'un kamikaze dans un café de son quartier, elle écrit une lettre à un Palestinien imaginaire où elle exprime ses interrogations et son refus d'admettre que seule la haine peut régner entre les deux peuples.Elle glisse la lettre dans une bouteille qu'elle confie à son frère pour qu'il la jette à la mer, près de Gaza, où il fait son service militaire.

Une Nuit en Enfer (From Dusk 'Til Dawn)
De Robert Rodriguez (1996)
Deux criminels prennent une famille en otage près de la frontière mexicaine, après une cavale particulièrement sanglante durant laquelle ils ont tué un policier et kidnappé l'employée d'un magasin. Ils se rendent tous ensemble dans un bar pour routier au-delà de la frontière mexicaine, appelé le "Titty Twister", établissement qui leur réserve pas mal de surprises une fois la nuit tombée...

Une Vie Volée (Girl, Interrupted)
De James Bangold (2000)
En 1967, lors d'un entretien avec un psychanalyste, Susanna Kaysen apprend qu'elle souffre d'un trouble de la personnalité. Elle est envoyée dans un hôpital psychiatrique renommé de la Nouvelle-Angleterre et se retrouve dans un univers étrange peuplé de jeunes filles aussi séduisantes que dérangées, telle Lisa, une charmante sociopathe qui met au point avec elle une désastreuse tentative d'évasion.

V

V pour Vendetta (V for Vendetta)
De James Mc Teigue (2006)
Londres, au 21ème siècle...
Evey Hammond ne veut rien oublier de l'homme qui lui sauva la vie et lui permit de dominer ses peurs les plus lointaines. Mais il fut un temps où elle n'aspirait qu'à l'anonymat pour échapper à une police secrète omnipotente. Comme tous ses concitoyens, trop vite soumis, elle acceptait que son pays ait perdu son âme et se soit donné en masse au tyran Sutler et à ses partisans. Une nuit, alors que deux "gardiens de l'ordre" s'apprêtaient à la violer dans une rue déserte, Evey vit surgir son libérateur. Et rien ne fut plus comme avant.

Valentine's Day
De Gary Marshall (2010)
Les destins croisés de couples qui se séparent ou se retrouvent, de célibataires qui se rencontrent à Los Angeles, le jour de Saint-Valentin...

Very Bad Trip (trilogie) (The Hangover)
De Todd Philipps
Very Bad Trip (2009), *Very Bad Trip II* (2011), *Very Bad Trip III* (2013).
Au réveil d'un enterrement de vie de garçon bien arrosé, les trois amis du fiancé se rendent compte qu'il a disparu 40 heures avant la cérémonie de mariage. Ils vont alors devoir faire fi de leur gueule de bois et rassembler leurs bribes de souvenirs pour comprendre ce qui s'est passé.

Vicky Christina Barcelona
De Woody Allen (2008)
Vicky et Cristina sont d'excellentes amies, avec des visions diamétralement opposées de l'amour : la première est une femme de raison, fiancée à un jeune homme respectable ; la seconde, une créature d'instincts, dénuée d'inhibitions et perpétuellement à la recherche de nouvelles expériences sexuelles et passionnelles. Lorsque Judy et Mark, deux lointains parents de Vicky, offrent de les accueillir pour l'été à Barcelone, les deux amies acceptent avec joie : Vicky pour y consacrer les derniers mois de son célibat à la poursuite d'un master ; Cristina pour goûter un changement de décor et surmonter le traumatisme de sa dernière rupture.

Vous Avez Un Message (You've Got Mail)
De Nora Ephron (1998)
Tous les deux sont libraires. Kathleen tient une échoppe au charme suranne, *The Shop Around the Corner*, et a initié aux joies de la lecture des ribambelles d'enfants tandis que Joe possède une chaîne de librairies de grande surface, Fox Books, qui a rapidement éliminé ses concurrentes. Kathleen hait plus que tout au monde Fox Books tandis que Joe attend nonchalamment de rayer des librairies celle de Kathlen. Ils ne se connaissent pas, mais se croisent tous les jours et surtout comme dans le film de Lubitsch échangent une correspondance follement amoureuse par le biais d'Internet.

W

Wall Street
De Oliver Stone (1987)
Splendeurs et misères de Bud Fox, jeune loup d'une banque d'affaires de Wall Street, qui réussit à séduire un investisseur, Gordon Gekko. Ce dernier lui explique que l'avarice et l'ambition sont les premières vertus s'il veut réussir dans le milieu de la finance.

Wanted (Wanted : Choisis ton Destin)
De Timur Bekmambetov (2008)
Wesley Gibson a toutes les raisons du monde d'être malheureux. Tyrannisé par son patron, malmené par ses collègues de bureau, trompé et humilié par sa petite amie, ce jeune *loser* victime d'angoisses récurrentes, ne survit qu'à coup de tranquillisants et de plateaux repas macrobiotiques. Dur à vingt-cinq ans... C'est alors qu'une fille de rêve fait irruption dans sa triste vie. Fox est une tueuse d'élite, affiliée à une secte ultrasecrète : la Fraternité...

Waterworld
De Kevin Reynolds (1995)
À la suite d'une catastrophe écologique, la Terre est recouverte par les océans. Les rares survivants vivent sur des atolls artificiels, rêvant d'une contrée mythique, Dryland, recouverte de vastes forêts et de profondes vallées.

White House Down
De Rolland Hemerich (2013)
Membre de la police du Capitole, John Cale vient de se voir refuser le job dont il rêvait : assurer la protection du président des États-Unis. Espérant éviter à sa fille une déception lorsqu'il lui apprendra la nouvelle, il l'emmène visiter la Maison-Blanche. C'est à ce moment qu'un groupe paramilitaire lourdement armé attaque le bâtiment. Alors que le gouvernement américain sombre dans le chaos, Cale va tenter de sauver sa fille, le président, et le pays tout entier…

Wolverine (X men Origins : Wolverine)
De Gavin Hood (2009)
Ce film nous fait découvrir les origines du plus rebelle des héros Marvel et son histoire avant les événements de la trilogie X-Men. Hugh Jackman reprend son rôle fétiche de héros au pouvoir de régénération convoité par l'armée, et impitoyable jusqu'au bout des griffes. Après avoir intégré le programme militaire "Weapon X" qui transforme les mutants en armes vivantes, Wolverine n'a de cesse de retrouver ceux qui ont tué son père et la femme qu'il a aimée.

World War Z
De Marc Forster (2013)
Un jour comme les autres, Gerry Lane et sa famille se retrouvent coincés dans un embouteillage monstre sur leur trajet quotidien. Ancien enquêteur des Nations Unies, Lane comprend immédiatement que la situation est inhabituelle. Tandis que les hélicoptères de la police sillonnent le ciel et que les motards quadrillent les rues, la ville bascule dans le chaos...

X

X Men (six opus)
De Bryan Singer, Brett Ratner, Matthew Vaughn
X Men (2000), *X Men 2* (2003), *X Men : L'Affrontement Final* (2006), *X Men : Le Commencement* (2011), *X Men : Days of Futur Past* (2014), *X Men : Apocalypse* (2016)
1944, dans un camp de concentration. Séparé par la force de ses parents, le jeune Erik Magnus Lehnsherr se découvre d'étranges pouvoirs sous le coup de la colère : il peut contrôler les métaux. C'est un mutant. Soixante ans plus tard, l'existence des mutants est reconnue, mais provoque toujours un vif émoi au sein de la population. Puissant télépathe, le professeur Charles Xavier dirige une école destinée à recueillir ces êtres différents, souvent rejetés par les humains, et accueille un nouveau venu solitaire au passé mystérieux : Logan, *alias* Wolverine. En compagnie de Cyclope, Tornade et Jean Grey, les deux hommes forment les X-Men et vont affronter les sombres mutants ralliés à la cause de Erik Lehnsherr / Magnéto, en guerre contre l'humanité. (Résumé du premier opus).

Y

Yves Saint Laurent
De Jalil Lespert (2014)
Paris, 1957. À tout juste 21 ans, Yves Saint Laurent est appelé à prendre en main les destinées de la prestigieuse maison de haute couture fondée par Christian Dior, récemment décédé. Lors de son premier défilé triomphal, il fait la connaissance de Pierre Bergé, rencontre qui va bouleverser sa vie. Amants et partenaires en affaires, les deux hommes s'associent trois ans plus tard pour créer la société Yves Saint Laurent. Malgré ses obsessions et ses démons intérieurs, Yves Saint Laurent s'apprête à révolutionner le monde de la mode avec son approche moderne et iconoclaste.

Z

Zombieland
De James L. Frachon (2009)
Une vieille maison funéraire est recyclée en visite morbide pour touristes avides de sensations fortes...